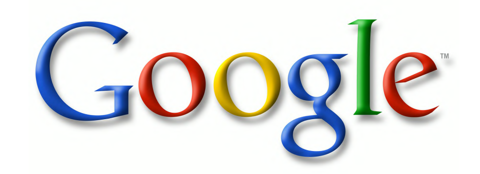


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google



A 491307
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ

DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DE L'AVEYRON.

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ

## DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

## DE L'AVEYRON.

TOME QUATRIÈME.

1842—1843.

*Crescunt concordiâ vires.*



RODEZ,
Imp. de N. RATERY, imprimeur de la Société,
place du Bourg.

—

1843.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE

## DES PROCÈS-VERBAUX

## DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ,

**Avec indication des numéros de la Revue de l'Aveyron ou du Journal de l'Aveyron qui contiennent les procès-verbaux.**

---

(*Pour les séances antérieures au* 10 *avril* 1842, *voir la Table placée en tête des IIe et IIIe volumes.*)

---

### 1842.

23e séance, le 10 avril (livraison d'avril de la *Revue de l'Aveyron*). — M. Loiseleur-Deslongschamps nommé membre honoraire. — Minéraux du bassin houiller d'Aubin envoyés par M. Cabrol. — Minéraux offerts par le *Muséum* de Paris. — Rabdomancie. — Mémoire sur Creissels. — Monumens religieux. — Masses minérales au moment de leur soulèvement. — Sauvage de l'Aveyron. — Dons parmi lesquels figurent nombre d'objets apportés d'Égypte. — Système général de la prononciation des langues.

24e séance, le 17 septembre (*Journal de l'Aveyron* du 28 septembre). — Membres titulaires quittant le département. — Admissions. — Correspondance. — Abbaye d'Aubrac. — Journal *la Législature*. — Académie de Reims. — Congrès archéologique de Bordeaux. — Congrès de Strasbourg. — Dons d'ouvrages, de médailles, de minéraux, d'oiseaux etc. — Bas-Relief de M. Gayrard. — Cartes géologiques. — Comptes. — Reliure. — Meubles. — Débris du cloître des Cordeliers. — Mode de publication des Travaux de la Société.

Digitized by Google

1842.

25e séance, le 26 mars (*Journal de l'Aveyron* du 29 mars). — Admissions. — Mollusques du bassin sous-Pyrénéen. — Lapeyrouse. — M. Honorat. — Travaux divers. — Badigeonnage des Églises. — Météores.

26e séance, le 12 juillet (*Journal de l'Aveyron* du 12 juillet). — Dons divers. — Rapports des commissions. — Aquéduc Romain. — Bibliothèque de Rodez. — Conservation du Musée.

Digitized by Google

# BUREAU.

Messieurs,

L. de GUIZARD, préfet de l'Aveyron, président honoraire.
H. de BARRAU, président.
H. de MONSEIGNAT, vice-président.
LUNET et Jules DUVAL, secrétaires.
Jules BONHOMME et DELMAS, conservateurs.
Henri CARCENAC, trésorier.

## Membres décédés depuis la publication du troisième volume des Mémoires.

M. Loiseleur-Deslongschamps, ancien ingénieur-géographe, membre titulaire et doyen de la Société, décédé en juillet 1843, âgé de 98 ans.

## Démissionnaires.

M. Soulié, ancien procureur du roi à Villefranche.

## NOUVEAUX MEMBRES.

### Titulaires.

Messieurs,

De Séguret (Adrien), membre du conseil-général, à Rodez.
Farraguet, ingénieur ordin. des ponts-et-chaussées, à Rodez.
Rozier, procureur du roi à Millau.
De Bonal (Victor), licencié en droit, au Monna, près Millau.
Bonnhiol, professeur de seconde au collége royal de Rodez.

Digitized by Google

## Correspondans.

Messieurs,

L'abbé BOUSQUET, vicaire à Sauveterre.

SARRAT-DE-GINESTE, propriétaire à Toulouse.

*N. B.* Tout envoi concernant la Société doit être adressé *franc de port* à M. le Président ou MM. les Secrétaires, à Rodez.

Digitized by Google

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ

## des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron.

---

## RAPPORT ANALYTIQUE

### SUR LES EAUX MINÉRALES DE PRUGNES * (AVEYRON).

« L'avancement de plusieurs branches de la méde-
» cine faisait depuis long-temps désirer une nouvelle
» et plus ample description des principes et des pro-
» priétés reconnus dans les eaux minérales de Camarès, » dit avec raison M. Caucanas, dans son *Traité analytique et pratique sur les eaux de Sylvanès*, publié en 1802. Mais aujourd'hui que les progrès de la chimie font présumer que l'on sera irrévocablement fixé sur les principes constituans de ces mêmes eaux, une nouvelle analyse ne peut qu'offrir un nouvel intérêt. Cet agent médical qui, entre des mains éclairées, est un

* Nous saisissons cette occasion pour rectifier une erreur qui a été commise involontairement au préjudice de M. Limousin-Lamothe. Dans le travail précédemment publié sur les eaux minérales du département, il est dit que l'analyse des eaux de Trébas a été faite par MM. les docteurs Delbosc et Pujol. Cette analyse est entièrement due à M. Limousin-Lamothe père, et les médecins du département du Tarn n'y sont pour rien. Ce qui a occasionné cette méprise, c'est que l'analyse en question est contenue dans un rapport dont MM. Delbosc et Pujol sont les auteurs.
(*Note de* M. H. de B.)



Digitized by Google

puissant auxiliaire, même un moyen curatif pour une foule de maladies, était jadis livré aveuglément aux buveurs, qui en usaient sans connaissance de cause et en éprouvaient un effet salutaire ou nuisible, selon que la maladie qui les conduisait aux eaux les réclamait ou non. Alors une analyse était indispensable, afin que les médecins qui avaient à les prescrire pussent agir avec certitude et ne pas exposer leurs malades aux suites quelquefois funestes que peuvent produire des agens médicaux dont la composition est ignorée.

On fit donc, vers le milieu du dernier siècle, sur les eaux d'Andabre et de Sylvanès, des recherches qui furent plus ou moins fructueuses, et l'on signala plusieurs substances comme faisant partie des principes chimiques de ces eaux. Mais rarement les quantités furent déterminées; et d'ailleurs ces analyses étaient si fautives, que des substances essentielles ne furent pas même soupçonnées. Plus tard, en 1802, lorsque Lavoisier, Morvaux, Chaptal, Bertholet, Fourcroi, Vauquelin, etc., eurent fait faire à la chimie des progrès aussi rapides qu'étonnans, M. Caucanas s'occupa des mêmes recherches et donna une analyse que l'on était autorisé à croire exacte. Plus tard encore, en 1819, M. Solier, propriétaire de la fontaine de Prugnes, fit procéder à l'analyse de l'eau d'Andabre et de Prugnes par M. Laurens, professeur de chimie à Marseille. Enfin, M. le docteur Coulet publia sur les eaux d'Andabre un Mémoire plein d'observations judicieuses qui renferme une analyse de ces eaux, et qui en constate les propriétés.

Il serait à désirer que les résultats de ces trois recherches fussent identiques; alors, plus de doute, l'opinion serait fixée. Mais ils sont si différens les uns des autres, que l'on ne sait à quoi en attribuer la disproportion et la contrariété. Un coup-d'œil suffira

Digitized by Google

pour s'en convaincre. Nous allons en donner un résumé : seulement, pour en faciliter la comparaison, nous mettrons les proportions communes sur dix litres d'eau, quantité qui a servi au travail de M. Coulet et au nôtre.

*Analyse de M. Caucanas.*

| | gram. | déc. |
|---|---|---|
| Sulfate de soude | 40 | 0 |
| Carbonate de fer | 3 | 5 |
| Carbonate de chaux | 5 | 0 |
| Chlorhydrate de soude et chlorhydrate de chaux | 5 | » |
| Total | 53 | 5 |

Acide carbonique environ 1/3 de volume.

*Analyse de M. Laurens.*

| | | |
|---|---|---|
| Chlorhydrate de soude | 4 | » |
| Sulfate de soude | 2 | » |
| Carbonate de soude | 3 | » |
| Carbonate de magnésie | 3 | 5 |
| Carbonate de chaux | 1 | 5 |
| Total | 14 | » |

Acide carbonique, 1/4 de volume.

*Analyse de M. Coulet.*

| | | |
|---|---|---|
| Carbonate de chaux | 2 | 51 |
| Carbonate de magnésie | 1 | 526 |
| Carbonate de fer | » | 565 |
| Sulfate de soude | 6 | 954 |
| Chlorhydrate de soude | » | 820 |
| Sous-carbonate de soude | 18 | 735 |
| Total | 30 | 651 |

Acide carbonique, près d'un volume.

Digitized by Google

Ainsi, pour faire remarquer les principales contradictions, l'un trouve quarante grammes de sulfate de soude, un autre six, un autre deux. Le premier constate trois grammes cinq décigrammes de carbonate de fer, le second constate son absence, le troisième en désigne cinq cent soixante-cinq milligrammes. Il en est de même pour le carbonate de soude. M. Caucanas n'en désigne pas un atome; M. Laurens en signale trois grammes; M. Coulet dix-huit. A quoi peuvent donc tenir ces différences dans le résultat de ces travaux, différences si considérables qu'elles excluent toute idée d'une erreur? Accusera-t-on la variation que pourrait subir l'eau dans sa constitution chimique en des temps éloignés? Cette opinion ne peut pas être adoptée. Nous connaissons des eaux minérales dont l'analyse a été faite depuis long-temps et répétée de nos jours : elles sont les mêmes, sauf les légères nuances que les progrès de la chimie ont produites. Une saison pluvieuse? Après des pluies abondantes, l'eau minérale a pu être plus étendue, mais les mêmes principes y existent toujours, quoique en quantité un peu moindre. Le transport? Nous conviendrons sans peine qu'il peut en résulter des modifications telles que l'on serait tenté de croire que ce ne sont plus les mêmes eaux que celles qui ont été examinées à la source, et nous le prouverons plus bas. Mais cette différence ne peut exister que pour le gaz acide carbonique et les substances qu'il tient en solution, comme le carbonate de chaux, de magnésie et de fer, et encore les doit-on trouver précipitées. Quant aux matières fixes et solubles, le transport ne peut les faire varier.

De ces diverses opinions émises par des personnes très-capables d'ailleurs, il doit résulter qu'aucune de ces analyses n'a été faite à la source, ou du moins très-peu de temps après que l'eau a été puisée; et

Digitized by Google

c'est ici le cas de signaler ce qui nous est arrivé à nous-même.

Appelé par M. Solier pour faire sur les lieux l'analyse qualitative des eaux de Prugnes, nous avons d'abord porté nos recherches sur le fer, métal dont M. Laurens avait constaté l'absence dans le rapport que M. Solier nous avait confié. L'infusion gallique a coloré l'eau en vinassé très-foncé ; cette eau a été décolorée par quelques gouttes d'acide sulfurique ; le fer en a été précipité en oxyde par l'ammoniaque, et en sous-carbonate par la potasse ; l'hydro-cyanate de potasse l'a précipité en bleu ; en un mot, la présence du fer a été constatée de la manière la plus évidente. Une bouteille de la même eau soumise aux mêmes épreuves huit jours après son transport, n'a plus offert les mêmes phénomènes et ne contenait qu'une trace de fer. Surpris de cette différence, le fond de la bouteille a été observé, et nous avons trouvé le fer précipité presque dans la même proportion que celles qui seront désignées dans l'analyse. Est-il étonnant alors que M. Laurens en ait constaté l'absence dans la même eau par une épreuve faite à Marseille ? Non, certes ; mais ne devait-il pas avoir égard au précipité déposé par l'eau ?

Il en sera de même à plus forte raison pour le gaz acide carbonique, principe si fugace qu'il n'est guère possible d'en conserver qu'une partie, pour peu que le séjour de l'eau dans les bouteilles soit prolongé, à moins qu'elles ne soient parfaitement bouchées et tenues renversées. En effet, pour l'eau d'Andabre, M. Laurens, à Marseille, n'en trouve que 1/4 : M. Caucanas, à Millau, 1/3, et M. Coulet, qui en est plus rapproché, en désigne un volume. Il est facile, d'après ce simple aperçu, de voir combien le transport influe sur le dégagement du gaz acide carbonique. Une épreuve pour le même objet a été faite à la

Digitized by Google

source même de Prugnes, et la qualité de gaz libre qui se trouve dans l'eau de cette fontaine a été reconnue être d'un volume et demi d'après ce qui sera démontré par les détails où nous allons entrer.

Désignons d'abord les caractères physiques des eaux de Prugnes :

1° Elles sont inodores ;

2° D'une saveur acidule légèrement styptique ;

3° Limpides dès l'issue de la source : mais lorsqu'elles sont exposées à l'air, bientôt après elles se troublent légèrement et laissent déposer un précipité formé de carbonate de chaux, de carbonate de magnésie et de sous-carbonate de fer ;

4° Versées dans un verre, il se dégage des bulles de gaz acide carbonique, et ce dégagement se prolonge assez long-temps. L'agitation le facilite, mais elles en retiennent toujours une plus ou moins grande quantité.

Afin de préciser le volume de gaz contenu dans les eaux de Prugnes, il a été versé dans dix litres d'eau récemment issue de la source une quantité d'eau de chaux suffisante pour en saturer le gaz. Le précipité recueilli, et parfaitement desséché, a pesé soixante-quinze grammes. Or, il est établi d'après les auteurs et d'après l'expérience que nous avons répétée que cinq grammes de carbonate de chaux produisent un litre vingt-un centilitres de gaz acide carbonique : les soixante-quinze grammes en contiendront donc quinze litres, plus deux litres quatre-vingt-trois centilitres qui proviennent des fractions que nous négligeons pour le motif qui va être énoncé. Il est donc rigoureusement prouvé que ces eaux contiennent un volume et demi de gaz libre. Mais comme l'eau de chaux, en se combinant avec le gaz précipite en même temps les carbonates de chaux, de magnésie et de fer, et que ces principes constituans de l'eau

Digitized by Google

augmentent en proportion le poids du produit précipité, nous laissons les deux litres quatre-vingt-trois centilitres de gaz provenant des fractions pour compenser celui que doivent produire les carbonates terreux qui sont contenus dans l'eau minérale.

(M. Limousin-Lamothe porte ensuite ses recherches sur les caractères chimiques de la même eau. Nous ne le suivrons pas dans les détails de ses expériences, il suffira d'en consigner ici le résultat).

Dix litres d'eau minérale soumis à cette analyse ont donné :

| | | |
|---|---|---|
| Gaz acide carbonique libre........... | 15 lit. (1 vol. 1/2). | |
| Gaz acide carbonique combiné....... | 3 lit. environ. | |
| Sels produits par l'évaporation....... | 15 gr. | 60 déc. |
| Par litre d'eau..................... | 1 | 56 |
| Matières solubles dans l'eau........ | 6 | 60 |

*Savoir :*

| | | |
|---|---|---|
| Sous-carbonate de soude.......... | 3 | 40 |
| Chlorhydrate de soude............ | 0 | 85 |
| Chlorhydrate de chaux............ | 0 | 85 |
| Sulfate de soude................. | 1 | 30 |
| Matière azotée (animale) environ... | 0 | 10 |
| Pertes........................... | 0 | 10 |
| Total........ | 6 | 60 |

| | | |
|---|---|---|
| Matières insolubles................ | 9 | 00 |

*Savoir :*

| | | |
|---|---|---|
| Carbonate de chaux............. | 5 | 45 |
| Carbonate de magnésie........... | 2 | 65 |
| Sulfate de chaux (une trace)...... | 0 | 05 |
| Carbonate de fer................. | 0 | 75 |
| Silice (une trace)................ | 0 | 00 |

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| Perte | 0 | 10 |
| Total | 9 | 00 |
| Substances solubles | 6 | 60 |
| Total pour dix litres | 15 | 60 |

Ce qui donne par litre d'eau minérale :

| | | |
|---|---|---|
| Carbonate de soude | 0 gr. | 340 déc. |
| Chlorhydrate de soude | 0 | 085 |
| Chlorhydrate de chaux | 0 | 085 |
| Sulfate de soude | 0 | 130 |
| Carbonate de chaux | 0 | 545 |
| Carbonate de magnésie | 0 | 265 |
| Carbonate de fer | 0 | 075 |
| Matière azotée, silice, sulfate de chaux, perte | 0 | 035 |
| Total | 1 | 560 |

Les élémens chimiques de l'eau de Prugnes une fois connus, il sera facile d'en spécifier les propriétés médicales. Elles se rapprochent singulièrement de l'eau de Selters ou de Seltz, car la composition chimique des deux eaux est la même à très-peu de chose près ; elles ne diffèrent que dans les proportions.

L'analyse des eaux de Seltz a été faite et publiée par MM. Caventou, François, Gasc et Marc. Sur dix litres, ils constatent :

| | | |
|---|---|---|
| Chlorhydrate de soude | 21 gr. | 10 déc. |
| Carbonate de soude | 10 | 30 |
| Sulfate de soude | 1 | 00 |
| Carbonate de chaux, Carbonate de magnésie | 4 | 20 |
| Oxide de fer (des traces) | 0 | 00 |
| Total | 36 | 60 |

Digitized by Google

Quant au gaz acide carbonique, ces chimistes avouent n'avoir pas fait des expériences assez exactes pour pouvoir en apprécier le volume.

Les observations précédentes au sujet du carbonate de fer permettent de présumer que l'analyse de ces messieurs a été faite loin de la source, et que s'il n'en avait pas été ainsi ils auraient trouvé une plus grande quantité de carbonate de fer, puisque, disent-ils, *il arrive que les bouchons sont noircis*, comme dans l'eau de Prugnes. Si à ces recherches nous ajoutons celles de Westrumb et d'Andréas, nous y trouverons trois quarts de grain (0 gr. 04 déc.) d'oxide de fer et un grain (0 gr. 05 déc.) de silice sur soixante onces d'eau de Selters (1 kil. 500), et un volume un quart de gaz acide carbonique. Ces rapprochemens avec l'eau de Prugnes sont frappans et prouvent jusqu'à quel point la ressemblance est établie entre ces deux sources : du reste, le sulfate de chaux et la silice étant des substances inertes et d'ailleurs dans des proportions si minimes, leur action médicale peut être négligée.

Puisque de l'identité des principes chimiques de l'eau de Seltz et de l'eau de Prugnes doit résulter l'identité de leurs propriétés, il importe de constater celle de l'eau de Seltz : « Sa saveur agréable, dit Hufeland en parlant de celle-ci, son effet vivifiant et en » même temps calmant, ses vertus favorables à tous » les tempéramens comme à presque toutes les ma» ladies et des effets éminemment salutaires dans la » plupart d'entre elles, la font regarder comme pré» cieuse non-seulement aux personnes malades, mais » encore à celles jouissant d'une bonne santé. La plu» part des médecins praticiens ont reconnu qu'elle » stimule et reconforte l'économie en favorisant toutes » les secrétions et particulièrement celles des urines et » de la peau; qu'elle augmente surtout l'activité du

Digitized by Google

» système lymphatique et glanduleux et celle des pou-
» mons..... Elles conviennent également dans les ma-
» ladies qui sont causées par l'inertie et la faiblesse
» du système vasculaire; dans les obstructions et di-
» verses évacuations supprimées; dans les maladies
» bilieuses et les infiltrations du foie; dans les affec-
» tions goutteuses et scrofuleuses..... Elle agit pres-
» que comme spécifique dans les cas de calculs uri-
» naires et dans la gravelle, etc. »

Pour être fixé sur les propriétés thérapeutiques de l'eau de Prugnes, on doit consulter l'excellent Mémoire de M. le docteur Coulet et celui de M. Caucanas. Ces deux médecins en ont considéré l'action médicale sous tous les points de vue, et elle est trop étendue pour que ces détails puissent entrer dans cet opuscule. Il est néanmoins utile de dire avec M. Coulet que, par leur nature gazeuse et ferrugineuse, ces eaux sont destinées à devenir d'un usage journalier qui sera tout aussi répandu et aussi utile que celui de cette eau factice que les Anglais appellent *Soda-Water,* et qui ne contient pas de fer. Il démontre la préférence qu'elles méritent sous plusieurs rapports sur les eaux exotiques de Seltz : il les conseille enfin dans les cas de leuçorrhée, de ménorrhagies passives, d'aménorrhées, d'anorexie, dans les coliques néphrétiques et hépathiques, dans la chlorose ou pâals couleurs, dans les fleurs blanches, etc.

Comme boisson d'agrément, elles sont très-salutaires dans les chaleurs de l'été, et l'usage peut en être modifié de mille manières selon le goût de chacun : en limonade gazeuse ou bavaroise au citron, à la groseille, à la framboise, etc. Une foule de personnes se trouvent bien d'en faire usage même à leurs repas.

A la vérité, M. Coulet parle de l'eau d'Andabre, objet particulier de son travail; mais la distance de

Digitized by Google

l'une à l'autre est si rapprochée, la composition si ressemblante, que tout fait présumer qu'il n'existe pas de grandes différences quant aux matières salines, et que s'il y en a une pour le gaz elle ne peut être qu'en faveur de l'eau de Prugnes.

Dans une Notice publiée par le *Ruthénois*, nous avons fait ressortir les vices de construction de la fontaine d'Andabre; nous avons prouvé combien le dégagement du gaz est facile dans un puits d'une ouverture si considérable. L'eau de Prugnes, au contraire, coule d'un petit réservoir hermétiquement fermé, et il n'y a d'autre ouverture que celle qui est destinée à l'écoulement de l'eau. A côté de celle-ci, il existe une autre source de la même eau dont la construction est semblable à celle d'Andabre, mais susceptible comme cette dernière de modifications. Espérons que M. Solier les adoptera et qu'il ne sera pas, comme les propriétaires d'Andabre, sourd à ses intérêts et à ceux du public.

Saint-Affrique, 1842.

P. LIMOUSIN-LAMOTHE, *pharmacien.*

Digitized by Google



# MÉMOIRE

## SUR L'ABBAYE ET L'ÉVÊCHÉ DE VABRES (1).

### I. Abbaye.

[ « Au temps où la race des Marcomans (Normands), la plus féroce de toutes les races barbares, venue du Nord pour envahir toute l'Europe, avait pénétré dans la Gaule, la sainte Église souffrait des violences inouïes; nul n'arrêtant la fureur des Barbares, ce n'était pas une faible tribulation, parce que

(1) Ce Mémoire de M. le docteur Géraud a été publié il y a deux ans sous forme de brochure qui fut l'objet d'un compte-rendu en cinq articles par M. Jules Duval, dans la *Revue de l'Aveyron* (5e année. Nos. 21, 24, 26, 30, 32). L'auteur, en nous autorisant à introduire cet important travail dans les *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts*, a consenti en même temps à y laisser intercaller les faits ou les considérations générales qui appartenaient en propre au travail de M. Jules Duval, afin que l'œuvre fût aussi complète que possible. Ces additions, peu nombreuses, du reste, seront désignées dans le texte par des crochets [ ] et dans les notes par les initiales J. D. — M. Géraud a exploré à la Bibliothèque royale de Paris les manuscrits de la collection Doat, dont plusieurs volumes in-folio contiennent les titres de Vabres, St.-Affrique, Nonenque, Nant, Millau, Belmont, etc. — M. Duval a puisé plusieurs faits intéressans dans un manuscrit qui paraît être resté inconnu des historiens du Rouergue. Il se compose de quatre-vingt-quatorze pages in-12, dont les quatre-vingt-sept premières ont été écrites en 1706 par Jérôme Amiel, chanoine du chapitre de Vabres, qui avait été secrétaire d'Isaac Habert, le plus illustre évêque de ce siège. Elles sont précédées de ce titre : *Remarques historiques concernant le chapitre cathédral de Vabres*. Les sept dernières pages, écrites par une autre main, sont intitulées : *Series episcoporum Vabrensium*, et renferment une brève énonciation du nom de chaque évêque, de la date de son élévation et de l'année de sa mort. Ce manuscrit appartient au vénérable M. Durand-Catus, ancien maire de St.-Affrique.

Digitized by Google

dans presque tous les bourgs le long de l'Océan les églises étaient détruites, les villes dépeuplées, les monastères renversés. Telle, en effet, était la rage des persécuteurs, que les chrétiens qu'ils pouvaient saisir, ils les tuaient; et ceux qui reculaient devant le meurtre d'hommes innocens les gardaient prisonniers pour en obtenir une forte rançon. Aussi, plusieurs chrétiens ayant éprouvé une affreuse persécution, abandonnant leurs terres et s'éloignant de l'héritage de leurs pères, allèrent habiter les pays situés à l'Orient. Beaucoup aimèrent mieux périr que d'abandonner leur pays. Quelques autres, au cœur desquels la foi n'avait pas jeté de profondes racines, oubliant la purification d'une sainte régénération et séduits par les ténébreuses ruses des païens, se donnaient à leur alliance et à leurs crimes. Et ils étaient plus impitoyables que les Barbares, à cause de leur ancienne foi : ils recherchaient les retraites des chrétiens, et pour fortifier leur crédit auprès des Barbares, prenaient plaisir à verser de leurs propres mains le sang de leurs proches. Les autres, enfin, attendaient le calme, ne connaissant pas leurs péchés, alors que la vengeance divine les frappait, parce qu'avant cette tempête l'un rongeait la vie de l'autre, et que le riche s'efforçait de dérober frauduleusement au pauvre ce qui lui appartenait. C'est pour cela que fut envoyée cette longue et dure affliction : les féroces ravages des Marcomans durèrent jusqu'à ce que les églises les plus belles furent réduites en ruines, et que les ronces couvrirent les cimes les plus hautes des murs. Mais surtout vers les côtes de la mer, la terre demeurait inculte et la présence des hommes y devenait rare, sauf dans les châteaux les mieux fortifiés, parce qu'à l'approche du fléau les habitans avaient émigré dans d'autres contrées, ou avaient péri, ou s'étaient mêlés

Digitized by Google

aux Barbares. Ceux qui avaient échappé s'étaient réfugié dans des forts.

» Il y avait dans ce temps au pays de Périgord un monastère appelé Palmat, où les serviteurs de Dieu adoraient continuellement le Christ, n'ayant rien en propre que ce que permettait la règle de Saint-Benoît; car il y avait dans la même province plusieurs monastères qui, effrayés par l'orage de l'invasion des Normands et craignant la faim, essayèrent d'avoir des biens en propre, contrairement à la règle : les religieux de Palmat avaient évité avec soin ce qu'ils regardaient comme mauvais et illicite, cultivant dans leur cœur les enseignemens de saint Paul, le grand prédicateur : *Qui nous séparera de la charité du Christ? la tribulation, la persécution, la faim, la misère, le danger, le glaive?* car ils disaient, eux aussi, que celui-là n'était en rien moine qui cherchait la propriété sur la terre....., alors qu'il ne devait avoir que son propre péché et sa propre place (2), car ils étaient pauvres en biens, mais riches en foi. Leur chef était l'abbé Adalgasius, respectable vieillard aux cheveux blanchis dans la piété, aux mœurs justes, à la figure sereine, issu d'une noble famille et doué d'une parole très-éloquente. Voyant qu'il ne restait aucun moyen d'échapper plus long-temps à la cruauté des Barbares dans le même lieu, il s'occupa comme un bon pasteur de trouver une contrée où il pût abriter ses pauvres brebis, dont il ne pouvait plus long-temps supporter le fréquent massacre. Or, il vint aux oreil-

(2) Il est bien curieux que la communauté des biens, la négation de la propriété individuelle qui effraient à juste titre nos contemporains, aient été pendant quinze siècles considérées, et de l'aveu général, comme l'idéal de la perfection, la condition la plus certaine du salut, comme un grand progrès sur la propriété individuelle. Remarquable témoignage des variations de l'esprit humain dans les croyances les plus fondamentales!

J. D.

Digitized by Google

les du marquis Raymond, qui dans ce temps gouvernait la monarchie de Toulouse, que le vénérable abbé Adalgasius était obligé de fuir avec ses *cliens* devant les incursions des païens. Réfléchissant en lui-même et inspiré par une pensée divine, il forma le salutaire conseil d'offrir à l'homme de Dieu dont la renommée remplissait le pays, un couvent dans ses biens patrimoniaux, afin qu'il y vécut avec ses disciples, et que par leurs prières fussent effacés ses péchés et ceux de ses parens. Il dépêcha en conséquence vers l'abbé pour le prier de venir le trouver à Toulouse. Celui-ci ne pouvant se rendre tout de suite à cette invitation, parce qu'il était à soixante mille environ de la ville de Toulouse, et ne voulant pas d'ailleurs voyager pour une chose incertaine, envoya à Raymond deux de ses disciples, pour qu'il leur expliquât quelle était l'affaire pour laquelle il devait franchir d'aussi grandes distances. Ceux-ci se hâtèrent d'accomplir les ordres de leur père....... Raymond, après les avoir entendus, aima mieux fixer un jour où le vénérable abbé se rendrait à Toulouse, craignant qu'avant son voyage des obstacles ne vinssent s'opposer à l'exécution de cet utile projet. On convint donc d'un jour où le saint abbé, délivré de tout autre soin, viendrait traiter avec lui de cette affaire. Les disciples, rentrés dans leur asile, rapportèrent tout à leur vénérable père qui, après les avoir écoutés, consultant le Dieu tout-puissant, partit pour Toulouse. A cette époque, le pieux Hélissachar remplissait dans cette ville les fonctions épiscopales. Le puissant marquis, apprenant la présence de l'abbé Adalgasius, le manda ainsi que des abbés du voisinage. » Il fut convenu que le nouveau monastère serait fondé à Vabres, petit village du Rouergue (année 861).

Tel est le récit que faisait au dixième siècle le moine

Digitized by Google

Aigo (3) de la fondation de l'abbaye de Vabres, récit auquel j'ai tâché de conserver dans la traduction les couleurs simples et énergiques de l'original, au prix même de l'élégance. Déjà dans le Rouergue les lieux de Conques, de Nant, de Saint-Antonin, de Saint-Sernin sous Rodez, peut-être même de Saint-Affrique, avaient servi d'asile à la piété et à la frayeur des chrétiens. D'un abord difficile, ce pays leur offrait une protection assurée, en même temps que ses montagnes hautes et ombragées, ses gorges profondes, ses vallées solitaires, toute une nature empreinte de tristesse, élevaient l'âme aux pensées graves et le cœur au sévère enthousiasme de la piété. C'est sans doute à l'austère physionomie de nos contrées qu'est due cette multitude innombrable de monumens révérés par la dévotion des âges, depuis le sombre culte des Druides et la religion plus sensualiste des Romains, jusqu'à nos jours de scepticisme. Mais c'est surtout la ferveur chrétienne qui imprima sur notre sol la teinte si profondément religieuse qui le distingue encore.

Le pays de Vabres devait être, dans ces époques reculées, une précieuse retraite pour des solitaires. Le Dourdou (4) l'arrose et féconde les belles plaines qu'il traverse. Au moindre travail de l'homme, de rians coteaux se couvrent de vignes et d'arbres frui-

(3) Catel, *Comtes de Toulouse*. — Confirmé par les recherches savantes de M. Clavel, curé de Paunat. [*Hist. de Languedoc*, t. 2, p. 649 et dans les preuves. — *Vabræ in diplomate Caroli Calvi*, *Vabricum Bernardo Guidoni*, *Vabrincum aliis* (*Gallia christiana*); *Vaber alias*.] J. D.

(4) Le mot *dour* en langue celtique veut dire *source*, (Adour, Dourbie, Dordogne, Durzon). — Légèrement altéré (*Doux*, la *Doux*, l'*Adoux*) il est encore usité dans le Vabrais avec le même sens. Ainsi la fontaine de Cornus s'appelle la *Doux*; c'est un mot commun et non propre. J. D.

Digitized by Google

tiers ; les fertiles alluvions qui remplissent le fond de ses vallées produisent d'abondantes récoltes : l'air y est salubre, la température tiède ; les nombreuses collines qui l'enceignent sans le fermer contiennent dans leur sein les richesses nécessaires à une existence facile et heureuse. Le moine y trouvait au sein de l'isolement des terres à cultiver, le soleil pour se réchauffer, le silence pour prier. ]

Les troubles continuels du malheureux règne de Charles-le-Chauve n'avaient point agité le Vabrais qui, depuis l'invasion passagère des Arabes (755), jouissait d'une paix profonde. Situé sur les frontières de la Gaule Narbonnaise, il dut faire partie, sous les Romains, des Ruthènes provinciaux qui s'étendaient jusqu'au Tarn. Les Visigoths s'emparèrent du pays en 471 ; Clovis en 507, après la bataille de Vouillé. A compter du neuvième siècle, il appartint successivement aux comtes de Toulouse, d'Armagnac et de Rodez, sous la suzeraineté du roi de France. Réuni enfin à la couronne, il forma l'extrémité orientale de la Haute-Guyenne, plus connue sous le nom de Haute-Marche-du-Rouergue, dans la généralité de Montauban, de la sénéchaussée de Villefranche et plus tard de Rodez.

[ « Adalgasius partit aussitôt de Toulouse pour aller prendre possession du lieu de Vabres, où il construisit une église sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Pierre, de saint Denis et de plusieurs autres saints. Peu de temps après un ecclésiastique du pays, nommé Rodland, filleul et clerc ou chapelain du comte Raymond, fit une donation considérable à ce nouveau monastère, y embrassa l'état religieux et en fut enfin abbé après Adalgasius.

» Raymond, qui avait extrêmement à cœur le monastère de Vabres, partit pour la cour et obtint une

charte de Charles-le-Chauve qui confirma cette fondation et la prit sous sa sauvegarde spéciale (862). La charte est datée de Paris *du* 19 *de juillet la vingt-quatrième année du règne de Charles, induction* 10 ; ce qui prouve que ce prince comptait quelquefois les années de son règne depuis l'assemblée de Kiersi, où il fut couronné roi de Neustrie l'an 838. Ce roi, pour contribuer en quelque chose à la fondation de ce nouveau monastère, donna à Raymond 40 livres pesant d'argent. Le comte, à son retour de la cour, le dota, par une charte du 3 de novembre de la même année, conjointement avec Bertheiz, son épouse, et lui donna diverses terres qu'il avait dans le Rouergue avec plusieurs serfs pour les cultiver ; ce qui prouve qu'il devait être du pays, puisqu'il y possédait tant de biens patrimoniaux. Raymond fit cette donation *pour le salut de son âme, pour celui de Fulguald, son père, de Senegonde, sa mère, et de Frédelon son frère germain, afin que comme ils avaient été étroitement unis leur aumône pût être commune et également utile à tous* (5). Raymond et Bertheiz, son épouse, mettent ensuite l'abbaye de Vabres, après leur mort, sous la protection de leurs fils Bernard Fulguald et Adon, qui souscrivirent la charte, qui fut encore souscrite par Helissachar, évêque de Rodez, par Begon, vicomte dans le Rouergue ou dans le Toulousain, et par plusieurs autres personnes de considération. Raymond avait un quatrième fils nommé Aribert ou Airbert, qu'il dévoua fort jeune au Seigneur dans cette abbaye et qui, en prenant l'habit religieux, changea son nom en celui de Benoît (6). »]

(5) L'abbé Aigo dit même dans son récit que pour mieux assurer contre ses propres parens la jouissance des terres qu'il donnait à Adalgasius, il en céda la propriété au roi des Franks. J. D.

(6) *Hist. de Languedoc*, livre X, chap. 82. Le chapitre est reproduit littéralement. J. D.

Digitized by Google

En même temps Adalgasius sut y attirer un religieux de Conques aussi vertueux que savant, nommé plus tard à l'évêché de Lodève, où il est honoré sous le nom de saint Georges. Les successeurs d'Adalgasius ne démentirent pas de longues années une aussi belle origine, et Géraud, comte d'Aurillac, désirant fonder une abbaye dans ses terres, en 899, ne trouva rien de mieux pour l'inaugurer dignement que de faire élever à Vabres ses jeunes religieux, choisis dans les familles nobles de la contrée (7).

Cet âge d'or ne dura pas long-temps. Peu à peu la discipline se relâcha, et vers le milieu du onzième siècle le monastère était sans ordre et presque désert, *omni ordine destitutum et habitatoribus vacuatum* (8), soit que le nombre des religieux fût diminué, soit qu'ils jouissent de leurs revenus en vivant dans le monde, ce qui est beaucoup plus probable. Dans cet état de choses l'abbé Deusdedit (9) se soumit avec son Église à la juridiction de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (1062). Celle-ci envoya des bénédictins pleins de mérite qui relevèrent la discipline et firent revivre l'ancienne réputation.

Dans l'espace de ces deux siècles l'abbaye de Vabres avait été richement dotée selon les goûts dominans de l'époque, et l'on est vraiment surpris du nombre des donations confirmées en 1116 par une bulle du pape Pascal II, ce pape si jaloux de s'attribuer des investitures. Voici les principaux lieux qui, à différentes conditions et à différentes dates, for-

(7) Charte rapportée par Odon, dans la Vie de saint Géraud. — [ D'après un manuscrit de frère Amiel, chanoine de Vabres, Géraud aurait seulement appelé des religieux du monastère de Vabres, comme il paraît par la légende de son office dans le cahier des offices propres du diocèse de Vabres. J. D. ]

(8) *Gallia christiana.*

(9) *Ibid.*

Digitized by Google

mèrent les revenus de la riche abbaye (10) : Bedos, Savignac, des hâmeaux près de Brusques, Saint-Georges et Camarès, Saint-Sever, Rayssac, Segonzac, Le Cambon, Les Canacs, Saint-Izaire, Armayrols, Salelles, Juliac, et tant d'autres endroits qu'il serait difficile de reconnaître aujourd'hui.

Ce serait ici le lieu de donner, comme la *Gallia christiana*, la liste des abbés de Vabres par ordre de succession ; mais il suffira d'en indiquer quelques-uns; le reste n'offre aucun intérêt., les noms seuls nous ayant été transmis.

Rodland, premier bienfaiteur du monastère, chapelain du comte Raymond, succéda à Adalgasius (870).

Aigo écrivit l'origine de sa maison et devint, selon quelques auteurs, archevêque de Narbonne (895).

Andréas, quinzième abbé, reçut la bulle de Pascal II (1116).

Bernard VII, arbitre entre les consuls de Millau et le seigneur de Caylus (1280).

Pierre d'Olargues, vingt-septième et dernier abbé (1317).

[De ces quatres siècles, l'histoire n'a conservé presque aucun souvenir. C'est que la vie s'écoulait dans l'intérieur des monastères toujours semblable à elle-même, toujours calme et limpide comme ces nappes d'eau, dont les ondulations infinies, sous l'haleine des vents, rident la surface sans la troubler : l'œil les suit dans leur contour et les embrasse d'un regard. Ainsi, pour peindre l'existence des moines, il suffit de deux mots : Travail et Prière. Toutes les nuances que mêlaient à ce tableau la diversité des caractères ou l'inévitable jeu des passions compri-

(10) Doat, *Archives de Vabres.*

Digitized by Google

mées, jamais étouffées dans le cœur de l'homme, se fondaient dans ces deux grandes teintes, adoucies elles-mêmes et voilées par le demi-jour de la solitude.

Cependant les vagues agitées du monde venaient battre par fois au pied de leurs murs. C'était quelque écho lointain des invasions des Normands ou des incursions des routiers, quelque menace des seigneurs voisins, aussi terribles dans leurs sombres et avides colères que tremblans et humiliés au lit de mort. Dans ces momens d'effroi, les monastères, tout en invoquant la Providence, levaient les yeux vers Rome, la reine spirituelle des peuples, pour lui demander contre leurs ennemis la vengeance redoutée de l'excommunication. Ainsi deux siècles après sa fondation l'abbaye de Vabres eut recours au Saint-Siège, sous le pontificat du pape Pascal II, et lui demanda sa protection pour elle et pour ses biens. Le pape la lui accorda par la bulle que nous avons mentionnée à la condition que le monastère paierait tous les ans un écu d'or au Saint-Siège.

Les bulles ne suffisaient pas toujours à défendre les monastères contre les usurpations de la féodalité. Quelques années plus tard, nous voyons l'abbé de Vabres et ses religieux implorant de nouveau la protection du roi de France, que Charles-le-Chauve avait accordée à leurs prédécesseurs. Pour mieux réussir, ils offrirent de le mettre en paréage (10 *bis*) de la justice haute dans les terres de Vabres et ses dépendances. L'acte primordial s'étant perdu, il naissait souvent des contestations entre les officiers du roi et ceux de l'abbé, ce qui amena, en 1285, une transaction entre le sénéchal du Rouergue, Pierre

(10 *bis*.) Egalité de droit ou de possession que deux seigneurs avaient par indivis sur une même terre. J. D.

Digitized by Google

Bouché, pour le roi, et Bernard, abbé, et frère Bernard de Négri, syndic des religieux, par laquelle les droits du roi et ceux du monastère furent réglés. Elle devint la nouvelle base des rapports entre les officiers du roi et l'abbé, plus tard l'évêque. ]

## II. Evêché.

Cependant, le pape Jean XXII, né à Cahors, érigeait (11) plusieurs évêchés dans les provinces méridionales de la France, prétextant la trop vaste étendue des anciens diocèses et les revenus immenses de certaines abbayes; mais, en réalité, se trouvant heureux d'augmenter les sièges épiscopaux de son pays, et d'y montrer par là sa puissance, contrebalancée de l'autre côté des Alpes par l'anti-pape que Louis de Bavière lui opposait. Quoiqu'il en soit de ces divers motifs, dès la première année de son règne, il publie une bulle qui (12) relève la riche abbaye de Vabres de toute dépendance de Rodez et de Marseille; érige le village en cité, l'église en cathédrale, et démembre cent trente paroisses du diocèse de Rodez pour former le nouvel évêché. Le Tarn au nord, la Dourbie à l'est, l'Albigeois, les évêchés de Castres et de Lodève, sur les autres points, telles sont les limites assignées à ce diocèse, suffragant de Bourges, jusqu'à l'érection d'Albi en archevêché (1676).

Tous les bénédictins qui s'y trouvaient alors furent nommés chanoines, sans aucun changement à l'observance régulière jusqu'à leur sécularisation, en 1561. Pierre d'Olargue, leur dernier abbé et leur premier évêque, fut sacré à Avignon, séjour des papes au quatorzième siècle (1317), par Jean XXII

(11) *Biographie universelle.*
(12) Doat.... Bosc, III, 236.

Digitized by Google

lui-même (Bosc, III. 29). Aussitôt, il donna ses statuts, et il adressa à Jean XXII un état des biens nécessaires à l'entretien du chapitre. Les revenus ayant varié par différentes causes, il suffira de rappeler une taxe comme terme moyen. C'est celle de 1726, indiquée dans le Pouillé général de l'archevêché d'Albi, la même que celle de la *Géographie historique de Piganiol*, imprimée en 1718 (13). L'évêque de Vabres avait alors 20,000 livres de rente ; les onze chanoines, 800 livres chacun ; l'archidiacre, une indemnité de plus. En même temps, le nouveau prélat fit un rapport sur les principaux établissemens ecclésiastiques de son diocèse, qu'il ne sera pas inutile de faire connaître en peu de mots :

1° L'abbaye de Nant n'était, dans l'origine, qu'un prieuré de bénédictins fondé, dit-on, l'an 679, par saint Amans, évêque d'Utrecht (14), relevé plus tard (878) par Bernard et Udalgarde, souvent doté par de riches maisons. Le pape Innocent II l'érigea en abbaye (1135), et Urbain V la soumit à Saint-Victor de Marseille (1366). Dans le Pouillé de 1726, Philippeaux, évêque de Lodève, en était titulaire, avec un revenu de 6000 livres et la seigneurie de Nant.

2° Sylvanès (15), de l'ordre de Citeaux, avait été fondé en 1136 par Pontius de Leraz, qui, après une vie fort agitée par la rapine et le brigandage, vint y embrasser la vie religieuse. C'était alors l'époque des Croisades, et Bernard de Versols, partant pour Jérusalem, faisait à Sylvanès des dons considérables, successivement accrus par Adémar, évêque de Béziers, Bernard de Saint-Félix et les familles les plus honorables de la contrée. En 1726, l'abbé n'avait que

(13) Tome 4, page 245.
(14) *Gallia christiana.*
(15) Archives de Sylvanès, Doat.

Digitized by Google

2,400 livres de revenu. Maintenant, dans cette antique solitude, à quelques pas des tombes séculaires de nos religieux, on voit un établissement de bains aussi agréable qu'utile, rendez-vous favori du monde élégant des environs, et de nombreux malades qui viennent y recouvrer la santé.

3° Nonenque est situé à [ deux lieues et demie ] de Saint-Affrique, dans un vallon solitaire, environné de montagnes, sur les bords d'une petite rivière qui a donné son nom à l'abbaye. Guirald (16), abbé de Sylvanès, à qui le fonds d'Ennon venait d'être cédé par Raymond de Montagnol, en jeta les premiers fondemens en 1145. Ce n'était d'abord qu'un prieuré de jeunes filles de l'ordre de Citeaux, érigé en abbaye l'an 1248 : celles-ci appartenaient en général aux premières familles du Rouergue ou des provinces voisines, et jouaient un rôle important dans le Vabrais, comme on le voit dans les anciennes Chartes. -- 20,000 livres de revenu.

4° Il sera question plus tard du chapitre de Saint-Affrique. Douze chanoines, à 300 livres chacun.

5° L'église collégiale de Saint-Sernin avait un prévôt et douze chanoines (17). — 150 livres.

6° Celle de Belmont, dix chanoines. — 500 livres. C'était une ancienne abbaye fondée par Diapronisse, vicomtesse d'Albi, sécularisée plus tard, après divers changemens.

Le rapport circonstancié et les statuts du nouveau prélat furent confirmés par Jean XXII en 1324. Pierre d'Olargue mourut cinq ans après, laissant son église dans un état florissant. Il fut suivi d'illustres successeurs (18).

(16) *Gallia christiana.*
(17) Bosc, dit. 14.
(18) *Dictionnaire de Moréri.*

Digitized by Google

2.

Raymond d'Olargue, prieur de Lavergne et parent du dernier évêque, *fut élu par le chapitre assemblé* le 17 octobre 1329. Les chanoines, issus des plus nobles familles du Rouergue, déclarèrent presque tous ne savoir (19) signer, selon la coutume du temps; mais il ne faudrait pas conclure de ce fait qu'ils fussent sans instruction. En 1333, il confirma la réduction des religieux de Nant au nombre de vingt, présentée par l'abbé Bérenger : trois ans après, il prêta serment par procureur à Fulcaud, archevêque de Bourges. Raymond était lié intimement avec Dieudonné de Gozon, grand-maître de son ordre en 1346, exterminateur du monstre qui désolait l'île de Rhodes (20), et né au château de Gozon, dans le Vabrais (21).

Raymond fonda à Saint-Affrique, un an avant sa mort (1346), cette communauté de quarante prêtres, réduite à vingt-deux, en 1440, par Jean, l'un de ses successeurs, qui l'érigea en collégiale. La charte est datée du château de Saint-Izaire, et il ne sera pas inutile, à la suite de notre histoire, de s'arrêter un moment à la description de ce lieu.

Saint-Izaire (22) est placé en amphithéâtre sur la pente d'une colline au pied de laquelle coule le Dourdou : ce qui frappe d'abord, c'est l'antique château

(19) Archives de Vabres.

(20) Vertot.

(21) Par une fantaisie d'artiste ou une ignorance d'historien, aussi peu excusables l'une que l'autre, M. Alexandre Dumas a placé le château de Gozon dans la *Crau*, au territoire de la commune d'Arles (voir ses *Impressions de voyage dans le Midi de la France*, tome 2.) Que cette erreur ne détourne pas de lire son spirituel récit des exploits de Dieudonné de Gozon. J. D.

(22) Notice de l'auteur. 1839. — Elle est insérée dans le 2e volume des Mémoires.

du lieu, séjour favori des évêques de Vabres, qui l'avaient embelli et fortifié avec soin. Il s'élève en carré parfait sur une double terrasse, portant le style des différentes époques où il a été successivement construit : les murailles extérieures, d'une épaisseur et d'une solidité remarquables, paraissent à toute épreuve : du côté du midi, les angles supérieurs sont flanqués de deux tourelles d'une forme aussi hardie qu'élégante. Une tour centrale fort élevée domine tout l'édifice. Saint-Izaire et le clocher de l'église sont sous le feu du château, comme aux époques féodales ; mais à présent la vie s'est retirée de ses vieux murs, déjà rongés par le lierre et toutes les plantes parasites, tandis que le village est animé et que l'église est brillante comme à ses plus beaux jours. La main de l'homme est venue hâter l'œuvre destructive du temps, et, depuis la révolution, ce qu'on peut arracher de fer, de bois, de pierres, tout est vendu à vil prix, tout disparaît successivement. Cependant, l'édifice paraît encore avec toute sa grandeur, semblable à ces monumens anciens qui résistent au vandalisme depuis tant de siècles.

Au milieu des troubles divers du moyen-âge, Saint-Izaire avait été fortifié avec soin et servait de place forte à toute la contrée. Le château, bâti sans doute par les abbés de Vabres, a été plus tard agrandi et embelli par les évêques dont on voit encore les armoiries. Ils en avaient fait leur maison de campagne et un lieu de retraite pour le danger : aussi plusieurs de leurs actes sont-ils passés *in castro Sancti Aredii* (23). C'est là qu'ils se mettaient à l'abri des malfaiteurs, des chevaliers errans, des *routiers* anglais, des Cal-

(23) Nous prions les gens difficiles en étymologies à rechercher par quelles transitions *Aredius* est devenu *Izaire?*

Digitized by Google

vinistes et des seigneurs nombreux établis tout autour sur les donjons de Coupiac, de Combret, de Broquiez, etc. Les *manans* de Saint-Izaire faisaient le service de la place.

(24) On jouit du haut de la tour du coup-d'œil le plus pittoresque que puisse offrir la belle nature. Sur le premier plan, ce sont des terres d'alluvion, des champs fertiles, des prairies agréables au milieu desquelles serpente le Dourdou avec ses rives ombragées de saules, de vernes et de peupliers entrelacés de clématites. Sur les flancs de la vallée s'élèvent de rians coteaux couverts d'arbres fruitiers et de vignobles qui donnent le meilleur vin de l'arrondissement. Les cimes de ces coteaux, découpés de mille manières, sont couronnées de chênes touffus : plus loin, de hautes montagnes arrêtent le regard et bornent l'ensemble du tableau.

Raymond d'Olargues mourut en 1347 (25).

3.

Guido de Ventadour [d'une ancienne famille de ce nom, en Limousin (Bosc, III. 30)], occupa le siège de Vabres depuis 1347 jusqu'à 1351 [1352 d'après frère Amiel] : c'est tout ce qu'il nous a été possible de découvrir sur le compte de ce prélat.

4.

Pierre d'Agrifeuille, abbé de la Chaise-Dieu, puis évêque de Clermont [en 1348 (Amiel)], fut transféré au siège de Vabres en 1352 : il désirait sans doute se rapprocher de sa sœur Florentia, abbesse de Nonen-

(24) Monteil compare ce vallon à un beau verger. *Statistique de l'Aveyron*, 1801.

(25) Mss. de Jérôme Amiel. J. D.

Digitized by Google

que, et de Raymond, son frère, évêque de Rodez : on voit, en outre, dans le testament de ce dernier, que Pierre fut nommé bientôt à Uzès et à Mende.

5.

Bertrand de Pébrac, prieur de Ventadour et de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, venait d'être envoyé dans le Languedoc (1352), en qualité de commissaire, par le roi Jean-le-Bon (26). Il convoqua à Nîmes les députés de la province, et, déployant une activité extraordinaire, il releva les partisans du roi à Albi, à Toulouse, à Najac, d'où il fit passer des subsides au comte d'Armagnac, qui assiégeait Saint-Antonin, occupé par les Anglais. Dès le 28 octobre 1353, il fut promu à l'évêché de Vabres, où il continua d'être fidèle et utile à la cause du roi de France : trois ans après, l'infortuné Jean, battu à Poitiers et captif du prince Noir d'Angleterre, ne fut pas oublié de Bertrand, qui se donna beaucoup de peine, dans le Vabrais, pour envoyer à Londres une partie de sa rançon, et pour contenir cette partie de la Guyenne dans son obéissance, si bien que le comte d'Armagnac (27) octroya (1357) certains priviléges aux consuls de Saint-Affrique, en considération de leur patriotisme excité par l'évêque, et des fortifications élevées à leurs dépens. En apparence, c'était peu de chose, car il s'agissait tout simplement de bâtir une maison, une tour, *pulsari facere campanas....*, à l'usage et pour la réunion des consuls, priviléges ridicules aux yeux du vulgaire, mais bien importans à ceux de l'homme grave qui veut

(26) *Pro necessitatibus guerrarum et pro resistendo inimicis qui discurrunt et damnificant castra, loca et villas seneschalliarum Tolosæ, Ruthenensis* (Charte rappelée par les Bénédictins).

(27) Archives de Saint-Affrique.

Digitized by Google

approfondir l'origine de nos libertés. [La fondation d'une confraternité de prêtres dans l'église de Saint-Affrique le 18 novembre, fut ratifiée par Bertrand de Pébrac le 4 d'avril 1356, et confirmée par le pape Innocent IV (Gaujal, I. 381. — Arch. de Saint-Affrique, mss. Colbert). Il mourut en 1358 (cont. d'Amiel, mss.)]

6.

Guillaume Bragose, fils d'un paysan des Cévennes, professeur en droit canonique et vicaire-général de Toulouse [sous l'archevêque Etienne], passait pour un des plus grands théologiens de son siècle, s'il faut en croire l'auteur de la *Vie des papes d'Avignon* : aussi, en récompense de son mérite, Innocent VI lui envoya-t-il le chapeau de cardinal (1361) du titre de St.-Georges de Valabre. [Il mourut à Rome en 1367 (cont. d'Amiel. —Bosc, III.)]

7.

Etienne de Vasignac commence à être nommé, en 1364, dans les chartes de l'église de Vabres, qu'il administra fort long-temps d'une manière distinguée. Il envoya un député au concile de Pise, réuni en 1409, pour mettre un terme au schisme d'Occident, et il mourut le 24 novembre 1412 (28). Il paraît que dès les premières années de son épiscopat ou dès les dernières de Bragose, les Anglais, en conséquence du traité de Brétigny, s'étaient emparés du Vabrais (29), puisque le prince Noir confirmait, en 1363, les privilèges déjà connus de Saint-Affrique, et que les consuls

(28) Chenu.
(29) Archives de Saint-Affrique.

Digitized by Google

renouvelaient leur serment de fidélité aux Anglais, maîtres de la Guyenne. L'année suivante, le sénéchal anglais du Rouergue autorisait encore cette ville à réparer les maisons. Mais la politique habile de Charles V, secondé puissamment du connétable Duguesclin, le héros du siècle, ayant fait changer la face des choses, Saint-Affrique et les places environnantes déclarèrent à Jean, comte d'Armagnac et de Rodez, qu'ils ne reconnaissaient plus que l'autorité du roi de France (30) (1368). A la faveur de ces troubles, des bandes d'aventuriers, connus sous le nom de *Routiers* ou *Compagnies Anglaises*, mais composées réellement de soldats farouches de toutes nations, insatiables de pillage, s'emparent des châteaux-forts de Balaguier, de Belcastel, de Creissels, de Verdale, etc., et de là, comme d'autant de repaires, ravagent le Vabrais, commettant des excès qui surpassaient tout ce qu'on avait vu en ce genre.

8.

Guillaume de Bastidos est nommé dans une charte de Flos de Casillac, abbesse de Nonenque (1418). Sa vie n'offre d'ailleurs rien de remarquable, sinon que le Vabrais ne fut guère plus heureux que sous son prédécesseur. Comment pouvait-il en être autrement, lorsque le reste de la France était la proie des Anglais, des Armagnacs ou des Bourguignons, et que le jeune Charles VII n'était que roi de Bourges. Guillaume mourut en 1421. [L'auteur du *Calendrier du Rouergue* le fait mourir en 1426 (Bosc, III. 31.)]

9.

Jean de Pierre [élu en 1421 (contin. d'Amiel), ]

(30) *Ibid.*

Digitized by Google

siégea pendant trente-deux ans et fut enfin transféré de Vabres à Béziers. Déjà nous avons établi, à l'épiscopat de Raymond, que Jean érigea l'église de Saint-Affrique en chapitre collégial, réduisant à vingt-deux le nombre un peu élevé de quarante prêtres qui la composaient avant lui (1440). Il n'y en avait plus que douze au dix-huitième siècle.

10.

Bernard Blanchi, neveu de Jean et prévôt de Belmont, lui succéda en 1453. Le jour de son installation à Vabres, les consuls de Saint-Affrique vinrent en corps se présenter à lui pour manifester leur étonnement de ce qu'il ne prenait pas possession de sa dignité dans leur ville même (31), la plus importante de tout le Vabrais. Le prélat les reçut avec solennité *in cathedrâ episcopali positus*, et il leur promit de se rendre à leurs vœux, à l'exemple des trois derniers de ses prédécesseurs, qu'ils n'avaient pas omis de lui rappeler en cette circonstance. Bernard aimait beaucoup Saint-Izaire, et il y fixa son séjour : le chapitre en murmura, il s'en plaignit même (32) à la chambre ecclésiastique de Bourges, qui ne donna pas raison aux nobles chanoines. Le 25 mai 1461, ce prélat assistait au mariage de Jean de Roquefeuil, célébré à Sylvanès, au sein même du cloître. [ Il fut administrateur perpétuel de la prévôté de Beaumont, du diocèse de Vabres (Amiel). ] Il mourut le 12 décembre 1485 ; mais il n'exerçait plus depuis près de huit ans.

11.

Antoine-Pierre de Narbonne [ élu le 2 février 1486

(31) *Ibid.*
(32) Archives de Vabres.

Digitized by Google

(cont. d'Amiel), ] fils de Jean de Narbonne, baron de Talairan et de Sibylle de Carman, abbé de Font-Froide et de Grand-Selve, prit possession de l'évêché de Vabres, le 23 avril 1477, soit que Bernard eût donné sa démission ou qu'il l'eût obtenu pour coadjuteur. En 1495, il assista aux Etats du Languedoc, réunis à Montpellier, pendant que Charles VIII était occupé à la conquête du royaume de Naples. Chenu le fait mourir et enterrer à Font-Froide, l'an 1499 : s'il faut en croire Bosc, ce ne serait que dix ans plus tard; [ d'après Amiel, il arriva dans le château de Talairan, au diocèse de Narbonne, le lundi 22 juillet 1499, et fut enseveli dans l'Eglise Notre-Dame de Fonfrède; ] mais, dans la dernière hypothèse, il se serait démis depuis long-temps de son évêché.

12.

Louis Ier de Narbonne, frère du précédent, [ fut élu évêque par les suffrages communs des moines qui composaient le chapitre (Amiel), ] en 1499, et fut en même temps abbé de Font-Froide et de Grand-Selve. Ce furent sans doute les revenus immenses de ces bénéfices qui lui permirent de réparer le palais épiscopal et de bâtir le chœur de la cathédrale, à laquelle il fournit encore une nombreuse vaisselle et des ornemens précieux : sa munificence s'étendit à plusieurs églises du Vabrais. Elu arbitre en 1502 (33), avec Hugues, vicomte de Montclar, et Mathurin de Combret, seigneur de Broquiez, il termina heureusement un grand procès entre Jean de Gozon et le seigneur de Mélac. Chenu et Robert fixent sa mort au 7 février 1518 : cette opinion paraît plus probable que celle des frères Sainte-Marthe, qui le font vivre un an de plus.

(33) Bosc.

Digitized by Google

13.

Réginald de Martigny, chanoine d'Elne, ville épiscopale du Roussillon, frère de Pierre, évêque de Castres, [ fut nommé par le roi et reçu par le chapitre (cont. d'Amiel), ] le 8 avril 1519. Il assista à la célèbre assemblée des notables qui se tint à Paris, en présence de François Ier (1528). Quatre ans après, il eut le plaisir de revoir ce prince en Rouergue (34), se dirigeant vers Toulouse avec sa famille (juillet 1532). Réginald mourut à Montpellier le 27 mai 1556, et y fut enseveli [ C'est le premier qui ait été nommé par le roi en vertu du concordat (Amiel). ]

14.

Georges d'Armagnac (35), issu d'une des plus puissantes familles du royaume, élevé avec soin par Louis d'Amboise, cardinal d'Albi, fut nommé évêque de Rodez en 1529, à peine âgé de vingt-huit ans, et chargé de l'administration du diocèse de Vabres le 6 octobre 1536 (Amiel). François Ier l'envoya en qualité d'ambassadeur à Venise et à Rome, où il reçut le chapeau de cardinal (1544) [au titre de Saint-Laurens *in Lucina* (Amiel). ] Dix ans après, s'étant démis de l'évêché de Vabres en faveur de Jacques de Corneillan, son neveu, il fut chargé de celui de Lescars, qu'il ne garda pas long-temps. Promu à l'archevêché de Toulouse (1547), en place du cardinal Odet de Châtillon (36), qui fut dépouillé de la pourpre romaine et de ses autres bénéfices pour avoir embrassé la réforme, il se démit de l'évêché de Rodez (1560 ou 62) en fa-

(34) Vaissette, *Histoire de Languedoc*, tome 5.
(35) *Biographie universelle.*
(36) Vaissette, *Histoire de Languedoc*, tome 5.



Digitized by Google

veur du même Corneillan, et il obtint l'archevêché d'Avignon en 1577, où il mourut collégat du pape (1585).

Sans doute qu'une illustre naissance contribua beaucoup à faire obtenir tous ces beaux titres à Georges d'Armagnac à une époque où Louis d'Orléans (1502) était nommé, à l'âge de dix-huit ans, archevêque de Toulouse (37), et pourvu d'autres bénéfices lucratifs; où plus tard même le célèbre Richelieu siégeait à Luçon à l'âge de vingt-deux ans. Toutefois, les auteurs contemporains se plaisent à relever les qualités aimables, la générosité, l'humanité de ce prélat; l'humanité surtout, si rare dans ce siècle de haines et de réactions. Riche de sa maison et des revenus immenses de ses bénéfices, il fit un noble usage de sa fortune pour secourir les malheureux et pour encourager les gens de lettres. Tant de vertu, comme plus tard chez Fénélon, ne put résister à l'envie. Déjà Théodore de Bèze, successeur de Calvin, avait insinué dans son ouvrage que d'Armagnac penchait vers la réforme. La douceur connue du cardinal et sa bonté lui attirèrent sans doute ce compliment ou plutôt cette calomnie. Dans la suite, des fanatiques égorgèrent sous ses yeux Guillaume, son ami, évêque de Toulon (38), soupçonné de la même tendance, ce qui aurait avancé sa mort, d'après quelques auteurs; d'autres révoquent en doute ce fait. Quoi qu'il en soit, nous lui verrons déployer de l'activité, du talent et une orthodoxie parfaite dans les circonstances difficiles où il se trouvera. La cour se servait de son influence dans la vaste étendue de ses diocèses, et plus d'une fois il lui rendit des services signalés qui n'arrêtèrent pas la calomnie; il

(37) *Ibid.*
(38) *Gallia christiana.*

Digitized by Google

eut même besoin de se justifier auprès de la reine-mère du crime de trahison et d'intelligence avec les étrangers (voyez le manuscrit in-folio de ses Lettres ; *Statuts de Rodez*, Lyon, in-8° ).

Cependant la chrétienté venait d'être attaquée dans son unité romaine par des opinions nouvelles qui la livraient aux dissensions intestines. Luther avait paru, et sa doctrine envahissant tout-à-coup l'Allemagne, y causait déjà tant de malheurs, que Mélancthon se prit un jour à verser des larmes de regret devant son impassible maître (1516). Sophismes, raisons, injures, audace, tout servit pour le succès de la réforme au moine de Vittemberg. L'infortuné Léon X, la gloire de son siècle, le protecteur des arts et des sciences, osa l'excommunier après l'avoir négligé d'abord; et il se vit lui-même traité par le novateur de sépulcre blanchi, de libertin, d'antéchrist, comme s'il s'agissait d'un Alexandre Borgia.

Calvin, en France (1534), renchérit sur Luther, et proscrivit comme idolâtriques toutes les cérémonies religieuses. En même temps, ce fanatique, qui niait tant de choses, eut l'audace, à Genève, où il dominait, de faire trancher la tête à Gruet, auteur de *vers impies*, et il brûla vif le savant Michel Servet, pour avoir écrit contre la Trinité.

Est-il vrai, comme l'ont écrit certains auteurs, et comme le professent encore des sophistes modernes, que la réforme ait avancé la civilisation de l'Europe? Pour moi, je pense avec des écrivains célèbres, que l'impulsion donnée par les Croisades ne s'était pas arrêtée ; que depuis lors la société marcha toujours activée par les découvertes successives de l'Amérique, de l'imprimerie, etc., dont la portée fut immense, et que l'émancipation des peuples ne doit rien au protestantisme ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter

Digitized by Google

cette grande question : reprenons les faits qui doivent nous occuper.

Les opinions nouvelles se répandirent bientôt dans le Vabrais, importées par les étudians en droit de Toulouse et par les disciples de Calvin, qu'il savait stimuler par ses lettres. Montpellier, Toulouse, Genève, Nérac, séjour de Marguerite de Navarre, favorable à la réforme, tels étaient les points de départ des missionnaires protestans dans le Rouergue. C'est en vain que François I[er] et ses successeurs employèrent les supplices contre les partisans de leur doctrine; les supplices même servaient à la propager, et la cour ne retira d'autre fruit de sa cruauté et de son fanatisme qu'une honte éternelle et des réactions terribles. Déjà le parlement de Toulouse (39), trop fidèle exécuteur des ordres du roi, avait fait brûler vifs les novateurs les plus opiniâtres, et il y avait eu quelques représailles dans le Vabrais, lorsque le cardinal d'Armagnac, ne pouvant plus suffire, malgré son zèle et son talent, à l'administration de tous ses évêchés, se démit de celui de Vabres. Peut-être s'y trouva-t-il forcé par des ordres supérieurs qui, dans des circonstances difficiles, avaient engagé les prélats à résider au chef-lieu.

15.

Jacques de Corneillan, neveu de Georges d'Armagnac, lui succéda en 1554, [1552 d'après Amiel, 1553 d'après Bosc] et il se rendit immédiatement à Vabres, où les progrès rapides des idées nouvelles nécessitaient la présence d'un homme actif. L'administration du comté de Rodez (40), qu'on lui donna de la cour, contribua beaucoup à augmenter son in-

(39) Vaissette, tome 5.
(40) M. de Gaujal.

Digitized by Google

fluence. Le cardinal d'Armagnac, restant toujours archevêque de Toulouse, reçut aussi le titre de lieutenant du roi en Languedoc. Dans la suite, à Avignon, il fut également revêtu de fonctions civiles, ce qui, pour le dire en passant, n'était ni politique ni convenable pour des évêques. Mais hâtons-nous d'ajouter que la tolérance du cardinal fut partout exemplaire, et qu'en 1558 il fit évader secrètement Laporte et Sarrazin, apôtres de Genève, traînés à la tour de Rodez par des fanatiques qui voulaient les massacrer (41).

Maintenant, aux causes déjà connues des progrès de la réforme dans le Rouergue, il ne faut pas oublier de joindre les émissaires de l'amiral de Coligny et du prince de Condé, calvinistes par ambition et par jalousie des Guise, et l'apostasie de plusieurs seigneurs rouergats, qui voulurent les imiter, ou qui, à la faveur des troubles, convoitaient les biens ecclésiastiques, comme les grands seigneurs d'Allemagne, auxquels Luther avait indiqué cet appât. Déjà, dès 1559 (42), Louise de Roquefeuil, abbesse de Nonenque, avait abjuré le catholicisme pour se marier, et tel était le nombre des calvinistes dans le diocèse de Vabres, que le gouverneur de Creissels (43) demandait aux consuls de Rodez des hommes pour se défendre, effrayé sans doute des désordres qui avaient eu lieu à Castres, à Lodève, à Montpellier et dans presque toutes les villes voisines.

Mais il redoutait surtout les calvinistes de Millau, ville forte alors et bien autrement peuplée qu'aujourd'hui. Sa situation avantageuse et agréable sur la rive droite du Tarn, un peu au-dessous du confluent de la

(41) Th. de Bèze.
(42) *Gallia christiana.*
(43) M. de Gaujal.

Digitized by Google

Dourbie, dans une plaine délicieuse environnée de coteaux plantés d'amandiers et de vignes, l'affabilité de ses habitans, son commerce et la centralisation qu'elle s'appropriait depuis bien des siècles entre le Languedoc, les Cévennes, le Rouergue et l'Albigeois, en avaient fait un charmant séjour : *c'était la ville des nobles*. Or, ceux-ci furent, on le sait bien, plus empressés que le peuple d'embrasser le dogme de Calvin. Nous verrons long-temps Millau servir de boulevard et de refuge aux protestans; il importe donc d'y étudier autant que possible l'origine de la réforme.

Le 29 août 1561, un ministre, venu du Languedoc, avait vu accourir une foule de disciples fanatisés qui brisèrent, à son instigation, la croix de la Capelle, et pillèrent en un instant les églises de Saint-Martin, des Carmes et des Dominicains; le culte catholique y fut interrompu. Ces scènes de désordre se repétèrent à Villefranche. A ces faits, rapportés par les chartes du Rouergue, nous ajouterons ce qu'a écrit sur ce point Théodore de Bèze, qui mérite aussi de la confiance; il avait été au colloque de Poissy, à Nérac, dans d'autres villes de France, peut-être en Rouergue, et il correspondait avec tous les novateurs français.

Déjà, selon cet auteur, le 32 septembre 1560, de Berthelaine, gentilhomme des environs de Millau, fut en état d'y réunir trente protestans de distinction, qui envoyèrent à Genève Vaisse et Malet pour recevoir les ordres *sacrés* et les instructions convenables. Ceux-ci revinrent bientôt et firent en chemin de nombreux prosélytes chez les seigneurs d'Arpajon et de Lévézou. A peine entrés à Millau, ils prêchèrent le soir à la salle de l'école en présence de trois cents auditeurs, et *tost après dressaient l'église*. Le cardinal d'Armagnac, qui était à la cour, informé par l'évêque de Vabres de ce qui se passait à Millau, dernière ville du diocèse de Rodez soumise à sa juridiction, lui envoya de suite ses

Digitized by Google

pleins pouvoirs (44). En conséquence, Jacques de Corneillan partit avec de Belcastel et quarante cavaliers, en *délibération de tout foudroyer.* Ce fut en vain que le seigneur de Broquiez prit le parti de Malet et de Vaisse : ces deux ministres furent pris avec Monrozier et quatre autres des plus opiniâtres, « lesquels furent » si cruellement liés, que le sang leur en sortait, et » menés à Rodez en grand triomphe, le tambourin » sonnant, avec enseigne desployée, là où ils furent » fourrés en une haute tour de l'évesché, avec gros fer » aux jambes et bonnes gardes, tost après n'ayant » que du pain et quelque peu de vin, hormis que » quelqu'un, ayant pitié, leur donnât six liards pour » avoir de la pitance. » Le Cardinal d'Armagnac, à son retour de Paris, visita les prisonniers avec l'évêque de Vabres, et ils entamèrent une discussion sur la théologie, assaisonnée de textes évangéliques qui, dans l'auteur déjà cité, n'a pas moins de cinq pages. Personne ne fut converti; mais le bon cardinal parvint à les faire évader d'une manière indirecte.

Vers le même temps, de la Rive, assisté de la Garade d'Arles, arrivé de Genève, avait fondé une église à Villefranche, qui devint à son tour le boulevard des protestans de ce côté du Rouergue, au point que six cents d'entre eux osèrent attaquer Saint-Antonin, et dévaster les chapelles catholiques des environs. Le 2 septembre 1561, le synode de cette ville appela Vaisse et Malet, et nomma le seigneur d'Arpajon protecteur du calvinisme dans toute la contrée. Les deux *apôtres* s'y rendirent et parcoururent séparément le Rouergue, prêchant avec succès leur doctrine. Malet s'arrêta à Espalion, petite ville sur le Lot, au milieu d'un vaste bassin, embelli par la verdure des prairies

(44) D'après Bonal, d'Armagnac s'y transporta lui-même.

Digitized by Google

et des vignes, et réussit à y fonder une église qui ne prospéra pas long-temps, le nord du Rouergue ayant peu de tendance à la réforme. Vaisse parcourut le Vabrais, où s'érigèrent facilement plusieurs églises. Celle de Saint-Affrique fut inaugurée en janvier 1562. Villeneuve, Peyrusse, Villefranche, etc., le reçurent avec enthousiasme, et il revint mourir à Millau d'une attaque d'apoplexie, après avoir rempli dignement ce qu'il appelait sa mission. Gilbert de Vaux, son successeur, favorisa l'établissement de la réforme à St.-Léon et à Compeyre.

Au milieu de cette agitation universelle, Rodez demeurait inébranlable dans sa foi et justifiait sa devise : *Fidelis Regi et Deo.* Tous ceux même que l'on soupçonnait de calvinisme étaient impitoyablement chassés. Ces détails généraux, sur l'origine de la réforme en Rouergue, ne seront pas inutiles à l'intelligence des faits ultérieurs, bien que nous n'eussions à nous occuper que du Vabrais.

Jacques de Corneillan fut actif et assez heureux dans sa lutte de tous les instans contre les idées nouvelles, qui, sous son épiscopat, n'agitèrent pas trop le pays. Il nous reste de lui deux ouvrages de piété qui ne sont pas dépourvus de mérite, et qui de son temps eurent beaucoup de vogue. En 1562, il passa à l'évêché de Rodez, que lui céda encore le cardinal d'Armagnac. [ Il mourut le 30 d'août 1582 (Amiel). ]

16.

François 1er de la Valette Cornusson, fils du séchal de Toulouse et de Gabrielle de Murat de l'Etang, succéda à Jacques de Corneillan en 1562. Il était frère, selon M. de Gaujal [ et d'après le manuscrit d'Amiel ], neveu, d'après la *Gallia christ.* du fameux Jean de la Valette, qui, à la tête de sept cents che-

Digitized by Google

valiers chrétiens, défendit Malte en 1565 contre une armée formidable de Turcs. On sait que le capitan-pacha fut obligé de lever le siège et de regagner Constantinople, laissant sous les remparts de la ville plus de trente mille morts (45).

Jusqu'à présent, la lutte entre les deux religions n'a pas produit en Rouergue de grands malheurs; mais, à partir de l'affaire de Vassi, les dévastations et les massacres vont se multiplier. Nommer les Guise et rappeler la politique astucieuse de Catherine de Médicis sous le règne de ses enfans, c'est assez, sans qu'il soit utile de préciser les dates et les faits, pour concevoir les torts des catholiques et les fureurs des protestans. Par ordre du cardinal d'Armagnac, ceux de Villefranche sont attaqués (1561). Molin s'empare de la ville et se contente de mettre à mort Bastide, recéleur des gentilshommes calvinistes, et quatre des plus exaltés. Mais le terrible Valshergues, son lieutenant, en égorge vingt-quatre le lendemain, et livre leurs filles et leurs femmes à la brutalité de ses soldats. L'arrière-ban du Rouergue est convoqué et la réforme cesse à Villeneuve, à Peyrusse, à Fronsac, à La Guépie, à Espalion, à Saint-Affrique, etc. Néanmoins, Creissels, Millau, Compeyre, Saint-Félix, Cornus et le Pont-de-Camarès, envahis, dit-on, l'année précédente, ne sont pas repris par les catholiques (1563) : ces dernières places servaient de refuge aux protestans, d'où ils se jetaient sur les couvens et les églises voisines, cherchant plutôt le butin que la gloire de Dieu, au rapport même de leur historien, Théodore de Bèze (t. III, pag. 192). Non contens d'avoir dirigé ces mouvemens dans le Vabrais, les

(45) La famille Lavalette-Cornusson existe encore dans l'arrondissement de Saint-Affrique. J. D.

Digitized by Google

seigneurs d'Arpajon et de Toiras, son ami, vont en guerre *sainte* piller les villages catholiques et soutenir leurs co-réligionnaires aux environs de Montauban, sur un plus vaste théâtre.

Le parlement de Toulouse, qui passait pour le plus hostile à la réforme, fit brûler vifs un certain nombre de calvinistes, et, dans un arrêt spécial, indiqua Villefranche, Millau et Compeyre comme leur refuge. Aussitôt les seigneurs de Vesins et Treillans vinrent assiéger Compeyre, village assez fort, étagé sur le penchant d'une colline, dominant un joli vallon arrosé par le Tarn, à une lieue et demie de Millau; mais ils furent repoussés, les protestans de Millau ayant porté du secours à la place, sous la conduite de Peyre, qui, malheureusement, fut pris avec trente des siens et écartelé à Toulouse. Saint-Antonin, occupé par le frère de l'évêque de Vabres, fut repris par de Savignac, calviniste déjà connu dans les émeutes de Villefranche, et dont la mort devait être réellement déplorable : après s'être défendu vaillamment dans le château de Graves, il se rendit à condition d'avoir la vie sauve; mais il fut immédiatement massacré, et l'on disait avec raison, à la face des catholiques, ***Foi de Graves.***

Bientôt Valsbergues se mit en marche pour Millau, pillant et massacrant tous les calvinistes sur son passage. A cette triste nouvelle, la ville se met sous la protection du comte de Crussol, chef des réformés en Languedoc, qui leur envoya le capitaine de Beaufort avec quelques compagnies de soldats. Peut-être y redoutait-on encore l'arrivée de Montluc, lieutenant de Guyenne, si connu par ses cruautés, et il ne tint pas, dit-on, au cardinal d'Armagnac, que ce général ne fît l'expédition du Rouergue. Tout le Vabrais était en feu, parcouru, ravagé par les fanatiques des deux religions, les uns visant au butin, les autres aux vengean-

Digitized by Google

ces particulières, un très-petit nombre cherchant la gloire de Dieu, tous la donnant pour prétexte, comme les tyrans, depuis que le monde existe, nous disent *tous* agir pour *l'intérêt du peuple*. François de la Valette aurait pu facilement obtenir des troupes de la garnison de Toulouse; mais en véritable apôtre du Christ, il ne voulut jamais user de moyens violens. L'humanité, la douceur, la véritable piété, furent sa sauve-garde en ces temps malheureux. Seulement, quand il vit le désordre à son comble, il se retira au château-fort de Saint-Izaire, édifiant par ses vertus les deux partis qui se déchiraient; mais ne voulant, dans aucun cas, imiter son prédécesseur dans son expédition de Millau, ni son voisin Briçonnet, évêque de Lodève, qui, assisté de l'abbé de Nant, ne craignit pas d'assiéger en personne Gignac et Clermont, et de livrer aux calvinistes une bataille où il leur tuait quatre cents hommes, cinquante chevaux et sept officiers supérieurs. Briçonnet paya cher son humeur belliqueuse; car, en 1574, Claude de Narbonne, ayant pris Lodève, livra aux flammes l'église et les couvens, massacra les prêtres et les principaux du peuple, et laissa à peine échapper à demi-nu l'infortuné prélat (Histoire de Languedoc par *les Bénédictins*).

Le voyage de Charles IX dans le midi de la France (46) pacifia pour quelque temps cette malheureuse contrée; mais, en 1567, les protestans levèrent partout l'étendard de la révolte, et le diocèse de Vabres fut replongé dans la guerre civile. St.-Affrique, St.-Rome de Tarn, Compeyre et d'autres bourgs considérables, n'offrirent plus que des scènes de désordre. Bientôt, on vit apparaître à Millau, d'Acier de Crussol avec plus de vingt mille protestans levés dans le Rouer-

(46) Il fut harangué à Toulouse par l'évêque de Vabres (1564).

Digitized by Google

gue et les provinces voisines, tous exercés, comme leur chef (47), au meurtre et au pillage. Il ne s'agissait rien moins, pour un tiers d'entre eux, à la suite d'un conseil de guerre, que de traverser, en propageant de gré ou de force les croyances nouvelles, le Rouergue et le Querci, et d'aller continuer la croisade en Périgord, où l'on se réunirait au prince de Condé. Chemin faisant, les croix furent abattues, les églises livrées au pillage, Saint-Rome-de-Tarn pris d'assaut, cent quarante-sept personnes massacrées sur la brèche ou dans l'enceinte des murs, un prêtre et les moines Augustins égorgés dans les champs. Le monastère de Nonenque fut réduit en cendres (*Gallia christiana*, Vaissette, etc.), et Louise de Montpezat ne dut son salut, avec ses religieuses, qu'à la vitesse de quelques chevaux envoyés de Saint-Izaire par les soins de l'évêque de Vabres. Saint-Jean d'Alcas, pris d'assaut, fut traité comme Nonenque, dont il dépendait. Telle était enfin la supériorité des calvinistes dans cette partie du Rouergue, qu'ils purent, l'année suivante, envoyer un renfort de sept cents hommes au siège de Bédarieux (Vaissette).

Mais c'est à Vabres surtout, c'est au chef-lieu de l'évêché, que les fanatiques en voulaient et qu'ils attendaient le plus sûr butin. Pendant la route, des partisans de Saint-Affrique grossirent cette soldatesque effrénée. S'il faut en croire M. de Gaujal, auteur fort judicieux d'ailleurs, le prélat donna tout son or pour avoir la vie sauve : mais, comment admettre, sans preuves, qu'il avait attendu là paisiblement la formidable armée ? Il est plus simple de penser que Vabres, très-mal placé pour une défense, fut abandonné tout

(47) Le cimier de son casque était une hydre composée de têtes de cardinaux et de moines, avec cette terrible inscription : *Casso crudeles.*

Digitized by Google

d'abord par les catholiques, et que les ennemis pillèrent et brûlèrent à loisir meubles, livres, église, palais épiscopal, tout ( et ici nous sommes d'accord avec M. de Gaujal ), tout, à l'exception des vases sacrés, que Lavalette avait emportés au château de St.-Izaire. Dacier, ne voulant pas perdre du temps à assiéger ce village, se contenta d'y envoyer quatre cents hommes pour tâcher de le surprendre. Quand ceux-ci virent l'assiette de la place, la force du château et l'attitude des catholiques accourus à la défense de leur évêque, ils se contentèrent de faire quelques dégâts dans la campagne et regagnèrent le gros de l'armée.

Les catholiques, à leur tour, n'étaient pas moins à craindre, lorsqu'ils se trouvaient les plus forts. Un laboureur, nommé Cabrol (48), à la tête de quelques pâtres aussi féroces que fanatiques, ayant surpris près d'Olm des calvinistes faisant la Cène, se revêtit de la robe du ministre immolé de sa propre main, et les condamna tous à être précipités dans la rivière qui coulait à leurs pieds au-dessous d'un roc. Mangez du poisson, leur disait-il, puisque vous ne voulez pas faire maigre en Carême : si un malheureux donnait encore signe de vie, les pâtres l'achevaient à coups de pierre ou d'aviron, aux applaudissemens de leur juge : c'était, je crois, le spectacle favori de l'empereur Tibère dans l'île de Caprée. En 1568, ce misérable étant tombé entre les mains de quelques réformés de Millau, subit, en roulant sur les bords escarpés du Tarn, le supplice indiqué par lui en 1561. Eh ! qu'on ne s'imagine pas que nous cherchions ici à amplifier les faits : ils ne sont que trop réels ; tous les auteurs, en les rapportant, ajoutent que ce n'est encore qu'une faible esquisse des scènes sanglantes de l'époque.

(48) Bosc.

Digitized by Google

Croira-t-on par exemple, que le baron des Adrets, chef des Huguenots, prenait plaisir à ensevelir vivans jusqu'au menton les prêtres catholiques, ou à les précipiter du haut d'une tour sur les piques de ses soldats (49) ?

Après quelques années d'un calme apparent, précurseur de la tempête, vint cette nuit fatale de la Saint-Barthélemy (1572), où Charles IX fit égorger indignement des milliers de calvinistes à Paris et dans les principales villes de France ; il y en eut plus de trois cents à Toulouse.

Quand un roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Voltaire, Henr., ch. 2.

Heureusement de Caylus, sénéchal du Rouergue, favorisa un arrangement entre les députés de Millau, de Compeyre, de Nant, de Creissels, de Saint-Affrique, de Saint-Rome-de-Tarn, etc., où les huguenots se trouvaient en grand nombre, et la Saint-Barthélemy n'y fut point célébrée. Toutefois, ils prirent leurs précautions et se réunirent plusieurs fois à Millau pour délibérer en commun et se donner pour chef le vicomte de Panat. C'est au retour de l'une de ces assemblées (1574), que Lagarrigue s'empara de Saint-Affrique, qui tenait encore pour les catholiques : quatre ans après, Pousthomy et Ferrayroles tombèrent au pouvoir de ses partisans. Les catholiques, en 1580, se rendirent maîtres de Saint-Léonce-de-Combret, pil-

(49) Nous ne citons pas toujours les auteurs pour ne pas être fatigant ; mais ceux qui se donneront la peine de feuilleter les originaux verront si notre travail est consciencieux.

Digitized by Google

lèrent, mais ne gardèrent point Réquista l'année suivante. L'église de Belmont fut dévastée en 1583.

François de la Valette avait assisté au concile de Trente (50) dès les premières années de son épiscopat. Depuis l'incendie de son palais de Vabres, il ne songea pas à le réparer, dans la crainte qu'il ne devînt encore la proie des flammes. Il fixa son séjour à St.-Izaire, d'où il ne cessa de veiller avec sollicitude à un diocèse si malheureux en ce temps-là. Il y mourut le 18 mai 1485, et il fut enterré dans l'église de la paroisse ( *Gallia christiana* ). De nos jours, le curé ayant fait, par hasard, pratiquer une ouverture au côté gauche de l'autel, y trouva ses restes, une inscription et son portrait, que M. l'évêque actuel de Rodez a joint à sa collection.

[ C'est sous l'épiscopat de François Ier de la Valette-Cornusson qu'eut lieu la sécularisation définitive du chapitre de Vabres. Déjà, en 1321, l'évêque et le chapitre, d'un commun consentement, avaient partagé leurs menses. Depuis, le partage s'était opéré au sein même du chapitre. Ils avaient créé divers offices claustraux, à chacun desquels était attaché le revenu d'un prieuré particulier. Voici comme ils étaient distribués au seizième siècle :

1. Le prieur-mage, qui jouissait en cette qualité du prieuré de Tournemire, appelé alors Combebrias : il était obligé de nourrir et vêtir un des jeunes religieux, et de payer trente livres de pension au monastère ;

2. Le doyen, qui avait le prieuré de Saint-Igest ;

3. L'infirmier, qui avait le prieuré de Combret et celui de Saint-Cyrice-de-Vendeloves ;

4. Le camérier, qui avait le prieuré de Rebourguil ;

(50) Nomenclature des prélats, etc. — In-18.

Digitized by Google

5. Le chantre, qui avait le prieuré de Duris (entre Touloupi et Bournac) ;

6. Le cellerier, qui avait le prieuré de Monpaon, plus tard de Fondamente ;

7. L'aumônier, qui avait le prieuré de Gozon ;

8. Le pitancier, qui avait le prieuré de Saint-Pierre-d'Issis ;

9. Le trésorier, qui avait le prieuré de Gissac ;

10. Le sacristain, qui avait certains revenus et pensions affectés ;

11, 12, 13, 14. Le custode, l'ouvrier, le sous-chantre et l'hostelier, dont les revenus particuliers ne sont pas désignés ;

15. Le prieur de Roquejel.

Outre les offices claustraux, il y avait treize religieux qui n'avaient que de simples portions monacales pour leur nourriture et pour leur vestiaire ; on leur avait affecté le prieuré de Saint-Martin-de-Turipi (Touloupi ?) et partie des revenus du prieuré de Rebourguil.

Il y avait de plus quatre prieurs forains qui résidaient dans leur prieuré, savoir : ceux de St-Nazaire-de-Couffouleux, de Saint-Sever-de-Monestier, de St.-Paul-de-Trébessac, plus tard du Pont-de-Camarès, et de Saint-Caprasi-de-la-Peyre.

Total : trente-deux personnes.

On voit que l'échange fraternel et la vie de communauté, caractère essentiel de l'ordre de Saint-Benoît, avaient fait place à une répartition individuelle des richesses ; la constitution économique de l'ordre était non moins gravement altérée que le zèle religieux. Il ne restait de la règle que l'habitation dans le cloître et des vœux sévères ; un pas de plus, et la sécularisation du chapitre, c'est-à-dire son affranchissement de la règle de St-Benoît, sera demandée et obtenue. C'est ce qui arriva de 1561 à 1577. Voici les motifs

Digitized by Google

très-curieux invoqués par les religieux pour la solliciter du pape. Ils se fondaient :

1° Sur ce qu'ils ne trouvaient pas dans ladite ville de Vabres les alimens nécessaires pour s'entretenir selon la règle de Saint-Benoît, qui les oblige à faire toujours maigre, et qu'il n'y a ni à Vabres ni à plus de deux lieues de là de rivière qui puisse leur fournir le poisson dont ils ont besoin, ce qui est cause que les officiers claustraux s'en vont résider aux bénéfices attachés à leurs offices, et ainsi le service divin ne se fait pas si bien, ni avec tant de solennité qu'il se ferait si le chapitre était sécularisé et les bénéfices unis à la mense commune, parce qu'alors ils n'auraient point de raison de s'absenter de Vabres ;

2° Sur ce que l'église cathédrale étant la seule dans la ville, elle sert d'église paroissiale, et que le concours du peuple qui se trouve dans la nécessité d'y venir pour ouïr la messe et les prédications et recevoir les sacremens, trouble beaucoup la solitude convenable à des religieux de Saint-Benoît;

3° Sur ce que cette église est environnée de maisons et proche la place publique de la ville où se tiennent les foires et marchés, et où il se fait continuellement un grand bruit qui trouble le repos des religieux et les expose à la fréquentation des séculiers, si contraire à leur profession ;

4° Qu'ils n'ont point de monastère où ils puissent vivre en commun, celui qu'ils possédaient ayant été démoli par les réligionnaires durant les troubles, aussi bien que l'église et le palais épiscopal ;

5° Que par le moyen de cette sécularisation les bénefices claustraux étant réunis à la mense commune, il sera plus aisé au chapitre de rebâtir l'église et les lieux réguliers pour servir de demeure aux chanoines.



Digitized by Google

Eh ! bons chanoines, au lieu de déguiser votre relâchement sous de ridicules prétextes, avouez-donc franchement que le fardeau de la vie monastique est trop lourd pour vos forces. Il n'y a pas de honte à reconnaître que les ressorts de l'âme humaine trop violemment tendus se brisent à la longue. Pour vaincre l'attraction qui nous entraîne vers la nature et l'humanité, pour planer d'un vol soutenu dans les sphères célestes, il faut l'élan énergique d'une enthousiaste dévotion ; et vous, vous vivez au seizième siècle, époque de foi tiède et ébranlée ! Les cris de la réforme retentissent jusqu'à vos oreilles ; le scepticisme vous poursuit déjà de son ironie amère ; la science renouvelée illumine de ses magiques clartés un monde qui se métamorphose à son flambeau ; la terre avec ses charmes, l'art avec ses pompes vous tendent les bras ! Faut-il s'étonner que vous trouviez trop austère une règle de vie composée pour des temps de rudesse sociale et de pieuse exaltation !

Afin que l'on ne nous accuse pas de juger le passé à la mesure du présent, nous citerons textuellement un passage du Manuscrit de Jérôme Amiel, auquel nous avons emprunté les renseignemens qui précèdent.

« Une remarque importante à faire, c'est qu'il y avait alors (en 1321) dans le chapitre de Vabres, des religieux des plus illustres maisons du Rouergue et du Languedoc, lesquelles tiennent encore le même rang dans les deux provinces, car il y est fait mention (dans le partage de la mense entre l'évêque et le chapitre) d'un Armand Cantobre, — d'un Bernard d'Olargues, — de Bernard de Blanchefort, — d'Amalric de Montesquieu, — de B. de Montaut, — de P. d'Aspiran, — de Guy de Caylus, — d'Hector de Panat, — de G. du Bosc, — de G. de Saint-Paul, — B. de Colombier, — B. de Montaudi, — Ratier de Murviel, — Pons de Prothan, — J. de Thésan.

Digitized by Google

» *La raison de tout cela c'est que l'abbaye de Vabres étant d'un fort bon revenu et tous les religieux ayant droit d'y prétendre, parce qu'en cas de vacances l'abbé devait être élu de la communauté et du corps des religieux qui se trouvaient au monastère, les meilleures maisons se piquaient d'y faire entrer quelqu'un de leurs enfans, et cette ambition s'augmenta beaucoup après que l'abbaye eût été érigée en évêché, parce qu'alors et jusqu'au temps du Concordat (*de Léon X*), les évêques étaient électifs, et on les prenait du corps du chapitre cathédral.* »

Jérôme Amiel a écrit dans ces lignes sa propre condamnation et celle des chanoines ses confrères ! Quelle sincère et ferme piété peut germer d'une vocation aussi mondaine ! ]

17.

Thomas Delauro, chanoine de Rodez, fut nommé évêque de Vabres les premières années de la Ligue, et il l'embrassa avec chaleur, de peur, sans doute, que Henri de Navarre, élevé dans la religion protestante, ne montât un jour sur le trône : plus tard, ce prince lui fit saisir son temporel, lorsqu'après la mort tragique de Henri III et d'autres évènemens qu'il est inutile de rapporter ici, Delauro persistait dans son opinion. Dès la première année de son épiscopat (1585), des troupes de brigands ravagèrent les environs du Pont-de-Camarès : quelques mois auparavant, Cassagnes avait éprouvé le même sort. A ce sujet, le roi de Navarre et le duc de Montmorenci eurent une entrevue à Castres, et firent attaquer de concert les forts occupés dans le Rouergue par ces brigands, réunis en corps formidables à la faveur des troubles religieux (51).

(51) Vaissette.

Digitized by Google

Bosc signale une chose vraiment incroyable arrivée à Millau, d'après le manuscrit de Bonal, à l'époque qui nous occupe; il s'agit d'une déclaration générale adressée par les habitans à leur bailli, constatant qu'ils se font tous catholiques, tandis qu'ils lui avaient déclaré, en 1562, qu'ils embrassaient la réforme. Mais si l'on veut réfléchir un instant sur l'opiniâtreté des opinions au seizième siècle, on n'acceptera que comme une véritable comédie cette prétendue conversion, comédie tout au plus bonne à jouer sérieusement sous le directoire, du temps de Bosc, ou à d'autres époques matérialistes, dénuées de croyances et de convictions que nous ne voulons pas nommer ici. Au reste, les faits valent mieux que les conjectures : continuons. En 1586, Coligny de Châtillon amène des renforts calvinistes à Millau, menacé par Joyeuse du haut des Cévennes, qui arrive bientôt sous les murs de la ville avec six ou sept mille hommes de troupes (52). Saint-Aubais, commandant de la place, à la tête de quinze compagnies d'infanterie, offre à Joyeuse de lui ouvrir la brèche qu'il voudra. Effrayé de tant d'audace, le général lève le siège et prend, la nuit suivante, la route du Levezou, qu'il abandonne pour côtoyer le Tarn. Ayssène l'arrête quelques instans; un assaut meurtrier le met en son pouvoir. De ce village, il court à Broquiez et le prend sans résistance. Mais Saint-Aubais s'est mis sur ses derrières, et Lavacaresse, calviniste influent du Vabrais, accourt au Truel, où il a de riches domaines à défendre. Ainsi réunis, séparés selon d'autres auteurs, ils attaquent Joyeuse à Villefranche-de-Panat et lui tuent quarante hommes, sans compter les prisonniers, qu'ils lui font en grand nombre. De dépit et de honte,

(52) *Ibid.*

Digitized by Google

Joyeuse pille et brûle Réquista, les Rives, et quitte enfin ce malheureux pays en y laissant la peste.

En 1587, les protestans, sous la conduite de Montgomery, vinrent assiéger Saint-Sernin (53) qui, par le courage des habitans et les avantages de sa situation sur une espèce de promontoire en précipices, aux trois-quarts cerné par un ravin profond, résista à une attaque en forme et à l'artillerie; mais ils s'emparèrent de Murasson, de Pousthomy, de Roquecezière, de Laverdole et d'autres postes moins importans, laissant partout des traces sanglantes de leur fureur. On dit même que le vicomte de Turenne leur amena, l'année suivante, plusieurs compagnies de cavalerie rassemblées à Castres. Ces avantages furent contrebalancés par ceux des catholiques, qui reprirent Villefranche-de-Panat, Réquista, Thoëls, Lincou, Broquiez, etc., en 1588. Bournazel, sénéchal de Rouergue, et d'Estaing, assiégèrent Saint-Affrique. M. de Gaujal, à qui j'emprunte ce fait, ne dit pas s'ils furent assez heureux pour la prendre. Vabres tomba au pouvoir des ligueurs en 1590 (1591 Gauj.), ainsi que le château de Combret, après une attaque vigoureuse et plusieurs coups de canon.

Cependant, Henri IV ayant vaincu la ligue et les factions qui désolaient la France, embrassa la religion catholique par conviction, selon quelques auteurs, par politique, selon d'autres. Toujours est-il que cette conversion eut alors une immense portée, et qu'il n'y eut plus de compétiteurs ni d'obstacles; mais Henri IV conserva pour ses co-réligionnaires une grande tolérance, et le célèbre édit de Nantes (1598), qui égalait leur position en France à celle des catholiques, n'est qu'une conséquence de cette manière de voir du grand

(53) Vaissette et Bosc.

Digitized by Google

roi. Alors, le Vabrais jouit, comme les autres provinces, d'une paix heureuse après taut d'orages. Thomas Delauro n'y revint pas cependant, retiré qu'il était depuis quelques années au sein de sa famille, l'une des plus honorables de Rodez, sans traitement et en pleine disgrâce. Il y mourut en 1599, et fut enseveli dans l'église de Saint-Amans. [ Il n'avait administré le diocèse que pendant trois ans (Amiel). ]

18.

François II de la Valette-Cornusson, [ neveu du précédent évêque de ce nom (Amiel), ] abbé de Moissac, [ fut nommé en 1600 par Henri IV, et confirmé par les bulles de Clément VIII (Amiel). ] Il trouva le diocèse de Vabres disposé, dans les deux partis, à oublier les anciennes querelles, et j'ai peine à croire au pillage de l'Arpajonie (54), couvent de filles près de Millau, indiqué en 1601 par Bosc, dans son troisième volume. Le prélat fit de nobles efforts pour relever le catholicisme ; mais il paraît qu'il poussait le zèle un peu loin, puisque, en 1614, se trouvant aux états-généraux, il pria les évêques d'ajouter 100 livres de pension par an à 300 livres qu'il venait de donner à Cazalès, ministre protestant par lui ramené au sein de l'église (55). L'évêque de Rodez l'avait chargé de porter plainte aux Etats au sujet d'un soulèvement de calvinistes de Millau, arrivé le jour de Noël, en 1613, dans lequel les églises, les couvens, les vases sacrés, avaient été mis au pillage. La faible régente usa d'une grande modération envers les coupables : ce n'était plus le règne de Henri IV ; et je rapporterais très-bien à 1613 le pillage de l'Arpajonie dont nous parlions tout-à-l'heure.

(54) Fondé en 1292, par Gui d'Arpajon.
(55) Archives du clergé.

Digitized by Google

François de la Valette eut un jour l'honneur (56) de porter la parole devant Louis XIII et ses conseillers, au nom des Etats. Le langage ferme dont il se servit n'est pas ce qui nous a le moins étonné à une époque trop regardée par les auteurs superficiels comme un temps de despotisme où il n'y aurait eu, selon eux, qu'un maître et des courtisans. La France fut toujours le pays de la liberté ! En 1618, son âge et ses infirmités ne lui permettant plus de suffire aux besoins du diocèse, il demanda son neveu pour coadjuteur. Quatre ans après, il mourut au château de Cornusson et fut enseveli dans l'église paroissiale du lieu.

19.

François III de la Valette Cornusson, neveu du précédent, [fut son coadjuteur, en 1618, nommé par Louis XIII, confirmé par les bulles de Paul V étant à Rome. Il fut sacré la même année évêque de Philadelphie par le cardinal de Bonzi, évêque de Béziers, dans l'église de Saint-Blaise au mont Citorio (Amiel).] Il succéda définitivement à son oncle en 1662. A peine était-il installé dans sa dignité nouvelle, qu'on vit recommencer les troubles religieux, et voici quels en furent les motifs. Dès 1616, un édit royal avait prononcé la restitution des biens ecclésiastiques usurpés tout récemment dans le Rouergue et le royaume de Navarre. A cette occasion, les huguenots coururent aux armes, et Louis XIII en personne assiégea plusieurs villes dans le midi de la France. Mais, ayant perdu huit mille hommes sous les remparts de Montauban, il en leva honteusement le siège avec six maréchaux qui l'accompagnaient, et vint attaquer Saint-Antonin, en Rouergue, déjà pressé par le duc de

(56) Archives du clergé.

Digitized by Google

Vendôme. Cette place tint encore du 13 au 22 juin 1622, où elle se rendit à discrétion. A cette nouvelle, les mouvemens qui avaient eu lieu à Saint-Affrique et dans le Vabrais furent comprimés facilement. Déjà, dès l'année précédente, le duc de Rohan, chef des calvinistes, avait levé des soldats en Rouergue, pris Saint-Georges, le château de Luzençon, et relevé ses partisans à Millau. Heureusement, en 1622, la paix fut signée entre les deux partis à Montpellier, que Louis XIII venait de prendre (*Hist. de Languedoc*).

L'évêque de Vabres visita son diocèse, encourageant les catholiques, et cherchant à ramener au sein de l'Eglise ce qu'il appelait ses *brebis égarées;* de sorte qu'en 1626, il écrivait aux prélats rassemblés à Paris (57), qu'il venait de convertir le ministre Dupin, et que ses efforts étaient couronnés de succès auprès des protestans. Mais la tranquillité ne dura pas : Richelieu venait d'entrer aux affaires avec le dessein bien arrêté de réduire les huguenots. Ceux-ci, de leur côté ne manquèrent pas de se tenir sur leurs gardes, et Rohan, leur chef, non moins infatigable qu'habile, parcourut les montagnes du Languedoc, les Cévennes et le Rouergue, levant des troupes et ranimant son parti. En vain le parlement de Toulouse mettait-il sa tête au prix de 50,000 écus (58) et *faisait-il nobles* ceux qui l'assassineraient, sa présence était partout respectée, et ses partisans devenaient formidables.

En 1627, il se dirigea vers Millau par les Cévennes, avec quatre mille cinq cents fantassins et deux cents cavaliers. N'étant encore qu'à Saint-Jean-du-Bruel, Guérin et Altayrac vinrent l'engager à suspendre sa marche, de crainte qu'il ne fut pas reçu, jusqu'à ce que Castres et Montauban se déclarassent en sa fa-

(57) Procès-verbaux du clergé, de 1625.
(58) Mémoires du duc de Rohan, etc.

Digitized by Google

veur. Malgré leurs instances, il avança toujours, et à peine les portes des deux ponts jetés sur le Tarn furent-elles enfoncées par son avant-garde, que les consuls se virent contraints de tout ouvrir par ses nombreux partisans, et qu'il entra presque en triomphe (59). Saint-Affrique et les autres places du Vabrais lui ouvrirent bientôt leurs portes : en quittant le pays, il laissa des troupes à Lavacaresse, qui prit Latour, Saint-Félix, etc.

Le prince de Condé, chargé par Richelieu de réduire les rebelles, se rendit à Toulouse et envoya aussitôt dans le Vabrais le duc d'Epernon, son lieutenant. Lui-même, dans le dessein de couper à Rohan la communication du haut et du bas Languedoc, se jetta dans les montagnes de Castres et en attaqua les forts, occupés par les calvinistes. Roquecezière, La Caune et la Mouline tombèrent entre ses mains après une sanglante attaque; mais, malgré dix jours d'efforts et de combats acharnés, il se vit obligé de lever le siège de Viane, bien qu'il l'eût attaquée avec une nombreuse artillerie. Linas, commandant de Saint-Sever, résista à trois assauts meurtriers, et s'évada avec la garnison la troisième nuit du siège, en mettant le feu à la place. Outré de dépit, ce prince se vengea d'une manière indigne et fit pendre les malheureux qui n'avaient pu s'échapper : à Castelnau, sur trente-cinq prisonniers, vingt-neuf furent pendus au milieu des ruines de leurs maisons dévorées par les flammes (60).

Cependant le duc de Rohan assiégeait Meyrueis, dans les Cévennes; Condé, ayant résolu de porter du secours à cette place, s'avança jusqu'à Vabres, dans le gouvernement du duc d'Epernon (61), où dix-sept

(59) *Ibid.*
(60) Vaissette, Rohan, etc.
(61) *Ibid.*

Digitized by Google

compagnies de la garnison de Montpellier vinrent le rejoindre. L'évêque de Vabres, celui de Rodez, le prieur de Belmont et le prévôt de Saint-Affrique, l'engagèrent à assiéger cette dernière ville, la plus forte de celles que les calvinistes possédassent dans la contrée. Elle est située sur la rive droite de la Sorgues, dans un agréable vallon, bordé de collines assez élevées, qu'entrecoupent de toutes parts des ravins profonds et des rochers à pic. La fertilité du sol, accrue par une culture modèle, les sites pittoresques, les ruisseaux qui coulent en grand nombre des hauteurs voisines à travers de petites, mais de belles vallées, etc., font de Saint-Affrique une oasis délicieuse au sein de montagnes pelées et stériles. Il y avait alors cinq cents maisons, dont les deux tiers appartenaient aux protestans. Lavacaresse, de concert avec les ministres, parmi lesquels se faisait remarquer un enthousiaste nommé Bastide, prêtre apostat, d'après M. Gaujal, avait augmenté les fortifications et pourvu de son mieux à toutes choses. Le faubourg de Traupon, séparé de la ville par la rivière de Sorgues, avait attiré surtout son attention, parce qus c'était l'avenue de l'ennemi : le rempart était partout à l'épreuve du canon, et le fossé de quatre toises de large. Au reste, l'assiette est si bizarre, ajoute Rohan, que, sans une grande armée, il serait difficile d'empêcher les secours d'y arriver de Millau, de Saint-Rome-de-Tarn et de Camarès.

Le baron d'Aubais, qui, par ordre de Rohan, observait les mouvemens de Condé, jeta dans Saint-Affrique, le 24 mai 1628, la cornette de cavalerie de Saint-Estève, son frère aîné, celle du baron d'Alais et deux cent cinquante soldats du régiment de Bimar, avec leur colonel, ce qui porta la garnison à treize cents hommes; encore les jours suivans y arriva-t-il d'autres secours et des provisions abondantes.

Digitized by Google

Le 28 mai 1628, Condé partit de Vabres avec le duc d'Epernon et toutes ses troupes, au nombre de six mille hommes de pied et huit cents chevaux. Quelques heures suffirent pour emporter les dehors de la place, et bientôt l'artillerie ouvrit deux brèches aux remparts, mais là se bornèrent les succès de l'armée royale. Deux assauts, donnés les jours suivans, furent repoussés avec une extrême vigueur, à l'avantage des assiégés : enfin, le prince fit donner le troisième et diriger un feu terrible vers le même point. Pendant plus de cinq heures qu'il dura, la mêlée fut affreuse sur les remparts, trois fois occupés par les assiégeans, qui furent toujours repoussés, avec perte de quatre cents soldats morts et quarante officiers; les blessés étaient presque aussi nombreux. Les femmes et les filles prirent à la défense de la brèche une part active, et il y en eut cinq d'entre elles blessées en combattant. On n'eut, dit-on, à Saint-Affrique, que vingt-huit morts et soixante blessés, remplacés le lendemain par quatre cents volontaires de Millau et du Pont-de-Camarès. A cette nouvelle, Aubais et Rohan accoururent chacun de leur côté; mais le prince de Condé, n'osant les attendre, leva le siège et reprit la route de Toulouse (62).

La ville de Millau voulait que Rohan assiégeât Creissels; mais ses troupes, composées de paysans qui désiraient faire la moisson, l'engagèrent à différer, et il revint en Languedoc. Bientôt il apparut en Rouergue à la tête de quatre mille hommes de pied et de six cents chevaux; cette fois il commença la campagne par le siège de Creissels. Ce village est à une portée

(62) Rien de mieux constaté que les sièges de Saint-Affrique et de Creissels. — [Voir dans le 3e vol. des Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron la relation détaillée des sièges de Saint-Affrique. Celle des sièges de Creissels paraîtra prochainement. J. D.]

Digitized by Google

de canon de Millau, défendu par trois enceintes de murs, dont deux pour le château. Avant d'arriver, Rohan avait écrit à Guérin et à Altayrac, de Millau, d'empêcher les secours en hommes et en munitions de pénétrer dans la place : il paraît que cet ordre ne put être exécuté. Enfin il arriva et fit dresser ses canons qui, dans quelques volées, eurent brisé leurs affûts. Le temps se consomma à les refaire, et, quand tout fut raccommodé, on ne fit guère mieux qu'auparavant, de telle sorte que les assiégés réparèrent à leur aise une brèche faite si lentement. Néanmoins l'attaque ne fut point ralentie. De son côté, le gouverneur, Lacroix, se défendit avec une opiniâtreté héroïque, et Rohan perdit, dans cinq assauts inutiles, deux cents morts et deux cents blessés.

Aussitôt le prince de Condé, qui assiégeait Caussade, accourut dans le Vabrais et se joignit à Montmorenci, chargé d'observer Rohan. Leur armée, forte de huit mille fantassins et de six cents cavaliers, vint camper à Saint-Georges de Lusençon. A la vue de leur avant-garde, apparaissant sur les collines qui dominent ce village, Rohan leva précipitamment le siège de Creissels, et rangea ses troupes en bataille au-devant de Millau. Sur le midi, toute l'armée royale campa près de Creissels et renforça la garnison. Rohan n'osa pas sans doute tenir tête à ces deux généraux, car la nuit suivante, après avoir envoyé des troupes à Saint-Rome-de-Tarn et à Saint-Affrique, il se rendit à Camarès et de là en Languedoc.

Un pareil état de choses ne pouvait durer long-temps sous le ministère de Richelieu. Bientôt le comte de Noailles reçut l'ordre précis de diriger de nouvelles forces contre le Rouergue, et le roi lui-même arriva en Languedoc, où le cardinal vint lui présenter à Nîmes les députés de Millau, de Cornus, de Saint-Affrique, de Saint-Rome-de-Tarn, de Camarès...., qui.

Digitized by Google

effrayés de tant de préparatifs, se hâtaient d'implorer sa clémence (1629). On leur accorda une amnistie pleine et entière ; mais le duc d'Epernon fut chargé de raser la plupart de leurs fortifications, afin qu'à l'avenir il n'y eût ni prétexte, ni moyen de révolte. Le cardinal de Richelieu, suivi du maréchal de Bassompierre, traversa le Rouergue en retournant à Paris. Arrivé à Espalion, et tout étonné de voir près de cette ville un château aussi fort que celui de Calmon, d'un abord vraiment inaccessible, il annonça qu'il allait le faire démolir, de crainte qu'il ne servît de boulevart aux religionnaires.

C'est ainsi que finirent heureusement les guerres religieuses dans le Vabrais, guerres déplorables, et presque les seules qui eussent désolé cette contrée inconnue depuis l'origine des choses. Faut-il donc s'armer du glaive et se déchirer cruellement au nom d'un Dieu de paix ! Que de malheurs épargnés à l'Europe, si le seizième siècle avait reçu les novateurs comme le dix-neuvième reçoit la doctrine de Saint-Simon et Châtel, *primat des Gaules !* J'ai entendu à Paris ces faiseurs de religion, toujours les déclamations ou l'anathême à la bouche, l'ambition dans le cœur : hélas ! sans prosélytes, ils n'inspirent que la pitié ou le ridicule à la génération présente.

L'évêque de Vabres continua d'administrer sagement son diocèse et de réparer les maux des années précédentes. En 1641, il assistait à l'assemblée générale du clergé, réunie à Mantes, et il mourut [au château de Saint-Izaire (Amiel)] le 10 décembre 1644, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son corps est enseveli dans la chapelle de la cathédrale de Vabres consacrée à la Vierge [ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament (Amiel).]

Digitized by Google

20.

Issu d'une noble famille de Paris, Isaac Habert, docteur en Sorbonne, chanoine de Paris, prédicateur ordinaire du roi, [abbé de Notre-Dame-des-Alleux, dans le diocèse de Poitiers, et prieur de Ham, en Normandie (Amiel),] ne dut son élévation qu'à un mérite réel et à des écrits distingués. [Il fut nommé, le 3 avril, par Louis XIV, confirmé par les bulles d'Innocent X, en date du 18 septembre de la même année. Le 8 novembre 1646, il prit possession de son Eglise, ayant été reçu par tout son chapitre et tout son diocèse comme un ange envoyé de Dieu à cause de sa grande piété et profonde érudition. Il s'était auparavant démis de son abbaye et de son prieuré, qu'il ne croyait pas pouvoir retenir en conscience avec son évêché (Amiel).] Dans sa jeunesse, il avait eu quelques différens avec les jésuites au sujet du jansénisme, ce qui pouvait le faire croire favorable à la cause de Port-Royal; mais il s'en montra bientôt l'un des plus ardens antagonistes, encouragé par le cardinal de Richelieu, qui estimait son talent. Les sermons d'Habert, en 1641, lui valurent une réfutation du savant Arnaud. Quand on est combattu par des hommes de cette trempe, on est déjà supérieur. Nommé à l'évêché de Vabres en 1645, il rédigea, six ans après, une fameuse lettre adressée au pape Innocent X, qui fut souscrite par quatre-vingts prélats. Il s'agissait de questions théologiques qu'il importe peu d'approfondir dans cet ouvrage; seulement, nous voulons constater l'importance qu'avait alors Habert dans le clergé de France. Pendant vingt-cinq ans qu'il gouverna son diocèse, il s'y rendit recommandable par sa charité et toutes les vertus épiscopales. Il mourut frappé d'apoplexie au Pont-de-Salars, en route pour Paris, le 15 septembre 1668. Son corps, rapporté à Vabres,

Digitized by Google

fut inhumé au pied du grand autel qu'il avait fait rebâtir. Il avait assisté, en 1690, à l'assemblée générale du clergé, et il avait eu l'honneur d'être député par elle vers le roi Louis XIV. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en latin qui le placèrent au rang de théologien profond et des hommes les plus érudits du siècle :

1° *Le Pontifical grec*, traduit et annoté. In-fol.
2° *Union de l'Eglise avec l'Etat.*
3° *Sermons et écrits contre le jansénisme.*
4° *Equité des édits de Louis XIII.*
5° *Prééminence de saint Pierre.*
6° *Défense de la Théologie grecque sur la Grâce.*
7° *Epîtres de saint Paul, commentée.*
8° *Poésies latines et Paraphrase de Psaumes.*
9° *Hymnes pour les offices*, dont plusieurs sont encore usitées à Paris [entr'autres le 11 août.]

Qu'il nous soit permis de citer quelques vers choisis au hasard. L'auteur, s'adressant à Louis XIII, fait allusion aux traités de paix sans cesse rompus par les protestans, et aux malheurs qui affligent les campagnes :

*O mihi sollicitis, princeps, spes una, periclis,*
*Heroûm, Lodoice, decus, tua fœdera demens*
*Impietas calcat......*
*Undique tela sonant........*
*Quid glebæ fœcundus honos, quid gratia cœli*
*Temperiesque juvat.............*

(Biblioth. Mazar., à Paris).

« O prince, notre unique espoir dans les dangers qui nous » affligent ; ô Louis ! l'honneur des héros, l'impiété, dans son » délire, foule aux pieds les traités existans..... De toutes » parts j'entends le cliquetis des armes..... Hélas ! à quoi » serviront la verdure des champs fertiles et la douce tempé- » rature du ciel ! »

Digitized by Google

Les ouvrages d'Habert sont presque ignorés aujourd'hui, après avoir eu de la vogue dans le dix-septième siècle. C'est que peu d'hommes arrivent à l'immortalité, quels que soient leurs efforts : *Pauci dîs geniti potuere.* Tel, et pire encore, sera le partage de tant de réputations contemporaines grossies d'une manière vraiment déplorable. Viendra la mort, et la postérité inexorable les condamnera à l'éternel oubli du tombeau,

[Il est tout simple d'ailleurs qu'on ne passe point à la postérité quand on a des panégyristes de la force de frère Jérôme Amiel, secrétaire d'Izaac Habert. A titre de contraste avec l'aridité des détails qui précèdent, qu'il nous soit permis de faire passer sous les yeux des lecteurs les Epitaphes et Sonnets de ce chanoine.

N° 1er. SONNET ET ÉPITAPHE.

Ci-gît le grand Habert dont l'illustre mémoire
Ne périra jamais dans la postérité,
Pendant que sa belle âme, hors de captivité,
Jouira des plaisirs d'une éternelle gloire.

L'Eglise en tous les lieux chantera la victoire
Des combats qu'il a faits pour son autorité,
Et ses vertus au rang qu'elles ont mérité
En caractères d'or brilleront dans l'histoire.

Ne le plaignez-donc pas comme s'il était mort;
Nos pleurs et nos regrets lui feraient un grand tort;
Le sort de ce prélat est trop digne d'envie.

Il est mort sans mourir, ou pour m'exprimer mieux,
Il a pris seulement une nouvelle vie,
Et n'a fait que changer la terre pour les cieux.

—

Digitized by Google

### N° 2. Épitaphe.

Notre illustre prélat, comme un second Hélie,
A quitté tout d'un coup la terre pour les cieux,
Et le feu de son zèle en consumant sa vie,
L'a fait en peu de temps disparaître à nos yeux.
Dans cette disgrâce funeste,
La dignité qu'il laisse est tout ce qu'il nous reste;
O grand Dieu! qui veillez sur votre cher troupeau
Et savez à quels maux l'Église est exposée,
Envoyez-nous un Hélisée
Pour recueillir bientôt ce précieux manteau.

—

### N° 3. Sonnet.

Autour de ce tombeau les muses assemblées,
Pour consoler un peu leurs mortelles douleurs,
Font avec les vertus, de tristesse accablées,
Un funèbre concert de soupirs et de pleurs.

Hélas! que de regrets et de plaintes mêlées
Elles poussent en l'air dans leurs communs malheurs!
Leur deuil paraît assez sur leurs faces troublées,
Où la mort a dépeint ses plus tristes couleurs.

Plains, généreux passant, leur funeste aventure,
Et sache qu'on a mis dans cette sépulture,
Le phénix des prélats et l'aigle des savans.

O Ciel! que nous aurions de grâces à vous rendre,
Si cet aigle pouvait renouveler ses ans,
Et ce noble phénix renaître de ses cendres!

Frère Amiel souhaite à Mgr. Habert une plume plus éloquente que la sienne pour célébrer ses mérites. Il a raison! ]



Digitized by Google

21.

Louis IIe de Lavergne de Monténad, de Tressan, originaire du diocèse d'Agde, en Languedoc, [ abbé de Quarante, dans celui de Narbonne (Amiel), ] aumônier du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, fut nommé en avril 1669 et sacré à Vincennes par l'archevêque de Bourges [ le 19 octobre 1670 (*Id.*). ] Ce ne fut que le 18 juillet 1671 qu'il vint prendre possession de l'évêché de Vabres ; [ le 2 octobre suivant il partit pour Paris (Amiel), ] et le mois de novembre de la même année il passa au diocèse du Mans.

22.

Louis IIIe de Baradat, [ né le 15 janvier 1640, ] fils d'un gentilhomme champenois employé à la cour, abbé de Clermont, au diocèse du Mans, fut nommé au mois d'avril 1673, [ et sacré le 31 décembre de la même année à Vitré, en Bretagne, pendant la tenue des états de cette province, par l'évêque de Saint-Brieux, assisté des évêques de Saint-Paul-de-Lon et de Saint-Malo. Il fit prendre possession de son évêché incontinent après, et la prit en personne au mois de janvier 1675. Il avait pour parrain Louis XIV qui lui donna son nom, et M. le marquis de Baradat, son père, avait été favori de Louis XIII (Amiel). ] Son nom était déjà connu par des écrits en prose et en vers, et par des discours éloquens qui lui valurent plus tard (1695) l'honneur d'être choisi, par les évêques de France, pour prononcer le panégyrique de François de Harlay, archevêque de Paris, honneur dont il s'acquitta avec beaucoup de distinction. Ce prélat tenait singulièrement aux procédés et à ses prérogatives, si l'on en juge par certains actes de son administration. Le fait suivant, choisi dans les annales du clergé,

Digitized by Google

fournira la preuve de ce que nous avançons, et de plus, une légère esquisse des mœurs du temps dans le Vabrais.

Galthier de Montagnol, premier consul de Saint-Affrique, avait offensé sa grandeur qui s'en plaignit à la chambre ecclésiastique d'Albi. En conséquence, ce gentilhomme fut sommé de faire réparation à l'évêque et comte de Vabres, assis sur son fauteuil élevé sur une estrade décorée richement, environné de ses chanoines qui seraient assis sur des chaises; derrière eux, à droite et à gauche, le clergé sur des siéges ordinaires; au-dessous du clergé, les juges, les magistrats, les consuls et les officiers de la justice, avec la livrée et le chaperon, placés sur des tabourets : à côté et derrière le fauteuil, les officiers et les domestiques de la famille épiscopale; la salle, au surplus, remplie de toutes personnes de mérite tant de la ville que du diocèse. C'est à la barre de ce curieux tribunal que fut conduit des prisons, où il s'était volontairement remis, non le vrai coupable, mais son frère, prévôt de Saint-Affrique; lequel, « tête nue, sans chapeau, sans » gants et sans épée, après avoir salué profondément, » se prosterna aux pieds de sa Grandeur et les lui embrassa avec humilité, en lui disant à genoux, son » chaperon de consul entre les mains, à haute et intelligible voix : Monseigneur, je vous demande très-» humblement pardon de la témérité, de l'insolence » que j'ai eue en manquaut au respect qui est dû à » votre caractère, à votre mérite personnel, et je vous » supplie de vouloir bien m'accorder grâce et protec-» tion.... » Vabres, le 1er mai 1695. --- Denisot, archidiacre; Constant, Lavergne, Flottes, Annat, Cluzel, chanoines; Offry, notaire; Barthe, secrétaire; Curveilher, consul.

Il y avait alors dix ans que Louis XIV avait révoqué l'édit de Nantes, excité par cette âme froide de Main-

Digitized by Google

tenon et par le ministre Louvois; les pasteurs calvinistes avaient reçu ordre de sortir de France en quinze jours, sous peine de mort, et les protestans eux-mêmes celui de se faire catholiques, avec la défense formelle d'émigrer. Pour soutenir dignement un édit aussi injuste que cruel, on avait dirigé sur Millau et sur le Vabrais des dragons et des armes qui, par la bonne intelligence des habitans, n'éprouvèrent pas, à beaucoup près, la terrible résistance des Cévennes. Les huguenots rouergats, tout simplement, promirent de se faire catholiques et démolirent leurs temples; mais la réforme n'y perdit rien, dit Monteil, et ils continuèrent de se réunir dans des maisons particulières et d'y exercer leur culte à petit bruit, jusqu'à la révolution. Quelques-uns pourtant sortirent de France et gagnèrent la Suisse ou les états d'Allemagne....

Les camisards des Cévennes eurent, à Saint-Affrique (63), en 1702, un partisan déterminé qui parvint à donner à leur cause jusqu'à cinq cents fanatiques; cet homme s'appelait Boëton, ancien officier, né en Languedoc, établi tout récemment dans le Rouergue. Il n'y prospéra pas long-temps; pris et convaincu de conjuration, il fut conduit à Montpellier, et périt à la question avec un courage digne d'une meilleure cause.

Au milieu de ces tentatives de désordres, conséquence inévitable de la politique du temps, Louis de Baradat conserva son diocèse assez calme par l'ascendant de sa vertu, de son savoir et de son habileté; il mourut [le 17 mars] 1710, et fut enseveli dans la cathédrale.

23.

[Charles] Alexandre le Filleul de la Chapelle, né

(63) M. de Gaujal.

Digitized by Google

[à la terre de la Chapelle-de-Lisieux] en Normandie, docteur de Sorbonne, neveu et grand-vicaire de M. de Piencour, évêque de Mende, fut [nommé] en 1711, et sacré à Paris par le cardinal de Noailles. Une éducation supérieure, des talens modestes, des manières distinguées et pleines de bienveillance, qualités devenues si rares de nos jours, le firent nommer plusieurs fois député de la province ecclésiastique d'Albi (64), pour ces réunions célèbres des évêques de France, qu'on renouvelait alors vainement à Paris, dans le dessein d'opposer un obstacle à l'invasion de la philosophie, plus redoutable, pensait-on, que l'antique protestantisme.... Les absences renouvelées n'empêchèrent point l'évêque de Vabres de percevoir tous les ans, sur les bénéfices de son diocèse, deux mille livres pour la visite pastorale, ce qui porta deux de ses chanoines, en 1752, Boziat de Berthière et d'Esplans, à se plaindre au parlement de Toulouse et à l'assemblée des évêques. Le comte de Vabres, répondit celle-ci, gouverne le diocèse avec distinction depuis plus de quarante ans; il en a fait exactement la visite tant qu'il n'a pas été empêché par des affaires majeures, et alors il y a suppléé par ses grands-vicaires; en sorte que l'évêché ne souffre aucun préjudice et qu'il est aujourd'hui en très-bon état. Ces désagrémens éprouvés à Vabres même, lui firent préférer le château de Saint-Izaire, et il l'habita presque tout le temps, comme on le voit dans le Pouillé de 1726 et dans le grand Dictionnaire ecclésiastique. Il mourut doyen des évêques de France, en 1763, après cinquante-trois ans d'épiscopat.

(64) 1711, 34, 44, etc. — Procès-verbaux du clergé.

Digitized by Google

24

Jean de la Croix de Castries, cousin du célèbre maréchal de ce nom, évêque de Vabres en 1764, fut, comme le précédent, député plusieurs fois à l'assemblée générale du clergé. Rempli de zèle et de bonnes intentions, il continua avec plus d'énergie peut-être, mais non avec plus de succès, son opposition formelle aux envahissemens de la philosophie. C'est avec le plus grand empressement que nous adhérons, de cœur et d'esprit, à la condamnation de l'*Encyclopédie*, de l'*Emile*, du *Contrat social*, etc., écrivait-il aux évêques rassemblés à Paris en 1765 (65); nous adhérons en outre à l'exposition de vos sentimens sur l'autorité des pontifes et sur celle des rois qui viennent l'une et l'autre de Dieu; faibles protestations, hélas ! à côté des pages brûlantes de Rousseau, des déclamations de l'abbé Raynal et des sarcasmes de Voltaire, qui se répandaient dans toute l'Europe avec la rapidité de la foudre.

Cependant, l'intolérance religieuse continuait toujours, plus faible à Paris, forte et vivace en province. En 1770, Rastel, de Saint-Affrique, ayant ouvert une école protestante, fut dénoncé par M. de Castries au ministre, duc de la Vrillère (66), qui s'empressa, par ordre de Louis XV, de *faire cesser ce scandale*, et de *mettre dans les prisons* le hardi pédagogue. Ces réactions ridicules, hélas ! ne servaient qu'à irriter les esprits, déjà fort ébranlés par les idées nouvelles.

Lacroix de Castries se trouva cette année-là même à Paris, et il fut chargé, par les prélats, d'un travail concernant les archives du clergé, enrichies de nom-

(65) Procès-verbaux du clergé.
(66) *Ibid.*

Digitized by Google

breux manuscrits par Champion de Cicé, évêque de Rodez, qui fit partie du ministère Necker. A l'assemblée de 1782, M. de Castries figure encore comme orateur assez remarquable.

Enfin parut cette révolution célèbre : *la fin de ce qui fut, l'aurore de ce qui sera.* La Constituante ayant déclaré nationaux tous les biens ecclésiastiques, l'évêché de Vabres fut aboli pour toujours, et le dernier prélat mourut à Paris, au milieu de ce drame sanglant d'effrayante mémoire, qui affligera toujours les hommes sensibles sans les étonner; car à quelle époque de transformation le genre humain a-t-il épargné le sang et les larmes ? L'ère de 89 fut saluée avec enthousiasme par les protestans du Vabrais, qui regagnaient d'abord la liberté des cultes; les catholiques se montrèrent beaucoup moins révolutionnaires, selon le langage du temps ; ceci est incontestable pour qui veut prendre sur les lieux des renseignemens exacts. A Saint-Affrique, et ce théâtre fut aussi fameux que tout autre, l'action fut dirigée par quelques hommes avides, sans autre talent que leur audace, qui se supplantèrent mutuellement, selon que dominaient, tour-à-tour, les diverses factions de Paris. Alors furent vendus à vil prix : Sylvanès, le palais épiscopal de Vabres et les autres domaines du clergé. Les couvens et les églises furent pillés, au nom de l'état, par des bandes de brigands, les châteaux furent dévastés, des hommes honorables maltraités ou mis à mort; qu'ajouterai-je ? tout ce dont est capable l'impiété en délire.

Le diocèse de Vabres fut réuni par le Concordat à celui de Cahors; en 1822, à celui de Rodez, et il forme, dans l'Aveyron, la majeure partie des arrondissemens de Saint-Affrique et de Millau. Peu à peu s'y effacent les anciens souvenirs. Vabres n'a plus aucune importance, et c'est à peine si le palais épis-

Digitized by Google

copal renferme aujourd'hui trois à quatre missionnaires, qui peuvent y méditer à l'aise sur les grandeurs d'autrefois [ et deux classes détachées du grand séminaire de Rodez ]. Les deux religions, depuis la liberté des cultes, sont professées paisiblement; mais l'antique levain fermente, et les secousses politiques prennent facilement, à Saint-Affrique surtout, la teinte religieuse; les catholiques, en 1815, y manifestèrent la joie la plus vive, et peu s'en fallut qu'il ne s'y opérât des réactions; en 1830, c'était le tour des protestans.

[ Vue dans l'ensemble de son développement, l'histoire de l'abbaye de Vabres serait assez bien figurée par une ligne ondulée qui, partant de l'année 861, s'élèverait pendant près de deux siècles, période primitive sanctifiée par une dévotion ardente et riche de plus de soixante-dix donations, la plupart considérables, --- s'abaisserait vers le milieu du onzième siècle, alors que la peur de voir finir le monde étant passée, s'était tarie une des sources les plus fécondes de piété et de donation, --- se redresserait avec la réforme introduite par les religieux de l'abbaye de Saint-Victor, de Marseille, --- atteindrait son point culminant au quatorzième siècle, quand le pape Jean XXII l'érigeait en évêché, --- fléchirait de nouveau peu après le partage de leurs menses que firent en 1321 l'évêque et le chapitre d'un commun consentement, grand pas vers la sécularisation, --- et s'affaisserait enfin complètement en 1577 par sa sécularisation définitive. L'évêché, au contraire, serait figuré par une ligne qui, partant de 1317, époque de sa création, s'élèverait toujours jusqu'à la révolution française, au sein de laquelle il disparut, encoré entouré de splendeur et de respect, comme tous les établissemens religieux de la France, au milieu de la tempête et des éclairs.

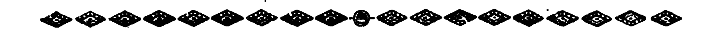
La sécularisation fut la dernière modification im-

Digitized by Google

portante que subit l'abbaye. Le chapitre sécularisé avec son cortége de chanoines, de prébendiers, d'enfans de chœur, d'organiste et de bédeau, avec sa hiérarchie qui de l'évêque descendait au simple chanoine par les échelons de la prevôté, de l'archidiaconat et de la chantrerie, dont les priviléges sont minutieusement réglés dans un prolixe concordat, traversa les temps orageux des guerres religieuses et les temps plus calmes de la monarchie souveraine sans changement notable. Fidèle à la loi de sa conscience, il célébrait régulièrement le service divin, quand survint la révolution qui en dispersa les membres. De rares vieillards en conservent encore le souvenir : il ne tarderait pas à s'effacer complètement, si quelques maisons, aux fenêtres artistement sculptées, aux grandes salles élégamment décorées, ne disaient sans cesse par leur contraste avec la chétive apparence des autres maisons, qu'elles furent le séjour d'un chanoine. ]

Dr. P. GÉRAUD, de St.-Izaire.

Digitized by Google



# DE LA RABDOMANCIE (1).

Faut-il croire à la Rabdomancie, cette vieille science que l'on fait remonter à la baguette d'Aaron; que pratiquaient les Brahmanes de l'Inde; qui fut connue des Scythes, des Alain; qui de là passa aux Allemands et aux Français enfin sous le nom de *sourciers*(2), dont le dernier, l'abbé Paramelle, réhabilite cette science proscrite en nous étonnant chaque jour? Tel est aussi, plus obscur encore mais non moins étonnant peut-être, *Antoine Armand*, de Ste-Croix, près Florac, département de la Lozère, dont nous voyons opérer les merveilles, pour une faible rétribution et sous sa responsabilité (3). Ce jeune paysan, âgé de vingt-six ans, sachant à peine lire et écrire, berger d'abord et maintenant cultivateur de son modeste héritage, a dû au seul hazard de se connaître sourcier, tout comme Lafontaine apprit qu'il était né poète, sans s'en être douté. Ainsi l'a fait la nature; et cette organisation si extraordinaire s'offre pourtant sous les dehors d'une santé parfaite et d'un caractère égal, nullement impressionnable, seulement, dès son enfance, il prouvait un malaise spontané qu'il nomme sa *devine*, lorsqu'à la suite de ses bestiaux, ou dans ses courses agrestes, il revenait sur certains points où rien d'ailleurs de particulier

(1) Du grec *rabdos* baguette, *manteia* divination.

(2) Je propose aux étymologistes de trouver ici la dérivation de *sorcier*.

(3) Son taux ne fut d'abord que celui d'une bonne journée; il l'éleva bientôt à l'écu de 5 fr., puis à 10, à 15 enfin; et s'il prend à l'entreprise, il répond du succès.

Digitized by Google

ne justifiait à l'extérieur cette étonnante sensation; il lui semblait que ce mouvement fébrile se maintenait en lui, dans la direction des pentes, et qu'en le suivant contrairement à la hauteur des lieux, il était conduit toujours à la sortie des sources, mais que là cessait le phénomène, car les eaux apparentes ne l'impressionnent pas. C'est d'après ces remarques fréquemment répétées que, pour la première fois, il y a bientôt six ans, ses conjectures acquirent une nouvelle certitude à l'occasion des fouilles tentées par un de ses oncles pour découvrir des eaux sur une de ses propriétés. Il suivait ces travaux avec l'intérêt d'un doute qu'il désirait éclaircir, car il n'éprouvait point là son mouvement indicateur; ce qui lui fit prédire qu'on ne réussirait pas. En effet, toutes recherches furent vaines. Alors, pour mieux justifier son pouvoir hydroscopique, il alla se mettre en quête, explorant en tous sens cette même propriété; et voilà que son frisson lui vient sur un point bien déterminé. — Voici de l'eau, dit-il, en toutes les saisons; car on était à l'étiage (Il ne travaille, pour plus de certitude, que dans les mois les plus secs de l'année). Des fouilles étant faites sur le point indiqué, prouvèrent hautement qu'il ne s'était pas trompé. — Des voisins aux aguets, témoin de ce prodige, le crurent pour le coup prophète en son pays, et lui firent à l'envi explorer des prairies qui demandaient des eaux pour acquérir le plus grand prix: nouvelle épreuve et nouveaux succès. — Il denonça plusieurs sources qui, toutes recherchées, furent invariablement trouvées. Dès lors, sûr de lui-même, il comprit l'importance de cette faculté et résolut aussi de la mettre à profit; après l'avoir méditée et approfondie il se créa par ses observations une formule usuelle, à l'aide de laquelle il détermine très-bien la force, le volume et la profondeur des eaux:

Digitized by Google

c'est là sa partie scientifique et son unique secret; car il dévoile tout le reste, c'est-à-dire son *instinct*, ce qu'il y a d'essentiel ou plutôt d'intransmissible. Toutefois, cette faculté occulte peut ne pas être rare; elle se révèle dans plusieurs individus, notamment j'en pourrais citer un jouissant de ce sens révélateur, à un moindre degré sans doute comme l'ayant moins exercé, mais suffisamment toutefois pour que, marchant les yeux fermés, il indique et suive une source dans ses sinuosités. Quant à la théorie de notre rabdomane, on le voit s'éloigner perpendiculairement à la direction des eaux en comptant ses pas jusqu'au point où l'impression innée cesse de se manifester. Il calcule en lui-même, et vous annonce bientôt à telle profondeur un tel volume d'eau.

Armand a parcouru nos contrées; nous l'avons vu opérer; il a été soumis aux épreuves les plus décisives, et pas une fois son art n'a été mis en défaut. Aussi plus d'incrédulité. Ceci rappelle la vogue d'un de ses devanciers, le célèbre *Bleton*, qui vivait au dernier siècle. Il se fit une telle réputation que le docteur *Touvenel*, médecin fort instruit dans les sciences naturelles, publiait à ce sujet : *Je dois prévenir les lecteurs incrédules, de quelle trempe qu'ils soient, que toutes les objections, les censures, les raisonnemens, les discussions ne pourront ébranler ma croyance.* Plein d'une foi non moins édifiante, mais éliminant pour mon compte toute idée de diablerie, je demande humblement à messieurs les dissidens, comment il est arrivé qu'une erreur absolue, aussi mal accueillie par la religion (1) qu'elle l'est par la science, ait vécu tant de siècles pour passer jusqu'à nous avec

(1) Tombent dans le péché de superstition ceux qui..... pour découvrir.... les choses cachées, ont recours aux devins..... font tourner la baguette, etc. (*Catéchisme du diocèse de Rodez*).

Digitized by Google

des zélateurs dont on ne peut soupçonner le savoir ni la bonne foi? Je voudrais savoir s'il serait donné à l'homme, même le plus habile, d'accréditer à travers siècles une erreur, non morale s'entend, mais purement physique sans la rendre viable par un souffle de vérité. Eh! que sait-on? Cette vérité, peut-être, se trouve-t-elle cachée sous de vaines pratiques, comme le filon d'or au milieu de sa gangue, il ne s'agit que de l'en dépouiller; et si les temps ne sont pas encore propices, en attendant qu'ils le deviennent, serait-il mieux d'avouer son impuissance, au lieu de nier, selon l'esprit du siècle, ce qu'on ne peut pas expliquer : ne voit-on pas tous les jours la science progressive réhabiliter des vérités condamnées comme des erreurs? car enfin, n'en déplaise à la présomption, l'Univers ne nous est point dévoilé dans sa dernière limite alors qu'on ne peut expliquer autrement que par les faits l'attraction et les affinités, les transmissions morbides ou vitales; celles des fluides magnétique, électrique et galvanique; les sympathies des analogues; les prédispositions accidentelles ou nerveuses; les impressions émanentes sur l'organe *sensorial*, et l'action de la volonté sur le mouvement matériel, etc. — Si l'abbé Paramelle agit par l'élément intellectuel, comme il en convient lui-même, serait-il impossible que, chez d'autres individus, une organisation anormale procurât un élément affectif de plus? Tel en serait doué, par exemple, notre jeune hydroscope que nous voyons indiquer une source profonde au frémissement qu'il éprouve dans le voisinage des eaux, comme l'hydrophobe à l'approche de ce même élément; c'est ainsi qu'il prophétise sans jamais se tromper; et s'il s'arme de la baguette *magique*, elle n'a d'autre vertu, dit-il, avec sa louable franchise, que de lui rendre plus sensible sa vibration fiévreuse. Que si l'on me

Digitized by Google

disait : je crains ici quelque imposture, je répondrais avec Touvenel : *J'ai vu, j'ai cru,* en attendant l'explication de ma croyance, de même que sans explication je crois à l'hydrophobie et à l'horreur qui la caractérise pour les surfaces luisantes comme le verre et l'eau ; car je ne conçois pas plus de puissance dans l'émanation lumineuse que dans l'évaporation gazeuse sur des organes révélateurs. — Un dernier mot aux esprits forts et aux gens timorés qui craindraient de se compromettre avec l'esprit malin.

*Armand n'est pas sorcier ;* bien loin de là, il chasse le démon de l'incrédulité, en lui jettant vraiment de l'eau qu'on bénit par le nez.

Lavergne, 20 février 1842.

LESCURE,

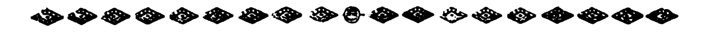
*Membre du Conseil-général de l'Aveyron.*

---

## NOTE par M. l'Abbé DALLAC.

La Rabdomancie, que quelques-uns font remonter à une époque fort ancienne, mais dont on ne trouve aucune trace certaine avant le onzième siècle, est depuis long-temps un sujet de controverse pour la science comme pour la théologie. Parmi les auteurs qui ont écrit sur cette dernière partie, un certain nombre, ne soupçonnant aucun rapport naturel entre un bâton de coudrier et une source, témoin d'ailleurs des abus qu'entraînait cette pratique, habilement exploitée par le charlatanisme, a généralement réprouvé l'usage de la baguette comme superstitieux. Mais d'autres, plus versés peut-être dans les sciences physiques, tout en condamnant ceux qui plaçaient la vertu de la baguette dans l'intention même du chercheur, et prétendaient découvrir par son emploi jusques aux bonnes ou mauvaises qualités des personnes, en ont autorisé l'usage pour la recherche des objets qui peuvent influer sur nos organes d'une manière quelconque. De ce genre sont les sources et les mines métalliques qui, par leurs émanations, peuvent agir sur des individus doués d'un système nerveux très-sensible. Le Catéchisme du diocèse de Rodez, sans imposer aucun de ces sentimens, condamne seulement les abus. On s'en convaincra en rétablissant les mots omis dans la citation, et que voici : « Tombent dans le péché de superstition » ceux qui, pour découvrir l'*avenir ou* les choses cachées, ont recours » aux devins; *ceux qui, pour découvrir les limites ou des choses* » *perdues*, font tourner la baguette ». Peut-on croire en effet qu'une pierre borne jouisse d'une propriété qu'elle n'aurait pas dans toute autre condition, ou qu'une chose perdue acquiert par là une force attractive ?

Digitized by Google



# ESSAI STATISTIQUE SUR CREISSELS.

Creissels est un bourg de cent feux environ, situé sur la rive gauche du Tarn et à un quart-de-lieue de Millau.

Que d'autres fassent, avec Moréri, l'histoire de la vicomté de Creissels et nous donnent le nom de ses anciens possesseurs; quant à nous, il nous suffira de dire que l'origine de Creissels est nécessairement des plus anciennes, puisqu'elle remonte à la catastrophe diluvienne dont nous sommes contraints de dire un mot.

En effet, qu'un observateur soit placé à Creissels sur les bords du Tarn, fleuve profondément encaissé, il suit des yeux ses coteaux bien cultivés et complantés de vignes, de noyers, de beaucoup d'amandiers, etc.; de quelque côté qu'il porte ses regards, il ne tarde pas à apercevoir en levant la tête des bandes de rochers situés horizontalement, à quelques mètres de la pointe des hautes montagnes qui l'entourent. Alors il doit être frappé d'une circonstance singulière, c'est que ces bandes de rochers, d'environ trente mètres d'épaisseur, se montrent à la même hauteur et semblent n'avoir fait originairement qu'une couche horizontale plus ou moins solide, qui a été coupée et séparée par une cause majeure dont nous donnons l'explication suivante :

Aucun naturaliste ne nie aujourd'hui qu'il n'ait existé un ou plusieurs déluges qui ont bouleversé le globe. La montagne du Larzac, qui a plus de huit lieues en carré, semble provenir du retrait de cette mer, qui y a laissé une couche horizontale de débris

Digitized by Google

coquilliers, sable, argile, etc. Ce dépôt marin s'est durci avec le temps, formant une roche contiguë, mais non sans laisser de nombreux vides, trous et cavernes.

Le plateau du Larzac s'étendait originairement beaucoup au-delà de Millau, tant au nord qu'à l'est et même à l'ouest. Deux rivières n'ont pas tardé à interrompre violemment cette continuité horizontale de rochers ou plutôt d'agglomération terreuse que les eaux ont dû entraîner facilement dans l'origine, et dont elles ont formé peut-être une partie des plaines d'Albi. Ces deux rivières sont l'une la Dourbie, qui arrive de l'est; l'autre, qui vient du nord, se nomme le Tarn, mot céltique d'un sens inconnu. La jonction de ces deux rivières rapides se fait à un quart-de-lieue nord-est au-dessus de Millau, dans un lieu appelé encore le Barri, parce qu'il était le faubourg d'une ville nommée Condatomag. Ces deux rivières ayant formé chacune des vallons considérables, ont dû se creuser des lits bien plus profonds depuis leur réunion, et en changer assez souvent. Nous avons eu sous les yeux, il y a quatre ans, une preuve irrécusable de ces changemens : M. l'abbé de Sambucy, faisant défoncer un vaste champ touchant la route d'Albi, plus de mille charretées de galets plus ou moins arrondis en furent extraits et portés sur la route, où ils furent cassés et servirent à l'empierrer dans une grande longueur. Cependant le fleuve passe aujourd'hui tout à côté, à une grande profondeur.

Les attérissemens considérables que ces rivières ont formés dans leurs grandes crues et débordemens, qui ont lieu chaque année vers l'équinoxe d'automne, out composé tout le plateau sur lequel est bâti aujourd'hui Millau (*au milieu de l'eau*); car tout prouve que très-anciennement la Dourbie coulait auprès de la montagne du Larzac, au sud-est de Millau, tandis que

Digitized by Google

le Tarn passait à l'ouest de cette ville et à six cents mètres de la Dourbie.

En creusant un puits et les fondemens de ma maison, on a trouvé les traces visibles du Tarn et les preuves irrécusables que ce fleuve a coulé anciennement et pendant long-temps sur un rocher qu'il avait usé et rendu très-lisse par le frottement continuel de ses eaux. Ce rocher, dont j'ai enlevé une partie de la surface à l'aide de la mine, n'est situé qu'à trois mètres de profondeur. Or, cet ancien lit du Tarn est éloigné de plusieurs centaines de mètres de son lit actuel.

Mais revenons au bourg de Creissels dont notre dissertation, qui était indispensable pour ce qui va suivre, nous a écartés.

La montagne du Larzac semble avoir été coupée à pic à son nord par l'action d'une grande masse d'eau et des deux rivières coulant à ses pieds.

Creissels est lui-même au bas d'un monticule tenant au Larzac par sa partie sud; et situé plus bas que lui d'environ six cents mètres. Cette petite montagne semble avoir été adossée au Larzac par quelque reflux des eaux diluviennes, qui y ont déposé des terres calcaires schisteuses, mêlées de grandes coquilles qu'on y trouve en grande abondance; telles sont l'ammonite ou corne d'Ammon, la bélemnite, la toupie, le nautilite, la pancette ou térébratule, la calyptrie, des peignes de plusieurs espèces, le bâton étoilé, etc., etc.

A gauche de ce monticule, en prenant le Larzac pour point de départ et tout-à-fait au fond, il sort de la montagne du Larzac une source de la grosseur d'un homme, qui forme un ruisseau considérable nommé de *Rojoles*, fait aller un moulin et se jette rapidement, à mille mètres de sa sortie, dans le Tarn.



Digitized by Google

A l'est et à droite dudit monticule, il existe une autre source qui forme aussi un petit ruisseau à sa sortie, servant à deux moulins et passant par Creissels. Il est vrai que cette source se trouve presque au milieu de la côte du Larzac, tandis que l'autre est tout-à-fait au pied de la montagne.

On conçoit facilement que les grandes pluies qui tombent sur le plateau du Larzac se sont enfermées par les trous, fentes et crevasses, dans des réservoirs d'où elles ont dû chercher naturellement une issue. Il s'en est fait deux que nous venons d'indiquer, l'une à droite, l'autre à gauche du monticule coquillier; mais si la source la plus grosse, de *Rojoles*, ne trouvant rien qui l'arrête, se rend directement au Tarn, il n'en est pas de même de la source, d'ailleurs plus petite, qui sort à mi-côte du Larzac et se rend au Tarn en passant par Creissels. Dans son principe, elle a suinté, en quelque sorte, sa force expulsive étant beaucoup amoindrie; car l'eau a trouvé sur son chemin des broussailles, des branches d'arbrisseaux, autour desquels elle a déposé lentement les molécules calcaires qu'elle contenait; ces sucs lapidifiques se sont moulés sur les végétaux qu'ils rencontraient et ont formé peu à peu de grands amas de tuf, et un grand et long rocher de cette nature, s'adossant à l'est du mont des coquilles, s'est prolongé depuis le dessous immédiat de la source jusqu'au Tarn, qui en est à environ huit cents mètres de distance.

Cette pierre de tuf se trouvant légère, tendre, facile à tailler et commode pour la bâtisse, particulièrement des cloisons et des cheminées, n'a pas tardé à être attaquée par les ouvriers de Millau, qui se sont même établis autour des moulins, où ils ont trouvé des profits considérables sur la grande quantité de tuf qu'ils fournissaient à Millau et aux bourgs environnans.

Digitized by Google

Cependant, si de grands rochers de tuf ont été enlevés dans la plaine qui touche au Tarn, façonnés en murailles de maison ou remplacés par elles, il a fallu s'arrêter au rocher de tuf sur lequel est bâti le château élevé de Creissels, et rendu inaccessible de ce côté où le village s'est bâti. Alors le seigneur a engagé les ouvriers à attaquer le rocher de l'autre côté du château, à sa partie méridionale. La route de Millau à Albi passant aussi dans cet endroit, de grandes masses de tuf en ont été enlevées, de manière à laisser le château tout-à-fait isolé, et où on ne pouvait arriver que par un pont-levis, remplacé aujourd'hui par un pont de tuf du côté du levant, et par un escalier très-rapide, taillé dans cette pierre, du côté du village qui est au nord du château.

Mais les guerres des Anglais, des Routiers, des Religionnaires ayant successivement eu lieu, le seigneur fit entourer de murailles ce hameau de Creissels adossé au château, mais dominé par lui; de manière que ce point fortifié a résisté à plusieurs siéges, dont le plus mémorable et le plus récent est celui qui a été décrit par un habitant peu lettré de Creissels, et dont nous allons donner la copie exacte avec quelques notes historiques puisées ailleurs.

Avant cela, nous devons dire que sur le petit plateau de tuf et de coquilles joints ensemble, il existait, il y a bien long-temps, un village nommé Saint-Saturnin. On y voit encore plusieurs tombes taillées dans le tuf, avec une petite croix à l'un des bouts, et où l'on plaçait les morts vers les premiers siècles du christianisme. On a trouvé, il y a deux ans, dans un champ des environs, des médailles que M. le curé de Creissels m'a données et que j'ai l'honneur d'offrir à la Société. Quelques-unes sont bien conservées; on y reconnaît entre autres celles d'Auguste, de Domitien,

Digitized by Google

de Commode, de Gordien, de la colonie de Nîmes ou des fils d'Agrippa, etc.

Les habitans de Creissels continuent à exploiter le rocher de tuf, qu'ils ont détruit depuis le château jusqu'au monticule le plus élevé où se trouvent les tombes, qui bientôt ne seront pas épargnées. Mais le tuf existant en cet endroit jusques à une grande profondeur, il n'est pas à craindre qu'on en voie de longtemps la fin, quoique celui qui se forme journellement ne soit plus considérable, L'ancien se présente sous des figures diverses les plus singulières, plus ou moins cristallisées; mais les cristaux calcaires, qui sont si communs sur le Larzac, sont toujours à dent de cochon. On se procure facilement, sur les lieux, de beaux morceaux de tuf qui sont déposés ou cristallisés autour d'une branche d'arbrisseau; elle a servi à la pâte calcaire de support et même de moule; car le trou bien rond et bien lisse qui se trouve souvent au milieu, est la mesure de la branche dont le bois s'est décomposé et a disparu, tandis que le tuf se durcissait de plus en plus.

Un trou de renard a fait découvrir, il y a deux ans, près de Creissels, une vaste caverne formée de tuf et toute luisante de stalactites et de stalagmites de figures les plus bizarres.

Au reste j'avais une belle preuve qu'il se forme encore des dépôts de concrétions calcaires, dans une noix que j'avais trouvée en prenant une truite dans un trou de tuf, au-dessous d'une cascade. Cette noix, tout-à-fait pétrifiée, ressemblait parfaitement aux noix ordinaires par sa pointe, ses raies, ses bosselures. Elle provenait évidemment des noyers qui existent dans le pré supérieur. Tombée dans un trou où l'eau du ruisseau se trouvait dormante, elle n'avait pas tardé sans doute à se pétrifier. C'était un morceau

Digitized by Google

précieux parmi mes échantillons minéralogiques ramassés dans l'espace de quarante ans, et qu'on jeta par la fenêtre en mon absence : mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, de cuivre, etc. ; variolites, cristaux de roche, agathes; jaspes et superbes serpentines extraits du pavé de Toulouse, etc., etc.

Parlerons-nous maintenant des cascades de Creissels, des belles nappes argentines qui se déploient sous le regard du voyageur émerveillé ? De la douce verdure, des sites enchanteurs d'un vallon délicieux, des contours nombreux de la rivière, le tout terminé par la ville blanche de Millau; des grottes (1), des rochers suspendus; enfin de superbes points de vue qui ont valu la construction, sur le point le plus élévé du rocher, d'une belle maison ou atelier pour un beau talent de peintre amateur ? M. Richard, membre de cette Société, est cet artiste célèbre qui a enrichi notre Musée du superbe tableau *le Loup dévorant unc Brebis.*

Un protestant nous a raconté, dans le volume précédent de ces annales, les hauts-faits d'armes des calvinistes, lors du siège de Saint-Affrique par le prince de Condé, qui ne put prendre cette faible place, en 1628.

Un catholique va nous donner à son tour, dans un style plus naïf que correct, l'histoire du siège de Creissels, fait la même année par le duc de Rohan, général des calvinistes, qui ne put entrer dans cette bicoque.

(1) Sous un rocher calcaire, à côté d'une cascade, on arrive en remontant un pré dans une grotte naturelle qui semble faite de main d'homme, et où l'on peut se reposer. Tandis que le voyageur s'y livrera à de douces méditations mélancoliques ou amoureuses, le botaniste aimera à connaître les plantes qui s'y nourrissent dans les vides du tuf : la potentille, la saxifrage, le polypode commun, la scolopendre, trois capillaires, des mousses, des algues et lichens.

Digitized by Google

Il va sans dire que l'esprit de parti n'a pas permis aux deux narrateurs de se montrer exempts de prévention et d'injustice.

SIÈGE DE CREISSELS PAR LE DUC DE ROHAN.

---

**Extrait de l'Histoire de la guerre des Huguenots, sous Louis XIII, par M. le baron de Chaban.**

« Or, d'autant que la ville de Creissels importait à celle de Millau pour n'être distante qu'à demi-lieue d'icelle et lui servant comme de citadelle, la tenait comme bloquée d'un côté et exempte tout le pays circonvoisin des courses de ceux de Millau, et leur cause des grands empeschemens à la récolte de leurs biens, était pour ce sujet fort enviée des rebelles huguenots; aussi firent-ils tout leur possible envers le duc de Rohan pour le faire résoudre à l'assiéger. De sorte que par leur importunité il s'y résolut, et prépara toutes choses nécessaires à ce dessein ; se promettant l'emporter, nonobstant quelque résistance que ferait la garnison, assuré qu'il était que ceux de Millau fourniraient les munitions qu'il faudrait pour ce siège. »

**Extrait des Mémoires du duc de Rohan.**

« Creissels est un lieu à la portée du canon de Millau, il a trois enceintes de murailles, à savoir : une à la ville et deux au château, lesquelles il faut prendre l'une après l'autre, parce que on ne peut attaquer ledit château que par la ville, à cause que par le dehors il est bâti sur un roc bien élevé. Il est bien certain que les murailles de la ville ne valent rien et même qu'elles sont enfilées et vues par revers, étant une honte d'avoir été huit jours sans la prendre ; mais

Digitized by Google

qui a affaire à un peuple qui ne trouve rien de difficile à entreprendre, et qui en l'exécution ne pourvoit à rien, se trouve bien empêché. Rohan donc manda son dessein à Alteyrac, gouverneur, et à Guerin, premier consul de Millau, afin que secrètement ils préparassent toutes choses. Il ordonna audit Alteyrac qu'il bloquât le lieu un jour avant que ses troupes arrivassent pour le surprendre avec peu de gens de guerre : ce qu'il fit. Néanmoins il n'empêcha pas le secours d'y entrer.

» Toutes les troupes arrivées, on pose le siège et on fait la batterie de deux canons : lesquels n'eurent pas tiré six volées que l'affut d'un s'en alla en pièces, et quand il fut refait l'autre fit le semblable, si bien qu'on perdit presque tout le temps à refaire lesdits affuts et encore de si méchant bois, que quand tout fut raccommodé on ne fit guère mieux qu'auparavant; tellement que la brêche ne se trouvant faite en un jour, il fallut remettre l'affaire au lendemain, ce qui donna loisir de la réparer mieux qu'elle n'était. Néanmoins, voyant que le temps passait, il fit donner un assaut qui fut repoussé. »

**Relation du siège de Creissels, transcrite par Granier, dudit bourg, en 1664.**

Le duc de Rohan, pair de France, prince de Lyon, qui se disait chef des Eglises réformées de ce royaume et principalement en sa province du Bas et Haut-Languedoc et Haute-Guyenne, s'étant emparé de la ville de Millau sans coup férir, parce que le plus grand nombre de ses habitans étaient huguenots. Il avait deux mille hommes avec lui. Il trouva la porte du pont vieux fermée, qu'il enfonça ; il fit le tour de la ville, dont on ne tarda pas à lui ouvrir les portes, il y entra avec ses gens tambours, trompettes sonnantes, il en

Digitized by Google

chassa les pauvres catholiques, les fit sortir de leurs maisons et quitter tous leurs biens, à la réserve de quelques-uns qui, n'ayant pas le courage de leur foi catholique, se firent protestans. Il y fit démolir plusieurs églises, croix, monastères, et tout ce qu'il trouva n'être pas de l'ordre de sa religion prétendue réformée.

Après il se vint rendre maître de Creissels et du château sous le bon plaisir de ceux qui le gardaient. Pour lors il fit abattre l'église de Saint-Julien, et faisait prêcher et chanter les psaumes dans la salle de la maison consulaire par un ministre nommé Joly. Plusieurs habitans huguenots de Millau y venaient pour l'entendre avec les gens de guerre de M. de Rohan et pour contraindre les habitans à y venir; mais comme ils n'avaient point accoutumé cette sorte de religion, ils demeurèrent fermes dans le fonds de leur cœur pour soutenir la religion de l'Eglise romaine; ce qui obligea les huguenots de Millau qui, par une grande impiété, voulaient éteindre la vraie religion pour en faire une à leur fantaisie, de s'en aller par les maisons dudit Creissels, sortir les pauvres familles pour les faire venir entendre le ministre, les chassant dans les rues à grands coups de bâtons, en leur criant de furie : Allons coquins! au prêche! jamais on ne dira plus messe dans ce lieu. Se voyant ainsi oppressés et ne pouvant résister à la force et à la malice de ces huguenots, quelques-uns par grande force y furent conduits pour entendre prêcher le ministre. Ils demeurèrent sous cette persécution les années 1621 et 1622, pendant lesquelles M. de Rohan, avec les huguenots de Millau, allèrent assiéger Saint-Georges, qui ne résista que quelques jours, en chassèrent les pauvres catholiques et leur emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans leurs maisons, et mirent le feu en la plus grande partie du bourg. Les habitans de Creissels

Digitized by Google

voyaient passer tous les jours des mulets chargés des meubles des habitans de Saint-Georges. On peut dire que c'était une troupe de brigands et de voleurs qui, sous prétexte de religion réformée, ne faisaient que ravager le bien d'autrui. Il fallait loger les gens de guerre de M. de Rohan, lui payer de grands tributs, et cotiser plusieurs sommes. Ils leur faisaient de grandes insultes : il est impossible de raconter toutes les persécutions qui leur furent faites.

Ensuite il y eut une paix qui dura quelques années. Comme les habitans de Creissels avaient demeuré deux ans sans dire la messe audit lieu, ils envoyèrent un habitant nommé Frayssines Solier à Sainte-Eulalie, trouver Mgr. de Vabres, où il s'était réfugié pour être en sûreté de la rage de ces huguenots, pour avoir permission de dire la messe : ce qu'il leur octroya avec plaisir; et étant de retour, ils dressèrent un autel dans la salle de la maison consulaire pour y faire le service divin, parce qu'on avait démoli l'église de Saint-Julien.

Pendant cette paix, les habitans de Creissels voyant qu'elle ne durerait pas long-temps, demandèrent une garnison au roi pour garder le château. M. de Noailles, gouverneur de province, et les consuls de Montjaux, lui envoyèrent soixante hommes bien armés; ils arrivèrent à Creyssels le 26 juillet 1625, par le chemin du village de Peyre, le long de la rivière du Tarn, tambour battant, mèche allumée, quoiqu'ils fussent avertis pour les recevoir. Ils passèrent au gué de Tierle, d'Etienne Fabre, et quand ils furent dans Creyssels, ils logèrent chez les habitans en bonne paix et union. Les habitans de Millau voyant cette révolte tout d'un coup, après avoir demeuré deux ans sous leur obéissance et celle de M. de Rohan, résolurent de faire de Creyssels un monceau de pierre et d'y embraser tous les habitans. Cependant ceux-ci voyant qu'il fallait se

préparer pour se bien défendre, se fortifièrent toujours. Ce bruit de guerre dura une année, pendant laquelle les habitans et les soldats faisaient du butin tous les jours aux endroits que ceux de Millau tombent dans le taillable de Creyssels, ce qui les engraissait davantage. Un jour le sergent Villeneuve, qui était de la garnison, prit avec lui six bons soldats et s'en alla près le pont vieux de Millau pour y braver la garde, et trouva une paire de bœufs qui labouraient le champ le plus proche dudit pont. Celui qui les conduisait les voyant venir, abandonna lesdits bœufs : Villeneuve les faisait marcher avec la pointe de sa hallebarde ; ils les conduisirent dans Creyssels sans que la garde dudit pont eût le courage de les poursuivre et en firent bonne chère.

Le 12 après 1626, vint à Creyssels un commissaire de la part de M. d'Epernon, gouverneur de province, faire la publication de la paix. Néanmoins, quelle paix qu'il y eût, les habitans de Millau avec ceux de Creyssels se regardaient comme ennemis, à cause de la religion, et faisaient garde nuit et jour, et marchaient avec grande précaution. Cette paix ne dura que fort peu ; car les rebelles de France n'étaient pas contens, et ceux de Millau se croyaient insultés par un petit nombre de soldats ou d'habitans du lieu de Creyssels qui, gardant le château, fussent si courageux pour soutenir leur religion. C'est pourquoi ils prièrent M. de Rohan de faire venir ses troupes, qui étaient dans la Haute-Guyenne et Bas-Languedoc; ce qu'il leur accorda. Il commandait lui-même le siège.

Les habitans de Creyssels, voyant qu'ils avaient à faire à des ennemis sans quartier, songèrent à faire provision de munitions de guerre, car pour de bouche ils en avaient assez, ayant mis tout en commun. Voyant que leur garnison de soldats n'était pas capable de se défendre, ils envoyèrent à M. de Valen-

Digitized by Google

çay, qui commandait la citadelle de Montpellier, de leur envoyer de bons soldats, ce qu'il fit en leur envoyant une compagnie de cinquante hommes, sous la conduite de M. de Cebrounas, capitaine. Les huguenots de Millau, sachant qu'une garnison venait du côté de Montpellier, menèrent une embuscade à la côte Roumibe et à la côte de Lasfons, et une autre à la côte de Creyssels. Nos gens furent avertis; ils vinrent descendre à la côte d'Issis ; mais cela n'empêcha pas que ceux de Millau ne vinssent les recevoir au chemin de Bardels et de la Peyrade, en venant du pont de Riaux. Cependant, nos gens avertis, se préparèrent pour se bien défendre. Comme il était déjà une heure après minuit, on commanda d'allumer la mèche des deux bouts pour faire paraître un grand nombre de soldats et de faire longue file. Ceux qui les attendaient les voyant de loin, quittèrent leur poste et n'osèrent les attaquer.

La garnison étant dans le château, ils s'attendaient tous les jours à être assiégés, parce que les troupes de M. de Rohan allaient tous les jours à Millau. M. le prince, qui était du côté d'Albi, étant averti, envoya M. d'Arré pour commander pendant le siège. Etant arrivé à Creyssels, il visita les murailles et fit faire la revue à tous les soldats dans le prè de M. Gaujal. Ils se trouvèrent au nombre de quatre-vingts, tant soldats qu'habitans, en état de se bien défendre; enfin, après avoir tant attendu, le lendemain, 29 août 1628, ils se trouvèrent investis d'un graud nombre de soldats. On dressa une batterie de canons aux vignes de la Mendèze, qui étaient aux avenues de Millau. Un régiment campa au même endroit et un autre bataillon du côté de Bardels, qu'on appelait le régiment de *los agassos* (pies), parce qu'il était habillé moitié de blanc et moitié de noir, en signe de moquerie de nos religieux; un autre bataillon du côté de Calais : là

Digitized by Google

était le poste de M. de Rohan. M. d'Arré se voyant investi d'un si grand nombre d'ennemis, exhorta les soldats et les habitans à se bien défendre, car ils voyaient qu'ils avaient à faire à des gens sans quartier. M. le prince avait promis à M. d'Arré de lui envoyer du secours : c'est pourquoi il lui envoya un homme de Creyssels pour l'avertir que la place était assiégée et qu'il y avait un grand nombre d'ennemis, et de lui envoyer du secours, lui promettant de faire tout son possible pour défendre la place. Le lendemain du siège, on commença de tirer le canon du côté de la Mendèze, et les ennemis travaillèrent à faire un chemin couvert du même côté, pour venir contre la muraille du fossé sans être vus par les assiégés. Le huitième jour, le canon de la Mendèze commença à faire brèche à la muraille ; ce qui donna un peu d'épouvante dans Creyssels. Il y avait un prêtre nommé M. Louis qui, pendant le siège, tous les jours, revêtu du surplis, la croix à la main, par les rues, sur les murailles, criait toujours : Courage, mes enfans ! je vous promets de la part de celui qui est attaché à cette croix, et pour le soutien de l'Eglise duquel vous combattez, qu'ils n'auront pas la victoire et qu'ils n'y entreront pas !

Les femmes, d'un autre côté, portaient toujours du vin aux soldats sur les murailles. Le dixième jour, la brèche fut fortement augmentée ; on travailla toute la nuit à la fortifier avec des bois, poutres, planches et meubles des maisons, sans rien épargner. Cependant le secours ne venait pas. Les ennemis faisaient un grand feu avec les canons, surtout celui de Calais, qui endommageait fort les maisons.

Le onzième jour, les ennemis voyant que la brèche était assez grande, et outre que les munitions de guerre leur manquaient, car aux deux derniers coups de canon qu'ils tirèrent ils mirent pour balle un contre-

Digitized by Google

poids d'un crochet, ils résolurent de donner l'assaut et d'emporter ce jour-là la place. C'est pourquoi M. de Rohan avertit tous les principaux de Millau de venir à Calais voir la destruction du pauvre lieu de Creissels. Mais avant que de le faire, il envoya trois tambours qui demandèrent à parler au gouverneur. M. d'Arré vint leur parler et voir ce qu'ils demandaient. Ils dirent qu'ils étaient là de la part de M. de Rohan pour lui dire que s'ils voulaient rendre la place on leur sauverait la vie. M. d'Arré leur fit une réponse fort courte et qui marquait un grand courage, en leur disant seulement : Vous vous moqueriez de nous.

C'était vers les neuf heures du matin : les tambours ayant porté cette nouvelle à M. de Rohan, il fit avertir tous les officiers et les soldats de se préparer, car il fallait donner un assaut sur les deux heures du soir et emporter la place. Cependant on se prépare pour bien se défendre : M. de Louis, le curé, leur fait une exhortation, ce qui leur donna un grand courage. M. d'Arré plaça tous les bons soldats à l'endroit de la brèche, et mit les vieux habitans qu'il y avait à l'endroit où on ne pouvait venir qu'avec des échelles.

Sur les deux heures après-midi, tous les bataillons vinrent de tous côtés et principalement à l'endroit de la brèche, et des autres côtés avec des échelles, criant à grande force : Vive M. de Rohan ! et ceux de Creissels, Vive le Roi ! Et ceux qui étaient à Calais passèrent la rivière, de sorte qu'on fit une décharge de coups de mousquets, qu'il semblait qu'une grosse grêle tombât sur le village. M. d'Arré défendit de tirer jusqu'à ce qu'il le commanderait. Les ennemis étant venus à l'endroit de la brèche serrés l'un contre l'autre, alors M. d'Arré commanda de faire une décharge. On tira aussi un miraillon de pièces de fer. Cette décharge donna une grande épouvante aux ennemis, parce qu'il y en eut beaucoup de morts et de blessés.

Digitized by Google

M. d'Alayre, commandant, fut le premier à la brèche, à cheval, avec sa cuirasse; étant déjà venu aux mains avec nos soldats, il tomba de dessus son cheval, de sorte qu'un habitant, nommé Solier, le poussa avec sa hallebarde par le défaut de sa cuirasse. Sans être promptement secouru, il y serait resté.

Après deux heures de combat, les ennemis perdirent courage, ce qui leur fit tourner le dos, malgré la résistance des sergens et des officiers, qui les repoussaient toujours à la brèche en criant : Vive de Rohan ! Quand les soldats virent qu'ils leur tournaient le dos, ils voulaient les poursuivre. M. d'Arré eut peine à les arrêter en leur disant : C'est bien assez d'avoir soutenu cet assaut.

Du côté de l'étang, on monta avec de grandes échelles, mais il se trouva au bout deux ou trois bons vieillards habitans que M. d'Arré y avait placés avec de longues pertuisanes, qui les repoussèrent vivement. Les ennemis leur présentèrent de l'argent pour qu'ils les laissassent entrer; nos gens leur répondirent : Tirez-vous de là promptement autrement vous êtes morts. Les ennemis ayant fait tous leurs efforts et n'en pouvant plus, ils furent contraints de se retirer. Ils demandèrent de venir retirer les morts et les blessés, ce qui leur fut octroyé par M. d'Arré.

Tous les Messieurs principaux de Millau étaient venus à Calais (1) avec M. de Rohan pour voir donner l'assaut, croyant que leurs gens remporteraient la victoire. Ils furent bien trompés de voir notre résistance. On dit qu'en s'en retournant ils étaient si tristes, qu'ils semblaient des visages de morts.

(1) C'est un lieu élevé de l'autre côté du Tarn, vis-à-vis Creissels, qu'il domine, seulement à demi-portée de canon; aussi les boulets pleuvaient-ils sur Creissels et sur le château, dans le tuf, où ils s'enfonçaient et où l'on en trouve encore de temps en temps. L'année passée on a trouvé dans le tuf du clocher un boulet de douze.

Digitized by Google

Cependant nous pensions qu'ils feraient un second effort le lendemain ; mais ils n'osèrent nous attaquer. Nous travaillâmes toujours à fortifier la brèche. S'ils fussent retournés comme nous le croyions, nous avions mis sur les murailles des remparts de grosses poutres avec de grosses pierres dessus, pour les faire tomber à-plomb de la muraille, ayant remarqué que lors de l'assaut les ennemis se réfugiaient dans le fossé au pied de la muraille, et qu'il nous était alors impossible de les voir. Nous avions aussi préparé de grandes chaudières pleines d'huile bouillante, une de chaque côté de la brèche, derrière les remparts qui restaient encore, pour les leur jeter par le visage en cas qu'ils fussent revenus ; cependant les ennemis s'étaient retirés.

Deux jours après, M. le prince (de Condé) vint avec un grand nombre de soldats pour nous donner des secours, comme il nous l'avait promis ; mais il vint un peu tard, car les habitans n'avaient plus besoin de secours. Après avoir soutenu le premier assaut, ils étaient résolus à mourir plutôt que d'abandonner la place, et à soutenir leur religion, quoiqu'ils fussent en petit nombre en proportion des ennemis, dont on porte la force à quatre mille hommes, en comptant les troupes de M. de Rohan et ce que Millau avait fourni.

M. le prince vint devant le portail de la place avec grand nombre de ses gardes, et ses autres troupes montèrent sur le Larzac et parurent sur la montagne. M. d'Arré, avec quelques habitans, vinrent le saluer. M. le prince lui demanda : Qui est-là ? — Eh ! monseigneur, vous ne me reconnaissez pas ! je suis Arré (parce qu'il était défiguré à cause de la grande fatigue). M. d'Arré lui fit voir six habitans qui l'accompagnaient. Vous voyez, monseigneur, de braves habitans ; bons soldats, car je vous assure qu'ils ont bien

Digitized by Google

joué dans la pièce. M. le prince donna un louis d'or à chacun. Il fit le tour de Creissels par dehors jusqu'à la brèche, et s'étonna comment un si petit nombre de gens avaient résisté si long-temps à un grand nombre d'ennemis si terribles.

Pendant le siège, il y avait des femmes de Millau qui nous chantaient mille injures, criant le matin : Dine! dine! car tu ne souperas pas, entre autres choses. Une femme nommée Saissèle, qui portait une grande quantité de cordes, nous criait que c'était pour pendre tous les hommes de Creissels, tellement ils étaient outrés de voir qu'après être demeuré deux ans sous leur obéissance et celle de M. de Rohan, et fait les fonctions de leur religion de gré ou de force, nous nous fussions révoltés tout d'un coup ; et aussi de voir que M. de Rohan avait soumis tout ce pays, comme Millau, Saint-Georges, Saint-Rome-de-Sernou, Saint-Affrique, Vabres, tout le Camarès, le pays de Castres et autres villes, tandis que Creissels, un si petit lieu, ne voulait pas se soumettre à faire les fonctions de leur religion prétendue réformée.

La présente relation a été faite par Valentin, Jean, et Jean Viala, habitans dudit Creissels, présens et voyans lors dudit siège, et qui même y portaient les armes; rapporté à moi, Pierre Granier, habitant aussi audit Creissels, qui ai écrit la présente, ce 15 janvier 1664, trente-six ans après l'époque du siège.

### MINES DE CREISSELS.

On sait que du temps des Romains, et depuis eux, vers le dixième siècle, des mines d'argent et de cuivre étaient exploitées avec grand profit dans la province du Rouergue. Les mines d'Orzals, du Minier, et d'autres encore plus rapprochées de Creissels, fournissaient à la monnaie de billon que plusieurs vicomtes

Digitized by Google

de Creissels faisaient battre dans leurs châteaux, vers le douzième siècle.

Une compagnie de Lyon a fait reprendre les travaux d'une de ces mines, située à demi-lieue de Creissels. Les couleurs vertes et bleues du minérai que nous avons vu en 1840, à Creissels, indiquaient suffisamment la présence du cuivre ; mais la mine n'étant pas assez riche, vient d'être abandonnée pour suivre un filon de sulfure de plomb ou alqui-foux argentifère dans la montagne de Thérondels. Nous craignons bien qu'il en soit de cette mine comme de l'autre, et que les entrepreneurs en soient pour leurs frais, déjà considérables.

Nous devons dire, en terminant ce Mémoire, que le commandant d'Arré, qui défendit Creissels pendant le siège, était de la maison de Crozat-de-la-Croix. Cette maison a fourni plusieurs gouverneurs à Creissels. En 1633, cinq ans après le siège, Louis XIII ayant ordonné la démolition des fortifications de Creissels, fit don des matériaux et des fossés à Jean de Crozat, pour reconnaître ses bons services et ceux de sa famille.

Etienne de Crozat eut la commission de gouverneur de Creissels et, par les mêmes motifs énoncés ci-dessus, le roi lui inféoda la seigneurie de Creissels en 1675. Bientôt après, cette terre passa dans la maison de Gualy, par le mariage de la dernière Crozat de cette branche avec Lévi de Gualy, capitaine de cavalerie.

Les descendans de ce Lévi de Gualy, qui sont devenus de plus en plus illustres, n'ont cessé d'habiter le château de Creissels.

Cette famille distinguée par ses talens et ses services, fournit dans ce moment à l'Eglise deux prélats éminens : l'évêque de Carcassonne et l'archevêque



Digitized by Google

d'Albi. Nous avons eu la douleur de perdre il y a un an les deux chefs de cette maison, Mme. et M. de Gualy : quoique dans un âge très-avancé, ils n'ont pas moins laissé de vifs regrets dans toute la contrée, particulièrement chez toutes les personnes qui ont eu occasion de profiter de leur conversation si instructive et si aimable. Heureusement que l'esprit est héréditaire dans cette nombreuse famille.

Millau, 1842.

POUGENS, *Membre titulaire de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron et médecin à Millau.*

Digitized by Google

# NOTICE

## SUR LE SAUVAGE DU TARN,

### VULGAIREMENT APPELÉ *SAUVAGE DE L'AVEYRON* (1).



L'origine de cet enfant est incertaine; mais tout annonce qu'il a erré seul dans les bois pendant plusieurs années.

Le commissaire du gouvernement près le canton de Saint-Affrique écrivit qu'on avait vu, il y a environ trois ans, le petit sauvage tout nu dans la forêt de Lacaune, département du Tarn, fouillant la terre pour arracher des pommes de terre et des navets, ramassant du gland et mangeant crus tous ses alimens... ; grimpant aux arbres à l'approche des hommes; qu'avec des soins on le saisit, mais qu'il s'échappa bientôt et regagna les bois; que, quinze mois après il fut repris; qu'au bout de huit jours il s'enfuit et qu'il n'a quitté les lieux où il se complaisait que le 19 nivose dernier, jour où il entra dans une des maisons de Saint-Sernin.

Le commissaire près ce canton, en rendant compte à celui près l'administration centrale des renseignemens qu'il a pu obtenir, s'exprima ainsi : toutes les informations que j'ai prises sur l'histoire de cet enfant ne m'ont appris qu'un seul fait essentiel : qu'il fut

(1) On sait que cet enfant, qui acquit une grande célébrité à la fin du siècle dernier, fut conduit par M. le professeur Bonnaterre à Paris où il est mort. La Notice inédite qui suit a été trouvée dans les bureaux de l'administration des ponts et chaussées par M. Farraguet, ingénieur, qui a bien voulu la communiquer à la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*. L'auteur n'est pas connu.

Digitized by Google

trouvé vers la fin de messidor dans les bois de Lacaune sans aucune sorte de vêtemens, tout-à-fait nu ; qu'ayant été emmené à Lacaune, il n'y resta que peu de jours, et que depuis, au lieu de regagner les bois, il a parcouru les divers hameaux de cette montagne et des environs, sur un rayon de quarante kilomètres, qu'on ne l'a jamais vu la nuit dans les habitations, et que, rarement, il passait plus de demi-heure dans les lieux où il entrait.

Il résulte des lettres des deux commissaires que l'enfant à vecu seul, sans vêtemens, sans asile ; que les pommes de terre, les navets, le gland et les fruits étaient sa nourriture. Mais ces lettres n'apprennent pas le nombre d'années durant lesquelles il a été exposé à toutes les intempéries des saisons et à la voracité des loups.

Depuis le 15 pluviose dernier, jour où cet enfant fut amené à Rodez et confié aux soins du citoyen Bonnaterre, professeur d'histoire naturelle, on a tout fait pour s'assurer si quelqu'un ne pleurait pas un enfant échappé de la maison paternelle. Un vieillard de Marvejols, ville de la Lozère, qui depuis cinq ans avait perdu un des siens, oublia le poids des années, vint à Rodez. Il eut la douleur de ne pas trouver celui qui lui coûtait tant de larmes.

Un citoyen de Toulouse qui, à l'époque du siège de Toulouse, perdit son fils âgé de six ans, est venu et il a été aussi malheureux que le premier.

Des personnes dignes de foi ont dit que le petit sauvage est fils légitime d'un notaire qui l'avait inhumainement abandonné depuis six ans, parce que la nature lui refusa le don de la parole.

Des habitans du canton de Lacaune indiquent son gîte pendant la nuit et les champs où il trouvait sa nourriture ; quelques feuilles sèches qu'il avait ramassées le mettaient à l'abri du froid.

Digitized by Google

Sa conformation extérieure est comme celle des autres enfans ; son âge est d'environ douze ans et sa taille de treize décimètres ; sa peau est blanche et fine, il a le visage rond, les yeux noirs et enfoncés, les cils très-longs, les cheveux châtains foncés, le nez long et un peu pointu, le menton rond, la physionomie agréable et le sourire très-gracieux : sa langue ne présente aucun vice de conformation.

Tout son corps est couvert de cicatrices qui sont ou l'effet de brûlures ou des déchirures faites par des branches des arbres et les piquans des ronces.

On trouve à l'extrémité supérieure de la trachée-artère et vers le milieu de la glotte, une suture transversale de près de quarante-un millimètres de longueur qui semble avoir été faite avec un instrument tranchant. Un monstre aurait-il voulu se souiller du sang de l'innocent ?

Quelques nombreuses, quelques considérables qu'aient été les blessures dont les cicatrices restent, son organisation extérieure ne présente aucun vice essentiel, et s'il porte le genou droit en dedans et la jambe en dehors, si sa marche n'est pas hardie et sûre, on doit attribuer ce défaut à quelque affection rhumatismale occasionnée par l'humidité et par les froids rigoureux qu'il a éprouvés.

Assis et debout, il tient la tête levée, les yeux fixes et les lèvres fermées ; il balance son corps de droite à gauche, de devant en arrière : dans les deux positions, il éprouve parfois des mouvemens qui paraissent annoncer que le système nerveux est affecté.

Ses organes corporels sont bien disposés et ses sens en général bons ; il a celui de l'ouïe quoique bien des personnes aient cru qu'il en était privé.

Comme son genre de vie l'a éloigné de l'homme et rapproché des animaux, l'odorat et le goût ont acquis chez lui beaucoup de développemens et de per-

Digitized by Google

fection ; c'est en les flatrant qu'il choisit les alimens qu'il lui faut et qu'il jette ceux qui ne lui conviennent pas.

Sa vue n'a presque pas de sûreté ; on aurait bien de la peine à s'assurer de l'objet sur lequel il la fixe. Cependant elle est bonne et même très-étendue.

Cet enfant ne connaît que les besoins naturels ; ils bornent ses désirs. Il ne s'occupe que de sa nourriture et de son repos. Tout ce qu'on reconnaît en lui de facultés morales n'est que pour le *moi*, hors duquel rien ne semble exister pour lui. La préférence qu'il montre pour la femme qui le soigne n'est pas de la reconnaissance ; elle est l'effet du besoin.

Jusqu'ici il a paru insensible au bruit le plus fort, au son des instrumens les plus harmonieux ; mais si l'on ouvre la porte d'une des armoires qui renferme des alimens ; mais si l'on casse une noix derrière lui, il se lève, court à l'armoire ou vers celui qui a cassé la noix.

Il est un fait attesté par ceux qui virent cet enfant entrer dans la société, qu'il avait une répugnance extrême pour tout ce qui n'avait pas servi à sa nourriture ; que ce fut durant son séjour à Lacaune, dans les derniers jours de messidor, qu'il apprit et contracta l'habitude de faire cuire ou de jeter et de laisser au feu pendant quelques instans les pommes de terre ; et qu'à Saint-Affrique il tâta du pain, de la soupe, des haricots et des noix.

Cependant, les noix et les pommes de terre roties ou à demi-brûlées furent sa nourriture pendant les premiers jours de son arrivée à Rodez ; et il ne reprit l'usage du pain et de la soupe que vers le 15 pluviôse. Son goût pour la viande est devenu tel qu'il la mange indifféremment crue ou cuite.

Le besoin développe en lui quelque intelligence. C'est avec une adresse inconcevable qu'il écosse et

Digitized by Google

trie les haricots secs dont il est très-friand : il n'en montre pas moins pour empiler symétriquement les siliques qu'il emploie à alimenter le feu audevant duquel il a lui-même placé le pot dans lequel ils devraient cuire; mais rarement son impatience lui permet d'attendre qu'ils soient cuits. Il prend une cuiller dès qu'ils commencent à bouillir, choisit ceux qui lui paraissent les meilleurs, les mange, place les autres sur un de ses genoux, les remet dans la cuiller et dans le pot... Ces haricots sont pour lui un mets délicieux, à en juger par l'avidité qu'il montre.

Vers la fin de ventôse on lui présenta de la saucisse : il l'a prit, la flaira et la dévora. Le lendemain, un citoyen qui dînait dans l'appartement où se trouvait le petit sauvage lui montra un bout de saucisse détaché d'un plus gros morceau qu'il avait sur son assiette... L'enfant s'approcha, prit d'une main le morceau qui lui était présenté et de l'autre s'empara très-adroitement de celui qui était sur l'assiette.

Il a pris la manie de lever successivement le couvercle des marmites et des pots qu'il voit auprès du feu et de tremper du pain dans celui où il trouve du bouillon... Il a été châtié pour cet acte de gourmandise ; mais le goût lui reste, et il épie pour le satisfaire le moment où celle qui en prend soin est occupée de ceux du ménage.

Cet enfant ne paraît pas dépourvu de toute intelligence; cependant on ne découvre en lui que des fonctions purement animales. S'il a des sensations, il n'a point d'idées ; on croirait qu'il n'y a aucune correspondance entre son âme et son corps. Cet état d'imbécillité se manifeste dans ses regards ; il ne les arrête sur aucun objet ; dans les sons de sa voix, ils sont discordans, inarticulés ; dans sa démarche, il va une espèce de trot ou de galop et porte presque tou-

Digitized by Google

jours le même pied le premier. On a dit l'avoir vu aller très-vite à quatre pattes lorsqu'il était fatigué.

Quand on le flatte et le caresse, il est doux et sourit. Il approche au signe. Si on lui tend la main, il donne le bout des doigts seulement et les retire brusquement à la manière des singes... Il lui échappe des mouvemens d'impatience et de colère, il se démène, pousse des cris et mord avec subtilité ceux qui le contrarient.

Il a un geste qu'il emploie pour la peine et pour le plaisir; c'est de porter une main dans l'autre sur les yeux, de s'agiter et de crier.

La crainte de le perdre ou d'altérer sa santé a fait qu'on lui a laissé ses goûts et ses habitudes.

Tout lui rappelle, sans doute, le séjour des bois, car, bien qu'il trouve sous sa main ce qu'il appète le *plus*, il cherche à s'enfuir; et il y a réussi plusieurs fois; mais il a été repris même à des distances assez considérables de Rodez.

Un appartement très-sain est sa demeure, du moins pendant la nuit. Quelques bottes de paille lui servent de lit et une toile de couverture; il s'y roule tout entier. On s'est assuré que quelque légère que fût cette couverture il n'avait jamais eu froid, et que souvent il reposait le visage appuyé sur les genoux.

Il s'éveille au moindre bruit qu'il entend à sa porte. Lorsque le vent du midi souffle pendant la nuit, il rit aux éclats et pousse de temps en temps quelques sons de voix qui ne peignent ni la joie ni la douleur.

Il cesse de dormir au point du jour: alors il se met sur son séant, la tête et le corps enveloppés de toile; il se dandine pendant quelque temps et se couche par intervalles jusqu'à l'heure du déjeuner; mais, pendant ce moment qu'on peut appeler de récréation, il ne veut ni se lever ni sortir.

Vers les neuf heures on ouvre sa chambre, il court

Digitized by Google

chez la femme qui le soigne... Elle lui donne du pain de seigle, des pommes de terre roties, des noix ou des châtaignes... Il se chauffe pendant quelque temps dans une attitude semblable à celle d'un singe (1), regagne sa demeure et y attend le dîner.

Ce repas, qu'il prend vers les onze heures, est composé de soupe, tantôt d'un peu de viande; tantôt de pommes de terre ou de haricots. L'eau est sa boisson ordinaire; il a refusé jusqu'ici de boire du vin.

Quelquefois, après dîner, on le conduit à la promenade; il reste souvent auprès du feu; mais tous les jours, vers les deux heures, il mange du pain, des châtaignes ou des pommes de terre. Après ce goûter, lorsqu'il n'a point de haricots à écosser, il se retire dans sa chambre, se couche sur la paille et s'enveloppe dans sa couverture jusqu'à six heures du soir.

Alors, il soupe tantôt avec de la viande, tantôt avec une omelette; des pommes de terre lui sont offertes à tous les repas.

Il mange par jour deux livres et demie de pain de seigle et environ deux livres de pommes de terre ou de châtaignes.

Il n'a pour vêtemens qu'une carmagnole et un petit jupon qui lui tombe jusqu'à mi-jambe: il a eu la tête et les pieds nus pendant tout l'hiver.

Ce genre de vie paraît favorable à son développement et à sa santé. Il a beaucoup grandi depuis qu'il est à Rodez; son corps s'est fortifié et n'a éprouvé qu'un rhume assez opiniâtre ou quelqu'autre légère indisposition.

Lorsqu'il est arrivé de Saint-Affrique, il était dans

(1) Depuis quelque temps il se place sur une chaise.

Digitized by Google

l'usage de faire ses excrémens partout où il se trouvait : aujourd'hui, lorsqu'il est pressé par le besoin, il prend par la main la personne qui le sert et va dans une cour ou dans un lieu affecté à cette opération.

Les faits et les observations que nous venons de rapporter ne forment qu'une légère esquisse de ce qu'il y aurait à dire sur le compte de cet enfant. L'article le plus intéressant et le plus curieux de son histoire, c'est qu'il a vécu pendant quelque temps dans les bois, éloigné des hommes. Ce fait paraît démontré par la relation des gens dignes de foi ; par les cicatrices dont sont corps est couvert ; par l'habitude qu'il avait de flairer les alimens ; de mordre ; de marcher à quatre pattes lorsqu'il était fatigué ; de ne manger ni pain, ni viande ; de s'accroupir sur ses genoux comme les singes ; de courir toujours au trot ou au galop ; de cacher le superflu de ses alimens dans la terre et d'aller presque nu. Un phénomène aussi extraordinaire aurait sans doute fourni à la philosophie et à l'histoire naturelle des notions importantes sur la constitution primitive de l'homme et sur le développement de ses facultés intellectuelles ; mais il est à craindre que l'état d'imbécillité que nous avons cru remarquer dans cet enfant ne nuise aux progrès de son éducation particulière et à ceux de l'esprit humain.

Digitized by Google



# DE L'ÉTAT DES MASSES MINÉRALES

## AU MOMENT DE LEUR SOULÈVEMENT.

Il est à peu près généralement admis dans la science que les irrégularités qui hérissent la surface des continens ont été le résultat des soulèvemens produits de l'intérieur à l'extérieur.

Cette hypothèse, de considérer les montagnes comme l'effet d'exhaussemens successifs, soutenue d'une manière formelle par Sténon, en 1667, et que les faits semblent puissamment confirmer, est peut-être plus ancienne qu'on ne l'a supposé.

Ne lisons-nous pas dans l'Écriture : « Montagnes, » pourquoi sautiez-vous comme des béliers, et vous » collines comme des agneaux? » S'il est possible de ne voir ici qu'une figure de la protection que Dieu avait accordée aux enfans d'Israël, devant lesquels les eaux des mers s'arrêtaient suspendues et pour qui les rochers devenaient d'abondantes fontaines, en est-il de même de l'origine ou plutôt de la racine du mot grec qui signifie Montagne? Il est remarquable que le mot OROS (mont ou montagne), dérive du verbe ORNUMI ou ORNUMAI, qui signifie proprement *s'élever, s'exhausser,* ou mieux encore *surgir* et *s'ébranler*.

Quoiqu'il en soit de cette opinion, que l'on pourrait appuyer sur d'autres textes, l'hypothèse de Sténon est, aux yeux de M. de Buch, devenue incontestable, depuis les beaux travaux de MM. Saussure, Keferstein et Mérian, de Basle, et enfin depuis que M. Elie de Beaumont a porté sur les effets des soulèvemens ses belles et savantes investigations.

Digitized by Google

Mais si les montagnes et les couches qui les composent doivent leur formation à des soulèvemens, il faut nécessairement admettre que les masses soulevées et les masses soulevantes étaient dans une sorte d'état pâteux, car sans cela elles n'auraient pas pu suivre l'impulsion qui leur était imprimée, c'est-à-dire se fléchir, se contourner dans tous les sens et prendre toutes sortes de positions, sans pour cela se rompre sur aucun point.

En effet, les couches minérales produites par des dépôts de sédiment ont dû prendre, en se formant, une position horizontale. Cependant ces couches se montrent le plus souvent à nous sous des inclinaisons diverses, quelquefois même elles sont verticales; tandis que d'autres, ployées et fléchies très-sensiblement, ne sont pas pour cela brisées ni même rompues, et conservent leur continuité primitive.

Il est donc raisonnable de penser que si les couches terrestres, d'abord horizontales, sont devenues inclinées ou enfin contournées et fléchies dans les sens et dans les directions les plus opposées, la force qui les a déplacées a dû agir lorsqu'encore les masses qui les composaient étaient dans un état particulier de mollesse.

Sans doute les faits qui prouvent cet état pâteux dans lequel se trouvaient les roches sédimentaires au moment de leurs soulèvemens, sont nombreux et écrits en traits ineffaçables dans un grand nombre de lieux et particulièrement dans la chaîne du Jura. Il est cependant intéressant de recueillir tous ceux qui peuvent éclairer ce phénomène. Les faits dont nous allons parler sont peut-être moins démonstratifs que la voûte naturelle composée d'un grand nombre de couches ployées suivant des formes concentriques, voûte sur laquelle la citadelle de Besançon se trouve bâtie.

Digitized by Google

On sait que cet immense arceau est formé par plus de soixante assises dont aucune n'est rompue, quoique la plupart soient extrêmement fendillées. Ce contournement des couches calcaires, sans aucune espèce de rupture, est une preuve de leur état pâteux à l'époque de leur soulèvement.

Les terrains jurassiques des environs de Besançon et de Porentruig indiquent donc d'une manière assez évidente cet état de mollesse par leurs voûtes plus ou moins saillantes, qui ont leur surface extérieure souvent intacte, présentant leurs couches toutes ployées sans pour cela être désunies d'une manière notable. Dans d'autres localités, les assises se montrent rompues ; alors se trouve nécessairement interrompue la continuité de celles qui composent la surface du sol, circonstance qui a fait affleurer entre elles un dôme constitué par les couches sur lesquelles elles reposent.

De pareils effets se représentent également à Cette ; les uns et les autres semblent être dus à des forces poussées de bas en haut, occasionnées par les phénomènes plutoniques de la période jurassique. Aussi lorsque cette circonstance ne se présente pas dans des terrains soulevés, ceci tient à ce que ces terrains ont été soumis à des actions plutoniques beaucoup plus graduées.

Alors les formations redressées ont été exhaussées de toute pièce sans ploiement ni ruptures sensibles et presque sans flexion ni contournement des couches qui en faisaient partie. Elles n'ont éprouvé pour toute dislocation que quelques glissemens de portions de couches désunies, suivies de *failles* plus ou moins étendues, fait qui n'en annonce pas moins leur état de mollesse. Elles ont dû céder sans trop de résistance à la force soulevante qui agissait sur elles.

De pareils effets ont été produits plus rarement que

Digitized by Google

les premiers; les couches ployées, contournées sans être désunies, sont généralement plus fréquentes que celles qui n'offrent aucune sorte de glissement et qui se montrent comme si elles avaient été rehaussées toutes à la fois et d'une seule pièce. C'est principalement sur ces derniers faits que l'on a insisté pour faire sentir que pour céder ainsi, soit dans l'un comme dans l'autre cas, il fallait que les couches terrestres fussent dans un état de mollesse particulier. C'est à la démonstration de ce point de fait que vont être consacrées les observations que nous allons soumettre à l'attention des géologues.

Elles auront peut-être pour eux d'autant plus d'intérêt, qu'elles portent sur des effets encore peu étudiés et nous pouvons dire encore peu connus.

Les travaux entrepris pour l'amélioration du port de Cette (Hérault), ont nécessité de grandes exploitations dans la montagne dolomitique et calcaire sur le revers oriental de laquelle cette ville est bâtie. Ces travaux nous ont donné occasion de faire quelques recherches sur la formation de cette montagne et sur les soulèvemens qui l'ont élevée à sa hauteur.

Mais pour saisir l'importance de ces faits, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la forme générale de la montagne de Cette, ainsi que sur la nature et l'époque de la formation des rochers qui la composent.

Avant d'entrer dans ces détails, on nous permettra de dire quelques mots de l'étymologie des noms qui ont été donnés à la ville dont nous nous occupons, dont le plus mauvais a prévalu (celui de Cette), qui parmi tous ses inconvéniens a celui de se confondre avec un pronom.

En effet, peu de villes ont eu des noms dont l'orthographe ait plus varié. On ne conçoit pas pourquoi le mot de Sète n'est pas resté, puisque le *Mons Se-*

Digitized by Google

*gius* ou *Setius mons*, n'est autre chose que la montagne à laquelle la ville de Cette est adossée.

Strabon la désigne ainsi : Ptolomée appelait cette montagne SETION OROS (lib. II, cap. 10), et Festus Avienus *Setius mons* (*Ora maritima*, vers 605). Enfin, Cassini a indiqué ce port sous le nom de Sète, se fondant sur l'itinéraire du golfe du Lion (*Sinus Leonis*), fait sous le règne de Théodore, dans lequel la montagne de Cette est décrite sous le nom de *Mons Setius* et *Sitius mons*.

D'un autre côté, Cette se trouve constamment désignée sous les noms de *Sition*, *Sigion* et *Sotion*, par les géographes qui ont écrit avant l'ère vulgaire, et sous le nom de *Mons Setius*, depuis la domination romaine, ou enfin sous celle de *Seta* et de *Sita* dans les temps qui ont suivi. De même dans l'*Histoire générale du Languedoc* ainsi que dans les ouvrages d'Astruc, ce port de la Méditerranée est toujours mentionné sous le nom de *Sète*, et l'on s'étonne dès lors qu'on n'ait pas continué de l'appeler ainsi.

Cependant quelques écrivains ont soutenu que l'on devait écrire Cète, à raison de la ressemblance de cette montagne avec les *cétacés* (cète ou *cétus*) du genre des baleines (1). C'est peut-être pour concilier toutes les opinions que le gouvernement donna pour armoiries à cette ville une baleine sur un fond de gueule et une légende placée au-dessus de l'écusson portant ces mots : *Civitas Setiensis*. Ils ne furent pas conservés dans la légende nouvelle donnée à cette ville par Louis XVIII, lorsque, en 1816, il l'érigea en *bonne ville*; ainsi, d'après la baleine figurée dans ces armoiries, il faudrait écrire *Cète* ainsi que le veut M. Ga-

(1) *Histoire de la ville de Montpellier*, par M. Garonne; Montpellier, 1832, p. 129.

Digitized by Google

ronne, tandis que d'après la légende on devrait plutôt désigner cette ville par *Sète* et non par *Cette*.

La montagne de Cette dont nous allons étudier le mode de formation est peu élevée. En effet, d'après les observations barométriques faites avec soin par M. Bérard (le capitaine de vaisseau), son sommet serait seulement de cent soixante-six mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Cette élévation serait plus faible encore, si l'on adoptait l'opinion émise par M. Mangeot, ingénieur du port, qui suppose que le mont de Cette n'est élevé au-dessus de la mer que de cent-huit ou cent-dix mètres.

Du reste, quelque peu considérable que soit cette élévation, en adoptant même comme exacte l'opinion de M. Bérard, il est essentiel de faire remarquer qu'elle paraît assez grande, parce qu'elle surgit d'une manière assez brusque du sein de la Méditerranée et que son grand diamètre est peu étendu. De cette mer est parti l'un des soulèvemens qui ont porté à cent soixante-six mètres les masses dolomitiques bulleuses dont le sommet est composé.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que les observations barométriques de M. Bérard doivent avoir une assez grande exactitude, d'après tous les soins que cet officier y a apportés. D'une part, tandis qu'il répétait à des heures différentes ses observations sur le sommet de la montagne, on en faisait d'autres correspondantes à Montpellier et à l'auberge du *Grand-Gallion* à Cette. Le niveau de cette auberge avait été déterminé par avance avec la plus grande précision, niveau supérieur seulement de trois mètres à celui de la Méditerranée.

La montagne de Cette, considérée dans son ensemble, vue soit de l'étang de Thau, soit de la mer, a une ressemblance grossière avec la forme d'une baleine, ayant son grand axe parallèle à la plage, di-

Digitized by Google

rigée du sud-ouest au nord-est, et sa plus grande largeur vers le nord 1[4 (N.-O.). Elle forme en quelque sorte une île au milieu des eaux qui l'entourent, excepté vers le sud-ouest, où elle s'étend jusqu'au mont d'Agde par une plage très-basse, surmontée souvent vers ce dernier point par les eaux de la mer lors de fortes tempêtes du sud-est. Du côté du nord-est, cette montagne est bornée par un canal creusé de 1665 à 1681 sous le ministère Colbert; au nord-ouest, par l'étang de Thau, et au sud-est, par la Méditerranée. Quand à son petit axe, il se dirige du sud 1[4 (sud-est) au nord 1[4 (nord-ouest).

Le revers oriental appartient au système des calcaires jurassiques jusqu'à une certaine hauteur, où commencent à apparaître les roches dolomitiques, qui en composent à peu près entièrement le sommet. Quant à la partie centrale, elle est composée de dolomites recouvertes dans plusieurs points par des lambeaux calcaires sans aucune liaison entre eux.

Le revers du côté oriental de la Méditerranée, est formé par des roches calcaires depuis la ligne de faîte jusqu'au four à chaux, et en dessous se montrent les dolomies, qui forment la base de presque toute la montagne, depuis le cap de Cette, au sud-est, jusqu'à la pointe St.-Joseph, en passant par l'ouest, c'est-à-dire en partant de ce cap et se dirigeant vers les salines, vis-à-vis lesquelles se trouvent des couches calcaires continues. Dans ce trajet, on rencontre également des dépôts tertiaires soulevés et souvent interrompus, et du côté du nord-ouest, des lambeaux de formation quaternaires peu étendus.

En effet, en allant des salines au sommet de la montagne de Cette, on observe un grand lambeau calcaire soulevé et brisé en fragmens peu étendus. Cette roche secondaire est recouverte, vers sa surface extérieure,

d'une couche peu épaisse de fer hydroxidé, fendillée en fragmens peu considérables. Ces formations, qui n'ont rien de commun avec les dépôts diluviens, si ce n'est d'appartenir à la même époque, ne se montrent guère que vers la pointe St.-Joseph, tout-à-fait aux bords de l'étang de Thau. Elles s'élèvent peu au-dessus du niveau de cet étang, et sont peu sensiblement stratifiées. Un calcaire assez cristallin, peu homogène, riche en débris organiques, les composent. Les coquilles empâtées dans la masse de cette roche ne diffèrent pas de celles qui vivent encore dans le sein de la Méditerranée.

Quant à la face nord qui borde l'étang de Thau depuis la saline de Villeroi jusqu'à l'extrémité du canal, elle présente également à sa base des couches tertiaires plus ou moins inclinées et soulevées au-dessus des eaux de l'étang. Ces couches sont immédiatement superposées sur le calcaire jurassique, également soulevé par les roches dolomitiques qui forment la face septentrionale de cette montagne. Ces roches portent dans toute cette partie leurs caractères de stérilité; aussi ne cèdent-elles qu'avec peine aux efforts de la culture.

En un mot, le noyau central et la masse principale de la montagne sont dolomitiques. Sur ce noyau sont superposés des lambeaux de calcaire jurassique peu étendus, tandis que la presque totalité du pourtour de la base est composée de couches tertiaires peu puissantes, qui ont été soulevées par exhaussement des roches calcaires et dolomitiques. Enfin, sur ces formations tertiaires, vers la pointe St.-Joseph, existent de petits dépôts quaternaires qui ne paraissent pas avoir été dérangés dans leur niveau. Leur position horizontale annonce donc qu'ils ont été précipités postérieurement au soulèvement des roches secon-

Digitized by Google

daires qui ont produit l'éminence au pied de laquelle la ville est bâtie.

On a pu juger d'après ce qui précède qu'il paraît y avoir eu deux époques de soulèvement dans la formation de cette montagne, époques qui appartiennent l'une et l'autre à une même période. Le premier soulèvement semble passer par les monts d'Agde et de Cette et se prolonger sur toutes les portions du littoral qui, plus ou moins élevé au-dessus des eaux, s'étend jusques vers Ayguesmortes. Une autre ligne de soulèvement semble avoir fait également surgir les collines desquelles sortent les eaux thermales de Balaruc, c'est-à-dire dans la direction sud-sud-est au nord nord-ouest, en supposant que l'action soulevante ait produit ses premiers effets dans le sein même de la Méditerranée, au-dessus de laquelle elle a élevé le cap de la ville.

Le même soulèvement a opéré l'exhaussement des formations tertiaires au-dessus de la mer et des étangs dans la presque totalité du pourtour de la montagne, à l'exception pourtant de la face orientale, où ces formations ne se montrent point au-dessus du niveau des eaux. Il paraît cependant que les travaux du port et les travaux de la ville ont fait disparaître de ce côté les formations tertiaires, qui du reste n'ont atteint nulle part une élévation au-dessus des eaux de la mer supérieure à dix ou douze mètres environ.

Ce qui donne une certaine probabilité à cette opinion, c'est que pour peu que l'on creuse le long du canal, on trouve partout les marnes marines bleues ou jaunâtres qui caractérisent si bien cet ordre de dépôt, et dont la position est généralement inférieure au calcaire moëllon ou aux bancs pierreux marins les plus récens de la période tertiaire.

Le dernier de ces soulèvemens le plus violent des deux a fait apparaître au jour les dolomites et les a

Digitized by Google

portées jusqu'au sommet de la montagne qu'elles composent presque en entier.

Ce soulèvement, produit par une force puissante, agissant dans une direction bien déterminée, paraît aussi parallèle à la ligne volcanique qui, passant par Brescou, Agde, St-Thibery, Gabian, Caux, Nizas, s'étend jusqu'à l'Escandolque de Lodève, va se rattacher par les anciens volcans de l'Aveyron à ceux qui couvrent le sol du Cantal et de l'Auvergne. Cette force paraît avoir agi dans la direction du sud 1/4 (sud-est) au nord 1/4 (nord-ouest). Elle a produit le petit axe de la montagne et a porté à leur hauteur actuelle des lambeaux calcaires soulevés par les masses dolomitiques. Ces lambeaux forment une partie plus ou moins considérable de cette montagne et semblent y composer plusieurs systèmes distincts.

Le premier soulèvement parallèle à la direction générale la plage est celui qui a opéré le grand axe de la montagne. Il paraît coïncider avec celui qui a produit la petite chaîne calcaire des monts St-Loup et Ortus, de St-Martin de Londres et la grande ligne des Cévennes. On doit probablement rapporter au même soulèvement la formation des pitons volcaniques de Valmahargues, de Montferrier ainsi que l'éjection des dyckes basaltiques de la Grange, métairie très-rapprochée du village de Prades et de la source du Lez. Ces derniers terrains volcaniques se sont tous fait jour à travers les dépôts d'eau douce de l'époque tertiaire qui se rapportent à l'étage moyen.

Quant à l'âge de ces lambeaux calcaires, il est assez difficile de le fixer d'une manière certaine, en s'en tenant à ceux qui font partie de la montagne de Cette. Mais comme ils ont la plus grande analogie avec ceux qui composent les petites chaînes des monts St-Loup et d'Ortus qui en sont peu éloignées, on peut asseoir

Digitized by Google

une opinion assez fondée sur l'époque à laquelle ils semblent appartenir.

Les calcaires de Cette sont constamment et immédiatement superposés à des dolomies qui paraissent avoir tous les caractères des dolomies jurassiques. D'après l'ordre de la superposition, les premières de ces roches doivent être considérées comme plus jeunes que celles-ci. Dès lors les calcaires de cette localité semblent du même âge que ceux où sont ouvertes les fentes des brèches osseuses d'Antibes et appartenir au système jurassique moyen.

On est d'autant plus porté à le supposer, qu'à ces mêmes roches qui composent aussi le mont St-Loup de St-Martin de Londres, l'on voit adossées des masses puissantes de marnes calcaires; ces marnes ont été indiquées comme plus récentes que le calcaire qui surmonte les dolomies. Du reste comme elles renferment un grand nombre de corps organisés parmi lesquels plusieurs n'ont pas encore été décrits, nous pourrons à leur aide déterminer l'époque de leurs dépôts.

Il est loin d'en être ainsi des calcaires de Cette; les seuls débris organiques qui y aient été observés jusqu'à présent se bornent à des belemnites et des ammonites qui y sont des plus rares. Un seul individu du genre *Vénus* ou *Cythera* y a été également rencontré. C'est donc à ces débris que se réduisent ceux qui ont été aperçus dans ces roches. Cette rareté de fossiles et les genres auxquels se rapportent ceux que l'on y a trouvés jusques à présent annoncent assez qu'elles ont dû s'être déposées dans le sein des mers profondes à peu près comme les calcaires jurassiques des Alpes.

En effet, nous avons dit que les fossiles organiques que l'on y rencontre étaient à peu près uniquement des ammonites et des belemnites; or ces genres paraissent avoir été pélagiques et avoir habité la plus

Digitized by Google

grande profondeur des eaux. D'un autre côté, la stratification régulière des masses minérales du terrain jurassique, la texture terreuse d'un grand nombre d'entre elles, la rareté de celles qui sont légèrement cristallines à peu près bornées aux dolomies, ainsi que la fréquence, au contraire, des roches compactes, tout indique un mode de formation par voie de sédiment accompagné d'une action chimique ou de cristallisation peu développée. Enfin, comme on n'y observe ni roches arénacées, ni marnes proprement dites, ni débris de végétaux terrestres, et que les restes organiques qu'on y découvre sont assez bien conservées et proviennent d'animaux marins, il paraît que ce terrain doit s'être formé dans un liquide tranquille et assez analogue à celui qui compose les mers actuelles.

Il resterait maintenant à déterminer à quel système de couches jurassiques appartiennent les calcaires que l'on voit à Cette sur des dolomies et au mont St-Loup sur le lias. D'après ces deux superpositions immédiates, cette roche a quelque analogie avec le calcaire gris à belemnite décrit par M. Dufrenoy, dans son mémoire sur l'existence du gypse et de divers minérais métallifères dans la partie supérieure du *lias* (1).

D'après ce géologue, ce calcaire gris reposerait sur le calcaire à gryphite, ce qui établit, observe-t-il, sa position géologique et nous ajouterons ses rapports avec le nôtre qui est aussi superposé au lias et par conséquent sur une roche analogue à la première. Tout au plus pourrait-on induire, d'après d'autres positions sur des roches antérieures au calcaire à gryphées indiqué par M. Dufrenoy, que son calcaire gris serait plus ancien.

(1) *Annales des mines*, (Deuxième série) Tome 2, page 345.

Digitized by Google

Cette hypothèse est assez vraisemblable, car il n'éxiste pas entre eux une grande différence d'âge. Du moins ce même calcaire se montre à Durfort, près de St-Hippolyte (Gard), en superposition immédiate sur une dolomite compacte, dont l'analogie est des plus frappantes avec les roches dolomitiques de la montagne de Cette.

Quand aux débris organiques ils sont plus rares dans les dolomies. Peut-être ces débris ont-ils été détruits par la violente chaleur que ces roches paraissent avoir éprouvé. Cependant M. Mangeot, ingénieur du port, a reconnu une ammonite d'une assez grande dimension dans un bloc de cette roche qui provenait de la Carrière *del Souras*. Cette ammonite se trouve dans un des derniers gros blocs qui forment l'extrémité du brise-lame vers le musoir du côté de l'est; son poids a empéché M. Mangeot de le faire enlever et bientôt peut-être roulera t-il dans la mer formant le point le plus avancé du brise-lame.

Cet exemple unique jusqu'à présent de la présence d'un corps organisé dans les dolomies de Cette, prouve à quel point ces débris y sont rares. Il en est de même dans les calcaires jurassiques, ce qui peut tenir à la température dont ces roches ont subi l'effet, ou à ce qu'elles ont été déposées dans une mer profonde qui n'offrait qu'un petit nombre de corps organisés.

Pour bien faire saisir l'ensemble des divers systèmes de couche calcaire qui composent la montagne dont nous nous occupons, il est essentiel de les décrire avec quelques détails.

On peut comprendre sous trois systèmes l'ensemble de ces couches calcaires, un système supérieur, moyen, et inférieur. 1° Le système supérieur se compose d'un calcaire marneux jaunâtre schistoïde et fissile, à feuillets si minces dans les portions les plus rap-

Digitized by Google

prochées de la surface du sol, que leur épaisseur est souvent à peine de quelques centimètres. Ce calcaire schistoïde à couches très inclinées est uniquement recouvert par les dépôts diluviens du même genre que ceux qui ont été effondrés dans les grandes fissures produites lors du soulèvement des masses dolomitiques et calcaires.

Ce dépôt composé généralement d'un limon argileux calcaire fortement rougeâtre, offre aussi de nombreux cailloux roulés, calcaires ou dolomitiques et des ossemens de mammifères terrestres et d'oiseaux. Ces ossemens y sont en quantité d'autant plus grande qu'ils ont été moins exposés à l'action des agens extérieurs; il en est de même des coquilles terrestres qui les accompagnent.

Ce système supérieur manque assez souvent; parmi les points de la montagne où il est le plus développé, on peut citer spécialement la partie sud-ouest de la carrière *del Souras* au-dessus du fort St-Pierre, presqu'au niveau du chemin qui, longeant ce fort, se dirige à la fois vers la mer et vers la ville. 2° Le système moyen se compose de calcaires employés comme pierres de taille ou comme des matériaux propres aux constructions. Ces roches généralement grisâtres se montrent en couches nombreuses et très-distinctes. C'est principalement dans la masse du calcaire de ce système qu'ont été découvers les corps organisés dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci à texture compacte, d'une dureté fort considérable, se montrent traversés dans différens sens par des veines de carbonate de chaux spathique qui lui donnent l'aspect du marbre: du reste elles sont employées aux mêmes usages à raison de ces veines nombreuses d'un beau blanc qui les traversent dans différens sens.

Les strates des roches calcaires du système moyen offrent de nombreuses variations dans leurs inclinai-

Digitized by Google

sons ; la plus générale sur le flanc oriental de la montagne se trouve vers le nord-est. Cette inclinaison penche évidemment ver le sud-est dans les exploitations *del Souras*, quoique celles-ci soient extrêmement rapprochées des carrières *del Rey*. Ces variations dans les inclinaisons des masses calcaires si voisines et la grande irrégularité que l'on observe dans les autres roches de même nature, annoncent assez combien la force qui les a soulevées a agi d'une manière irrégulière.

A ce système moyen semblent se rattacher des calcaires à strates moins sensibles, à nuances plus foncées que celles qui les surmontent. Ces roches laissent apercevoir dans leur masse un grand nombre de nodules silioeux dus sans doute à la décomposition des corps organisés. Ces rognons de silex et leur position au-dessous du calcaire qui fournit des pierres de construction et qui est aussi exploité à raison de sa solidité, et d'autres avantages distinguent spécialement les strates inférieurs du système moyen. Du-reste ces corps siliceux sont loin d'être généralement répandus dans les calcaires de ce système. 3° Le système inférieur se compose de roches calcaires encore plus dures, plus compactes, plus tenaces que celles de l'étage moyen. Il ne présente aucune trace de stratification, du moins dans la partie mise à découvert dans la carrière *del Rey* ; mais comme la partie exploitée jusqu'à présent est peu étendue, tout ce que prouve cette absence de stratification c'est que l'épaisseur des couches calcaires du système inférieur est probablement trop-grande pour être sensible, sur des dimensions aussi petites que celles qui sont à découvert.

Quoique les traces du soulèvement qui a porté ce massif inférieur à sa hauteur actuelle soient moins évidentes que dans le système moyen, dont plusieurs

Digitized by Google

des couches qui le composent le montrent dans une position rapprochée de la verticale, elles n'en sont pas moins sensibles.

C'est surtout dans la face méridionale de la carrière *del Rey*, ouverte au milieu de la ville, que l'on peut en juger (1).

Ce calcaire nommé par les ouvriers Pierre-de-Masse ne présente aucune trace de rognons siliceux si communs dans les calcaires moyens. Ces rognons deviennent parfois si mous qu'il se brisent entre les doigts en fragmens anguleux.

Après ces divers étages calcaires viennent des roches dolomitiques plus ou moins compactes, plus ou moins cristallines ou boursoufflées, ou enfin bréchiformes, dont les couches puissantes paraissent descendre au-dessous de la Méditerranée, dans le sein de laquelle elles plongent. Les couches de cette roche ont une inclinaison peu différente de celle des calcaires qui les surmontent en stratification non concordante; mais leur épaisseur est bien plus considérable.

Cependant les roches dolomitiques de la carrière *del Souras* offrent, dans quelques parties de la montagne, des couches d'une épaisseur égale à celle des roches calcaires avec lesquelles elles se montrent en stratification concordante. D'après l'analogie que l'on reconnait entre ces deux systèmes de couches, on dirait que les plus inférieurs ne sont, en quelque sorte, qu'une transformation de ces calcaires en dolomies. On pourrait supposer que cette transformation a été produite par des sublimations de chlorure de magnésium et des vapeurs d'acide carboni-

(1) Pour prévenir toute incertitude sur nos orientations, nous ferons remarquer que nous appellerons constamment face méridionale celle que voit l'observateur au milieu de la carrière, lorsqu'il regarde vers le Sud, et face septentrionale celle qu'il aperçoit en regardant vers le nord.

Digitized by Google

que qui se seraient échappées de l'intérieur de la terre, à l'époque où se seraient opérés les soulèvemens des roches dolomitiques. Cette supposition est d'autant plus admissible, qu'il existe un assez grand nombre de bulles dans les dolomies qui n'ont pas été comprimées, surtout dans celles de ces roches que l'on observe au-delà de l'ouest. Dans cette partie de la montagne les dolomies, d'un aspect cristallin, ressemblent assez bien à du sucre en pain que de nombreuses bulles auraient traversé et dont les vides n'auraient pas été remplis. Quoiqu'il en soit, les dolomies de Cette sont de véritables dolomies théoriques. Du moins l'analyse démontre qu'elles sont composées de moitié de carbonate de chaux et moitié de carbonate de magnésie, ce qu'indique encore la valeur des angles qui sont aussi la moitié de ceux des formes primitives des deux substances, c'est-à-dire l'angle obtus de 106°.

L'époque du soulèvement de toutes ces masses, soit calcaires, soit dolomitiques, paraît donnée par la position inclinée des terrains calcaires tertiaires qui les recouvrent dans la plus grande partie du pourtour de la montagne. Ces roches de sédiment supérieur ayant été soulevées par les formations secondaires, le soulèvement de celles-ci a été nécessairement postérieur au dépôt des calcaires moëllons qui appartiennent aux âges les plus récens de la période tertiaire. D'un autre côté, les roches quaternaires ayant conservé leur horizontalité primitive, il s'en suit que l'époque du soulèvement des roches secondaires a dû avoir lieu antérieurement à ces dépôts et postérieurement aux couches les plus superficielles des terrains tertiaires.

Par l'effet de ces soulèvemens qui paraissent s'être exercés sur les formations secondaires avec violence, à en juger par le désordre qui en a été la suite, soit

Digitized by Google

dans leur position, soit dans leur direction, soit dans leur inclinaison, de grandes fentes, ou du moins des fissures se sont opérées dans les masses calcaires et dolomitiques. Ces fentes ont été ensuite remplies par le haut, postérieurement à leur formation.

On n'y avait reconnu jusqu'à présent que des brèches osseuses; mais les travaux récens faits dans la carrière *del Rey* ont prouvé qu'il n'en était pas toujours ainsi. En effet, la plus grande fente qui se trouve sur le revers méridionale de cette carrière, au lieu d'avoir été comblée comme la plupart par les dépôts diluviens, l'a été au contraire par le calcaire schistoïde supérieur. Ce calcaire secondaire a coulé évidemment par le haut de la fente et en a rempli tous les vides de la manière la plus complète.

Il fallait donc que, lors du soulèvement de cette masse, les roches qui en occupaient la partie la plus élevée fussent dans un état de mollesse à peu près analogue à celui d'un mortier que l'on vient de fabriquer pour pouvoir couler dans la fente où elles se sont déversées, et qu'elles ont remplie entièrement.

Ainsi, à l'époque du soulèvement des masses secondaires, les roches qui en faisaient partie devaient être dans une sorte de liquidité pâteuse; car s'il en avait été autrement, au lieu de couler dans la fente produite par l'écoulement des masses soulevées, ces roches se seraient brûlées par l'effet de leur chute. Elles n'auraient pas pu alors remplir exactement les espaces vides qui y existaient, à moins que des infiltrations ne fussent venues les combler plus tard. Mais, comme il n'existe aucune trace de ces infiltrations dans la fissure dont nous nous occupons, les choses doivent, ce semble, s'être passées ainsi que nous venons de le faire observer. Il a fallu que ces couches calcaires fussent dans un état de mollesse assez grand, puisque les effets de leur soulèvement

Digitized by Google

ont été détruits, non-seulement en grande partie de la stratification qu'elles avaient antérieurement, mais les a fait déverser comme du mortier dans la fente qui venait de s'opérer dans les masses inférieures déjà plus solides que les supérieures, plus récemment déposées.

Quant à la destruction de la stratification des couches qui composaient les assises les plus supérieures de cette formation, elle est évidente d'après les traces qui en restent dans les points les plus élevés de cette couche, c'est-à-dire dans ceux qui étaient les plus éloignés de l'action soulevante. Il est également d'autres fentes de cette carrière *del Rey*, dans lesquelles a coulé le même calcaire jaunâtre supérieur qui a rempli la grande fissure du revers méridional; parfois cette roche n'a pas été assez abondante ni assez molle pour remplir la totalité d'une fente : alors la partie supérieure a été comblée par les dépôts diluviens. Ce fait, comme le précédent, semble indiquer l'état particulier dans lequel se trouvaient les couches calcaires au moment de leur soulèvement.

Enfin, ce qui est arrivé aux couches supérieures du système jurassique dans la carrière *del Rey*, a eu lieu également dans celles qui composent l'étage moyen du même système, à la carrière *del Souras*. L'effet qui a été produit ici ne s'est pas opéré de la même manière, quoiqu'il fasse supposer dans les calcaires des couches moyennes un état de mollesse à peu près semblable à celui que nous avons fait remarquer dans les couches supérieures du système de la carrière *del Rey*.

Les masses dolomitiques étant ici les couches continues les plus inférieures, c'est par elles que l'action du soulèvement a dû commencer. On doit donc les considérer comme les masses soulevantes, et les cou-

Digitized by Google

ches qui les surmontent comme les soulevées. Or, il semble, pour ainsi dire, impossible d'admettre que les premières puissent avoir été placées, par l'effet d'un soulèvement quelconque, au-dessus de celles qui les recouvraient primitivement. C'est cependant ce qui est arrivé à une portion peu considérable à la vérité des roches dolomitiques, mais qui offre cependant une hauteur de huit à neuf mètres sur une hauteur de six à sept mètres.

Voici comment ce fait singulier pourrait s'expliquer, du moins d'après ce qu'indique l'état des lieux. Les dolomites qui ont soulevé les masses calcaires encore molles et dont la force d'impulsion paraît avoir été considérable, trouvant moins de résistance sur un point que sur un autre, ont été portées aussi à un niveau plus élevé vers les parties qui ont cédé le plus facilement. Là où la résistance a été la plus grande, les roches calcaires étant éboulées, il s'est opéré un vide qui a été rempli par les roches dolomitiques, lesquelles ont été rejetées un peu par côté. Par suite de ce mouvement, les roches dolomitiques se trouvent aujourd'hui enclavées entre les masses calcaires de manière à tromper l'observateur qui ne voudrait examiner que ce point de la coupe. Cette coupe ferait supposer un âge plus récent aux dolomites qu'aux roches calcaires, puisque dans ce point ces dernières roches sont au-dessous des premières. Mais évidemment cette superstition est ici tout-à-fait accidentelle et tient à la cause fortuite que nous venons de lui assigner.

Cette explication semble d'autant plus admissible que, près de la petite masse dolomitique enveloppée au sud par les roches calcaires, existent deux grandes fissures remplies par ces dernières roches qui s'y sont prolongées bien au-dessous des dolomites. Les couches calcaires devaient être, au moment de leur

Digitized by Google

soulèvement, dans un état de mollesse complet pour pouvoir couler dans les fentes qui les ont reçues jusqu'au dessous des masses dolomitiques qui les supportaient précédemment. On dirait, en quelque sorte, que les calcaires formaient une sorte de bouche dans laquelle se sont effondrées les dolomies qui ont conservé néanmoins le plan de leur stratification.

D'autres faits prouvent encore l'état de mollesse de la plus grande partie des calcaires supérieurs lors de leur soulèvement, opéré par les inférieurs d'une texture beaucoup plus compacte. Ainsi, par exemple, celles de ces roches qui se sont effondrées dans une grande fente produite par l'effet même de ce soulèvement ne devaient pas être toutes dans un état pâteux. En effet, on voit au milieu des masses assez molles pour couler comme du mortier, des portions de couches brisées et rompues conservant toutefois une sorte de rapports les unes avec les autres. Ainsi le grand nombre des strates sans continuité que l'on observe au milieu de ces *magma* confus se borne à deux. Ces couches offrent encore cette particularité de n'être point unies l'une avec l'autre d'une manière intime, ainsi que cela devrait être pourtant dans le principe de leurs dépôts.

Cette liquidité de la masse est encore plus évidente lorsqu'on considère la partie supérieure de la face méridionale de la carrière *del Rey*, et que l'on porte son attention, ainsi que nous venons de le faire, sur la partie inférieure de la même carrière. Ces matériaux ont si évidemment coulé dans la fente qu'on les voit s'incliner et se courber comme pour en suivre la direction; relativement à ceux-ci, on n'y voit aucune trace de ces portions de couches brisées ou fracturées semblables à celles que l'on observe dans le massif supérieur.

C'est ce que l'on voit peut-être plus clairement en-

Digitized by Google

core à la gauche de cette carrière, un peu au-dessous d'une muraille qui se trouve tout-à-fait vers le sommet. Il s'est opéré également dans cette partie une fente produite par le soulèvement d'un grand rocher calcaire angulaire et vertical. Ce soulèvement a trouvé le calcaire supérieur dans un état de mollesse assez complet pour le faire couler comme du mortier dans la fente ou il s'est solidifié.

La carrière *del Rey* n'est pas du reste la seule propre à nous démontrer l'état dans lequel étaient les roches au moment de leur soulèvement. La grande coupe de la carrière *del Souras* est encore plus décisive et plus importante sous ce rapport.

Une des choses qui frappent le plus, en contemplant cette coupe faite pour les travaux du port et du brise-lame placé à son entrée, est l'inégalité d'action des masses soulevantes dolomitiques. Ces roches qui à quelques pas vers le nord, c'est-à-dire dans la carrière *del Rey*, ne se montrent nulle part à découvert, se voient au contraire seules en couches bien distinctes. Ces couches ont conservé à peu près leur horizontalité et leur parallélisme, à une légère inclinaison près, vers le nord et au sud-ouest.

Aussi, en rentrant dans la carrière *del Souras*, on se demande ce que sont devenus ces calcaires si abondans dans la carrière *del Rey*, qui n'en est qu'à quelques pas; car dans la première, non-seulement les roches dolomitiques s'y montrent au jour, mais elles s'élèvent tout-à-fait jusqu'à la cime de la coupe.

En avançant un peu vers la mer, le niveau des masses dolomitiques s'abaisse singulièrement et n'atteint qu'aux deux tiers de la hauteur totale de la coupe, le reste étant occupé en grande partie par le calcaire jurassique moyen et supérieur. En suivant la même direction, ces roches dolomitiques, dont la masse est parvenue à quelques pas plus haut, à un

Digitized by Google

niveau très-élevé, ne se montrent pas même au jour. Elles reviennent pourtant bientôt au niveau qu'on leur avait vu d'abord, et on les voit s'élever de nouveau jusqu'aux deux tiers de la hauteur de la coupe. Bientôt après le dérangement éprouvé par les couches calcaires violemment soulevées a été tel, que celles-ci se montrent au-dessous des dolomites, quoique ces roches soient beaucoup plus anciennes que les premières.

Comme nous avons déjà expliqué un pareil effet, nous n'y reviendrons pas. Seulement nous ferons observer que les couches calcaires qui se trouvent au-dessus des masses dolomitiques, devaient être nécessairement dans un état pâteux, puisqu'elles ont fléchi sous le poids de ces masses sans se rompre, mais en se pliant très-sensiblement. Il fallait donc que ces calcaires fussent dans le même état que les premières ; car sans cela leurs couches si minces se seraient nécessairement rompues et brisées.

Cet état pâteux des roches calcaires ne paraît pas avoir été aussi marqué pour les roches dolomitiques ; du moins celles-ci (ou les masses soulevantes) se montrent fracturées, mais par grandes portions qui offrent toutes des angles vifs extrêmement prononcés et souvent même des coupes tout-à-fait verticales. Enfin ce qui prouve que quelques parties de leurs masses offraient aussi le même caractère si prononcé chez les roches calcaires, c'est que, par suite du bouleversement produit lors du soulèvement, il s'est opéré de légères fissures entre les masses dolomitiques qui ont été remplies par des brèches composées de carbonate de chaux et de dolomie. Ces brèches ont évidemment coulé dans ces fentes et en ont ainsi rempli tous les vides.

Un remplissage de cette nature n'aurait pas pu avoir lieu, si les dolomies n'avaient pas été solides, et d'un

autre côté elles n'auraient pas pu saisir des fragmens calcaires.

Du reste, la chaleur plus considérable à laquelle ont été exposées les roches dolomitiques semble assez bien expliquer cette circonstance, ce qu'indiquent encore les nombreuses bulles dont leurs masses sont traversées et la texture frittée qui ont pris les portions qui se sont trouvées au contact de l'air ou auprès de petites cavités communiquant avec l'extérieur.

Après les faits que nous venons de rapporter et dont l'évidence est plus frappante lorsqu'on les étudie sur les lieux, en présence des deux coupes *del Rey* et *del Souras*, serait-il possible de supposer que les calcaires, tout en descendant du haut et coulant dans les fentes au-dessous des roches dolomitiques, se trouvaient pour lors à l'état solide? Voyons ce qu'il peut en être de cette supposition :

On se demande d'abord comment des roches, dans un pareil état, auraient pu remplir une fente d'une manière aussi exacte que l'ont fait les calcaires de la carrière *del Rey*. Ces roches l'auraient pu seulement si, postérieurement au moment où elles se sont effondrées dans ces fissures, des infiltrations étaient venu remplir tous les vides qu'elles auraient laissé dans leur chute.

Or, d'après l'observation de cette masse ainsi effondrée, les infiltrations sont trop peu abondantes pour leur supposer une pareille action. D'ailleurs si les couches calcaires avaient été solides, elles n'auraient pu conserver entre elles leur premier rapport, et encore moins se fléchir sans se rompre. D'un autre côté on ne pourrait pas suivre facilement le contournement que ces roches ont adopté pour arriver jusqu'à la fente qui devait les recevoir, à peu près comme l'on fait couler du mortier sur une fissure ou sur une ouverture quelconque.

Digitized by Google

Enfin si la totalité des roches soulevantes ou dolomitiques avaient été dans un état solide, elles n'auraient pu saisir des fragmens de calcaire et composer ainsi des brèches qui ont également rempli les étroites et profondes fissures dans lesquelles elles se sont effondrées. D'après ces faits, il n'est guère possible d'admettre que les fentes de la carrière *del Rey*, comme les petites fissures de la carrière *del Souras*, ont été remplies par des roches fragmentaires et solides. Cette supposition est inadmissible pour les dernières, dont le remplissage a eu lieu par une roche cimentée et par conséquent molle, puisqu'en coulant elle a réuni les fragmens calcaires qui composent en partie ces brèches.

Pour expliquer ces faits, il faut supposer avec nous que, tandis que les roches soulevées jouissaient d'un état qui les rendait flexibles, les roches soulevantes, comme étaient relativement à la montagne de *Cette* les dolomites compactes, n'étaient pâteuses qu'en partie. C'est aussi ce qui explique les inégalités de soulèvement qu'on observe par suite de la différence de solidité des masses dolomitiques qui, du niveau de la mer, ont porté les calcaires à l'élévation où on les observe dans la montagne de Cette.

D'autres faits annoncent encore l'état de mollesse dans lequel se trouvaient les roches au moment de leur soulèvement et en même temps le désordre qui en est résulté. Parmi ces faits, il en est un de bien remarquable : il vient d'être découvert tout récemment. M. Rougère, ayant à faire bâtir une maison auprès du bureau du port, demanda à l'ingénieur des ponts-et-chaussées s'il pourrait espérer de trouver des pierres de taille dans l'emplacement même de sa maison. Celui-ci répondit que, comme toute la partie connue de son emplacement était composée de roches dolomitiques, on ne pouvait guère espérer de

Digitized by Google

rencontrer au-dessous de leurs masses des bancs de calcaire jurassique régulièrement stratifiés analogues à ceux de la carrière *del Rey*. J'aurais partagé cette opinion si les roches dolomitiques à découvert avaient été en bancs réguliers; mais comme elles étaient déposées en bloc isolés, la plupart brisés, il me parut n'être pas impossible, quoique les dolomites fussent d'une date antérieure à celle des calcaires, de découvrir au-dessous des premières des couches de cette dernière nature plus ou moins puissante.

Après avoir déblayé les blocs éboulés des dolomites, M. Rougère rencontra ce qu'il cherchait, c'est-à-dire des bancs calcaires stratifiés semblables à ceux de la carrière *del Rey*. Ces bancs ont été eux-mêmes soulevés, ce que prouve assez leur inclinaison de 25° de l'est à l'ouest, ainsi que le dôme calcaire qui les surmonte. Certaines couches calcaires, au nombre de douze à quinze, ont été exhaussées de manière à former une sorte de dôme ou de voûte à plein-cintre composée d'assises parallèles parfaitement régulières. Celles-ci ont toutes été employées en demi-cercle, mais sans se rompre. Elles ont éprouvé sans doute un soulèvement plus violent que les assises légèrement inclinées qu'elles surmontent. Quoique ployées en arc de cercle, ces couches n'ont pas perdu cependant leur rapport ni leur parallélisme.

Elles étaient donc alors dans un état favorable à un pareil contournement; mais comment se fait-il que les roches dolomitiques, plus anciennes évidemment que les couches calcaires, qui composent à *Cette* l'étage moyen jurassique, se trouvent cependant au-dessus de ces roches? L'explication est facile, surtout après les observations dans lesquelles nous sommes entrés.

Le second des soulèvemens dont l'action a eu lieu du *sud-ouest* au *nord-est*, en partant du sein de la *Méditerranée*, n'a pas eu assez de violence pour mettre

Digitized by Google

les roches soulevantes ou dolomitiques à découvert, à partir du bureau du port jusqu'à la maison Lauriol.

La résistance des massifs calcaires puissants qui composent dans cette partie la base de la montagne, a été telle que la force d'impulsion n'a pas pu en triompher. La maison Rougère se trouvant dans le point où cette résistance n'a pu être vaincue, les blocs dolomitiques projetés au-dehors par la même force impulsive, qui ailleurs avait brisé la croûte calcaire qui leur résistait, sont retombés par leur propre poids sur les couches calcaires en blocs isolés et irréguliers. Dès lors il est tout simple que, quoique ces blocs soient d'une date plus ancienne que les roches calcaires qu'ils recouvrent, ils leur soient maintenant supérieurs.

Un autre fait vient à l'appui de cette supposition. A côté du dôme calcaire dont nous avons parlé, on découvre des masses dolomitiques tout-à-fait verticales. Elles sont recouvertes de blocs isolés analogues à ceux que l'on voit également superposées aux assises calcaires. Ces masses verticales sont dans cette partie les dernières de celles qui se sont fait jour, et ce sont elles qui ont poussé en dehors les blocs dolomitiques que l'on voit épars aussi bien sur les roches de dolomie que sur les assises calcaires, dont les portions supérieures ont été le plus complètement exhaussées.

Nous nous sommes empressés de faire une coupe de la carrière *Rougère* découverte dans les premiers jours du mois d'avril 1839, car bientôt une maison va être construite dans cet emplacement ; et les faits intéressans qu'elle présente auront disparu complètement.

Ces faits sont d'autant plus précieux qu'ils nous font connaître l'état particulier et la position des roches sédimentaires au moment où les soulèvemens leur ont fait perdre leur horizontalité, un des carac-

Digitized by Google

tères les plus frappans de ce genre de dépôt. Si la plupart des formations de sédiment ne conservent plus leur direction primitive, cette circonstance essentielle dans leur histoire ne peut être, ce semble, que l'effet de causes perturbatrices survenues depuis leur précipitation.

Des soulèvemens qui ont fait surgir du sein de la Méditerranée la montagne de *Cette* ont dû agir d'une manière bien irrégulière, à en juger du moins par les nombreuses variations des inclinaisons des couches calcaires et dolomitiques qui les composent. Ainsi, par exemple, tandis que dans la coupe pratiquée à la carrière *del Souras*, les couches plongent pour la plupart vers la Méditerranée, c'est-à-dire vers le sud, celles de la carrière *del Rey* s'inclinent, au contraire, vers le nord-est. En outre, des roches, quoique très-rapprochées les unes des autres, ont souvent des directions et des inclinaisons les plus diverses. A en juger par cet état de désordre surtout très-évident à l'est et au sud de la montagne, le soulèvement qui a porté les masses calcaires et dolomitiques au point auquel on les observe doit avoir été aussi violent que varié.

L'irrégularité de ces soulèvemens est encore démontrée par l'inégalité de hauteur des roches dolomitiques même dans des points extrêmement rapprochés. Ainsi, tandis qu'elles ont été portées à une élévation supérieure à la Méditerranée, vers la face orientale de la montagne dont elles coupent le sommet, elles ne se montrent pas ailleurs à découvert.

Ces faits ainsi déterminés, examinons d'une manière générale quelle pouvait être la forme que présentait le sol sur lequel la montagne a été exhaussée avant les soulèvemens qui l'ont produite.

Ces soulèvemens, agissant d'abord sur les dolomies, ont en effet porté les calcaires jurassiques qui constituaient le sol primitif à une hauteur très-supérieure

Digitized by Google

à celle qu'ils occupaient primitivement et ont ainsi donné à la montagne son relief actuel.

Avant les soulèvemens des roches dolomitiques, il n'existait au-dessus de la mer qu'un massif peu considérable de roches calcaires jurassiques sur lequel s'appuyaient du nord au sud, en passant par l'ouest, des dépôts tertiaires. Ces calcaires formaient ainsi une île peu élevée au-dessus de la Méditerranée.

On pourrait facilement en déterminer l'étendue si l'on représentait sur une carte tous les points de la montagne où l'on découvre les mêmes roches. A en juger par le peu d'espace qu'occupent aujourd'hui ces masses jurassiques, cette île devait être peu considérable : du moins la plupart des matériaux qui la composent à présent appartiennent aux dolomites qui ont porté les calcaires jurassiques à la hauteur qu'ils ont atteinte par suite du mouvement à eux imprimé.

En effet, les dolomies composent essentiellement la montagne, n'étant interrompues dans leur continuité que par les lambeaux calcaires dont nous venons de parler ; ces lambeaux n'atteignent pas le sommet, qui est marqué par un bâtiment particulier où existait un phare de troisième ordre. Ils n'ont aussi aucune connexion entre eux, ayant été disjoints par les masses dolomitiques : celles-ci ont seules de la continuité. Par suite de leur force impulsive, elles ont déjeté et séparé les roches calcaires qui formaient seules l'île dont l'exhaussement a produit la montagne et le cap de *Cette*.

La position de ces lambeaux si bien déterminée relativement aux dolomies dans lesquelles ils sont comme enclavés, est du reste visible à une certaine distance. On la distingue assez bien en mer par la teinte blanchâtre des calcaires qui les composent, les dolomies se couvrant généralement à l'air d'une couche d'un brun rougeâtre plus ou moins foncé.

Digitized by Google

Le centre de l'action qui a porté les dolomies et les calcaires dont elles sont accompagnées à leur élévation actuelle, semble avoir correspondu au sommet de la montagne composé essentiellement des premières roches. La plus grande violence de cette action a si bien correspondu au point culminant, que c'est uniquement à ce point que l'on voit les dolomies les plus boursoufflées et les plus analogues à des scories, montrant évidemment des traces d'une semi-fusion. Peut-être la température élevée dont ces roches paraissent avoir subi les effets a-t-elle détruit les corps organisés dont elles récélaient les débris ; du moins jusqu'à présent on n'a découvert qu'une seule ammonite dans la masse de ces roches, ainsi que nous l'avons fait observer.

C'est également sur les flancs de ce sommet que se montrent les calcaires et les marnes les plus altérés par suite de la violence de la chaleur que les roches soulevantes ont exercé sur leur composition. Cette action a été si vive que les calcaires sont devenus semblables à de la craie chauffée fortement dans un tube de verre, et les marnes ont pris l'aspect et le caractère des briques. Ces dernières roches, que l'on découvre principalement au nord et que l'on retrouve du reste à toutes les extrémités des couches calcaires rapprochées des dolomies, ont peu de continuité et d'importance à raison de leur faible épaisseur.

Ainsi les traces de l'action ignée étant très-apparentes vers le sommet de la montagne, il s'ensuit que la projection a dû y être la plus forte et produire les effets les plus sensibles et les plus manifestes. C'est aussi ce que prouvent les effets que nous venons de rapporter.

Quant aux dépressions ou aux petites vallées que l'on remarque sur les flancs de cette montagne ainsi qu'auprès de son sommet, elles correspondent à la

Digitized by Google

fois aux endroits où la résistance a été moindre et aux lignes de la plus grande pente. Il en est résulté des angles plus ou moins rentrans qui sont devenus des espèces de réservoirs. Les eaux en remplissant ces cavités, en ont attaqué les parois avec d'autant plus de facilité que les roches avaient déjà été fendillées par l'effet des soulèvemens. Aussi, par suite de cette cause, ces vallées se sont peu à peu agrandies, et leur position constante aux endroits où les dolomies ont percé les couches calcaires, ou du moins à leur rencontre, indique assez leur origine.

Ces petites dépressions sont donc un résultat naturel de la moindre résistance que sur certains points les roches calcaires ont opposé à l'action impulsive des dolomies qui tendaient à les soulever. Par suite de l'inégalité de leur résistance, ces roches ont été plus ou moins exhaussées ou plus ou moins brisées, ce qui a produit toutes les dépressions et les différences de niveau que leurs masses représentent.

Enfin, au sommet de la montagne, vers l'extrêmité sud-ouest de la ligne de fatte, lorsqu'elle prend une inclinaison rapide vers les salines, on découvre sur le calcaire jurassique brisé par fragmens et à couches très-inclinées, de petites masses de *fer peroxidé* en grenaille réunie par un ciment ferrugineux de la même nature. Ce même fer en grains se rencontre dans les couches tertiaires des environs de Balaruc, ce qui indique que celui de Cette doit avoir eu la même origine. On voit bien aussi des fers en grenaille dans les roches quaternaires des environs; mais ceux-ci se rapportent au *fer hydraté* et non au *peroxide de fer*. Il n'est donc pas à présumer que le minérai du sommet du mont *Seguis* appartienne à cette formation.

On se demande comment des fers de la période tertiaire peuvent se trouver sur le haut d'une montagne où il n'existe aucun autre genre de dépôt de cette pé-

Digitized by Google

riode. Il semble que ces fragmens ferrugineux en assez grand nombre ne s'y rencontrent que parce qu'ils ont été portés à cette hauteur par le soulèvement des roches sur lesquelles ils reposent. Ces fers, plus durs et beaucoup moins altérables que les autres roches tertiaires, sont seuls restés sur le sommet, tandis que celles-ci sont descendues dans le bas de la vallée où on les voit confondues avec les formations du même genre qui s'y trouvent en plus.

Nous pourrions encore attirer l'attention des géolosur certains dépôts qui, quoique se formant sous nos yeux, acquiérent bientôt une grande solidité. Ainsi, par exemple, on retire du fond des étuves où l'on évapore les eaux des mers, de grandes masses de *sulfate de chaux* cristallisé et de *sables agglutinés* d'une solidité et d'une dureté assez considérables. Celle-ci est du moins assez grande pour faires scintiller ces dernières sans choc du briquet. Ces sables offrent dans leurs masses des coquilles de mer ou des étangs, avec des morceaux de bois ou de roseau peu altérés. Ces fragmens de végétaux et les coquilles qui les accompagnent sont évidemment de l'époque actuelle, ce qu'annoncent encore leur faible altération et leur similitude avec les espèces vivantes.

Ces dépôts de sulfate de chaux, qui sont aussi accompagnés de quelques petits nids de sulfate de soude, nous indiquent comment les sels gemmes sont constamment associés à des masses plus ou moins considérables de gypse et de sel de Glauber. De pareilles associations entre des substances de nature aussi diverse ont donc eu lieu aussi bien dans les temps géologiques que dans les temps actuels; ce qui annonce que des dépôts de corps bruts ont été toujours soumis aux mêmes lois.

Enfin, par fois ces sables ou grès sont transformés en silex, particulièrement le long de la plage, point

Digitized by Google

où l'on a creusé le canal de la Peyrade, ainsi que dans plusieurs parties du canal des Etangs. Ces formations modernes sont d'autant plus intéressantes à observer, qu'elles peuvent en quelque sorte nous donner la clef de celles qui ont été opérées dans les temps géologiques. C'est ce qui nous a porté à les mentionner ici, quoique ces détails aient peu de rapport avec l'objet de ce Mémoire. Du reste, une partie des faits que nous venons de décrire disparaîtront bientôt, car on a, depuis nos observations, à peu près comblé la coupe qui avait mis à nu la fente de la carrière *del Rey*, dans laquelle a coulé le calcaire schistoïde supérieur. Ainsi bientôt il ne sera plus possible de reconnaître ce fait important dont les traces vont être anéanties.

Nous espérons du moins que la coupe de la carrière *del Souras* sera conservée encore long-temps et que l'on pourra la comparer avec la description que nous venons d'en donner. Nous sommes heureux d'avoir pu faire ces descriptions assez à temps et de ne pas avoir laissé perdre des faits aussi intéressans que ceux que nous a fourni la carrière *del Rey*.

Le détails dans lesquels nous sommes entrés auront certainement suffi pour faire sentir toute l'importance des formations dolomitiques dans la composition de la montagne de *Cette*, et pour faire saisir qu'avec quelques observations de détail, il serait facile de tracer sur une carte leur étendue comparativement à celle des masses calcaires. Si ce travail, qui nous donnerait la clef des soulèvemens de cette montagne liés à ceux qui ont produit nos petites chaînes volcaniques et déterminé le relief de cette partie des contrées méridionales, pouvait intéresser les géologues, nous nous empresserions de le publier avec les détails et les coupes qu'il exige pour être utile à la science.

Nous observerons toutefois que l'époque du soulèvement qui a produit la montagne de Cette semble

Digitized by Google

coïncider avec celle de l'exhaussement des roches calcaires qui forment le mont St-Loup de St-Martin-de-Londres et ses annexes; car celles-ci ont également soulevé les formations tertiaires qui se trouvent à leur base. Il y a donc ici une coïncidence remarquable entre les époques de soulèvement des roches calcaires qui composent ces deux montagnes, coïncidence qui semble favorable à ce que nous avons dit de leur âge.

Nous sommes heureux, en terminant ces observations, de pouvoir remercier M. Mangeot, ingénieur des ponts-et-chaussées, qui a bien voulu nous aider dans le tracé des trois coupes jointes à ce travail qui lui donneront probablement quelque intérêt. Nous ne saurions d'ailleurs laisser ignorer qu'elles ont été faites de concert avec cet ingénieur, dont nous nous félicitons de pouvoir invoquer le témoignage.

Pendant la rédaction de ce travail, nous avons eu l'occasion d'observer dans la montagne de Cette plusieurs faits intéressans qui nous avaient échappé lors de nos précédentes recherches et sur lesquelles nous appellerons quelques instans l'attention des géologues.

On sait qu'un assez grand nombre de roches sont revêtues à leur surface extérieure d'un poli plus ou moins parfait. Ce poli ne peut dépendre dans la plupart des circonstances d'un glissement ou d'un frottement exercé sur leur surface, car les roches qui les présentent se trouvent souvent sur les flancs des montagnes à faces abruptes.

Telle paraît être la roche quartzeuse du grand St-Bernard qui, malgré son extrême dureté, offre un poli très-brillant. Cette circonstance tient, ce semble, à un glacis cristallin qui en revêt sa surface extérieure, comme le ferait un vernis; ce dont il est facile de s'assurer, en observant cette roche quartzeuse avec un certain grossissement.

Digitized by Google

On a en quelque sorte une preuve de ce point de fait dans les roches de dolomites compactes qui composent en partie la montagne de *Cette*. Ces dolomies offrent aussi leur surfaces extérieures polies, et unies parfois comme une glace, lorsque le glacis stalactitique qui les revêt est parfaitement cristallisé. Comme ce glacis offre des nuances infinies dans la perfection de sa cristallisation, il en est de même du brillant et du poli des dolomites. Ces roches passent à cet égard par toutes sortes de degrés en harmonie parfaite avec la marche de la cristallisation qui produit l'uni de leur surface.

Mais comme les dolomies polies de *Cette* revêtent un des flancs abruptes de la montagne et qu'elles ne sont brillantes qu'à leur surface extérieure, il est impossible de supposer que leur poli dépend d'un glissement et d'un frottement exercé par d'autres roches.

On le peut d'autant moins, qu'il est facile, à l'aide d'un fort grossissement, de reconnaître les cristaux enlacés qui produisent un effet en apparence analogue à celui que l'on observe sur les roches qui sortent des mains des marbriers.

Cette circonstance ne se reproduit pas cependant partout avec les mêmes circonstances; il ne paraît pas du moins en être de même des roches polies qui, auprès de *Rochester*, occupent de si grands espaces aux *Etats-Unis*. Celles-ci formées par un calcaire de transition que traverse la rivière Genessée se montrent brillantes et polies sur un grand nombre de points, quoiqu'elles soient recouvertes par les dépôts diluviens et la terre végétale.

Ce phénomène semble dépendre du bitume que contient le calcaire, lequel a formé un glacis semblable à ceux que nous produisons nous-mêmes d'une manière artificielle aussi sur quelques points de ces roches polies; là où la surface est de couleur plus

Digitized by Google

foncée et paraît comme vitreuse, on ne peut rien enlever de la pierre sans détruire à l'instant son poli.

La présence du bitume semble avoir opéré ici le même effet que le glacis cristallin sur les dolomites compactes de *Cette*. Ce qui est non moins remarquable, ces couches à surface brillante se retrouvent à diverses profondeurs sur un espace qui a trois milles et demi de longeur de l'Est à l'Ouest et un mille et demi de largeur du Nord au Sud. Elle ne recouvre pas néanmoins toute cette surface ; car sur quelques points on rencontre le calcaire avec son apparence ordinaire : sa partie polie en occupe pourtant la plus grande portion. Quelquefois le calcaire de transition présente l'apparence d'une planche que l'on aurait aplanie au rabot par suite de ce que le glacis bitumineux à éprouvé une sorte de cristallisation confuse ; mais le plus souvent elle est complètement unie et brillante.

Ces détails suffiront, sans doute, pour faire juger de l'extrême différence qu'offrent les roches polies d'Europe, et celles d'Amérique qui présentent le même phénomène. Cette différence est surtout bien grande lorsqu'on compare les unes et les autres sous le rapport de l'étendue qu'elles occupent. En effet, l'espace rempli par les roches polies de l'Europe est borné à quelques mètres, tandis que celles de l'Amérique s'étendent à plusieurs milles, par cela que les premiers doivent cette particularité à la cristallisation de leur surface ; tandis que, chez les secondes, elle dépend de la nature chimique de leurs élémens et de leur mode de solidification. Ce phénomène est du reste intéressant à noter ; il est probable qu'à mesure que les recherches géologiques s'étendront, il paraîtra plus commun qu'on ne le suppose dans l'état actuel de nos connaissances.

Les dolomies de *Cette*, celles du moins qui se trou-

Digitized by Google

vent au niveau de la Méditerranée, présentent une autre particularité non moins remarquable. Ces roches offrent non seulement des calcaires concrétionnés (albâtres) déposés dans les fentes existantes entre leurs couches, mais encore des roches coquillères analogues au calcaire moëllon. Ces formations modernes appartiennent évidemment à l'époque actuelle. En effet, la pâte dont elles sont composées a réuni les coquilles, que la Méditerrané nourrit maintenant dans son sein. Elles s'y trouvent avec leurs caractères et l'ensemble de leurs couleurs. Quoique ces coquilles soient le plus souvent brisées et fracturées, elles n'en sont pas moins reconnaissables.

Les roches dont elles font partie sont si semblables à celles des temps géologiques, que si ce n'étaient les coquilles vivantes, dont la pâte calcaire est pour ainsi dire presque entièrement composée, il serait facile de se méprendre sur leur origine. Elles nous indiquent, du reste, le mode de formation et la manière dont se sont opérés les dépôts des roches coquillères des anciennes formations. Sous ce rapport, ce fait nous à paru assez curieux pour mériter d'en faire mention; comme ces calcaires d'origine toute moderne sont en assez grande quantité entre les fentes des couches de dolomites que l'on voit à l'extrémité Sud-Est de la carrière *del Souras*, il est facile de vérifier l'exactitude de nos observations.

Enfin un puits a été tout récemment creusé vers la base de la face Nord-Ouest de la montagne de *Cette*, jusqu'à une profondeur d'environ 20 mètres, s'arrêtant peu au-dessous du niveau de l'étang de Thau, afin d'obtenir des eaux douces. Ce puits a traversé dans toute sa profondeur les sables marins tertiaires et le calcaire moëllon immédiatement inférieur à ces sables. Leurs couches se sont montrées constamment inclinées d'environ 30 à 35 degrès, ce qui indique

Digitized by Google

qu'elles ont été dérangées de leur horizontalité primitive. Cet effet a été probablement produit, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, par l'exhaussement des roches calcaires et dolomitiques, dont la montagne de *Cette* est formée.

Au milieu des couches du calcaire moëllon, surmontées par des lits de *l'ostrea virginiana*, on a découvert de gros blocs de dolomites grisâtres boursouflées, poreuses, traversées par une infinité de trous arrondis, comme les matières chaufféés, et du sein desquelles se sont échappé des gaz abondans. Ces blocs dolomitiques, d'une étendue plus ou moins considérable, s'y trouvent disséminés sans ordre et sans régularité. Les lits les plus profonds du calcaire moëllon en ont seuls offert de pareils; comme il n'en existait pas dans les sables marins, on peut présumer que, gisant sur le sol où ils avaient été lancés par l'effet des explosions, auxquelles a été dû l'exhaussemens du cap de *Cette*, ils ont été saisis par les dépôts de ces calcaires, lorsque ceux-ci ont été opérés. Il est facile de juger que ces blocs bulleux et isolés de dolomites n'ont pas offert la moindre trace de débris de corps organisés.

MARCEL DE SERRES,
*Professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Montpellier.*

Digitized by Google



# NOTES

## SUR QUELQUES ARBRES REMARQUABLES

### DU DÉPARTEMENT DU GARD.

Le grand âge, la grosseur, la taille ou la physionomie de certains arbres les rendent recommandables.

Les naturalistes en citent d'une grandeur énorme, d'un âge prodigieux, d'un aspect tout-à-fait pittoresque.

Je ne veux pas comparer les arbres de ce pays avec les *baobabs*, les cèdres, les *taxodium*, cités dans les ouvrages des voyageurs et justement renommés. On sait que les arbres d'espèces différentes acquièrent des tailles plus ou moins considérables, et que les mêmes espèces, en des climats divers, végètent plus vite ou plus lentement; on sait aussi que la nature des terrains et que des situations particulières favorisent ou contrarient leur accroissement; que tel arbre devient très-vigoureux, quand tel autre languit et meurt : mais il n'est pas moins avéré que la durée et la conservation des arbres dépendent des besoins et de la cupidité des hommes, autant et plus que des causes naturelles, des maladies ou des accidens qui peuvent les faire périr.

Quelques propriétaires conservent religieusement les vieux arbres de leurs domaines, lorsque tant d'autres saisissent toutes les occasions pour en tirer parti. Il y a des contrées et des temps où les bois sont plus recherchés, et généralement nos besoins

actuels sont plus considérables qu'il ne l'étaient anciennement; partout de nouvelles fabriques, des constructions multipliées, des travaux de pilotage, des ponts de charpente, nécessitent beaucoup de bois de toutes sortes, et dans le département du Gard, pendant ces dernières années, nous en avons consommé énormement pour l'exploitation de nos mines et la confection de nos chemins de fer. Les vieux arbres se vendaient bien, nous n'avions plus de formalités à remplir pour les abattre, comme par le passé, et nous avons oublié plus d'une fois qu'il faut des siècles pour réparer ce qu'on détruit en un instant : aussi les arbres remarquables le deviennent d'autant plus de jour en jour!

Faisons connaître ceux qui restent encore debout, et quelques-uns de ceux que nous avons vu tomber; conservons la description de ces monumens de la nature, comme celle des monumens de l'art; on imitera, on copiera ces derniers, jamais nous ne remplacerons les premiers.

Chêne blanc. — *Quercus robur.* — Rouvë.

M. Reynaud possède à son *Mas du Pont*, commune de Vezenobre, un beau chêne bien branchu, bien vigoureux, quoique son tronc fût pourri et creux depuis long-temps. Feu son oncle l'avait nettoyé et approprié intérieurement pour en faire une sorte de cabane rustique; il fit tailler l'entrée carrément, y adapta une porte d'écorce fermant à clef et y plaça des sièges et une table. Raz terre, son diamètre est de 1, 90 mètres à un mètre au-dessus s'y il a 4, 80 de circonférence, et son tronc renflé vers le milieu a 4, 5 mètres de haut.

J'en ai un plus gros dans la commune de Saint-Hippolyte-de-Caton, au sud-est d'Alais. Son tronc a

Digitized by Google

5,46 de circonférence à un mètre du sol ; il s'élève à trente mètres de hauteur, et ses branches latérales s'étendent autant diamètralement. Cet arbre est considéré comme le plus beau de la contrée ; la terre dans laquelle il se trouve est désignée, dans les anciens compois, sous le nom de *Terre du grand Chêne.*

Les fontaines minérales d'Euzet et de Saint-Jean-de-Ceirargues sont dans le voisinage ; les nombreux buveurs d'eaux qui les fréquentent viennent promener et danser sous mon chêne, se mettent quatre pour l'embrasser, et aucun de ceux que j'ai questionnés ne m'en a cité de plus beau, ni de plus grand.

Nous en connaissons cependant, et de bien plus gros, dans d'autres pays, tels que celui d'Allonville, dans le tronc duquel on a érigé une chapelle (1); et ce fameux chêne de Walbecklane, dont le tronc de 3, 5 mèt. de diamètre forme un arceau sous lequel passe facilement un homme à cheval (2) ; mais ils ont perdu leurs branches et paraissent dans la décrépitude, d'après les dessins que nous en avons ; celui de Saint-Hippolyte est mieux proportionné et couvrait de son ombrage une plus grande surface de terrain, lorsque le 1er juillet 1836 un ouragan mémorable, qui arracha d'assez gros chênes, lui cassa une maîtresse branche et le défigura d'un côté. Sa cime et quelques extrémités des rameaux tordus par les vents s'étaient desséchés ; je fis couper le bois mort et je le soigne afin de prevenir son dépérissement.

Anciennement les protestans s'assemblaient pour prier à l'ombre de ce chêne, ce qui, d'après les bonnes gens, a contribué à sa croissance, avec un terrain propice, cultivé comme terre à blé à quelques

(1) Page 3, Mém. de la Soc. Linnéenne de Paris, t. 1, p. 495.
(2) Page 4, Sylva or a discourse of Forest-Trees by J. Evelyn 4o 1786.

Digitized by Google

pas du tronc, le voisinage d'un ruisseau, et cinq à six siècles d'existence.

Chêne vert ou Yeuse. — *Quercus ilex.* — Eouzë.

Le chêne vert de *Font-Couverte*, entre Alais et Uzès, était cité comme le plus grand par les personnes qui ne connaissaient que les yeuses de nos bois, coupés tous les vingt ans, entre lesquels viellissent quelques baliveaux réservés ou arbres de marque.

Il était d'ailleurs d'une taille remarquable, son tronc avait 1, 82 mèt. de tour, et comme il se trouvait devant la porte du château, juste au bord de la grande route, tous les passans le connaissaient et se reposaient souvent à son ombrage. C'était une halte des mendians vagabonds; le propriétaire en éprouva quelques désagrémens; aussi lorsqu'il voulut vendre sa terre, il commença par vendre ses bois, sans excepter son bel yeuse. Il en existe un autre également remarquable dans un bois de la même essence à droite du chemin d'Anduze à Durfort, à deux kil. environ de ce village. Il est plus grand et plus gros que ne l'était celui de Font-Couverte; son tronc a 2, 26 m. de tour, à un mètre du sol; il est droit et élevé, sa tête est arrondie; c'est un fort bel arbre, et sans vanité j'en possède un encore plus beau à *Trépalou*, dépendant du domaine de Sauvage à l'ONO d'Alais. Il est moins connu que les précédens, parce qu'il est dans les montagnes, qu'il faut faire la course exprès pour le voir. Cependant il n'y a que demi-heure de marche, et plusieurs curieux sont venus l'admirer et le mesurer. Il a 3, 05 m. de circonférence. Ses rameaux s'étendent d'une manière régulière à huit mètres en tout sens; sa tête hémisphérique semble taillée et se distingue de fort loin à cause de son feuillage vert foncé, persistant comme chacun sait.

Digitized by Google

CHATAIGNER. — *Fagus Castanea.* — Castagnié.

Nous en avons de très-vieux et de très-grands à la prairie d'Alais et dans toutes les châtaigneraies des Cevennes. Quelques-uns fort touffus étendent leurs branches à sept ou huit mètres, et leur poids les fait pencher jusqu'au sol; d'autres au contraire, trop resserrés dans les vallons, montent droits et forment de longues poutres, solides, légères, ainsi que nous l'avons éprouvé, et durables, puisque nous en avons reconnu de très-saines dans les vieilles charpentes des castels Cevennols.

On rencontre de vieux châtaigniers pourris et creusés intérieurement, ouverts de différens côtés, formant des niches avec des portes et des lucarnes. J'en connais un de près d'un mètre de large qui semble une véritable guérite avec ses meurtrières du côté opposé à l'entrée, qui est régulièrement taillée de 1, 5 m. de haut sur 0, 6 mèt. de large. Il y en a un dans la commune de Rousses encore plus extraordinaire; entr'ouvert de part en part, il forme une ogive régulière assez large et assez élevée pour qu'un homme à cheval puisse y passer, comme sous le chêne dont j'ai parlé. Cet arbre est dans le département de la Lozère, mais à 5, 5 kil. de nos limites, et assez proche de la route de Valleraugue à Florac; tous les paysans l'indiqueront mieux aux voyageurs qui ne regretteront pas de s'écarter un peu pour voir et traverser cette arche vivante.

Ceux qui ne voudraient pas faire des courses exprès dans les montagnes, et qui viendraient au Vigan, verront à la promenade dite *des Châtaigniers*, de très-vieux et très-gros arbres, et plus que nulle part dans un espace aussi restreint. Il y en a quatre appartenant à M. Laporte qui ont 5, 62, 5, 82, 6, 14

Digitized by Google

et 6, 97 mèt. de circonférence à un mètre du sol. A l'extrémité de la même promenade, dans l'enclos de M. le vicomte d'Assas, j'en ai mesuré trois qui, sans être aussi gros, sont plus élevés, plus feuillés, les plus beaux châtaigniers que je connaisse. Le premier à droite a 5, 12 m.; le quatrième à gauche, 5, 33 mèt., et le plus éloigné de la porte d'entrée, 5, 25 mèt. de tour, à un mètre du sol.

Quelques personnes mesurent les arbres à leur base et à hauteur d'homme; en général les mesures moyennes obtenues ainsi seraient un peu moindres, mais pour les arbres qui ont une souche ondulée, raboteuse, près de terre, cette manière de mesurer donnerait une fausse idée de leur grosseur. J'ai mesuré un de ces empâtemens d'environ douze mètres de tour, son tronc n'a pas 2, 5 m. de circonférence vers 1, 7 m. Je dois rappeler un châtaignier mort il y a une trentaine d'années que nous appellions le grand châtaigner du *Prérasclau*. C'était le plus beau des environs d'Alais, généralement connu parce qu'il était au milieu d'une promenade très-fréquentée, qu'on dansait sous son ombrage tous les dimanches, dans la belle saison. Je me rappelle que quatre personnes se touchaient à peine les doigts en l'entourant, il avait par conséquent environ 6, 5 mètres de circonférence.

Nos grands châtaigners du Gard sont bien inférieurs à quelques arbres de cette espèce dont parlent les voyageurs. *Il castagno di centi Cavalli*, le plus renommé, a cinq fois plus de circonférence que celui du Prérasclau, 32, 48!

Observons cependant, sans rabaisser la réputation de ce colosse végétal, que MM. Simond et Derby ont récemment prouvé qu'il était dû à la soudure de plusieurs châtaigners.

Avant de terminer cet article, je dois dire un mot

Digitized by Google

des châtaigniers greffés sur chêne, qui sont à Sauvages et que je fais remarquer aux personnes qui viennent m'y voir : l'un surtout proche du château, qui, greffé assez haut, pousse des rameaux de chêne tout le long de son tronc. Si je n'ai pas parlé de cette greffe en publiant mon mémoire sur le châtaigner (1), c'est qu'elle n'offre absolument aucun avantage, et non parce que je n'en avais pas connaissance, ainsi qu'un savant agronome l'a écrit ; il ne s'est pas rappelé que lorsqu'on l'annonça comme une nouvelle invention, mon fils publia une petite notice sur nos arbres greffés par son aïeul, il y a un siècle (2).

Murier blanc. — *Morus alba.* — Amourié.

Dans les premières notes que j'adressai à la Société royale et centrale d'Agriculture sur nos arbres remarquables, j'indiquais les mûriers de *La Bègude*, entre Nîmes et Uzès, pour les plus gros que je connusse. Depuis lors j'en ai rencontré de pareils dans diverses communes de notre département, et de plus gros à Saint-Hippolyte-le-Fort, chez M. Soulier, au bout du pont de la Planque. Il y en a deux de 3,10 à 3,15 mètres de circonférence, et un troisième de 3,75 m.

Généralement les vieux mûriers ont perdu leurs principales branches, n'ont pas une tête proportionnée à leurs troncs, et ne rendent pas autant de feuille que des arbres d'un âge moyen bien vigoureux.

J'en avais deux, il y a quelques années, dans ma basse-cour d'Alais, plus remarquables sous ce rap-

(1) Page 8, Recueil de Mémoires et d'Observations, t. III, p. 81.
(2) Page 8, Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Hérault, novembre 1838. — Société d'Agriculture du Gard, décembre 1838.

Digitized by Google

port. Leurs troncs presque cylindriques, sur une longueur de 2,5 mètres, avaient l'un 0,80, l'autre 0,86 m. de diamètre. Leurs branches s'élevaient à 9 mètres quoiqu'on eut le soin de les rabattre de temps en temps ; ils repoussaient vite pour aller chercher le soleil et plus d'air au-dessus des murs et des toits qui les entouraient. Bien abrités, arrosés par l'eau qui s'écoulait d'un abreuvoir voisin, et le pied dans le fumier, ces mûriers étaient très-précoces; leurs jeunes feuilles ou leurs bourgeons, auraient pû hâter une éducation de vers-à-soie, et faire économiser la feuille des arbres de la campagne nécessairement plus retardés. Cependant ceux qui achetaient cette feuille préferaient la garder pour la fin de leur éducation lorsqu'il leur en fallait beaucoup, qu'ils étaient pressés, que le temps menaçait d'orage; ils trouvaient avantageux d'avoir sous la main une certaine quantité de feuille en réserve; quelques magnaniers prétendent aussi qu'elle était trop nourrie pour les jeunes vers, et leur convenait au contraire aux derniers temps, et faisait produire des cocons plus pesans.

Ce n'était pas sans danger qu'on cueillait la feuille de ces vieux mûriers, tout le gros bois était pourri dans l'intérieur; les branches auraient cédé sous le poids des ramasseurs s'ils ne les avaient liées entre elles et soutenues par des échelles. Et malgré ces précautions, il arrivait encore des accidens! Pour les éviter, feu mon père sacrifia ces mûriers.

On ne put pas en tirer une planche, ni un bout de bois de service; les troncs et les grosses branches n'avaient de sain que l'aubier et l'écorce : on en fit des ruches à miel, le restant ne fut bon qu'à brûler.

Si nous admettons une certaine proportion de croissance entre les mûriers que nous plantons et les vieux arbres d'un mètre de diamètre, nous ferons

Digitized by Google

voir qu'ils peuvent avoir 250 à 260 ans, et qu'ils proviennent vraisemblablement des pépinières de *François Traucat* qui était de Nîmes, et propagea le premier et le plus la culture du mûrier.

Nous taillons ces arbres pour leur faire produire plus de feuille, ou plutôt pour en faciliter la cueillette, et pour réparer les meurtrissures, les déchirures causées par les ramasseurs; cette taille est funeste à nos mûriers qui ne peuvent pas réparer leur sève perdue, cicatriser des blessures renouvelées annuellement, et périssent plus vite que d'autres espèces d'abres.

OLIVIER. — *Olea europea.* — Oulivié.

Nous avons dans le département du Gard des oliviers qui résistèrent à l'hiver de 1789 et qui ont de 0,66 à 0,75 mètres de diamètre. En général ils avaient souffert et n'ont pas poussé depuis cette époque mémorable aussi vigoureusement que les rejetons des arbres coupés raz terre. J'ai mesuré plusieurs de ces derniers, chez divers propriétaires, à diverses expositions; leur grosseur moyenne est 0,55, ce qui fait 0,175 mètres de diamètre qui, divisé par 51 ans, donne pour l'accroissement annuel 3,43 millimètres : ce qui s'accorde assez bien avec les calculs de *Maschitini* qui l'avait fixé à une ligne et demie ( = 3,375 ).

Nos oliviers furent maltraités de nouveau en 1820; plusieurs périrent jusqu'à leur souche, d'où s'élevèrent ensuite de nombreux rejetons, et ceux-ci sont plus ou moins beaux maintenant, selon qu'on en conserva un, deux ou plusieurs.

Nos olivettes sont donc formées de quatre séries d'oliviers : 1° les plus vieux qui, d'après le calcul précédent, auraient au moins 218 ans et demi; 2°

Digitized by Google

ceux d'un demi siècle, repoussés après l'hiver de 89; 3° ceux d'une vingtaine d'années, sortis des souches recépées en 1820 et 1821; 4° les plus jeunes détachés des autres depuis cette époque. Abstraction faite des qualités de terrain et de la situation des olivettes, des espèces d'oliviers et des soins qu'on en a pris, je ne trouve point de proportion de grosseur entre ces classes d'arbres; j'en trouve moins encore pour leur grandeur qui dépend de la taille à laquelle on les soumet. Dans ces contrées on a l'habitude de les tenir bas pour les préserver des vents froids et faciliter la cueillette de leurs fruits qui se fait à la main; tandis que dans d'autres pays on les abat avec des perches.

Nos plus vieux oliviers ne semblent pas mériter d'être mentionnés dans cette notice. Cependant, si l'on considère l'âge et la largeur de quelques-unes des souches qui leur servent de base, on jugera quelles sont les restes d'arbres très-remarquables, qu'elles ont nourri plusieurs générations d'oliviers, morts successivement à la suite de nos grands hivers; et quelles sont toujours pleines de vie. J'en ai fait découvrir plusieurs, une entre autres, d'où s'élèvent cinq oliviers de 0,05 à 0,11 m. de diamètres, à 0, 8 et 1,3 m. l'un de l'autre. Cette souche, de 2, 25 m. de largeur, vit certainement depuis plusieurs siècles, et peut avoir porté un tronc énorme, comme les oliviers que j'ai vu aux frontières d'Espagne, dans la principauté de Monaco et la campagne de Rome. J'en ai mesuré un à Tivoli de 1,20 m. de diamètre et qui avait dix mètres de hauteur.

Les antiquaires nous font juger de la grandeur d'un monument par les traces de ses fondations. J'ai exhumé des racines, faute de pouvoir montrer ici un olivier remarquable. J'ai fait mention de plusieurs autres arbres dont il ne nous reste pas même la

Digitized by Google

souche; mes souvenirs et les témoignages des personnes qui les ont vus n'en sont pas moins authentiques.

BARON D'HOMBRES-FIRMAS,

*Membre correspondant de l'Institut de France,*
*membre honoraire de la Société des Lettres,*
*Sciences et Arts de l'Aveyron, etc.*

Digitized by Google



## DES BASALTES ET DE LEUR ORIGINE.

Parmi les divers phénomènes géologiques que nous offre notre département, un des plus curieux est peut-être la variété et l'origine des basaltes qui couvrent une partie de son sol. C'est surtout dans l'arrondissement d'Espalion qu'on les trouve en plus grand nombre et sous toutes les formes. Tantôt réunis en faisceaux de colonnes prismatiques d'inégale dimension, ils portent dans les airs leur cime élancée, où l'oiseau de proie trouve un asile inaccessible à ses ennemis; tantôt, n'offrant aucune structure régulière et amoncelée sans ordre, ils forment des pics escarpés, couverts de quelques arbrisseaux rabougris dont les racines vont chercher une nourriture rare dans les fentes que laissent entre eux ces énormes blocs. Dans certains endroits, et ce n'est pas alors l'aspect le moins remarquable, jetés en désordre, dans toutes les positions et sous toutes les formes, ils couvrent une étendue plus ou moins grande, arrêtant toute espèce de végétation, tandis que la riante verdure qui règne autour comme une couronne, forme un contraste frappant avec cette affreuse nudité.

A la vue de ces horreurs où la nature semble s'être fait un jeu du désordre, le voyageur s'arrête. Quelle cause, quelle force assez puissante a pu transporter en ces lieux ces masses d'un si grand poids? Telle est la question qu'il s'adresse à lui-même. Les habitans du voisinage y répondent par des plaisanteries ingénieuses et ont fait des contes merveilleux pour éluder cette question importune. Le passant en rit et pour-

Digitized by Google

suit sa route; mais l'observateur ne se contente pas de ces réponses évasives; il interroge les lieux et les siècles passés, compare ces terrains de formation antique avec ceux que l'on voit se former encore aujourd'hui sur notre globe, et s'il les trouve semblables, il en conclut que c'est une semblable cause qui les a produits.

Les volcans qui sont encore en activité vomissent de leur sein des matières liquéfiées qui forment, par le refroidissement, des roches semblables à celles que l'on rencontre sur plusieurs points de nos contrées; on voit d'ailleurs dans ces mêmes endroits des excavations qui ont une analogie parfaite avec des cratères fermés maintenant, mais que l'homme a vus ouverts : n'est-il pas logique de conclure de là que ce sont les volcans qui ont également formé ces dernières roches ? Aussi la science est-elle unanime sur cette origine, et on ne peut douter que cette partie de notre pays, si fertile de nos jours, n'ait éprouvé autrefois les plus fortes commotions, et n'ait été ravagé par ces feux souterrains dont les violentes éruptions changent quelquefois la face des contrées. C'est donc en observant ce qui se passe encore dans les lieux où règnent ces foyers d'incendie, que nous pourrons trouver une explication de ce qui a dû se passer chez nous à cette époque déjà si reculée et dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir.

Mais ces formations qui s'offrent à nous sous des aspects si divers, peuvent-elles s'expliquer par cette seule cause ? Je vais essayer de le démontrer.

Lorsqu'un volcan se forme, le sol supérieur éprouve presque toujours un soulèvement plus ou moins considérable, occasionné par la force du feu intérieur qui cherche à s'échapper. Les couches horizontales sont brisées, soulevées en forme de cône ou de pyramide formée de fragmens désunis qui se séparent

Digitized by Google

d'autant plus que le soulèvement est plus grand. Bientôt l'obstacle qui s'opposait à l'issue des gaz est violemment écarté, le cratère se forme au sommet de la pyramide; des matières, fondues ou calcinées par l'intensité du feu, sont projetées, l'air est obscurci par une épaisse cendre qui en retombant couvre la terre et favorise plus tard la végétation. Mais en même temps une partie des matières liquides, arrêtée dans sa marche par les parois du cratère, ou soumise à une force moins directe, n'arrive que jusqu'aux bords, d'où elle découle sur la surface extérieure, formant des ruisseaux enflammés lorsqu'elle est assez abondante. Ces matières liquides, qu'on appelle laves, parcourent un espace plus ou moins grand, jusqu'à ce qu'un obstacle s'oppose à leur marche ou que le refroidissement leur ôte la liquidité. Si elles rencontrent dans leur cours quelqu'une des crevasses occasionnées par le soulèvement, elles s'y jettent et produisent, en s'y figeant, un mur d'une seule pièce, auquel la crevasse sert de moule. Ce mur, d'abord souterrain, se montrera plus tard lorsque les pluies et les éboulemens auront emporté les terres meubles dans lesquelles il s'est formé, et de là viennent ces murailles basaltiques, plus ou moins épaisses, que l'on voit dans quelques localités (1), et qui s'élèveront encore plus lorsque les terres qui les couvrent en partie auront été entraînées.

Après avoir rempli les cavités qui se trouvent sur son passage, la lave continue sa marche jusqu'à ce que, arrêtée par une barrière assez forte ou arrivée sur la plaine, elle forme un lac de feu ou s'étend en nappes liquides; bientôt les pluies qui tombent sur ces masses brûlantes, le retrait occasionné par la

(1) On voit une de ces murailles très-remarquable au-dessous du château de Roquelaure, près de Saint-Côme.

Digitized by Google

coagulation, les font éclater dans tous les sens; alors elles forment ces roches composées d'une infinité de pièces, ou ces pavés naturels en dalles de diverses dimensions, que l'on rencontre souvent sur nos montagnes (1).

Lorsque l'éruption se ralentit, la force de projection diminuant peu à peu, la lave coule plus lentement et avec une chaleur moins intense. Elle devient pâteuse, s'arrête à peu de distance du cratère, se fige en laissant l'espace parcouru couvert de lames ondoyantes, et conserve ainsi après le refroidissement la forme d'un ruisseau dont le froid aurait suspendu le cours (2). Bientôt la lave s'arrête dans le cratère même et l'obstrue par sa coagulation. Si les choses demeurent long-temps dans cet état, le volcan est éteint, et la lave se refroidissant de plus en plus constitue une roche moulée dans le cratère, en forme de boyau, dont l'une des extrémités se trouve à la surface du sol, et l'autre extrémité aboutit au foyer de l'incendie qu'on croit être le noyau incandescent du globe.

Mais ce n'est ordinairement qu'après plusieurs siècles d'activité qu'un volcan s'arrête pour toujours. Le plus souvent sous un cratère fermé couve une nouvelle explosion. La chaleur intérieure continuant d'agir, les gaz se forment de nouveau; ne trouvant plus d'issue, ils se condensent, et par leur force expansive tendent à écarter l'obstacle qui les comprime. Bientôt cet obstacle cède, le cratère est rouvert et les laves durcies qui le formaient sont lancées avec force et quelquefois à de très-grandes distances. C'est

(1) Le canton de Saint-Chély en offre plusieurs exemples.

(2) Le pic de Roquelaure présente plusieurs de ces ruisseaux de lave figée. On reconnaît les traces de beaucoup d'autres sur les montagnes d'Aubrac.

Digitized by Google

à une semblable cause qu'il faut attribuer l'origine de ces blocs de basalte que l'on rencontre çà et là sur les penchans de ces mêmes montagnes, et même sur toute la rive du Lot, à des distances assez grandes des volcans qui ont pu les produire.

Mais lorsqu'une nouvelle éruption a lieu, elle est toujours précédée par des secousses plus ou moins violentes; le sol environnant est agité, soulevé; les anciennes laves, durcies et fondues, perdent leur position primitive, sont bouleversées, amoncelées les unes sur les autres, et présentent après la secousse cet état de désordre dans lequel on les voit dans certaines localités (1); la nouvelle éruption donne de nouveaux écoulemens; les phénomènes déjà produits se renouvellent et persistent jusqu'à ce qu'une semblable cause les détruise.

Mais supposons qu'un volcan ait fait à l'extérieur son dernier effort et que son cratère, refermé par les laves, présente aux feux souterrains assez de résistence pour arrêter toute explosion; ces laves, comme il a été remarqué déjà, conserveront après s'être coagulées la forme du cratère qui leur a servi de moule. Ce sera une colonne souterraine coulée d'un seul jet, mais qui en se refroidissant se contractera, se fendra dans tous les sens, de manière à paraître formée de plusieurs pièces juxta-posées, et si une cause quelconque brise le moule qui l'environne ou le pousse en dehors, elle formera ces pics escarpés, ces roches en colonnes prismatiques qui semblent sortir de terre, comme des os disloqués d'un cadavre. Or, le premier de ces effets a dû nécessai-

(1) Le *puy* de Fraysse, au sud-est d'Espalion; le village de Lavergné, entre Saint-Chély et Aubrac, présentent plusieurs de ces amas de basaltes que l'on retrouve en beaucoup d'autres endroits.

Digitized by Google

rément se produire par le laps des temps, et le second est très-probable :

Car 1° les terres qui forment les sommets où sont situés ces cratères sont presque toujours sablonneuses ou calcinées et par là même très-friables. Les eaux les désunissent ou les dissolvent facilement, les entraînent dans leur chute, et la roche, dépouillée de son enveloppe terreuse, semble s'élever de plus en plus à mesure que cette dénudation s'effectue ;

2° Lorsqu'un cratère se ferme et que le volcan n'agit plus à l'extérieur, le feu intérieur n'est pas pour cela éteint ; il lutte encore contre l'obstacle qui l'arrête, et s'il ne parvient pas à l'écarter et à se faire jour, du moins il peut avoir assez de force pour l'ébranler, le soulever même, comme on voit quelquefois des rochers surgir au milieu des mers et former de nouvelles îles, sans qu'il y ait eu aucune explosion volcanique. Ce qui vient à l'appui de mon assertion, c'est que les pays volcanisés éprouvent des tremblemens de terre plus fréquens que partout ailleurs, long-temps après que les volcans ont disparu.

Outre les basaltes dont je viens de parler, on trouve encore sur la crête des montagnes une autre espèce de pierre que les habitans du pays appellent pierre de taille, parce qu'elle est assez tendre pour être taillée et débitée sous toutes les formes. Cette pierre, celluleuse comme la ponce mais plus compacte, est aussi un basalte qui a été traversé par les gaz avant son entière coagulation. On la trouve en blocs disséminés à peu de distance les uns des autres. Ces blocs, dont la forme est irrégulière, les surfaces raboteuses et les angles vifs, ne peuvent être que les fragmens d'une plus grande masse de même structure, qui aura été brisée par une puissante force et dont les éclats auront été dispersés. C'était peut-être la lave qui for-



Digitized by Google

mait la couche supérieure du cratère lorsqu'il a été fermé. Les gaz enfermés dans l'intérieur ne conservant plus assez de force pour pousser ces substances hors du cratère, se seront échappées en les traversant bulle à bulle et comme par bouillonnement, jusqu'à ce que, suffisamment refroidies, elles auront opposé une résistance complète. Mais avant d'arriver à ce point elles ont dû se boursouffler à cause d'une infinité de petites bulles qui, engagées dans l'intérieur devenu visqueux, n'ont pu arriver au contact de l'air. De là cette multitude de cavités dont ces pierres sont criblées. Une éruption subséquente brisant cette croûte ainsi transformée, en aura lancé les débris épars que l'on retrouve aujourd'hui sur la crête de nos montagnes.

J.-F. D.....

Digitized by Google

# MONUMENS RELIGIEUX.

## INTRODUCTION.

Lorsque les apôtres du Christ apportèrent la foi dans les Gaules, ils se trouvèrent en présence d'un peuple grossier, impressionnable et dont toute la morale consistait dans des pratiques matérielles. Les prêtres de la religion nouvelle firent l'éducation de ces enfans des forêts; mais la piété, en se réveillant dans ces cœurs vieillis par l'ignorance, dut se traduire d'abord dans un culte grandiose, majestueux, et parler un idiome visible, analogue à la nature des néophytes. L'architecture se produisit : elle devint alors l'expression sublime de la foi, le meilleur conducteur de l'idée et la langue parlante du siècle. Ainsi l'architecture et la foi marchèrent ensemble vers leurs communes destinées, en comprenant néanmoins deux grandes périodes bien tranchées qui sont le *style roman* et le *style ogival.*

Dans cette première période de l'architecture chrétienne, à laquelle on a donné très-improprement le nom de gothique et qui commence chez nous au IV<sup></sup>e siècle, tout est sombre, grave et mystérieux. Ce n'est que par degrès que le monument religieux sortira de cette nuit de deuil. On dirait que le catholicisme craint encore d'avouer sa mission à ses initiés. Dans ce siècle de bruit et de mouvement, l'église elle-même s'élance à peine de terre; à moitié souterraine mais un peu plus hardie qu'au jour des catacombes, elle n'ose que timidement hasarder sa tête à la lumière.

Digitized by Google

Voyez la Basilique, ce premier temple consacré au culte chrétien : comme elle est simple dans son plan, modeste dans ses proportions ! Ecrasé sous son propre poids, affaissé sous sa lourde masse, l'édifice n'offre aucune coquetterie, aucune prétention, aucun ornement extérieur. La crainte de la persécution semble rendre, malgré lui, le culte circonspect; il voudrait qu'on ignorât, s'il était possible, ses débuts, tant il cherche à se soustraire aux regards. Aussi le siècle ambiant et agité passe-t-il avec indifférence à côté des gros murs de la silencieuse basilique ; il ne soupçonne même pas son existence.

Mais pénétrez dans l'intérieur, et vous verrez encore plus d'humilité. Lorsque vous avez franchi le seuil de l'entrée étroite que forme l'arceau surbaissé du plein-cintre, tout, devant vous, est solitude, ombre et mystère. Vous rentrez alors sous terre par des escaliers qui s'ouvrent béants sous vos pas. Vos regards se perdent dans les cryptes ténébreuses, dans l'ombre des absides, sous des allées de piliers lourds et carrés. Vous frissonnez en voyant surplomber sur vos têtes une voûte basse, humide, froide, qu'un demi-jour terne éclaire d'un pâle rayon à travers de rares et d'étroites fenêtres. Ne cherchez point dans cet édifice souterrain aucun des ornemens de l'architecture païenne qui pourraient égayer ou distraire votre pensée sombre et glacée. L'artiste chrétien n'a deviné que les harmonies qui naissent du mystère et de l'obscurité. Aussi point de colonnes légères; les entablemens antiques sont supprimés; les chapiteaux ne forment que de larges couronnemens qui supportent toute la masse de l'édifice; et, afin que ce lieu vous inspire une plus sainte terreur, vous ne voyez que des hiboux, des chauve-souris et des orfraies de pierre, abattus sur ces gros piliers. Tel est le caractère de l'architecture religieuse, aux premiers siècles

Digitized by Google

du catholicisme dans les Gaules, époque d'ignorance, de guerre et de force brutale, où l'édifice tirait ses effets du contact du christianisme avec une société barbare. Nous allons suivre ses développemens à travers la période féodale.

Au commencement du Xe siècle, l'idée religieuse a grandi. Son influence a eu le dessus là où elle avait à craindre une réaction. Aussi le monument chrétien se montre partout plus audacieux. Les gros piliers saxons, lombards, romans ou bysantins, surmontés du plein-cintre, s'exhaussent plus hardis; des colonnes torses, et des colonnes garnies des piédestaux ioniques annoncent qu'une révolution va s'opérer. En effet, l'édifice lui-même a perdu sa modestie de forme et sa gravité silencieuse. Des tours surgissent sur sa tête et de grandes voix d'airain annoncent au loin sa présence. On sent que l'église veut être de ce monde. Aussi, à dater de ce jour, le monument a plus d'air, plus de lumière et plus d'élégance. Sur le sommet des tours, on distingue déjà l'origine des flèches. Les ornemens extérieurs ont encore plus de prétentions. Sur les murs on voit saillir une corniche que supportent des modillons, figurant des têtes grimaçantes d'hommes, d'animaux et de griffons; souvent on y rencontre des obscénités répandues à profusion par la caricature du temps; et sur les angles, à forte saillie, s'élèvent déjà timidement mais d'une manière bien caractérisée de petites tourelles ou clochetons.

Les ornemens intérieurs ne le cèdent point à ceux du dehors; car si nous avons vu l'église des premiers temps nue, déserte, froide, avec ses lourds piliers, son plein-cintre et ses ouvertures rondes, il n'en est point ainsi au Xe siècle. La vie, l'animation est répandue dans le corps du monument chrétien. Les portes et les fenêtres sont décorées par des torsades, des damiers et des figures en demi-relief; les colonnes

Digitized by Google

se [illegible] en [illegible] [illegible] pour [illegible] à [illegible] et [illegible] la société chrétienne ; et sur les chapiteaux, autrefois [illegible] et [illegible], se [illegible] maintenant des feuillages, des [illegible], des [illegible] [illegible] ou des [illegible]. [illegible] compris d'[illegible] sous l'influence que Charlemagne a donnée à l'[illegible] ; [illegible] [illegible] encore dans le silence et l'[illegible] du cloître.

L'impulsion [illegible] et l'art, en se [illegible], devait faire grandir et perfectionner l'architecture jusqu'au XIIe siècle. L'esprit humain se réveilla par la poésie ; la terreur millénaire et les inquiétudes d'un cataclysme nouveau étant dissipées, la civilisation reprit sa marche et l'architecture tout son élan. « L'élégant plein-cintre byzantin, dit un auteur, remplaça les lourdes arcades et les robustes piliers romains : une nouvelle architecture religieuse, svelte et délicate, comme tout ce que produit la terre des Hellènes, pénétra dans notre Occident. On vit cette belle étrangère, venue à la suite des pèlerins, des chevaliers croisés, parcourir nos provinces du midi et du centre, s'arrêter quelque temps dans les vallons de la Normandie, et se mirer dans les eaux du Rhin. » Après la basilique qui comprend toute une époque, la cathédrale était venue opérer sa révolution. Quelle distance entre ces deux monumens ! Le premier avec son caractère grave, sombre et mélancolique, avec ses lignes écrasées et son plein-cintre qui l'affaisse, ressemble parfaitement à une œuvre dont l'idée était conçue à une époque de servitude et de barbarie ; le second, au contraire, porte sur chacune de ses lignes le caractère de la liberté et de l'indépendance religieuse de son siècle. On pressent déjà toute la hardiesse de la révolution que va opérer l'ogive ; partout on commence à voir poindre la grâce, l'élégance et la légèreté ; les voûtes deviennent plus hardies ; des

Digitized by Google

statuettes décorent la porte d'entrée dont les voussures et les tympans sont ornés de bas-reliefs représentant les attributs de la Divinité ou différents sujets religieux. Tout l'Evangile, en un mot, est écrit maintenant au ciseau ou buriné sur la pierre.

Le grand livre de la Doctrine est ouvert à tous les yeux sur les grandes pages du monument religieux. Des Saints de granit, au buste long et raide, revêtus de couleurs ou de dorures, gardent immobiles les avenues de l'édifice. Des trèfles, des zigzags, des arabesques brillent, sillonnent, courent sur les moulures; les colonnes s'élancent plus sveltes, plus élégantes; les chapiteaux sont surchargés de broderies, de dessins continuant la caricature de la période précédente et représentant des têtes fantastiques, grotesques, immondes, ou bien les figures grimaçantes, joyeuses, riantes, sérieuses des péchés et des vertus chrétiennes : œuvres de l'imagination et de la foi, de la vérité et de l'erreur, de la religion et de l'incrédulité; lutte imposante, qui compte pour adversaires l'esprit chrétien du siècle d'une part, et l'esprit de liberté et d'indépendance de l'autre, et dont les corporations de tailleurs de pierre ou francs-maçons furent la représentation vivante.

Enfin la troisième rénovation s'accomplit. Tout, dans l'édifice chrétien, se change et se transforme. L'ogive prend sans hésitation sa forme élancée, mais avec une grâce, une précision inimitables. Plus de ces arcades cintrées, lourdes ou légères selon qu'elles étaient romaines ou grecques; plus d'élégantes rotondes, plus de coupoles orientales, plus de toits en terrasses; tout bâtiment qui surgit de terre se termine invariablement en cône, en flèche, en obélisque; combles et clochers, tout devient aigu, effilé, pyramidal; les portes, les fenêtres, les voûtes suivent ce mouvement ascensionnel. Partout l'ogive a remplacé

Digitized by Google

le plein-cintre; et ce n'est pas là un hasard, un accident géométrique, un caprice éphémère : c'est un goût général, instinctif, ressenti de tous, et qui règne près de trois cents ans sans réclamation ni partage.

Le chêne, la vigne, le lierre, la rose, toutes les feuilles de nos bois, toutes les fleurs de nos prairies sont ingénieusement combinées pour former une ornementation toute nationale qui, par sa variété, par la richesse de ses formes, s'harmonisera mieux avec les édifices chrétiens que les feuillages exotiques de l'Italie, de la Grèce et de l'Orient.

Les roses, ces merveilles des cathédrales gothiques, s'ouvrent, s'épanouissent, étalent leurs riches compartimens de vitraux aux mille couleurs; les contours des portes disparaissent sous une profusion incroyable de fines ciselures. Voyez avec quel art admirable les architectes ont su élever à des hauteurs prodigieuses des voutes si légères et si solides. Traversées par des nervures peu saillantes qui les soutiennent sur leurs longs bras croisés, elles bravent, après une durée de plusieurs siècles, les efforts du temps et les ravages des élémens.

Ce fut, en un mot, dans le cours du treizième et du quatorzième siècle que l'architecture religieuse parvint à son plus haut degré de splendeur, à toute la plénitude de sa puissance ; à cette époque elle peut être considérée, au point de vue des arts, comme l'expression la plus complète de la pensée chrétienne.

---

Tous les édifices religieux signalés dans ce travail ne nous sont point parfaitement connus. Aussi c'est moins une description exacte que nous donnons ici qu'une suite d'annotations, mêlées d'un peu d'histoire et d'un peu d'art, pour appeler sur nos anciens monumens

Digitized by Google

l'attention des archéologues et provoquer de meilleures observations.

Nous y faisons figurer 1° les églises romanes; 2° les édifices religieux qui, sans avoir une origine aussi ancienne, se recommandent néanmoins par leur architecture, leur ornementation intérieure ou par quelque circonstance de leur histoire.

Nous désignons sous le nom d'architecture *romane* ou *byzantine*, bien caractérisée par le plein-cintre, celle qui a régné depuis le cinquième siècle jusques vers la fin du douzième.

Cette architecture a été divisée, d'après ses variations, en plusieurs époques distinctes :

Primordiale, de l'an 400 à l'an 1000;

Secondaire, de l'an 1000 à l'an 1100;

Tertiaire ou de transition, de 1100 à 1200.

On appelle celle-ci de *transition*, parce qu'elle précéda immédiatement l'introduction de l'ogive et que les deux styles, dans beaucoup d'édifices de la fin du douzième siècle, se trouvent confondus (1).

Nous devons faire observer aussi que la plupart des églises romanes ont subi, depuis leur origine, des remaniemens qui ont profondément altéré leur type primitif, et que c'est sur chacune des portions de cet ensemble hétérogène qu'il faut chercher la date particulière que les arts du moyen-âge y ont inscrite.

Il n'est point probable qu'aucune de nos anciennes

(1) On a pareillement établi trois divisions pour l'architecture gothique, plus convenablement nommée aujourd'hui architecture *à ogives*, parce que l'ogive ou l'arc en tiers point forme son caractère essentiel.

Style ogival primitif ou à lancettes, de l'an 1200 à 1300.
Secondaire ou rayonnant, de l'an 1300 à 1400.
Tertiaire ou flamboyant, de l'an 1400 à 1550.

Cette architecture, introduite vers la fin du douzième siècle, dura, comme on sait, jusqu'au milieu du seizième siècle, époque de la Renaissance ou du retour vers l'art antique.

Digitized by Google

églises remonte à l'époque primordiale de l'architecture romane. Bien peu de ces monumens ont pu traverser les âges et parvenir jusqu'à nous. Toutes les constructions de ces temps reculés, dit un archéologue, devaient être extrêmement imparfaites, considérées sous le rapport de l'art. Elles n'ont pu échapper à la destruction, et il en reste beaucoup moins de traces que des constructions romaines, exposées à tant de ravages, minées depuis tant de siècles par la main du temps et par les efforts des hommes.

Si l'architecture, sous Charlemagne, prit un moment un bel essor, grâce aux artistes Byzantins que ce prince avait attiré dans son empire, les effroyables malheurs qui éclatèrent sous ses successeurs, l'invasion des Barbares, les guerres, les dévastations, l'anarchie féodale où fut plongée la France, arrêtèrent tout-à-coup le mouvement qu'avait imprimé aux arts et à la civilisation ce grand monarque, et durent amener la ruine d'une grande partie des édifices religieux ou empêcher qu'on n'en construisît de nouveaux.

A ce désordre incessant vint se joindre bientôt cette impression de tristesse et de désespoir qui accabla les esprits à l'approche de l'an mille, époque fatale qui devait être marquée par la plus horrible des catastrophes, la fin de toutes choses. Les chroniqueurs sont unanimes pour signaler cette terreur générale et profonde qui s'empara alors des populations catholiques. Bien loin de songer à élever de nouvelles églises, on ne songeait pas même à réparer celles qui tombaient en ruines. A quoi aurait servi aux nations d'ériger à grands frais des monumens qui dans quelques jours, dans quelques instans peut-être, allaient périr avec elles ?

Ce ne fut qu'après l'expiration de ce terme fatal que la sécurité renaissant dans les esprits, une activité nouvelle se déploya au sein de la société chré-

Digitized by Google

tienne, et le mouvement des arts fut favorisé par la forte organisation qui avait mis fin à l'anarchie et par toutes ces notions d'architecture qui, avec les pèlerins et les Croisés passèrent de l'Orient en Occident.

C'est là belle époque de l'architecture romane. C'est de ce temps, c'est-à-dire du onzième et du douzième siécles que datent la plupart des églises que nous allons signaler. Si vous voulez voir quelques-uns de leurs vestiges, nous vous dirons avec un écrivain : Hâtez-vous, car chaque jour les ronces et les grandes herbes les effacent ou en recouvrent les débris amoncélés par les ravages du temps et le vandalisme des hommes.

---

## I.

### EGLISES ROMANES.

| | CANTONS. |
|---|---|
| Conques, | Conques. |
| Perse, près Espalion | Espalion. |
| Lévignac, | Id. |
| Le Cambon, | Id. |
| Aubrac, | St-Chély. |
| Verlac, | St-Geniez |
| Pierrefiche, | Id. |
| Ste-Eulalie-d'Olt, | Id. |
| Sebrazac, | Estaing. |
| Bonneval, | Id. |
| Vinnac, | Id. |
| Bozouls, | Bozouls. |
| Rodelle, | Id. |
| Moret, | Marcillac. |
| St-Austremoine, | Id. |
| St-Laurent-de-Salles, | Id. |

Digitized by Google

| | Cantons |
|---|---|
| Le bourg de Salles, | Marcillac. |
| Souyry, | Id. |
| Sévérac, | Sévérac. |
| St-Dalmazy, | Id. |
| Lavernhe, | Id. |
| Lapanouse, | Id. |
| St-Grégoire, | Id. |
| Canac, | Campagnac. |
| Estables, près St-Laurent, | Id. |
| Canet, | Id. |
| Saint-Saturnin de Lenne, | Id. |
| Vimenette, | Laissac. |
| Cruéjouls, | Id. |
| Vezouillac, | St-Beauzély. |
| Castelnau de Levezou, | Id. |
| Verrières, | Id. |
| Montjaux, | Id. |
| St-Agnan, | Vesins. |
| Saint-Amans de Scoudournac, | Id. |
| Saint-Amans du Ram, | Id. |
| Le Poujol, | Salars. |
| Nant, | Nant. |
| Sylvanès, | Camarès. |
| Plaisance, | Saint-Sernin. |
| Cabanès, | Naucelle. |
| St-Martial, | Id. |
| Loc-Dieu, | Villefranche. |
| Villeneuve-la-Crémade, | Villeneuve. |
| Notre-Dame-de-Joie ? | Id. |
| Balaguier, | Asprières. |
| St-Martin-de-Bouillac, | Id. |
| Aubin, | Aubin. |

Digitized by Google

**Ste-Foi de Conques.** — XI[e] siècle.

L'église de Ste-Foi de Conques, un des monumens byzantins les plus remarquables de France, résume l'expression de l'art au commencement du onzième siècle, époque à laquelle remonte sa construction. Nous ne dirons rien de son architecture qui a été savamment décrite par un de nos meilleurs archéologues (1). Cette église, si intéressante sous le rapport de l'art, ne l'est pas moins par ses souvenirs. Des générations ont passé laissant d'éternelles empreintes sur ses dalles. A l'aspect de ses murs noircis par le temps, on croit voir encore les moines de Cîteaux s'agiter comme des ombres, avec leurs longues œuvres de patience et de travail, fertilisant la campagne, cultivant les ronces, ou se posant comme saint Bruno dans la Chartreuse au milieu des vallées désertes et des rochers stériles.

Nous reviendrons sur cette ancienne abbaye pour en faire connaître sommairement l'histoire.

**Perse, près Espalion.** — XI[e] siècle.

Perse était dans le principe un monastère de l'ordre de St-Benoît qui fut réuni à celui de Conques. Une ancienne tradition du pays lui donne pour fondateur Charles-Martel. Il ne paraît pourtant pas que l'église qui existe aujourd'hui ait une origine aussi ancienne. M. Mérimée, qui l'a visitée, la croit du commencement du onzième siècle. Il faut en excepter les deux chapelles, bâties en 1471, comme l'indique une inscription gravée sur les murs. Cette église, considérée

(1) Notice de M. Mérimée publiée dans le 2e volume des *Mémoires de la Société*, page 231.

Digitized by Google

dans son ensemble, est d'une élégante simplicité : mais l'ornementation intérieure ne répond pas à la beauté de l'édifice. La sculpture n'y a produit que de grossières ébauches (1).

**St-Jean-Baptiste de Lévignac.** — XI[e] siècle.

Cette petite église, située à quelques minutes de St-Côme, est bâtie sur le revers méridional d'un tertre au pied duquel coule la rivière du Lot. De ce point la vue s'étend sur le riant vallon qui se creuse entre les deux chaînes de montagnes : l'une aux flancs pelés et rocailleux, couronnée par des ruines (2) ; l'autre portant jusqu'aux nues ses larges sommets, ses forêts sombres et sauvages.

Les formes architecturales annoncent la deuxième époque romane. L'édifice se termine à l'orient par trois absides ; du côté de l'ouest s'ouvre la grande porte décorée de riches moulures. On observe d'ailleurs à Lévignac les dispositions communes à la plupart des églises du même âge, soit dans le plan général, soit dans l'appareil : corniche historiée régnant le long des murs sous les combles, plein-cintre aux arcades et aux voûtes, nefs formées par deux rangées de colonnes gracieuses dont les chapiteaux ornés de feuillages rappellent les chapiteaux corinthiens.

L'église de Lévignac appartenait autrefois à l'abbaye de Bonneval. Ravie depuis un demi-siècle aux pompes de la religion, elle sert aujourd'hui de cave et de magasin.

(1) Voir la description de l'église de Perse par M. Mérimée. *Mémoires de la Société*, tome II, page 538.

(2) Le vieux château de Roquelaure.

Digitized by Google

## St-Julien-du-Cambon.

Le galbe byzantin se retrouve au Cambon comme à Lévignac : aux voûtes de l'abside, du chœur, du transept, de la nef, des bas-côtés (1), dans les sculptures des chapiteaux et des autres membres d'architecture. De plus, on y voit trois clochers : un très-petit au centre de la croisée ; les deux autres en pyramide et d'inégale grandeur couronnant la face occidentale.

L'érection des tours pour recevoir des cloches ne remonte pas en France au-dela du huitième siècle. Le premier usage des cloches elles-mêmes est communément fixé au cinquième. Les clochers furent d'abord écrasés et quadrilatères, surmontés d'un toit sans élégance, à double égoût, ou pyramidal et à quatre pans. On les plaça au-dessus des transepts, ensuite sur la porte occidentale : quelques architectes moins hardis en firent une construction isolée.

Ces tours se multiplièrent beaucoup au onzième siècle, et il n'est pas rare d'en trouver jusqu'à trois dans le même édifice. Elles soutenaient ordinairement un comble en pierres pyramidal ou conique, le plus souvent quadrangulaire et se terminant brusquement en pointe obtuse. Les flèches aiguës n'appartiennent guère qu'à l'époque ogivale.

On rencontre aussi communément, dans les églises de la période secondaire, de très-petits clochers ordinairement placés au centre de l'édifice et composés d'une simple arcade à jour, sous laquelle la cloche est suspendue. Tel est celui qui surmonte le transept de l'église du Cambon.

(1) Les chapelles, de forme ogivale, sont d'une époque postérieure.

Digitized by Google

On prétend que cette église fut jadis une dépendance de l'ordre du Temple.

Plusieurs écussons portant des figures emblématiques ou blasonnées paraissent aux voûtes et sur les murs.

La première et la deuxième chapelle à gauche sont décorées du monogramme du Christ. Dans cette dernière on voit, sur un écu rond, la figure héraldique qu'on nomme *une Foi* (deux mains qui se joignent) ; sur d'autres écussons saillissent les anciennes fleurs de lys de France.

Au clocher, une grande pierre armoriée porte écartelé au 2 et 3 d'azur à trois besans d'or, à la bande brochante de même. C'étaient sans doute les armes du seigneur dominant.

Le chevet est orné de belles sculptures.

Une courte inscription, placée sur un des pieds droits du portail n'a pu être déchiffrée.

### Aubrac. — XII[e] siècle.

Le onzième et le douzième siècle sont l'époque des grandes épopées religieuses. Pèlerinages lointains, guerres d'outre-mer, fondations pieuses, tout démontre la foi ardente qui s'alliait au courage guerrier dans les races féodales. Le fils d'un roi d'Angleterre, visitant les lieux saints pour *le salut de son âme* et passant par le Rouergue, jette les fondemens d'un monastère à Clairvaux; un prince Hongrois vient des bords du Danube pour déposer son offrande et ses vœux aux pieds de Notre-Dame de Ceignac. Les rois, les comtes, les seigneurs bâtissent en tous lieux des églises et dotent magnifiquement les monastères ; un jeune comte de Flandres, Adalard, allant en pèlerinage à St-Jacques-de-Compostelle, est surpris sur les montagnes d'Aubrac par une troupe de bandits; il se

Digitized by Google

défend valeureusement et, sauvé du danger, il fonde en ce lieu un vaste couvent qui servira désormais de refuge aux voyageurs égarés comme lui (1); mélange de prêtres, de chevaliers et de servans appelés à remplir tous les devoirs d'une hospitalité sainte. C'est cette église, dernier débris de l'ancienne maison hospitalière, que le digne curé d'Aubrac cherche à tirer de l'abandon où depuis un demi-siècle elle est laissée. Dieu vienne en aide à sa généreuse entreprise (2) !

Quel était cet Adalard, comte pèlerin, qui allait ainsi par monts et par vaux accomplir un vœu de piété dans de lointains pays? Il descendait de Beaudoin, dit *Bras de fer*, qui enleva Judith, fille de Charles-le-Chauve, obtint grâce du monarque irrité et eut en dot les terres de la Flandre, ce beau débris de l'empire de Charlemagne. Il comptait parmi ses aïeux, tous hommes de cœur et de batailles, l'inexorable Beaudoin II, qui fit assassiner Foulques, archevêque de Rheims, et mourut dans l'impénitence finale; Arnoul II, le Tricheur et le traître, qui tendit des embuches à Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, et le fit frapper à travers sa cotte de mailles. Il était aussi de la lignée de Beaudoin-le-Barbu, célèbre dans les guerres féodales. Que de méfaits dans cette noble race, et combien dut être lourde la tâche expiatoire que s'imposait le dévot Adalard? A l'époque dont nous parlons, le chef de la maison était Beaudoin-le-Débonnaire, brave et hardi néanmoins, grand cons-

(1) St-Bernard de Menthon avait donné le modèle de cet institut en établissant le premier sur la cime des Alpes, vers le milieu du dixième siècle, ce fameux hospice qui depuis a porté son nom.

(2) Le conseil-général du département, dans sa session de 1841, a voté quelques fonds pour la restauration de cet édifice qui appartient au style byzantin de transition.



Digitized by Google

tructeur de châteaux; et qui fit creuser les grands fossés qui séparent l'Artois de la Flandre (1).

Au milieu de cette ardeur de piété qui dominait le siècle et de cette passion de périlleuses conquêtes qui agitaient les seigneurs, le besoin de la vie errante, aventureuse, même dans le repentir, fit naître le goût des pèlerinages lointains.

Les pèlerinages devinrent de grandes caravanes qui passaient les Alpes et les Pyrénées pour aller prier sur les tombeaux de Saint Pierre et de Saint Jacques. Les pèlerins étaient armés et accompagnés d'une longue suite d'hommes d'armes; ne falloit-il pas se défendre contre les voleurs et les mécréans qui se tenaient au passage étroit des montagnes? Bien en valut au noble chevalier Flamand.

Adalard, en 1022, n'avait fait, pour ainsi dire, que jeter les fondemens de l'hôpital d'Aubrac; ce fut, d'après la tradition, frère Dordé, son cinquième successeur, né à Aunac et vivant au milieu du douzième siècle, qui fit bâtir l'ancien monastère et l'église qui subsiste encore.

Tous les seigneurs contemporains contribuèrent à l'opulence et à la splendeur de cet hospice. Sur les cartulaires de la domerie étaient inscrits les noms les plus illustres. Un siècle après sa fondation, c'est-à-dire en 1162, l'évêque de Rodez, Pierre, en changea la constitution et soumit les religieux à la règle de St-Augustin.

Dans la suite des temps la vie licencieuse des moines Augustins força les évêques à leur ôter l'administration de la maison d'Aubrac. On la confia d'abord

(1) Meier, *Annales de Flandre ad ann.* 1036—1060. — Art de vérifier les dates. — *Hugues-Capet*, par M. Capefigue.

à des prêtres séculiers et, vers la fin, aux chanoines réguliers de Chancelade (1).

### Ste-Eulalie-d'Olt. — XII[e] siècle.

Une inscription découverte par M. l'abbé de Fajole, curé de Ste-Eulalie, fait naître quelques difficultés sur l'époque probable de la fondation de cette église. Cette inscription, en latin barbare, se trouve gravée en creux autour de la table d'un vieux autel (2), depuis long-temps arraché à sa destination primitive et qui sert aujourd'hui de support à un autel nouveau. Elle porte d'un côté :

*Aldemarus ac si indignus sacerdotus ædificavit hic domum Domini pro anima Odærii arkidiaconi.*

De l'autre : *Deusdedit episcopus dedicavit hanc Ecclesiam septimo idus madii anno ab Incarnatione Domini Ugone sacerdote Rainaldo levita.*

On voit d'après ce monument paléographique que l'église de Ste-Eulalie, construite par un certain Adhémar pour le salut de l'âme d'Odœrius, archidiacre, fut consacrée par l'évêque Deusdedit, sous le ministère du prêtre Hugues et de Raynald, lévite. Reste à savoir à quel Deusdedit se rapporte cette dédicace; car l'inscription qui précise les ides de mai n'indique point l'année, et trois évêques du nom de Deusdedit ont gouverné l'église de Rodez : Deusdedit I[er], au commencement du septième siècle ; Deusdedit II, vivant

(1) Voir le Mémoire sur l'ancien hôpital d'Aubrac, par M. Bousquet, curé de Buseins. 1842.

(2) Cet autel est en pierre calcaire tirée des carrières de Malescombes, à une lieue de Ste-Eulalie. Il a 1 mètre de longueur, 80 cent. de largeur et 30 cent. d'épaisseur. Au centre et aux quatre ang'es se trouvent gravées cinq croix en creux. L'inscription qui règne aux bords de la face supérieure est séparée par trois filets gravés de même.

Digitized by Google

en 922, et Deusdedit III, en 960. M. de Fajole pense que l'évêque consécrateur doit être Deusdedit deuxième du nom, et voici comment il motive son opinion : « Aldemarus prêtre, frère d'un archidiacre, première dignité du diocèse, après l'évêque, possède une assez grande fortune pour bâtir et doter une église ; il la fonde dans sa patrie. Quelques années avant 1789, le chapitre de la cathédrale aliéna un domaine de la paroisse de Ste-Eulalie, appelé encore *les Azemars*. En 935, on trouve un Adhémar évêque de Rodez, second successeur de Deusdedit II. Dans l'hypothèse de M. de Fajole, Aldemarus prêtre, que son frère l'archidiacre appela sans doute près de lui pour le service de la cathédrale de Rodez et qui, dans tous les cas, ne résidait pas à Ste-Eulalie, puiqu'il établit un autre prêtre et un diacre pour la desserte de l'église fondée par lui, aura été donné pour successeur à *Jore* ou Georges, évêque après Deusdedit II. En montant sur le siège épiscopal de Rodez, ou à sa mort, il aura laissé à son église sa terre patrimoniale dite *des Azemars*, que le chapitre aliéna peu de temps avant la révolution. »

Cette conjecture acquiert un haut degré de vraisemblance, si l'on interroge la forme des caractères employés dans l'inscription. Elle se compose de majuscules romaines et de quelques-unes de ces lettres onciales qui furent si fort en usage dans les temps de la basse latinité. Le C, le D, l'H et l'N se rapportent particulièrement au dixième siècle. Quant à l'O, qui est carré, c'est le premier exemple que nous trouvons de cette forme dans les monumens du pays.

Mais l'église actuelle de Ste-Eulalie est-elle la même que celle que consacra Deusdedit et d'où fut tiré le vieux autel? Nous ne le pensons pas non plus que M. de Fajole. Le chœur seul de l'église et les absides sont romans. La nef est ogivale, probablement du milieu

Digitized by Google

du seizième siècle. Dans les constructions du chœur dont l'hémicycle repose sur un grand nombre de colonnes isolées, on voit évidemment qu'on a copié Conques. Le plein-cintre est partout, sauf dans deux arcades latérales de l'avant-chœur unissant quatre gros piliers qui supportent une voûte surmontée par le clocher. Là, ainsi que dans les voûtes de la galerie qui règne au-dessus des bas-côtés du chœur, l'ogive se trouve substituée à l'arc roman, et ce mélange intime de formes architecturales diverses annonce l'époque de transition, c'est-à-dire le douzième siècle.

**Bonneval. — XIIe siècle.**

Au nord d'Espalion, dans un abri couronné de bois et près d'un de ces torrens qui se précipitent du sommet des montagnes, existent des ruines où le *grandiose* des lignes architecturales est en harmonie avec le *grandiose* de la nature. C'est l'abbaye de Bonneval qui fut bâtie, il y a plus de sept siècles, par les moines de Cîteaux. Ces religieux avaient admirablement choisi leur retraite. Là règne dans sa plénitude ce calme solennel qui pénètre l'âme de ses inspirations suaves et la rend féconde en saintes pensées.

Ce qui frappe d'abord quand on visite ces ruines, c'est l'église, aujourd'hui nue, déserte, déchue de toute sa splendeur, mais encore imposante dans sa nudité. Le plein-cintre se montre dans toutes les parties de la nef; dans le chœur, au contraire, ce sont les formes ogivales. Le cloître, construction précieuse du même âge, a été abattu. Tout le reste de l'édifice date des temps modernes. Les bâtimens conventuels furent refaits en 1730 : ils sont empreints du mauvais goût de l'époque. Nous reviendrons plus tard sur cette église qui mérite d'être soigneusement décrite.

L'abbaye de Bonneval, de l'ordre de Cîteaux, avait

été fondée le 17 novembre 1147, par Guillaume de Calmont, évêque de Cahors, et principalement dotée par les comtes de Rodez, les Templiers d'Espalion, les maisons d'Estaing, de Bénaven, de Calmont, de la Barrière, etc. Le comte Hugues II approuva et ratifia sa fondation en 1161. Hugues, son frère, évêque de Rodez, y réunit les prieurés du Solages, de Pierrefiche, de Curières, de St-Remi-Bédène, et l'enrichit en 1168 des belles terres de Galinières et de La Vayssière. Guillaume de Calmont lui donna le château de Masses et Pussac. Un grand nombre d'autres seigneurs apportèrent leurs offrandes, et l'abbaye de Bonneval devint en peu de temps une des plus considérables de la province (1).

L'église de ce monastère renfermait les dépouilles mortelles du comte de Rodez, Hugues II, son bienfaiteur, mort en 1208, et de Henri II, qui y fut enterré en 1304 avec une royale magnificence.

« C'est de ce dernier, dit l'auteur de l'*Abrégé historique des comtes de Rodez* (2), et non du connétable d'Armagnac qui ne fut jamais enseveli en cette abbaye, que se doit entendre cette inscription qui se lit encore dans le cloître, par laquelle on voit qu'à sa sépulture furent présents neuf cents prêtres, et l'église entourée de cent quarante draps d'or ou de soie, et onze cent deux torches allumées. » On voyait en effet dans le cloître de Bonneval une niche au dedans de laquelle était un magnifique mausolée, décoré de plusieurs statues, qui passait pour être celui du connétable d'Armagnac, mais qui avait été réellement érigé pour le comte Henri II (3).

(1) L'abbé jouissait, dit-on, dans le dernier temps de 30000 livres de revenu : le monastère n'était habité que par 9 à 10 moines.

(2) *Abrégé historique* des comtes de Rodez, publié à Rodez en 1682.

(3) M. de Gaujal qui a fait des recherches pour éclaircir ce fait, par-

Digitized by Google

L'inscription placée à côté du mausolée était ainsi conçue :

« *Anno ab incarnationis Dom. M.CCCC XVIII, die XIV septembris, in hoc tumulo conditum est corpus illustrissimi et potentissimi principis Bernardi, comitis Armeniaci, Ruthenæ et stabuli Franciæ. Exequiis interfuerunt DCCCC presbyteri et fuit ecclesia hujus monasterii Bonævallis CXI panniis cincta aureis vel sericis et XXII M ardentibus facibus illustrata.* »

Le tombeau, l'épitaphe, le cloître, tout a disparu.

Nous rapporterons encore une autre inscription qui se voyait sur un tombeau en bronze, dans le chœur de l'église, du côté de l'Evangile.

« *Hic jacet reverendus pater Dominus Guido de Castro-novo* (1), *in utroque jure licenciatus, abbas sacri monasterii Bonævallis et de Sylvanesio, ac præpositus montis-Salvii, qui obiit in castro Gallinerarum* (2) *die quinta mensis augusti anni M CCCC XCIX, cujus anima requiescat in pace. Amen.* »

## St-Blaise-de-Vinnac. — XI[e] siècle.

L'église de Vinnac (3) est bâtie sur le modèle de

tage entièrement l'avis de l'auteur de *l'Abrégé* : « Comment, d'ailleurs, ajouterait-on foi à une épitaphe qui dit que le corps de Bernard d'Armagnac fut déposé dans ce mausolée le 14 de septembre 1418 " lorsque les historiens contemporains attestent qu'il était encore à Paris en 1421 ? Il peut paraître extraordinaire que l'inscription ait été placée à côté du tombeau et non sur le tombeau même. L'orthographe n'est pas non plus celle du temps, ce qui semblerait indiquer aussi que l'épitaphe a été refaite à une époque postérieure. » (*Ann. du Rouerg.*, t. 2, p. 88). Il paraîtrait donc qu'il y a eu méprise involontaire ou calculée.

Dans une autre histoire manuscrite des comtes et comté de Rodez, qui est depuis peu de temps entre nos mains, nous trouvons sur le même fait une opinion en tout point conforme à celle de l'auteur de *l'Abrégé*.

(1) De Castelnau, famille du Quercl dans laquelle avait fondu celle de Calmont.

(2) Au château de Galinières.

(3) 22 mètres de long sur 5 de large.

Digitized by Google

celle de Perse et paraît dater du même siècle. Elle n'a point de bas-côtés. Les murs latéraux sont flanqués de colonnes engagées dont les chapiteaux ornés de feuillages et de figures fantastiques supportent une corniche fort dégradée qui règne tout autour de l'église. Une corniche correspondante, chargée de nombreux modillons, en décore l'extérieur. Tout le système des voûtes est à plein-cintre ; il faut en excepter les deux chapelles dont l'origine est moins ancienne. Une archivolte ornée d'assez belles moulures entoure les fenêtres. Celle de la porte d'entrée repose sur des colonnettes à chapiteaux historiés. Toute l'église est en pierres de taille. Le monogramme du Christ se voit sur un des angles du clocher.

**Bozouls.**

Cette église, dédiée à sainte Fauste, vierge et martyre, est peut-être antérieure au onzième siècle. On attribue sa construction à des Bénédictins que les anciens comtes de Rouergue avaient fait venir d'Italie, et qui fondèrent aussi, dit-on, les églises de Brussac et de Ste-Eulalie-d'Olt. La tradition du pays dit qu'elle fut bâtie par ces religieux au huitième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'évêque Pons d'Etienne la donna en 1082 au monastère de St-Victor de Marseille, et qu'en 1140 le comte de Rodez, Hugues, de concert avec Pierre, abbé de Marseille, en fit don au chapitre de la cathédrale de Rodez.

**St-Saturnin-de-Rodelle. — XI^e siècle.**

Le style architectural du chœur est bien caractérisé par le plein-cintre de la voûte et des fenêtres. Celles-ci sont à double arcade formant retraite l'une sur l'autre. On a voulu les agrandir à l'intérieur et on les a gâtées. L'arc d'entrée du chœur est soutenu par

Digitized by Google

deux pilastres à chapiteaux mutilés, sur lesquels saillissent des volutes et diverses figures bizarres.

Le mur du chevet présente dans son épaisseur et sous une arcade en talon (1) une niche flanquée de deux pyramidions gothiques, ornementation bien postérieure à la construction de cette partie de l'édifice et qui a dû être ajoutée au quinzième siècle, sans doute lorsqu'on refit la nef et les deux chapelles qui sont ogivales.

Le système de maçonnerie varie suivant les époques de construction. Dans la partie la plus ancienne, c'est-à-dire au chœur, on a fait usage du moyen appareil. Tout le reste est en simple moëllon.

A l'extrémité de cette pointe escarpée où se trouve le village et l'église de Rodelle et sur l'énorme rocher cubique qui la couronne, existait jadis un château formidable, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps (2). Il n'en reste plus de vestiges. On lit dans une ancienne charte que l'église ou chapelle du château fut unie, en 1087, par l'évêque Pons d'Etienne, à l'abbaye de Montsalvy.

La grotte de St-Tarcisse est située dans un des sinus de la vallée.

### St-Nicomède-de-Moret. — XIe siècle.

Si l'on visite Moret, aujourd'hui hameau chétif et presque désert, autrefois l'une des brillantes places d'armes du baronnage féodal avec ses hautes tours, ses fortes murailles et ses quatre châteaux habités par

(1) Formée de 4 arcs, dont les deux supérieurs sont à contre-courbures, et les inférieurs à courbure ordinaire. Elle présente la forme de l'accolade.

(2) Château des comtes du Rouergue.

quatre seigneurs différens (1), la vue s'arrête bientôt sur un petit édifice dont le fronton décoré d'une croix annonce la destination sainte ; c'est une modeste et pure chapelle byzantine qui est encore debout au milieu des ruines qui l'entourent, mais abandonnée et silencieuse comme elles. Le cintre des fenêtres à l'extérieur, retombe sur d'élégantes colonnettes. Au dedans, l'arcade du chœur est soutenue par des colonnes à chapiteaux historiés. Le clocher, fort bas, se compose de deux simples arcades à jour, sous lesquelles les cloches étaient suspendues. Les murs, en belles pierres de taille, sont solides ; le chœur est intact, mais la nef n'a d'autre voûte qu'un mauvais plafond en bois.

L'église de Moret, autrefois prieuré, sous le vocable de St-Nicomède, existait dès le onzième siècle. En 1087, elle fut unie par l'évêque Pons d'Etienne au monastère de Montsalvy. Elle dépend aujourd'hui de La Capelle-Moret.

### St-Austremoine. (*Rectification*).

Dans une première notice (2) nous avons attribué, d'après la tradition locale, la fondation de l'église de St-Austremoine aux Templiers : cette assertion était inexacte. On voit dans un document tiré des archives de l'église de Saint-Amans de Rodez, que l'évêque Adhémar donna, en 1120, l'église de Saint-Austremoine avec plusieurs autres aux Bénédictins de Marseille qui étaient dès lors en possession de l'abbaye de St-Amans, et que le pape Luce II confirma cette

(1) Les quatre châteaux gothiques qui, par une réunion fort extraordinaire, se trouvaient dans le lieu de Moret et se touchaient, pour ainsi dire, appartenaient anciennement aux maisons de La Roque, de Moret, de Reilhac et d'Entraygues.

(2) *Mémoires de la Société*, tome III, page 104.

Digitized by Google

donation en 1144. Il est d'ailleurs notoire que jusqu'à l'époque de la révolution, la cure de St-Austremoine n'a point cessé d'être une dépendance de l'église de St-Amans, et qu'elle faisait même partie de la mense du prieur.

Ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'est que les templiers avaient des propriétés et notamment un vignoble dans le voisinage.

## Salles-la-Source.

A Salles-la-Source (autrefois Salles-Comtaux), si connu par son site pittoresque, ses rochers, ses cascades, ses belles eaux et la délicieuse vallée qu'elles arrosent, nos bons aïeux avaient bâti trois eglises, formant presque d'un seul village trois paroisses : St-Laurent, près du vieux château majeur, manoir féodal des comtes, assis sur un roc qui commandait le village et la vallée ; St-Paul, sur cette grande place de Salles ombragée de noyers, dont le château mineur occupe un des côtés ; enfin St-Loup ou St-Pierre-du-Bourg, dans cet autre village bâti sur un tertre au fond du bassin. De ces trois édifices, Saint-Laurent et St-Loup appartiennent à l'architecture romane ; St-Paul, de style ogival, est aujourd'hui le siége de la paroisse.

L'église de St-Laurent, étroite chapelle située au pied du donjon, en était anciennement une dépendance. Son plan figure une croix de Lorraine (1), formée par les transepts et deux chapelles latérales de la nef. Toute la partie orientale, c'est-à-dire le chœur, terminé par une muraille plate, le transept avec sa coupole, son petit dôme octogone et les deux chapelles

(1) La croix de Lorraine, ou archi-épiscopale, est imitée dans le plan d'une église, lorsque les transepts sont répétés deux fois.

Digitized by Google

de la croisée sont de style byzantin. Le reste de l'église est à ogives. Aucun ornement d'architecture n'en décore l'intérieur. Une rose par où le chœur recevait primitivement le jour a été murée. La porte principale, située au bas de la nef, est en anse de panier et ne date que de 1731.

L'église paroissiale actuelle, dédiée à St-Paul, tout entière de style ogival, paraît dater du quinzième siècle. L'écusson des d'Armagnac (1) brille aux clefs de quelques voûtes. Sur un vitrail assez bien conservé on a figuré les armes des Latour, anciens seigneurs de Salles.

**St-Sauveur-de-Sévérac.**

Cette église se compose de parties hétérogènes. Le chœur et quelques pans de mur au bas de la nef présentent le caractère roman. Ce sont des lambeaux de l'ancienne église qui fut, dit-on, détruite par les Religionnaires, au seizième siècle, en même temps que celles de St-Grégoire et de St-Léons.

L'église de Sévérac, sous le vocable de St-Sauveur, n'est devenue paroissiale que depuis le rétablissement du culte : elle dépendait auparavant d'un ordre religieux. Bosc raconte ainsi l'origine de ce monastère : Vers le milieu du onzième siècle, Gui de Sévérac et Aldoinde, son épouse, fondèrent l'abbaye de St-Sauveur-de-Sévérac, dont deux de leurs filles furent successivement abbesses. L'ordre ne régna pas longtemps dans ce monastère, et le seigneur de Sévérac, de concert avec l'évêque de Rodez, en expulsa les religieuses, en 1087, et les fit enfermer dans un village

(1) D'argent, au Lion de gueules. Les comtes d'Armagnac étaient seigneurs dominans de Salles. Après eux, ce fief passa successivement à plusieurs maisons.

Digitized by Google

appelé Bellas, près de Sévérac. En 1103, l'évêque Adhémar appela à leur place les religieux de St-Chaffre du Puy, auxquels il donna les églises de Sévérac, de Gaillac et de St-Dalmazi. Ces derniers, menant à leur tour une vie peu régulière, en avaient été chassés avant la révolution.

Le bourg de Sévérac formait autrefois deux paroisses : l'une, circonscrite par les murs du château, avait pour église la chapelle des seigneurs, belle et solide construction encore debout sur la plate-forme, avec ses ogives et ses écussons armoriés. L'autre église de paroisse, celle des *bourgeois serfs et manans*, ou de la ville proprement dite, était à St-Chély, hameau situé dans la plaine à une demi-lieue. Pour expliquer cette bizarrerie, il faut supposer que St-Chély existait avant Sévérac et que les seigneurs, lorsque ce dernier bourg se forma, le firent annexer à la paroisse de St-Chély, tandis que le château créa pour son service une chapelle particulière.

Cette église de St-Chély, que les habitans ont la prétention de faire remonter jusqu'au septième siècle, n'a pas à coup sûr 500 ans d'existence. C'est une église fort simple, sans ornemens d'architecture comme sans caractères d'ancienneté.

**St-Dalmazi. — X^e siècle ?**

A St-Dalmazi six énormes piliers ronds soutiennent les voûtes de la nef autour de laquelle règnent d'étroits collatéraux. Ces piliers sans grâce et sans ornemens ne rachètent leur lourdeur par aucune de ces moulures délicates et naïves qui font le charme et la décoration des édifices chrétiens aux âges postérieurs. Les voûtes sont en berceau. L'extrême simplicité de toutes les parties de l'édifice, l'épaisseur des murs, la forme des arcades et des baies, ces piliers sans socle ni cou-

Digitized by Google

ronnement semblent annoncer une construction antérieure à la deuxième époque romane. L'église est dépourvue de chœur, et l'abside qui en tient lieu, grossièrement reconstruite, a perdu ses caractères primitifs.

Quant aux trois chapelles ouvertes sur les ailes, leur structure ogivale prouve qu'elles sont postérieures au corps de l'édifice.

Le clocher, tour carrée de même âge que l'église, s'élève à peu de hauteur au-dessus du transept. Par une disposition assez singulière, une étroite fenêtre en plein-cintre, avait été ouverte sur le plein du mur, au-dessus de l'arc qui sépare la nef de l'abside. Cette ouverture a été murée.

L'église de St-Dalmazi fut une de celles que l'évêque Adhémar donna, en 1103, aux religieux de St-Chaffre du Puy.

**St-Hippolyte de Lavernhe. — XI^e siècle.**

De l'église primitive qui appartenait anciennement à un ordre religieux, il ne reste que la partie orientale, abside semi-circulaire en pierres de moyen appareil, percée de cinq fenêtres, dont les cintres à l'extérieur et à l'intérieur retombent sur des colonnettes à chapiteaux chargés de feuillages. Ces ouvertures sont séparées per des colonnes engagées s'amortissant dans le haut sous une corniche à modillons et reposant sur une stylobate qui règne au-dessous des fenêtres dans tout le pourtour de l'abside.

Tout le reste de l'église est d'une date postérieure.

On voit encore à Lavernhe les restes d'un cloître de Bénédictins, fondé et richement doté, en 943, par Raymond, fils du comte de Rouergue et de Toulouse. Ce couvent, dépendance de l'abbaye de Vabre, avait été depuis long-temps supprimé.

Digitized by Google

**Notre-Dame de Lapanouse. — XI^e siècle.**

L'abside de cette église présente à peu près la même structure que celle de Lavernhe. Seulement les chapiteaux sont moins ornés; quelques-uns même affectent la simple forme d'un cône renversé.

Toutes les parties de l'église datent de la même époque et forment un tout homogène. L'architecture en est lourde et massive. Six gros piliers carrés avec colonnes engagées soutiennent les arcs de la voûte, ainsi que les arcades fort basses qui mettent en communication la nef principale avec les bas-côtés. Comme les voûtes, les ouvertures sont en plein-cintre. L'archivolte de la porte se compose de deux bandeaux de moulures en retraite reposant sur deux colonnettes de même style que celles de l'abside.

Le clocher, de forme carrée, a peu d'élévation. La nef est flanquée de deux épais contreforts.

Il y avait autrefois à Lapanouse une collégiale de six prêtres, fondée en 1456 par Pierre de Chalençon, grand-archidiacre de l'église cathédrale de Rodez et oncle de l'évêque du même nom (1).

**St-Grégoire.**

Il ne reste de l'ancienne église que la façade et un vestibule ou porche intérieur qui rappelle des dispositions assez remarquables de l'architecture chrétienne des premiers âges. Cette façade, dont le plan se trouve brisé par une légère saillie du mur à chaque extrémité, est couronnée par un grand arc à ogive, qui masque une galerie intérieure à machicoulis, for-

(1) Ce Pierre de Chalençon devint lui-même évêque du Puy en 1501.

Digitized by Google

mant la base du clocher. Le portail s'ouvre sur un vestibule à trois compartimens voûtés en plein-cintre. Ce vestibule ou porche précédait immédiatement l'église dans laquelle on pénétrait par une seconde porte carrée, pratiquée à travers un mur d'une grande épaisseur. Toutes les parties en subsistent encore quoique dans un état de dégradation avancée. Le linteau monolithe, remarquable par ses énormes dimensions et couvert de fines ciselures, porte sur des pieds droits massifs. Au dessus du linteau s'élève un cintre orné de plusieurs bandeaux de moulures qui vont reposer de chaque côté de la porte sur des colonnes que leur forme élégante rapproche de l'antique. Les gens du pays croient que cette église fut dans l'origine un temple que l'on appropria aux besoins du culte catholique. Malheureusement, les ravages du temps qui ont profondément altéré l'ornementation, ne permettent plus d'assigner un caractère certain à l'architecture ; mais toujours est-il que le vestibule et la porte qui nous occupe sont beaucoup plus anciens que la façade qui appartient au style byzantin de transition.

A gauche du porche est un petit espace voûté en cul de four dont l'entrée est décorée de deux colonnes semblables à celles de la porte carrée. A droite, dans un réduit pareillement voûté, mais sans porte, se trouve un petit escalier qui descend à une fontaine. Il est à remarquer que le mur extérieur latéral présente ici une ouverture cintrée qu'on a murée et qui permettait d'arriver du dehors jusqu'à la source. La piscine était ainsi placée à côté du baptistère ; car il est probable que le vestibule avait cette solennelle destination.

L'église de St-Grégoire, qui dépendait avant la révolution du chapitre de Rodez, avait, dit-on, appartenu aux Templiers. On aperçoit encore au haut de la

Digitized by Google

façade une de ces croix à huit pointes qui sont empreintes sur la plupart des monumens de cet ordre militaire et religieux.

Le système de défense mis en œuvre pour protéger l'entrée principale vient à l'appui de cette conjecture,

La nouvelle église n'a de remarquable que la singularité de sa position. On l'a placée en travers de l'ancien édifice, en sorte que le mur de la façade byzantine lui sert de côté, et que sa base ayant été élevée un peu sur le penchant de la montagne, le pavé de la nef repose sur les voûtes du vestibule primitif.

**Canac. — XIIe siècle.**

L'église de Canac, où fut anciennement, dit-on, un monastère, et celle de Campagnac, son annexe, dépendaient autrefois du prieuré de Perse dont l'abbé de Conques nommait les titulaires.

L'on ne connaît pas la date précise de la fondation de cette église. L'on sait néanmoins qu'elle existait dès le huitième siècle ; car, à cette époque, un chef arabe ou plutôt sarrazin, de l'armée d'Abderame, s'étant emparé du territoire de Canac, s'y établit et sa famille demeura long-temps en possession des dîmes et des autres revenus ecclésiastiques. Mais une vieille charte, datée du règne de *Charles, empereur* (1), nous apprend qu'un de ses descendans nommé Raginaldus, s'étant converti au christianisme, céda les deux églises usurpées avec les dîmes des grains et le droit de justice au monastère de Conques qui, en retour, fit présent à l'église de Canac d'une relique de sainte Foi.

(1) Charte de de l'église de Conques, datée du règne de Charles-le-Chauve, vers le milieu du neuvième siècle.



Digitized by Google

Toutefois il est probable que l'église actuelle ne date point de ce temps reculé et qu'elle a été reconstruite. On y remarque du moins les principaux caractères des édifices religieux du douzième siècle.

Durant les guerres de religion, les réformistes n'ayant pu s'emparer du fort de Campagnac, s'en vengèrent sur le monastère et l'église de Canac qu'ils ruinèrent en partie. Ceci explique les disparates de certaines parties de l'édifice actuel qui fut alors restauré, sans doute avec plus de précipitation que de discernement et de bon goût.

### St-Saturnin-de-Lenne.

Le plan de cette église est unique dans le département et probablement fort rare en France. C'est une croix grecque (1), parfaitement régulière, dont le bras oriental s'arrondit en abside. Au centre de la croisée s'élève un dôme octogone, surmonté d'un autre dôme de moindre dimension, qui se termine par le clocher de forme semblable. La sculpture se déploie avec un certain luxe dans l'ornementation de l'abside. Le portail manque : il a été détruit ou n'a jamais été fait.

L'architecte avait, à coup sûr, en vue les modèles orientaux, quand il bâtissait cette église. Il a monté les murs de manière à leur faire dépasser de deux mètres au moins le sommet du toit, à pente assez faible, qui se cache par derrière (2). C'est une sorte d'imitation des terrasses byzantines, dans laquelle le faîtage disparaît et n'offre à la vue qu'une ligne horizontale.

(1) Croix dont les bras sont égaux. On dit qu'une église a cette forme lorsque la nef, les transepts et le chœur sont de même dimension.

(2) Renseignemens communiqués par M. l'abbé de Fajole.

Digitized by Google

L'appareil se compose de pierres de grès d'un volume uniforme et bien taillées.

Saint-Saturnin, ancien prieuré, dépendait de l'abbaye de Conques.

### Saint-Julien-de-Vimenette.

Murs en pierre de moyen appareil. Voûte de la nef en plein-cintre, soutenue par des piliers carrés garnis de demi-colonnes, sur la tête desquelles on aperçoit quelques figures fantastiques. Collatéraux autour de la nef. Quatre chapelles qui paraissent avoir été ajoutées postérieurement. Pendentif de la voûte du chœur décoré d'une figure d'agneau.

### Saint-Michel-de-Castelnau-de-Levezou (1).

XII[e] siècle.

L'intérieur, divisé par deux rangs de colonnes, contient trois nefs, dont la médiane, plus large et plus haute que les latérales, se termine par une abside semi-circulaire, devant laquelle est placé le maître-autel. A l'extrémité opposée et au niveau de la tribune, se trouvait anciennement un autre autel, dont on voit les vestiges, au pied d'une niche en coquille, encadrée dans un bandeau richement sculpté, où l'on remarque de belles dentelures, des rinceaux, des animaux fantastiques, ainsi que plusieurs écussons aux armes des anciens seigneurs (2).

Deux portes latérales s'ouvrent sur les deux bras du

(1) L'église a trente mètres de long sur treize de large dans œuvre.

(2) *Castelnau*, terre baroniale qui passa, en 1238, du comte de Provence et de Toulouse à Bernard de Levezou, fut vendue, en 1270, par ce dernier, à Hugues d'Arpajon, dans la maison duquel elle resta jusques vers la fin du dix-septième siècle.

Digitized by Google

transept. Les arcades et les voûtes sont en plein-cintre. L'ogive ne se montre que dans quelques fenêtres.

Il est à remarquer que cette église, comme toutes celles où l'on conserva le plus soigneusement les traditions de la basilique latine, est entièrement dépourvue de chapelles latérales. Pour y suppléer, on a établi un autel au bout de chaque nef secondaire, sur la même ligne que l'autel principal.

L'église dont nous venons de parler est dans l'enceinte du bourg; mais il en existe une autre *extrà muros*, à voûtes en plein-cintre, à coupole octogone, qu'on doit aussi comprendre parmi les édifices romans.

**Saint-Sauveur-de-Verrières.** — XII[e] siècle.

Il existe une grande ressemblance entre l'église de Verrières et celle de Castelnau. Même grandeur (1), même distribution intérieure, même système de colonnes, d'arcades et de voûtes; seulement, celles-ci ont plus d'élévation (2) à Verrières, et l'absence totale de l'ogive fait présumer l'antériorité de leur construction.

Les murs latéraux sont renforcés au dehors par des contre-forts d'un mètre et demi de saillie, correspondans aux colonnes qui soutiennent les travées de la nef principale et du chœur. Ces contre-forts sont liés deux à deux par des arcs en plein-cintre.

Il existe un titre de 1500, faisant mention de la consécration de cinq autels dans cette église, trois aux absides et deux à l'extrémité opposée des collatéraux.

(1) Trente mètres de longueur sur treize de large.

(2) La hauteur des voûtes est dissimulée par l'exhaussement qu'on donna au pavé en 1644, à suite d'une inondation qui entraîna dans l'eglise une grande quantité de vase et de gravier.

Digitized by Google

L'église de Verrières fut donnée, en 1147, au chapitre de Beaumont, par la comtesse Cécile, de Rodez.

### Saint-Quiritus-de-Montjaux (1). — XII^e^ siècle.

« La construction de l'église de Montjaux remonte au douzième siècle. Elle est d'architecture byzantine de transition, et se compose de trois nefs parallèles, les deux latérales plus étroites et un peu moins élevées que celle du milieu, et formant par conséquent bas-côtés. Chaque nef est terminée par une abside. L'abside de la nef principale est à cinq pans et fait saillie au-delà de celles des nefs latérales, qui sont demi-circulaires.

Un peu avant des absides, ces trois nefs sont coupées par un transept, au milieu duquel s'élève une coupole surmontée d'une tour octogone terminée par une flèche en maçonnerie. Ce transept fait saillie de chaque côté en dehors des murs de l'église, et forme les bras d'une croix latine, au sommet de laquelle rayonnent les absides.

Les trois nefs sont séparées par une percée de trois arcades demi-circulaires, comprenant dans leur vide une seconde arcade plus petite et concentrique, reposant sur des colonnes engagées de la moitié de leur épaisseur sur les faces latérales des pieds-droits des grandes arcades.

L'arcade la plus rapprochée des absides forme la largeur du transept.

Les voûtes des nefs et des bras du transept, à droite et à gauche de la coupole, sont en berceau à ogive et reposent sur l'extra-dos des arcades percées dans les murs latéraux.

(1) Cette Notice est extraite d'un rapport de M. Boissonnade, architecte du département, sur l'église de Montjaux.

Digitized by Google

Ces berceaux sont décorés d'arcs doubleaux concentriques, reposant sur des colonnes engagées de la moitié de leur épaisseur sur le milieu des faces des pieds-droits des arcades précédentes. Ces colonnes sont répétées sur les murs d'enceinte de l'église tout le long des nefs latérales. Elles sont toutes ornées de chapiteaux historiés de diverses manières. Leurs tailloirs sont continués en forme de plinthe tout autour des pieds-droits des arcades et tout le long des murs, pour accuser les naissances des voûtes et des arceaux.

Les berceaux des voûtes des nefs latérales commencent immédiatement au-dessus des chapiteaux, tandis que ceux de la nef du milieu sont élevés sur une partie d'à-plomb. Ce dernier mode, fort en usage dans l'architecture byzantine pour élever au même niveau des arcades ou voûtes d'un moindre diamètre, n'est pas d'un bon effet dans le cas qui nous occupe. En l'adoptant, on a eu pour but de donner plus de hauteur à la nef du milieu, afin d'obtenir la facilité de couvrir les trois nefs par un seul et même toit et de faire reposer immédiatement sur les voûtes les versans de la toiture.

Les absides des nefs latérales sont voûtées en plein-cintre, et leur voûte forme le quart d'une sphère.

La voûte de l'abside à pans de la nef du milieu est légèrement surhaussée et construite en arc de cloître. Les arêtes rentrantes, vis-à-vis les angles des pans, sont ornées de nervures très-peu saillantes et sans moulures, qui se réunissent à un demi-patère travaillé de la même manière.

La coupole qui s'élève au milieu du transept est construite sur un plan circulaire, mais sa voûte est légèrement surhaussée. Elle est percée à son sommet d'une ouverture circulaire, ménagée sans doute pour le passage des cloches, et décorée de nervures plates qui la divisent en espèces de caissons longitudinaux,

Digitized by Google

ayant leur base sur une plinthe horizontale établie au-dessus des pendentifs et aboutissant à une deuxième plinthe qui entoure l'ouverture circulaire du sommet. Ces plinthes et ces nervures sont de la même largeur et de la même saillie, et tout-à-fait dépourvues de moulures et d'ornemens.

Cette église a deux entrées : l'une au bas de la nef principale, et l'autre à une des extrémités du transept. Les portes ne présentent rien de remarquable; cependant les archivoltes de celle du transept sont enrichies de quelques sculptures.

Les murs de pignon dans lesquels ces deux portes sont percées, sont décorés d'une grande arcade à ogive, formant une sorte de porche en avant de chaque entrée, et occupant toute la largeur et la hauteur de la façade.

Cette église est lourde et massive comme le sont en général les églises byzantines; mais la disposition de son plan est belle et rappelle celle des basiliques. Sa longueur, dans œuvre, prise dans l'axe de la nef du milieu, est de vingt mètres soixante-sept centimètres, et sa largeur totale de onze mètres soixante-cinq centimètres; la largueur, dans œuvre, du transept, est de dix-huit mètres quarante-huit centimètres; d'où il suit qu'il forme une saillie de trois mètres quarante-un centimètres de chaque côté sur les nefs latérales. La hauteur de la nef du milieu, sous la clef de la voûte, est de dix mètres quatre-vingt-dix-sept centimètres, et celle des bas-côtés de six mètres cinquante-neuf centimètres. La hauteur de la coupole est de onze mètres soixante-onze centimètres.

La tour octogone qui s'élève au-dessus de la coupole a sept mètres quatre-vingt-treize centimètres de diamètre hors d'œuvre, et ses murs ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. Elle est montée d'à-plomb sur la hauteur de neuf mètres soixante-dix cen-

Digitized by Google

timètres, et est terminée par une flèche de six mètres soixante centimètres, ce qui lui donne seize mètres trente centimètres de hauteur totale. La naissance de cette flèche est accusée par une galerie régnant sur toutes ses faces et contre-gardée par une balustrade à jour, composée d'une suite de petites arcades en plein-cintre.

Cette tour avait été construite en pierres de taille avec assez de soin ; mais n'ayant pas été entretenue, tandis que des travaux annuels auraient été nécessaires, les eaux pluviales ont filtré à travers les joints des pierres et ont détruit la solidité des maçonneries, qui, dans ce moment, sont dans un état complet de ruines et menacent par leur chûte d'écraser l'église. »

Cette église appartenait autrefois à un monastère de Bénédictins, dont une partie des propriétés fut aliénée pour la rançon de François I^er^. Les moines se retirèrent alors à La Chaise-Dieu, et ne conservèrent que le prieuré qui dépendait encore à l'époque de la révolution de cette dernière abbaye.

L'ancienne église de paroisse, dédiée à St.-Jean, s'étant écroulée vers cette époque, les religieux ouvrirent au peuple celle de leur couvent, qui depuis a toujours servi au culte public.

A Montjaux, les comtes avaient un château-fort dont on aperçoit encore les ruines sur un des sommets qui dominent la vallée du Tarn.

### St-Agnan. — XII^e^ siècle.

Mélange d'ogive et de plein-cintre; chœur ogival. Point de transept ni de collatéraux. Colonnes engagées ou pilastres soutenant, le long des murs de la nef, les grands arcs de la voûte, dont les uns sont romans et les autres en tiers-point. Porte en plein-cintre avec archivolte à trois moulures ; l'extérieure reposant

Digitized by Google

sur de simples pieds-droits, les deux autres sur des colonnes dont les chapiteaux présentent des animaux fantastiques. Corniche au-dessus soutenue par huit corbeaux à figures. Rosace. Clocher couronnant cette façade occidentale sur laquelle se trouvent inscrits, de chaque côté de la porte comme ornementation, deux arcs étroits, surhaussés, placés l'un sur l'autre. Tribune portée par une voûte fort basse, à arcs doubleaux très-épais et croisés, formant à leur point d'intersection des pendentifs très-saillans. Six chapelles ogivales, à fenêtres divisées par des arceaux se raméfiant à leur sommet. Corniche à modillons régnant sous la ligne du toit autour de l'édifice.

Huit épais contre-forts, deux aux angles du chœur, les six autres espacés le long des murs.

L'entière église en pierres de taille.

On remarque dans le cimetière qui tient à l'église, plusieurs pierres tombales fort anciennes, chargées de grandes croix en légère saillie et d'inscriptions à moitié dévorées par le temps.

Saint-Agnan, ancien prieuré dépendant de Saint-Léons, avait autrefois Ségur dans sa circonscription. Depuis le rétablissement du culte, Ségur a formé une paroisse. L'église de ce dernier bourg fut rebâtie vers 1760 sur l'emplacement de la chapelle du château, construction byzantine dont on conserva les principales dispositions dans le plan du nouvel édifice (1).

## St-Jean-Baptiste-du-Poujol, près Camboulas.

### XIe siècle.

Le plan de cette église figure une croix latine, ter-

(1) L'église de Ségur eut le même architecte que celle de Saint-Amans de Rodez, le père Cassagnes, religieux de l'ordre de St.-François. On remarque dans ces deux églises une scrupuleuse imitation du galbe byzantin.

Digitized by Google

minée à l'est (1) par trois absides demi-circulaires, d'inégale grandeur et se rattachant à la construction principale par des voûtes en cul-de-four. La plus grande, celle du centre, est percée de cinq arcades surhaussées, dans lesquelles sont inscrites des baies de moindre dimension, par où l'église recevait le jour. Toutes ces ouvertures ont été murées. A travers quelques vides du mortier, on aperçoit extérieurement les colonnettes à chapiteaux coniques qui supportent les cintres. Les deux absides secondaires, beaucoup plus basses, ne sont éclairées que par une étroite fenêtre évasée en meurtrière. Comme dans les églises du premier âge, le chœur se développe à peine au-delà de l'abside principale, où est placé le maître-autel, et se confond, pour ainsi dire, avec elle.

A l'intersection des transepts, s'élève une coupole renforcée de deux arcs doubleaux, qui se coupent à angle droit. Les chapelles, ouvertes sur chacun des bras, ont leurs voûtes en berceau et d'une grande hauteur.

Point de colonnes ni de collatéraux autour de la nef. De simples pilastres flanquent les murs jusqu'au plafond en bois qui couvre cette partie de l'édifice. L'absence de voûte n'est point ici, comme on pourrait le croire, l'effet d'un accident, mais tient à l'imperfection de l'art à l'époque où fut élevée cette église.

« Les anciens architectes, dit M. de Caumont, éprouvaient une grande difficulté à construire des voûtes un peu larges en pierres, principalement à cause de la poussée énorme qu'elles faisaient subir

(1) Dès le principe, les églises commencèrent à être dirigées autant que possible vers l'orient, soit pour que le soleil en éclairât l'intérieur de ses premiers rayons, soit afin que les fidèles qui viendraient y prier eussent la face tournée vers la contrée qui fut le berceau du christianisme. Mais ce n'est qu'à dater du onzième siècle que l'orientation se trouve invariablement fixée. Cette observation s'applique à toutes nos églises.

Digitized by Google

aux murs. Aussi, tant que régna le plein-cintre, on se contenta souvent de voûter l'abside, quelquefois les ailes latérales ou des chapelles peu spacieuses. Ce ne fut qu'après l'introduction d'un principe nouveau (l'ogive et le perfectionnement des contre-forts) qu'ils devinrent habiles dans ce genre de travail. »

La forme romane se montre sans mélange dans les voûtes, les arcades et les baies. Les fenêtres sont petites, étroites et peu ornées. La porte est formée de trois cintres en retraite.

A l'extérieur, des contre-forts carrés et peu saillans interrompent, de distance en distance, le plein de la muraille et s'élèvent jusqu'au couronnement. Dans tout le pourtour de l'église règne, au-dessous du toit, une corniche supportée par des corbeaux de formes bizarres et variées.

Un clocher quadrangulaire, terminé par un toit à quatre pentes, surmonte l'édifice au point de jonction de la nef, des transepts et du chœur.

L'église du Poujol, construite sur un bon plan, est d'une grande simplicité. L'appareil n'en est point uniforme. Les angles des murs, les revêtemens des baies, les contre-forts, les corniches sont en pierres de taille ; le reste est rempli par le moëllon.

L'existence de cette église byzantine près d'un misérable village, sur des bords sauvages, aurait lieu de surprendre, si on ne savait que Camboulas fut autrefois un bourg d'assez grande importance et le siège d'une châtellenie avec titre de vicomté, où les comtes possédaient un vaste et fort manoir, dont on aperçoit encore les débris sur un roc qui s'élève du fonds de la vallée. Là paraissent aussi les vestiges d'une ancienne voie romaine, qui se dirigeait de Millau sur Rodez par les montagnes du Levezou.

Digitized by Google

**St-Pierre-de-Nant. — XII^e siècle.**

« L'église de l'ancienne abbaye, aujourd'hui paroissiale, est une croix parfaite dont la tête s'incline sur le bras droit. Elle a nef, bas-côtés et coupole ; elle n'est pas d'une grande élévation ; ses voûtes sont en plein-cintre et ses six piliers carrés sont très-lourds ; ils portent deux colonnettes sur chacun de leurs côtés. L'église avait trois portes à l'occident, d'où l'on voyait la nef et les bas-côtés se creuser en hémicycle à l'orient. Les trois hémicycles rayonnent de colonnettes accouplées deux à deux, plus longues dans celui du centre, plus courtes dans celui de droite et de gauche. Les nombreuses colonnes qui décorent les murs ne présentent pas moins de variété dans leur diamètre que dans leur élévation. Les chapiteaux prennent mille formes sous le ciseau de l'artiste : ici, c'est un réseau d'un tissu savant et délicat, qui s'arrondit sur des fruits disposés avec art ; là, on dirait un filet chargé de coquillages ; à côté, une énorme fougère mâle, sortant d'un roc pour soutenir le terrain supérieur et plus loin une tresse fantastique, en apparence plus négligée, contrastant avec les feuilles du fraisier qui décorent deux chapiteaux opposés. Les figures de bêtes ne paraissent qu'au-dessus des plus hautes colonnes dans l'intérieur de la nef (1). »

« La façade principale de cet édifice, dit M. Boissonnade, rappelle une disposition de la primitive église d'autant plus précieuse, que les exemples en sont plus rares. Divisée en deux étages sur la hauteur, l'étage inférieur nous montre le *narthex* ou vestibule destiné à recevoir pendant les offices les pénitens et

(1) M. l'abbé Ravaille, *Mém. de la Société*, t. 1, II^e partie, p. 164.

Digitized by Google

les catéchumènes non initiés, qui y attendaient, dans la prière, leur introduction dans l'église.

» L'étage supérieur fait voir le *gynécée* ou tribune des femmes, qui devant être complètement séparées des hommes, arrivaient à leur place par l'escalier établi à droite du narthex, dans l'épaisseur d'un contre-fort. La forme de cette tribune est des plus grâcieuses, et sa destruction serait une véritable perte pour l'art et pour l'histoire. »

A l'intérieur et presque de nos jours, le mauvais goût a détruit ce que le temps et les révolutions avaient épargné. Les belles colonnes de la nef, qui s'élançaient d'un seul jet du pavé jusqu'aux combles pour porter les nervures des voûtes, offusquèrent les yeux de la population Nantaise; on les abattit; d'étroites baies ne donnaient qu'un demi-jour sombre et religieux, on les remplaça par de larges ouvertures qui inondent de lumière l'intérieur du temple sacré; enfin, le funeste badigeon consomma cette déplorable dégradation.

L'église de Nant présente tout le caractère des églises du douzième siècle et peut passer, après celle de Conques, pour le monument byzantin le plus remarquable du pays. Elle dépendait d'un monastère de Bénédictins dont l'origine remonte aux temps les plus reculés. Il fut fondé, dit-on, par saint Amand, évêque d'Utrecht, sur un territoire que lui assigna le roi Childéric II, en 669.

Ruiné par les Sarrasins au huitième siècle, il était tombé dans des mains séculières, lorsqu'un seigneur nommé Bernard, et Uldagarde, son épouse, voulant le rétablir, le donnèrent, en 878, aux Bénédictins de Vabres. En 1135, le pape Innocent II l'érigea en abbaye qui a subsisté jusques vers le milieu du dix-huitième siècle. A cette époque, on lui substitua un chapitre qui fut supprimé, en 1777, par Jean-de-la-Croix de Castries, dernier évêque de Vabres.

Digitized by Google

### Sylvanès. — XII^e siècle.

Sylvanès, de l'ordre de Cîteaux, avait été fondé, en 1136, par Pontius de Leraz qui, après une vie fort agitée par la rapine et le brigandage, vint y embrasser la vie religieuse. C'était alors l'époque des Croisades, et Bernard de Versols, partant pour Jérusalem, fit à Sylvanès des dons considérables, successivement accrus par Adhémar, évêque de Béziers, Bernard, de Saint-Félix, et les autres familles nobles du pays (1).

Dans cette ancienne église, qui appartient au style roman de transition, on est étonné de ne voir que des inscriptions modernes, gravées çà et là sur les dalles qui recouvrent des tombeaux.

« *Issi gist le corps de dame Melchior de Forigni dame de Vermon mère de noble Olivier de Diovage abbé de Salvanes décédée lan* 1627. »

Cette épitaphe, que partage en deux la grande branche d'une croix, est surmonté d'un énorme écusson aux armes de la défunte.

« *Ici gist le corps de frere Espinasse.....* »

« *Hic scitus est frater Ces. Gallard......* »

« *Hic jacet dominus Courtois hujus cœnobii professus Fovon parochus obiit die* 12 *junii anno* 1693. »

« *Hic jacet corpus domini Ludovici Delmas parrochi obiit* 10 *aprilis* 1771. »

### Cabanès. — XI^e siècle.

Le chœur de cette église était primitivement un petit oratoire dédié à la Vierge. Quand les besoins du culte

(1) En 1726, l'abbé n'avait que 2,400 livres de revenu.

Digitized by Google

demandèrent un temple plus spacieux, on ajouta la nef, en l'appuyant sur l'oratoire qui devint le sanctuaire de la nouvelle église.

Cette portion primitive se distingue du reste du bâtiment, qui est d'une date bien postérieure, par le choix et la disposition des matériaux, ainsi que par quelques détails d'ornementation propres à l'architecture romane.

Les murs, à l'extérieur, sont couronnés par une corniche qui suit la ligne du toit et dont plusieurs corbeaux, revêtus de figures grotesques (1), soutiennent la saillie.

Au-dedans, l'arc en plein-cintre qui forme l'entrée du chœur est orné de moulures à festons.

Sur un pilier de la nef on lit l'inscription suivante en idiome vulgaire :

« *Memoria de la messe de mors que deven dire cada dilus de lan et mai unq libera cada dimenge de lan davan que la grande messe se comence como es en la fondation fondada lo* XV^e^ *de jun* MVLXIII *per lo honorable home mossur Portalis prieu de Sasins cujus anima requiescat in pace. Amen.* »

### Saint-Martial, près Naucelle.

Petite église dont le chœur est roman, le transept gothique et la nef moderne. Parmi les sculptures assez variées qui décorent la grande arcade du chœur, on remarque la figure d'un agneau. C'était l'emblême

(1) La pensée des artistes du onzième siècle, en plaçant autour des églises ces figures grotesques ou monstrueuses qu'on voit si souvent dans les constructions romanes, était de montrer le type d'une nature abatardie par le vice et le péché. Au quatorzième siècle, ces figures paraissent de nouveau, non plus dans un but moral ou purement plaisant, mais dans une intention railleuse et satirique, dirigée contre le culte lui-même et contre ses ministres.

Digitized by Google

révéré des chrétiens aux premiers siècles de l'Eglise. Ce ne fut que l'an 680, sous le pontificat d'Agathon, qu'il fut ordonné par le sixième Synode de Constantinople, qu'à la place de cette figure symbolique on représenterait le Fils de Dieu attaché sur la croix. L'agneau se maintint pourtant dans quelques églises de l'époque romane, et on le voit notamment dans celles qui dépendaient des ordres de chevalerie (1).

### Loc-Dieu. — XII[e] siècle.

L'église de Loc-Dieu, monument du douzième siècle, appartient au style byzantin de transition. Bâtie sur un vaste plan (2), elle formait un des carrés du monastère du côté de l'est, et se faisait remarquer par sa noble simplicité. « Dans l'intérieur, six grandes arcades en ogive séparaient la nef maîtresse des bas-côtés ; cinq pilastres, d'aspect granitique, surmontés de petits chapiteaux, concouraient avec les arcades à soutenir la voûte du temple, dont les arceaux étaient colorés en vermillon. Des fenestrelles, placées parallèlement sous les cymaises de l'église, lui donnaient ce demi-jour mélancolique que recherche le sentiment religieux. Quelques vitraux, en forme de roses, éclairaient les quatre chapelles latérales du chœur qui, peint de couleurs grossières, s'alliait avec les colonnes à la teinte rougeâtre (3). »

Loc-Dieu était fille de l'abbaye de Dalon (4), une des grandes maisons de l'ordre de Cîteaux. Au douzième siècle, ces infatigables religieux, cherchant

(1) Saint-Martial, autrefois annexe de Tauriac, appartenait à la commanderie de Canabières.

(2) L'église a soixante-dix mètres ou environ cent seize pieds de long.

(3) M. Guirondel, *Mémoires de la Société*, t. 1, II[e] partie, p. 69.

(4) Dans le diocèse de Limoges.

Digitized by Google

sans cesse des déserts à défricher, s'arrêtèrent au fond d'une vaste et sauvage forêt du Rouergue qui leur parut éminemment propre à leur entreprise. Aldoyn de Parisot, noble seigneur du pays, leur céda le terrain, et le monastère fut commencé le 21 mars 1123. Un grand nombre d'autres seigneurs contribuèrent à sa dotation, et le roi Philippe-le-Bel le prit sous sa protection en 1311.

Cette abbaye, mise dans la suite en commande, a subsisté jusqu'à la révolution. Elle comptait parmi ses abbés le célèbre Fleury, qui composa, dit-on, à Loc-Dieu, la plus grande partie de son *Histoire Ecclésiastique*.

Sur la grande arcade du chœur on lit :

« *Frater Johannes de Fleuri abbas Loci Dei.* »

M. de Gaston, évêque de Thermes et sous-précepteur des enfans de France, en a été le dernier abbé (1).

**Balaguier** — XII[e] siècle.

Cette église, composée d'une seule nef, se distingue, comme toutes celles de la même époque, par un bon système de maçonnerie. Elle n'a que deux chapelles; mais plusieurs arcades qu'on voit dans les murs latéraux annoncent qu'il en existait jadis un plus grand nombre, ou qu'on avait ménagé la place pour les construire. Le plein-cintre règne dans les voûtes et dans la plupart des baies, qui sont fort irrégulières. Les cordons reposent sur des pilastres dont les chapiteaux sont faiblement sculptés. Point de clocher; il paraît même que l'ancien chœur n'existe plus et que l'église ne se compose que de la nef primitive. Sans doute que cette partie de l'édifice tom-

(1) Cette abbaye valait 7,000 livres de revenu au titulaire.





bant en ruines, on trouva plus simple de la supprimer que de la relever.

### Notre-Dame-de-Joie.

Petite chapelle bâtie sur un tertre isolé, à l'est et près de Villeneuve, où le peuple des campagnes va solennellement chaque année offrir un pur hommage et des fleurs à celle qui, par son intercession, répand l'abondance et la joie; c'est aussi un de ces oratoires vénérés vers lequel, dans les momens d'affliction ou de péril, le malheureux tourne de pieux regards, et plus d'un pèlerin y a prononcé ces mots paraphrasés avec élégance par un jeune poète :

O toi que le malheur implore,
Si tu daignes exaucer encore
Des soupirs qui te sont connus,
De ta chapelle, ô ma patronne,
Comme un criminel qu'on pardonne,
Je m'approcherai les pieds nus....

### Saint-Martin-de-Boulllac. — XI^e siècle.

Autant que nous avons pu en juger par une esquisse fort grossière qui nous a été envoyée, cette église, construite en belles pierres d'appareil, appartiendrait à l'architecture romane secondaire, mais aurait subi des remaniemens.

A côté de la porte d'entrée et sur un écusson de forme ronde, on voit le monogramme du Christ et la lettre M surmontée de deux X. Ces trois lettres, qui expriment le nombre 1020, marqueraient la date de l'édifice. Le même chiffre se trouve sur un autre écusson à la voûte de la nef.

### Aubin. — XII^e siècle.

L'église d'Aubin, autrefois chapelle d'un monastère

Digitized by Google

de moines Augustins, offre un mélange de styles qui annonce diverses époques de construction. Les collatéraux sont séparés de la nef principale par de gros piliers carrés ayant des colonnes engagées sur leurs faces et reposant sur des piédestaux circulaires.

La chapelle de Sainte-Cécile, qu'on voit à droite en entrant, est ornée de quelques beaux morceaux de sculpture. Elle fut construite, en 1486, par Adhémar de Buisson, qui fit aussi rétablir le monastère. Il paraît que l'église fut alors remaniée, et que l'on conserva de l'ancien édifice toutes les parties qui purent s'incorporer dans la construction nouvelle. Toute l'église est en pierres de taille, tirées de ces carrières de grès qui sont si abondantes dans le pays.

L'ancienne église paroissiale a été conservée. On la voit de l'autre côté du bassin, au pied d'un rocher qui servait d'assiète au château des comtes, dont il ne reste plus qu'une vieille tour démantelée.

Le prieuré d'Aubin dépendait, avant la révolution, de l'abbé de Montsalvy.

---

*Nous ne pouvons donner que de faibles indications sur les églises qui suivent :*

*Saint-Jacques-de-Souyri.* Église byzantine remaniée comme Saint-Austremoine. Le transept appartient à la construction primitive.

*Saint-Pierre-de-Pierrefiche.* Chœur roman ; nef et chapelles à ogives ; clocher moderne. Dépendait autrefois de Bonneval.

*Verlac.* L'entière église romane ; le plein-cintre partout. Deux chapelles formant la croisée ajoutées postérieurement.

*Salsac.* Entre Saint-Léons et Saint-Beauzély, petite

Digitized by Google

église isolée, sans importance, dont l'extérieur présente les caractères romans. Elle dépendait autrefois, ainsi qu'Estalane et Saint-Beauzély, du prieuré de Castelnau.

*Vezouillac.* On connaît par une inscription l'ancienneté de cette petite église, qui fut dédiée, en 1100, à saint Barthélemi.

*Saint-Amans-de-Scoudournac.* Chœur fort simple; abside romane bien caractérisée; nef ogivale. Chapelle avec jolie voûte à arêtes de la fin du quinzième siècle.

*Saint-Amans-du-Ram.* Abside, nef, portail, clocher de style roman. Six chapelles symétriques, qui ne manquent pas d'élégance, ajoutées vers la fin du quinzième siècle ou le commencement du seizième; vaste cimetière pavé de tombes à auge.

*Saint-Laurens-de-Cruéjouls.* Chœur et portail romans; nef ogivale.

*Saint-Pierre-de-Canet.* Partie romane, partie gothique.

*Plaisance.* Le style roman se montre dans toutes les parties de cette église, conçue dans de belles proportions, et qui est sans contredit une des plus remarquables du Vabrais.

*Villeneuve-la-Crémade.* On croit que cette église a été bâtie vers la fin du dixième siècle.

## Crypte de Roussennac.

La haine qui poursuivait les chrétiens dans les premiers temps, les força de chercher un asyle dans les entrailles de la terre. Des souterrains furent presque en tous lieux les sanctuaires primitifs du christianisme. Telle est l'origine des cryptes, où la religion venait cacher ses mystères aux yeux de ses ennemis. Là, le tombeau d'un martyr servait d'autel pour la

Digitized by Google

consommation du saint sacrifice. Lorsque la persécution se calma, les fidèles construisirent des enceintes sacrées au-dessus de ces grottes converties en sanctuaires, et pendant plusieurs siècles encore on continua, par une pieuse tradition, d'établir dans les nouvelles églises, sous l'autel du chœur, une chapelle souterraine où l'on déposait les reliques d'un chrétien mort en versant son sang pour la défense de la Foi. Cette coutume (1) ne cessa qu'au treizième siècle.

A Roussennac, sous les ruines de l'ancienne église (2), on voyait, il y a peu d'années, un de ces monumens de la foi des premiers âges. Le souterrain, de forme circulaire, était creusé sous le chœur. On y descendait par un escalier en spirale. La voûte, hémisphérique, s'appuyait sur de nombreuses colonnettes. Un puits avait été pratiqué au centre de la crypte. Nous ignorons ce qu'est devenue cette chapelle souterraine; mais le chœur et l'abside, seuls restes de l'église primitive, ont été démolis. La porte de l'église nouvelle s'est parée de leurs débris.

### Figure symbolique sur la porte de l'église de Coupiac.

On voit sur le mur extérieur du porche de l'église de Coupiac, au-dessus de l'arcade, une grande pierre carrée, chargée de figures emblématiques qui attirent depuis long-temps l'attention des curieux. Cette pierre provient de l'ancienne église de paroisse, dédiée à Notre-Dame, dont les ruines existent encore

(1) Elle explique l'institution et la destination de la pierre sacrée, qui renferme quelques parcelles des reliques d'un martyr, et remplace aujourd'hui l'ancien tombeau servant d'autel.

(2) L'église de Roussennac existait sous le règne de Louis-le-Débonnaire. Nous lisons dans une charte qu'elle fut donnée par ce prince, en 820, au monastère de Conques.


Digitized by Google

dans une gorge solitaire à une petite distance de Coupiac. La figure qu'elle représente n'est autre chose que le monogramme du Christ.

Tout le monde sait que ce signe devint le symbole du triomphe du christianisme après que Constantin l'eût écrit sur les étendards de son armée, vers l'an 311.

L'historien Eusèbe rapporte que l'empereur traça lui-même aux ouvriers le dessin du fameux *labarum*, après l'apparition de cette croix miraculeuse qui lui apparut dans les airs pour lui présager la victoire, et qui détermina sa conversion à la foi chrétienne.

C'était une longue pique revêtue d'or, ayant une traverse en forme de croix. Au haut de la pique s'élevait une couronne d'or enrichie de pierreries, qui renfermait les deux premières lettres grecques du nom du Christ, entrelacées l'une dans l'autre, et que l'empereur voulut aussi dans la suite porter gravées sur son casque.

On continua à placer le monogramme sur les bannières de l'armée jusqu'au onzième siècle. C'est surtout dans le temps des disputes contre l'arianisme, qui se rallumèrent vers l'an 600, qu'on en fit usage, parce que les ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, refusaient de placer auprès de ces symboles l'*alpha* et l'*oméga*, figures allégoriques représentant le commencement et la fin.

On trouve cet emblême religieux sur un grand nombre d'anciens monumens; tantôt décorant des tombeaux, tantôt les murs ou les voûtes des églises, quelquefois nu, d'autrefois accompagné de divers ornemens.

A Coupiac, c'est un cercle coupé par une ligne perpendiculaire portant à son extrémité supérieure le *Ro* grec, et au bas de laquelle se déroule le *sigma*, autre lettre du mot Christ.

Digitized by Google

Le cercle est traversé par deux autres lignes diagonales, se coupant dans le centre de manière à former une croix oblique qui représente le *chi*, première lettre du mot Christ. La branche de gauche est surmontée d'un *alpha*, celle de droite d'un *oméga*. Le cercle est contenu dans un quadrilatère, qui est lui-même enveloppé par un demi-cercle figurant une archivolte qui repose sur un linteau. Ce demi-arc est bordé par deux festons entrelacés. Dans l'espace vide, c'est-à-dire entre les festons et les côtés du carré, le sculpteur a figuré deux archanges, des quatre-feuilles et des étoiles.

## Aperçu historique sur l'ancienne Abbaye de Conques.

Conques fut le berceau du christianisme dans le Rouergue. Les principaux habitans qui embrassèrent la foi se retirèrent au fond de ce désert (1) pour se soustraire à la persécution des idolâtres. C'est une vallée profonde où l'on ne voit de la terre et du feuillage que dans les fentes des rochers, où le soleil ne laisse descendre qu'une lumière tremblante, où l'on n'entend d'autre bruit que celui des torrens qui se précipitent du haut de la montagne. Les chrétiens fugitifs y bâtirent un oratoire sous le nom de Saint-Sauveur et vécurent en commun dans cette nouvelle Thé-

(1) Appelé dans les anciennes chartes *vallis lapidosa*, *teulamen* ou la Teulière.

L'établissement religieux de Conques, antérieur à l'an 371, remonte presque à l'origine de la vie monastique; car saint Antoine, fondateur des premiers monastères dans la Thébaïde, mourut en 356.

Dans le temps de la splendeur des cloîtres, dit Monteil, ce couvent attirait un grand concours d'ouvriers et d'autres personnes, qui élevèrent des maisons autour de son enceinte : à la longue ces bâtimens formèrent la ville. Elle est située à mi-côte, sur une pente rapide. L'église et le cloître sont vers le centre.

Digitized by Google

baide. Quelques huttes, quelques cabanes éparses formèrent leur habitation; la prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains occupèrent tous leurs instans.

Mais cette retraite, toute inaccessible qu'elle paraissait être, ne put long-temps les soustraire à la haine de leurs ennemis. Les vieilles chroniques rapportent qu'ayant été surpris un jour de dimanche, de grand matin (l'an 371), comme ils étaient réunis pour prier, mille d'entre eux furent impitoyablement mis à mort. On montre encore près de Conques, le long de la rivière du Dourdou, le lieu de ce massacre.

Un siècle après (471), le pays des Ruthènes était passé sous la domination des Visigoths. La condition du monastère ne devint pas meilleure sous ces nouveaux maîtres. Ceux-ci qui étaient ariens persécutèrent cruellement les catholiques. « Quand tout l'Océan, s'écrie un auteur contemporain (1), aurait inondé les Gaules, il n'y aurait pas fait de si horribles ravages; depuis dix ans les Vandales et les Goths font de nous une cruelle boucherie. Les châteaux bâtis sur les rochers, les villes les plus fortes, les bourgs situés sur les plus hautes montagnes n'ont pu garantir les habitans de la fureur de ces barbares. Ils n'ont épargné ni le sacré, ni le profane, ni la faiblesse de l'âge, ni celle du sexe.....; ils ont brûlé les temples; ils en ont pillé les vases sacrés, et n'ont respecté ni la sainteté des vierges, ni la piété des veuves. Les solitaires n'ont point éprouvé un meilleur sort. C'est une tempête qui a emporté indifféremment les bons et les mauvais, les innocens et les coupables. Le respect dû à l'épiscopat et au sacerdoce n'a pas exempté ceux qui en étaient honorés. Ces barbares leur ont fait

(1) Cité par Bosc, tome I, page 101.

Digitized by Google

souffrir les mêmes indignités et les mêmes supplices. Ils les ont enchaînés, déchirés à coups de fouets et condamnés au feu comme les derniers malheureux. »

Cette persécution, allumée par le roi Visigoth Euric (1), avait cessé lorsque Alaric, son fils, succomba près de Poitiers (2) sous les armes victorieuses de Clovis. Le roi Franc, poursuivant les débris de l'armée ennemie, vint en Aquitaine où, dans son zèle pour la religion chrétienne, il s'empressa de réparer les maux que l'église avait soufferts. Par ses soins, le monastère de Conques se peupla de nouveau, reçut de grands biens et fut mis sous la sauvegarde royale (3); mais en 574, Théodebert, fils aîné du roi Chilpéric, vint chasser encore les Cénobites et piller leurs biens et leur église (4).

Telle était la destinée des établissemens religieux dans ces premiers temps. Ils n'avaient pas moins à souffrir de la convoitise des rois chrétiens que des sauvages violences des mécréans eux-mêmes. Aussi l'histoire des monastères, à cette époque, n'offre qu'une longue série de spoliations et de désastres.

Toutefois le zèle chrétien ne faillissait pas dans ces grandes calamités, et quelques années suffisaient pour en effacer les traces.

De pieux personnages rétablirent le monastère de Conques, et bientôt il eut repris son ancienne splen-

(1) Euric, nommé par quelques-uns Evarix, mourut en 485.

(2) Dans la grande plaine de Vouillé, l'an 507 de notre ère, la 23e année du règne d'Alaric et la 25e de celui de Clovis. Cette victoire des Francs amena la fin de la domination visigothe dans le Midi de la France.

(3) Chroniques du monastère de Conques. Fleury, id.

(4) *Ruthen. Christ.* Mss. — En 574, Théodebert, fils de Chilpéric, roi de Soissons, vint ravager l'Aquitaine et les autres provinces soumises à Sigebert, roi d'Austrasie, son oncle. Cette guerre de frères eut un tel caractère de violence et de barbarie, que Grégoire de Tours, qui vivait alors, dit que les maux de l'église furent pires que du temps de Dioclétien.

Digitized by Google

deur (1). Sa réputation de sainteté s'étendit au loin dans les Gaules; de toutes parts on vit accourir de nombreux prosélytes qui venaient chercher dans cette retraite silencieuse un port assuré contre les tempêtes de la vie. Les mœurs des religieux étaient simples et pures; ils cultivaient les lettres et défrichaient les terrains sauvages. Ils demeurèrent ainsi long-temps paisibles au milieu des événemens qui agitaient la scène du monde, et déjà un siècle et demi s'était écoulé lorque les Sarrazins firent leur irruption dans nos contrées. Conques fut détruit une quatrième fois, l'an 730 de notre ère, tous ses trésors pillés, tous ses titres brûlés.

Quel lamentable spectacle présentait alors le Midi de la France livré au glaive de l'Islamisme! C'étaient des populations qui fuyaient leurs villes saccagées; des familles de pieux cénobites égorgés sur les débris de leurs monastères; les églises saintes souillées ou incendiées par de farouches vainqueurs. Que de flots de sang coulèrent sous la lance ou la hache du Sarrazin? Combien de fois l'alarme vint troubler les paisibles habitans de nos montagnes lorsqu'un peuple dont on connaissait à peine le nom apportait ainsi une guerre d'extermination au milieu de leurs foyers!

Les conquérans arabes qui avaient planté leur domination en Mésopotamie, en Syrie, en Perse, en Egypte, en Afrique et en Espagne, songeaient déjà à remercier Dieu de leur avoir donné l'Europe; mais voilà que l'armée sarrazine, commandée par Abdalrahman, toute puissante, toute nombreuse qu'elle est, succombe et s'évanouit dans les plaines de Tours,

(1) Chron. de Conques, Mss de Colbert. Il paraîtrait, d'après cette chronique, que le monastère fut alors rétabli sous la règle de St-Benoît. Cependant l'auteur du *Ruthena Christiana* ne fait introduire cette règle que plus tard, sous Louis-le-Débonnaire.


Digitized by Google

sous les coups de l'armée française de Charles-Martel, et l'année 732 marque dans notre histoire une grande et glorieuse époque d'affranchissement.

La victoire de Charles-Martel ne détruisit point tout-à-fait la puissance sarrazine dans le Midi de la France; mais ces barbares furent refoulés aux extrêmes frontières, les peuples respirèrent, les moines relevèrent leurs cloîtres et leurs autels profanés.

On voit encore, dit Bosc, les ruines du vieux château de Roqueprive, que ces brigands avaient bâti sur un rocher très-escarpé, où l'on ne pouvait aborder que par un pont-levis qu'on appuyait sur la dent d'un roc voisin. C'est de ce point fortifié qu'ils portaient le ravage et l'effroi dans toute la contrée. Une jeune fille en délivra le pays. Elle avait été enlevée à sa famille pour les servir dans ce repaire. On raconte qu'elle parvint à établir des intelligences avec les habitans de Conques, ses concitoyens, et que ceux-ci, à un signal convenu, surprirent le fort pendant que les infidèles étaient plongés dans le sommeil, y mirent le feu et firent périr dans les flammes tout ce ramas de barbares.

Le roi Pepin, père de Charlemagne, touché des maux que les Sarrazins avaient fait aux religieux de Conques, leur assigna, dit la chronique, une nouvelle dotation et y rassembla un grand nombre de moines.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Gilbert, comte bénéficiaire du Rouergue sous le règne de Pepin ou de Charlemagne, dota aux dépens du fisc royal ce monastère que les Sarrasins avaient pillé et dévasté, et que sous son patronnage un saint homme, nommé Dadon, en releva les murs et y rassembla des religieux. La charte qui nous fait connaître ces faits ajoute que Dadon fut puissamment secondé dans son entreprise par un autre éminent personnage appelé Medraldus, qui lui succéda dans le gouvernement du

Digitized by Google

monastère lorsqu'il se fut lui-même retiré pour aller finir ses jours à Grand-Vabres.

Mais ce fut surtout Louis-le-Débonnaire qui laissa à Conques d'éclatans témoignages de son zèle pieux et de sa sollicitude. On voit dans une charte de l'an 820 (1), qu'il prit le monastère sous sa protection spéciale, lui donna un grand nombre d'églises, de dîmes, de terres, et soumit les religieux à la règle de Saint-Benoit (2). Ce prince alla même plusieurs fois en pèlerinage à Conques, notamment en 839, à l'occasion du siège du château de Carlat, qu'il était venu faire en personne.

Pepin, son fils, roi d'Aquitaine, ne se montra pas moins favorable. Il retira le monastère des mains et de l'autorité des comtes, pour la mettre sous son unique sauvegarde (3). Il défendit qu'aucun officier public entreprit d'y lever le moindre subside. Il confirma à l'abbé Hélie et à ses religieux les donations que les comtes Gilbert et Guilbarde leur avaient faites, et y ajouta pour son propre compte plusieurs églises et

(1) Cette charte, que nous avons en original, est le monument le plus précieux et le plus ancien qui soit dans nos archives. Il est rare de trouver en France de pareils authentiques.

(2) Louis contribua pour beaucoup, par sa piété timorée et sa condescendance, au prodigieux accroissement de la puissance ecclésiastique; mais en même temps il blessa le clergé par les efforts qu'il fit pour réprimer ses désordres. Aussi, lorsque tous les évêques réunis, guidés par l'archevêque Ebbon, arrachent, à Saint-Médard de Soissons, la couronne du front du vieil empereur, couvrent de cendres ses cheveux blancs, dépouillent son corps du manteau royal pour le vêtir du silice, ne peut-on pas présumer qu'alors, moines et évêques, cherchent à se venger de ce que Louis, jadis dans son austère vertu, leur a enlevé leurs armes, leurs chevaux, leurs éperons, et, par une juste mais trop passagère réforme, a tenté de leur faire reprendre l'habit de l'ordre et l'esprit de la religion?

(3) ...... *Placuit nobis omnem dominationem et potestatem comitis à prædicto auferre monasterio, et sub nostrâ successorumque nostrorum, regum videlicet Aquitanorum, plenissimâ tuitione, atque defensione constituere.* (Charte de Pepin, roi d'Aquitaine, 838).



alleux, entre autres sa forêt de Pandérémie et le monastère de Jonante, qu'il unit à celui de Conques.

Il est à remarquer que dans cette charte le roi Pepin rendit aux moines la liberté des élections, en se réservant seulement le droit de les confirmer.

Cette même charte mentionne la fondation du monastère de Figeac, auquel Pepin donna le nom de *Nouvelle-Conques*, et qu'il unit et soumit à l'abbaye de ce nom (1).

L'église de Conques possède encore plusieurs riches reliquaires (2) et autres objets précieux qu'elle tenait des libéralités de Louis-le-Débonnaire, de Charlemagne (3) son père, et des rois leurs successeurs. On s'étonne aujourd'hui de trouver tant de richesses dans un pareil désert.

Mais le règne de Charlemagne, qui avait resplendi de tant de gloire, qui avait imprimé un mouvement si rapide aux arts et à la civilisation, fut bientôt suivi d'autres règnes où l'on vit revivre les plus mauvais jours. L'invasion des barbares, non moins farouches que les Sarrasins, de ces hommes du Nord dont la vue tourmentait l'âme du grand Charles et lui arrachait des pleurs sur le sinistre avenir de ses neveux et de ses peuples, les querelles sanglantes des féodaux, les violences des gens de guerre, replongèrent la France dans tous les malheurs qui l'avaient accablée sous la race Mérovingienne.

« Dans leurs cruelles invasions des neuvième et di-

(1) Les deux monastères furent régis par le même abbé, résidant à Conques, jusques en l'an 1096.

(2) Notamment un reliquaire orné de pierreries, nommé l'*A* de Charlemagne, parce que sa forme se rapproche de la lettre A, et qu'on en attribue le don à ce prince. D'autres prétendent qu'il fut donné par Louis-le-Débonnaire qui, ayant fondé ou restauré vingt-cinq abbayes, envoya à chacune d'elles une lettre de l'alphabet, et que la première fut pour Conques.

(3) Charlemagne fit don d'un autel portatif. (*Annales du Rouergue*).

Digitized by Google

xième siècles, dit un chroniqueur moderne, les Normands s'attaquaient spécialement aux abbayes. Ils pillaient les reliquaires, ravageaient les maisons abbatiales. Menacés par tant de calamités, les saints religieux poussaient des gémissemens et fuyaient au loin jusques dans les souterrains de la campagne. Que d'églises détruites ! souvent les riches abbayes se rachetaient par des sacrifices d'argent de la désolation et du meurtre : que pouvaient-elles opposer à ces terribles adversaires (1) ? »

» Les barbares mécréans ne craignaient pas l'excommunication ; ils ne respectaient ni la croix sainte ni les immunités; que faire ? La plupart des monastères s'étaient donc placés sous la protection d'un baron féodal qui en devenait comme le défenseur, l'avocat et le maître ; on lui payait une somme d'argent pour la défense de l'église; il s'asseyait dans les stales du chœur et chantait Matines comme les chanoines ; son gonfanon pendait sur l'autel ; le monastère lui concédait souvent une terre, et quelquefois le brutal seigneur, sans tenir compte de la sainteté du lieu, du baptistère et de l'autel sacré, s'emparait de tous les revenus du monastère et les dépensait dans les festins. Une multitude d'abbayes et d'églises étaient ainsi tombées sous la main des hommes d'armes, qui en avaient chassé les pieux serviteurs (2) »

Dans une vieille charte du règne de Lothaire, il est dit que Raoul, abbé de Figeac, donna à fief à un seigneur du Rouergue soixante églises, à condition qu'en cas de guerre il armerait trois cents hommes pour la défense de son monastère.

(1) Charles-le-Chauve tailla en pièces leur armée, à Connac, sur les bords du Tarn, en 864.

(2) C'est ce qui explique ces innombrables donations ou plutôt ces restitutions d'églises, de dîmes, de domaines ecclésiastiques faites par les seigneurs au clergé dans les temps qui suivirent.

Digitized by Google

Plusieurs seigneurs même s'emparèrent non-seulement des biens mais du titre des bénéfices ecclésiastiques, dont ils faisaient ensuite un trafic scandaleux. La corruption du clergé ne contribuait pas peu à maintenir ce désordre. En 983, Etienne, Bégon et Hugues étaient en même temps abbés de Conques : l'un était évêque de Rodez, l'autre simple ecclésiastique et le troisième laïque. Adalger, autre abbé laïque de Conques, avait acheté publiquement cette abbaye et celle de Figeac. Il en vendit ensuite les biens pour acheter l'archevêché de Narbonne, qui vint à vaquer. Pierre Bérenger, moine de Conques, fils du comte de Narbonne, acheta peu de temps après l'évêché de Rodez. Deusdedit, abbé laïque de Vabres, donna vers ce même temps son abbaye à l'abbé de Cluni, *pour la rémission des péchés de ses parens, qui l'avaient achetée par des traités simoniaques*. Hugues, comte de Rouergue, s'empara de l'abbaye de St.-Amans de la même ville. Pons, qui en était abbé, et les clercs qui lui étaient soumis, en vendaient de leur côté les biens ou les faisaient passer à leur famille.

Cependant l'ordre naquit peu à peu au sein du désordre, et quand le onzième siècle s'ouvrit la société présentait cette étonnante organisation qui, sous un système de vasselage et de suzeraineté ; de protection et d'obéissance, mit fin à l'individualisme de la force ou du moins en atténua sensiblement les effets. En même temps la puissance ecclésiastique était parvenue à toute son énergie ; les grands ordres de St.-Benoît avaient pris leur développement et leur vaste organisation sociale. L'Église se trouvait en possession de cet ascendant moral qu'elle exerça si long-temps sur les masses et même sur le pouvoir féodal, dont elle tempéra souvent la rigueur.

L'histoire des ordres religieux dans le moyen-âge est le plus haut sujet des méditations politiques. On

Digitized by Google

peut la considérer comme la reconstruction du principe d'ordre et de sociabilité. « C'est le gouvernement et la règle, dit un brillant écrivain, au milieu du désordre et de l'anarchie. En pénétrant dans les sources de notre nature, la vie monastique se trouve profondément empreinte au cœur; elle est puisée dans les émotions de tristesse et de désenchantement qui surgissent au milieu des générations. Le suicide moderne, c'est le désespoir athée et sensualiste : le monastère, c'était le suicide spiritualiste, le sacrifice de la chair dans la pensée morale et dans le sein de Dieu. Et pourquoi n'y aurait-il pas des âmes malades que le bruit importune ? Et pourquoi n'y aurait-il pas des yeux qui n'aiment pas l'éclat des pompes mensongères ? Ceux-là fuient l'agitation fébrile, clarté passagère du plaisir qui aboutit à la dernière des solitudes, l'abîme sans fonds. La retraite sous le ciel, dans les vallées profondes, console les douleurs, cicatrise les plaies; elle détache les liens importuns d'une sociabilité bruyante.... »

L'époque de la plus grande puissance morale du clergé fut aussi celle du principal accroissement de ses richesses.

Tous les diplômes du temps contiennent des actes pieux pour obtenir des prières de l'Église. Ici c'est une pièce de terre donnée au monastère ; là des setiers de vin assurés pour le service des solitaires du désert ; les droits de pêche dans les étangs, de chasse dans les forêts, sont également concédés aux cathédrales, aux abbayes ; on leur accorde des péages sur des ponts, le droit de cuire le pain des villageois, serfs et manans. Veut-on connaître la formule de ces actes ? Ouvrons le cartulaire de Conques, *livre admirable* (1)

(1) *Liber mirabilis*. C'est le plus ancien cartulaire de l'abbaye, qu'on a eu le bonheur de conserver et qui se trouve aujourd'hui dans les archives

Digitized by Google

(c'est son nom), qui renferme cinq cent soixante-sept donations.

« Moi, Hugues de la Roque, donne à Saint-Sauveur et à Sainte-Foi de Conques et aux moines, le hameau de Castan, la dîme de Mauron, la dîme de l'église de Malleville et ensemble la chapelle, pour ma sépulture et la rédemption de mon âme, et pour que six mille messes soient chantées dans ledit monastère où je veux être enseveli. »

Et puis quels anathèmes contre le téméraire qui oserait contrevenir à de si saintes dispositions : « Que Dieu le retire de la terre des vivans, qu'il soit plongé au fond des enfers comme Datan et Dabiron ! »

La plupart des chartes de donation commencent par ces mots : *Pro salute animæ meæ et parentum meorum*, ou bien par ceux-ci : *Nos metuentes gehennæ supplicium et misericordis Dei expectantes remedium*.

Dans toutes, après avoir énuméré les biens donnés, parmi lesquels se trouve ordinairement quelque église, on désigne séparément les donataires, qui sont Saint-Sauveur et Sainte-Foi de Conques, l'abbé et les moines. Ces actes ne portent d'autre date que l'indication du règne : *Facta carta ista die dominica in mense januario regnante Philippo rege*. Elles sont signées par le donateur, les témoins et le moine qui faisait l'office de notaire. S. † *Hugonis vice comitis qui hanc donationem fecit et manu sua firmavit*. S. † *Amblardi*, *Bertrandus monacus scripsit*.

En l'an 900, Arlalde, abbé de Conques, avait reçu d'une femme nommée Avierna et de son fils Bernard, le village et la fontaine minérale de Cransac.

Les guerriers offrirent les dépouilles enlevées sur

de la Société. Les plus anciens actes qu'il renferme sont du commencement du neuvième siècle, les derniers du douzième.




Digitized by Google

les champs de bataille. Raimond III, comte de Rouerque et de Toulouse, ayant fait don, en 1002, au même monastère de plusieurs terres qu'il possédait en Languedoc, y joignit vingt-un vases en vermeil, artistement travaillés, et une selle magnifique du prix de 100 livres d'or *dont le travail*, est-il dit, *surpassait de beaucoup la matière* (1). C'était un trophée pris sur les Sarrasins en 985 (2). Des matériaux de cette selle ou du prix qu'on en retira, l'abbé Jean fit faire cette belle croix en argent ciselé, véritable chef-d'œuvre d'orfévrerie, que l'église possède encore (3).

Don Pèdre-Sanche, roi d'Aragon, en action de grâces d'une victoire qu'il avait remportée sur les Maures et à la suite de laquelle il avait pris la ville de Barbastra, donna, en 1101, à l'abbaye de Conques, la meilleure mosquée de la ville pour en faire un monastère.

D'autres seigneurs complétaient leurs offrandes en vouant à l'état monastique leurs enfans en bas-âge, ou en l'embrassant eux-mêmes avec leurs domestiques. C'est ainsi qu'on vit Robert de Castallo promettre à l'abbé Odolric de se faire moine lui et son fils Guillaume; A. de Brezons donner vers le même temps à l'abbé Boniface son fils Elie, en stipulant qu'il lui serait fourni un trousseau complet, une bonne mule et autre chose à son choix (*suo causimento*); Didon d'Andoque, seigneur puissant du Rouergue en 1110, donner à Ste-Foi de Conques son fils unique, Pierre, qui devint évêque de Pampelune en 1147 (4).

On trouve dans les chartes de ce monastère un nom-

(1) Bernard, icolâtre d'Angers, cité dans Bosc.

(2) Dans une victoire qu'il remporta sur eux en Catalogne, où il avait été au secours de Borrel, comte de Barcelonne.

(3) *Gallia christiana*.

(4) Cartulaire de Conques.

Digitized by Google

bre prodigieux d'églises, de villages, de terres, de domaines, de rentes, etc., qui lui furent donnés principalement depuis le neuvième siècle jusqu'au treizième, par les rois, les prélats, les comtes, les seigneurs, et une foule de personnes de tout rang (1).

Parmi les principaux bienfaiteurs mentionnés dans ces chartes, on remarque Dadile, seigneur très-riche du neuvième siècle, qui avait été en grande faveur auprès de Charlemagne; Leutade, qui donna le château de Prix, dans le voisinage de Creyssels, pendant que Louis-le-Débonnaire n'était encore que roi d'Aquitaine; Sénégonde, haute et puissante dame, mère de Frédelon, abbé de Conques, à qui le monastère dut, en 887, les églises de Flagnac et de Livinhac; Bernard, comte de Rouergue et de Toulouse, et son épouse Hermengarde, en 883; le comte Raimond II, tué en 961 comme il allait en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle; le roi Robert qui, revenant de Toulouse en 1029, s'arrêta à Conques et y fit de grandes offrandes (2); Pons, vicomte de Polignac, en 1105; Richard, premier comte de Rodez, en 1096; le comte Hugues II, qui unit à Conques le monastère de Coubisou, en 1195; etc., etc.

Quoi d'étonnant que les chartes de donation soient devenues si nombreuses au moyen-âge? Les chevaliers, en partant pour la Croisade, étaient animés de la plus pieuse ardeur. Tous désiraient laisser un souvenir à l'église de leur naissance, afin que le glas des funérailles sonnât plaintivement s'ils succombaient

(1) Chartes de donation de Louis-le-Débonnaire en 820; de Pepin, roi d'Aquitaine, en 838; du roi Robert, en 1029, de Pèdre-Sanche, roi d'Aragon, en 1101; de Henri, roi d'Angleterre, en 1130; d'Alfonse, roi de Castille, en 1208; de Charles, roi de Navarre, en 1325; de Frédéric de Suède; d'Amédé, duc de Savoie, etc., etc.

(2) Mabillon.

Digitized by Google

dans la guerre sainte. Il y aurait tant de funérailles dans les Croisades ! Tant de chevaliers allaient trouver la mort dans ces longs pèlerinages ! Une charte de donation au monastère était comme un témoignage de la foi chrétienne. C'était pour un grand nombre un moyen facile d'expier de coupables erreurs. Quant aux gens d'une condition inférieure, à ceux qui ne pouvaient racheter leurs fautes par des dons, ils prenaient le bâton de pèlerin et s'en allaient, pieds-nus, mendiant de porte en porte, visiter les chapelles célèbres de la chrétienté.

La charte suivante, extraite des cartulaires d'une autre abbaye, résume admirablement l'esprit de l'époque. C'est le don de deux châteaux, fait aux moines de Bonneval par un seigneur de Calmont, qui partait pour les Croisades. L'acte est fort court.

« Eu Guillaume de Calmont donne Masses et Pussac ols monges de Bonneval *per me racheta de mes malesfaches otal ou mau promès* et me so signat de mon seing ordinare Guillaumes de Calmont. »

Cependant les clercs, malgré le grand accroissement de leur puissance, étaient souvent en butte aux agressions des seigneurs laïques. Près de chaque monastère était située quelque grande châtellenie dont les maîtres se montraient singulièrement jaloux de leurs prérogatives et respectaient fort peu celles des autres. Les abbés de Conques ne pouvaient, pour ainsi dire, faire un pas sur leurs terres sans voir les bannières des sires de Moret, de Montarnal et de Panat pendre sur les hautes tours qui s'élevaient menaçantes autour de la mense abbatiale. C'était pour eux un sujet permanent d'inquiétudes et d'alarmes. Quels fougueux barons que ces sires de Panat, seigneurs de quelques terres agrestes et pelées ! Le seigneur Bégon, de cette race féodale, s'était montré injuste et brutal durant sa vie ; il avait fait des entre-

Digitized by Google

prises à main-armée sur les terres du monastère, avait disputé le cens, les dîmes, les hommes et les femmes. Quand il sentit sa fin approcher, il eut repentance, et nous avons sous les yeux une charte de l'an 1209 où il avoue ses méfaits et en reçoit humblement pardon du sire abbé.

« Lorsque le feu de la vie était au cœur du baron, il envahissait les biens du monastère; quand la mort s'avançait pour glacer ses membres, alors étendu sur la cendre, le féodal léguait au moutier du voisinage toutes ses terres, son argent monnoyé; une messe journalière venait rappeler les bienfaits du baron repentant, car il n'était pas mort rebelle à l'Eglise. On transcrivait sur l'obituaire de l'abbaye les chartes de donation. Que de sinistres histoires sur le comte farouche qui était mort dans l'impénitence finale! Voyez-vous ces feux de l'enfer qui le dévorent! ces diables qui l'enlacent de leur queue brûlante! Voilà la peine des barons morts déconfés, voilà ce qu'il advient aux pillards d'églises (1)! »

A cette époque de guerres incessantes, les monastères étaient de véritables places fortes où l'on employait au besoin tous les artifices de guerre; et lorsque le danger devenait trop imminent, les religieux se retiraient dans quelqu'un de ces bons châteaux qu'ils avaient eu la précaution d'élever çà et là pour protéger leurs vastes domaines. On trouve des traces de ces habitudes guerrières jusqu'aux quatorzième et quinzième siècles. C'est ainsi que pendant l'invasion Anglaise l'abbé Bertrand de Reillac se renferma avec tous ses moines dans le château de Lunel, où il de-

(1) M. Capefigue.—Ce sujet se trouve reproduit sur une foule de monumens du moyen-âge. Tout le monde connaît l'immense bas-relief du portail de Conques, où l'on a représenté le dernier jugement et le supplice des damnés.

Digitized by Google

meura pendant plus de quatre ans, sans que les partis anglais qui battaient la campagne pussent le débusquer de sa retraite. « Quel temps de calamité, s'écrie le vénérable abbé ! Notre patrie était en proie à tant de tribulations, de dangers, d'invasions, de maux intolérables, que la vie nous était devenue à charge et que nous croyons toucher d'heure en heure à la destruction totale du saint monastère (1) ! »

Sous le règne de Charles-le-Chauve (neuvième siècle), on apporta d'Agen à Conques le corps de la vierge Foi, « que les habitans de l'Agenais, dit Bosc, prétendent leur avoir été enlevé furtivement par les moines de Conques.

La mémoire de cette généreuse vierge, qui subit le martyre à Agen sous l'empereur Dioclétien (l'an 287), était en telle vénération, que les moines possesseurs de ses dépouilles placèrent aussitôt leur église sous son invocation.

Bernard, icolâtre d'Angers, qui écrivait en 1020, rapporte qu'Arsinde, femme de Guillaume, comte de Toulouse, n'ayant point d'enfans, résolut d'en aller demander à Dieu par l'intercession de sainte Foi. Elle partit en pèlerinage pour Conques, et offrit à cette sainte des bracelets d'or artistement travaillés et enrichis de pierreries, dont elle avait coutume de se parer. Peu de temps après son vœu, elle devint successivement mère de deux fils, Raimond et Henri. De là l'origine des vœux sans nombre que font à sainte

(1) .... *Autem in hâc patriâ in tribulationibus* guerrariis, *infinitis deprædationibus invasionibus*, dangeriis, *malis intolerabilibus*, *et in tantis ut fœderet nos vivere*, *etc.* (Manuscrit de 1380).

Bertrand de Reillac, du château de Reillac, dont on voit encore les ruines à Moret, succédait à Bertrand de la Barrière, qui avait été abbé de Conques pendant quarante-cinq ans. Après lui vint Raimond de la Salle, abbé en 1396 et 1405.

Digitized by Google

Foi de Conques les femmes qui n'ont point d'enfans (1).

Disons un mot de cette illustre patronne, qui n'a pas eu moins de renommée dans nos pays qu'aux lieux où elle reçut la naissance.

## Sainte Foi.

Maximien-Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, venait de passer dans les Gaules pour combattre la faction des Bagaudes révoltés. C'était un prince ennemi des chrétiens, d'un naturel féroce, et qui suivait brutalement ses mauvais penchans. Sa présence fut le signal d'une persécution cruelle, car, bien qu'il n'y eût point de nouvel édit, les gouverneurs, pour lui plaire ou pour satisfaire leur propre haine, firent revivre impunément les anciennes dispositions et redoublèrent de rigueurs contre les sectateurs du Christ. La ville d'Agen eût, dit-on, le glorieux privilége de fournir en Aquitaine la première victime.

On rapporta au gouverneur qui commandait dans cette cité de la Gaule Narbonnaise, qu'une jeune fille avait offensé Diane, qu'elle l'offensait tous les jours en lui refusant le tribut de ses prières et de ses sacrifices, en se raillant hautement de toutes les divinités de l'empire et des prêtres des dieux immortels. Décianus, c'était le nom du gouverneur, donna sur-le-champ à un officier l'ordre d'arrêter cette fille coupable et de l'amener devant lui.

Foi, qui allait comparaître devant le personnage consulaire, descendait d'une grande famille romaine qui possédait des biens considérables dans cette province.

(1) Bosc. — On montre dans le trésor de l'église une ceinture qu'on prétend avoir appartenu à sainte Foi.

Digitized by Google

Pour exercer avec plus de liberté les devoirs de sa religion, elle s'était retirée dans une maison située hors de l'enceinte de la ville. Là, renfermée dans son intérieur, entourée de serviteurs fidèles, elle passait sa vie à demander à Dieu des jours meilleurs pour l'Église ; elle travaillait avec des femmes chrétiennes aux vêtemens des pauvres, et n'apparaissait dans son vestibule que pour distribuer aux infortunés d'abondantes aumônes. Les pauvres d'Agen célébraient sa bienfaisance ; les magistrats respectaient cette vie grave, noble, digne de la fille d'un des plus vertueux citoyens de la cité.

Les prêtres seuls se plaignaient de ce que Foi n'apportait point d'offrandes pour les sacrifices, de ce que personne de sa maison n'apparaissait dans les temples.

Quelques instans après la dénonciation portée contre elle, les soldats amenèrent une fille d'une grande beauté.

Décianus était monté sur son tribunal ; les gardes environnaient l'enceinte. Il jeta un coup-d'œil rapide sur l'accusée ; il ne surprit sur son visage aucun signe de crainte. La majesté chrétienne de Foi parut en imposer à la majesté du délégué de l'empereur lui-même, et ce fut d'abord avec douceur qu'il lui adressa la parole :

--- Vous connaissez, lui dit-il, les édits des César contre la superstition chrétienne ? Déjà nous avons été obligés, dans plusieurs villes, de donner la mort à de fidèles serviteurs, parce qu'ils ont refusé de reconnaître les divinités de l'empire. Adorez-vous nos dieux ou le Crucifié des Juifs ?

La jeune fille répondit sans hésiter :

--- Il n'y a qu'un seul Dieu, maître des souverains et empereurs de l'univers ; nous ne devons l'encens et l'adoration qu'à lui seul.

Digitized by Google

Un sourire moqueur parut sur les lèvres de Décianus. Ensuite, reprenant sur un ton sérieux :

--- Comment se fait-il que vous osiez contester la divinité de nos dieux; vous ignorez-donc les décrets du sénat romain, qui l'ont solennellement proclamée et qui obligent tous les citoyens de l'empire à la reconnaître ? Allons, revenez à des sentimens plus conformes à votre situation et à votre naissance ; consentez à sacrifier à la chaste déesse, et ensuite vous vous retirerez paisiblement dans votre demeure.

--- Je ne le puis, je ne le ferai pas ; je ne reconnais qu'un Dieu unique qui a envoyé le Christ son fils pour sauver le monde; je n'adore que lui seul, je ne sacrifie qu'à lui seul. Tous les jours je lui demande la conservation des jours de César et la prospérité de son empire ; je ne puis faire plus.

--- Diane punit l'orgueilleuse Niobé, qui avait osé outrager Latone : et nous aussi nous punirons votre audace insensée.... Si vous ne faites à l'instant ce que nous vous ordonnons, si vous ne sacrifiez aux dieux, vous y serez sacrifiée vous-même; un feu ardent consumera votre corps.

--- « Pour l'amour de Jésus-Christ, répondit Foi avec courage, je suis prête à souffrir les plus cruels tourmens et la mort même (1) ! »

De vives couleurs coloraient les joues de la noble fille; ses yeux brillaient d'un éclat divin. Il y avait quelque chose de surhumain dans son attitude, dans ses gestes, dans les accens de sa voix. Décianus voyait une auréole brillante environner son front ; il se disait à lui-même : Il faut que cette jeune fille, pour braver ainsi la mort, aperçoive clairement un monde et des dieux différens de ceux que je vois-moi-même.

(1) *Propr. Sanct. diœcesis Ruthen.*

Digitized by Google

J'aimerais à suivre son âme dans les régions inconnues de l'autre vie, à percer le sombre nuage qui nous dérobe l'avenir....

Hélas ! il n'était pas assez instruit pour comprendre la noble destinée de l'âme selon les doctrines du christianisme, et il déshonora sa philosophie par une condamnation cruelle.

Les bourreaux s'emparèrent de Foi; elle fut étendue sur un lit de fer que l'on rougit au feu. L'infortunée supporta cet affreux supplice sans laisser échapper une seule plainte; seulement, tournant ses regards vers Décianus qui, du haut de sa chaise curule, contemplait, impassible, cette scène de désolation : « Apprends, malheureux ! lui dit-elle, que tes charbons ardens me préparent un rafraîchissement éternel, et qu'ils seront cause pour toi d'un éternel supplice, si tu ne te répens et ne reviens au vrai Dieu (1). » Puis elle ne cessa d'invoquer le Christ, objet de son amour et de ses espérances.

La foule, témoin de cette héroïque résignation, ne pouvait retenir ses sanglots, et plus d'un légionnaire essuyait ses yeux humides de larmes. Mais voilà que par une grâce toute miraculeuse, la vierge sortit saine et sauve de cette horrible épreuve. Son corps, exposé à toute la violence du feu, ne portait pas même les plus légères traces de son action destructive. Alors, un grand nombre de spectateurs se convertirent à la foi nouvelle. L'évêque Capraise, qui s'était d'abord caché dans la crainte du supplice, accourut et confessa hautement sa croyance.

Décianus comprit qu'il était temps de terminer une scène qui ne tournait pas à son avantage, et il ordonna que tous les coupables eussent la tête tranchée, sentence qui fut exécutée sur-le-champ.

(1) *Propr. Sanct. diœcesis Ruthen.*

Digitized by Google

Les corps de ces généreux confesseurs, enlevés par les fidèles et ensevelis secrètement, furent transférés quelque temps après, par saint Dulcide, évêque d'Agen, dans une église dediée à la vierge courageuse qui avait la première obtenu la palme du martyre.

---

Outre le corps de sainte Foi, l'église de Conques possèdait un très-grand nombre d'autres reliques précieuses; notamment celles du célèbre martyr saint Vincent, qu'au rapport d'Aimoin le moine, deux religieux, Hildebert et Audalde, allèrent chercher à Valence, en Espagne, en 864, et rapportèrent à Conques à travers mille dangers, les Normands étant, à cette époque, répandus dans tout le Midi de la France.

Le premier abbé connu est Dadon, qui releva, comme nous l'avons dit, le monastère ruiné par les Sarrasins, et mourut à Grand-Vabres l'an 755.

Odolric, vivant au commencement du onzième siècle, fit reconstruire le cloître, l'abbaye et l'église actuelle, qui fut consacrée, l'an 1028, par Arnaud, évêque de Rodez (1). Cet abbé fut célèbre par les biens et les revenus immenses qu'il acquit à son monastère.

Voici la liste des anciens abbés dont nous avons pu recueillir les noms dans les documens qui sont passés sous nos yeux. Elle comprend la plus grande partie de ceux qui vécurent sous la dynastie Carlovingienne et les premiers Capétiens.

Dadon, 1^er^ abbé, vivant du temps de Charles-Martel et de Pepin-le-Bref. (Pepin. 751 --- 768 (2).)

(1) Chronique de saint Martial, de Limoges.

(2) On a mis entre parenthèse à la suite de chaque abbé, la durée du règne sous lequel il a vécu.

Digitized by Google

Medralde, successeur de Dadon, l'avait aidé dans son œuvre de restauration. Il vivait encore sous Charlemagne et pendant que Louis, fils de ce dernier, était roi d'Aquitaine. (Charlemagne. 768 -- 814).

Anastase, sous Louis-le-Débonnaire, *Blodohic rege* (1), et Pepin, roi d'Aquitaine. (Louis. 814 -- 840.)

Hélias, vers la fin du règne de Louis-le-Débonnaire et sous Charles-le-Chauve, *Karlo rege.* (Charles-le-Chauve. 840 -- 877).

C'est à cette dernière époque que le corps de Ste-Foi arriva d'Agen à Conques, ainsi que celui du martyr S. Vincent, que les moines allèrent chercher à Valence, en Espagne.

Gibertus, sous Karloman. (Louis et Karloman. 879 --- 884).

Bégon Ier, sous Charles-le-Gros, *Karolo rege.* Reçut un fief dans la viguerie de Sévérac, de Bernard, comte de Rouergue, et d'Hermengarde, son épouse. (Charles-le-Gros. 884 -- 888).

Frédelon, fils de Sénégonde. *Idem.*

Frotarius, du temps d'Odon ou Eudes. (Eudes. 888 --- 898).

Arlaldus Ier, au commencement du règne de Charles-le-Simple. (Charles-le-Simple. 898 -- 924).

Radulphe, durant la plus grande partie du même règne.

Jean, sous Raoul, *Rodulfo rege.* (Raoul. 924 -- 936).

Etienne Ier, du temps de Louis-d'Outremer, *Lodoïco rege*, et de Lothaire, jusqu'à l'an 964 au moins. Cet Etienne était en même temps évêque de Rodez. (Louis IV, dit d'Outremer. 736 -- 954).

(1) Plus tard, dans les chartes, le nom de Louis s'écrit *Lodoïcus*.

Digitized by Google

Hugues, abbé laïque du temps de Lothaire. (Lothaire. 954 -- 987).

Bégon II, *Idem*. Il parait, d'après plusieurs monumens, que l'évêque Etienne, Hugues et Bégon furent abbés en même temps, du moins pendant quelques années.

Pontius, fin du même règne.

Arlaldus II, du temps de Hugues-Capet, fondateur de la troisième dynastie. Les chartes portent : *Regnante Domino, regem sperante* (1). (Hugues-Capet. --- 987 à 996).

Leutardus. *Idem*.

Guirbertus, sous le roi Robert. Dans quelques chartes on ne voit pour date que ces mots : *Regnante Deo*. Guirbert est qualifié : *Dominus magnificus Guirbertus*. (Robert. 996 -- 1031).

Bégon III. *Idem*.

Airadus. *Idem*.

Adalgerius, abbé laïque. *Idem*.

(1) Cette façon singulière de formuler les dates que l'on remarque dans les chartes de l'abbaye, du temps d'Arlalde et de Guibert, donne lieu de penser que la reconnaissance de Hugues Capet et de son fils ne fut point unanime. Les chartes contemporaines, dans la plupart des villes du Midi, portent les mêmes indices. Ici, elles sont datées du règne de *Louis V enfant ;* là, elles disent : *Dieu régnant, en attendant le roi ; le roi terrestre absent, la suzeraineté en veuvage*. L'Aquitaine formait un grand fief et dans le temps un véritable royaume ; les Pepin, fils et petit-fils de Charlemagne, l'avaient originairement gouvernée. Il en était résulté un souvenir dans la population méridionale pour les Carlovingiens, si bien qu'aucun fief de Guienne n'avait reconnu ni Eudes ni Robert, ducs de France ou rois. Il y avait peut-être aussi haine de race ; les méridionaux n'avaient jamais aimé les Francs. Quoiqu'il en soit, cette répugnanee qu'inspirait à nos pères un bouleversement dans l'ordre politique, témoigne de leur esprit de sagesse et de prudence. On comprenait dès lors que la stabilité dans les institutions est la meilleure garantie de la paix intérieure des États.

Digitized by Google

Odolric, du temps de Robert, *Rodbertó rege*, de Henri son fils, *Ehenrico rege*, et de Philippe Ier. Odolric rebâtit le monastère, dont l'église fut consacrée l'an 1028. Parmi les nombreuses donations qu'il reçut, se trouve celle de l'église de Trébosc, par Hugues, comte de Rouergue, et sa mère Richarde. (Henri Ier. 1031 -- 1060).

Etienne II, sous Philippe Ier, vivait aussi du temps de l'évêque Pons d'Étienne, élu en 1079, et d'Adhémar III, qui était évêque avant 1099. Une charte souscrite du vivant de cet abbé, contient un affranchissement de serfs par deux seigneurs du Rouergue. C'est l'acte le plus ancien de ce genre que l'on connaisse dans le pays. (Philippe Ier. 1060 -- 1108).

Bégon IV, sous Philippe Ier et dès 1096, époque de la première croisade. Une donation faite à Bégon par Richard, vicomte de Millau, époux d'Adelaïs, sert à fixer le commencement du comté de Rodez, savoir entre 1096 et 1112. Il était encore abbé en 1105, comme on le voit par une donation du vicomte de Polignac. C'est de ce Bégon que M. Mérimée a signalé le tombeau.

Boniface, sous Louis VI, dit le Gros. (Louis VI. 1108 --- 1137).

Izarn, du temps de Louis-le-Jeune. (Louis-le-Jeune. 1137 --- 1180).

Sicard, du temps de Philippe-Auguste. C'est à celui-ci que le comte de Rodez, Hugues II, donna, en 1195, le monastère de Coubisou. (Philippe II. 1180 --- 1223).

A diverses époques les papes et les rois avaient accordé au monastère de Conques de nombreux privi-

Digitized by Google

léges (1). Il était exempt de la visite de l'évêque et ne relevait, pour la juridiction, que de son abbé. Celui-ci jouissait de tous les honneurs de la prélature; il portait en officiant la crosse, la mitre, la croix pectorale, la robe violette et tous les insignes épiscopaux.

L'abbaye possédait cent-dix-sept bénéfices, dont quarante-quatre en Rouergue, les autres disséminés dans vingt diocèses de France, trois diocèses d'Italie, deux d'Espagne et un d'Angleterre.

L'abbé nommait à tous ces bénéfices *plenojure,* avait droit d'*annate* et de *dépouille,* et choisissait toujours des religieux de son monastère, sur lesquels il conservait toute sa juridiction.

Lorsqu'il assistait aux anciens Etats du Rouergue, où il avait la première place après les évêques de Rodez et de Vabres, « il se faisait escorter, dit Bosc, par une garde de cent et quelquefois de quatre ou cinq cents hommes de ses terres.

Le nombre des religieux était autrefois fort considérable. Plusieurs monumens prouvent qu'il y eut deux cents, trois cents et quelquefois jusqu'à neuf cents moines, dont certains étaient prêtres, mais la plupart laïques (2).

Les bâtimens qui renfermaient tous ces religieux avaient une grande étendue et occupaient presque tout l'emplacement de la ville actuelle; mais il n'en reste plus que l'église et quelques ruines qu'on appelle encore le cloître. Tout le reste a été vendu, et la forme

(1) Bulle d'exemption du pape Urbain II, en 1099, et autres de Nicolas V, en 1449, etc.

(2) Les dignitaires et principaux officiers de l'ancien couvent étaient : l'abbé, d'abord électif, puis nommé par le roi; le prieur, le custode, le célerier, le réfectorier, le portier des pauvres, le portier du couvent, le sacristain, le trésorier, le primicier ou receveur des offrandes, l'hospitalier et le vestiaire.

Digitized by Google

ainsi que tous les vestiges de l'ancien monastère ont disparu sous des constructions nouvelles.

Vers 1561, les calvinistes firent en Rouergue une invasion dans laquelle ils dévastèrent l'abbaye.

C'est ici le lieu de relever une erreur de l'abbé Bosc, qui prétend que l'église ayant été détruite par eux *fut reconstruite, en 1571, sur le modèle de la cathédrale de Rodez.*

Les formes architecturales de cette église excluent l'idée d'une construction postérieure au onzième siècle. L'âge du monument est inscrit d'une manière indélébile sur ses murs. Il est possible que le chapitre, voulant réparer l'abbaye après les dégats commis par les religionnaires, ait exagéré le désastre dans son rapport au roi (1), afin d'exciter plus d'intérêt en sa faveur, mais la vérité est que l'église ne fut ni démolie ni notablement dégradée, et que c'est bien le même édifice qui avait été élevé au commencement du onzième siècle par le moine Odolric.

Divers événemens avaient fait perdre à cette abbaye, long-temps avant sa suppression, une grande partie de ses immunités.

Vers le milieu du quinzième siècle, la discipline religieuse s'y était tellement relâchée, que les papes jugèrent convenable de révoquer ses anciens privilèges et de rétablir le droit de visite des évêques (2). Le roi Charles VII, par lettres patentes de 1456, ordonna au Parlement de Toulouse de tenir la main à l'exécution de ces décrets.

Cependant, François d'Estaing ayant voulu, en 1514, user de son droit, fut brutalement repoussé de l'abbaye, et les moines se portèrent même à son égard

(1) Lettres patentes de Charles IX, 1571.

(2) Bulles d'Eugène IV et de Calixte III, des années 1455 et 1456.

Digitized by Google

aux plus graves excès (1). Le pieux évêque pardonna ces outrages ; mais il maintint avec fermeté les prérogatives de son siège. Sur sa demande, Léon X et François Ier confirmèrent de nouveau la révocation des anciens priviléges, et les nouvelles bulles et lettres patentes furent intimées aux religieux dans toutes les formes juridiques (2).

L'abbaye de Conques fut sécularisée en 1537 et érigée en chapitre collégial, composé d'un abbé et de vingt chanoines, y compris les dignitaires (3).

« Affranchis d'une règle qui semblait trop forte pour leur faiblesse, ces religieux vécurent depuis d'une manière édifiante, et le père Beau, jésuite, qui écrivait en 1656 la vie de François d'Estaing, se plaît à reconnaître qu'ils unissaient à une haute naissance de grands mérites, et que *dans la simple profession de la vie ecclésiastique ils donnaient des exemples de la perfection religieuse* (4). »

Les archives de Conques étaient les plus riches de la province. Des chartes, des titres, des manuscrits amassés pendant plus de dix siècles s'y trouvaient

(1) Antoine de Marcenac était alors abbé de Conques. — Le cardinal Georges d'Armagnac le fut en 1535.

(2) En 1516 et 1520.

(3) Il y eut un prévôt, un doyen, un sacristain, un pressenteur, un trésorier, un primicier, un ouvrier, un archiprêtre et douze chanoines.

L'abbé commendataire était obligé à résidence. (On entendait par *commende* la provision d'un bénéfice régulier accordé à un séculier avec dispense de la règle).

Le roi nommait l'abbé et deux chanoines. Les autres étaient nommés par l'abbé.

Il y avait en outre quatre *hebdomadiers* et quatre *épistolaires* amovibles.

Le chapitre distribuait tous les ans plus de deux cents setiers de blé.

Le revenu de l'abbé, sans doute moitié de celui de l'abbaye, se portait, en 1789, à plus de 30,000 livres.

(4) *Histoire de François d'Estaing*, par M. l'abbé Bion.



Digitized by Google

réunis. Cette précieuse collection a été en grande partie dispersée pendant la révolution. On en voit quelques débris aux archives du département, dans la grande tour de l'évêché. La Société de Rodez possède, de son côté, plusieurs chartes fort anciennes qui avaient été sauvées du naufrage par des particuliers. Si quelqu'un voulait traiter plus à fond l'histoire de cette abbaye, nous l'engagerions à consulter 2 vol. in-fol., contenant copie des titres originaux les plus intéressans. Ils font partie de la collection du président Doat, déposée à la Bibliothèque du Roi.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

# VUE DES ALPES
ET
# DE LA GRANDE CHARTREUSE.

Vide ut alta stet nive candidum Soracte,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Impone ligna foco. . . . . . . . . (Horace).

Assis au coin de son feu, près de ces lares paternelles que les anciens préposaient aux foyers domestiques, Horace aimait à montrer dans les lointains horizons de Rome le mont Soracte, dressant ses cimes blanchies de neige sur le fonds bleu du ciel d'Italie, et cette image glacée des hivers donnait à son âtre embrasé une flamme plus vive, une chaleur plus douce.

C'est ainsi qu'abrité contre la rigueur des vents, il se berçait doucement dans le sentiment de sa sécurité et savait en mieux goûter le charme, en entendant leur souffle impétueux siffler dans les rameaux dépouillés de ses arbres....

*Ventos audire cubantem.....*

Comme du temps d'Horace, nous aimons encore, au coin de nos feux d'hiver, l'image des montagnes, et ces hautes régions du globe ont un attrait puissant sur notre imagination. C'est ce puissant attrait qui les rend le but continuel de la curiosité des voyageurs.

Quelque riche, quelque fertile que soit un pays de plaine, on ne peut le parcourir long-temps sans ennui; mais dès que les montagnes se montrent à

Digitized by Google

l'horizon, aussitôt l'esprit se réveille, et dans leur perspective, se modifiant à tout instant, l'on trouve un aliment à la curiosité, un terme à l'impatience naturelle.

Tel est le mobile de cette foule qui, chaque année, quitte ses pénates pour aller visiter, dans de lointains climats, les grandes chaînes de montagnes.

C'est aux effets de l'horizon sensible, pour parler le langage de la géographie, que l'on a emprunté l'expression : *chaîne de montagnes*. C'est, il est vrai, l'image qu'elles présentent à l'œil; mais cette image donne une fausse représentation des choses, surtout si elle est appliquée aux Alpes.

Cet immense groupe, vu dans son ensemble, offre moins la configuration d'une chaîne que celle d'une étoile rayonnant d'une manière irrégulière dans tous les sens.

Le centre de ces immenses rayonnemens est, pour les Alpes, au Saint-Gothard; c'est de là que partent toutes ces irradiations; elles sont accompagnées dans leur cours par des fleuves ou des rivières qui, prenant toutes ces directions diverses, vont se perdre dans des mers opposées.

Le Rhône y prend sa source et s'ouvre une large vallée qui va s'agrandissant depuis le pied de son glacier jusqu'à la Méditerranée; il reçoit en courant le tribut de mille affluens qui descendent de la longue chaîne qui sert de limite entre la France et l'Italie.

Le Rhin fuit dans le sens opposé; l'Aar, le plus pittoresque de ses cours d'eau, forme une nouvelle ramification, à laquelle répond en sens inverse le Tesin, emporté vers les riches campagnes de l'Italie.

Chacun d'eux va séparément reposer l'agitation tumultueuse de ses flots dans des lacs tranquilles, qui recueillent et tranquillisent leurs eaux, pour leur laisser ensuite reprendre une course plus paisible et

Digitized by Google

plus limpide : douce et riante image du repos que poursuivent les hommes au travers des orages de la vie.

On peut dire que le Saint-Gothard est l'urne d'où s'épanchent toutes ces eaux ; cependant ce sommet n'est pas le plus élevé des Alpes ; le Mont-Blanc, qui s'élève sur l'un des prolongemens dont nous avons parlé, l'emporte sur tous les autres.

En suivant cette nervure, qui part du centre indiqué et s'étend jusqu'à Nice, on compte une succession de sommets célèbres : le Simplon, que Napoléon toucha de sa main puissante et qu'il abaissa pour s'ouvrir un passage vers Milan ; le Mont-Rose, qui ne cède le pas qu'au Mont-Blanc ; le Saint-Bernard, justement célèbre par son monastère, auquel s'attache un intérêt qui nous ramènera plus tard vers lui, etc.

Une multitude de contreforts se détachent de cette longue arête et s'avancent dans les terres de France, en ouvrant cours à autant de grands torrens, qui d'abord se précipitent de chute en chute et parviennent enfin dans des vallées enrichies de toutes les dépouilles de ces escarpemens.

Les bases des Alpes ont un grandiose qui répond à l'élévation de leur sommet ; l'on rencontre ainsi, en avant de l'arête principale, des groupes qui se détachent au loin comme des ouvrages avancés, et qui ressemblent à des postes de cette grande armée de géans. A l'un de ces groupes s'attache un intérêt qui nous le fait choisir aujourd'hui pour objet de notre excursion ; il est connu sous le nom de groupe de la Grande Chartreuse.

Ce nom a acquis une grande célébrité : il est peu de points dans les Alpes qui attirent un plus grand nombre de visiteurs ; il en est peu qui soient plus dignes de fixer l'admiration des artistes et des hommes qui recherchent les grands spectacles de la nature.

Digitized by Google

Une double cause contribue à ramener tous les ans à la Grande Chartreuse la foule nombreuse qui s'y presse et qui lui attire des visiteurs des pays les plus lointains ; ces deux mobiles sont l'un et l'autre bien puissans sur notre âme et naissent peut-être d'une origine commune : je veux parler du sentiment religieux et de l'amour des beautés naturelles. Ces beautés s'offrent ici sous un aspect tellement grandiose, qu'en pénétrant dans la profondeur de ces forêts il est difficile de se défendre d'un sentiment irrésistible de crainte mystérieuse, et l'on y comprend aisément l'origine du culte druidique.

La Grande Chartreuse, posée au centre d'une masse qui a neuf ou dix lieues de diamètre à sa base, se détache en avant de ces longs contreforts dont nous avons parlé, de telle sorte que, du côté des Alpes, son groupe est tourné par le bassin de Chambéry, qui se ramifie par Montmeillan avec la vallée de l'Isère.

En abordant du côté de la France et par le Pont-de-Beauvoisin, l'on découvre bientôt une plaine d'une lieue environ de large, unie comme la surface d'un lac ; mais ici l'azur des eaux est remplacé par la plus riante verdure.

En traversant cette plaine, l'œil se repose sur des escarpemens hérissés de noirs sapins ; la vue s'arrête sur leurs découpures irrégulières ; ces escarpemens ne s'étendent point par des dégradations successives, mais ils tombent d'une manière abrupte au pied de cette surface, si régulièrement unie, comme s'ils baignaient leurs bases dans des eaux dormantes.

On cherche vainement des yeux, dans la direction du chemin que l'on suit, le passage qui pourra pénétrer dans ce massif ; l'on parvient ainsi aux abords de ces formidables remparts, dont la hauteur semble s'accroître à mesure qu'on approche ; le regard s'en effraie. On découvre enfin le secret du chemin à

Digitized by Google

suivre, en voyant un torrent dont les eaux bouillonnantes s'échappent avec fracas d'une vallée sombre et tortueuse et dont un prompt détour cache les mystères.

Un bourg est situé à ce débouché; il sert de dernière station aux voyageurs qui se disposent à pénétrer dans cette contrée sauvage. C'est ici qu'il convient de s'armer d'un bâton de voyage, de laisser en arrière les nombreux et bruyans compagnons qui abondent à Saint-Laurent-du-Pont, et de s'avancer seul, en échappant aux conversations importunes, pour se recueillir et se livrer sans trouble aux émotions intimes d'une grande scène de la nature.

*Odi profanum vulgus et arceo!* s'écriait le poète latin, s'irritant contre le profane vulgaire. Laissez bien loin de vous ces touristes bruyans dont la verve importune sait fort bien égayer les ennuis d'une auberge, mais dont l'étourderie et la frivolité troubleraient l'harmonie du désert.

Le recueillememt convient à toutes les impressions fortes, et pour les mieux goûter, l'on aime à s'écarter loin de toute contrainte : ainsi le néophyte, avant l'initiation, devait demeurer seul et garder le silence.

Nous n'essaierons pas de décrire : cet art est difficile et rarement l'on peut intéresser à de longues descriptions; nous dirons plutôt nos impressions, nous serons ainsi plus près des sources de l'intérêt qui captive.

Il convient toutefois de donner une idée générale et rapide de cette contrée sauvage, qu'aux temps mythologiques l'on eût pris pour l'entrée des enfers.

Nous nous sommes arrêtés au pied de cette masse imposante dont la base abrupte repose dans la plaine riante et fleurie que nous avons parcourue; les eaux bouillonnantes d'un torrent s'échappent à flots pressés d'une déchirure profonde dont les détours se dérobent à la vue; une usine, placée à l'entrée de cette

Digitized by Google

gorge sauvage, offre à l'œil l'appareil de ses rouages en mouvement sous des chutes d'eau; à leur bruit assourdissant se mêle celui des enclumes et des marteaux; de noires bouffées de fumée s'échappent de ses fourneaux et répandent dans l'air d'épais nuages; tout dispose l'imagination aux impressions les plus sombres.

Ce que la fable décrit de l'Erèbe, ce qu'elle a conté à notre enfance des travaux de Vulcain et des Cyclopes, semble se réaliser aux yeux étonnés.

Un pont traverse le torrent; une seule porte, à l'entrée de ce pont, fermait autrefois la vallée et pouvait la rendre inaccessible à tout mortel; les oiseaux du ciel pourraient seuls franchir cette barrière, mais ils fuient cette sombre vallée, livrée tout entière aux nocturnes oiseaux.

Une étendue de deux lieues se trouve ainsi séparée de toute communication extérieure par une seule arche de pont; c'est au bout de cette longue avenue et après avoir remonté toutes les chutes du torrent, que l'on parvient au but de son pèlerinage, en suivant un sentier que l'industrie de l'homme a su frayer à travers mille dangers.

En gravissant ainsi péniblement jusqu'au bout cette galerie presque souterraine, l'on reconquiert un peu de lumière, le ciel se montre plus à découvert, et l'on se trouve enfin dans une sorte de clairière ou d'enceinte élargie en cirque. Ce cirque est, il est vrai, dominé de tous les côtés par de hautes cimes; mais l'espace s'est agrandi et l'on sent qu'on est parvenu au terme de sa course : c'est là qu'est fondée la Grande Chartreuse.

La journée était sombre et pluvieuse; les touristes attendaient qu'un rayon de soleil vînt dissiper les brouillards qui rendaient le jour de la vallée incertain comme un crépuscule, le sentier était désert;

Digitized by Google

tout se prêtait aux contemplations du promeneur solitaire : la nouveauté du spectacle faisait revivre pour lui toute la vivacité des impressions de cet âge où l'on goûte à longs traits les joies de la nature.

Perdu vivant dans ces profondeurs, environné de cette végétation exhubérante du sol alpestre, qui répand à profusion ses espèces et qui féconde jusqu'aux rochers, d'où pendent en festons de longues scolopandres, des capillaires et toute sorte d'arbustes variés, il éprouvait des émotions qu'il pouvait à peine comprimer.

Son imagination rajeunie s'abandonnait à toutes ses réminiscences : tantôt toutes ces simples, excrues dans l'ombre, rappellaient les enchantemens et les charmes magiques qu'on tirait de leurs sucs; tantôt c'étaient les magiques et brillantes créations du Tasse, avec ses forêts tour-à-tour terribles ou gracieuses, ses chevaliers bravant les dragons et les hydres; puis, sur les immenses parois de roche vive encadrant le paysage et à des hauteurs incommensurables, semblaient naître, sous la même baguette, ces verts lisérés qui courent en longues lignes horizontales le long des stratifications; tantôt la sombre harmonie du torrent rappelait à ses sens les sublimes accens du chantre moderne des Enfers, et ses rondes infernales accompagnaient le bruit de sa marche.

Puissance des accens lyriques, par qui résonnent les cordes les plus sensibles du cœur humain, vous seuls lui parûtes alors en harmonie avec la scène de la nature; vous seuls, dans les arts, pûtes égaler cette magnificence sauvage; près de vous, le langage même de Milton fût resté froid et glacé!

En levant ses yeux vers le ciel, le voyageur apercevait les noires cimes des sapins, dessinant leurs dentelures sur le fonds d'un nuage; puis se perdant

Digitized by Google

dans ses ombres; et lorsqu'un coup de vent faisait ondoyer toute cette verdure, elle semblait s'animer au bruit de la sombre musique du torrent et réaliser ces danses fantastiques dont le récit effraya son enfance; des bruits sinistres se mêlaient sur sa tête à l'agitation de l'air, des voix lugubres sortaient de la forêt, et des cris plaintifs semblaient y répondre en se perdant dans les eaux.

Cette nature âpre et sévère, ces crêtes aiguës, ces couches bouleversées et tourmentées dans tous les sens, tout en ces lieux semble attester une révolte contre le ciel; les noirs sapins qui surmontent ces cimes ressemblent à des dards lancés contre la voûte céleste; nul arbre ne saurait mieux s'harmoniser avec cette lutte de Titans.

Tout-à-coup, au détour du sentier solitaire, une croix de pierre surmonte un rocher d'un aspect pittoresque; à la vue du signe sacré, le tumulte des idées s'apaise, les fictions se dissipent, les fantômes disparaissent.

Tel fut le monde entier, avant qu'une croix de bois ne vint défricher le domaine du genre humain; partout la terreur, l'empire de la force; partout les ténèbres de l'erreur, partout la révolte contre le ciel; et lorsque l'ère de la croix luit enfin sur le monde, elle porte en tout lieu ses salutaires iufluences, et bientôt, de proche en proche, elle pénètre jusqu'au fond de ces forêts désertes, jusqu'aux derniers replis de ces contrées inaccessibles.

Le plus beau des fruits de la civilisation, le culte du vrai Dieu, s'établira au sein de cette profonde retraite, où les bêtes sauvages avaient seules régné depuis l'origine des temps.

Saint Bruno, le puissant fondateur d'une constitution qui a dejà traversé sept siècles, sept siècles qui ont vu tomber tant de conceptions déclarées im-

Digitized by Google

périssables en naissant ; saint Bruno, portant dans ses mains une croix de bois et suivi de ses huit compagnons, vint, il y a sept cents ans, planter sa tente en ces lieux ; quelques cabanes leur servirent d'asile contre les premières rigueurs de l'hiver ; mais bientôt une avalanche, détachée des sommets voisins, vint engloutir la pauvre colonie dans un tombeau de glace : six d'entre eux y restèrent ensevelis.

La vue du pèlerin, fatigué de sa course, s'est reposée avec sécurité sur la croix du chemin ; mais bientôt le désert lui réserve une émotion nouvelle ; le son argentin d'une cloche se fait entendre, et cette voix, qui vibra mille fois à son oreille inattentive, a réveillé tous ses sens ; l'horreur du désert disparaît à cette voix amie : telle est dans les vigies la voix du nautonier qui découvre la terre, ou la douce influence de la lumière qui succède aux terreurs de la nuit. C'est ainsi que du milieu des ténèbres de l'esprit, la Religion ouvre le cœur aux lumières de la foi.

Au travers du fourré de sapins qui élèvent leurs tiges droites comme des fûts de colonne, l'on voit, par échappées, miroiter dans le fond les ardoises du monastère : bientôt ses dômes et ses tourelles se découvrent, paraissent et disparaissent, et l'on hâte sa marche pour écarter cet importun rideau.

Cependant, en foulant ces sentiers, la pensée, remontant l'échelle des temps, aime à se mettre à la suite du saint fondateur lorsqu'il pénétra pour la première fois, au onzième siècle, dans cet affreux séjour.

Les soins assidus de vingt générations ont adouci, par leurs travaux, l'horreur de cette solitude, et néanmoins nulle part l'on ne trouve une nature plus âpre et plus dure ; des milliers de curieux viennent, tous les ans, frayer ces sentiers tracés à la pointe du

Digitized by Google

fer, et cependant l'on se croit transporté hors des limites du monde habité; que devait-ce donc être lorsque saint Bruno vint la disputer aux bêtes sauvages, qui seules l'avaient occupée jusques-là ?

C'est cet asile, c'est cet héritage conquis par sept siècles de travaux opiniâtres et assidus, qu'on est venu ravir aux enfans de Bruno, au nom des idées de progrès !

Après saint Bruno, l'on voit sur cette route une longue suite de pèlerins venant chercher un asile contre les écueils du monde; des cœurs brisés de tristesse, que n'ont pu satisfaire les joies de la terre, des ambitions déçues qui ont enfin compris qu'une seule ambition peut combler l'inquiétude de l'homme; des affections trahies qui, prenant en pitié la fragilité des sentimens humains, se sont réfugiées près du seul appui qui ne manque jamais aux âmes fidèles; enfin, des caractères doux et craintifs, aimant naturellement la solitude et l'oraison et que l'esprit de Dieu pousse vers la retraite.

C'est peut-être à ce détour du sentier, sur cette pierre d'où l'œil découvre à la fois les combles du monastère et le chemin qui fuit et serpente vers la région des vivans, que de longues et terribles luttes intérieures ont agité bien des cœurs. Près de quitter et de perdre l'horizon de ce monde trompeur, il se colore de couleurs plus vives, il s'embellit de tout ce que le regret à de puissance et d'empire sur nous : charmes du foyer domestique, liens de famille si touchans et si purs, bruits enivrans du monde, séductions du luxe, rêves de l'ambition, c'est là que, retranchés dans un dernier poste, vous avez bien souvent assailli le pauvre pèlerin, et que lui livrant une attaque cruelle, vous l'avez laissé sur le chemin, succombant sous ses angoisses.

Digitized by Google

Heureux si, écartant vos vains fantômes, il a pu gagner le port!

Le spectacle des lieux que nous avons parcourus, quelqu'étonnant qu'il soit, attirerait bien moins s'il ne recelait une pensée vivante, qui devient l'âme du désert. Ce sont des hommes morts à eux-mêmes qui animent cette solitude, et bien que ce sacrifice soit à peine compris des heureux du monde, il les appelle par une curiosité singulière.

Les noms les plus retentissans sont venus s'inscrire parmi les visiteurs : les rois, les princes, les hommes célèbres dans les lettres et dans les arts, ont frappé à l'huis du monastère. Rousseau lui-même a laissé sur leur livre un souvenir qui renferme un hommage flatteur : « J'ai trouvé dans ces » lieux, dit le philosophe, des plantes rares et » précieuses au botaniste, et des vertus plus rares » encore. »

Depuis Rousseau, nous avons progressé; le livre de mémoire a dû se refermer, car il s'ouvrait souvent à de grossières injures, salaire déposé au moment du départ pour prix de l'hospitalité de la nuit. Malheur à cette main ingrate! ne recevez jamais son étreinte, fuyez son funeste contact!

Nous touchons au seuil du monastère; ici l'œuvre de la nature finit, celle de l'homme commence.

La statue de saint Bruno préside à ce seuil; sur ses traits pétrifiés, l'on cherche en passant la pensée mélancolique et profonde du législateur des Chartreux.

Dès le premier pas, l'on voit revivre autour de soi ces formes monastiques dont l'image, perdue pour la France moderne, ne se retrouve plus que dans les souvenirs de son passé.

Un ermite, à la longue barbe blanchie par le temps et vêtu d'une robe blanche à capuchon, vous sert d'initiateur.

Digitized by Google

Le vestibule du père-gardien s'ouvre sur une vaste cour où figurent deux bassins ovales qui portent les traces des mutilations souffertes dans les mauvais jours de la dispersion des cénobites.

Une seconde façade présente, sur un grand front, trois étages d'ouvertures régulières mais étroites; l'œil découvre dans l'intérieur de longues galeries voûtées, dont les arcs se croisent et se perdent, par des dégradations de lumière, dans les derniers plans de la perspective; quelque religieux, à l'air recueilli, apparait de temps en temps dans le lointain pour se perdre bientôt dans des détours inconnus : sous son vêtement pâle, on dirait une apparition. Quelquefois, à ses profondes génuflexions, l'on reconnait son passage devant quelque chapelle; ces lieux de prière sont multipliés dans cette enceinte.

Sans être orné, le monastère est d'une architecture élégante; mais la solidité en est le caractère particulier.

A un autre point de vue, la Grande Chartreuse offre, d'une manière saillante, les traits distinctifs des institutions monastiques, prises dans leur caractère général.

Dans ces institutions, vouées par le siècle à tant d'improbations, la première place est à Dieu; son temple occupe la meilleure : c'est à l'orner et à l'embellir que tous les soins se sont appliqués. La seconde est à l'hospitalité; cette part est fort large chez les chartreux, et pour ces religieux, si souvent taxés d'égoïsme étroit et mesquin, l'hospitalité prend les vastes proportions de la charité chrétienne. Ici, vous lisez : *quartier des Allemands ;* là, *quartier des Italiens ;* ailleurs, *quartier des Français ;* plus loin, *quartier des Espagnols.*

A tout venant, ils ont gravé sur la pierre le nom si doux de la patrie, comme pour marquer que près

Digitized by Google

d'eux, d'où que l'on soit, l'on trouvera des frères, de même qu'une patrie commune doit nous réunir tous un jour.

Plus d'une fois ils couvrirent de cette charité forte et généreuse des malheureux poursuivis par des vengeances redoutables, et leurs hôtes ne furent pas toujours ingrats. Un noble enfant des muses, persécuté par de puissans ennemis, vint chercher un asile protecteur dans leur retraite ; il y trouva l'abri qu'il recherchait, et retrempant son génie dans la sublimité des croyances aussi bien que dans les élans de sa reconnaissance, il paya d'un chef-d'œuvre impérissable cette hospitalité.

La galerie de Le Sueur attestera à jamais l'union des arts et de la religion ; une copie seule est restée aux lieux inspirateurs ; mais cette fois ce ne fut pas une spoliation, ce fut une munificence de l'ordre, un sacrifice à cet esprit national, qui fait de Paris la capitale des chefs-d'œuvre.

Pendant qu'ils font une part si large à leurs hôtes, les religieux, retranchés dans d'étroites cellules, ne se sont réservés que les austérités, le travail et le soin des autels.

Leur cloître occupe la partie la plus reculée, ils n'ont pris dans leur voisinage que le séjour des morts : là, rien ne trouble le silence que le sourd murmure des prières qui s'élèvent sur eux.

Tels sont les hommes qu'on traite dans le monde avec un amer dédain ; il en est qui les considèrent à peine comme appartenant à l'humanité ; on se croit sage en ne les taxant que de folie ; des apôtres de la tolérance souffrent à peine qu'on se vêtisse de bure, qu'on vive de légumes, qu'on prie, pendant que d'autres dorment, qu'on s'humilie, pendant que d'autres s'exaltent dans leur orgueil.

Nous faisions ces réflexions en lisant un opus-

Digitized by Google

cule destiné à servir d'indicateur à ceux qui visitent la Grande Chartreuse ; c'est un soin de plus dû à l'hospitalité des religieux ; sa lecture révèle un esprit élevé et une délicatesse de sentimens bien propres à faire honte aux détracteurs.

Nous y lisions : « Serait-ce trop présumer que de » dire, qu'une pensée du ciel, loin de nuire au » charme naturel de ces lieux, en accroîtrait le » prix ? »

Est-ce là le langage d'un fanatisme brutal et grossier ? Entendez-le cet homme, dont l'abnégation touche presque au martyre, vous dire que la pensée de Dieu ne nuirait pas à vos plaisirs, et par ce ton, qui respire une douceur sans borne, vouloir ménager jusqu'à l'esprit du siècle ?

Nous ne laisserons pas à ceux qui ont visité la Grande Chartreuse le regret de ne pas trouver ici deux souvenirs qui, l'un et l'autre, nous ramènent hors de l'enceinte du monastère.

Je veux parler d'abord d'une simple chapelle, posée sur le gazon d'une clairière de la forêt ; sa rencontre inopinée saisit le cœur d'une vive émotion ; des sapins gigantesques la couvrent de leur ombre, ils rappellent les cèdres du Liban ; la colombe du Mont-Carmel est venue s'y reposer loin des bruits du monde ; c'est à la vierge Marie qu'est dressé cet autel solitaire. Pouvait-on oublier sa douce invocation à la Grande Chartreuse !

Plus loin, en pénétrant dans les bois, à travers des sentiers barrés par des troncs en décomposition et enlacés par des plantes grimpantes, l'on parvient au pied d'un rocher surmonté d'une chapelle à saint Bruno ; de petits cours d'eau vive et claire tracent des filets d'argent sous ces ombres éternelles ; une source abondante jaillit au pied du rocher. C'est-là, dit-on, que saint Bruno s'arrêta, lorsqu'envoyé par

Digitized by Google

l'évêque de Grenoble il vint, pour la première fois, prendre possession du désert.

Il y a, dans tout cela, une atmosphère de vertu qui plus d'une fois a triomphé de la dureté des cœurs. Les pensées salutaires doivent germer dans cet asile. En présence de cette vie si mortifiée, les grandes questions que la philosophie agite depuis l'origine du monde s'offrent dans toute leur solennité. L'énigme des destinées humaines vient assaillir l'esprit; cette énigme, proposée par l'antiquité, sur le mont Phyceus, cette énigme, que la philosophie payenne abandonna comme insoluble et sur laquelle son poète écrivit : *Tu ne quœsieris scire nefas, etc.*; cette énigme, disons-nous, a trouvé sa solution. Tant qu'on l'a cherchée sur la terre, elle a trompé tous les efforts; en levant les yeux vers le ciel elle est descendue dans les cœurs.

Déchéance et réhabilitation, épreuve et récompense, en sont les derniers mots; ceux-là l'ont trouvée, qui vivent dans cette solitude.



Digitized by Google

**CONSIDÉRATIONS** *sur l'état actuel de la poésie française et sur une des théories littéraires de* M. de Bonald, *à l'occasion d'un poème intitulé :* les inondations de 1840 ; par *M. Rodier, de Vauvert* (Gard), *directeur du pensionnat de Salon.*

( Petit in-18 : Aix, Vitalis, 1841. )

En 1841, époque où fut publié le volume annoncé dans le titre qu'on vient de lire, les populations voisines des bords du Rhône venaient d'être frappées d'une de ces grandes calamités où semble éclater visiblement le courroux céleste, et qui laissent longtemps après elles l'impression d'une religieuse terreur. Le fleuve, rentré dans son lit, grondait encore et semblait menacer les campagnes du retour de ses formidables débordemens.... On avait vu des choses presqu'incroyables et que l'imagination avait peine à se représenter : des plaines fertiles changées tout-à-coup en une vaste mer ; leurs villages les plus lointains surpris et entourés par les flots ; le toit rustique, dernier refuge du laboureur et de sa famille, prêt à disparaître lui-même sous la vague croissante ; les bateaux du fleuve débordé passant entre les cimes des hauts peupliers, se frayant des routes nouvelles et devenant des arches de salut pour une foule de malheureux ; voilà ce qu'on n'aurait jamais cru possible, mais ce qu'attestaient, aux regards du voyageur, les champs profondément ravagés, les habitations bouleversées et ces arbres élancés que la tempête avait laissés debout, où restait marquée, comme sur des colonnes naturelles, l'effrayante

Digitized by Google

hauteur de l'inondation. Les villes gardaient peut-être de plus fortes traces du passage de ce déluge : on y avait eu sous les yeux ces scènes tumultueuses et déchirantes où lutte et se débat un peuple entier et dont rien ne saurait égaler l'horreur. A l'aspect des ruines que les eaux venaient d'abandonner, on apprenait que l'habitation du riche avait aussi été visitée, et que les mêmes vagues avaient emporté ses débris confondus au loin avec les misérables dépouilles des hameaux. Il y avait là de grandes images, des incidens touchants, des scènes sublimes, de hautes leçons, il y avait le sujet d'un poème.

Un jeune professeur, dont le génie ne s'était révélé jusqu'alors que par quelques compositions naïves, dans le genre de l'apologue, conçut l'idée de ce poème ; et bientôt, il le faisait imprimer.... ; mais à un très-petit nombre d'exemplaires qu'il distribua, autour de lui, à quelques amis, avec la modeste insouciance d'un talent qui s'ignore lui-même. Tous ceux que ne rebuta point la *vile prose* d'une mauvaise préface, placée en tête de cet essai, furent frappés d'étonnement à mesure qu'ils avançaient dans une lecture commencée sous de si fâcheux auspices. Cette poésie de collége, à laquelle ils s'étaient attendus et qui s'annonçait, tout au plus, dans les premiers vers, comme une bonne amplification, prenait bientôt, sous leurs yeux, un grand caractère. On y rencontrait, à travers un petit nombre de négligences impardonnables, des tableaux où le goût et la pureté classiques se montraient alliés à l'éclat du coloris moderne. On y retrouvait, dans des genres divers, des pages qui semblaient presque rappeler ce que les grands maîtres de l'antiquité nous ont laissé de plus parfait; et on y cherchait vainement les défauts qui déparent les productions contemporaines. L'admiration inspirée par ce petit chef-d'œuvre fut unanime...;

Digitized by Google

mais les secours prodigués à tant d'ouvrages du même genre,, qui *brillent et s'effacent* de nos jours, manquèrent à celui-ci. Aucun recueil périodique n'en a rendu compte ; et, quoique imprimé, il est si peu connu, qu'on pourrait le considérer comme encore inédit.

Cependant un tel oubli ne saurait durer d'avantage ; je crois pouvoir assurer que d'illustres suffrages ne tarderont pas à recevoir, en province et même à Paris, la publicité convenable. L'attente des amis de l'auteur serait même déjà remplie, s'il avait tenu sa promesse de dérober quelques instans aux travaux de l'enseignement dont il est accablé, pour remanier et compléter son poème, ce qu'on désespère maintenant d'obtenir de lui.... En attendant, qu'il me soit permis de faire connaître son œuvre, telle qu'elle est, aux lecteurs des publications de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*. Les membres de cette Société ne peuvent rester indifférens aux succès d'un jeune poète qui promet d'ajouter à la gloire littéraire d'un département voisin et du midi de la France. Je ferai suivre d'ailleurs cette notice de quelques considérations générales sur l'état actuel de la poésie française ; et là se présentera l'occasion d'apprécier une des hautes théories littéraires de notre illustre compatriote, M. le vicomte de Bonald. Cette partie de ses travaux est, je crois, la moins connue parmi nous, et peut-être quelques-uns des lecteurs auxquels je m'adresse, après avoir vu ce fragment détaché, voudront-ils l'embrasser tout entière. Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'être bien reçu, en venant les entretenir de cette renommée *qui nous appartient* et dont nous ne saurions être trop fiers.

Les *inondations de* 1840 semblaient devoir être envisagées poétiquement sous deux rapports. On pou-

Digitized by Google

vait y voir d'abord la vengeance divine déchaînant un de ses plus terribles fléaux contre l'insensibilité des riches et tous les désordres de la société. Mais il fallait se hâter d'opposer à cette sombre peinture le tableau consolant de la *réparation*. Il fallait montrer l'homme réagissant, par la vertu, contre l'aveugle fureur des élémens, le ciel désarmé, les malheureux secourus et sauvés par le dévouement et les efforts de l'héroïsme chrétien. M. Rodier a laissé dans l'ombre tout ce côté de son sujet; et nous devons d'autant plus lui reprocher cet oubli, que celui qui s'était montré le héros de la charité sur le principal théâtre du désastre, et qui aurait pu devenir le héros du poème, était un de nos prélats Aveyronnais, moins élevé, aujourd'hui même, par sa nouvelle dignité que par l'éminence de ses vertus.

L'œuvre de M. Rodier est donc incomplète et très-défectueuse sous le rapport de l'invention. Mais par combien de beautés de style ne va-t-elle pas racheter ce défaut! Les signes précurseurs de l'orage apparaissent d'abord. Les nuages s'amoncèlent dans les cieux; l'éclair part, brille, vole et jette un livide éclat sur le monde. La nuit tombe et la pluie commence à s'échapper à flots pressés. Le regard du poète pénètre alors dans les habitations de l'homme, où le riche s'abandonne, au sein d'une trompeuse sécurité, à tous les plaisirs insensés, où s'élève l'humble prière de l'orphelin et de la veuve, où l'indigent médite tristement sur sa misère profonde. Il y a de beaux vers semés dans ces premières pages. On voit, en quelque sorte, le génie poétique s'essayer et battre des ailes. Mais bientôt il faut lever les yeux pour le regarder planer dans les régions supérieures :

Cependant, sur les monts transportés par les vents,
Les nuages, groupant leurs bataillons mouvans,

Font gronder les torrens dans les gorges fumantes,
Et des fleuves enfler les sources écumantes :
Ces fleuves, ébranlant leurs antres souterrains.
Accusent la lenteur des ordres souverains.
Tel, quand un taureau noir, au front large et sauvage,
Sous l'aiguillon sanglant qui stimule sa rage,
Dans le cirque couvert d'un peuple frémissant,
Se prépare à laver ses affronts dans le sang;
Son pied creuse la terre, il frémit, il bouillonne;
Sur ses flancs courroucés le sable tourbillonne.
Contre les lourds barreaux de son cachot profond
Il aiguise sa corne, armure de son front.
Brûlant de mesurer sa force avec le nombre
Il mugit, et son œil étincelle dans l'ombre.
Le cirque est attentif à ses noires fureurs
Et des frissons glacés parcourent tous les cœurs ;
Tel l'impétueux Rhin, la Seine au cours flexible,
Le Rhône qui s'unit à la Saône paisible,
La Garonne, la Loire et cent fleuves divers
Attendent le signal pour noyer l'Univers.

Heureuses les cités dont les plaines tranquilles
N'ouvrent leurs champs féconds qu'à des ondes dociles !
Si le fleuve en leur sein verse moins de trésors,
La paix, l'heureuse paix, habite sur ses bords.
Le marchand ne craint point que la vague en furie
Enlève ses trésors, fruit d'une longue vie.
Le laboureur, qui creuse un fertile sillon,
Sème et voit naître, croître et mûrir sa moisson;
L'humble toit élevé par la main de ses pères
Fume paisiblement aux champs héréditaires.
Rien ne trouble la tombe où dorment ses aïeux.
La nuit, il ne craint point que le flot furieux,
Le chassant tout-à-coup de sa couche tranquille
Sur les monts ne le force à chercher un asile.
Le pasteur qui descend, en chantant, des côteaux,
Dans la plaine le soir ramène ses troupeaux;
Il les parque bêlans au sein de la prairie,
Et s'endort auprès d'eux sans crainte et sans envie.

Digitized by Google

O fortunés mortels ! goûtez votre bonheur !
Sachez le reconnaître, y fixer votre cœur,
Et ne point envier le sort de ces vallées
Où les flots, franchissant leurs rives désolées,
Assiègent les cités, envahissent les champs,
Chassent tremblans et nus leurs pâles habitans
Et, comme possédés d'une fureur divine,
Entassent maux sur maux, ruine sur ruine;
Que chaque jour, pour prix de ce bienfait du ciel,
Votre encens le plus pur fume *sur son autel !*

L'aurore se levait, et ses mains languissantes
Avaient ouvert du jour les portes pâlissantes;
Quand l'archange qui veille à l'empire des flots,
A la voix de son Dieu quittant le doux repos
Que goûtent les élus aux voûtes éternelles,
Dirige vers les monts ses rayonnantes ailes,
Fend l'azur et s'abat sur le mont Saint-Gothard.
Là, jetant sur le monde un triste et long regard :
« Terre ingrate, dit-il, il me faut donc encore
» Etouffer sous les eaux l'orgueil qui te dévore !
» Hommes, frêles roseaux par tous les vents pliés,
» Qui relevez toujours vos fronts humiliés,
» Vous ne pourrez donc point par votre libre hommage
» Reconnaître ce Dieu dont vous êtes l'image;
» Ce puissant Créateur dont le souffle amoureux
» Anima ce limon qui vous rend orgueilleux,
» Et qui, sur votre front, en se gravant lui-même,
» Vous imprima le sceau de sa grandeur suprême !
» Quoi ! toujours attachés à ce globe mortel,
» Et pour des biens trompeurs perdant un bien réel,
» Vous fermerez les yeux aux clartés immortelles !
» Ah ! si pour un moment transportés sur mes ailes,
» Vos pieds touchaient au seuil de ce palais divin
» Où de l'éternité brille le jour sans fin,
» Un seul rayon parti de ces cieux sans nuages
» De vos sombres esprits chasserait les orages,
» Et vos cœurs pénétrés par ses feux tout puissans,
» Brûleraient devant Dieu comme un pieux encens !

Digitized by Google

» Mais que dis-je, grand Dieu ! ta propice lumière
» N'a-t-elle donc jamais recherché leur paupière?
» Ton doigt compatissant n'a-t-il jamais touché
» Ce cœur que de faux biens ont de toi détaché?
» Hélas! combien de fois ta bonté souveraine
» A ces enfans ingrats rendit amour pour haine,
» Tandis que leur fureur, par un cruel retour,
» Te rendait mal pour bien, et haine pour amour.....
» Mais j'entends murmurer l'éternelle justice;
» Frappons; puisque tout crime appelle le supplice....
» Mais, ô Dieu, montre-toi dans ton juste courroux
» Un père dont l'amour dirige encor les coups! »
Il dit : et prend son vol vers les rives profondes
Où le Rhône affranchi fait bouillonner ses ondes.

Au pied du Saint-Gothard dont le front solennel
Par les hivers blanchi touche aux voûtes du ciel,
Au sein d'affreux glaciers le Rhône prend naissance;
Il jaillit sous le poids de la montagne immense.
D'abord faible ruisseau par les monts resserré,
Sous trois pas d'un enfant son lit est mesuré;
Puis grossissant son cours de cent sources fécondes,
Il voit à chaque pas croître ses faibles ondes,
Prend l'essor, et des monts soudain interrompus
S'élance dans un gouffre où ses flots sont perdus,
Y gronde, reparaît, et fier de sa victoire,
Dans un lac azuré court reposer sa gloire.
Mais ce lit enchanté ne peut le retenir,
Il en sort tout-à-coup et pour tout envahir.
Tel un jeune héros nourri par la victoire,
Dans les bras de l'amour oublie un jour sa gloire;
Mais tandis qu'il sommeille au sein d'un doux repos,
Si le son du clairon vient frapper les échos,
Il se réveille, il s'arme, et respirant la guerre,
Rompt ses chaînes de fleurs dont il jonche la terre.
En vain sa jeune épouse arme ses yeux de pleurs,
En vain son sein plaintif se gonfle de douleurs,
Le héros attentif au signal des alarmes
Craint d'amollir son cœur en contemplant ses larmes;

Digitized by Google

Il détourne la tête ; et, lui pressant la main,
A ses bras supplians il s'arrache soudain.
Elle, le front couvert d'une pâleur mortelle
Le suit long-temps des yeux et du cœur le rappelle ;
Tel le Rhône brisant de trop aimables nœuds
Plus rapide et plus fier sort du lac amoureux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais pourquoi ces longs cris qui s'élèvent des villes ?
Et qu'ont vu ces mortels de frayeurs immobiles ?...
Ah ! le fleuve est venu ! le fleuve frémissant
Monte, s'enfle, déborde, et le flot rugissant
Comme un tigre affamé s'élance dans la ville.
Tout fuit à son aspect, chacun cherche un asile.
L'onde se divisant en rapides torrens
Poursuit dans la cité les citoyens errans,
Assiège les palais, y pénètre, s'arrête
Et pour jouir en paix de sa riche conquête,
Chasse le possesseur dont l'orgueil impuissant
Ne résista jamais qu'aux pleurs de l'innocent.
Comme un peuple brisant les fers de l'esclavage,
Chasse un tyran cruel qui l'opprime et l'outrage,
Le fleuve envahit tout ; et ces rares trésors
Que l'Orient pompeux entasse sur ses bords,
Les perles, les cristaux, merveilles des deux mondes,
Par les ondes produits rentrent au sein des ondes.
Le cupide marchand de ces trésors enflé,
Le matin par les eaux s'éveille dépouillé.
Pour punir son orgueil et sa coupable adresse
Le flot qui l'enrichit lui ravit sa richesse.
L'air retentit de cris, de plaintes, de sanglots :
On ne voit que débris tournoyant sur les flots.
Sur son or enfoui l'avarice oppressée
Boit le fleuve en tenant la fortune embrassée.
Tous ses biens ne l'ont point arrachée au trépas.
Mais, ô Dieu juste et bon, *qui ne te croirait pas* ?
Tout près d'elle on a vu l'innocence endormie

Digitized by Google

Flotter dans un berceau sur la vague assoupie.
Sans doute que des cieux voyant l'enfant sur l'eau,
Deux anges sont venus protéger le berceau;
Car on a vu dans l'air des clartés immortelles
Et le berceau couvert de quatre blanches ailes
Que les zéphirs enflaient, et quatre rames d'or
Qui poussaient doucement le berceau vers le bord.
Une femme debout sur le prochain rivage,
Telle qu'on peint la Vierge en sa plus douce image,
Se penchait sur l'abîme, et sur un sein ami,
Portait en souriant l'innocent endormi.

Le fleuve cependant, de conquête en conquête,
Monte au-dessus des ponts qui dominaient sa tête.
Chassés de leurs palais, l'industrie et les arts
Pleurent leurs doux produits flottans de toutes parts,
Et la cité superbe, au bruit de sa ruine,
Sent son orgueil frappé jusques dans sa racine.
Ainsi, lorsqu'autrefois les blonds enfans du Nord,
Semant de tous côtés l'épouvante et la mort,
Et quittant les déserts de leurs plaines glacées,
Rassemblaient dans nos champs leurs hordes dispersées,
Tout fuyait devant eux, l'horreur suivait leurs pas;
Conquérans sans victoire et vainqueurs sans combats,
Ils brûlaient les cités par la frayeur ouvertes,
Plongeaient dans l'or leurs mains de sang encor couvertes,
Et, comme un vil troupeau, chassant leurs habitans,
Dans leur camp les poussaient pêle-mêle et tremblans;
Ils passaient; et, courant vers une autre contrée,
Laissaient la ville au loin fumante et déchirée,
Les champs vides et nus, et des traces de sang
Que les loups affamés suivaient en frémissant.

J'ai voulu ne point interrompre trop tôt le poète et laisser ce style si pur, si brillant, si varié se développer, dans une juste étendue, aux yeux du lecteur. — Effaçons-y d'abord deux ou trois taches qui le déparent encore : On ne dit pas : *l'autel du ciel*. On se demande en lisant ce vers :

Digitized by Google

« Mais, ô Dieu juste et bon, *qui ne te croirait pas?* »

Si l'auteur n'aurait pas dû et n'a pas voulu dire : *qui ne croirait pas à toi?* Une minutieuse critique aurait peut-être à relever quelques répétitions de détails ou d'expressions trop rapprochées ; on pourrait aussi faire une autre querelle à l'auteur, mais je n'en ai pas le courage : ce qu'il dit de la perte du Rhône est géographiquement inexact. Ce n'est pas en Suisse, et avant de reposer ses eaux bouillonnantes dans le Léman, c'est en France, après avoir traversé Seyssel et à quatre lieues en dessous de St-Genis, que le fleuve se perdait et reparaissait en grondant; aujourd'hui même, grâces à de récens travaux de canalisation, il coule partout à ciel ouvert. Mais félicitons le poète d'avoir ignoré ce prosaïque changement de lieux et de s'être trompé en si beaux vers !... Je trouve déjà tous ceux qu'on vient de lire purs de cette incorrection grammaticale, de ce néologisme outré, de ces bizarres associations de mots, de ces figures tombées dans le faux à force d'élan et de hardiesse qui remplissent presque toutes les poésies de ces derniers temps. La peinture du bonheur des champs est presque un tableau *Virgilien*, tant la grâce en est simple et touchante. Il y règne un naturel et une sobriété d'expressions qu'on ne saurait assez louer de nos jours. Le discours de l'envoyé céleste rappelle le mouvement et le caractère de la belle méditation adressée par M. de Lamartine à Lord Byron ; c'est le style philosophique dans toute sa grave beauté. Il y a, peut-être, trop d'éclat dans la comparaison qui suit la description du fleuve; on croit y reconnaître la verve surabondante de la jeunesse ; mais la peinture de l'irruption des flots dans la ville et de leurs ravages offre des traits énergiques et une composition qui n'appar-

Digitized by Google

tiennent qu'à la maturité du talent....., et que surpassent encore les vers suivans :

O puissant Roi des eaux, frappe les seules villes,
Rhône, et ne trouble point ces campagnes tranquilles
Où dans l'obscurité quelques cœurs innocens
Font encor vers le ciel monter un pur encens;
Epargne ces ruisseaux et leurs rives fleuries,
Et ces sentiers courant dans les vertes prairies,
Où mes pas égarés sous des ombrages frais,
Cherchèrent tant de fois le silence et la paix;
Où je voyais, couché sous un feuillage sombre,
Lutter sur le gazon la lumière avec l'ombre,
Les fleurs, les bois, les cieux répétés dans les eaux,
Et le fleuve rasé par le vol des oiseaux.
Laisse bondir en paix, dans leur gras pâturage,
Et la blanche cavale et le taureau sauvage
Dont le front noir armé de deux pâles croissans,
Toujours prêt au combat fait trembler les passans,
Et qui souvent debout sur la rive profonde
Semble le dieu du fleuve épris de sa belle onde.
Mais, ô vœux superflus! les champs sont envahis.
Déjà sous les rameaux l'oiseau même surpris
Prend l'essor, bat les airs de ses humides ailes,
Redescend en criant sur les vagues cruelles
Et, voltigeant autour de son toit disparu,
De plaintes remplit l'air, et s'envole éperdu.
Le berger s'est enfui sans troupeau, sans houlette;
Le laboureur surpris dans son humble retraite
Fuit traînant son vieux père et ses petits enfans;
Tandis que sa moitié, hâtant ses pas tremblans,
Elève vers le ciel pour fléchir sa vengeance
De son fils nouveau-né la timide innocence.
Le fleuve cependant roule au loin agrandi,
Comme si l'Océan sous le pôle engourdi,
Ayant rompu soudain ses chaînes glaciales,
Versait sur le Midi ses ondes boréales.
Oh! de l'antique Rome et l'émule et la sœur,
Arles, de qui l'orgueil étale au voyageur

Digitized by Google

Les fastueux débris de tes grandeurs passées,
Que dis-tu, quand du haut de *leurs voûtes brisées*,
Comme une veuve en pleurs debout sur un tombeau,
Tu contemples tes champs ensevelis sous l'eau?
Sous tes pieds, devant toi, tu ne vois que ruines;
Aux cieux les noirs agens des vengeances divines,
Au loin tes fils errant sur les monts d'alentour,
Pleurant leurs longs travaux détruits en un seul jour;
Tu n'entends que le bruit des vagues conquérantes,
Et les vents tout chargés de plaintes déchirantes,
Et quand l'éclair fend l'air d'un rapide sillon,
Tu crois toucher au jour de la destruction.
Et toi, noble cité, Lyon, fille de l'onde,
Toi qui, de siècle en siècle, offris aux yeux du monde
Le spectacle changeant des plus divers destins,
Qui, tantôt sur le trône et le sceptre en tes mains,
Partageas des Césars la pourpre impériale;
Tantôt, objet sacré de la haine infernale,
Vis ton sang le plus pur dans tes murs ruisseler,
Et dans les cieux ouverts ton peuple s'envoler;
Superbe en tous les temps, souvent humiliée,
Par le sang, par le feu, par l'eau purifiée;
Toujours sur tes tyrans prête à briser tes fers,
Aujourd'hui dans les cieux, demain dans les enfers,
Et faite pour subir, dans tes destins contraires,
Ou l'excès des grandeurs, ou l'excès des misères,
Tu pâlis aujourd'hui, tandis que sur ton cœur
Du ciel que tu bravais pèse le bras vengeur;
Courbe-toi sous ce bras qui frappe et qui délivre
Et des bords du tombeau remonte pour mieux vivre.
Mais puis-je t'oublier, toi dont les murs sacrés
Recélèrent jadis ces foudres révérés
Qui menaçaient les fronts des maîtres de la terre,
D'un royaume éternel capitale éphémère;
Contemple tes palais par les flots envahis
Et la faim qui s'assied sur leurs riches parvis;
Vois la mort sur ton front nuit et jour suspendue
Et sache reconnaître à cette horrible vue
Que l'or et la grandeur sont des biens mensongers;

Digitized by Google

Que leurs brillants dehors couvrent d'affreux dangers ;
Que du plus haut sommet pour tomber dans l'abîme
Il ne faut qu'un faux pas... que fait faire le crime,
Et qu'un peuple encor grand au coucher du soleil,
Peut avoir disparu même avant son réveil.

La première partie de ce passage rentre dans le genre de la peinture du bonheur champêtre que nous avons admirée plus haut, et se trouvait comprise d'avance dans les mêmes éloges... Le style passe encore ici d'une élégante simplicité à la plus noble élévation. Mais les apostrophes aux villes submergées sont surtout remarquables. L'auteur y a prouvé qu'il savait manier aussi le vers *Cornélien*, et l'heureux usage qu'il en fait dans ces belles périodes poétiques est peut-être ce qui doit donner la plus haute idée de l'avenir qui paraît reservé à son talent. Il semble, du reste, qu'en avançant dans cette œuvre, où se succèdent des genres si divers, ce style flexible acquiert, à chaque pas, un nouveau degré de perfection. On va en juger encore par quelques extraits de l'épisode qui suit et par la fin du poème :

Dans les champs de Provence, entre des bords sauvages,
S'élève, au sein du Rhône, une île aux frais ombrages,
Quand elle étale aux yeux ses rameaux renaissans,
Le doux fleuve la presse en ses bras caressans :
Mais, quand sous un ciel noir le vent glacé d'automne
Des arbres gémissans effeuille la couronne,
Comme un injuste amant voit d'un œil rebuté
L'amante dont le temps a terni la beauté,
Le fleuve murmurant, de son onde souillée,
Frappe les bords muets de l'île dépouillée.
Sur le côté de l'île où l'Orient vermeil
Annonce en souriant le retour du soleil,
Etait une cabane humble et cher héritage
Que des arbres touffus couvraient de leur ombrage.
Une vierge, son père et sa mère vieillards

Digitized by Google

L'habitaient loin du monde et des humains regards ;
Sur le bord opposé, par delà la rivière,
Etait aussi sous l'ombre une antique chaumière,
Un jeune homme y vivait au milieu de ses champs,
Sous les yeux vénérés de ses deux vieux parens ;
Elmire était le nom de la vierge candide,
Edmond était celui du jeune homme timide.
Elmire avait des fleurs passé seize saisons,
Edmond avait vingt fois vu mûrir les moissons.
L'un et l'autre sortaient de ces antiques races
Qui, d'un trône écroulé partageant les disgrâces,
Déposent dans le sein d'une obscure vertu
Le poids d'un nom fâmeux qui n'est plus soutenu.
Ils étaient séparés par un fleuve sauvage ;
L'amour joignit bientôt l'un et l'autre rivage.
Et que ne peut l'amour ! attrait mystérieux,
Il attire les cœurs, il rapproche les lieux ;
Par lui la douce crainte ou l'aimable espérance
Dans un berceau de fleurs tour-à-tour nous balance ;
Il trempe de ses mains les âmes des héros,
Il parfume les airs, il apaise les flots,
Dans les mains du Très-Haut il éteint le tonnerre,
Et force son courroux à sourire à la terre,
Et lorsque son espoir ici-bas est déçu
Il va chercher au ciel le bien qu'il a perdu.
Tous deux s'aimaient ; aux jours de leur naïve enfance
Leurs pas capricieux conduits par l'inconstance
Les portaient sur les bords des flots retentissans,
Et leurs yeux échangeaient des regards innocens ;
Leurs bouches s'envoyaient ces paroles ailées
Qui, messagers craintifs de leurs flammes voilées,
Portaient et reportaient leurs peines et leurs vœux,
Vagues pressentimens de deux cœurs amoureux.
Bientôt un frêle esquif unit les deux rivages.
Leurs parens tour-à-tour venaient sous les ombrages ;
Et parfois unissant leurs innocentes mains,
Sur leur tête invoquaient le père des humains,
Lui demandaient pour eux un heureux hyménée
Et par de longs adieux couronnaient la journée.

Digitized by Google

A ce tableau enchanteur où l'on croirait reconnaître quelques touches de *Lafontaine* (1), succède une dramatique description où on regrette seulement de trouver quelques longueurs. Le jour *où tant de vœux devaient être accomplis* était arrivé :

> L'esquif, témoin futur de tant d'heureux transports,
> De myrte couronné palpitait sur les bords.

Mais *le fragile lien* qui l'attachait au rivage, et que devait délier la main empressée du jeune Edmond, est rompu tout-à-coup par le fleuve qui s'enfle et déborde. Plus d'*esquif enchaîné* où puisse se jeter l'infortuné qui approche ignorant son malheur; déjà, sur la rive opposée, *l'onde écumante se roule en mugissant* aux pieds d'Elmire impatiente, épouvantée; Edmond paraît enfin..... On devine le triste dénouement de cette scène attendrissante.

Il ne reste plus qu'à entendre les derniers vers du poème, en faisant des vœux pour qu'ils ne soient pas les derniers de l'auteur :

> O vous, pour qui les pleurs eurent toujours des charmes,
> Cœurs sensibles et purs, laissez couler vos larmes.
> Mais vous qui de ce monde étudiez les lois,
> D'une fausse raison n'écoutez point la voix ;
> Ne vous étonnez point des malheurs de la terre ;
> Toujours la main du crime alluma le tonnerre.
> Voyez autour de vous ces forfaits inouïs ;
> Par de fausses lueurs les mortels éblouis ;
> Toute main attentant à l'arbre de science,
> Et le mal sur le bien *emportant* la balance ;
> Les sages par l'orgueil loin des cieux *emportés*
> Dans l'abîme du doute enfin précipités ;
> Par d'indignes accords la lyre profanée ;

(1) Dans ses grands vers : *Philémon et Baucis*, le poème d'*Adonis*, *etc.*

Digitized by Google

Le mensonge adoré, la force couronnée ;
L'immorale industrie admise au rang des dieux ;
La justice exilée et remontant aux cieux ;
Tout mortel pour son front cherchant un diadème
Et prêt pour l'acheter à vendre le ciel même ;
Le temple et les autels par les arts encensés ;
Mais le prêtre et le Dieu bannis ou méprisés ;
Voilà ce qui du ciel provoque la colère ;
Voilà ce qui déchaîne et les vents et les flots,
La peste, la disette et les sanglans complots,
Et tous ces grands éclats d'une juste vengeance
Où le crime en sa chute entraîne l'innocence.

Tel est le poème de M. Rodier. — On jugera si ce que j'en ai dit n'est pas pleinement justifié. Mais, pour l'apprécier encore mieux, il est temps de faire, sur l'état actuel de la poésie française, les observations générales que j'ai annoncées en commençant :

**I. Notre poésie actuelle se distingue d'abord de celle des siècles précédens par une innovation fondamentale ; elle a cessé de rester asservie à l'imita**tion exclusive de l'antiquité païenne : elle n'est plus mythologique. Les anciens représentaient le monde peuplé d'innombrables divinités ; mais on n'a pas assez remarqué qu'ils se conformaient ainsi à leurs idées religieuses, que les dieux de leurs poèmes étaient les dieux de leurs temples ; qu'ils décrivaient leur propre culte, et que leur littérature était, en un mot, sous tous les rapports (selon l'expression célèbre de M. de Bonald), *l'expression fidèle de leur société* : « Homère n'a pas fait ses dieux, dit très-» bien Fénélon, il a fallu qu'il les prît tels qu'il les » trouvait. » Au contraire, en empruntant aux Grecs le merveilleux païen, pour le mêler, à tout propos, à notre poésie chrétienne et française, on a main-

tenu trop long-temps une criante dissonnance entre notre foi et notre littérature.

Il y a des beautés *éternelles* dans les monumens classiques de l'antiquité. On y trouve, dans la peinture des passions, et même dans quelques descriptions du monde extérieur, ce *beau universel* qui se fera reconnaître en tout temps et en tous lieux; car l'homme et la nature sont toujours et partout les mêmes. L'imitation de *l'antique* ne saurait trop être recommandée, sous ce rapport, dans les lettres comme dans les arts. Mais les serviles emprunts de formes passagères et locales, faits aux Romains et aux Grecs à travers tant de siècles, ne pourraient aujourd'hui qu'appauvrir notre poésie.... Elle en retira, dans les premiers temps, de puissans secours et d'utiles services. Lorsque la langue était à peine formée et que le goût commençait à se fixer, les types grecs et romains, offerts à l'émulation des modernes, servirent de but à tous les efforts et marquèrent la route au génie français. L'antiquité eut ainsi des émules dignes d'elle, et quelquefois des vainqueurs, parmi ses défenseurs les plus passionnés. Le seul tort de ces premiers législateurs, par qui notre littérature fut sauvée de la barbarie et enrichie de tant de chefs-d'œuvres, a été de rendre le fameux décret enregistré dans l'art poétique de Boileau. Ce qu'ils prenaient pour la destinée immuable de la poésie française n'était qu'un état transitoire.

Ce n'est pas qu'on ne puisse encore acquérir beaucoup de gloire en traduisant les anciens, comme l'a fait Pope chez nos voisins, ou en les imitant, comme André Chénier, par exemple, l'a fait chez nous, dans son admirable idylle de l'*Aveugle*. Mais notre poésie n'en reste pas moins, en elle-même, *définitivement* affranchie du joug de la théogonie païenne : « Rien, dit M. Victor Hugo dans une de ses préfa-

Digitized by Google

» ces, rien de plus matériel que cette ancienne théo-
» gonie. Loin qu'elle ait songé, comme le christia-
» nisme, à diviser l'esprit du corps, elle donne forme
» et visage à tout, même aux essences, même aux
» intelligences; tout chez elle est visible, palpable,
» charnel. Ses dieux ont besoin d'un nuage pour se
» dérober aux yeux. Ils mangent, boivent, dorment.
» On les blesse, et leur sang coule; on les estropie,
» et les voilà qui boîtent éternellement. Cette reli-
» gion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa fou-
» dre se forge sur un enclume, et l'on y fait entrer,
» entre autres ingrédiens, trois rayons de pluie tor-
» due : *Tres imbris torti radios.* Son Jupiter suspend
» le monde à une chaîne d'or; son soleil monte un
» char à quatre chevaux; son enfer est un préci-
» pice dont la géographie marque la bouche sur le
» globe; son ciel est une montagne. Ainsi le paga-
» nisme, qui pétrit toutes ses créations de la même
» argile, rapetisse la Divinité et grandit l'hom-
» me (1) ». C'est désormais dans le christianisme
» que le poète ira puiser ses inspirations; dans le

(1) Si M. Victor Hugo eût voulu épuiser ce sujet, il aurait trouvé des détails infiniment curieux et peu connus dans la première partie de *la cité de Dieu*, où Saint Augustin expose, d'après Varron, le dernier état de la mythologie païenne. Qui se pourrait figurer, par exemple, qu'il y eût eu trois ou quatre dieux dans une porte : le dieu de la serrure, le dieu des gonds, etc. ; et tout autant dans un épi de blé. Je n'ai pas en ce moment l'ouvrage sous les yeux; mais on trouvera de suite ces passages et une foule d'autres, en feuilletant le premier volume de la traduction de Lombert. Il est vrai que, le Christianisme étant survenu, ces absurdes personnifications ne passèrent pas en usage dans la poésie. Toujours est-il du moins qu'elles démontrent combien, dans les derniers temps, ce système rapetissait la Divinité, *sans même grandir l'homme.* On peut, au surplus, juger du discrédit dans lequel il était tombé, au sein même du paganisme, en lisant le traité *de la divination* de Cicéron.... Et cependant, il y a trente ans, l'étude de la mythologie entrait encore dans les plans d'étude dressés, parmi nous, pour l'instruction de l'enfance !

Digitized by Google

» christianisme, père d'un sentiment nouveau qui est
» plus que la gravité et moins que la tristesse : *la*
» *mélancolie chrétienne*, dans le christianisme enfin
» par qui la poésie fera un grand pas, un pas déci-
» sif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremble-
» ment de terre, changera toute la face du monde
» intellectuel »; et la doctrine poétique du nouveau
siècle se résumera toute entière dans cette devise :
« Substituer aux couleurs usées et fausses de la my-
» thologie païenne, les couleurs neuves et vraies de
» la théogonie chrétienne (1). »

M. Rodier s'est montré fidèle à cette noble devise. Il a compris que toutes ces grandes eaux débordées, dont il avait à peindre les immenses ravages, ne pouvaient sortir, ni physiquement, ni poétiquement, d'une *urne penchante ;* et qu'un *humide roi*, essuyant *sa barbe limoneuse* (comme dans l'épître si connue de Boileau), ferait ici la plus triste figure qui se puisse imaginer. Il nous a donc montré la nature dans toute sa vérité et sa grandeur, dégagée des mensonges fictions de l'antiquité, et pourtant embellie des plus brillantes images, telles, en un mot, qu'elle doit apparaître désormais dans la poésie des peuples chrétiens.

Cette poésie, en effet, n'est pas demeurée nue et sans ornemens, après avoir rejeté loin d'elle les parures mythologiques. Elle est, au contraire, plus éclatante, plus hardiment figurée que jamais... Elle voit reluire partout l'immortelle beauté du Créateur. Elle prête une voix à tout, dans l'Univers pour célébrer sa bonté ou annoncer son courroux et pour exalter sa puissance. Les ruines mêmes et le désert ont pour elle de sublimes accens ; et nos *génies* bibli-

(1) *Odes* et *Ballades*, préface de 1824.

Digitized by Google

ques intervenant enfin dans ses œuvres, on ne regrette plus ni l'Olympe fabuleux, ni les demi-dieux d'Homère. Si toutes ces figures matérielles et cette féerie du paganisme n'avaient pas été remplacées par d'autres images et par le merveilleux chrétien, la poésie moderne n'aurait rien gagné sans doute; elle serait restée stérile, décolorée...., telle enfin que l'avaient faite plusieurs poètes de la fin du dernier siècle et (sauf quelques brillantes exceptions) toute l'école des versificateurs de l'empire.

On avait entrevu, de bonne heure, que les fictions des Grecs, si ingénieuses dans leur nouveauté, ne seraient bientôt plus de mise; témoin ce passage des élémens de littérature de Marmontel : « La poésie » descriptive a bien plus de mérite et de gloire à » peindre la nature *toute nue* qu'à l'envelopper de ces » voiles depuis long-temps usés. Celui qui dirait au- » jourd'hui que le soleil va se plonger dans l'onde, et » se reposer dans le sein de Thétis, dirait une chose » commune, etc. (1). » Mais tandis que la foule des poètes s'obstinait à jeter sur la nature *ces voiles usés*, d'autres, ne comprenant pas encore toutes les ressources poétiques du christianisme, eurent le tort de la peindre, à la lettre, toute nue. — Un rapprochement qui s'offre naturellement ici fera comprendre tout ce qu'a gagné notre poésie depuis ces temps intermédiaires, et rehaussera d'autant plus le petit poème de M. Rodier.... On trouve, au quatrième volume de la correspondance littéraire de Laharpe, une suite de notices, où il tient le Grand-Duc, depuis empereur de Russie, au courant *des nouvelles de notre*

(1) *Œuvres de Marmontel*, tome 12, page 155. On sait que *ces élémens de littérature* ne sont que la réunion des articles littéraires de l'Encyclopédie revus et corrigés.

Digitized by Google

*république des lettres*, depuis 1774 jusqu'à 1791. Dans l'un de ces comptes-rendus, il entretient son auguste correspondant du poème de Marmontel sur la mort de Léopold de Brunswick, englouti par un débordement de l'Oder : « Marmontel, dit-il, a voulu me » confier cet excellent ouvrage : ce sont, sans contre- » dit, les plus beaux vers qu'il ait faits en sa vie; » c'est même le seul morceau où il ait soutenu le » style noble et poétique et le rhythme du vers » alexandrin, deux choses qui lui ont manqué dans » tout ce qu'il a composé en ce genre, etc. (1). » — Or voici quelques vers empruntés au passage le plus saillant de ce poème :

Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissants ces débris dispersés,
Dans les plaines, au loin, les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du ciel au moins en songe espérait la faveur,
Et le berceau flottant, où la faible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant....
O Dieu!... tout s'épouvante; et loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Comparez à la froide description de ce berceau flottant tout seul *sur le sein dévorant du torrent*, le petit tableau si gracieux et si touchant de cet autre berceau que protègent quatre blanches ailes déployées, et que ces voiles célestes et quatre rames d'or pous-

(1) 261me lettre, tome 13 des œuvres complètes de Laharpe, et 4 de la correspondance littéraire, pages 19 et suivantes.

Digitized by Google

sent doucement vers le rivage, où l'attend une femme debout,

« Telle qu'on peint la Vierge en sa plus douce image, »

qui se penche sur l'abîme et se retire emportant dans ses bras « l'innocence endormie ». Une telle comparaison en dit plus que toutes les paroles.

Enfin, le style philosophique, quoiqu'il n'ait pas été tout-à-fait inconnu à nos pères, a reçu de nos jours plus d'élévation, plus de gravité et, si on peut le dire, plus de lumière, grâces surtout à M. de Lamartine (dans quelques-unes de ses méditations et de ses harmonies) et à l'illustre boulanger de Nîmes. — Comment se fait-il donc que notre poésie, si supérieure par son caractère essentiel et distinctif à celle des siècles antérieurs, soit (sous d'autres rapports) tombée si fort au-dessous d'elle ?

II. C'est qu'on ne s'est point toujours contenté de rejeter, dans les traditions du passé, ce qui ne convenait plus à la société nouvelle; on est allé jusqu'à secouer, comme un joug importun, l'empire de ces lois immuables puisées dans les notions éternelles du bon et du beau, aussi anciennes que l'homme, et dont l'expérience de tous les siècles apprenait qu'on ne s'affranchit jamais impunément : les règles de la grammaire, les principes du goût, les théories les plus élémentaires de l'art, et (qui l'aurait cru ?) la valeur même de la poésie, tout a été oublié, méconnu trop souvent.

Qui ne se souvient de la crise passagère où cette tendance à bouleverser la littérature de fond en comble alla jusqu'aux plus monstrueux excès ?.... Il ne s'agissait plus d'embellir par des ornemens plus vrais, et par de plus nobles proportions, les constructions régulières de nos aïeux. Elles devaient faire

Digitized by Google

place à une architecture toute nouvelle, dont on nous montrait déjà *la porte moresque* dans le drame bizarre d'Hernani (1). On ne voulait plus entendre parler de ces lois de prosodie et de grammaire dont l'absurde tyrannie fatigua notre enfance. On faisait des vers bien âpres et bien rocailleux, des vers pleins de chutes lourdes et de brusques enjambemens ; on faisait des vers comme en font les improvisateurs italiens avec une langue aussi souple, aussi flexible que la nôtre est dure et rebelle. Ce ne fut, il est vrai, qu'un vain et fugitif essai (égarement momentané d'un beau génie) dont le bon sens public fit justice.... Cependant, la poésie française rentrée dans ses voies, ne s'est pas montrée, en général, assez correcte jusqu'ici; et on regrette presque toujours, en lisant les volumes de vers que Paris nous envoie, d'y voir les premières lois du langage trop peu respectées.

On sait que les principes du goût ne le sont pas d'avantage dans une certaine école. Il n'est que trop vrai que la poésie, destinée à refléter *les beautés* de la nature dans ses créations, a été condamnée quelquefois à peindre *le laid* et même *l'horrible*. Et pourtant, ni les exemples, ni les leçons n'ont manqué aux talens qui se prostituent ainsi.... Le brillant écrivain qui dirige aujourd'hui l'instruction publique avec tant de succès, lisait un jour, devant un auditoire où se pressaient la plupart des jeunes poètes de l'époque, le passage célèbre où l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* montre le bourreau à l'œuvre sur la place publique. Une haute pensée morale semblait devoir excuser la sombre énergie de cette peinture. Aux yeux de M. de Maistre, l'existence d'un homme capable de se dévouer à un si exécrable ministère,

(1) Voyez la préface de cette pièce.

Digitized by Google

est naturellement inexplicable. D'après lui, ce hideux agent, nécessaire à la société pour se protéger elle-même contre les grands coupables, ne se trouverait pas dans l'humanité, s'il n'était créé par un décret exprès de la puissance divine. Quelle que puisse-être la valeur de cette idée extraordinaire, on ne saurait nier qu'elle n'appelât dans le style les traits et les couleurs propres à faire comprendre tout ce qu'a de monstrueux et *d'inhumain* la présence d'un tel homme dans les sociétés modernes. Cependant le goût exquis de l'élégant professeur se révolte; le livre lui tombe des mains : « L'horreur que vous » éprouvez, s'écrie-t-il, m'avertit de ne pas conti» nuer. Faut-il écrire ce que les hommes réunis ne » peuvent entendre? Le dégoût moral devrait arrêter » l'imagination de l'écrivain... Il n'y a pas de talent » qui prescrive contre le bon sens et contre l'huma» nité (1) »..... Que doit dire ce juge si compétent et si sévère, lorsqu'il lit tant de productions où on semble se faire un plaisir d'offrir aux regards du lecteur les tableaux les plus dégoûtans ou les plus affreux? Que dut-il dire naguères, lorsqu'il vit notre premier poète (peintre si gracieux et si pur de la beauté dans *les méditations* de sa jeunesse), ressaisir les pinceaux qui avaient répandu tant de charme sur le portrait d'*Elvire* pour copier *anatomiquement* et sans voiles les corps de *Daidha* et de *Lakmi*; et pour décrire enfin, dans la dixième vision de *la chute d'un ange*, l'architecture vivante de ce palais des géans, où l'œil ne rencontre de toutes parts que de hideuses nudités?... Heureux ce génie, si étonnant encore dans ses écarts et ses chutes, s'il n'avait jamais encouru que le re-

(1) *Cours de littérature française*, par M. Villemain, dix-huitième siècle, quatrième partie, pages 396 et suivantes.

proche adressé à quelques-uns de ses premiers écrits où tout était *plus beau que nature*; où les moindres détails apparaissaient comme délayés dans une poésie ondoyante, au lieu d'être indiqués en passant par un trait vif et saillant, selon la méthode des grands maîtres (autres défauts contagieux aujourd'hui, et dont l'auteur du poème *des inondations*, si exposé à y tomber par la nature de son sujet, me paraît s'être admirablement garanti)... Comment s'étonner ensuite de voir l'annonce des doctrines littéraires les plus fausses ou les plus hasardées sur le fond même de l'art, servir de préface à une suite d'ouvrages où la forme finit par devenir si incorrecte et le goût si peu respecté ?

La nouvelle théorie de l'épopée, publié dans ces dernières années, va nous fournir un exemple frappant de ce mépris des règles les plus constantes : — Si on demande des définitions, sur ce sujet, à toutes les poétiques anciennes et modernes, on trouvera : « Que l'épopée a cela de commun avec la tragédie, que toutes deux imitent ce qu'il y a de plus illustre et de plus important; mais qu'elle en diffère en ce que le poète épique, dont le but est d'exciter l'admiration, prend toujours la matière la plus excellente et la plus noble (Poétique d'Aristote, chap. 5, traité de Le Bossu, page 33); qu'elle a, comme l'histoire, une *action* pour objet, mais une action *générale*, et dominée par la fable ou le merveilleux *qui en est comme l'âme* (Aristote, chap. 9 et 6); que c'est, en un mot, le vaste récit d'une longue action, comprenant les hauts faits des héros et des rois, soutenu par la fable, et *vivant de fiction* » (Arts poétiques de Boileau et d'Horace). On sait que le poète latin ne fait que s'appuyer ici sur l'exemple d'Homère : *monstravit Homerus* : « Tout ce qui était *sérieux* ou *magnifique*, dit à son tour l'auteur de l'Essai sur Homère placé en

tête de la traduction anglaise de Pope, entrait dans son sujet. La paix et la guerre étaient la vaste division d'après laquelle il considérait le monde, et les plans de ses poèmes furent fondés sur les scènes les plus actives de l'une et de l'autre, les aventures d'un siège et les accidens d'un voyage (1). On peut dire, ce semble, qu'il y avait là *les élémens* d'une bonne définition, mais qu'elle n'était pas encore nettement formulée dans ses passages épars. Laharpe semble aussi s'être arrêté à un aperçu trop vague et trop incomplet, en définissant l'épopée : « Le récit en vers d'une action vraisemblable, héroïque, intéressante (2) ». Au fond, on était partout d'accord; et Batteux s'était montré seulement plus soigneux, plus attentif à ne rien omettre, en disant : « Le nom d'épopée ou de poème épique ne se donne qu'au récit poétique de quelque grande action *qui intéresse* DES PEUPLES ENTIERS *ou même* TOUT LE GENRE HUMAIN (3). »

Il est douteux toutefois que Batteux ait compris toute l'importance de la théorie ainsi *indiquée*. On ne voit pas qu'il s'en soit servi pour distinguer *l'épopée* du *poème héroïque*, ni qu'il l'ait rattachée, comme l'a fait de nos jours M. de Bonald à cette haute philosophie qui éclaire et domine toutes les branches de la littérature : « On distingue, dit M. de Bonald, » le poème héroïque du poème épique, et cette dis- » tinction paraît fondée en raison et appuyée sur des » exemples. Le poème héroïque raconte, non-seule- » ment les actions héroïques d'un grand personnage, » mais les aventures de sa vie; et il est fini lorsque le » héros, après être sorti des périls auxquels son cou-

(1) *Essai sur Homère*, dans la traduction d'Homère par Pope, section 3, édition de Londres, 1720, tome I, page 53.
(2) *Lycée*, tome I, in-18, page 109.
(3) *Principe de littérature*, tome II, page 146.

» rage et les évènemens l'ont exposé, est parvenu au » but de ses travaux et au terme de ses courses. Ainsi » l'*Odyssée*, qui raconte les voyages d'Ulysse, finit » lorsque le héros a retrouvé sa pauvre Ithaque. Ainsi » *le Télémaque*, qui célèbre les aventures de ce jeune » héros, finit lorsqu'il a *retrouvé son père chez le fidèle* » *Eumée*.

» L'intention du poème vraiment épique est *plus* » *générale* et l'action PLUS SOCIALE. Le résultat en est, » non la gloire personnelle ou le bonheur particulier » d'un homme, *mais la fondation ou la conservation* » *d'*UNE SOCIÉTÉ, favorisée par des moyens, traversée » par des obstacles proportionnés les uns et les au» tres à la grandeur de l'objet. M. de Châteaubriand » entre tout-à-fait dans cette pensée, lorsqu'il re» marque qu'Addisson et Louis Racine ont fort bien » démontré, au sujet du *Paradis perdu*, que c'est l'ac» tion et non pas le héros qui fait l'épopée. Le dernier » éditeur de Boileau, en définissant l'épopée *le vaste* » *récit d'une action mémorable*, n'a fait que présenter la » même idée sous une expression aussi juste qu'elle » est concise; et cette définition, qui convient par» faitement à ces grandes machines épiques qui met» tent en action et en récit *les plus grands intérêts de* » *la société*, ne saurait s'appliquer à ces poèmes dont » un homme, quel qu'il soit, est l'unique sujet. Nous » trouverons même une nouvelle preuve de cette in» tention générale de l'épopée, en examinant un à » un et comparant entre eux les poèmes correspon» dans qui ont rapport *à la société domestique*, et ceux » qui se rapportent *à la société publique*. La chanson » chante les événemens domestiques comme l'ode cé» lèbre les événemens publics; la comédie met en ac» tion un événement important de la société domes» tique, comme la tragédie un événement important » de la société publique; le roman, j'entends le ro-

Digitized by Google

» man du genre sérieux, roule presque toujours sur » un amour long-temps traversé, heureux à la fin, et » qui finit par un mariage *qui est la fondation d'une famille*, et l'épopée, ainsi que nous allons le voir, » présente aussi dans ses résultats ultérieurs le grand » combat d'une société publique contre les obstacles » qui s'opposent à sa fondation ou à ses progrès. En » un mot, le poème héroïque est à l'épopée ce que » la biographie est à l'histoire. A l'appui de cette assertion, qui paraîtra peut-être un paradoxe, nous » ne craindrons pas de citer les quatre grands poèmes » épiques, et même, à proprement parler, les seuls » que le jugement unanime des siècles éclairés et des » nations policées ait placés jusqu'à présent au premier rang de ces vastes créations de l'esprit humain : l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée*, et le » *Paradis perdu*.

» Nous commencerons par Milton, quoique le dernier par la date de son ouvrage, parce que le sujet » qu'il traite a nécessairement précédé tous les autres. » Le poète anglais chante *la fondation de la première* » *société*, défendue par la protection du ciel contre » tous les efforts de l'enfer; de la société mère de » toutes les autres, à la fois humaine ou civile, et » religieuse comme l'ont été toutes les sociétés. Si le » poète n'eût voulu chanter qu'Adam et Eve, il n'aurait fait, comme Gessner, qu'un poème héroïque » ou plutôt pastoral, à cause du temps et du lieu de » la scène; mais en racontant les fautes et les malheurs de nos premiers parens, il montre dans l'éloignement les grandes destinées qui attendent leur » postérité; il lie, conformément aux idées chrétiennes, l'action de son poème à la promesse du libérateur, *et à la fondation de la grande société religieuse* » *du genre humain*. C'est là assurément (toujours dans » les idées du christianisme), *le vaste récit d'une ac-*

Digitized by Google

» *tion mémorable ;* et remarquez encore que si ce poème » n'était qu'un poème héroïque, on serait assez em- » barrassé de décider qui de *Dieu*, d'*Adam* ou de » *Satan* en est le héros.

» Homère n'a célébré, dans la colère d'Achille, » que l'obstacle qui s'oppose au but *de la confédéra-* » *tion générale de la Grèce*. — Homère, dit encore M. de » Châteaubriand, chante la colère d'Achille, il ne » chante pas Achille. — La Grèce, jusqu'alors divisée » en petites peuplades à demi-sauvages, s'élève à la » *dignité de société publique*, par cette alliance générale » dont l'Iliade a pour jamais consacré le souvenir. » L'enchanteur fait de tous ces chefs, ou plutôt de » ces *caciques*, autant de rois, et *constitue la société* en » réunissant toutes ces forces sous le commandement » suprême d'un seul monarque, roi de tous ces rois, » pour le noble dessein de venger l'hospitalité violée » et un peuple outragé dans la personne d'un de ses » chefs. L'Iliade est donc *le vaste récit d'une action mé-* » *morable ;* Homère chante donc réellement *la fonda-* » *tion de la plus ancienne et même de la plus célèbre so-* » *ciété du monde païen ;* de cette Grèce, mère des plai- » sirs et des mensonges, qui règne encore sur l'uni- » vers policé par les productions de son génie, les » chefs-d'œuvre de ses arts, peut-être un peu trop » par sa philosophie. Effectivement, l'histoire, ou si » l'on veut, la fable des temps héroïques de la Grèce, » ne commence qu'au siège de Troie, qui même forme » une *ère* importante de la chronologie du monde....

» L'*Enéide* chante, quoique de loin, *la fondation* » *de la première et de la plus puissante société du monde*, » contre tous les efforts de la reine des dieux, *de la* » *société Romaine*, qui subsiste encore, pour ainsi » dire, au milieu de nous, par ses souvenirs, ses » monumens et ses lois. Le poète indique son but » dès les premiers vers :

Digitized by Google

*Tantæ molis erat Romanam condere gentem !...*

» Enfin le Tasse, le premier de tous par la gran-» deur et la majesté du sujet politique, égal au moins » à tous les autres par l'intérêt qu'il a su y répandre, » chante bien moins la fondation du royaume de Jé-» rusalem, que son peu d'importance politique et de » durée ne rendait pas digne de tant d'honneur, que » *la conservation de la société chrétienne contre tous les* » *efforts des infidèles*, et ce sublime mouvement de » l'Europe chrétienne, dont l'effet présent et momen-» tané fut la conquête des lieux Saints, et dont le ré-» sultat, éloigné et toujours plus sensible, a été le » développement de toutes les forces de la chrétienté, » et, par une suite nécessaire, l'affaiblissement de » la redoutable puissance des Musulmans. Voltaire » remarque avec raison que la *Jérusalem délivrée* res-» semble en quelque chose à l'*Iliade*. Le Tasse chante » les temps chevaleresques de la chrétienté, comme » Homère les temps héroïques du paganisme, et ces » poètes mettent tous les deux en action *une confédé-* » *ration de peuples*, réunis pour venger une injure » commune.

» Ainsi *les quatre grandes sociétés* qui comprennent » ou représentent en quelque sorte toutes les autres, » *la société primitive*, mère de toutes les sociétés, *la* » *société grecque*, *la société romaine*, *la société chrétienne*, » ont fourni chacune le sujet d'une épopée, et peut-» être ne peut-il y en avoir d'autres hors de ces so-» ciétés. Ces quatre épopées font donc chacune *le* » *vaste récit d'une action mémorable* ; CAR IL N'Y A RIEN » DE VASTE NI DE MÉMORABLE QUE CE QUI SE RAPPORTE A » LA SOCIÉTÉ.

» C'est dans ces mêmes et hautes idées sur l'impor-» tance et la destination véritable du poème épique, » que Leibnitz, qui avait de si grandes pensées sur

Digitized by Google

» tous les objets et de si sublimes sur quelques-uns,
» conçut le projet d'une épopée, dont il trace en ces
» termes le plan à son ami Fabricius : — Je me suis
» souvent occupé de l'idée d'un poème épique en douze
» chants, qui aurait pour objet de chanter *la Cité de*
» *Dieu et la vie éternelle*. Le poète commencerait par la
» création de l'Univers et le Paradis terrestre... Le 3ᵉ,
» le 4ᵉ et le 5ᵉ livres renfermeraient la Chute d'Adam,
» la Rédemption du genre humain par Jésus-Christ,
» et *une Histoire rapide de l'Église*... Nous aurions dans
» le 8ᵉ le jour du Jugement et les peines des réprou-
» vés ; dans les 9ᵉ, 10ᵉ et 11ᵉ, le Couronnement des
» saints, la grandeur aussi bien que la beauté de la
» Cité de Dieu... Le 12ᵉ livre terminerait tout, et l'on
» y montrerait les maux eux-mêmes corrigés et abou-
» tissant enfin à la félicité des êtres créés et à la gloire
» de Dieu... — Le malheur voulut, ajoute M. de Bo-
» nald, que Pétersen, poète allemand, à qui Leibnitz
» avait confié l'exécution de son poème, eût fini dans
» trois mois cette œuvre de toute une vie (1). »

(1) On trouve ce passage, que j'ai cru devoir rapporter tout entier pour ne pas l'affaiblir, et dont je supprime à regret la suite non moins intéressante, dans les *Mélanges* de M. de Bonald, tome 2, pages 350 et suivantes. Il dépend d'une dissertation sur le poème épique, à l'occasion des *Martyrs*, de M. de Châteaubriand, publiés en 1810. — La lettre de Leibnitz à Fabricius est dans ses œuvres (*collection de Dutens*, Genève, 1768), tome 5, page 293. Les lettres suivantes peignent le désappointement toujours croissant de ce grand homme, à la lecture de l'œuvre de Petersenius. Il s'étonne d'abord de la célérité du travail, et fait prudemment ses réserves quant à l'impression : *Miror Petersenium nostrum penè absolvisse jam Uraniada suam* (le poème devait être intitulé l'Uraniade), *quam vix cœptam putabam.... Optem tamen videre opus antequam edatur* (lettre 109ᵉ, page 295). — Puis, quand il en a commencé la lecture, après avoir rendu justice à quelques détails dignes d'éloges, il relève des *licences* poétiques par trop contraires *aux règles* de l'art, tombant dans le contre-sens, faisant languir l'action, et jetant comme des taches honteuses sur le style : *Sed haud pauca occurrunt, fateor, non tantum contraria legibus, et in licentiam poeticam magis quam par est effusa, sed etiam imparia sensu, languida, et, nisi*

Digitized by Google

On reconnaîtra, je crois, dans cette exposition, le coup d'œil perçant et la manière sûre de ce ferme génie qui écartait aussi, *dans la littérature*, toutes les considérations accessoires, pour remonter, en quelque sorte, à sa *législation primitive*. Il n'y a, dans tout ce qu'on vient de lire, rien de contraire aux principes admis dans tous les temps; ils reçoivent seulement d'admirables et fécondes *explications* : on avait compris que l'épopée doit avoir pour objet une action prise parmi les plus importantes qui se puissent concevoir. Mais quelles sont ces actions d'une importance supérieure et vraiment épique? — Celles qui intéressent une nation ou le genre humain, — avait dit en passant un rhéteur exact et judicieux. La philosophie *éminemment sociale* de M. de Bonald s'empare de cette théorie, la développe par de lumineuses applications, et en donne la raison profonde. Rien de plus important et de plus grand que les intérêts de la société; toutes les sociétés diverses ont leurs intérêts que l'histoire nous offre *mis en action*, et peuvent avoir leurs épopées. L'épopée est le poème *national* ou *humanitaire* (en prenant ce mot, dont nous allons voir qu'on a étrangement abusé de nos jours, dans son acception véritable, c'est-à-dire *sociale*). Voilà pourquoi on dit *que tel peuple a son épopée* (tandis qu'on ne dira jamais *qu'il ait sa tragédie ou son ode*), et *que tel autre*

*mutentur, faciem elegantissimam deturpatura..... Sæpè occurrunt*, ajoute-t-il, *vocabula suppletoria, quæ Galli vocant* chevilles.... *Interdùm nimis densantur elisiones.... Sæpè etiam grammatica laborat, etc....* (lettre 110e, page 296). On croit lire le compte-rendu de certaines productions contemporaines. — Enfin, voyant *integras paginas esse reformandas*, il recule devant une tâche si difficile et déplore tant de précipitation (lettre 111e, page 297). — Voyez à la fin du même tome 5 pages 617 et suivantes, un petit poème en vers français de Leibnitz lui-même.

*attend encore la sienne.* La plus grande de toutes serait, sans contredit, celle qui intéresserait tous les peuples à la fois, et embrasserait les destinées mêmes du genre humain : et de là vient la magnifique idée de Leibnitz, que M. de Bonald a si heureusement rattachée à sa théorie. Sa distinction du poème héroïque et de l'épopée est d'une justesse frappante; on comprend qu'il lui est facile, dans la suite de sa dissertation que j'ai supprimée, de faire rentrer les poèmes de *Stace*, de *Silius Italicus*, *etc.*, dans le premier de ces deux genres, et d'exclure du second une foule d'autres compositions qui retombent, malgré les poétiques couleurs dont elles sont embellies, dans le domaine de l'histoire. Ce qu'il dit des poèmes propres à la société domestique et à la société publique n'est pas moins remarquable. Enfin, quoiqu'il ait éclairé ce sujet d'une lumière bien plus vive, on ne peut nier que ce ne soient là les vrais principes constamment reconnus.... jusqu'à la publication de la préface de *Jocelyn* exclusivement.

Là parurent, en effet, des vues toutes nouvelles sur l'épopée : « Le temps des *épopées héroïques* est passé; » c'est la forme poétique de l'enfance des peuples, » alors que la critique n'existant pas encore, il y a » confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagi- » nation et la vérité, et que les poètes sont les chro- » niqueurs merveilleux des nations. Alors aussi les » peuples qui, pour naître et pour grandir, ont be- » soin de la tutelle des grands hommes et des héros, » attachent naturellement leur intérêt et leur recon- » naissance *à ces puissantes individualités* qui les ont » affranchis et civilisés. Ils consacrent leur mémoire » dans des chants populaires qui, en s'écrivant, de- » viennent plus tard des poèmes, et l'épopée est *in-* » *dividuelle* et *héroïque*. -- Mais plus tard, mais aujour- » jourd'hui, *les individualités* disparaissent, ou elles

Digitized by Google

» agissent avec toute leur vérité dans le drame de » l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouve- » ment des choses est si rapide, le drame de l'histoire » appelle tant de personnages sur la scène, la critique » exerce sur toutes *ces figures du temps* une si scrupu- » leuse sagacité, que le prestige de l'imagination est » bientôt détruit, et qu'il ne reste *aux grands hommes* » que le prestige de leur puissance et de leur génie. » Celui de la poésie ne leur appartient plus..... Les » hommes ne s'intéressent plus tant *aux individualités;* » ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens » ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt « du genre humain s'attache au genre humain lui- » même... L'épopée n'est plus nationale ni héroïque, » elle est bien plus : *elle est humanitaire.* — Je cher- » chai quel était *le sujet épique* approprié à l'époque, » aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poète d'être » merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être » un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même ; il n'y en a » pas deux : c'est *l'humanité*, c'est *la destinée de l'homme.* » Ce sont *les phases que l'esprit humain doit parcourir* » *pour arriver à ses fins par les voies de Dieu.* » — Ainsi nos aïeux n'auraient connu que l'épopée *individuelle, héroïque*, consacrée par la crédule imagination des peuples enfans à la mémoire d'*un grand homme* ; et l'épopée nouvelle semble s'annoncer, au contraire, comme *publique*, *sociale*, consacrée aux grands intérêts du *genre humain*, aux destinées de l'*humanité.*

Mais il n'y a que de trompeuses apparences dans ce jugement porté sur le passé, comme dans cette annonce du perfectionnement futur, et c'est *tout le contraire* qu'il faut dire : la véritable épopée, on l'a vu, fut toujours essentiellement *sociale*. Les Romains (pour ne rappeler que cet exemple) n'étaient pas *un peuple enfant*, quand l'*Enéide* fut écrite. Ils n'offrirent pas ce poème comme un hommage d'admiration et

Digitized by Google

de reconnaissance aux mânes du *pieux Enée*, faible et pâle individualité, peu faite pour exciter l'enthousiasme de ces vainqueurs du monde. C'est à la fondation et à la grandeur de la *société romaine* que Virgile éleva ce monument immortel.... Tout ce qu'on vient de lire ne pourrait s'appliquer qu'au *poème héroïque* et serait encore fort *contestable* : ne semble-t-il pas, en effet, qu'on pourra faire des poèmes héroïques tant que la société enfantera des héros ? Et, si elle venait à perdre la merveilleuse fécondité des anciens jours, ne resterait-il pas, *dans le passé*, une foule de sujets héroïques dignes d'enflammer le génie des poètes de l'avenir ? Mais qui doute qu'il n'en existe au moins un, dans nos annales contemporaines, et que la grande figure de Napoléon, à laquelle Manzoni, Byron, Hugo, et l'auteur de *Jocelyn* lui-même ont déjà consacré de si beaux vers, ne soit destinée à apparaître toute rayonnante dans un poème héroïque, et peut-être à briller à sa place dans une vaste épopée, lorsque (pour me servir de l'expression d'un de nos plus grands écrivains) « le temps l'aura un peu plus » enfoncé dans l'histoire ?... » Il se peut toutefois que cette grande composition (promise peut-être à la seconde moitié de ce siècle, dont les premières années furent tout illuminées par la gloire impériale) se fasse long-temps attendre; car rien n'y ressemble moins jusqu'ici que le prétendu *fragment épique* dont la préface qui nous occupe est suivie.

« C'est, dit l'auteur lui-même, *un fragment de poésie* » *intime*; c'est le type chrétien de notre époque; c'est » *le curé de village*, le prêtre évangélique, une des plus » touchantes figures de nos civilisations modernes ; » et lorsqu'on entre dans la lecture de cette œuvre, on y trouve en effet le poème le plus *intime*, le plus *individuel*, le moins *social*, le moins *humanitaire* qu'il soit possible d'imaginer... C'est (pour frontispice) un

Digitized by Google

chasseur botaniste s'entretenant avec *Marthe*, la servante en deuil du curé de *Valneige*, pendant *que le mulet broute seul l'herbe rare et poudreuse des bords de la route*. C'est ensuite un jeune lévite, passé d'une fête de village dans la silencieuse retraite d'un séminaire; chassé de ce pieux asile vers les montagnes par la terreur de 93; accueillant avec amitié, dans sa haute solitude, un enfant échappé au massacre de sa famille (*jeune fille bretonne* pour qui il sent s'éveiller en lui un sentiment plus tendre quand ce secret a éclaté, et qu'il se voit forcé d'éloigner de lui lorsqu'une ordination, *à peu près forcée*, reçue dans la prison de son évêque, prêt à marcher à l'échafaud, est venue lui imposer d'austères devoirs); c'est enfin la simple histoire d'une vie paisible et bienfaisante, variée seulement par le passage et la mort de *Laurence;* par l'épisode du *Colporteur juif* (auquel on a reproché une si forte invraisemblance morale et *physique*), et par celui du *Tisserand* (1).... On apprend ainsi ce que l'auteur a voulu dire en annonçant l'alliance de la *poésie intime* et de l'*épopée*. Voilà les poètes épiques conviés désormais, par ses leçons et son exemple, à choisir leurs sujets, non plus *dans les grandes actions sociales*, mais dans les positions diverses et (si on peut le dire) *les vies intimes* de l'homme isolé; c'est-à-dire dans des actions qui ne seraient pas même assez importantes pour la tragédie!... Ils reproduiront successivement les types du prêtre, du guer-

(1) Tous les reproches que je viens d'*indiquer* ont été faits à l'auteur de *Jocelyn* et de *la Chute d'un Ange*, notamment par MM. Chaudesaigues, Gustave Planche, Nisard et Bonnetty, dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et les *Annales de Philosophie chrétienne*. Des critiques, bien plus graves encore, lui ont été adressées dans ce dernier recueil, et dans des publications faites à Nîmes, par M. l'abbé Sibour, aujourd'hui évêque de Digne. Mais je ne m'occupe ici que de *la question littéraire*.

Digitized by Google

rier, etc., en racontant l'histoire embellie d'un guerrier ou d'un prêtre; ils feront des études du cœur humain, des esquisses religieuses, des romans philosophiques, tout enfin....., excepté l'épopée qui manque à la France.

La seule *épopée humanitaire* possible serait celle dont Leibnitz avait conçu l'idée, en y faisant entrer, de plus, comme dans le discours sur l'histoire universelle, *la suite des empires*, vue encore de plus haut, peinte à plus grands traits et ennoblie par ce *merveilleux chrétien* que rien n'autorisera jamais à dédaigner, car il n'est pas le produit de l'imagination humaine: il est et sera toujours aussi *vrai* que poétique, et en l'employant, on ne fait, comme le dit très-bien M. de Bonald : « que transporter sur la terre » et rendre sensible l'action invisible *mais réelle* de » l'éternelle Providence. » — Il faudrait bien aussi ne pas donner à cette grande composition des proportions démesurées.... *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*, imprimés en quatre volumes in-8°, ne seraient que des fragmens d'un seul poème épique; *les Pasteurs*, annoncés à la fin de la préface de ce dernier ouvrage (qui n'est que le second des récits faits au poète par le vieillard du Liban, pendant trois jours), ne seraient encore qu'un fragment destiné à être suivi de plusieurs autres. Qui ne s'effraierait à l'idée d'une épopée en quinze ou vingt volumes!... Mieux vaut, sans doute, rentrer humblement, à la suite de notre philosophe aveyronnais, dans les sentiers battus par nos pères!...

Ces considérations, qui étaient en elles-mêmes l'un des objets de cet écrit, nous ont fait perdre de vue le petit poème de M. Rodier. — Il reste à faire des vœux pour que ce jeune poète (dont l'essai, nul sous le rapport de l'invention, se rattache quelquefois au genre de l'épopée par le mouvement et la couleur du

Digitized by Google

style ) ne se décourage pas dans la carrière où il vient d'entrer; qu'il s'applique fortement à ne laisser aucune tache se glisser dans ses compositions; qu'il se fasse la plus haute idée de la grandeur et de la beauté de l'art, et qu'il ignore ou se hâte d'oublier les récens exemples qui pourraient l'égarer.... Jadis, une épopée, un petit nombre de pièces de théâtre étaient l'œuvre de toute une vie. Un travail assidu s'attachait aux productions les plus légères pour n'y rien laisser d'imparfait, et le poète, qu'un légitime orgueil élevait au-dessus de tout ce qui brille et passe sur la terre, mourait content, même dans un ingrat abandon, lorsqu'il avait achevé *un seul volume* digne de passer à la postérité. Mgr. de Morres ayant demandé un jour au Tasse vieillissant quel était le poète italien auquel il accordait le premier rang, le poète répondit qu'il donnait le second à l'Arioste. — Et le premier? reprit vivement Mgr. de Morres. — Le poète sourit et s'en alla. — Une autre fois, le père Biondi, confesseur du cardinal Saint-George, lui ayant dit que Le Dante méritait souvent le reproche de s'être loué avec jactance, Torquato se leva tout ému : « C'est » chose divine que le poète, dit-il, et les Grecs l'ont » représenté avec les attributs qu'ils affectent éga» lement à la Divinité, comme s'ils eussent voulu en » inférer qu'il n'y avait au monde de créateur que » Dieu et le poète. Il est donc bien naturel qu'il » comprenne sa dignité, qu'il se rende justice à lui» même, et s'il ne doit pas se louer, il ne doit non » plus s'abaisser jamais (1). » — Voilà le poète des temps passés.

(1) J'emprunte cette anecdote intéressante à un extrait de *la vie du Tasse*, par M. de la Gournerie, que publièrent les *Annales de Philosophie chrétienne*, 1re série, tome II, page 287 et suivantes.

Digitized by Google

Ecoutons celui du siècle nouveau (élevé par l'admiration de la France au premier rang d'où on regrette de le voir descendre *volontairement* tout en applaudissant au talent oratoire qui lui fait négliger et dédaigner si tristement ses hautes facultés poétiques) : « Je sais qu'on me reproche, avec une bienveillante » colère, de ne pas consacrer ma vie entière à écrire » *et surtout à polir* des vers, *dont je n'ai jamais fait ni* » *prétendu faire qu'une consolation rare et accidentelle de* » *ma pensée*.... Les critiques ne se trompent guères en » considérant ces premières éditions de mes poésies » comme *de véritables* IMPROVISATIONS EN VERS. Si elles » sont destinées à survivre quelques années à elles-» mêmes, il me sera plus facile de les polir à froid, » lorsque le mouvement de la pensée et du sentiment » sera calmé; s'il en est autrement, *à quoi bon ?* » Quand on a respiré en passant et jeté derrière soi » une fleur de la solitude, *qu'importe qu'il y ait un pli* » *à la feuille ou qu'un ver en ronge le bord ?* ON N'Y PENSE » PLUS... Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa » vie, *n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques* ; pen-» dant que ses contemporains combattaient, avec » toutes les armes, le grand combat de la patrie et » de la civilisation ; *ce serait* UNE ESPÈCE DE BALADIN » *propre à divertir les hommes sérieux*, et qu'on aurait » dû renvoyer, AVEC LES BAGAGES, parmi *les musiciens* » *de l'armée* ». --- Voilà *la fonction* du poète dans les sociétés modernes, telle que la comprend, non un aveugle ennemi de la poésie, mais celui qui s'était placé à la tête de tous les talens appelés de nos jours à cultiver ce premier des arts ; qui les introduisait dans la carrière et dont la poésie faisait toute la gloire.... « Il combat, et très-énergiquement, dit un de nos critiques les plus habiles, l'opinion qui le fait consacrer les douze mois de l'année au culte de la muse ; il s'indigne à la pensée qu'on ait pu douter à

Digitized by Google

ce point de son énergie et de son courage. Un mois par an pour la muse, et encore le mois le plus triste, celui qu'aucune occupation importante n'utilise, c'est bien assez! La poésie, est-ce donc autre chose qu'une prière, un chant intérieur; et serait-il convenable de psalmodier du matin au soir?... Tels sont les argumens du poète. Il est clair qu'il voit dans la coopération aux travaux parlementaires la seule preuve évidente de dévouement que l'on puisse donner à la société.... Mais comment n'a-t-il pas compris de quelle injustice il se rendait coupable en niant ainsi l'importance sociale, non-seulement des savans et des artistes, mais des philosophes et des penseurs, etc. (1). »

On comprend avec quel avantage le spirituel écrivain dont je viens d'emprunter les paroles continue à combattre cette doctrine désolante et tout ce qu'on pourrait ajouter encore à ses pressantes objections. — Qui ne s'attristerait à la vue d'une si faible excuse de ces *négligences*, de ce mépris de toutes les règles du style qui ne connaissent presque plus de bornes dans certaines pages des derniers écrits de l'auteur, tout pleins encore de beautés éclatantes? Pourquoi faut-il qu'il consacre des loisirs si précieux et si rares à publier *tant d'improvisations*, au lieu d'élever en silence à sa patrie un monument digne

(1) Article de Chaudesaigues sur les *recueillemens poétiques*, dans la *Revue de Paris*, seconde série, tome V, pages 183 et suivantes. — Il serait injuste d'accuser de précipitation et de négligence toutes les productions poétiques de l'époque, et je dois m'empresser de désavouer une insinuation qu'on aurait pu trouver à la fin des *Lettres sur la poésie patoise* publiées, il y a un an, dans les Mémoires de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*. C'est d'une manière générale et dans un sens indéterminé qu'il faut prendre cette critique inapplicable dans tous les cas au poème de M. Soumet, *fruit de quinze années de travail*.

Digitized by Google

d'elle et de lui?... Est-il vrai enfin que la studieuse culture des lettres ne puisse s'allier *aux habitudes parlementaires ;* et la surveillance des affaires publiques, au milieu d'une profonde paix, serait-elle un obstacle à l'exécution de ces grands travaux poétiques, dont fut illustrée naguères l'orageuse vie de Byron?... On ne saurait le croire.

Mais les préoccupations, inséparables des hautes positions sociales, n'en restent pas moins, le plus souvent, un obstacle aux soins assidus que réclame la poésie. Peut-être aussi *l'empressement* et le bruit de la capitale sont-ils moins favorables à la lente production de ses chefs-d'œuvre que le tranquille séjour d'une ville de province. — Déjà Nîmes voit se former *une brillante école* autour de son grand poète. Il semble même que, par une sorte de privilége de *l'ancienne colonie romaine*, la renommée de ses gloires littéraires franchisse bientôt les bornes accoutumées : c'est ainsi que les chants de l'auteur du *Tasse à Sorrente* (M. Jules Canonge) viennent d'avoir un écho en Italie (1), tandis que M. Reboul recevait, du fond de l'Asie, une traduction *persane* de L'ANGE ET L'ENFANT, sa première pièce de vers, connue de toute l'Europe, et qui méritait bien aussi d'être reproduite dans la langue de *Saadi*.... Nîmes pourra compter maintenant un poète de plus (car c'est non loin de ses murs, et sur le bord des eaux qui s'échappent de *sa fontaine* qu'est né M. Rodier) ; et cette illustration dont il est possible que *l'Académie du Gard* ne se doute point encore, lui sera révélée par *la Société des Lettres Sciences et Arts de l'Aveyron.*

On ne saurait trop désirer de voir des rapports de

(1) Ce petit poème a été traduit à Naples, en vers italiens, par M. le comte *Perticari.*

Digitized by Google

ce genre s'établir entre des départemens voisins. Les arts, les sciences et les lettres ne pourraient que gagner à ces communications fraternelles; et peut-être aurons-nous à nous féliciter un jour d'en avoir donné le premier exemple.

**DAUDÉ DE LAVALETTE**, *avocat*
*à la Cour royale de Montpellier.*

Digitized by Google



## MYSTÈRE DE L'ASCENSION DE LA VIERGE (1).

L'ACTEUR (2).

Gloire soit à Dieu es hauls cieuls
Et en terre paix a tous ceuls
Qui sont de bonne voulenté.
Ce fu la nouvelle premiere
Quant la nuyt tournat en lumiere
Que Emanuel fut enfanté
De la vierge integrité
Gardant de sa virginité
Pour faire notre sauvement
Côme le soleil la barriere
Trespasse et entiere
Sans la corrompre nullement.

Si est raison que celle vierge,
Qui des cieuls est dame et consierge,
On loue et serve en toute guise,
Sur tous les sains et sur les sainctes
De qui se font mémoires maintes,
En notre mere saincte eglise,

(1) Ce mystère est extrait d'un manuscrit précieux et en très-mauvais état qui appartient à la bibliothèque de Rodez. L'écriture est de la fin du quinzième siècle. Nous avons conservé l'ortographe du texte. Nous avons ponctué quoiqu'il n'y ait pas de pontuation dans le manuscrit.

(2) La scène sur laquelle se jouaient les mystères en général, et le mystère de l'Ascension de la Vierge en particulier, se composait de trois étages. Au bas, l'enfer et les démons; — au milieu, la terre et les hommes; — en haut, le paradis, Dieu et les anges.

L'acteur faisait d'abord l'exposition de la pièce. Il prenait ensuite une baguette et s'en servait pour indiquer aux spectateurs les personnages dont il leur faisait connaître le nom et les qualités.

(*Notes de* M. B. L.)

Digitized by Google

Car qui bien l'escripture advise
L'euvangile, toute devise
De la saincte vie des sains
Que Dieu notre salvacion
Ha eu sa conversation
Avec nous en ce monde fais.
Doncques puisque sa saincte mere
Pour nous guerir de mort amere
Nous aporte si digne fruit,
Et mesmement quant son memoire
Est cy fondé son oratoire
Ou de toutes pars viennet huy
A tous mye ne vous ennuye
Et vous verres ains qu'il soit nuyt
Par notre mystere l'office
De la tres-sainte Ascencion
De la Vierge dont mencion
Faisons que nous y soit propice

Lordre de ce présent mistere
Touchant ceste saincte matiere
Afin que ne soions repris
Ensuit l'apocryphe et escript
Que de son trespas on descript
Comme par extrait l'avons pris.
Vray est que plusieurs clercs sans doubte (1)
De la vierge Marie toute
En ame en corps fu ravie;
Mays quoy que soit, son sépulcre
Voit on santant plus douls que sucre
Depuis quelle a finee sa vie.
Pour ces opinions débatre
Ne nous voulons nous mye embatre,
Mays pour Dieu louer seulement
Qui nous commande a honnourer
Pere et mere pour demourer
Sur terre en vie longuement.

(1) Pour que la phrase soit correcte, il faut sous entendre le mot *affirment* ou *soutiennent*.

Digitized by Google

Et puisque la loy nous enjoint
Pensons doncque de point en point
La complir a sy noble feste,
Et a sa mere comme fils
A fait honneur serons ensis
En son saint paradis celeste.

Dont tant de feste ne saurons
Faire, ne pouvoir n'en aurons
Qu'il ne soit a penser que plus
Son douls enfant quelle nourry
Nen aye fait et que pourry
Ne veult que son corps soit canis;
Or afin que mieuls entendez
Ce tel mistere qu'atendez
Vous voulons donner a entendre
Ce que lieux et personnaiges
Que voiez cy en ces estaiges
Représentent sans plus attendre (1).

Vees là Dieu en son paradis
Dont Lucifer partit jadis,
Qui là tient en enfer sa place.
Avecques Dieu est Gabriel
Larchangiel Michel-Raphael,
Et tous les angiels face à face.
Ceulx feront honneur et homaige
A la virge de qui l'ymaige
Veez sy, de la saincte Marie
En prenant la possession
De l'éternelle mancion
Dont elle aura la seigneurie.
Trois virges sont avecques elle
Et Joseph qui bien sapareille
A tost le monde trespasser,
Car sa vieillesse luy encline,

(1) Ici l'acteur prenait la baguette et s'en servait comme il a été dit dans une note précédente.

Digitized by Google

Ainsi fault que chascun deffine;
Par là nous convient tous passer.

Et veez cy saint Jehan le vierge
Qui garda la très saincte Vierge
Et est en palme pour prescher.
Veez cy saint Pierre, saint Andrieu
Saint Jacques, saint Berthelemieu
Luchas, Mathée, tous d'un mestier,
Barnabé, Mathieu et Symon,
Qui de Dieu preschérent le nom
En maints divers lieux en la terre.
Ceuls vindrent au tréspassement,
Par miracle hastivement,
De la vierge qu'on doit requerre
Fors saint Thomas qui fut en Judé
Que veez là en chazuble ynde,
Qui n'y fu pas, pour la rayson
Qu'apres vous verrez clerement,
Par raisonnable enseignement,
Quant en sera lieu et saison.

Or veez le prince de la loy
Qui se mist en moult grant desroy
Pour bruler et ardoir en cendre,
Comment verrez en sa maniere,
Le saint corps qui gisait en biere
De la très doulce vierge tendre.
Et veez là ses sergens armés
Qui ne sont mie trop amés
Pres de mal faire en toute place.
Touteffois ils recongnaistront
Les foulies quils demonstront
Dont acquieront perdon et grace.

Veez çy aveugles, contreffais,
Maledes et meseaulz deffais,
Esquels verrez faire miracle,
Par les mérites notre dame
Qu'on doit servir de corps et d'ame
Aussy en ce demoniaque.

Digitized by Google

Ores est temps de commancier
Pour notre mistère anoncier,
Pardonnes nous se faulte y a,
Et afin que cy soit presente
Un joyeuls *Ave Maria* (1).

LA VIERGE.

O très chier fils, qui, de la dextre
De Dieu où tu siez haultement,
Vouls descendre ça bas et nestre
De mon ventre virginalment,
Sans toy despartir nullement
De celle déité haultayne,
Quant te playra il doulcement
Que je soye de toy prouchayne.

Mon fils, mon seigneur et mon maistre
Souviengue toy benignement
De moy, fils, que tu daignas pestre
Aux mamelles moult humblement,
Et de ta promesse et comment
As ordonné mamour certaine
Leure de mon trespassement
Que je soye de toy prouchaine.

Tres amé fils du roy céleste,
Se sestait ton consentement,
Plus ne vouldroys en ce monde estre
Car moult me dure longuement.
Mon désir est entièrement
Toy voir majesté souveraine,
Et sur toutes veus seulement
Que je soye de toy prouchaine.

Prince que fis le firmament,
Sil te plaist tost a toy me mayne.
Je te supplie fay briesment
Que je soye de toy prouchaine.

(1) En ce moment les anges entonnaient cette prière.

Digitized by Google

DIEU.

Or Viengue la belle des belles ;
De sa bouche un baisier me donne ;
Meilleurs sont ses doulces mamelles
Que vin flairant sur chose bonne ;
Son nom com huile qui foisonne
Est essancie en mainte place.
Benoiste (1) es sur toute personne
Maria remplie de grace.

Angiels mectes appoint vos elles (2).
Tus Gabriel, tantost l'ordonne
Pour aler dire les nouvelles
A ma mère que sa couronne
Est preste et je luy habandonne
Mon palays. Temps est que Trespasse
Et que dame du ciel couronne
Maria remplie de grace.

Elle a souffert maintes mortelles
Douleurs, à ma mort, la très bonne.
Oncques mère ne souffri telles
Pour fils, doncques raison consonne
Que sur toutes la guerre donne
De louyer qui tout autre passe
Et chacun à servir s'adonne
Maria remplie de grace.

PLUSIEURS ANGES *ensemble.*

Prince du ciel, père du trosne,
Lyement ton plaisir se face,
Et viengue celle qu'on sermonne
Marie playne de grace.

(1) *Benie.* — Ce mot reparaîtra souvent dans le cours de cette pièce.
(1) *Ailes.*



Digitized by Google

GABRIEL SEUL.

Pere, sans faire longue espace
Tout ton plaisir accompliray,
Et à la doulce Vierge vray
Ces bonnes nouvelles porter.

DIEU.

Afin de la mieulz conforter
Di luy qu'au tiers jour rendra l'ame ;
Des cieulz sera royne et dame
Et à l'heure de son trespas
Seray y, ne l'oblie pas.
Porte luy ceste belle palme
Pour ce qu'elle est entièrement
Vierge devant l'enfantement
En l'enfantement et apprès.
Et si luy diras par exprès
Qu'a son trespas sera parfaicte
La promesse que luy ay faicte
Que poinct ne verra l'ennemy
Ne naura povoir ne demy
De luy faire aucun desplaisir;
Car ainsi fu ce son plaisir
De le me requerre humblement
Et je veuil que le grant tourment
Qui souvent luy mua couleur
Et luy fu glaive de douleur
Par my son cœur dolent et tendre
Quant me vit en la croix estendre,
Soit en sa fin tournée en joye
Et que tout paradis sesjoye
De la venue de ma mère,
Car vous savez bien que mon père
A fait celle loy qui commande
Et expressèment à tous mande
Son père et sa mère honnourer
Pour plus sur terre demourer

Digitized by Google

Et puis que cette loy gey faicte
Laccompliray à ceste feste.
Va tost et si fay comme sage.

GABRIEL.

Sire, voulentiers se messaige
Feray sans plus faire demeure.

NOTRE DAME APPAREILLÉE EN ORAISON.

Tres cher fils, quant viendra leure
Que je meure
Et soye en ta compaignie ?
Moult me tarde, moult me demeure
Dont je pleure,
Du cœur et yeulx lermye.

DIEU.

Plus œuvre ne tarde mye
Ne demye.
Angiels temps est que vous mayne,
Et que facions chière lye
A ma mye
Marie, de grace plaine.

TOUS LES ANGES ENSEMBLE.

O esperance certaine
Et haultayne,
Voye, vérité et vie,
C'est raison que ton domayne
Tout se payne
D'entendre à ta seignourie.

MICHEL SEUL.

Et soit reçue et servie
Par maistrise
Notre dame souverayne

Digitized by Google

La doulce rose jolie
　　Espanie,
Marie, de grace plaine.

GABRIEL (*en se dirigeant vers la Vierge*).

　O belle estoille de mer
　　Sans amer,
Et de Dieu mere tres saincte
Sans point ton ventre entamer
　　Dont clamer
Te devait on, Vierge saincte,
Porte du ciel, dont estaincte
　　Fut la plaincte
De poure (1) nature humaine,
Je te salue sans faincte
De foys mainte,
Marie, de grace plaine.

NOTRE-DAME.

　A Dieu mesperance haultayne
Graces rens en humilité
Qui me monstre telle amictiè;
Et tu, saint angiel Gabriel,
Soies le bien venu du ciel.
Oncques ne mapportas nouvelles
Qui ne feussent bonnes et belles.
Tu fus le gracieuls messaitge
Du salut de lumain linaige,
Et qu'en mon ventre consevraye
Fruit dont moult de bien recevraye,
Sans perdre ma virginité;
Ensemble ouvrant la déité
Par qui fu sauvé tout le monde,
Tant fu net, precieuls et monde.
Di ton messaige, je t'en prie.

(1) Pauvre.

Digitized by Google

GABRIEL.

Dieu te salue, vierge Marie,
Qui es de toute grace plaine,
Sur toutes femmes souveraine.
Notre Seigneur en toy repose
Comme fait loudeur en la rose
Entiere, fresche et espanie,
Tant es tu de grace garnie;
Quant Dieu daigna homme venir
Et dumanité souvenir,
Lorsqu'avec toy conversa,
Ton cœur de grant bien sappensa;
Quant luy supplias humblement
Lœuvre de ton trespassement,
Savoir trois jours ains que mourusses
Et on (1) luy en sa gloire fusses,
Ne l'ennemy ne deusse voir
A ton trespas, Sathanas pour voir
Que l'œuvre est a tant demenée
Que soyes au ciel couronnée,
De dans trois jours te signifie
Ton trespas et te certifie
Que Dieu, à ton définement,
Te recevra joyeusement,
En belles compaignies dangiels,
De sainctes vierges et archangiels;
Par moy tenvoye ceste palme,
Prent la sil te plaist en ta palme (2)
Pour accomplir par compromis
Ce que ton fils Dieu ta promis,
Tout paradis tant quil festant
Ta venue grant joye actant.
Adieu, Marie, doulce mère.

(1) Avec.
(2) Main.

NOTRE-DAME.

Je rens graces a Dieu mon pere
Et à la benoiste Trinité,
Trois personnes en unité,
Quant lui plaist avoir souvenance
De ma derrenière ordonnance.

Joseph, Jesu le roy céleste
A mis terme que je doye estre,
On lui en perdurable gloire.
Or voy quil a de moy memoire
Dont luy rens graces et mercy;
Dont vous et les autres mercy
De la loyale compaignie
Dont vous mavez acompaignie;
Et vous pri, mes belles pucelles,
Que pour ces joyeuses nouvelles
Vuiellez toutes on moy veiller.

Il est temps de sappareiller;
Quand vendra leure perilleuse,
Que ne soye pas sommilleuse.
Pour Dieu de mon departement
Ne vous dueillez aucunement,
Filles, ne vous Joseph, beau sire.

JOSEPH D'ARIMATHIE.

De cœur je souspire
De douleur et dire
Et pleure souvant,
Et si grant martire
Que je ne puis dire
Ce que mon cœur sant.

SOPHORA (*première vierge*).

Plourer tendrement
De vous vrayement

Digitized by Google

En grant desconfort
Quant perdons briefment
Tout entièrement
Notre reconfort.

AMBIGKA (*seconde vierge*).

Dure et poingnant mort,
Bien nous fais grant tort
De notre maistresse;
C'est notre depórt
Et notre support
Et notre liesse.

CITOEL (*troisième vierge*).

Hélas quel destresse!
Mort pourquoy ne cesse
De t'aventurer
Contre la princesse
De toute haultesse!
Las! ne puis durer.

JOSEPH.

Haa se conjurer
Et hors forvoier,
Mort, je te peusse
Qui veuls séparer
Ce que desirer
A jamais deusse!

NOTRE-DAME.

Freres et sœurs, se je congneusse
Que se monde plain de malice
Feust notre mencion propice
Et pardurable,
Si que tousiours il feust durable,
En paix saincte et prospérité,
Crore povez en vérité

Digitized by Google

Que regret aucun y araye,
Et a mon chier fils prieroie
D'y demourer plus longuement.
Mais vous voyez tout clerement
Que monde n'est que vanité.
Seigneurie et dignité
Tout voyez à la mort haprier;
Mon fils mesme eschapper
n'y a voulu,
Qui eust bien le povoir tonlu
A la mort de l'avoir oultré,
Sil luy eust pleu, mais de son gré.
Par mort voult la mort conquerir
Pour notre enfermeté guérir,
Ou nous avons été soubsmis.
Adam premier nous y a mis
Par la subgiestion de Eve,
Et mon fils par le douls ave
Que Gabriel me presenta,
De ceste douleur nous gecta,
Par la dure mort qu'il souffrit,
Et son digne sang qu'il offrit
A son père pour faire paix
Entre Dieu et homme a jamais,
Et ores est ressuscité
En sa joyeuse magesté,
Qui jamais ne fault ne ne mue;
Sy sembleraie a ceste mue
Non vouloir vers mon fils aler,
De qui seullement le parler
A tous mes sens reconfortés.
Pourquoy ne vous desconfortés
Car je men vays la ou je veuls;
On na desplaisir ne deuls,
Avec mon Dieu, avec mon père,
Avec mon amy et mon frère;
Cy vous prie qu'avec moy veillez.

JOSEPH ET TROIS VIERGES ENSEMBLE.

Notre mère, pour Dieu vueullez

Digitized by Google

De rechef de votre parolle
Nayssant de la divine estoille
Nous enseigner plus langement,
Car moult nous avez grandement
De vos tres douls mots resioy (1).

NOTRE-DAME.

Depuis que Gabriel oy (2)
Moy noncier ces bonnés novelles
De ma fin que bien me sont belles,
Jay le cœur leve et ravy.
Vers Dieu a ce derrenier cenvy
Contemplaire sa belle beauté,
Passant toutes en loyaulté;
Se est blan et vermeil par maistrie
Et des meilleurs toute la trie (3).
Son chef a tres bon or ressemble,
Ses crins comme feuilles ce semble,
De palmes noyres com corbin,
Et si plaisant œil colombin (4).
.......................
.......................
.......................
.......................
.......................
Ses levres blancs lis par manière
Distillans la myrrhe princiére,
Comment compas d'or sont ses mains
De pierres precieuses plains;
Ventre dyvire (5) devise
Qui est de saphyr dyvise;
Ses cuisses que je voy en l'arbre
De la croix sont pillers de marbre

(1) Réjouis.
(2) J'ai entendu.
(3) Elite.
(4) Nous avons supprimé six vers qu'il nous a été impossible de lire.
(5) Ressemble à l'ivoire.

Digitized by Google

Sur beaux fondemens dor fondés
Par qui tous bien sont habondés.
Sa beaulé a Liban pareille
Eslev comme cèdre à merveille ;
Sa gorge doulce et delitable
Toute plaisant et desirable ;
Tel est celluy que jayme cher
Et celluy est mon amy cher.
Frere Joseph et vous mes filles
Si veillez que soiez habilles
De le veoir en sa haulte gloire.

JOSEPH.

Dame, de nous ayes memoire
Quand vous serez ver votre amy.

NOTRE-DAME.

Je lauray, vous le povez croyre.

SOPHORA.

Dame, de nous ayes mémoire.

AMBIGEA.

Merveilles oy avons ore (1).

CYTOEL.

Com belles parolles hemy,
Dame, de nous ayes mémoire
Quant vous serez ver votre amy.

DIEU.

Michel, il convient que endormy
Ne soyes pas ; ains comme sage

(1) Tout-à-l'heure.

Digitized by Google

Fay a mes disciples message
Que huy (1) ma mere desirée
Sera en ma chambre aerée
Ou je Roy des roys appellé
Me sies sur un siege estellé ;
Par quoy je vueil et lur commande
En accomplissant la demande
Que me fist la doulce pucelle
Que ce jour ils soyent vers elle.
Cy monstre que tu es legier.

MICHEL.

Pere puissant, tres volentiers
Feray votre commandement,
Et m'en yray premierement
A Jehan, en la terre de Palme,
Qui a la garde de madame,
Et puis tant par mons que par roches
Yray a Pierre en Antioches
Et aus autres en toutes pars,
Ou ils sont pour prescher espars,
Si que tous soient en service
De celle vierge pour loffice
Faire plus solempnellement.

MICHEL *séloigne, se dirige vers* JEHAN *et lui dit :*

Jehan, enteas comment
Le Roy qui ne ment
Tout certaynement
Te fay assavoir
Quaujour dhui, beau frère,
Humaine mistère,
En sa doulce mère
Payra son devoir,
Et la veult avoir

(1) Aujourd'hui.

Digitized by Google

Huy et recepvoir
En son hault manoir
Pour l'en faire dame.
Cy fay ton devoir
De sa fin veoir,
Laisse pour se soir
La terre de Palme.

SAINT JEHAN.

Du cueur, du corps, d'ame
Dieu loue et reclame
En son hault royaume
Qui voult que je soye
Au deffinement
Et trespassement
Que fera brefment
Marie, ma joye.

SAINT MICHEL *s'en va à* PIERRE *et lui dit :*

Pierre, Dieu m'envoye
A toy droicte voye
Et dire tenvoye
Que prenne chemin;
Ce te mande Dieux
Pour voir à tes yeux
La dame des cieuls
Qui doit prendre fin,
Et comme lestoille du matin
Sera huy es cieuls reluisant.

SAINT PIERRE.

Ha Dieu mon père tout puissant
De ces nouvelles te mercye,
Je vais vers toy, vierge Marie,
Qui notre salut apportas.

SAINT MICHEL.

Jacques, Andrieu, ny faillez pas;

Digitized by Google

Mathias et Berthelemieu
Et Mathieu se vous mande Dieu
Au trespassement de Marie ;
Barnabe , Phelip n'y faillez mye ;
Et vous aussi , Jude et Symon ;
Entendez-vous bien se sermon ?
Soyez y tous sans faire faulte.

SAINT JACQUES LE MYNEUR.

C'est chose merveilleuse et haulte
Que Dieu me monstre clerement.

SAINT ANDRIEU.

Dieu je remercie humblement
Qui m'a daigné faire tel grace.

SAINT MATHIAS.

De ce joyeux advènement
Dieu je remercie humblement.

SAINT BERTHELEMIEU.

Je congnais ores vrayment
Qu'il fault que Marie trespasse.

SAINT MATHIEU.

Dieu je remercie humblement
Qui m'a daigné faire tel grace.

SAINT BARNABÉ.

Vray Dieu octroye moy l'espace
D'acomplir ton commandement.

SAINT PHELIPE.

Se fault que vers Marie passe ,
Vray Dieu , octroye moy l'espace.

Digitized by Google

SAINT JUDE.

A mon povoir, en toute place,
Obeiray Dieu qui ne ment.

SAINT SYMON.

Vray Dieu, octroye moi l'espace
D'acomplir ton commandement.

SAINT JEHAN *devant les portes de la Vierge.*

Mon Dieu soyt benoist haultement
Qui les desvoyès mayne à port
Et aux tristes donne depport,
Pour celle vierge tres haultayne.

*( Il entre dans la maison et dit : )*

Ave, dame de grace plaine,
Sur toutes femmes beneye,
Et gart Dieu votre compaignie
Simple de bon ave avenant.

NOTRE-DAME.

Jehan, tu soies bien viengnant,
Souviengne toy a ce besoing
Que de moy la garde et le soing
Ton maistre a qui tout bien habonde
Mourant en la croix pour le monde,
Te recommanda comme mère
Et toy comme fils pour l'amère
Douleur de mon cueur abaissier ;
Or m'a fait mon fils anoncier
Quil me veult prendre de sa part.

SAINT JEHAN.

Or luy pleust que ceste part
Feussent ores tous les autres appostres

Digitized by Google

Pour mieuls faire l'obsèque votre
Solempnel, comme il appartient.

NOTRE-DAME.

Mon corps garder bien te convient,
Car les Juys ne font qu'atendre
Ma mort pour mon corps mettre en cendre ;
Pourquoy te prie que preigne cure (1)
Quant mon corps à sa sépulture
Sera mené, que porter faces
Devant mon corps par toutes places,
Ceste palme des cieuls venue.

JEHAN *sort; il trouve les apôtres sur le seuil, et leur dit :*

Joyeuls suis de votre venue,
Mes frères, venes veoir madame
Qui doit aujourdhuy rendre l'ame
Ou (2) saing de son père Abraham.

SAINT PIERRE.

Le bien amé de Dieu, Jehan,
En ce fait tous nous conseillez.

SAINT JEHAN.

Je vous pry que ne vueillez
Monstrer aucun signe de pleur,
De courroux, tristesse et douleur,
Siques le peuple ne se tourbe
Et vient. Voyez ceste tourbe
Resongne la mort grandement
Qui nous preschent communement
De Dieu la resurrection.

(1) Soin.
(2) Au.

Digitized by Google

SAINT PIERRE.

Vous avez bonne intencion,
Or alons veoir nostre maistresse.

(*Ils entrent.* PIERRE *dit* :)

Ave, dame qui de destresse
As porté la garisson
Et le Sauveur de tout le monde.

(*Il s'incline et salue.*)

SAINT PHELIPE.

Ave, dame de pechié monde
Et devant les siècles crée.

SAINT SYMON.

Ave, où toute grace habonde.

SAINT JUDE.

Ave, dame de pechié monde.

SAINT BARNABÉ.

Ave, dame où tout bien redonde
Sur toutes femmes bien eurée.

SAINT MATHIEU.

Ave, dame de pechié monde
Et devant les ciècles crée.

SAINT BERTHELEMIEU.

Ave, de gloire saincte entrée
Et benoist le fruit de ton ventre.

SAINT MATHIAS.

Ave, qui Eve as reparée.

Digitized by Google

SAINT ANDRIEU.

Ave, de paradis l'entrée.

SAINT JAQUES LE MINEUR.

Ave, de Dieu mère honnorée,
Par qui le pecheur en grace entre;
Ave, de paradis l'entrée,
Et Benoist le fruit de ton ventre.

NOTRE-DAME.

Celuy qui depuis le bas centre
Jusques es haulx cieulx et dessus,
Ne puet compris estre ou enclus,
Et qu'ay en mon ventre porté
M'a par sa grâce conforté,
Dont je le mercy humblement
Quand luy plaist à mon finement
Que si bien soye accompaignie
De sa royale compaignie
Qui en ce monde l'accompaigna,
Et sa doulce grâce daigna,
Que vous soyez ycy reunis.
Cy vous pry, frères et amys,
Qu'autour moy vous vueillez veiller
Et moy conduire et conseiller
Es ce chemin que jay à faire.
Mon fils à ce jour me veult traire
A sa part. Il le m'a mandé.

LES APÔTRES ENSEMBLE.

Dame, ayez nous pour recommande
Quant des cieulz royne serez.

NOTRE-DAME.

A toute heure me trouverez.
Mais je vous pry qua ce besoing



Digitized by Google

Vous vueillez de moy donner soing.
Que l'ennemy que je hay ainsy
Son lieu ne puist avoir yssy.
Je sens nature qui me laisse,
Sy m'en yray pour ma feblesse
Soustenir dessus ceste couche.

SAINT PIERRE, *se retournant vers les autres apôtres.*

Faisons tant que n'ayons reproche
Notre devoir sans soummiller.

SAINT JEHAN.

Employons y cueur, yeulx et bouche.

SAINT PHELIPPE.

Faisons tant que n'ayons reproche.

SAINT BERTHELEMIEU.

A chascun ceste chose touche
Nous y devons bien traveiller.

SAINT SYMON.

Faisons tant que n'ayons reproche
Notre devoir sans soummiller.

SAINT BARNABÉ.

Chantons donques pour mieuls veiller
Aucune louenge ou cantique.

SAINT JUDE.

On ne pourrait mieux conseiller.

SAINT JAQUES.

Chantons donques pour mieuls veiller.

Digitized by Google

SAINT MATHIAS.

Je vous vueuil le livre bailler.

SAINT MATHIEU.

Pour Dieu que chascun sy applique.

SAINT ANDRIEU.

Chantons donques pour mieuls veiller
Aucune louenge ou cantique.

*( Ici les Apôtres chantaient ; la Vierge placée au milieu d'eux disait : )*

O très douls père, très douls Dieux,
Tu formas la terre et les cieulx,
Les eaux divisas par lieux,
Et créas tout par ta puissance;
Cy très bien qu'on ne saurait mieuls;
Hommes et femmes en lieu gracieux
Formas par ton vueil (1) glorieux
A ta bel ymage et semblance,
Qui convoicta la cengnaissance
De bien et de male meschance
Contre ta divine ordonnance;
Par quoy puis il devint mortieulx
Et par sa désobèissance
Fumes livrés à pènitence
De mort dampnée à toute oultrance
Et banny de devant tes yeuls.
Or suis de celle ligne
Qui bannie
Estait du lieu delectable
Honnorable
Où tu avais homme mis;

(1) Vouloir.

Digitized by Google

Mais part ta grant courtoisie
Très prisie
Et ton amour charitable (1)......

Chier fils quoy plus en diraye !
Dire ne saraie,
Ne je ne pourraye
Tes euvres tant merveilleuses;
Mais te supplie que je soye
Brief en la grant joye
Qui les bons esjoye
Avec tes vierges gracieuses,
Et à ce jour me convoye
En si bonne voye,
Que brief je te voye
En tes joyes glorieuses :
Là rien ne rompt ne ne ploye;
Pourquoy la semploye,
L'espérance moye
Et mes pensées fougueuses,
Et en ton consentement
Par ton auctorisement
Ace, mon trèspassement
Ordonne mon testament
En ton nom premièrement,
Sans fin, sans commancement;
Je recommande humblement
A toy mon Dieu qui ne ment,
Mame (2) singulièrement
Si la reçoy doulcement
Et briefement.

A mon corps entierement
Qui te porta purement
Et norry virginalement

(1) Nous supprimons ici cinquante-six vers à la louange du Fils de Marie, qui n'offrent aucun intérêt.
(2) Mon âme.

Digitized by Google

Après ton commandement
Requier en enterrement ;
A mon dernier sacrement
Josaphat pour monument,
Sil ne ten plaist autrement
Ordonner plus largement
Ou jobeys toutalment
Planiement.

Et oultroye tiercement
A Jehan qui loyalement
Ma gardée longuement,
Par après leschevement
De mon sevelissement,
La palme en demonstrant
Qu'il a vescu chastement
A mes freres encement
Qui ont moult notablement
En ce mondain tenement,
Doulcement
Tenu leur foy et serrement,
A toy fils parfaictement
Et à Joseph pareillement,
Et mes sœurs sembleblement
Un égal départtement
De tout mon habillement,
Robe et autre garnement
Qui après leur finement
Seront gardés richement
En mes maisons et forment
Sainctement.

Emprès te prie et ordonne
Que personne
Qui en prison sera prise
De qui je seray requise
Je deslivre et desprisonne.
Aux malades habandonne
Sanctė bonne.
Aux femmes grosses franchise
Des fonds qui es sains fons puise

Digitized by Google

Salut par grace et aumosne.
Aux tristes confort redonne,
Et perdonne
Aux pescheurs qui ont soubmise
Et en moy fiance mise :
Aux justes grace foisonne.

Or fault qu'à la mort je sonne (1)
Et raysonne
Et sa dette lui soyt quise
Qu'elle a sur chascun acquise
Par le mors (2) du premier homme.

Cy te supplie tres douls fieuls (3),
Pardurable Dieu immortieuls,
Que ce dernier lay amoreux
Tu confermes à ma plaisance,
Et à ce dernier jour joyeuls
Soyes de moy si curieuls
Que fauls ennemis envieuls
Je ne voye à ma desplaisance.

(*Elle se retourne vers les âpotres, et leur dit :*)

Frères pour greigneur assurance
De ma derrière esperance
Fayt ay ce lay pour remembrance,
Sy n'en vueillez estre oblieux.
La palme on mon corps pour fiance
Porterez en signifiance,
Que mère et vierge ont aliance
Fait pour sauver jeunes et vieulx.

SAINT PIERRE.

Hault empereur victorieux,
Jesu Christ, fils de Dieu le vif,

(1) Songe.
(2) La mort.
(3) Fils.

Digitized by Google

Signe monstre supellatif :
En ta mère c'est bien raison.

DIEU.

Il est desoresmais saison
Que je mette ma mère en gloire.
Angiels, faictes préparatoire
Pour acompaigner en liesse
Votre dame et votre maistresse ;
Michel, Raphael, Cherubin,
Aprestes vous et Seraphin ;
Je vueil huy tenir plaine court
Et vueilh que chascun y acourt
Pour estre à la feste honnorable
La mère de Dieu perdurable.

Sus vans et qualités diverses,
Faictes parmy lair vos traverses,
Tant qu'il soit cler, net et luysant.
L'air par violence brisant
Bruez par mons et par valées
Par eaues doulces et salées.

Aquilo, père de froidure,
Et Hauster de chaude nature
Soufle en mon jardin à force :
Chascun son devoir y efforce ;
Si que les liqueurs précieuses
Y soient plus délicieuses.
Zephirus les belles fleurs garde,
Et Neptunus donne toy bien garde
De les arroser bien souvant ;
Nothus, et tous les autres vant
Faictes les beauls fruis meurer (1)
Si que ma mère savourer
En faciez en sa bien venue ;

(1) Mûrir.

Digitized by Google

Faictes croistre l'erbe menue
Et que mon jardin soit paré
Floury, vert et bien ascoré;
Roses, fleurs jaunes, violettes,
Lys, aubespin, et tel choses fectes
L'y soient, et meur ly fruit,
Instrumens y faisant gran bruit;
Et vous, Angiels, vous avanciez,
Alons nous en, et commanciez
A chanter une doulce prose.

SAINT MICHEL.

Volentiers feray ceste chose,
Père, en lonneur de la pucelle.

CHERUBIN ET SERAPHIN ENSEMBLE.

Or commançons notre parcelle
Pour notre royne honnorer (1).

SAINT GABRIEL.

Respondons sans plus demourer,
Bien le doit la sollempnité.

SAINT MICHEL.

Gloyre a celle qui dignité
A eu par dessus les cieuls,
Et est bien advenent que dieuls
Dessus toutes autres l'esliève.

*( Ils s'en vont en chantant trouver la Vierge. Dieu lui dit: )*

DIEU.

Veni, electa mea.

(1) Ils se mettent à chanter.

Digitized by Google

LES ANGES.

Gaude, Virgo gloriosa.

DIEU.

Vien ten, ma mère, et si teliève
Et lesse ceste vie briesve,
Haste toy, mespose et amye;
Vien, belle, leste est venant,
Liver est passé maintenant;
Vien tost, ne demeure mye.

NOTRE-DAME.

Je viens sans plus estre endormye,
Et n'atens heure ne demye;
Car escript est on livre en teste,
De moy que ta voulonté face
Divine et glorieuse face,
Puisqu'il te plaist à cette feste.

DIEU.

Vien, ma bien amée et t'apreste;
Mon père a loy ameneste
Et commande porter honneur
Père et mère, que nos jours croissent;
Vien ten que les fleurs apparoissent
En la terre en signe greigneur.

NOTRE-DAME.

Mon père, mon fils, mon Seigneur,
Juste juge, douls perdonneur,
En ta garde toute remains;
J'ay le cueur prest à ta demande
Et dès ceste heure recommande
Mon esperit entre tes mains

Digitized by Google

(*La Vierge s'en va au paradis où elle est introduite par son fils lui-même*)

LES APÔTRES ENSEMBLE, *pendant qu'elle s'élève.*

Vierge, dame dangiels et sains
Souviengue toy à tout le moins
Où tu vas, de ta compaignie.

JOSEPH, *placé au milieu de trois vierges, s'écrie en voyant* NOTRE-DAME *monter au ciel.*

O Royne, dame de gloire,
Ayes de tes servans mèmoire
En ta haultayne seigneurie.

UNE SAINTE *au nom de toutes ses compagnes salue la Vierge en ces termes :*

Bien viengue la vierge Marie,
Bien viengue qui le fruit de vie
Porta par son humilitė.

SAINT JEROME, *au nom des confesseurs,*

La Vierge mère aujourduy monte
Es cieuls, pour vray je le vous compte;
Faictes en grant sollempnitė.

UN MEMBRE *du chœur des martyrs.*

Bien viengue celle qui resioye
Tout le ciel, par qui fu la voye
De ceste gloire à tous ouverte.

LE PROPHÈTE DAVID.

Bien viengue la nomble royne
Seoir à la dextre divine
En robe de fin or couverte.

Digitized by Google

ISAÏE.

Bien viengue, qui, siége royal
A on ciel emprès son loyal
Fils père, amy, seigneur et Dieu.

EZECHIEL.

Bien viengue celle qui on ciel
A couronne pour cueuvre chef
Et est dame de si haut lieu.

ADAM.

Bien viengue qui (1) porte,
Qui a clerement rachetė
Mon pechiė d'inobėdiance.

EVE.

Bien viengue celle qui reffait
A ce que javoye deffait,
Par sa très humble obėdience.

RAPHAEL.

Qui est ce qui patience actant
Qui est comme vierge montant
Et vient de la vie mondayne ?

DIEU.

Celle est la belle entre les filles
De qui par villes
Avez veu de charité plaine.

URIEL, *le plus élevé d'entre les anges.*

Qui est celle qui tant s'eslièvé

(1) Nous avons laissé en blanc quelques mots qu'il nous a été impossible de lire.

Digitized by Google

Comme le cler jour qui se liève ;
Belle com lune par plaisance ,
Comme le soleil eslève ,
Terrible com bataille dure
Assemblée en grant ordonnance.

DIEU.

C'est celle laquelle en delit
Na eu congnaissance de lit ,
Pour ce luy feray recevoyr
Vérité en la respection
D'ames sainctes qui vision
De ma gloire doivent avoir.

LES ANGES.

Qui est ce qui du desert monte ?
Qui en grans delices seurmonte
Entre les bras de son amy ?

DIEU.

La mère de dilection ,
De tumeur et d'agnicion
Et de saincte espérance aussi (1).

SAINT JEHAN.

Frères , rendons à Dieu mercy
De la grace qu'il nous a faicte ;
Avoir devons joye parfaicte
De notre très bonne maistresse ,
Et ne devons avoir destresse.
Cy vous prie que chascun demayne
Leesse, et chante à haulte alayne
En portant le saint corps en terre;

(1) La Vierge va s'asseoir à la droite de Dieu et pendant ce temps les musiciens jouent de leurs instrumens.

Digitized by Google

Or, portes ceste palme, Pierre,
Devant le corps, puisque madame
Le commande.

SAINT PIERRE.

Jehan, ceste palme
Vous appartient comme al plus digne;
Vous dormistes sur la poitrine
De notre maistre, ou en figure,
Les secres (1) de saincte escripture
Conceustes parfondément;
Ce savez vous certainement
Et estes de notre Seigneur
Le plus amé et com greigneur
La devez porter par sentence.

SAINT JEHAN.

Pierre, sauf votre reverance,
Ceste office votre doit estre,
Car vous savez que notre maistre
Vous fist pastour sur ces berbis,
Par quoy plus digne, à mon avis,
Estes trop plus que je ne suis.

SAINT PIERRE.

Jehan, vous savez bien que puis
Que la doulce Vierge fu mise,
Et en votre garde commise,
Que le corps vous devez garder,
Et pour ce portes sans tarder
La palme qui vous appartient.

Le corps meshuit porter convient
Solempnellement sans plus dire.

(1) Secrets.

Digitized by Google

Alumes ces torches de cire,
Jacques, Andrieu, Berthelemieu,
Symon, Barnabé et Mathieu;
Chantons tous ensemble louenge,
Et chascun au coffre (1) se preigne.
Ainsy qu'appartient à tel dame.

SAINT SYMON.

C'est droit que chascun se reclame
A Dieu et loe (2) humblement.

LES AUTRES APÔTRES ENSEMBLE.

Nous le ferons diligemment;
Commancies quant il vous plaira,
Et chascun son povoir fera
A sa puissance de chanter (3).

LUCIFER.

Heurtebise, sans arrester,
Avance toy.

HEURTEBISE.

Que vous fault-il?

LUCIFER.

Certes je croy
Que jay oy la mélodie
Que la vieille rouffle (4) Marie
On mayne en Paradis chantant.

(1) A la bière.
(2) Loue.
(3) Les Apôtres emportent la bière.
(4) Expression grossière même pour un habitant de l'enfer. Nous avons dû la conserver par respect pour le texte.

Digitized by Google

HEURTEBISE.

Encore y a plus.

LUCIFER.

Eh quoy ?

HEURTEBISE.

Tant
Que merveilles serait du dire ;
Car je vous fais assavoir , sire ,
Qu'il n'a esté en mon povoir
De son trespas aler veoir ,
Moy , ne nuls de mes compaignons ,
Car quant à la plasse venions ,
Angiels arrière nous boutoyent.

MARPAUT.

Se prince et ses gens nous croyent ,
Nous en ferons bien de coquars ;
Car il fault que le corps soit ars (1) ,
Afin que nuls par excellence
N'en preigne (2).

LUCIFER.

Que granf diligence
Convient qu'à ceste chose faces.

HEURTEBISE.

Alons y tost.

(1) Brûlé.
(2) Prenne.

Digitized by Google

MARPAUT.

Il fault amasses
Foyson de mauvaise merdaille (1).

HEURTEBISE.

Il convient bien comment il aille
Qu'il en soit faict à notre guise.

MARPAUT.

Le prince est à notre devise ;
Il est fauls, larron et murtrier,
Traytre, felon, mençongier ;
Oncques de bien foyre noc cure,
C'est ce que fault à l'ouverture,
Heurtebise, pars le premier.

HEURTEBISE, *au prince.*

Hault prince, noble chevalier,
Mahon humblement vous salue,
Mais une chose qui l'argue
Fault que vous faciez sans delay.

LE PRINCE.

Qu'est-ce, dictes, je le feray.

HEURTEBISE.

Je vous compteray la nouvelle
Qui pas ne vous doit estre belle,
Car elle porte préjudice
Et à vous, et à votre office.

(1) Expression plus ignoble que l'autre; mais nous était-il permis de la supprimer?

Digitized by Google

L'on porte maintenant en bière
Marie, celle orde trepière
Qui n'estait pas trop votre amye :
Afin que nul ne puisse mye
Adonner à son corps fiance ;
Vous conseillons que l'on s'avance
De la brûler et mettre en cendre,
Afin que nul ne puisse prendre
Chose dont il face reliques.

MARPAUT.

Il faut bien que tu t'y appliques
Où il ten vendra grand domaige,
Nous te ayderons davantaige.
Autrement ses gens le te osteront,
Ils ne valent pas un (1). . . .on.
Ce ne sont point gens de value.

MEURTEBISE.

Autant vault une beste mue
Comme le plus fort de tous euls.

MARPAUT.

Je les bactraye deux et deux.
Ce ne sont fors que garsonnaille,
Trop plus lache que coquinaille.
Seullement les lie bien court
Et tous les gettes en un gourt (2).
Il ne fault austre chose faire.

LE PRINCE.

Marpaut, croies que c'est affaire ;
Vôtre conseil est bon et bel ;

(1) Nous croyons devoir pourtant cette fois supprimer le mot. Il serait faiblement traduit par le mot *stercus*.
(2) Gouffre.



Digitized by Google

Cy me devait coster la pel,
Cy feray je vôtre ordonnance.
Je trouveray assez puissance
Pour les chassier villaynement.

LES DIABLES ENSEMBLE.

Nous ferons ton commandement
Quant tu vouldras une autre foys.

SAINT MATHIEU.

Jay oy trop sauvage voys,
Trop sauvage et mal agréable;
Ce me semble la voix d'un diable,
Ou je ne say que se puet estre;
Mais je say bien que nostre maistre
Voulut qu'au trespas de Marie,
Ne fussent, ne n'eussent maistrise.
Conjurer le fault promptement.

( *Il fait le signe de la croix et dit* : )

Faulx ennemy présentement
Je te conjure de par Dieu,
Que tu te partes de ce lyeu,
Et de l'environ et entour.

TOUS LES DIABLES.

Nous n'y ferons chasteau ne tour,
Aussi n'avons nous de toy cure.

LE PRINCE.

Chevaliers oyes l'aventure;
Il est vray que Marie est morte
Et que tout chantant on l'emporte
Enterrer; dictes, qui sont ceuls
Qui l'emportent?

Digitized by Google

LE PREMIER CHEVALIER.

Prince, ce sont ceuls
Qui on monde à son fils servaient,
Qui moult grandement s'en esjoyent :
Je ne say pas que c'est à dire.

LE PRINCE.

Haro! le cueur me crève d'ire (1).
Haro! mes dieux venez avant.
Se vous ne maydiez maintenant
Je suis mis à destruction ;
Haro! Jupiter et Mahon,
Ternagan, Apolin ensemble ;
Venez avant ; le cueu me tremble ;
Aidiez moy ou je vous renye.
Mes gens, faictes moy compaignie ;
Il faut ardre à une secousse
Le corps de celle vieille rousse ;
Autrement ne serons vangiès ;
Venez et sy vous arrangiès,
Ardre le fault comment qu'il aille.

LE SECOND CHEVALIER.

Tous ses gens ne sont que merdaille ;
En eux n'a (2) ne povoir, ne force ;
N'y a celluy que je n'escorche
De ma main sans autre requerre.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Oncques ne vistes en guerre
Escaramouche, assault, ou bataille
Tel que moy ; d'escoc (3) et de taille
Jen feray mourir plus de trente.

(1) De colère.
(2) Il n'y a.
(3) D'estoc.

Digitized by Google

LE QUATRIÈME CHEVALIER.

Aler y fault, soit pluye ou vente;
Pendu soit il qui en fauldra.
Que le premier qu'il en tendra
Qu'il en face rouler la tête.

LE PREMIER CHEVALIER.

Jamais je n'eus plus grant (1) feste
Que de y faire une escounie.

LE SECOND CHEVALIER.

Je say tout le jeu d'escrymie,
Du toucher de taille et d'escoc.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Il n'est prince, ne roy, ne roc
Tel que moy, ne leur en déplaise.

LE QUATRIÈME CHEVALIER.

Je ne suis jamais à mon ayse
Fors quant je puis avoir meslée.

UN DÉMON, *qui se tenait caché, apparaît et dit :*

Et je viens à ceste assemblée;
Vous qui faictes lance hault
Le boclier acquictier vous fault,
Veèz là de quoy.

QUATRIÈME SOLDAT.

Avant je yray;
Par Mahon je ne te fauldray.

(3) On a dû déjà remarquer que le poète ne respecte pas toujours la règle qui ordonne de faire accorder en genre l'adjectif et le substantif.

Digitized by Google

DEUXIÈME CHEVALIER.

Ce sera moy qui joueray,
Mais que tu joues de beau jeu.

LE QUATRIÈME CHEVALIER.

Ce sera moy.

LE DÉMON.

sus sans esmay,
Jouons et n'y ait nul qui crie,

( *Ils se battent.* )

LE QUATRIÈME CHEVALIER.

Compaignon, tu as la maistrise,
Je suis feru, je le sens bien.
Pren ce que tu vouldras du mien
Puisque la guerre est eschevée.

LE DÉMON.

Ne fay jamais si grant levée;
Tu te vantes trop haultement;
Tien, je te ren ton garnement,
Et m'en retourne en mon repaire.

LE PRINCE.

Haro! vous ne voulez rien faire
De ce que vous ay commandé;
Il me sera bien amendé;
Sur vous en tournera l'amande;
N'a celluy à qui je ne fende,
La cervelle jusques aux dans (1);

(2) Dents.

Digitized by Google

Il fault que je frape dedans,
Je n'en cheveray pas autrement.

*(Il se met à frapper les soldats qui s'enfuient devant lui.)*

LES SOLDATS.

Nous y alons certainement.

PREMIER SOLDAT.

Va devant.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Mais toy.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Si tavance.

LE QUATRIÈME SOLDAT.

Haro! que j'ay mal en ma pence!

LE PRINCE *saisit la bière en disant.*

Oultre, villains, fuyez d'icy,
Qu'est ce que vous portez ainsy.
Je le sauray maugré vos dans
Et se saure qu'il a dedans,
Et ce c'est la faulce Marie,
Arse sera, n'en doubtez mye,
Du présent sans plus de demeure. (1)

SAINT PIERRE.

Croy que Dieu, en qui avons fiance,

(1) A peine a-t-il prononcé ces paroles que ses mains se détachent de son corps.

Digitized by Google

Ne t'a pas donné la puissance
Qu'à sa mère faces oultraige.

LE PRINCE.

Helas ! je n'ay pas été saige,
Jamais ne seray saing de corps,
Les mains et les bras me sont mors.
Grant folie avoye entreprise,
De tel dame que chascun prise
Vouloir ainsi victuperer,
Helas ! je la deusse honnourer;
Pierre, je me viens à toye rendre;
Prie pour moy, sans plus actendre,
Ou je suis aultrement deffait.

SAINT PIERRE.

Congnois que tu as mal fait.

LE PRINCE.

Je le confesse et m'en repens;
Car je lay fait à mes despens,
A deux genoux mercy vous crie.

SAINT PIERRE.

Dont puisque tu veuls que jen prie
Il te convient premièrement
Estre baptisé vrayement,
Et habandonner tes fauls dieux
Et croyre au notre qui vault mieux.
Tu le croies?

LE PRINCE.

Je n'en doubte mye.

SAINT PIERRE.

En qui crois tu ?

Digitized by Google

LE PRINCE.

On fils Marie
Jésu Christ,
Vraye chérité
Qui vit et règne en Trinité;
Un Dieu en parfaicte unité,
Et une seulle déité;
Et si requier le saint baptesme
La saint oncion et le cresme,
C'est la régénération
Par quoy j'auray salvacion,
Ainsi je le croy fermement.

SAINT PIERRE.

Au nom de Dieu premièrement,
Père et Fils et Saint Esperit,
Te baptise qui deperit
En toy toute male créance,
Et te donne grace et allegence
De mahaing et de maladie
Par les mérites de Marie;
Va faire au saint corps reverence.

LE PRINCE.

Vierge de très haulte excellance
Je te mercie de ta grace,
Par qui je suis en peu d'espace
Gary (1) de si crueuse (2) peyne,
Tu es de toute grace plaine
Et des pécheurs le droit reffuge,
Et pour ce doresenavant suis je
Ton servant, et sy mectray cure

(1) Guéri.
(2) Cruelle.

Digitized by Google

De toy servir d'entente pure
Tant que l'ame me bate au corps.

LE PREMIER *soldat tombe en disant.*

Helas! bonnes gens, je suis mors. (1)

LE DEUXIÈME *aussi en tombant.*

Je ne me puis plus soustenir.

LE TROISIÈME *tombant pareillement.*

Helas! bonnes gens, je suis mors.

LE PREMIER SOLDAT.

Haro! haro! ales mes ahors.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Je ne say plus que devenir.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Helas! bonnes gens, je suis mors.

LE QUATRIÈME SOLDAT.

Je ne me puis plus soustenir.

LE PRINCE.

Vierge, plaise toy souvenir
De ces gens qui à mon emprise
Avaient grant folie emprise;
En contre toy, vierge Marie,
Donne leur sancté, je t'en prie,
Et te plaise leur perdonner.

(1) Mort.

Digitized by Google

SAINT JEHAN *au prince.*

Pour toy loyal conseil donner
Pren ceste palme en la main dextre,
De par Jésu, le roy celestre,
Et la saincte vierge Marie
La met dessus ta compaignie,
Afin qu'ils receuerent (1) sancté,
Ceste palme luy fut presté
Et luy fut apporté des cieulx
Par ung ange anicois que Dieux
La fist du monde trespasser.

LE PRINCE.

Dans votre mandement passer
Je y voys tout droit, sans plus actendre.

*(Il se dirige vers ses gens et leur dit :)*

Au nom de celuy qui voult pendre
En croix, pour notre sauvement, (2)
De la saincte Vierge ensement
Vous commande que vous leviez,
Et bonne sancté recouvrez,
Car Jehan ma baillé ceste palme
Qui fut tresmise (3) à celle dame
En signe de virginité,
Par très excellent dignité,
Et comme m'a esté ordonné
Je vous commande *in nomine*
*Dei patris et filii*
*Et Dei spiritus sancti,*
Que vous vous levez hesliesment.

(1) Reçoivent.
(2) Salut. Ce mot a déjà paru plusieurs fois.
(3) Transmise.

Digitized by Google

PREMIER SOLDAT.

Nous louons Dieu très haultement
Et celle Vierge couronnée
Qui nous a la sancté donnée
Et perdonné notre meffait.

LE PRINCE.

Venez on moy : que si hault fait,
Voye Jehan, par ceste palme
Et les mérites Notre-Dame :
Venez tost sans faire séjour.

*( Ils se dirigent vers Jehan à qui le prince adresse ces paroles. )*

Jehan, vous doit bonjour
Et celle Vierge dont le corps
Est présent, et sy vous apport
La palme que baillé m'avez
Par laquelle gueris avez
Mes gens de laide mort soubdaine ;
Veez les icy, je les vous amayne
Et si requièrent sapience.

TOUS LES SOLDATS.

Sire, c'est notre voulenté,
Afin que ayons sauvement.

SAINT JEHAN.

Dieu sans fin, sans commencement,
En qui gardé nuls ne périt,
Vous envoye le Saint Esperit,
Par quoy vous ayez congnoissance
De luy et de notre créance,
Et de la Vierge necte et pure,
Dont nous faisons la sépulture,

Digitized by Google

Tant que puissiez la foy entendre
Pour la gloire des cieuls actendre
Quant il en sera temps et lieu.

TOUS LES SOLDATS.

Nous requèrons au nom de Dieu
Tous ensemble sapience.

SAINT JEHAN.

Puisque c'est votre voulenté
Et dévocion et requeste,
Baissiez tous ensemble la teste,
A ma demande respondez.

TOUS LES SOLDATS.

Nous ferons ce que vous vouldrez.

SAINT JEHAN.

Que me requerez vous ?

LES SOLDATS.

Baptesme.

SAINT JEHAN.

Volez baptesme ?

LES SOLDATS.

Voulons
Et de sapience le saint cresme.

SAINT JEHAN.

Que me requerez-vous ?

Digitized by Google

LES SOLDATS.

Baptesme.

SAINT JEHAN.

Le Saint Esperit vous conferme.
Laissiez sathan.

LES SOLDATS.

nous le laissons.

SAINT JEHAN.

Que me requerez-vous ?

LES SOLDATS

Baptesme.

SAINT JEHAN.

Voulez baptesme.

LES SOLDATS.

Nous le voulons.

SAINT JEHAN.

Du nom de Dieu de qui parlons
Père, et Fils, et Saint Esperit
Vous baptise.

LES SOLDATS.

Fortement espris
Sommes de la divine grace.

Digitized by Google

SAINT PIERRE.

Il est huymes temps qu'on perface
La sépulture précieuse
De notre mère glorieuse ;
Il convient l'office parfaire.

JOSEPH.

Las ! que puis je faire ?
Où me puis je traire
Dormais ne retraire
Pour soulasactraire (1)
En mes desconfors ?

TROIS VIERGES.

Ha qu'à grans effors
De cueur et de corps
En pieteux remors
Dormais (2) nous fault vivre !

SAINT ANDRIEU.

Chantons, Pierre, vèes cy le livre,
Et faisons grant sollempnité
Pour celle qui a dignité
Aujourd'huy par dessus les cieuls.

SAINT PIERRE.

Chascun y face tout le mieuls
Qui pourra, je commenceray ;
Où est-ce que je chanteray ?

(*Ils chantent l'*Ave Regina *tout en déposant le corps dans le tombeau. Ensuite ils se retirent*).

(1) Alléger.
(2) Désormais.

Digitized by Google

DIEU.

Or, sus Gabriel et Michel
Et tous les esleus du ciel,
Je vueil faire honneur aujourd'hui,
Et couronner sus en ce lieu
Ma mère en ame et en corps
Et que l'ame qui est dehors
Y soit en présent retournée,
Car je ne vueil plus que journée
Demeure son saint corps en terre;
Alons, je la vueil aler querre (1),
Car quant ou monde descendy
Moult d'onneur me fist et rendy
Et on millieu de son hostel
M'aloga, et de son castel
Me nourri moult songneusement.
Si est raison certainement
Quelle en soit bien guerre donnée,
Et en mon palais couronnée;
Je suis son fils, elle est ma mère;
Honneur luy doy, c'est chose clere,
Et pour ce qu'en humilité
A sus toutes la dignité,
Car mon (2) en celle s'appella
Quant en son ventre m'appella;
Et depuis en ma passion,
A souffert moult d'affliction,
Et on monde on quel misteire
A eu poureté et miseire,
Cy vueil qu'elle soit huy royne
De mon paradis que ne fine,
Et soit de grace, trésorière,
Et chose qu'elle me requière
Ne vueil refuser ne scondire (3),

(1) Chercher.
(2) Le copiste a vraisemblablement omis un mot.
(3) Econduire.

Digitized by Google

Et tout pécheur qu'à luy se tyre
Très bon reconfort trouvera,
De ce qu'il luy demandera ;
Cy vous en venez tout chantant.

GABRIEL ET MICHEL.

Père il ne vous plaira ja tant
Commander que n'accomplicion.

CHERUBIN ET SERAPHIN.

C'est droit que nous obéission,
Chantons à hault voix et clere.

(*Les anges se dirigent en chantant vers le lieu où repose la Vierge*).

DIEU.

Levez-vous, ma très chère mère,
Levez-vous, je le vous commande,
Venez à moy, je vous demande,
Vos corps fault qui soit descouvers,
Ne soit pas viande à vers (1) :
Corps et ame levez-vous sus,
Ensemble avecques moy pardessus
Les cieuls, en joye perdurable.

NOTRE-DAME SE LEVANT, LES MAINS JOINTES.

Vray Dieu, qui es tant honnourable
Que pour la loy toute accomplir
Me veuls de tel grace complir,
Et comme ta mère honnourer,
Bien te doy par droy aourer (2) :
Benoiste soit leure joyeuse

(1) Expression très-peu noble pour un Dieu.
(2) Le copiste aurait dû probablement écrire *adourer*.

Digitized by Google

De ta naissance glorieuse,
Et benoiste soit la figure,
Et benoiste la créature
Qui père et mère honnourera ;
Eureux (1) qui ainsi le fera,
Je te loue, adoure et mercye
En chantant par grant mélodie.

(*Le cortége entonne le premier verset du* Magnificat; *Dieu conduit sa mère en paradis. Lorsqu'elle passe devant les vierges, l'une d'elles lui dit*).

Ave, Vierge de purité plaine
Soyes cy notre cappitaine ;
En notre collége demeure,
Car tu es comme piverayne
De virginité souveraine ;
Sy affiert ycy ta demeure.

DIEU.

Il est vray qu'en virginité
Ma mère a com vous dignité ;
Mais sa virginité haultaine
A sur la votre auctorité
Par virginal fécondité,
Cy est droit quavec moy lemmayne.

UN CONFESSEUR.

Ave, très humble par previllége,
Soyes dame de ce collége,
Sans laissier notre compaignie,
Car en jeunes et oraisons,
As comme nous toutes saisons
Veillé : si ne nous laisse mye.

(1) Heureux.



Digitized by Google

DIEU.

Elle a mis en jeunes sa cure,
Comme vous, mais par avanture (1),
Pour pechié feistes abstinence :
Mais ma mère ne pècha oncques,
Pourquoy cy ne demoura (2) doncques,
Ains vendra sus (3) par excellence.

UN MARTYR.

Ave, dame de pacience,
Ay avecque nous résidance,
Car tu as souffert maint martire,
Comme nous pour la loy de Dieu;
Sy demeure on nous en ce lieu
Comme dame de notre empire.

DIEU.

Vous avez souffert vrayement
En corps peine tant seullement
Pour ma loy garder et deffendre;
Et ma mère très aigrement
Ot (4) l'ame navrée à tourment,
Si doit plus hault mérite actendre.

JEHAN.

Ave, qu'on doit bien honnourer;
Vueillez avecque nous demourer
Qui on monde on nous demouras
Et qui là nous as compaignie,

(1) Quelquefois, *ou* il vous est arrivé.
(2) Demeurera.
(3) Viendra plus haut.
(4) Eut.

Digitized by Google

Ycy de notre compaignie
S'il te plaist, princesse seras.

DIEU.

Ma mère sans nulle autre enseigne
Fut en terre votre compaigne,
Mais vous me feustes estrangier,
A ma mort nuls de vous ne maint
Et ma mère seulle y remaint,
Si ne la veuls eres estrangier.

UN ANGE.

Ave, la royne de grace,
Demeure en nous en ceste place
Pour la vie très saincte et pure;
Ta virginité reluisant
Nous est agréable et plaisant;
Si contemplerons ta figure.

DIEU.

Votre nature est vierge et monde,
Mais plus est de garder on monde
Pureté en vaissel freslé et tendre
Qu'en vous qui fermes en bonté,
Et puisque vous a seurmonté,
Greigneur mérité lui vueil rendre.

ABRAAM, *au nom des patriarches.*

Ave, en qui foy demoura,
Quant mort inmortel devoura,
Sy dois en notre lieu logier,
Tu es de notre nacion,
De notre génération,
Pourquoy vueilles y abergier.

Digitized by Google

DIEU.

Je say qu'elle est votre parante,
Mais elle est à moy plus parante.
Elle est ma mère et moy son fils,
Pourquoy je vueil qu'elle doit estre
Avecque moy assise à ma dextre
Sur tous ceuls qui cy sont assis.

*(La Vierge s'assied à la droite de Dieu qui lui pose une couronne sur la tête).*

DIEU.

Ma mère où tous bien sont compry;
C'est ycy ton siège royal
Et la couronne impérial
Sur tous les colléges des angiels,
Dominacions et archangiels.
Cest règne jamais ne fauldra,
Jamais nuls ne te le touldra (1);
Tu surmontes tous sains et sainctes,
Par prévilège et graces maintes,
Et pour ce seras couronnée
Sur toutes autres de mère née.
Tu es la foy des patriarches,
Et de toutes gerarchiarches,
Des angiels vraye clarité,
Des prophètes la vérité,
Et des apostres sapience,
Des martyrs vraye patience,
Des confesseurs humilité,
Et des vierges la dignité;
Tu es myreoire de paradis
Et frayeur des angiels maudis;
Tu es des pécheurs vray secours

(1) Ravira.

Digitized by Google

Qui envers toy aront recours,
Ainsi le vueil et le te octroye
Pour toy honnourer à grant joye,
Car tu es ma très saincte mère.

NOTRE-DAME.

Graces te rens, mon très douls père,
Comme royne siez haultement,
Et ne suis vesve nullement;
Mais ay toute joye parfaicte.

SAINT THOMAS, *qui n'avait pu assister aux obsèques de la Vierge.*

Dame de royal lignée extraicte,
Vierge de grant grace garnie,
Je te voy en grant compaignie
Moult haultement es cieuls monter.
A ton fils te voy emporter,
Ha! dame ayes de moy mémoire,
Et afin qu'on me puisse croire
Qu'ainsi te voy monter es cieuls
Et que je l'ay veu à mes yeuls,
Ma maistresse, vierge Marie,
Très humblement te quier et prye
Que tu me donnes un enseigne
Par quoi toutes choses je conseigne,
Et que puisse les mescréans
Faire en la loy de Dieu créans;
Doulce Vierge, dame de grace,
Je vous requier, sans plus d'espace
Que vueillez oyr ma requeste.

NOTRE-DAME.

Thomas, tu requier chose honneste,
Pourquoy t'envoye ma saincture (1)

(1) Ceinture.

Digitized by Google

Que tes frères, en sépulture
Me baillèrent tout chèrement;
La recognoistrent promptement,
Et te croiront sans contredire
De ce que tu leur vouldras dire;
Porte leur, et les me salue.

*( Elle jette sa ceinture à Saint-Thomas. )*

SAINT THOMAS.

Trés doulce dame de value,
Le fils que vous avez porté
Mercie de toute mon ame
Et vous très glorieuse dame.

A mes frères m'en vueil aler
Et à tous ensemble parler
Pour leur réciter ce miracle.
Il n'est fol, ni demoniacle
Qui bien ne croye ma parolle,
Nul ne la tendra pour frivolle
Quant l'anseigne leur monstreray;
Sans targer (1) a present yray
A Dieu, Vierge, saincte pucelle.

*( Il va vers les Apôtres et leur dit: )*

Mes frères, oes la nouvelle!
La très doulce vierge Marie
Qui apporta le fruit de vie
En terre, pour redempcion,
Pour aboulir l'affliction
De toute humaine créature,
M'a baillée ceste sainctare
En signe de plus grant créance,
Que puisse donner assurance
Que l'ay veu es cieux monter

(1) Tarder.

Digitized by Google

Et tous les angiels seurmonter,
Et couronner en si hault estre
De la main Jesu notre maistre;
Affin que peussiez preschier
Et pour vray la chose annoncier,
Je l'ai requis avoir en signe
La saincture que vous enseigne
M'envoya moult benignement,
Et sy me fist commandement
De la vous monstrer, et vous prie
Que tous vous ne l'obliez mye.
Regardez là, je la vous laisse.

SAINT PIERRE.

C'est le saint (1) de notre maistresse
Qui fut mis à son enterrer.

SAINT JEHAN.

Il est aussi vray que la messe.

SAINT ANDRIEU.

C'est le saint de notre maistresse.

SAINT JAQUES LE MYNEUR.

Non croyre serait grant simplesse.
C'est elle sans plus remirer.

SAINT PHELIPE.

C'est le saint de notre maistresse
Qui fut mis à son enterrer.

SAINT BERTHELEMIEU.

Je la recongnais au ferrer.

(1) Ceinture.

Digitized by Google

SAINT BARNABÉ.

C'est elle sans autre, sans doubte.

SAINT MATHIEU.

Je ne la veuls plus adviser,
Je la recongnais au ferrer.

SAINT MATHIAS.

Autrefois luy ai veü porter.

SAINT SYMON.

C'est elle, voir point je n'en doubte.

SAINT JUDE.

Je la recongnois au ferrer,
C'est elle sans autre, sans doubte.

SAINT PIERRE.

Frères, la compaignie toute
Doit bien la saincture hounourer
Pour la Vierge qui tant porté
Le voult en ceste vie humaine,
Et par grace dont elle est plaine
La envoyé par remembrance.

SAINT JEHAN.

Thomas, sans faire demoures
Prenez la et bien la gardez
Afin que vous ne perdez,
Car c'est une moult riche enseigne.

LE FOL.

Or, avant je viens de Bretaigne :
Qui en veult savoir des nouvelles?

Digitized by Google

Je vy deux mouches sur deux pelles
Qui emportaient un fromage.
Je suis aucunes fois (1) plus saige
Que les clers qui sont à Paris.
Je fusse abbé de Saint-Denis (2)
Se jeusse voulu dès antan (3).
En quel temps est la Sain-Jean ?
N'est-ce pas après la Typhayne?
J'ai quatre charretées de layne
Tout prest pour porter au landit.
Je gratay assoir tant mon lit
Que je l'ai ja (4) tout plain de rougne.
Notre dame vy de Boulougne
Que une fois je servy sept ans.
Je ne suis pas de ces truands
Qui vont par païs comme fols ;
Se jeusse deux fromages mols,
J'en ordonnasse bon poutaige.
J'ay fait un très bel vasselage ;
J'ay pris deux mouches à la roys ;
Mort bien pourquoy ne suis-je roys ?
Je feusse un gentil compaignon,
Il me fault mangier un oignon,
Pour ce que j'ay mauvaise alayne.

SAINT THOMAS.

Frère, la Vierge souverayne,
Fille et mère du roy de gloire,
Te vueille rendre ton mémoire,
Afin que tu puisses entendre,
Comme tout salut peus apprendre,
Et ton ame avoyr en recoy,
Entens un bien petit à moy
Que puisse sancté recouvrer.

(1) Quelquefois.
(2) Cet anachronisme vient après bien d'autres.
(3) L'an passé.
(4) *Jam*, déjà.

Digitized by Google

LE FOL.

Je suis plus grand maistre qu'un roy.

SAINT THOMAS.

Entens un bien petit à moy.

LE FOL.

Hau, je le voy, hau je le voy :
Est il qui puisse mieuls ouvrer ?

SAINT THOMAS.

Entens un bien petit à moy,
Que puisses sancté recouvrer,
Je vueil l'ennemy desseurer,
De ton corps : un peu te demeure :
Faulx ennemis plus noir que meure,
Je te conjure de par Dieu,
Que tu te partes de celluy,
Et hors de ceste créature,
Qui est formé à la figure
De Dieu le père tout puissant ;
Ami, un peu à moy entens ;
Oste tantost hors ton chappel,
Que soyes hors de ceste pel,
Et cy baise ceste saincture,
En l'honneur de la Vierge pure,
Qui te vueille mettre en bon sens.

LE FOL.

Dieu loue par qui je me sens,
Estre ma sancté retournée,
Et la royne couronnée,
De qui ceste noble saincture,
Fu, qui sur toute créature,
Est benoiste très haultement.

Digitized by Google

LE MESEL.

Ha ! que je souffre grant tourment ?

LE FOL.

Tu m'as très bien à point trouvé.

LE MESEL.

Helas ! mon ami, et comment.
Haa ! que je souffre grant tourment.

LE FOL.

Va t'en à Thomas prestement,
Qui m'a la sancté recouvré.

LE MESEL.

Haa ! que je souffre grant tourment !

LE FOL.

Tu m'as très bien à point trouvé.

LE MESEL.

Tant que je l'aray esprouvé,
N'arresteray ne tant ne quant.

SAINT THOMAS.

Mon ami, que te fault-il tant ?

LE MESEL.

Las ! je demande pour certain,
Sancté, sire, car qui n'est sain
Ne puet avoir joye parfaicte.

Digitized by Google

SAINT THOMAS.

Beau douls frère, très bien me hecte
Que tu recueuvres sancté bonne ;
Si prie à Dieu qu'il te pardonne,
Et vifs desoresmais sainctement ;
Agenoille toy prestement,
Et puis ceste saincture baise.

LE MESEL.

Vray Dieu, or me sans je bien ayse,
Je te loue, adoure et mercye,
Et la Vierge saincte Marie,
Par qui je suis purifié.

LE SOURT.

De grant douleur feusse alégié,
Se jeusse puissance d'oyr,
Helas ! qui me sarait guérir
Il serait à bonne heure né.

SAINT THOMAS.

Fière, Dieu veult que soit donné
Sancté à ceuls qui le requièrent,
Et que leur sauvement acquièrent,
Dieu pry que par ce saint voir,
Tu puisse clerement oyr,
Afin que Dieu mieuls recongnoisses.

LE SOURT.

Je ne sans plus nulles angoisses,
Dieu mercy et sa chière mère.

SAINT THOMAS.

Pour toy garder de mort amère,
Sers Dieu et sa mère très saincte.

Digitized by Google

L'AVEUGLE.

O saint Thomas, oyes ma plaincte,
Il est poure qui ne voit goutte,
Un peu, pour Dieu ! à moy escoutte,
Pour moy, s'il te plaist, à Dieu prie,
Et sa saincte mère Marie,
Afin que clerement je voye ;
Il a bien trente ans que jestoye,
Au point que je suis maintenant,
Et sy say bien certainement,
Que se tu veuls je suis sauvé.

SAINT THOMAS.

Tu es bien à point arrivé,
Se tu veuls servir humblement,
Le vray Seigneur du firmament,
Et la très souverayne Dame ;
Tu y sauveras corps et ame,
Cy te touche de la saincture,
En requièrant la Vierge pure,
Qu'elle te vueille enluminer.

L'AVEUGLE.

Dieu soit loué ! je voy tout cler,
Je rens graces à Dieu le père.
Et à sa glorieuse mère,
Et vous aussi, père très douls,
Je suis enluminé par vous,
A Dieu vous convient doulcement.

*( La pièce était finie ).*

L'ACTEUR.

Or, est montée haultement,
Dessus le collége des angiels,
La Dame des sains et d'archangiels,
Où elle est pardurablement,

Digitized by Google

En gloire sans empeschement ;
Jamais n'aura dueil ne tristesse,
Car elle est de joye la maistresse,
Et puet les autres pourveoir,
Ainsy que l'avez peu veoir,
Par ces miracles cy exprès,
Et que tous les jours par exprès,
En son saint oratoire fait,
Qui cy en lonneur d'elle est fait,
Et c'est ce que pour le présent,
De par vous ycy est présent ;
Nos faultes vueillez perdonner,
Plus ne vous convient sermonner,
Aler nous en fault de ce lieu,
Et à tous commandons à Dieu,
Et sa mère, grans et menus,
Pour qui nous sommes çy venus.

## QUELQUES MOTS SUR LES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL,
## ET SUR LE MYSTÈRE DE L'ASCENSION DE LA VIERGE EN PARTICULIER.

### DES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL.

Chez nos dévots aieux le théâtre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré ;
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
En public, à Paris, y monta la première,
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété.

(BOILEAU, *Art. Poét.*)

Les mystères furent l'œuvre de ces pèlerins.

L'histoire littéraire ne mentionne aucun mystère antérieur à la fin du quatorzième siècle, et on n'en jouait plus guère au milieu du seizième siècle. Ainsi ces pièces de théâtre n'ont été en honneur que pendant un siècle et demi environ.

Digitized by Google

Le mystère de la Passion est le premier qui ait été représenté en public. Il le fut pour la première fois, en 1402, sous le règne de Charles VI, au faubourg Saint-Maur, près Paris.

Cette nouveauté déplut à l'autorité, et le prévôt de Paris fit défense de continuer les représentations.

Les acteurs se pourvurent contre cet édit, et ils s'organisèrent en corporation sous le nom de *Confrérie de la Passion.*

Le roi Charles VI voulut assister à la représentation de quelques mystères qui lui plûrent et, par lettres patentes du 4 décembre 1402, il autorisa la *Confrérie de la Passion.*

Ainsi légalement constitués, les confrères de la Passion fondèrent, près la Porte-St-Denis, un théâtre spacieux, où ils jouèrent régulièrement devant un grand concours de spectateurs. François I[er] prit grand plaisir à cette sorte de représentations, et il confirma les priviléges de la confrérie par lettres patentes de 1518.

Ce genre d'amusement, que les mœurs religieuses du temps rendaient plus attrayant, se répandit dans plusieurs villes du royaume.

En 1540, un théâtre fut dressé à Lyon, « et là, dit » un historien, pendant trois ou quatre ans, le jour » de dimanche et les fêtes, après le dîner, furent re- » présentées la plupart des histoires du *Vieil et Nou- » veau Testament*, avec la farce au bout pour recréer » les assistans. Le peuple nomma ce théâtre le *Pa- » radis.* »

La représentation des mystères fut le principal ornement des réceptions des princes, quand ils entraient dans les villes de leur royaume. On les jouait sur des trétaux au milieu des places publiques.

Ce qui fit le succès des mystères, ce fut la piété et la foi naïve et sincère des assistans. Les confrères de

Digitized by Google

la Passion voulurent, vers le milieu du seizième siècle, égayer ces réunions, et ils mêlèrent aux pièces qu'ils jouèrent des bouffonneries grossières ; de là leur ruine. Un édit de 1545 proscrivit ce mélange impie; et bientôt après, une nouvelle mesure les priva du théâtre qu'ils avaient fondé dans un local appartenant à l'Etat ou à la ville de Paris.

Ainsi chassés, les confrères de la Passion, qui s'étaient enrichis, achetèrent, en 1548, les bâtimens de l'Hôtel-de-Bourgogne, où ils construisirent un nouveau théâtre, se proposant sans doute de jouer les mystères dans toute leur pureté.

Leur espoir fut vain. Un arrêt du parlement leur fit défense formelle de jouer des sujets sacrés. Ce même arrêt leur accordait l'autorisation et le privilége de jouer des sujets profanes.

Mais les confrères de la Passion ne voulurent point profiter de ce privilége; ils le transmirent, ainsi que la propriété de leur théâtre, à des acteurs étrangers à la confrérie : telle est l'origine de l'Hôtel-de-Bourgogne, qui devait être illustré par plusieurs acteurs célèbres, et notamment par le grand Molière.

*Folies* des jongleurs, *moralités* de la bazoche, *mystères* des confrères de la Passion, nos pères des quinzième et seizième siècles n'eurent pas d'autre représentations théâtrales.

Il y a plus d'esprit, plus de saillies, plus d'agrément dans les *folies* et les *moralités;* mais la représentation des *mystères* avait lieu avec plus de solennité.

## DU MYSTÈRE DE L'ASCENSION.

### *Du Manuscrit.*

Il est dans un état de détérioration déplorable; il se compose de 133 feuillets, dont 80 ont été en partie

Digitized by Google

détruits ou rendus illisibles par les vers ou l'humidité. Il a été autrefois solidement relié ; mais on l'a dépouillé de sa couverture, et plusieurs feuillets ont disparu depuis cette dégradation.

Tel qu'il est, il mérite d'être conservé avec le plus grand soin, et nous prenons la liberté de le recommander à MM. les administrateurs de la bibliothèque de Rodez.

On y trouve, outre le mystère qui précède :

1° Une série d'apophtegmes ou de préceptes, exprimés en bons vers latins, et paraphasés en vers français ;

2° Un Recueil intitulé les *Dits des philosophes* ;

3° L'exposition des *Lessons qui sont es vigiles des morts* ;

4° Une Oraison en l'honneur de la Vierge ;

5° Le Lay de Paix ;

6° Le Lay de la Vérité,

7° Le Bréviaire des Nobles ;

8° Les Dits de Christine ;

Ces ouvrages sont tous en vers.

Ils sont une peinture assez exacte de l'étrange confusion d'idées qui régnait à cette époque.

Les *Dits de Christine*, œuvre de la femme célèbre connue sous le nom de *Christine de Pisan*, ont reçu les honneurs de l'impression.

*De l'Ecriture.*

Elle est correcte et belle. Le copiste a écrit quelques vers à l'encre rouge. Les premières lettres de chaque strophe sont rouges ou bleues. Il n'y a point de vignettes.

Le copiste n'a employé ni accens, ni points : de là vient que le sens est quelquefois difficile à saisir.

Nous avons accentué quelques mots et ponctué.



Digitized by Google

Il n'est personne qui, avec un peu d'attention, ne puisse venir à bout de comprendre à peu près tous les mots, bien que nous ayons conservé scrupuleusement l'orthographe du temps.

*De l'auteur du mystère de l'Ascension.*

Il est inconnu. Cette pièce est vraisemblablement une œuvre collective : elle aura été composée en commun par les confrères de la Passion, à Paris.

*Mérite intrinsèque.*

L'art scénique apparaît encore dans son enfance ; en faut-il d'autre preuve que l'intervention de ce personnage intitulé l'*acteur*, qui vient, dès le début, exposer le sujet de la pièce, et passer avec sa baguette les autres personnages en revue, pour faire connaître leurs noms aux spectateurs ?

Ce moyen est-il moins grossier que celui qu'employèrent les écrivains qui, en Grèce, créèrent le genre dramatique ?...

Quant au mérite littéraire, que faut-il en penser ? Ni la forme, ni le fonds ne sont bien remarquables.

Le lecteur a dû s'apercevoir que les règles de la prosodie sont peu respectées ; mais la prosodie existait-elle à cette époque reculée ?

L'auteur a souvent enfreint les règles de la grammaire : mais ces règles étaient-elles déjà en vigueur ? La règle, par exemple, qui veut que l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte, était-elle aussi sévère qu'elle l'est devenue depuis ?

N'est-il pas vrai de dire que la langue n'était point encore fixée ? De là vient que le poète, suivant le besoin du nombre ou de la rime, emploie tantôt le

Digitized by Google

masculin, tantôt le féminin; ici une terminaison, là une autre.

Il ne faut pas perdre de vue que Malherbe tarda encore un siècle et demi environ à naître et par conséquent à donner aux règles de la langue française cette précision sévère, qui en a fait la langue la plus élégante et la plus énergique qui ait existé.

Il ne faut point chercher, dans le mystère de l'Ascension, ni l'unité de temps, ni l'unité de lieu. On pourrait, tout au plus, soutenir avec quelque raison qu'il y a unité d'action. En effet, à l'exception des miracles qu'opère saint Thomas, tout tend à une même fin, la prise de possession par la Vierge, de la place qui lui a été destinée à la droite de Dieu.

Si l'auteur avait posé la plume au moment où il a fait asseoir la Vierge à côté de son fils, il y aurait eu unité d'action : la pièce eût-elle été plus intéressante? Non certainement.

Dans les sujets profanes, les auteurs tragiques et dramatiques s'adressent aux passions du spectateur; plus ils savent manier les passions, plus le succès qu'ils obtiennent est grand; plus le dénouement se fait désirer, plus ils ont déployé d'habileté.

Dans le mystère de l'Ascension, tout est prévu : il n'y a pas de dénouement. Les passions n'y sont pas, à vrai dire, mises en jeu. Il n'y a autre chose que la représentation d'un fait historique, fait connu de tous. L'auteur a fait très-peu d'efforts d'imagination.

Cette sorte de représentations devait néanmoins plaire singulièrement à des hommes pieux, à des esprits peu cultivés, comme on l'était encore à la fin du moyen-âge.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien était étroite et mesquine l'idée qu'on se faisait de Dieu, à cette époque si religieuse pourtant !

Digitized by Google

Qu'est-ce, en effet, que le Dieu des mystères, si ce n'est un bon et puissant seigneur, à la façon des barons féodaux de l'époque ? Et le paradis, qu'est-il autre chose si ce n'est un grand palais, entouré de vergers et de jardins, où les plantes produisent des fleurs, les arbres se couvrent de fruits qu'on savoure, où les vents soufflent, où l'eau féconde, où les jardiniers travaillent à la sueur de leur front ! Qu'il y a loin de cette conception du paradis à celle de Fénélon, et combien peu il y avait de vrai spiritualisme dans ces temps où la religion jouait un si grand rôle !

Et puis que d'anachronismes !

Le lecteur n'a pas oublié que les apôtres chantent le *Magnificat*, qu'ils parlent de la *messe*.

Il aura surtout été frappé des paroles du fol qui, d'après la pièce, devrait se trouver en Orient, et qui néanmoins y *arrive de Bretagne*, qui se vante d'avoir le savoir nécessaire pour être *abbé de Saint-Denis ;* qui à quelques pas de sait Jean encore plein de vie, demande quel jour est *la Saint-Jehan.*

Il y a plus : l'économie du sujet laisse infiniment à désirer. Ainsi on n'aura pas été peu surpris de voir saint Jehan encore vivant se trouver tout-à-coup au paradis pour implorer la Vierge, afin qu'elle veuille bien prendre place pour l'éternité à côté des apôtres.

Sous le rapport moral que de choses n'aurions-nous pas à dire ?

Les apôtres ne dépassent guère la portée de l'intelligence des moines. Point de véritable grandeur dans Dieu ; les diables sont très-mesquinement méchans. Combien d'autres imperfections n'aurions-nous pas à signaler?

Est-ce à dire que cette pièce si défectueuse n'ait aucun intérêt pour des lecteurs du dix-neuvième siècle? Si telle était notre pensée, nous n'aurions jamais songé à la livrer à l'impression. Nous l'avons

Digitized by Google

lu avec un plaisir singulier. Comme document littéraire, elle sera toujours précieuse. Nous ignorons si ce mystère figure parmi le petit nombre de ceux qui ont été imprimés ; nous ne l'avons vu mentionné nulle part.

Aurait-il été déjà imprimé, que nous aurions encore atteint notre but. Le public qui lit les *Mémoires* de la Société des Lettres de l'Aveyron n'est rien moins que familier avec la littérature du quinzième siècle. Plusieurs lecteurs de ce recueil de Mémoires nous sauront gré, nous en sommes sûr, d'y avoir inséré cette pièce, qui se recommande par son ancienneté d'abord, et ensuite par la peinture naïve qui s'y trouve implicitement des croyances et des mœurs de l'époque.

Une dernière observation : Il y a dans le *mystère de l'Ascension* un certain nombre d'expressions qui nous feraient supposer que cette œuvre date de l'époque où les auteurs, afin d'égayer les spectateurs, commencèrent à insérer dans ces œuvres sacrées des bouffonneries grossières.

B. LUNET.

Digitized by Google



# CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES
## SUR L'ÉTUDE GÉOLOGIQUE DE L'AVEYRON.

Il est peu de contrées dont l'étude géologique offre plus d'intérêt que celle du département de l'Aveyron; il n'en est peut-être aucune où l'on puisse observer, dans un espace aussi limité, une plus grande variété de terrains, des traces plus nombreuses et mieux marquées des diverses révolutions géologiques qui ont si souvent bouleversé la surface de la terre. Aussi notre pays a-t-il depuis long-temps déjà attiré l'attention des géologues, et les recherches dont il a été l'objet se trouvent consignées dans un assez grand nombre de mémoires et de recueils scientifiques. Parmi les publications auxquelles ces recherches ont donné lieu, nous citerons notamment :

La *Statistique géologique et minéralogique du département*, par M. Blavier (1);

Plusieurs passages d'un mémoire de M. Dufrénoy sur le plateau central de la France et sur les terrains secondaires qui recouvrent les pentes méridionales de ce plateau (2);

Un mémoire de M. Combes sur les formations calcaires du département (3);

Une notice sur la nature du sol, les produits et la culture de l'arrondissement de Villefranche, par M. Dulac (4);

(1) *Journal des Mines*, tomes 19 et 20.
(2) *Annales des Mines*, 2me série, tomes 3, 4 et 5.
(3) *Id.* 1re série, tome 8. (1823)
(4) *Propagateur Aveyronnais*, tome 4 (avril 1830).

Digitized by Google

Une notice statistique et topographique sur le département, insérée dans l'*Annuaire de l'Aveyron* (année 1834);

Divers rapports sur les terrains houillers du pays d'Aubin et des bords de l'Aveyron, sur les mines d'alun du département, etc., par MM. Cordier, Dubosc, Combes, Lorieux (1);

Plusieurs fragmens géologiques insérés dans les tomes I, II et III du recueil des Mémoires de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron;*

Enfin une Notice, la plus complète que nous possédions sur la géologie locale, publiée sans nom d'auteur dans l'*Annuaire du département*, année 1840 (édition de M. Ratery).

Indépendamment de cette dernière Notice, qui offre un aperçu général des terrains de l'Aveyron, les détails contenus dans les divers travaux que je viens d'énumérer embrassent, à très-peu près, l'ensemble de toutes les formations géologiques qui composent le sol de notre département. Il semble donc qu'il devrait suffire de réunir ces détails, de les grouper avec ordre, de les classer enfin, pour donner une connaissance complète de la géologie de notre sol.

Il n'en est cependant pas ainsi; un résumé méthodique de ces travaux laisserait peut-être, il est vrai, peu de chose à dire sous le rapport descriptif; mais il est un point de vue sous lequel la géologie de notre contrée n'a pas été encore envisagée, et qui mérite néanmoins toute notre attention.

Nous ne trouvons, en effet (à très-peu d'exceptions près), dans les Notes et Mémoires que j'ai passés en revue, que des descriptions détachées d'un ou de plusieurs groupes de roches, considérées uniquement

(1) *Journal des Mines*, tome 26, et *Annales des Mines*, tomes 3, 6 et 8.

Digitized by Google

sous le rapport de leur composition et de leur structure ; or, de semblables descriptions, quelque exactes et complètes qu'elles puissent être, ne sauraient entièrement remplir le but que l'on doit se proposer dans l'étude géologique d'une contrée. Une semblable étude ne doit pas se borner à faire connaître isolément et en détail chacun des terrains qui constituent le sol superficiel ; pour être aussi intéressante qu'utile, elle doit en outre embrasser l'ensemble de ces divers terrains, leurs relations, leurs analogies, leurs différences, leurs rapports de position et d'âge. Elle doit remonter à leur origine et rechercher les circonstances dans lesquels ils se sont formés. Il y a, en un mot, deux parties bien distinctes dans la géologie : la partie descriptive ou *géognosie*, qui fait connaître la structure et la composition des roches, et la partie historique ou *géogénie*, qui, remontant des effets à leur cause, nous permet de suivre par la pensée toutes les modifications que la surface de la terre a dû éprouver avant d'arriver à son état actuel.

La première partie, la *géognosie*, offre sans aucun doute, en apparence du moins, un caractère d'utilité bien plus direct, puisque c'est elle qui fait connaître au mineur, au métallurgiste, au fontainier, à l'agronome, les lieux où se trouvent les métaux, les sources, les amendemens minéraux, objet de leurs recherches. Remarquons toutefois que ces deux branches d'une même science se prêtent un appui mutuel, et que s'il est vrai qu'il est indispensable de bien connaître la structure minérale d'une contrée, pour tracer son histoire géologique, il n'est pas moins vrai aussi que la géologie pratique resterait souvent en défaut dans ses applications les plus utiles, si elle n'était éclairée et soutenue par la théorie.

Ce n'est point assez, en effet, pour le géologue, de nommer, de décrire les roches qui forment la sur-

Digitized by Google

face du sol en un point donné; de dire à quel terrain elles appartiennent; de désigner parmi les masses minérales qu'il a sous les yeux celles qui peuvent donner lieu à une exploitation utile : il faut qu'il connaisse encore la nature et l'ordre de superposition des roches qui sont cachées sous la surface, qu'il puisse indiquer dans quels lieux et à quelle profondeur l'on peut espérer de trouver les eaux jaillissantes, les amendemens, les combustibles, les minéraux de toute espèce que réclament l'agriculture et l'industrie; qu'il puisse enfin, de la discussion de ce qu'il voit, déduire la connaissance de ce qui est caché à ses yeux. Or, cette connaissance, il ne peut l'acquérir que par une comparaison attentive des terrains, par l'étude des causes qui ont déterminé leur formation et leurs modifications successives, en un mot, par l'étude de l'histoire géologique.

Ainsi, sous le point de vue de l'utilité pratique, la partie descriptive et la partie historique de la géologie se placent au même rang; mais il n'en est plus de même si l'on considère ces deux branches de la science sous le point de vue de l'attrait qu'elles offrent à l'esprit humain; l'avantage reste alors tout entier à la géogénie sur la géognosie. L'étude de celle-ci n'exige, en effet, qu'une observation attentive, un travail en quelque sorte mécanique; elle ne suppose que l'action des sens : l'étude de la géogénie, au contraire, transportant l'imagination à travers l'immensité des temps, jusqu'aux premiers âges du monde, met en jeu tous les ressorts de la pensée, de l'intelligence et de la raison, Or, l'homme se complaît (et c'est là sa plus noble comme sa plus vive jouissance) dans l'exercice de ces merveilleuses facultés de l'âme, par lesquelles il a plu à Dieu de l'élever au-dessus de toutes les autres créatures vivantes qui peuplent notre planète. Il aime ces luttes de l'intelligence, ces élans de

Digitized by Google

la pensée qui lui font sentir la puissance et le prix du soufle divin qui l'anime.

Rechercher l'origine des divers terrains et de leurs accidens ; décrire les circonstances physiques qui ont accompagné leur formation, peut paraître sans doute une entreprise présomptueuse et téméraire, et l'on me demandera peut-être comment nous pouvons espérer de retracer l'histoire des phénomènes géologiques dont la date remonte au-delà de l'apparition de l'espèce humaine sur la terre, nous qui ne trouvons souvent qu'incertitude et confusion dans l'histoire des hommes qui nous ont à peine précédés de quelques siècles !

Je dois me hâter de répondre à cette question ou plutôt de la prévenir, en faisant connaître succinctement les faits qui nous révèlent d'une manière incontestable les nombreuses oscillations qui ont tour-à-tour et à diverses reprises déchiré, plongé sous les eaux, ou fait surgir au-dessus des mers le sol que nous habitons.

La tradition, il est vrai, est muette sur ce point ; à peine nous a-t-elle conservé un vague souvenir du dernier cataclysme qui a bouleversé le globe, le seul dont l'homme paraisse avoir été témoin. Aussi, n'est-ce point la tradition qui nous fournira la connaissance des phénomènes terrestres que nous aurons à décrire. Les preuves que nous invoquerons sont d'un autre ordre : elles existent, gravées en caractères indestructibles, dans le sein même de la terre. Nous les trouvons dans la structure des roches, dans leurs rapports de position, et surtout dans les débris fossiles d'animaux ou de végétaux qui nous restent comme monumens archéologiques des populations éteintes, témoins fragiles mais irrécusables que la nature semble avoir pris soin de placer dans les entrailles du ro-

Digitized by Google

cher comme pour les soustraire à la main de l'homme et à l'action destructive du temps.

La manière d'être des terrains, leur nature, les matériaux qui les composent nous révèlent le secret de leur origine, et souvent même les bouleversemens ultérieurs qu'ils ont éprouvés ; les fossiles nous éclairent sur l'état physique de la contrée à l'époque où se formaient les couches dans lesquelles nous les trouvons enfouis. Ainsi, pour ne citer qu'un petit nombre d'exemples pris dans l'étendue de notre département, lorsque nous voyons, aux environs de Rieupeyroux, de St-André-de-Bar, d'Estaing, etc., le granite pénétrer sous forme de filons dans le terrain de gneiss, nous pouvons sans aucune incertitude conclure de ce fait que le gneiss était déjà consolidé dans ces lieux à l'époque où le granite a fait éruption à l'état pâteux ou liquide. Lorsque nous voyons les basaltes s'élever en colonnes à travers les terrains jurassiques et former des nappes étendues sur les plateaux calcaires des environs de Bozouls, ne sommes-nous pas en droit de conclure que l'éruption des basaltes a eu lieu après le dépôt du calcaire jurassique, et que ces roches ignées sont arrivées au jour dans un état de fluidité très-marquée, puisqu'elles ont pu couler et s'étendre, comme les laves d'un volcan moderne, sur une surface à peu près horizontale? La présence des cailloux roulés de granite dans les poudingues et les arkoses du terrain houiller à La Madeleine, à Bertholène, etc., ne prouve-t-elle pas évidemment que le terrain granitique a pris rang avant les dépôts houillers dans la série chronologique des terrains? En voyant les couches du grès bigarré se redresser sur le flanc des montagnes schisteuses d'Escandolières et de Buenne, tandis que le calcaire du lias repose en stratification horizontale sur les tranches de ces couches gréseuses, ne sommes-nous pas autorisés à dire que

Digitized by Google

le soulèvement de ces petites montagnes a eu lieu dans le court intervalle qui s'est écoulé entre le dépôt du grès bigarré et celui du lias ? Enfin, lorsque nous observons dans les calcaires jurassiques, si développés dans le département, les coquilles marines les plus délicates conservées dans toute leur intégrité, pourrions-nous ne pas en conclure que les coquilles ont vécu dans le lieu même où nous les trouvons, à l'époque où se déposaient les couches calcaires qui les enveloppent, et que ces couches se sont formées dans une mer calme et tranquille, comme l'atteste la conservation parfaite de ces fossiles dans leurs parties même les plus fragiles, dans leurs moulures les plus délicates ?

Il serait facile de multiplier ces exemples. Ceux que j'ai cités doivent suffire pour montrer comment l'on peut déterminer, le plus souvent avec toute certitude, les rapports d'âge des terrains primitifs et d'éruption, des terrains de sédiment et des dislocations qui ont accidenté le sol ; comment l'on peut en outre apprécier les circonstances physiques sous l'influence desquelles les roches se sont formées.

Il n'y a donc rien de vague, rien d'incertain dans les preuves sur lesquelles repose l'histoire géologique de la terre. Sans doute il existe beaucoup de phénomènes encore inexpliqués, beaucoup de faits dont la cause est encore un mystère pour le géologue ; mais il en est un plus grand nombre sur lesquels le doute n'est plus permis ; et c'est sans témérité comme sans incertitude que nous pouvons, guidés par le flambeau de la géologie, remonter l'échelle des temps antihistoriques : et si, nous plaçant au point de vue élevé où les travaux des Cuvier, des de Buch, d'Aubuisson, de La Bèche, Lyell, Elie de Beaumont, etc., ont porté la science, nous promenons nos regards sur le spectacle imposant que nous offre la longue série des siècles

Digitized by Google

écoulés, nous voyons se dérouler à nos yeux, comme dans un magique panorama, les tableaux à demi-effacés des divers âges du monde ; alors le globe terrestre nous apparaît avec ses anciennes mers, ses anciens continens et ses antiques populations, aujourd'hui anéanties. Dans cette merveilleuse et immense perspective, où chaque époque se montre à nous avec ses caractères distinctifs et ses produits particuliers, nous voyons les continens envahis par les mers, nous voyons les montagnes sortir du sein des flots pour replonger ensuite et se relever bientôt en majestueuses pyramydes ; nous voyons, sur la surface de cette terre tantôt tranquille, tantôt violemment bouleversée, la vie s'éteindre, se rallumer tour-à-tour, pour revêtir à chaque révolution des formes plus parfaites, une organisation plus complexe ; et, remontant d'âge en âge, nous apercevons enfin, dans un lointain infini, ces premiers temps où la terre n'offre plus à nos yeux étonnés qu'un globe incandescent, une mer de feu sans fonds et sans bords.

Que l'on me pardonne d'avoir oublié un instant l'étude locale qui doit m'occuper, pour exposer quelques considérations générales sur la science géologique ; que l'on me pardonne cette longue digression dans laquelle je me suis laissé entraîner : elle ne sera point sans utilité, puisqu'elle montre, d'une part, la grandeur du but que nous nous sommes proposé ; de l'autre, la certitude des moyens qui doivent nous y conduire. Elle m'était commandée d'ailleurs par le besoin de justifier l'importance que j'attache à la discussion historique des révolutions terrestres, et d'expliquer le plan d'ensemble auquel devront se rattacher les diverses notices géologiques que je me propose de présenter successivement à la *Société des Lettres, Sciences et Arts*.

L'exposé de ce plan terminera cette première note

qui doit servir, en quelque sorte, d'introduction à l'étude géologique de l'Aveyron.

Après un coup-d'œil rapide et général sur l'état physique actuel du département, sur sa position géographique, sa topographie, son climat, etc., je ferai connaître succintement la série des terrains qui y ont été observés jusqu'à ce jour, et j'essaierai de les classer, par ordre chronologique, dans un tableau d'ensemble. Revenant ensuite sur mes pas et reprenant ces terrains dans le même ordre, je consacrerai à chacun d'eux un chapitre spécial, examinant successivement :

1° Ses limites géographiques ;

2° Ses limites géologiques et ses rapports avec les terrains contigus ;

3° L'aspect et les produits de la contrée dont il constitue le sol ;

4° Ses caractères minéralogiques, physiques et chimiques ;

5° Ses fossiles ;

6° Son allure habituelle et ses accidens ;

7° Les gîtes de substances minérales utiles ou rares qu'on y trouve ;

8° Son âge relatif et les circonstances qui ont caractérisé l'époque de sa formation ;

9° Les altérations qu'il a subies depuis son origine jusqu'à nos jours.

J'aurai soin, enfin, de rendre les faits plus sensibles par quelques croquis et coupes géologiques qui accompagneront chacune de mes notices et qui viendront plus tard se grouper dans un atlas général destiné à former le complément de mon travail.

Cet atlas, dont une grande partie est déjà exécutée, comprendra :

Digitized by Google

Une carte géologique et minéralogique du département.

Une carte sur une plus grande échelle du bassin secondaire situé entre le Lot et l'Aveyron.

Plusieurs coupes d'ensemble embrassant toute la série des terrains observés dans le département.

Une planche sera consacrée ensuite à l'étude spéciale de chaque terrain.

Enfin, une série de tableaux synoptiques fera connaître la structure et l'histoire géologique de notre pays et les gîtes de substances minérales utiles à l'industrie qui y sont ou peuvent y être exploitées.

En traçant le plan que je viens d'exposer, je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y aura à le bien remplir, et je dois avouer que je suis loin de posséder toutes les données nécessaires pour atteindre ce but. Aussi ai-je moins la prétention de donner une notice géologique complète que le désir de poser les premiers jalons d'un travail susceptible d'être complété par des observations ultérieures; de tracer un cadre dans lequel tous les documens géologiques qui pourront être recueillis plus tard, viendront prendre la place qui leur sera assignée d'avance.

27 *juillet* 1842.

Ad. BOISSE.


Digitized by Google



# ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON.

Dans un travail ayant pour objet l'étude de l'histoire naturelle, les limites conventionnelles ou politiques ne sauraient avoir qu'une valeur très-secondaire ; aussi, lorsque les terrains que j'aurai à décrire s'étendront au-delà des limites du département, je pourrai quelquefois franchir celles-ci et aller chercher, dans les départemens limitrophes, les preuves ou les exemples qui me paraîtront nécessaires pour compléter l'étude géologique des terrains qui composent notre sol.

Je ne me permettrai néanmoins ces écarts que lorsqu'il ne me sera point possible de trouver des exemples ou des preuves analogues dans l'étendue de notre propre département, dans les limites duquel je me renfermerai autant qu'il dépendra de moi. Je dois donc tracer d'abord ces limites et faire connaître la position et l'étendue de la petite fraction de l'enveloppe terrestre dont je me propose d'étudier la structure minérale.

Position et limites géographiques du département de l'Aveyron. — Le département de l'Aveyron, situé dans la partie méridionale de la France, s'étend de 44° 50' à 43° 41' de latitude nord, et de 1° 16' de longitude est à 0° 27' de longitude ouest. Sa forme est celle d'un quadrilatère irrégulier, dont la grande diagonale, dirigée à peu près du S. au N., a une longueur de 31 lieues ; la petite diagonale, dirigée du S.-O. au N.-E., a une longueur de 28 lieues.

Ce département est un des plus grands du royau-

Digitized by Google

me (1) ; sa superficie est d'environ 882,000 hectares, ou 551 lieues carrées. Ses limites coincident dans plusieurs parties avec des lignes tracées par la nature même, telles que des cours d'eaux, des faîtes de montagne, etc. ; mais dans beaucoup d'autres parties, elles sont simplement conventionnelles. — Les lignes ou limites naturelles sont, du N.-O. au N., la rivière du Lot, depuis Cajarc jusqu'auprès d'Entraygues et le ruisseau du Gout, de ce dernier point jusqu'à l'extrémité septentrionale du département ; au N.-E., la ligne de faîte des montagnes de Laguiole et d'Aubrac ; — à l'E., la source de l'Aveyron, le confluent du Tarn et de la Jonte ; — au S. E. et au S., la ligne anticlinale qui sépare le versant de l'Océan de celui de la Méditerranée ; — au S.-O., les hautes montagnes de Lauradou, le confluent du Tarn et du Rance; et plus loin le Viaur, depuis sa jonction avec le Giffou jusqu'au point où il perd son nom en se jettant dans l'Aveyron ; — à l'ouest, une ligne sinueuse et purement conventionnelle complète le polygone que nous venons d'esquisser.

Climatologie. — Situé dans la partie moyenne de la zône tempérée septentrionale, le département de l'Aveyron semble appelé à jouir d'une température uniforme et douce ; mais son niveau généralement fort élevé, le voisinage des montagnes qui l'environnent presque de tous côtés contrebalancent malheureusement en partie les avantages que semblent lui promettre sa position géographique et climatologique (2) ; aussi la température moyenne y est-elle de

(1) Il occupe le 4me rang parmi les départemens de la France, sous le rapport de l'étendue.

(2) Les conditions qui peuvent influer sur l'état thermométrique d'un lieu sont nombreuses ; mais elles peuvent se ranger toutes dans deux classes distinctes : *les causes locales* dont l'action ne se fait ressentir que

**beaucoup inférieure à celle de la plupart des lieux situés sous le même parallèle. Cette moyenne qui, aux environs de Rodez, est à peu près de 10° à 10° 5**

sur une étendue limitée ; — *les causes générales*, dont l'action s'étend avec plus ou moins d'intensité sur toute la surface du globe. Ces dernières, les seules dont nous nous occupions dans ce moment, sont au nombre de trois : la chaleur centrale, la température des espaces planétaires et l'action des rayons solaires. — De ces trois sources de chaleur, deux, la chaleur centrale et la température des espaces planétaires, exercent une influence uniforme et constante dans tout temps, sur toute l'étendue de la surface terreste. Une seule, l'action des rayons solaires, varie suivant les temps et les lieux, et détermine par ses variations les différences de température correspondantes aux saisons et aux climats. — Les lieux les plus favorisés sous le rapport du climat sont évidemment ceux dans lesquels l'action calorifique des rayons solaires aux diverses époques de l'année, varie dans les limites les plus resserrées. Or, la quantité de chaleur que le soleil verse sur un point donné de la surface de la terre en un temps déterminé dépend : 1° de la distance qui nous sépare de cet astre; et l'influence de cette cause, variable aux diverses époques de l'année par suite de l'excentricité de l'orbite terrestre, agit en proportion inverse du carré de la distance ; 2° de l'angle d'incidence des rayons solaires sur le plan horizontal; et cette deuxième cause, dont les effets se font bien plus vivement sentir, agit proportionnellement au sinus de l'angle d'incidence, lequel est égal à une quantité constante, (qui est le complément de la latitude du lieu de l'observation) augmentée ou diminuée d'une quantité variable, qui est la hauteur du soleil au-dessus du plan de l'orbite terrestre. — Partout où ces deux causes, l'excentricité de l'orbite terrestre et la distance angulaire du soleil au plan équatorial, agissent simultanément et dans le même sens, les températures extrêmes correspondantes aux diverses saisons varieront nécessairement dans des limites plus étendues que dans les lieux où ces mêmes causes agissent en sens inverse; or, personne n'ignore que le passage de la terre par le point de son orbite elliptique le plus rapproché du foyer qu'occupe le soleil a lieu au moment où cet astre se trouve sur le tropique du Capricorne, c'est-à-dire lorsque l'angle d'incidence des rayons solaires est le plus petit possible, pour tous les lieux situés dans l'hémisphère boréal, et le plus grand pour les lieux situés dans l'hémisphère austral. — Le passage de la terre par le point de son orbite le plus éloigné du soleil, a lieu, au contraire, lorsque cet astre se trouve sur le tropique du Cancer. — Il résulte de là que, à latitude égale, nous devons avoir dans l'hémisphère Nord des hivers moins froids et des étés moins chauds que dans l'hémisphère Sud, puisque le froid de nos hivers est tempéré par la distance plus courte à laquelle nous nous trouvons du soleil, pendant cette saison; tandis que l'ardeur de nos étés est tempérée

Digitized by Google

centigrades (1) varie du reste beaucoup sous l'influence des nombreux accidens topographiques, tels que les différences de niveau, la direction des pentes, la proximité des rivières, des montagnes et des forêts, la direction des vallées, etc., et une foule d'autres causes locales que l'extrême variété du sol et l'inégalité du relief rendent fréquentes chez nous.

Les montagnes du Cantal, de La Margeride, des Cevennes, de Lacaune, la Montagne-Noire et, sur un plus grand rayon, les Monts-d'Or, le Jura, les Pyrénées forment autour de l'Aveyron une double ceinture interrompue seulement vers l'ouest et le sud-est. Il résulte de là que les vents, de quelque point de l'horizon qu'ils soufflent, nous amènent de l'air enlevé aux régions supérieures de l'atmosphère, et par conséquent très-froid; à l'exception toutefois des vents d'ouest et de S.-E. : mais ceux-ci arrivent chargés de vapeurs aqueuses qu'ils ont enlevées à l'Océan ou à la Méditerranée ; et ces vapeurs, trouvant dans nos contrées une température inférieure à celle sous l'influence de laquelle leur dissolution a eu lieu, se pré-

aussi par la distance plus grande du foyer d'où émanent les rayons calorifiques, au moment où l'angle d'incidence de ces rayons est le plus grand. En résumé, les deux causes que nous avons signalées comme tendant à faire varier l'intensité des rayons solaires, s'ajoutent et concourent à produire des variations thermométriques fort grandes dans les contrées méridionales; tandis que ces mêmes causes se contrebalancent en partie et tendent à maintenir l'équilibre dans la température de nos contrées septentrionales. Notre département se trouve donc dans l'hémisphère le plus favorisé sous le rapport météorologique, et il occupe sur cet hémisphère la latitude moyenne la plus propre à nous préserver des températures extrêmes.

(1) Cette évaluation de la température moyenne des environs de Rodez, n'étant pas le résultat d'une série d'observations thermométriques qui seule peut nous donner la mesure exacte de cette température, je dois faire connaître les considérations qui m'ont conduit à admettre ce chiffre. L'exposé de ces considérations fera le sujet d'une note spéciale. (*Voir ci-après*).

Digitized by Google

cipitent sous forme de pluie ou de brouillard. — Aussi, le ciel de l'Aveyron, généralement sec et serein, mais froid, devient parfois humide et brumeux: circonstances faciles à expliquer par la position du département entre deux mers, par son niveau élevé, par l'extrême inégalité de son relief, par le mélange fréquent de couches d'air inégalement échauffées, inégalement saturées de vapeur d'eau. Tous les phénomènes météorologiques dus à cette dernière cause, comme le brouillard, le givre, la gelée blanche, la rosée, etc., sont également fort communs, surtout dans les saisons du printemps et de l'automne, où les variations thermométriques deviennent plus fréquentes et plus intenses par l'influence des neiges qui couvrent le haut pays.

L'état de l'atmosphère dépend généralement de l'action des courans d'air. Le vent souffle-t-il de l'est, du N.-E. ou du Nord? Il apporte un air qui dans sa course à travers d'immenses continens s'est dépouillé de toute humidité; un air froid, mais sec, qui chasse et dissout tout à la fois les vapeurs tenues en suspension dans l'atmosphère; l'on voit, sous son influence, les nuages se fondre et disparaître comme par enchantement. C'est à l'action bienfaisante des vents d'est et du N.-E. que nous devons la sérénité de nos plus belles journées de printemps et d'automne et la fraîcheur qui tempère l'ardeur brûlante de nos étés.

Les vents du N.-O., d'ouest et du S.-O. nous amènent, au contraire, un air chargé de vapeurs qu'ils ont enlevées à l'Océan et qui viennent, suivant les saisons, se condenser sous forme de pluie, de brouillard ou de neige. Le vent d'ouest soufle souvent avec beaucoup de force et de continuité; il est presque toujours le précurseur de la pluie et des orages. Quant au vent du N.-O. qui domine ordinairement dans les mois de mars et d'avril, il ne souffle le

Digitized by Google

plus souvent que par bourrasques. Il accompagne presque toujours les giboulées qui signalent l'époque des équinoxes. — L'Autan, ou vent du midi, se fait remarquer souvent par son impétuosité. — En hiver et au printemps, lorsque les Pyrénées sont encore couvertes de neige, il porte chez nous la température glaciale de ces hautes régions; mais en été il devient chaud et surtout très-sec ; car l'air qu'il charrie s'est dépouillé en passant sur les montagnes de toute l'humidité dont il pouvait se trouver imprégné. Lorsqu'il souffle avec continuité, il dessèche la terre et brûle les récoltes ; ce vent n'amène jamais directement la pluie, mais il passe fréquemment au S.-E. ou au S.-O. et, apportant alors des vapeurs chaudes fournies par le golfe de Lyon ou par le golfe de Gascogne, il donne lieu à des pluies abondantes.

En résumé, toutes les fois que le vent souffle d'un point de l'horizon compris entre le S.-E. — et le N.-N.-O., il tend à amener un temps froid et sec en hiver, frais et serein en été. — Entre le N.-N.-O. et l'O., il est humide et froid, amène la neige en hiver, et la pluie en été. — De l'O. au S.-S.-O, il est chaud et humide et donne presque toujours lieu à des pluies abondantes. — Du S.-S.-O. — au S.-S.-E., il est sec et froid en hiver, en été chaud et desséchant. — Enfin du S.-S.-E. au S.-E., il est chaud et humide.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur ces considérations météorologiques ; elles doivent suffire, tout incomplètes qu'elles sont, pour nous montrer l'influence qu'exercent sur l'état hygrométrique de l'atmosphère comme sur son état thermométrique, d'une part, la position géographique du département, de l'autre, la direction des courans d'air dominant. Parmi les causes qui peuvent déterminer ces courans d'air, et amener par conséquent des variations dans l'état de l'atmosphère, les unes sont gé-

Digitized by Google

nérales et périodiques, les autres accidentelles et locales.

Nous ne saurions discuter ici les causes qui produisent les grands courans d'air ou vents généraux sans reproduire les détails qui se trouvent répétés dans tous les traités de physique : quant aux causes qui peuvent donner lieu aux courans d'air locaux, elles existent dans la configuration du sol; et le meilleur moyen de les faire apprécier, est de donner un aperçu topographique du pays qui nous occupe.

Topographie. — Considéré dans son ensemble, le département de l'Aveyron forme en quelque sorte un cirque immense et élevé, s'ouvrant et s'abaissant à l'ouest, vers les plaines du Quercy et de l'Albigeois ; s'appuyant, au nord, sur les derniers contreforts des chaînes de La Margeride et du Cantal ; à l'est et au sud, sur les rampes des hautes montagnes qui séparent le bassin hydrographique du Rhône et de la Méditerranée du bassin de la Garonne et de l'Océan. Le sol de la contrée est très-inégal et fortement accidenté. — Sur le pourtour, une enceinte à peine interrompue de monts abruptes, dont les sommets atteignent presque la hauteur des neiges éternelles (1) ; au centre, une chaîne montueuse qui traverse de l'ouest à l'est tout le département, et se rattache vers son extrémité occidentale, d'une part, au plateau primitif du centre de la France ; de l'autre, à la Montagne-Noire, dans l'intervalle qui sépare ces diverses chaînes de vastes plateaux calcaires et quelques plaines basses, entrecoupées de nombreuses collines ; enfin, à travers ces montagnes, ces collines et ces plateaux,

(1) D'après Walhemberg, la limite inférieure des neiges éternelles dans les Alpes sous le 46° de latitude, serait à 1670 m au-dessus du niveau de la mer. — Saussure place cette même limite à 2550 m, et M. de Humbold à environ 2700 m.

Digitized by Google

des vallées étroites et profondes, tels sont les traits les plus saillans de la topographie de l'Aveyron.

Il est aisé de juger de l'impression première que la vue d'une telle contrée doit produire sur l'esprit de quiconque ne porte sur elle qu'un regard rapide et superficiel : aussi notre département passe-t-il, sur la foi de quelques voyageurs qui l'ont traversé en courant, pour une des régions les plus tristes et les plus sauvages de la France.

Cette opinion est-elle fondée ? Est-il donc vrai que ce pays, si cher au cœur de ses enfans, puisse n'offrir aux yeux des étrangers qu'un aride et triste désert où rien n'attire, où tout repousse le regard du voyageur ? — Que ceux qui le pensent viennent contempler avec moi un des mille sites que présentent, à chaque pas, les points culminans et les flancs de nos montagnes ; qu'ils viennent, par une de ces belles matinées si communes sous le ciel pur et serein de l'Aveyron, se placer sur les hauteurs de Rieupeyroux, de Lagarde, de Peirebrune, de Campuac, d'Escandolières, de St-Guiral, de Lauradou, etc. ; sur les sommets du Levezou, du Bueane ou du Lagast ; sur les montagnes de Laguiole ou d'Aubrac ; — qu'ils promènent sans prévention leurs regards sur ces campagnes, belles par leur variété sinon par leur richesse, qui se déroulent à leurs pieds, dans lesquelles l'œil peut saisir tous les accidens de terrain, compter les villages, suivre les contours des routes et des rivières comme sur une immense carte : et qu'ils me disent, après avoir contemplé les imposans tableaux dont les chaînes des Pyrénées, du Jura, des Cevennes et du Cantal forment le cadre gigantesque ; qu'ils me disent, s'il n'y a pas dans nos paysages si accidentés, si variés de forme et de couleur, plus de beauté, plus de charme, plus de poésie que dans ces plaines riches

mais d'un aspect uniforme et monotone que l'on est convenu d'appeler un beau pays ?

Sans doute, l'on trouve dans l'Aveyron des régions dont l'aspect aride et désolé produit une impression pénible ; de vastes plateaux stériles dont la monotonie fatigue les regards ; de sombres vallées, d'affreux précipices qu'on ne peut contempler sans horreur. — Mais nous y trouvons aussi, par une heureuse compensation, toutes les beautés imposantes des pays de montagnes. — Nous trouvons sur les points les plus élevés cette richesse de perspective, cette immensité d'horizon que l'on va chercher au haut des Alpes et des Pyrénées ; et si, quittant les sommets des montagnes, nous en parcourons les flancs, nous pénétrons dans les vallées qui les sillonnent, alors le spectacle change, le cadre de nos paysages se resserre, mais les détails se multiplient et la variété, l'imprévu des sites qui semblent naître sous nos pas nous offre à chaque instant de nouveaux sujets d'admiration. — Ce sont de majestueuses forêts, des vallées aux flancs tantôt nus et décharnés, tantôt ornés de tout le luxe d'une végétation vigoureuse ; des gorges qui, resserrées d'abord entre d'affreux rochers, s'élargissent tout-à-coup pour former de riches et riants bassins ; des ruisseaux qui fuient silencieux, limpides et calmes à travers les prairies et les champs qu'ils fécondent, et plus loin mugissent, écument, se précipitent avec fracas au milieu des rocs éboulés qu'il rongent et déchirent. — Ce sont des sources aussi remarquables par leur abondance que par la limpidité de leurs eaux, de belles cascades, des abîmes, des grottes profondes, creusés par la nature. . . . . . . . . .

Ce sont, en un mot, des sites qui changent, se renouvellent sans cesse, et dont l'aspect tour-à-tour simple ou majestueux, gracieux ou sauvage, riant ou mélancolique, provoque la curiosité, excite l'admira-

Digitized by Google

tion du voyageur, fournit un aliment inépuisable au zèle studieux du peintre et du naturaliste.

Nous pouvons donc en appeler avec confiance de l'opinion aussi fausse que désavantageuse, trop généralement répandue contre notre département, et répéter avec une entière conviction les paroles d'un des naturalistes qui ont le mieux et le plus utilement étudié l'Aveyron. (1) — « Les étrangers courent vers la Suisse et l'Italie pour aller admirer les curiosités naturelles de ces pays : que ne viennent-ils parmi nous ! Ils trouveraient dans nos contrées tout ce que la nature produit de paysages ravissans, d'accidens pittoresques, de sauvages horreurs. » Je regrette que le plan de cette notice ne me permette pas de suivre l'auteur dont je viens de citer les paroles dans la description de quelques-uns de ces beaux sites, qu'il sait si bien apprécier, si bien peindre. Mais je ne dois point oublier que mon but est de tracer une simple esquisse, dont le cadre ne comporte que des généralités ; et je dois me hâter de compléter cet aperçu par quelques détails sur les principales divisions topographiques du département, détails que j'emprunterai à une notice statistique publiée dans l'*Annuaire de l'Aveyron*, en 1835.

Bien que le département de l'Aveyron occupe un niveau généralement fort élevé (dit l'auteur de cette notice), les hauteurs de ses principales régions présentent néanmoins d'assez grandes différences pour permettre de le diviser en haut et bas pays.

Le haut pays dépend du vaste plateau de terrain ancien, qui occupe le centre de la France et forme les montagnes du Limousin, de l'Auvergne, du Forez, du

(1) *Coup d'œil sur l'histoire naturelle dans le département de l'Aveyron*, par M. H. de Barrau. — *Mémoires de la société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, tome I, 2me partie, page 29.

Digitized by Google

Cantal, de l'Ardèche et des Cevennes. Il constitue trois grandes portions du sol de l'Aveyron, qui comprennent un peu plus de la moitié de la superficie de ce département. L'une s'étend, au nord, d'une ligne qui passerait par St-Geniez, Espalion, Villecomtal et St-Cyprien; l'autre, au sud d'une ligne menée de Villefranche à Rodez et Sévérac; et la troisième, la moins considérable, occupe la contrée au sud de Belmont et du Pont-de-Camarès. Les deux premières portions sont d'ailleurs mises en communication par une chaîne large de quelques lieues seulement, qui passe par Asprières, Peyrusse et Maleville, tandis que la deuxième et la troisième sont liées par les hauteurs des environs de Coupiac et de St-Sernin.

La partie montagneuse du nord, comprise entre la rive droite du Lot et la limite septentrionale du département, présente une suite de montagnes sillonnées par des gorges profondes et sauvages. Ces montagnes, qui se lient à celles du Cantal, forment, en s'abaissant vers leur milieu, un plateau primitif assez vaste, appelé la Viadène, lequel est dominé, au nord et à l'est, par les sommités volcaniques des environs du Mur-de-Barrez, Cantoin, Lacalm, Laguiole et St-Chély.

La partie montagneuse du centre, entre la rive gauche de l'Aveyron et la rive droite du Tarn, se compose de différens plateaux placés pour ainsi dire au même niveau, séparés entre eux par un grand nombre de ruisseaux profondément encaissés, et formés de roches schisteuses, granitiques et porphyriques. Elle se rattache au Levezou, dont elle forme la prolongation ou plutôt l'élargissement, et se divise en deux branches, dont la principale se dirige du N.-E. au S.-O., entre le Viaur et l'Aveyron, jusqu'au delà de Rieupeyroux; et l'autre court entre le Viaur et le Tarn

Digitized by Google

pour aller se confondre avec les montagnes de l'Albigeois.

Enfin, la partie montagneuse du sud se lie aux montagnes de Lacaune, dont elle forme le versant septentrional. Elle offre des chaînes élevées, sillonnées par un grand nombre de gorges et de vallons, et composées de roches de transition de nature schisteuse, gréseuse et calcaire.

Le pays qu'on peut nommer bas, par opposition à celui que je viens de décrire, et qui s'en distingue en outre par les roches toutes secondaires qui le composent, comprend, vers l'ouest, une bande étroite de terrain calcaire courant du nord au sud et se continuant dans le département du Lot; et vers l'est, une zône en forme de fer à cheval, qui entoure les montagnes du Levezou et se lie aux plaines du Gard et de l'Hérault. — Dans cette dernière zône, on peut distinguer trois régions d'aspects très-divers.

La première, aux environs d'Aubin, présente un terrain de grès houiller composé d'une multitude de monticules et de vallées. La surface en est généralement couverte de vastes châtaigneraies, tandis que l'intérieur renferme de nombreuses et puissantes couches de houille qui ont donné lieu, sur plusieurs points, à des embrasemens souterrains dont les feux s'aperçoivent la nuit, semblables aux jets flamboyans des cratères volcaniques.

La deuxième région est située, d'une part, entre Villecomtal, Rodez et St-Cyprien; de l'autre, entre St-Affrique et le Pont-de-Camarez. Le terrain, formé de grès et de marnes, en est généralement rougeâtre, très-délitable et découpé en collines arrondies que sillonnent dans tous les sens d'innombrables ravins.

Enfin, la troisième région est calcaire et présente plusieurs plateaux plainiers, parmi lesquels nous citerons ceux de Concourès et de Sévérac, dans le bas-

Digitized by Google

sin de l'Aveyron; ceux du Causse-Noir et du Larzac, dans le bassin du Tarn. Les premiers offrent un sol rocailleux, nu et dépourvu de sources. On y trouve des dépôts considérables de minérais de fer en grains et en roche, ainsi que quelques grottes plus ou moins spacieuses; les seconds, à accidens plus prononcés, ont leur surface hérissée d'énormes quartiers de roches qui présentent au loin l'aspect de ruines.

Il me resterait, pour compléter cette esquisse topographique, à faire connaître le niveau moyen de chacune des régions que je viens d'énumérer; mais les points dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer a été évaluée avec exactitude sont trop peu nombreux pour me permettre d'arriver à une évaluation précise de ces niveaux moyens : aussi me contenterai-je de reproduire ici les hauteurs de quelques-uns des points les plus remarquables du département, calculés d'après les observations barométriques et trigonométriques de MM. Méchain, Delambre, Loiseleur-Deslongschamps, d'Hombre-Firmas, Valat, et de MM. les officiers d'état-major chargés de la confection de la nouvelle carte de France. Les résultats de ces diverses observations ont déjà été réunis et développés dans une notice fort intéressante de M. H. de Barrau (1); elles peuvent se résumer ainsi qu'il suit :

*Points culminans de quelques montagnes.*

| | *Hauteur au-dessus de la mer.* | NOM DES OBSERVATEURS. |
|---|---|---|
| La Rogière de St-Chély, point culminant de la chaîne d'Aubrac. | 1428, 64 | Méchain et Delambre. |
| Point le plus élévé de la chaîne de Lagast, près le hameau du Vitarel. . . . . . . . . . . . . | 923, 83 | *Idem.* |

(1) Voir le Mémoire ayant pour titre : *Hauteur de quelques points culminans du département de l'Aveyron ; — mesure du méridien terrestre ; — nivellement de quelques rivières. — Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, tom. III, p. 280 et suivantes.

Digitized by Google

| | Hauteur au-dessus de la mer. | Nom des Observateurs. |
|---|---|---|
| Chapelle de Rieupeyroux. . . . | 799, 10 | Méchain et Delambre. |
| Montagne de Saint-Guiral, près Saint-Jean-du-Bruel. . . . . . | 1502, 42 | Loiseleur-Deslongschamps. |
| Les Vernhettes, point culminant du Levezou. | 1001, 60 | La hauteur de ces trois points n'a été évaluée qu'approximativement. |
| Montagne de Delpal, près Vazins. . . . . . . . . . . . | 1060, 00 | |
| Arbre de Louradou, près Montfranc. . . . . . . . . . . | 585, 00 | |

*Points de plus bas niveau. — Vallées et Rivières.*

| | | |
|---|---|---|
| Hauteur de l'Aveyron à Laguioule, sous Rodez. . . . . | 522, 00 | Valat. |
| Hauteur de l'Aveyron sous le pont de Villefranche. . . . . | 246, 00 | Loiseleur-Deslongschamps, Castagnier et Gaffard. |
| Hauteur du Tarn, sous Puech-Cani, près Broquiès. . . . . | 291, 69 | Loiseleur-Deslongschamps. |

*N. B.* Les points les plus bas du département sont les vallées de l'Aveyron et du Viaur, à l'intersection de ces vallées par les limites départementales. La hauteur de ces points n'a pas été mesurée directement; mais elle peut être évaluée par approximation de 80 à 90 m.

*Points intermédiaires ou de moyen niveau.*

| | | |
|---|---|---|
| Rodez, pavé de l'église Cathédrale. . . . . . . . . . . | 626, 59 | Méchain et Delambre. |
| Rodez, *Id.* . . . . . . | 639, 00 | D'Hombres-Firmas. |
| *Id.*, pavé de la sacristie de la Cathédrale. . . . . . . . . . | 632, 00 | Etat-major. |
| Puech-Cani, près Broquiès. . | 418, 37 | Loiseleur-Deslongschamps. |
| Plateau jurassique du centre du département (Causse de Concourès), de. . . . . . . 570 à | 580, 00 | Evaluations approximatives. |
| Plateau du Larzac, près de. . | 600, 00 | |

HYDROGRAPHIE. — Si l'on considère le département sous le point de vue hydrographique, on pourra le diviser en quatre bassins principaux correspondant à quatre grands cours d'eaux qui le traversent à peu près dans toute sa largeur. — Ce sont les bassins du Lot, de l'Aveyron, du Viaur et du Tarn.

Digitized by Google

Ces quatre rivières, tributaires de l'Océan, coulent suivant des lignes plus ou moins sinueuses de l'est à l'ouest, indiquant par leur direction la pente générale de la contrée. Quant aux cours d'eaux secondaires, leur direction est généralement du sud au nord, ou du nord au sud, selon qu'ils appartiennent au versant méridional ou au versant septentrional de chaque bassin hydrographique. — Lorsque ces versans ont une pente rapide et une faible largeur, comme les deux versans du Viaur, le versant méridional de l'Aveyron et le versant septentrional du Tarn, les ruisseaux qu'ils fournissent, véritables torrens au cours impétueux, arrivent perpendiculairement et en ligne presque droite sur la vallée principale. Mais lorsque ces versans ont une pente adoucie et une étendue considérable, les rivières secondaires ont souvent un cours long et sinueux, et viennent, suivant une direction très-oblique, verser dans les vallées principales leurs eaux grossies par le tribut d'une foule de petits ruisseaux qui sillonnent le sol dans toutes les directions. Tels sont quelques-uns des affluens méridionaux du Tarn et du Lot; la Sorgue, le Rance, les deux rivières du nom de Dourdou, et en général celles qui arrosent les contrées que nous avons désignées sous le nom de bas pays.

La plupart des rivières du département coulent dans des vallées étroites et profondes : la composition géologique du sol exerce du reste l'influence la plus remarquable sur l'aspect de ces vallées, de même que sur l'abondance et la régularité des eaux qui les arrosent. Dans les terrains primitifs et de transition qui composent le haut pays, les ruisseaux, alimentés par des sources nombreuses mais faibles et peu régulières dans leurs produits, coulent dans des gorges resserrées et d'un aspect sauvage. Dans les terrains

Digitized by Google

secondaires qui composent les basses régions, les rivières, alimentées par les sources plus abondantes et plus constantes dans leurs produits qui naissent à la base du calcaire oolitique, coulent au contraire dans des vallées souvent larges et fertiles. L'on ne doit pas s'attendre à trouver ici l'indication des causes qui influent sur les caractères variés des vallées, des rivières et des sources, dans les diverses régions. Ces caractères étant la conséquence immédiate de la structure géologique de chacune des régions, nous ne pourrons exposer les causes qui les ont produits, que lorsque cette structure nous sera bien connue. Les seuls détails que nous puissions donner ici sur les quatre bassins que nous avons indiqués sont dans les détails purement géographiques. Nous allons les exposer le plus succinctement possible.

*Bassin hydrographique du Lot.* — Le bassin du Lot est celui qui embrasse la plus grande étendue de terrain. Il comprend, au nord, les rampes méridionales des montagnes de Laguiole et d'Aubrac; au sud, le plateau de la Viadène et la majeure partie du bassin secondaire du centre de l'Aveyron. — Le Lot prend sa source au pied des montagnes de la Lozère; il entre dans le département à St-Laurent, et devient navigable à Entraygues; ses principaux affluens sont, sur la rive droite, la Trueyre, grossie par les eaux de la Selve, de la Senig, et du Gout; sur la rive gauche, le Dourdou et la Diége.

*Bassin de l'Aveyron.* — Ce second bassin est beaucoup moins étendu que le précédent : il forme une zône étroite mais fort régulière, dirigée assez exactement de l'est à l'ouest, comprenant au nord une fort petite partie du bassin secondaire central; au sud, la rampe septentrionale des Palanges et de la région montagneuse qui sépare le Viaur de l'Aveyron. — Cette rivière prend sa source vers l'extrémité Est du

Digitized by Google

département près des limites de la Lozère : elle court de l'est à l'ouest jusqu'à Villefranche, où elle se détourne brusquement vers le sud pour aller se jeter dans la vallée du Viaur à La Guépie ; les principaux affluens de l'Aveyron sont la Serre et l'Alsou à droite, et la Serène à gauche.

*Bassin du Viaur.* — Le bassin du Viaur, comme le précédent, n'a qu'une faible largeur ; il est formé par une dépression de cette région montueuse du centre que nous avons indiquée comme formant la prolongation ou plutôt l'élargissement de la chaîne du Levezou. Le Viaur prend sa source dans le département au pied de la montagne de La Tausque, et court à travers des vallées profondes et sauvages jusqu'à Saint-Martin-de-la-Guépie, où il perd son nom en se jetant dans l'Aveyron. Il reçoit d'un côté les eaux d'une portion des palanges du Levezou et des plateaux schisteux du centre ; de l'autre, les eaux que fournit le versant septentrional de la chaîne du Lagast. Ses principaux affluens sont, au nord, le Lezert et le Jaoul ; au sud, le Violou, le Séor et le Giffou.

*Bassin du Tarn.* — Le bassin du Tarn, presque aussi étendu que celui du Lot, est de beaucoup plus grand que chacun des deux autres. Ses limites coïncident, sur une grande longueur, au S.-E., au S. et au S.-O. avec les limites du département : le Causse-Noir, les rampes méridionales du Levezou et de Lagast forment son versant septentrional. L'autre versant reçoit les eaux du plateau du Larzac, des montagnes de Lacaune et des plaines du Camarès. Le Tarn, qui prend sa source dans les montagnes de la Lozère, entre dans le département près de Peyreleau et le quitte un peu en amont de Trébas. Il reçoit plusieurs affluens importans, parmi lesquels nous citerons le Meusan, la Muse et le ruisseau de Verrières au nord ; au sud, la Joute, la Dourbie, le Dourdou,

Digitized by Google

formé par la réunion de la Sorgue et de la Nuéjouls, et le Rance.

APERÇU GÉOLOGIQUE. — Après avoir esquissé à grands traits le tableau superficiel du département; après avoir fait connaître sa position géographique, son climat, sa physionomie générale, il me reste à aborder le sujet principal de mon travail, la composition et l'histoire géologique du sol aveyronnais. — J'ai montré sa surface extérieure; il me reste à le décomposer, à le disséquer, si je puis m'exprimer ainsi, pour montrer sa structure intérieure. Je l'ai décrit tel qu'il est aujourd'hui; il me reste à le peindre tel qu'il a été pendant les divers périodes des temps géologiques, à rechercher les modifications qu'il a éprouvé soit dans son aspect et son relief, sa température, son climat, son niveau; soit dans l'ensemble des êtres organisés végétaux ou animaux qui l'ont peuplé, depuis la formation des roches les plus anciennes jusqu'à nos jours.

Dans beaucoup de lieux, la terre végétale, enveloppe artificielle créée ou modifiée par la culture, nous dérobe la vue des roches qui constituent la charpente géologique de la contrée; mais nous pouvons étudier ces roches dans les lits des torrens, dans les escarpemens des vallées, sur la cime et les flancs déchirés des montagnes, où elles se montrent souvent à nu; enfin dans les tranchées que l'on ouvre tous les jours pour les travaux de routes, de dessèchement ou d'irrigation. Nous pouvons les observer, les suivre presque sans interruption dans une étendue souvent considérable, et reconnaître qu'elles appartiennent à deux sortes de formations aussi distinctes par leur origine que par la nature des produits qui les composent.

Dans la région montagneuse qui occupe la rive droite du Lot et dans celle qui sépare le Tarn de



Digitized by Google

l'Aveyron, nous ne trouvons en général que des roches massives, cristallines, peu ou point stratifiées et dans lesquelles on n'aperçoit aucun vestige de corps organiques. Entre le Lot et l'Aveyron et sur la rive gauche du Tarn, nous trouvons au contraire de vastes plateaux dominant des plaines basses et de riches vallées, sur le penchant desquelles se montrent des grès, des sables, des argiles, des calcaires, etc., disposés en bancs continus et parallèles dans lesquels on ne peut s'empêcher de reconnaître des caractères évidens de sédimentation, et qui nous offrent souvent de nombreuses empreintes de corps organisés.

Ce premier aperçu nous porte donc déjà à diviser les terrains du département en deux groupes bien distincts : le premier comprend les roches ignées, formées par solidification d'une masse minérale, primitivement tenue à l'état de fusion par l'effet de la chaleur centrale. Au second appartiennent les roches stratifiées qui se sont déposées dans des bassins marins ou des lacs peuplés d'animaux en général fort différens de ceux qui habitent aujourd'hui la contrée.

La formation des roches du premier groupe a dû nécessairement précéder celles des terrains de sédiment; car les élémens minéraux qui composent les roches primitives ont pu cristalliser et se solidifier à une température de beaucoup supérieure à celle qu'exigeait la condensation des vapeurs aqueuses, et par conséquent bien long-temps avant la formation des premiers bassins marins. — Nous tomberions toutefois dans une grave erreur, si nous pensions que toutes les roches ignées sont plus anciennes que les terrains de sédiment. La cause qui les produit (le refroidissement du globe terrestre), n'ayant point cessé d'agir pendant toute la série des temps géologiques, la solidification n'a pu cesser de se propager de la surface vers le centre, suivant les lois connues

Digitized by Google

du refroidissement; et l'épaisseur de la croûte solide du globe n'a point cessé de s'accroître à l'intérieur, par l'addition continue de nouvelles couches cristallines, pendant que les phénomènes de la sédimentation l'enrichissaient à l'extérieur de nouvelles couches stratifiées : aussi existe-t-il entre les terrains de dépôt et certaines roches pyroïdes une sorte de parallélisme chronologique souvent difficile à établir, mais qui devient quelquefois évident, lorsque, se faisant jour à travers les fractures de l'écorce terrestre, les produits ignés ont pu se mêler aux dépôts de sédiment contemporains.

Ces considérations nous conduisent à diviser les roches du premier groupe en deux classes, savoir : 1° les roches qui formaient l'écorce primitive de notre planète avant l'apparition des premiers sédimens : elles constituent les terrains *anciens* ou *primitifs*; 2° les roches qui, ayant une origine semblable, sont d'un âge plus récent : nous ne connaissons en général de celles-ci que des portions fort limitées, amenées au jour par des phénomènes analogues, sous certains rapports, aux éruptions volcaniques. Aussi les nommerons-nous roches d'*éruption*. — Parmi les roches de cette classe, les unes sont venues au jour dans un état de fluidité très-prononcé qui leur a permis de s'épancher à la surface du sol, de couler comme les laves des volcans modernes : on les distingue par le nom de terrains *laviques* ou à *coulées*. Les autres, comme les granites, les syénites, les serpentines, paraissent être arrivés au jour dans un état de mollesse pâteuse qui leur a permis de pénétrer dans les fentes, dans les cavités des terrains préexistans sous l'influence d'une forte pression, mais non de couler à la surface du sol. Nous désignerons plus particulièrement ceux-ci par le nom de terrains de *soulèvement*.

Digitized by Google

Les roches ignées observées jusqu'à ce jour dans le département de l'Aveyron sont les suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Terrains primitifs (antérieurs aux premiers dépôts de sédiment). | | le micaschiste et quelques talcschistes.<br>le gneiss.<br>certains granites et la protogine. |
| 2° Terrains d'éruption (contemporains des divers dépôts). | Roches de soulèvement et d'injection. | quelques granites.<br>les porphyres.<br>les amphibolites.<br>la serpentine.<br>les trapps, le quartz et autres roches ou filons. |
| | Roches Laviques, à Coulées. | les basaltes. |

Quant aux terrains de sédiment, si nous les observons avec quelque attention, nous verrons qu'ils sont composés d'une série de dépôts différant les uns des autres, soit par la texture et la composition, soit par la limite des bassins dans lesquels ils se sont formés, soit par l'ensemble des êtres organisés dont ils nous ont conservé les débris; nous verrons qu'il existe entre ces divers étages des coupures nettes, marquées par une discordance de stratification, par un changement plus ou moins tranché dans la nature des sédimens, et par l'injection de certaines roches ignées dans un ou plusieurs dépôts, à l'exclusion des dépôts contigus; et de ces faits nous concluerons que la sédimentation ne s'est point opérée d'une manière uniforme et continue dans une mer d'étendue et de forme invariable, mais qu'elle a eu lieu au contraire à diverses époques séparées par des périodes de soulèvement, auxquelles correspond presque toujours l'éruption de quelques roches ignés, et qui tantôt n'ont eu pour résultat qu'un simple changement dans les limites et le niveau des mers, tantôt ont produit l'émersion totale de la contrée et violemment altéré son relief.

Nous sommes donc conduits à diviser les terrains de sédiment en plusieurs étages bien distincts, et en

Digitized by Google

le sol du dé

Atlas géologique de l'Aveyron.
PL. XIV.

| MODIFICATIONS DES | …INÉRALES UTILES OU RARES. |
|---|---|
| Hyalomictes, — hy… — schistes mâclifères, …tites, — chlorite. | …gisement le plus commun des minérais …ouve, en outre, du fer sulfuré, oxidé, …du cuivre gris, pyriteux et carbonaté; …, du zinc sulfuré et sulfaté. — Du mo… …de la serpentine.... |
| Gneiss glanduleux, …grains, à grains fins, …feldspathiques... | …es gneiss les mêmes substances minéra… …e micacé; mais elles y sont, peut-être, …trouve de plus du fer oxidulé. |
| Granite, — porphyroï… cristona, à petits cristaux… spath blanc ou rose, à m… blanc ou noir, — pegma… leptynite. | …de belles pierres pour l'architecture …rouve des tourmalines, — de l'amphi… …che, du zircon. Du tellure ? de l'ura… …du fer oxidulé. |
| Leptinite, — eurite, …rite, — syénite. | |
| Serpentine schistoïde, … pacte, — granulaire, — …lée, — quartzifère. | …bre cipolin, — fer chrômé, — pierre … — chaux carbonaté et sulfatée, — …, — trémolite..... |
| Marnes argileuses et ca… — sables et grès, — mac… | …à potier, — sables blancs pour verre… …aques.... |
| | …grains, — ossemens antédiluviens. |
| | — albâtre calcaire, — minérai de fer |

*Septembre* 1839. AD. BOISSE.

Digitized by Google

Digitized by Google

**...département de l'Aveyron.**

| OBSERVATIONS. |
|---|
| prises par le Docteur anglais Macnab qui avait obtenu, à cet effet, une permission en recherche. |
| Ce minérai a été autrefois exploité. |
| Cette substance n'est pas rare au Puy-de-Wols où elle se présente habituellement en petits fragmens épars ou intercalés. |
| Accompagne des minérais cuivreux dans un filon de quartz. |
| Thevet raconte dans sa *Cosmographie universelle* que dans le 16me siècle, au Minier, on vit une grande quantité de mercure découler d'un rocher. |
| Ces minéraux ont, je crois, été observés dans le lieu indiqué par M. Marcel de Serres. |
| *Idem.* |
| Ce gisement m'a été indiqué par M. Ad. de Barrau. |
| **la plupart des autres minéraux en filons, et le fer** |

*Septembre* 1839. Ad. Boisse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

| Nº d'ordre chronologique. | TERRAINS IGNÉS. | | | |
|---|---|---|---|---|
| | TERRAINS PRIMITIFS. | TERRAINS D'ÉRUPTION. | IRE. | T. DILUVIE ET T. ALLUVI |
| 1 | Gneiss et Micaschiste. | | | |
| 2 | Granite. | | | |
| 3 | | | | |
| 4 | | Quelques roches granitiques et porphyriques. | | |
| 5 | | | | |
| 6 | | Porphyres, Feldspatiques et Pyroxéniques. | | |
| 7 | | | | |
| 8 | | Serpentines. | | |
| 9 | | | | |
| 10 | | | lles, rnes, lcaire douce. | |
| 11 | | Basaltes. | | Dépôts de mi rai en grains. Sables et g viers éboulés. Tufs. — Dép des cavernes. Alluvions. |
| 12 | | | | |

Digitized by Google

comparant ceux-ci avec les terrains de même nature étudiés dans d'autres contrées, nous reconnaîtrons qu'ils appartiennent aux formations connues des géologues sous les noms de *terrain de transition*, *terrain houiller*, *grès bigarré*, *terrain jurassique*, *terrain tertiaire*, *terrain diluvien* et *terrain alluvien*.

Chacune de ces formations est composée de plusieurs séries d'assises de nature diverse, auxquelles correspondent un certain nombre de subdivions dont les noms sont indiqués dans le tableau suivant, destiné à faire connaître toute la série des terrains du département classés d'après leur ordre chronologique qui doit être aussi l'ordre de leur description (1).

(*Voir le Tableau ci-contre*).

(1) Voyez, pour plus de détail, le Tableau synoptique des terrains qui constituent le sol de l'Aveyron (Atlas géologique et minéralogique, Planche XIV).

Digitized by Google

Les terrains que je viens d'énumérer, ou du moins leurs types principaux, sont connus dans le pays sous des noms qui rappellent la nature de leurs produits, leur composition, leurs caractères extérieurs, leur relief, leur position habituelle, etc. C'est ainsi que l'on distingue le *Ségala* (pays à seigle), généralement composé de terrains schisteux, gneiss et schistes micacés ; le *Causse* (terrain calcaire), appartenant aux terrains jurassiques et rarement au t. tertiaire ; le *Rougier* (terrain rouge), qui comprend le grès bigarré et les marnes irisées appelées *Camarès* dans le sud du département ; le *Grésier* (terrain de grès), comprenant le grès houiller, le quadersanstein et quelques lambeaux de grès bigarré ; les *terres fortes*, *aubugues* (terrains argileux ou marneux), faisant presque toujours partie des t. jurassiques ; les terres de *Montagne*, correspondant à nos terrains ignés, et que l'on divise en terres de *Varenne* ( granitiques ) ; terrains *schisteux* (gneiss-schistes micacés et talceux) et terres noires (t. volcaniques) ; enfin les terres de *Rivière*, qui ne sont autres que nos terrains alluviens.

Ces dénominations vulgaires et les divisions auxquelles elles correspondent, quoique basées sur des caractères empiriques, concordent cependant assez bien avec les divisions que nous avons été conduit à admettre, par des considérations tirées de l'âge et de la nature des terrains ; la constitution géologique du sol influe toujours, en effet, d'une manière très-marquée sur son aspect, sa configuration extérieure, ses produits, et les limites des diverses formations géologiques de la contrée coïncident presque toujours avec celles des divisions que l'on serait naturellement porté à tracer, en prenant pour base, soit la topographie ou le relief du sol, soit les produits naturels, animaux ou végétaux. Cette coïncidence ne doit point étonner, car dans la nature tout se tient, tout s'en-

Digitized by Google

chaîne : les minéraux et les roches, dont les débris forment le principal élément des terres, influent nécessairement sur la population végétale ; et celle-ci influe à son tour sur la population animale dont elle forme la nourriture.

Les animaux carnassiers choisissent pour leur habitation les lieux où se trouvent les herbivores dont ils font leur proie ; ceux-ci s'établissent naturellement dans les points où croissent les plantes qui doivent les nourrir ; et les plantes elles-mêmes se développent de préférence sur les terrains où elles trouvent les élémens minéraux les plus favorables à leur accroissement. — Ainsi des liens directs unissent les trois règnes de la nature. — La matière minérale, susceptible d'acquérir la vie en entrant dans la composition des plantes et de s'animer ensuite en passant dans le corps des animaux, semble former le premier anneau de cette chaîne mystérieuse qui embrasse toute la création.

Indépendante des deux règnes organiques, la géologie exerce sur eux une influence incontestable, et son étude semble devoir servir d'introduction et de prélude à l'étude de l'histoire naturelle de chaque contrée. Aussi trouvons-nous les paroles suivantes dans une circulaire destinée à faire connaître, dès le début de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, le plan des travaux que cette société devait exécuter. (1)

« Commençant par la base, nos regards doivent se » porter d'abord sur le territoire que nous occupons ; » un traité de la géologie de l'Aveyron ouvrira donc » la série de nos travaux.............. A la description

(1) Voir l'introduction du tome I des *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts*, par M. J. Duval, page XL.

Digitized by Google

» complète du sol et de ses élémens succédera natu-
» rellement l'examen des produits végétaux : la bota-
» nique est fille de la géologie............... La flore
» aveyronnaise sera suivie de la zoologie, qui nous
» fera connaître les animaux du département. » — Ce plan est, comme on le voit, conforme aux idées que j'ai émises plus haut. Il est le plus rationnel, car il procède du simple au composé, des causes à leurs effets : il suit dans l'étude des produits de la nature la marche ascendante de leur organisation.

Lorsque l'on étudie avec quelque attention les caractères et la position des divers terrains que nous avons énumérés dans le tableau destiné à faire connaître la composition géologique de l'Aveyron, l'on s'aperçoit aisément que ces terrains ont été, comme je l'ai déjà dit, formés dans des circonstances et à des époques fort distinctes les unes des autres. — L'on peut donc diviser la série des temps géologiques au moins en autant de périodes que nous avons distingué de formations; et chacune de ces époques sera caractérisée par les produits auxquels elle aura donné naissance, par les changemens qu'elle aura opérés dans la configuration de la contrée. Ainsi l'histoire géologique de l'Aveyron devra comprendre une série de périodes alternantes d'immersion et de soulèvement, à l'action combinée desquelles nous devons attribuer l'état actuel de notre sol. Chacune d'elles a laissé dans la contrée des traces manifestes de son passage; mais l'importance et la nature de ces traces est fort variable : les périodes d'immersion ont généralement contribué à augmenter l'épaisseur de l'écorce solide du globe dans les points immergés, par l'effet de la sédimentation; mais il en est aussi quelques-unes dont l'existence ne nous est révélée que par les traces d'érosion souvent profonde, par la disparition de quelques parties des terrains préexistans, entraî-

Digitized by Google

nées par des courans impétueux. Quant aux périodes de soulèvement, la plupart ont amené au jour des roches ignées et ajouté ainsi de nouveaux produits minéraux aux produits des époques précédentes; mais il en est plusieurs qui n'ont laissé d'autres indices que certains accidens de terrain, tels que des failles, des soulèvemens de couches, une discordance de stratification entre deux dépôts contigus, etc.

Ce n'est pas ici le lieu de donner le détail des faits correspondant à chacune des périodes géologiques, de fixer l'influence que chacune d'elles a exercé sur la configuration du sol; ces détails trouveront plus naturellement leur place à la suite des descriptions de terrains, et je pourrai espérer de les donner d'une manière moins incomplète et plus intelligible, lorsque j'aurai fait connaître les faits sur lesquels reposent les divisions que j'ai cru devoir admettre dans l'histoire géologique de l'Aveyron. — Je me bornerai donc, quant à présent, à énumérer ces divisions et à indiquer les principaux phénomènes qui les caractérisent.

| DIVISIONS CHRONOLOGIQUES. | PHÉNOMÈNES GÉOLOGIQUES CORRESPONDANT A CHAQUE ÉPOQUE. |
|---|---|
| 1re époque. | Cristalisation des roches primitives. |
| 2e époque. | Formation des premiers bassins marins. — Première apparition des êtres organiques à la surface du globe. — Dépôt de terrain de transition inférieur. |
| 3e époque. | Emersion de ces premiers dépôts. — Soulèvement des montagnes de Lacaune et de plusieurs autres chaînes. — Interruption dans les phénomènes de la sédimentation. |
| 4e époque. | Deuxième période d'immersion partielle. — Dépôt de terrain houiller. |

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| 5e époque. | Dislocation des terrains houillers. — Eruption de roches ignées porphyriques et trapéennes. — Nouvelle interruption dans la série des dépôts de sédiment. |
| 6e époque. | Troisième invasion des eaux. — Formation du grès bigarré. |
| 7e époque. | Mouvement brusque et soudain du sol. — Dislocations nombreuses et soulèvement des terrains préexistans. — Eruption de roches serpentineuses et amphiboliques. |
| 8e époque. | Agrandissement des bassins marins. — Longue période de sédimentation. — Dépôts des terrains jurassiques. |
| 9e époque. | Soulèvement général de la contrée. — Longue période d'émersion. |
| 10e époque. | Nouvelle invasion des eaux. — Dépôt des terrains tertiaires moyens. |
| 11e époque. | Eruption des basaltes. — Bouleversement violent de la contrée. |
| 12e époque. | Erosion et nivellement du sol par d'immenses courans d'eaux. |
| 13e époque. | Emersion générale. — Période de tranquillité. |
| 14e époque. | Nouvelle irruption violente des eaux. — Déluge. — Dépôts diluviens. |
| 15e époque. | Période actuelle. |

Ce simple exposé suffit pour nous montrer combien le sol que nous habitons a été violemment tourmenté. Envahi sept fois par les eaux, sept fois il s'est relevé au-dessus du niveau des mers; et chacune de ces périodes de soulèvement a été signalée par la dislocation, par la rupture des roches précédemment formées; par l'apparition de nouvelles montagnes ou

Digitized by Google

l'exhaussement de celles qui existaient déjà. Lorsque l'on étudie les empreintes nombreuses et profondes que chacune de ces convulsions de la nature a tracées sur la surface du globe; lorsque l'on observe les roches rompues, brisées, qui forment le sol que nous foulons; lorsque l'on pense enfin que, sous cette enveloppe fragile, bouillonne une mer de laves brûlantes, l'on s'étonne de la sécurité dans laquelle l'homme vit sur cet amas de débris incohérens, et l'on se demande avec anxiété si ces commotions, qui tant de fois ont bouleversé la surface de notre planète, ne se renouvelleront pas encore; si les flots de la mer, rejetés hors de leurs limites par le soulèvement de leur fonds, n'envahiront pas encore une fois notre patrie, ou si, ouvrant leurs flancs embrasés, nos antiques volcans ne se déchireront pas pour vomir sur nous des torrens de feu.

Il ne nous appartient pas sans doute de porter nos regards téméraires sur les mystères de l'avenir ; toutefois nous ne pouvons nous le dissimuler, les mêmes causes de bouleversement qui ont produit tous les cataclysmes géologiques agissent encore et minent sourdement le sol.

Les tremblemens de terre, les mouvemens quelquefois, violens et soudains, quelquefois lents mais continus, que l'on observe dans le sol de certaines contrées (1), les éruptions volcaniques, etc., tout

(1) Les exemples de soulèvement et d'affaissement du sol, depuis le commencement de la période actuelle, ne sont point rares. Nous citerons notamment comme faits bien démontrés et définitivement acquis à la science, le soulèvement progressif des côtes de la Suède, qui dure depuis plus d'un siècle; le soulèvement du Malpays, près du volcan de Jorullo (Mexique) en 1759; l'exhaussement subit du sol au Chili, en 1822; la formation du Monte-Nuovo, près de Gouzoles, en 1538 ; l'apparition de l'ile d'Hière, 144 ans avant l'ère chétienne ; celle de la petite et de la nouvelle Kraménie en 1578 et 1709; les mouvemens alternatifs d'exhaussement et d'abaissement dans le sol de la Sicile; l'affaissement soudain

Digitized by Google

nous prouve que la tranquillité dont nous jouissons depuis près de quarante siècles est due au sommeil plutôt qu'à l'anéantissement des causes qui ont produit les révolutions géologiques : et si ces preuves ne nous suffisaient pas, nous en trouverions de plus positives encore dans le texte des saintes Ecritures, ce livre merveilleux que nous serions forcés d'admirer comme le chef-d'œuvre du génie de l'homme, s'il n'était pas l'œuvre de Dieu.

18 *août* 1842.

AD. BOISSE.

du Gapaudayang, montagne de l'île de Java, qui en 1772 s'abîma entraînant dans sa chute plus de 40 villages, etc.

Digitized by Google



## SUR LA TEMPÉRATURE MOYENNE DES ENVIRONS DE RODEZ.

Dans l'esquisse topographique que j'ai tracée du département de l'Aveyron, j'ai admis (page 386), pour le chiffre de la température moyenne des environs de Rodez, 10° à 10°,50 (centigrades). Comme ce chiffre ne m'a pas été fourni par une série régulière d'observations thermométriques qui seule pourrait conduire à une détermination directe et parfaitement exacte de cette température, j'ai cru devoir exposer dans cette note, sous forme d'appendice, les moyens que j'ai employés pour arriver à une détermination indirecte et qui ne doit être considérée que comme approximative.

L'on sait que l'influence des variations de température atmosphérique se fait de moins en moins sentir, à mesure que l'on pénètre à une plus grande profondeur au-dessous de la surface du sol, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à un point où cette influence, devenant nulle, la température demeure constante et à très-peu près égale à la température moyenne de la surface (1). La profondeur de ce point varie suivant la latitude, la configuration du sol, la nature des

(1) Au-dessous de ce point, la température augmente progressivement, suivant une loi assez régulière, par l'effet de la chaleur centrale. Les nombreuses recherches de MM. Cordier, d'Aubuisson, Gensanne, de Humbold, Arago, Walfredin, etc., ont prouvé que la loi de cet accroissement de température, variable selon les localités, est environ de 1 °c pour 25 à 30 m d'approfondissement.


Digitized by Google

terrains; mais elle est généralement comprise entre 20 et 30 mètres.

La détermination de la température moyenne d'une contrée se réduit donc, à l'observation de l'état thermométrique de la terre, à 20 ou 25 m de profondeur au-dessous de la surface. J'ai cherché à connaître cet état thermométrique, en observant la température de plusieurs sources et de quelques grottes naturelles des environs de Rodez.

Mes premières recherches à ce sujet ont eu lieu en 1834, dans la grotte de Boucherolland, près de Soulsac (canton de Marcillac). Le thermomètre, placé successivement dans un grand nombre de points, a toujours marqué, à très-peu près, 11° c, soit qu'il fût suspendu dans l'air ou plongé dans l'eau qui recouvre en plusieurs endroits le sol de la caverne. Il y a eu exception pour une seule salle, où le thermomètre marquait dans l'air 11°,5; mais cette augmentation de température de 1/2 degré doit être probablement attribuée à la décomposition des excrémens de chauve-souris qui forment dans cette salle un vaste amas de plus de 60 mètres cubes. L'influence de cette décomposition me paraît d'autant moins susceptible d'être révoquée en doute, que le même thermomètre, plongé dans l'amas excrémentiel est monté à 12° c. Les mêmes expériences ont été répétées à deux reprises et dans des saisons bien différentes, en août 1834 et le 21 janvier 1836. — La température de l'air, à l'entrée de la caverne, était, à la première époque, de 17° c,7 et seulement de 5° c à la seconde. Il y avait, par conséquent, une différence de 12° c, 7 dans la température extérieure; et néanmoins aucune différence ne s'est manifestée dans la température souterraine. J'ai donc cru pouvoir considérer celle-ci comme constante et repré-

Digitized by Google

sentant à peu près la température moyenne de la contrée.

Des recherches ultérieures sur la température des grandes sources, comme celles de Salles, de Mouret, de Curlande, de Fontanges, de Gages, etc., m'ont d'ailleurs conduit à un résultat identique.

Je n'ignore pas que l'on s'expose, dans certains cas, à des erreurs graves, en prenant pour la température moyenne d'une contrée la température des sources. Je n'en veux d'autres preuves que l'existence des eaux thermales; mais je ferai observer que les sources sur lesquelles j'ai opéré ne se trouvent dans aucune des circonstances par lesquelles on peut expliquer l'origine des eaux thermales.

L'élévation de température de ces eaux peut, en effet, être due à deux causes différentes, à savoir: 1° la décomposition et la formation des terrains pyriteux qu'elles peuvent rencontrer dans leur trajet souterrain; 2° la température élevée de l'intérieur du globe, quand elles viennent d'une profondeur considérable (1). La première de ces causes ne peut exister que dans les terrains qui contiennent des couches pyriteuses; — la seconde dans ceux qui présentent des fissures verticales, des espèces de siphons par lesquels l'eau est amenée à de grandes profondeurs, avant de parvenir au jour, et dans le voisinage des volcans. — Or, le plateau calcaire au pied duquel naissent les sources sur lesquelles j'ai expérimenté, n'offre aucune de ces circonstances. — La roche qui le compose est un calcaire rempli de fissures et de

(1) La température intérieure de la terre augmentant de 1° environ pour chaque 25 m de profondeur, il suffirait de pénétrer à 2500 m, c'est-à-dire à un peu plus de 1/2 lieue, pour trouver une température de 100° supérieure à celle de toutes les eaux thermales connues. — La température du grand Geyser d'Islande, la plus chaude des sources thermales, est, d'après sir G. Mackousie, de 98°,33.


Digitized by Google

cavités à travers lesquelles les eaux pluviales pénètrent facilement jusqu'à la couche marneuse qui supporte le calcaire. Là après s'être réunies pour former dans les dépressions et les replis de cette couche imperméable des amas d'eau et des ruisseaux souterrains d'une étendue souvent considérable, ces eaux cherchent une issue dans les vallées qui entourent et découpent le plateau calcaire, donnant naissance aux belles sources de Curlande, Salles, Mouret, etc., que j'ai déjà citées, et que l'on voit toujours surgir à la séparation du calcaire et des marnes. Ces eaux, ayant un cours souterrain en général assez long, presque horizontal, à une profondeur à peu près uniforme et dans une roche calcaire, échappent donc aux deux causes que j'ai signalées comme pouvant influer sur la température des sources.

Il existe cependant une troisième cause d'erreur dont on a plus à redouter l'influence : je veux parler du refroidissement dû à la stillation de l'eau. Le calcaire oolitique révèle de nombreuses et vastes cavités; les eaux qui suintent de tous côtés par les parois de ces grottes et qui du faîte des voûtes tombent goutte à goutte sur le sol, produisent souvent un abaissement considérable de température, phénomène thermométrique qui a été constaté par des expériences nombreuses, et à l'influence duquel un de nos savans compatriotes, M. Girou de Buzareingues, attribue les propriétés remarquables des caves de Roquefort (1). L'on peut craindre sans doute que cette cause de refroidissement n'influe sur la température des cours d'eau qui prennent naissance dans ces grottes ou les traversent pour alimenter les sources dont nous avons

(1) Voir le *Propagateur Aveyronnais*, année 1830, tome 4, page 257 et suivantes.

Digitized by Google

parlé, et j'ai eu en effet l'occasion d'observer souvent des températures de beaucoup inférieures à la température moyenne, lorsque j'ai opéré sur des sources dont les eaux avaient coulé dans des cavités où circulaient des courans d'air; mais de semblables courans ne peuvent guères exister que dans les grottes ou caves formées comme celles de Roquefort, de St-Laurent, etc., par l'arcboutement de plusieurs fragmens de roches détachés de leur position primitive, et dont les intervalles formaient des couloirs à plusieurs issues. Les cavités dans lesquelles l'eau circule à la base de la formation oolitique, n'offrant au contraire que de longues galeries, des espèces de boyaux plus ou moins ramifiés mais en général à une seule issue et que l'eau remplit quelquefois entièrement, il ne saurait y exister de courant d'air capable de produire une évaporation abondante et de contribuer ainsi au refroidissement (1). Je pense donc que l'on peut considérer le chiffre de 11°° (température moyenne des sources du plateau calcaire de Concourès) comme représentant très-approximativement la température moyenne de ce plateau, et j'admets ce chiffre avec d'autant

(1) Tous les corps, en passant de l'état solide à l'état liquide ou de l'état liquide à l'état gazeux, empruntent, comme on sait, aux corps environnans une certaine quantité de chaleur que les physiciens désignent par le nom de *calorique latent*. — C'est sans aucun doute à un phénomène de ce genre qu'est dû le refroidissement causé par la stillation. — L'eau tombant à petites gouttes, présente à l'air ambiant une grande surface de contact : de là une évaporation rapide et par conséquent un abaissement notable de température quand l'air est sec; mais à mesure que cet air se sature d'humidité, l'évaporation devient moins abondante; et s'il ne se renouvelle point, la saturation est bientôt complète. Dès lors toute évaporation doit cesser, et la stillation ne peut plus influer sur la température. — C'est ce qui a nécessairement lieu dans les galeries souterraines qui n'ont qu'une seule issue, et dans lesquelles il ne peut par conséquent y avoir de courant d'air.



Digitized by Google

plus de confiance que des considérations d'une toute autre nature me conduisent à peu près au même résultat, comme je vais le démontrer.

Personne n'ignore que 1° à hauteur égale, un lieu est d'autant plus froid qu'il est plus éloigné de l'équateur; 2° à latitude égale, la température varie avec la hauteur des lieux au-dessus du niveau de la mer.

Des observations nombreuses et discutées avec soin ont conduit les physiciens à admettre que, dans l'ancien continent, entre 2° et 17° de longitude Est et 40° à 50° de latitude Nord, les différences de température dues aux deux causes que je viens d'indiquer peuvent être calculées sur les données suivantes :

1° A une augmentation de 1° dans la latitude correspond un abaissement de température de 0°c,805 ;

2° A une augmentation de hauteur de 1m correspond un abaissement de température de 0°c,0065 (dans les limites de 0m à 1000m.)

D'après ces principes, calculons la température de Rodez en la comparant à celle de Paris qui est parfaitement connue.

Nous avons pour données élémentaires :

| | Paris. | Rodez. | Différence. |
|---|---|---|---|
| Latitude Nord. | 48°,50' | 44°,21' | +4°,29 |
| H. au-dessus de la mer. | 60m,00 (1) | 632m,00 (2) | — 572m,00 |

La température moyenne de Paris est de 10°c,6.

Si les deux villes étaient situées à la même hauteur, la correction due à la différence de latitude donnerait en faveur de Rodez une augmentation de 4°c,29 multiplié par 0°,805, soit 3°c,432 ; la température moyenne de ce lieu serait donc de 10°,6 + 3,432 = 14°,032. Mais d'un autre côté, l'élévation de Rodez au-dessus du niveau de Paris exige une correction au

(1) Hauteur de la plate-forme de l'Observatoire.

(2) Hauteur du pavé de la sacristie de la Cathédrale.

Digitized by Google

moins égale à 0°c,0065 multiplié par 572 m : soit 3°,7180; ce qui réduit la température calculée de Rodez à 14°,032 — 3°,7180 = 10°c,314.

Ce chiffre est inférieur à celui que nous avons trouvé par l'observation de la température des sources, et cela devait être ainsi; car Rodez est à près de 100 m au-dessus du niveau de la plupart des sources que j'ai observées; et d'après les principes exposés plus haut, une différence de niveau de 100 m doit entraîner une différence de température de 0°,65, ce qui nous donnerait, en calculant la température de Rodez d'après celles des sources, t. = 11°c — 0°,65 = 10°,35, chiffre qui ne diffère que de trente-six millièmes de degré de celui que nous avons obtenu par le calcul basé sur la différence de latitude et de hauteur de Rodez et de Paris.

21 *août* 1842.

AD. BOISSE.

Digitized by Google

Digitized by Google



# MONUMENS RELIGIEUX.

## DEUXIÈME PARTIE.

*Errata* de la 1re partie. — Page 190, à l'art. de l'église de Lavergne, 9e ligne, lisez *un* stylobate et non *une* stylobate ; page 233, 21 lig., vous *leur* serez, et non vous *y* serez.

### Cathédrale de Rodez (1).

La période ogivale n'a produit, dans le département, que trois édifices remarquables, la Cathédrale de Rodez, la Chartreuse de Villefranche et le clocher de Belmont. Parmi les six ou sept cents églises (2) gothiques disséminées sur la surface du pays, aucune autre ne mérite d'être signalée sous le rapport de l'art. C'est que le gothique empruntait ses plus beaux effets des ornemens infinis que créait le génie des architectes, et que ceux-ci ne pouvaient se livrer à leur essor que dans les cités riches et populeuses, là où affluaient d'abondantes ressources.

Les formes byzantines, moins élégantes et plus

(1) M. l'abbé Magne, de Sauveterre, a publié, en 1842, une très-bonne description archéologique de notre Cathédrale. Nous en présentons en quelque sorte ici le résumé. Les personnes qui voudraient connaître dans tous ses détails ce bel édifice, pourront consulter l'ouvrage de M. Magne.

(2) 636 églises servent aujourd'hui à l'exercice du culte dans le département ; mais ce chiffre n'exprime pas exactement le nombre de nos édifices religieux, attendu qu'indépendamment des églises appartenant aux maisons religieuses supprimées, plusieurs autres ont été abandonnées par suite de l'organisation ecclésiastique de 1803.

Digitized by Google

pures, convenaient mieux à nos modestes églises de village ; aussi, la plupart des monumens de cette époque qui ont traversé les âges, sont encore admirables dans leur grâce naïve et leur simplicité.

Deux Cathédrales ont successivement occupé le même emplacement. La première, commencée par l'évêque Dalmas, vers l'an 516, continuée par Théodose et Innocent, ses successeurs, fut seulement achevée, au commencement du septième siècle, par Deusdedit, qui y transféra le siège épiscopal. Elle était consacrée à Notre-Dame.

Nous ne savons autre chose sur cette église primitive sinon que son fondateur lutta long-temps pour vaincre les difficultés qui naissaient sans doute de l'imperfection de l'architecture à cette époque reculée, car dès lors le bel art de la Grèce, que les Romains avaient transporté dans toutes les provinces de leur vaste empire, s'était grossièrement altéré par le contact des Barbares du Nord.

Les anciennes chroniques disent aussi que, dans les premiers temps, l'église de Rodez était si pauvre, que son patrimoine suffisait à peine pour l'entretien d'un seul clerc, mais que le roi Théodebert (1), plein d'admiration pour les vertus du saint évêque qui la gouvernait, la dota magnifiquement et qu'elle devint bientôt une des plus riches et des plus florissantes du royaume. Grégoire de Tours, vivant au sixième siècle, est le plus ancien écrivain qui fasse mention de cette église. « ..... Au même temps (2), dit-il, sortit de ce monde Dalmatius, évêque de la cité de Rodez, homme éminent en toute sainteté....... Il construisit une église; mais comme il l'avait souvent fait abattre pour plus de perfection, il la laissa incomplète. »

(1) Théodebert, roi d'Austrasie, se rendit maître de Rodez en 535.
(2) En 581. *Hist. des Francs*, t. I, liv. 5.

Digitized by Google

Sept cents ans après, l'antique édifice s'écroula tout-à-coup pendant la nuit, le 16 de février 1275, avec le clocher qui était d'une très-grande élévation. La mémoire de cet événement a été conservée dans l'inscription suivante, qu'on lisait autrefois sur un mur de la chapelle du St-Soulié (1)

« *Anno Domini MCCLXXV, XIII cal. mart., corruit caput hujus ecclesiæ. Autem anno IX jan. fuerat remotum altare B. Virginis..... Fuerant autem anni septingenti et amplius ex quo prædictum altare constructum fuerat per bonæ memoriæ episcopum cui nomen erat Deusdedit, sicut ex gestis et scriptis antiquis in sacrario repertis constat evidenter. In circuitu etiam mensæ ejusdem altaris scriptæ sunt tales litteræ :* DEUSDEDIT EPISCOPUS INDIGNUS FECIT FIERI HANC ARAM. »

D'après cette inscription, il paraît que la chute du vieil édifice était prévue, puisqu'on en avait retiré quelques jours auparavant l'autel de la Vierge où étaient renfermées de précieuses reliques qu'on a religieusement conservées jusqu'à l'époque de la révolution et dont plusieurs subsistent encore (2). On ar-

(1) Le même fait se trouve consigné dans les vieilles chroniques de l'église Cathédrale. *Ruthen. christ.*, p. 76.

(2) Une partie de ces reliques, d'après la légende et les anciennes chroniques de la Cathédrale, avaient été apportées à Rodez par saint Martial. Le comte Henri II, qui vivait à l'époque de Raymond de Calmont, les fit placer dans de beaux reliquaires. —Voici comme s'exprime la légende : « *Inter præcipuas duo noduli et pluria alia fragmenta Dominicæ crucis ; duo mantilia serica B. Mariæ ; duæ ampullæ quarum una lac adhuc vasculum suum madidans, altera sanguinem continebat, calceus, fusus cum stamine, crinesque beatæ Mariæ Virginis, quæ Reliquæ à B. Martiali donatæ fuerant. Inventa sunt ossa S. Stephani promartyris, B. Martini, maxillaque S. Blasii episcopi et martyris, aliaque multa sanctorum pignora quæ omnia in Basilicam*

Digitized by Google

racha pareillement des décombres trois autres autels dédiés l'un à saint André, l'autre à saint Martial, et le troisième à saint Jean, qui contenaient aussi de saintes dépouilles.

Raymond de Calmont, alors évêque de Rodez, entreprit la reconstruction de l'édifice et ne cessa d'y travailler durant toute sa vie. Il fit des legs considérables (1), ceda, pour l'agrandir, une portion de son propre palais qui s'étendait depuis la porte St-Martial jusqu'à l'ancien cloître des Chanoines, sur toute la partie supérieure de la place d'Armes. Mais ce projet ne s'exécuta pas de son vivant.

Pour suppléer à ce qu'il cédait de l'évêché, Raymond de Calmont acheta, d'un gentilhomme de Rodez nommé Corbières, la tour qui en porte encore le nom, avec tout le terrain où fut depuis établi le nouveau palais épiscopal. Cet évêque ne borna point son

*novam à prædicto Ramundo inceptam solemni ritu et pompâ percelebri ipse transtulit.*

(Prop. Sanct. *In fest. Sanct. Reliq. eccles. Cath., etc., quod semper celebratur dominica secunda post pascham.*)

Quel que soit le respect qu'on ait pour les pieuses traditions, de telles reliques peuvent à bon droit passer pour suspectes.

L'espèce humaine a eu de tout temps un prodigieux penchant pour le merveilleux, et il s'est toujours trouvé des hommes qui ont abusé de cette bénévole disposition.

Après les dévastations des Sarrazins et des Normands, les moines employèrent plus d'une fois de pieuses fraudes pour remonter leurs reliquaires dispersés, car du nombre et de la qualité des reliques dépendait souvent la prospérité du monastère.

Plus tard, à l'époque des croisades, les pèlerins, les croisés et une foule d'aventuriers qui avaient suivi les expéditions faisaient un véritable trafic de reliques.

Pourquoi les évêques, quand les temps sont devenus plus éclairés, n'ont-ils pas rejeté tout ce qui ne portait pas le caractère d'une incontestable authenticité?

(1) Tout le monde connaît de réputation la fameuse cloche dont il fit présent à son église et qui portait encore son nom au moment de la révolution.

Digitized by Google

zèle à des largesses ; il voulut encore régulariser les travaux et chargea un de ses ecclésiastiques d'y présider. Il lui donna une place distinguée dans son chapitre, sous le titre de chanoine-ouvrier, et lui assigna pour sa dotation, outre la prébende canoniale, le prieuré de St-George-de-Camboulas.

Mais quels que fussent le bon vouloir et l'activité de Raymond de Calmont, l'œuvre avança lentement, et lorsque cet évêque mourut, en 1296, le chœur n'était point encore terminé (1).

Plus d'un siècle s'écoula ensuite avant qu'on en eût achevé les dernières travées. Les évêques y faisaient travailler par rares intervalles, laissant à leurs successeurs le soin d'y mettre la dernière main.

Il ne faut pas chercher les raisons de cette lenteur ailleurs que dans les événemens désastreux qui remplirent la France pendant le quatorzième siècle, et peut-être aussi dans l'absence des évêques, dont plusieurs, chargés de fonctions politiques, furent obligés de résider près des papes qui siégeaient alors à Avignon.

Guillaume de la Tour, évêque en 1429, et Bertrand de Chalençon, son successeur en 1457, donnèrent une plus vive impulsion aux travaux.

La construction de la nef avait été poussée par Guillaume de la Tour jusqu'à la troisième travée (2);

(1) Bonal prétend qu'il y fut inhumé.

Dans la cour de l'*Hôtel-des-Voyageurs* qui borne, comme on sait, la partie orientale du chœur, on voit encore, de nos jours, les restes d'un ancien oratoire pratiqué entre deux contreforts. Une arcade ogivale en forme l'entrée. Dans l'espace compris entre l'ogive et le pilier-buttant sont sculptées les armes de Calmont. C'est là peut-être que reposent ses cendres.

(2) Jusqu'au 3e pilier, à partir du transepts, que cet évêque avait aussi fait construire. Dans cet espace sont comprises les deux premières chapelles. Guillaume de la Tour donna 600 écus d'or pour l'avancement de l'œuvre. Son écusson se voit à la première clef de voûte des bas-côtés de

Digitized by Google

Chalençon alla plus loin et jeta les fondemens de tout le reste de l'édifice (1).

Pour agrandir ainsi l'église, il fallut, d'après l'ancien plan de Raymond de Calmont, abattre le palais épiscopal : on n'en conserva que la chapelle qui fut réunie à la Cathédrale, et qu'on appela la chapelle de l'Evêque (2).

Un nouveau palais fut bâti entre la porte St-Martial et la tour de Corbières, parallèlement au mur d'enceinte de la cité.

Bertrand de Chalençon ne se borna pas, dit M. de Gaujal, à agrandir sa Cathédrale : c'est à lui qu'on dut aussi, outre un beau pupitre en laiton, la boiserie du chœur et le jubé qui le ferme et au pied duquel il fut inhumé (3). L'écusson du chapitre (4) qui se voit sur les deux tours de la façade occidentale, à

la nef, à droite en entrant par le portail du nord. Elles sont d'azur, semé de fleurs de lis d'or, à la tour d'argent, brisé d'une cotice de gueules.

(1) Les armes de Chalençon sont plusieurs fois répétées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église :

1° A la clef de voûte de la chapelle des Cinq-Plaies ;

2° Sur la tour du nord, du côté de la place d'Armes, au-dessus d'un cordon qui surmonte le talus, à 15 ou 20 pieds de haut.

3° Aux deux faces de la tour méridionale donnant sur le cimetière et sur la place d'Armes, même hauteur;

4° Dans le tympan de la porte du côté de l'évêché ;

5° Au portail opposé, sur la croix qui forme le point de jonction de deux nervures au-dessous de la grande rose. Chalençon portait écartelé d'or et de gueules, à la bordure de sable, chargé de 14 fleurs de lis d'or.

(2) Il ne faut point inférer de là que cette chapelle fût incorporée à l'église; elle y était contiguë seulement, et une porte ménagée par Bertrand de Chalençon la faisait communiquer avec la chapelle des Cinq-Plaies : elle fut démolie au commencement du dix-septième siècle, et remplacée par un autre édifice qui a lui-même disparu.

(3) De jolis petits écussons aux armes de ce prélat sont mêlés aux arabesques du jubé.

(4) De gueules à la Vierge et l'Enfant-Jésus de Carnation et vêtus d'or. Ces armes se voient au niveau de la plate-forme de l'église, sur la tour du nord, et un peu plus bas sur celle du midi, ainsi que sur le contrefort qui flanque la chapelle des Cinq-Plaies.

Digitized by Google

une assez grande élévation, prouve que les travaux ne se ralentirent point après la mort de Bertrand de Chalençon et pendant la vacance du siège (1).

Mais, dans la nef, les travaux n'avaient point marché si vite. Quand François d'Estaing prit possession de son évêché, les murs ne s'élevaient hors de terre que de quinze à vingt pieds. D'Estaing continua cette œuvre avec toute l'ardeur qu'il savait mettre aux choses de Dieu. « Il mit à cet ouvrage, dit l'auteur de sa vie, et fit travailler pendant plusieurs années vingt-quatre tailleurs de pierres, avec un intendant et maître architecte qui les dressait, outre ceux qui étaient payés des revenus de l'œuvre et des libéralités du peuple.

Il avait obtenu du pape Léon X un bref d'indulgence pour tous ceux qui travailleraient à cet ouvrage. Il le fit publier avec des termes si pleins de dévotion et de zèle, qu'il n'y eut personne pendant long-temps qui décédât dans la ville, jusqu'aux plus bas artisans, qui ne fît quelque légat en faveur de ce bâtiment. Enfin il le fit conduire à sa perfection comme on le voit aujourd'hui (2). »

Non seulement l'église fut en grande partie achevée (3) et embellie par les soins du pieux évêque, mais encore il fit construire dans toute sa hauteur la magnifique tour qui lui sert de clocher.

(1) Cette vacance dura deux ans, par suite des intrigues de Charles de Tournon, compétiteur de F. d'Estaing.

(2) *Vie de François d'Estaing*, par le père Beau.

(3) Les armes de ce prélat, sculptées sur la rosace de la façade occidentale, au haut de la tour du nord, et au niveau du faîtage des bas-côtés de l'église sur l'autre tour du côté du midi, marquent juste le point où il mena ces édifices. On voit encore l'écusson d'Estaing sur la voûte des bas-côtés de la nef, vis-à-vis les chapelles de l'Ange-Gardien et de Notre-Dame-du-Rosaire.

Digitized by Google

« Un effroyable incendie (1) avait détruit sous ses yeux, le 28 d'avril 1510, l'ancien clocher (2), masse énorme de charpente assise sur la tour carrée qui servit aussi de base au clocher nouveau (3), et surmontée d'une haute aiguille, couverte de lames de plomb. Tous les fidèles du diocèse s'empressèrent de coopérer à cette œuvre ; lui-même donna l'exemple de libéralités inouïes ; et la rapidité de la construction fut telle que, sous la direction de l'architecte Cusset, né à Rodez et dont cette ville peut s'enorgueillir, le clocher, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, était fini en 1526, quinze ans seulement après qu'on eut commencé de le bâtir (4). » Pour couronner l'édifice, d'Estaing fit placer au-dessus de la lanterne une statue de la Vierge en cuivre doré qui, frappée des rayons du soleil, brillait d'un éclat éblouissant. Cette statue fut abattue par la foudre en 1588, et l'année d'après le chapitre la remplaça par celle qu'on y voit aujourd'hui.

François d'Estaing avait conçu un autre projet que malheureusement la mort l'empêcha de réaliser (5). Il voulait clore le chœur par une enceinte décorée de sculptures en pierre ; mais, après lui, une partie de son plan seulement fut exécutée. Le chapitre fit travailler pendant deux ans encore moyennant les fonds

(1) Cet accident arriva par l'imprudence de quelques ouvriers qui travaillaient dans la chambre de l'horloge.

(2) Ce clocher datait sans doute du quinzième siècle, parce qu'à cette époque appartiennent les clochers de charpente revêtus de plomb.

(3) Malgré l'autorité du père Beau dont MM. Bosc et de Gaujal ont suivi le récit, il est douteux que, lorsqu'il fut question d'élever une aussi grande masse on ne reprit pas l'édifice à sa base. Les écussons de François d'Estaing, qu'on voit aux voûtes de cette partie inférieure, certains caractères architectoniques même semblent indiquer qu'elle fut refaite comme le reste de la tour.

(4) *Annales du Rouergue.*

(5) Il mourut le 1er novembre 1529.

Digitized by Google

que le pieux évêque avait faits d'avance; ensuite tout fut abandonné : l'on ne s'occupa plus que de l'extérieur (1).

Les derniers travaux furent terminés, et la partie occidentale de l'église conduite au point où elle est, par les soins de George d'Armagnac, successeur immédiat de François d'Estaing, en 1532. On voit, en effet, sur les derniers contreforts de la nef (2), l'écusson de George d'Armagnac, accompagné d'un côté des deux initiales G. A. entrelacées, et de l'autre, d'une gerbe liée et posée verticalement.

Cette gerbe était un ornement emblématique que Guillaume Philandrier, secrétaire du cardinal, ajouta aux armes de son maître avec ces mots : *In flagella paratus*, voulant faire ainsi allusion à la patience de l'évêque à supporter les injures et les calomnies des religionnaires.

---

## DESCRIPTION DE L'INTÉRIEUR.

### NEF. — TRANSEPTS. — CHŒUR.

La vaste étendue de cette église, ses belles proportions, ses voûtes hardies, l'ornementation de quelques parties intérieures, l'admirable tour surtout qui lui

(1) La seule réparation intérieure faite depuis cette époque jusqu'à la révolution fut celle du pavé que l'on renouvela entièrement en 1784. Dans les chapelles et les bas-côtés, les vieilles dalles, chargées d'épitaphes, d'écussons, de noms de familles, recouvraient toutes des tombeaux. Il n'en reste plus que quelques-unes devant le portail méridional et derrière l'autel de paroisse. On peut aussi noter la construction de l'orgue en 1628.

(2) Des deux côtés du contrefort correspondant aux chapelles de Saint-Roch et de N.-D.-du-Rosaire sur le mur, au-dessous de la corniche à feuilles entablées, et vis-à-vis le portail de l'évêché.

Les mêmes écussons paraissent de l'autre côté de la nef, au midi, et ils sont même répétés plus haut à la base des flèches des deux contreforts.

Digitized by Google

sert de clocher, la placent au rang des plus beaux monumens gothiques de la France méridionale.

*Nef.* — Sa forme est une croix latine dont le sommet s'arrondit en hémicycle à l'orient. Elle contient trois nefs déterminées par deux rangées de gros piliers quaternés (1) qui supportent d'un côté les arcades des bas-côtés et s'élèvent de l'autre pour recevoir les arcs parallèles des voûtes, les arcs croisés et l'archivolte des fenêtres.

En dessus des arcades qui établissent la communication entre la nef principale et les collatéraux, règne une corniche fort simple qui se profile en saillie tout autour de la nef. Sur cette corniche repose une galerie présentant dans l'entre-colonnement quatre ouvertures formées d'un arc ogival à moulures prismatiques et dont le sommet se termine en trèfle.

Dans la largeur de la travée, au-dessus de la galerie, s'ouvrent de grandes fenêtres ogives, divisées en quatre compartimens par trois menaux prismatiques et chargées dans le haut d'ornemens du style flamboyant (2). L'archivolte, à forme aiguë, retombe sur les colonnes latérales du pilier.

Ces caractères sont uniformes dans les quatre premières travées, à partir du fond de la nef; mais à mesure qu'on s'approche du chœur, le style change un peu et semble offrir plus de perfection. Ainsi dans les galeries les formes anguleuses font place aux moulures arrondies, les fenêtres sont bigéminées, etc.

Les voûtes de la nef sont simplement divisées en quatre pans par les arcs croisés qui les soutiennent,

(1) 6 piliers à la nef et autant au chœur.

(2) Deux de ces fenêtres seulement ont conservé leurs anciens vitraux coloriés. Ce sont celles qui correspondent dans la partie méridionale aux chapelles des Trois-Rois et de Notre-Dame-de-la-bonne-Mort. On y voit l'écusson du chanoine Ruffy.

Digitized by Google

et en travées égales par d'autres arcs parallèles qui vont tomber sur les colonnes centrales des piliers.

*Transepts.* — La grande travée centrale n'est qu'une continuation de la nef, les piliers et les voûtes sont les mêmes.

Les deux faces latérales de la croisée, au-dessus des portails, présentent entre elles quelque différence.

Dans celle du midi, le tympan est occupé par une fenêtre aux dessins contournés, surmontée d'une archivolte en forme d'accolade et garnie sur les deux côtés de feuilles enroulées. Au-dessus de l'archivolte et d'une autre fenêtre en forme de rose, une élégante corniche de feuillage supporte une balustrade ornée de quatrefeuilles et d'arcs trilobés.

La galerie qui se continue autour du transept ressemble à celle des deux dernières travées de la nef, ce qui indique une même époque de construction, c'est-à-dire le quinzième siècle.

Au sommet du fronton s'épanouit une rose divisée en six compartimens, par six rayons qui, en se raméfiant, forment un dessin contourné semblable à des flammes, des cœurs allongés, des arcs trilobés, etc.

Le croisillon septentrional, pourvu d'une rose semblable, n'a ni fenêtre au tympan, ni petite rose, et il s'en faut bien, surtout à l'extérieur, que sa décoration présente la même richesse; mais il est couvert du buffet d'orgue, monument admirable de la sculpture sur bois au commencement du dix-septième siècle (1).

(1) Cet orgue, d'après une inscription qui y est gravée, fut achevé en 1628, sous l'épiscopat de Bernardin de Corneillan. Mais trois écussons aux armes du chapitre attestent en même temps qu'il fut construit aux dépens de ce corps. C'est mal à propos qu'on a remplacé en 1836 un de ces écussons dégradé par un autre écusson aux armes de Corneillan.

Digitized by Google

Quinze cents tuyaux disposés en cinquante-quatre jeux sont groupés en deux étages et enclavés dans une boiserie décorée de guirlandes, de festons, d'arabesques et d'une foule d'ornemens si délicats, si gracieux, si variés, qu'on essaierait en vain de les décrire.

De grandes figures d'anges, d'évêques ou de saints personnages paraissent sur des pyramides élancées au-dessus de chaque étage et couronnent ce magnifique ouvrage, qui n'a peut-être pas son pareil dans aucune église de France.

*Chœur.* — Le chœur contient cinq travées et se termine à l'orient par une abside anguleuse ou à cinq pans.

Les piliers, la galerie, les fenêtres, les voûtes reproduisent assez exactement les mêmes formes que celles des deux dernières travées de la nef. A l'hémicycle seulement, les piliers sont d'un moindre diamètre et les colonnettes qui s'élancent du tailloir inférieur pour aller recevoir la retombée des arcs de la voûte sont admirables de légèreté et d'élégance. Par suite, toutes les dimensions diminuent, les arcades sont moins larges et les ogives plus aiguës. L'entre-colonnement au-dessus des arcades n'a plus que deux ouvertures et les fenêtres sont divisées par un seul meneau.

Tout, dans cette partie primitive du chœur, annonce plus de soin dans l'architecture, plus de perfection dans les détails. Aussi bien c'est là l'œuvre du treizième siècle, cette belle époque de l'architecture ogivale.

Les clefs de voûte des bas-côtés sont ornées de sculptures souvent emblématiques. Ainsi, sur une d'elles (1) on voit une femme nue, à cheval sur un

(1) Première travée du bas côté-méridional vers l'extrémité du chœur.

Digitized by Google

monstre, la main droite sur son sein, et tenant de la gauche un serpent qu'elle semble éloigner de son corps. N'est-ce pas là la personnification de quelqu'une de ces hérésies qui s'élevèrent dans l'église au quatorzième siècle ?

Six têtes d'archidiacre décorent la clef de voûte du sanctuaire, au-dessus de l'autel. On sait que cette dignité remonte aux premiers temps de notre église.

Le jubé, qui s'élève à l'entrée du chœur, présente trois compartimens ouverts du côté de la nef par autant d'arcades ogivales dont les moulures se cachent sous d'admirables arabesques. Celle du centre forme la petite entrée du chœur. Chaque ouverture est flanquée de deux pyramidions finement sculptés et chargés de guirlandes. De la voussure se dégage un fronton coupé par une élégante corniche au-dessus de laquelle règne un rang de dix petites arcades. Une seconde corniche de feuilles entablées, comme la précédente, s'étend sur toute la façade du jubé.

Tous ces ornemens, d'un fini parfait, furent l'ouvrage d'un sculpteur nommé Boileau, qu'appela Bertrand de Chalençon. C'est un véritable chef-d'œuvre de sculpture, et l'on a peine à concevoir comment le ciseau a pu faire saillir de la pierre ces légers rinceaux où l'acanthe et la vigne déploient toute la richesse de leur feuillage.

Il y a peu d'années encore que, sur une de ces tiges grimpantes, on voyait un lézard qui semblait courir, tant son attitude était légère et naturelle. Ce gracieux ornement a été ravi par quelque main spoliatrice.

Les stalles et la boiserie du chœur sont de la même époque et du même maître. C'est un ouvrage gothique où l'artiste, dans les sujets qu'il a traités, a donné à son imagination une libre carrière.

« Qu'on se représente, dit M. Magne, une suite non interrompue de dais, sculptés avec toute la profusion ordinaire au seizième siècle, ornés de festons découpés avec tant de finesse qu'ils semblent une légère guirlande de feuillage. Tous ces dais sont reliés aux stalles par un panneau également sculpté, rempli d'arcades simulées, d'ogives, d'arcs trilobés, de quatrefeuilles, etc. De chaque côté de la stalle s'élèvent en gerbe des colonnettes qui, partant d'une base commune, vont se réunir aux petits tores du dôme supérieur. Ces tores aboutissent tous eux-mêmes à une même clef de voûte dont l'élégance est tout-à-fait en harmonie avec l'ensemble de ce petit chef-d'œuvre.

» Le dôme du dais est fermé à sa partie extérieure par des arcs ogives qui retombent gracieusement en guirlande, et qui présentent les mêmes ornemens déjà remarqués ailleurs. Entre chaque arc s'élève un clocheton complet, malgré ses petites dimensions, et qui, reposant sur une base quadrangulaire, se termine dans sa partie supérieure en forme de pyramide.

» Une corniche de feuillage, qui se détache sur l'entablement extérieur, termine le dais et supporte une tribune dont les balustres simples n'offrent pas à beaucoup près la même richesse que le reste de la boiserie.

» Le trône épiscopal qui se trouve à une des extrémités du côté du sanctuaire, est plus remarquable encore. La stalle proprement dite est formée de trois panneaux, dont les deux latéraux sont découpés à jour. Le dôme supérieur a de curieux un magnifique pendentif, le seul que l'on remarque dans toute la Cathédrale ; il s'élève ensuite en forme de pyramide flanquée à chaque angle de quatre clochetons toujours sculptés avec la même élégance et la même va-

Digitized by Google

riété. C'est, dans toute l'acception du mot, percé à jour.

» Les miséricordes des stalles sont travaillées avec toute la naïveté et l'élégance que le moyen-âge savait mettre dans ses œuvres. Souvent ce n'est qu'un bouquet de feuillage, d'autres fois ce sont de ces animaux grimaçans aux formes fantastiques, que les artistes affectionnaient par dessus tout, parce que, dans leur création, ils pouvaient donner l'essor à tous les caprices de leur imagination, et aussi parce qu'ils y attachaient souvent une signification symbolique. »

Le moyen-âge avait compris que l'art ne pouvait revêtir pour lui les mêmes formes que pour l'antiquité. Il arrivait avec de nouvelles croyances, avec une histoire politique et religieuse toute différente ; aussi fut-il différent dans l'expression de son art. La sculpture fut toute religieuse d'abord : les églises, puis les tombeaux. Et ce n'était point de la grande sculpture comme celle qui décorait le Parthénon d'Athènes, mais une sculpture de détails, fine, chatoyante, accidentée de mille choses imprévues, renfermant dans ses mille fleurons toutes les légendes des saints, toutes les religieuses superstitions, véritable chronique populaire que l'œil lisait avec admiration, langue hiéroglyphique alors à la portée de tous et qui demande maintenant toute une classe de savans pour l'expliquer.

Les belles sculptures qui décorent la grande entrée du chœur et la porte de la sacristie, n'appartiennent ni au même style, ni à la même époque que celles du jubé. Ce fut l'œuvre de Nicolas Bachelier (1), célèbre

(1) Nicolas Bachelier, né dans le seizième siècle, à Toulouse, d'une famille originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange, la sculpture et l'architecture. De retour dans sa patrie, il fit revivre dans

sculpteur de la Renaissance, qui, après la mort de François d'Estaing, exécuta une partie des plans seulement que cet évêque avait formés pour l'embellissement intérieur de sa Cathédrale.

En voyant ces arabesques pleines de délicatesse et de grâce, ces riches moulures, ces chapiteaux où des feuillages variés couronnent d'élégans pilastres, on regrette que le plan du saint évêque n'ait point reçu son entière exécution, et l'on déplore plus vivement encore l'acte de vandalisme qui, de nos jours, a fait disparaître ces précieuses sculptures pour leur substituer une grille en fer (1).

Sur le tympan de la porte du chœur, aujourd'hui déplacée, sont gravées les armes du prélat, entourées du cordon de St-François (2) en guise de couronne. Deux anges soutiennent l'écusson. Le chiffre 1531 marque l'époque où cette belle porte fut construite. (Voir pour les inscriptions la chapelle de Saint-Raphaël.)

Non seulement François d'Estaing s'occupa avec ardeur de ce qui touchait à l'essence de l'édifice, mais à l'intérieur il le fit décorer avec magnificence (3); il

ses ouvrages l'art antique que le moyen-âge avait dédaigné pour suivre en toute liberté ses sublimes inspirations religieuses.

Ses ouvrages de sculpture, qui subsistent encore dans plusieurs églises du midi, se font aujourd'hui admirer par leur grâce et leur délicatesse. Ce fut lui qui construisit en Quercy, pour Galiot de Ginouillac, le château d'Acier, un des plus beaux et des plus magnifiques manoirs du royaume, au dire de Brantôme. Bachelier travaillait encore en 1553.

(1) La grande porte latérale du chœur fut enlevée sous l'épiscopat de M. de Ramond-Lalande. Une partie des matériaux a servi à fermer l'entrée de la chapelle de Saint-Raphaël; l'autre est déposée dans une des salles-basses de l'évêché qui sert aujourd'hui d'annexe au musée de Rodez.

(2) C'est un emblême dont François d'Estaing accompagna constamment ses armes dès le moment qu'il eut pris la robe de cet ordre.

(3) Les offices se célébraient alors avec une grande pompe. Le chapitre était riche et nombreux. Il comptait 25 chanoines, y compris 4 ar-

Digitized by Google

ferma le sanctuaire d'une balustrade en bronze qui venait s'arrondir devant le tabernacle en forme d'arcade pour supporter une croix au pied de laquelle s'inclinaient deux anges adorateurs. Dix-huit chandeliers du même métal se dressaient le long de cette balustrade. Autour de l'hôtel, six colonnes également en bronze étaient surmontées d'autant d'anges aux ailes étendues qui soutenaient de magnifiques candélabres.

Tous ces ornemens ont disparu, et la révolution n'a pas même respecté la tombe du vertueux prélat dont les cendres reposaient en paix au milieu du sanctuaire embelli par sa pieuse munificence. On arracha la plaque en bronze qui les recouvrait, modeste monument érigé à sa mémoire par la reconnaissance de ses concitoyens !

A cette époque la Cathédrale subit ces nombreuses dégradations dont elle porte encore les traces.

Les admirables bas-reliefs des portes et du jubé, les statues, les tombeaux, les autels, tous ces chefs-d'œuvre de sculpture qui en faisaient la gloire et l'ornement, furent indignement mutilés ; et quand le vandalisme fut las de promener son marteau destructeur sur toutes les parties de ce bel édifice ; quand il l'eût dépouillé de toutes ses richesses, il en ferma les portes. L'administration du district le transforma en

chidiacres qui portaient l'habit rouge aux grandes cérémonies, et 3 dignitaires, pourvus les uns et les autres de gros bénéfices. Le premier archidiacre présidait les assemblées capitulaires qui se tenaient à l'hôtel-de-ville actuel, et portait le titre de grand-archidiacre. Les trois autres prenaient le nom d'archidiacres de Conques, de St-Antonin et de Millau. Les dignitaires étaient le grand-chantre, le sacristain et le chanoine-ouvrier.

Le chapitre entretenait en outre 4 hebdomadiers non chanoines, 24 vicaires de chœur, 6 enfans de chœur, une musique, un organiste, un suisse et 2 bédeaux. Les habitations des chanoines étaient toutes réunies autour de l'église.

Digitized by Google

atelier de salpêtre qui s'alimenta de tous les débris d'autels, de statues, de tableaux, etc., dont les dalles étaient jonchées. Les belles cloches de Calmont, de Marie, de Martial, et les huit autres qui remplissaient le quatrième étage de la tour furent précipitées sur le pavé, mises en pièces et envoyées aux fonderies (1).

On ne conserva que le timbre de l'horloge (2). Notre cité fut même sur le point de voir démolir le clocher, et ce beau monument ne dut sa conservation qu'à la presence d'esprit d'un citoyen qui proposa, pour le sauver, de le dédier à Marat.

On a successivement relevé les autels et réparé ces désastres; mais les décorations nouvelles ne s'harmonisent guère avec le style sévère de l'antique édifice, avec sa teinte sombre et religieuse. Ce sont de fraîches dorures, de vives couleurs jetées sur des sculptures d'une triviale simplicité, des autels mesquins, une chaire en marble blanc, qui forme un contre-sens palpable sous ces voûtes séculaires, au pied de ces piliers noircis par le temps, de nombreux tableaux, dont deux ou trois seulement méritent d'être cités. Le meilleur est dans le chœur : c'est le pape Pie V à genoux demandant à Dieu le succès de ses armes, au moment où se livrait la bataille de Lépante, qui fut si fatale aux Turcs (3). On voit dans un coin du tableau l'incendie qui consume la flotte ottomane. La figure du

(1) Mgr Giraud vient de faire cesser ce long veuvage: il a doté son église, avant de la quitter, de six cloches magnifiques qui feront bientôt entendre leur grande voix et rappelleront sans cesse le souvenir du bienfaisant prélat qui nous a laissé ce précieux témoignage de sa bienveillance.

(2) Cette cloche, d'un très-gros calibre, avait été donnée à la fin du quinzième siècle par l'évêque Bertrand de Polignac. Elle est empreinte de ses armes.

(3) Pie V, mort en 1572, fut canonisé en 1712.

La bataille de Lépante, livrée aux Turcs par les princes chrétiens coalisés, en 1571.

Digitized by Google

pontife rayonne d'une sainte joie. Cette composition remarquable est due au pinceau d'un pauvre capucin du couvent de Rodez, nommé Jean-André, qui apprit son art sous le fameux Lebrun, et enrichit un grand nombre d'églises de ses tableaux. L'*Assomption de la Vierge*, de Blondel, est belle de dessin et de couleur ; mais on lui reproche une beauté trop mondaine, une élégance de formes qui s'éloigne trop des sévères traditions de l'ancienne peinture religieuse.

## CHAPELLES.

Vingt-sept chapelles rayonnent autour de l'église, formant une dernière enceinte parallèle aux bas-côtés. Nous allons les parcourir, en rappelant autant que possible l'ancien vocable qu'on aurait fait tout aussi bien de conserver (1), et en commençant par la première de la nef à droite du portail septentrional (2).

1° *Ste-Elisabeth* ou *Visitation*. — Un écusson sculpté sur la clef de la voûte présente quatre pals. On dirait les armes de Sévérac. Cependant le dernier des Sévérac, cet infortuné maréchal Amaury qui périt si misérablement à Gages en 1427, était mort avant que cette partie de l'église fût mise en construction par Guillaume de la Tour. Peut-être les fonds avaient-ils été faits d'avance, ou bien les d'Armagnac, qui mirent la main sur les biens du maréchal, s'impose-

(1) On ne comprend pas, en effet, pourquoi un saint, sous la protection duquel on plaça dès l'origine un édifice religieux, a été, dans la suite des temps, dépossédé de son patronage et remplacé par un autre élu du ciel sans plus de façons qu'on n'en use dans ce monde à l'égard d'un mercenaire qui a fini sa tâche et que l'on congédie. C'est, ce nous semble, respecter bien peu les anciennes traditions et la dernière volonté des fondateurs.

(2) Par cette marche, nous aurons deux séries distinctes : l'une pour la nef, l'autre pour le chœur.

Digitized by Google

rent-ils cet acte d'expiation. La chapelle de Ste-Elisabeth était autrefois une des plus richement décorées de l'église.

2° *Cinq-Plaies.* — C'est dans le mur extérieur de cette chapelle qu'était pratiquée une ouverture par où l'on communiquait de l'ancien palais épiscopal avec l'église et qui occasionna de si vifs démêlés entre l'évêque François d'Estaing et son chapitre.

La chapelle des Cinq-Plaies s'enrichit, en 1803, d'un bel autel en marbre arraché des ruines de Bonnecombe, et prit à cette époque le nom de chapelle de *St-Jean-Baptiste.* Les armes de Chalençon sont à la clef de la voûte.

3° *L'Ange-Gardien.* — Fondée le 14 juillet 1497 par Pierre de Chalençon (1), protonotaire et grand-archidiacre de la Cathédrale, mise peu de temps après sous l'invocation de l'Ange-Gardien, par François d'Estaing, qui établit le premier cette fête dans la chrétienté.

Elle est décorée, comme la précédente, d'un bel autel venu de Bonnecombe.

4° *Notre-Dame-du-Rosaire.* — Carrée et ouverte sur les bas-côtés par une arcade en tiers-point. Voûte divisée en quatre segmens au moyen de deux arcs qui se croisent au centre et vont s'appuyer d'un côté sur les piliers de l'entrée. Grande fenêtre ogivale divisée par un seul meneau avec une colonnette et pourvue de tous les ornemens fleuris de l'époque. Cette description peut s'appliquer à toutes les autres chapelles de la nef qui ont conservé leurs formes primitives.

5° *Saint-Roch.* — Fermée par un mur enclavant à sa base de petites colonnes cannelées, et dans le haut

(1) Pierre de Chalençon, proche parent de l'évêque de Rodez du même nom, devint lui-même évêque du Puy. Il avait fondé aussi la collégiale de Lapanouse.

Digitized by Google

une corniche et un balustre. Cette chapelle sert aujourd'hui de sacristie à la congrégation.

6° *SS.-Reliques et St-Soulier.* — La chapelle des Reliques, la dernière de ce côté de nef, est devenue sacristie de la paroisse. C'est là qu'étaient réunies autrefois les nombreuses reliques que possédait l'église cathédrale.

Sous le prolongement de la même voûte et dans la dernière travée de la nef latérale, on établit une seconde chapelle qu'on appela du *St-Soulier*, à cause du soulier de la Vierge, qu'on prétend avoir été apporté à Rodez au troisième siècle (1). Cette chapelle est remarquable par sa voûte fortement surbaissée et ornée d'octogones réguliers qui, en s'entrelaçant, forment des losanges encadrés dans chaque octogone. Elle date de la Renaissance et fut, comme les portes du chœur et de la sacristie, l'ouvrage de Bachelier. Au-dessus était la tribune des chanoines.

7° Si nous franchissons maintenant la largeur de la nef, nous trouverons de l'autre côté une vaste chapelle (2) occupée par la congrégation des artisans. Là était autrefois l'autel de paroisse qu'on a transporté, depuis la révolution, au fond de la grande nef, dans cet emplacement appelé *Parquet* où se trouvaient alors les bancs des consuls, des marguilliers et des personnes de qualité.

8° *Ste-Tarcisse.* — Tarcisse ou Tarcissie mourut, comme on sait, au sixième siècle, dans une grotte, qu'elle avait choisi pour retraite, près Rodelle. Ses restes furent portés à Rodez; mais nous ne savons pas

(1) Anciennement, la chapelle du Saint-Soulier était sous la voûte du clocher, près de la chapelle de St-Pierre et de St-Paul.

(2) Cette chapelle, dont la voûte est ornée des armes d'Estaing, s'est agrandie aux dépens de la dernière travée de la nef, où se trouve placé l'autel des artisans.

s'ils devinrent dès lors l'objet d'un culte particulier dans l'église Cathédrale. Quoiqu'il en soit, l'ancienne sainte céda sa place à saint Roch en 1805, et on établit dans cette chapelle un grand autel tiré de Bonnecombe.

9° *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* ou *St-Sépulcre*. — Sous une arcade pratiquée derrière l'autel paraît un groupe de figures : c'est le sépulcre du Sauveur. Plusieurs personnages se pressent autour du corps inanimé du Christ. D'abord, la sainte Vierge soutenue défaillante par les deux Maries ; Joseph d'Arimathie qu'on reconnaîtrait assez à son riche collier et à la bourse qui pend à son côté, si son nom n'était pas écrit au bord de sa tunique ; Nicodème, en habit de pèlerin ; Magdelaine, avec le vase des parfums, tous, par une étrange anachronisme, en costumes de l'époque où fut construite la chapelle. Des anges planent sur le sépulcre, portant dans leurs mains les instrumens de la passion, et diverses circonstances de la résurrection sont représentées sur l'entablement qui surmonte l'arcade. Au centre, c'est Jésus-Christ apparaissant à Magdelaine ; à droite, c'est encore Jésus reprochant à Thomas son incrédulité. Le sujet sculpté sur la gauche, est une représentation symbolique du triomphe que Jésus a remporté sur la mort par sa résurrection. Sur les pilastres latéraux on voit plusieurs statuettes d'anges et d'apôtres.

La clôture qui ferme la chapelle est ornée avec cette profusion qui caractérise la dernière période de l'architecture ogivale. Ce sont des festons, des guirlandes, des arcs, de petites corniches, des clochetons percés à jour, des dais finement sculptés, des statues de saints et les quatre sibylles auxquelles le moyen-âge attribuait des inspirations prophétiques sur la venue du Messie : *Teste David cum sibyllâ*. Il ne reste qu'un petit nombre de ces statuettes preque toutes mutilées.

Digitized by Google

La chapelle du St-Sépulcre fut fondée, au commencement du seizième siècle, par Gaillard Ruffy (1), chanoine de Rodez, dont l'écusson, souvent répété parmi toutes ces sculptures et sur la voûte, porte une branche de laurier fleuri sur un chef d'azur à trois étoiles d'or avec les initiales G. R. Dans l'inscription suivante, gravée sur la corniche qui termine l'entablement, Ruffy a pris soin de transmettre son nom à la postérité :

*O Deus omnipotens Gualhardi miserere Ruffy qui structuram hanc ob tui nominis fabricavit honorem.....*

10° *Jardin-des-Olives.* — Dans une composition du même genre que celle de la chapelle précédente, l'artiste a voulu représenter cette scène sublime d'angoisses et de résignation qui précéda de peu d'instans la passion du Sauveur du monde. Jésus-Christ à genoux semble prier son père de détourner de lui le *calice d'amertume.* Un cercle d'anges l'environne. Un peu plus haut, le Père Eternel jette un regard compâtissant sur son fils et repousse néanmoins sa prière. Pierre et les deux fils de Zébédée, qui avaient suivi Jésus, sont représentés endormis, comme le rapporte l'Evangile. La sculpture, quoique contemporaine de celle du St-Sépulcre, nous paraît ici de meilleur goût. Les statues sont moins raides; il y a dans les figures une expression plus naturelle et mieux rendue.

11° *Notre-Dame-de-la-Bonne-Mort.* — Devenue, depuis 1805, Notre-Dame-du-Rosaire. On y voit un grand tableau qui était précédemment dans la chapelle de St-Roch.

12° *Les Trois-Rois.* — Cette chapelle, la dernière du côté droit de la nef, en avançant vers le transept,

(1) Ce Ruffy ou Roux faisait partie du chapitre qui élut, le 11 novembre 1501, François d'Estaing évêque de Rodez.

Digitized by Google

est encore sans autel. Elle renferme le tombeau de l'évêque Guillaume de la Tour, qui mourut en 1470. Il est enclavé dans le mur, à une certaine hauteur, sous une simple arcade. L'inscription qui, d'après Bonal, était gravée sur le monument, ne se retrouve plus. Elle était ainsi conçue :

*Hic jacet R. P. in Christo P. D. Guillelmus de Turre qui obiit die XX mensis martii 1470. Cujus anima requiescat in pace. Amen.*

Ce ne fut point Guillaume de la Tour qui fit édifier la chapelle où est placée ce tombeau; car l'écusson que l'on voit à la voûte (1) n'est point à ses armes, et nous ferons remarquer à ce sujet que, pendant que les évêques élevaient la masse de l'édifice, divers particuliers, clercs ou laïques, concouraient à l'avancement de l'œuvre en faisant construire à leurs frais les chapelles ou d'autres parties secondaires de l'édifice. De là ces écussons qui en décorent les voûtes, et même plusieurs tombeaux où reposent les cendres des fondateurs.

13° *L'Annonciation*, aujourd'hui *St-Artémon* (2).

Le 7 août 1839, les reliques de saint Artémon, envoyées de Rome par le souverain pontife Grégoire XVI, furent déposées dans cette chapelle, avec une pompe dont Rodez conservera long-temps le souvenir et qui rappela, par sa magnificence,

(1) Ce sont deux écussons accolés; l'un orné d'un feuillage contourné, l'autre à trois bandes.

Guillaume de la Tour portait d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la tour d'argent maçonnée de sable, à la cotice de gueules brochant sur le tout. Il reste encore sur le tombeau de la chapelle quelques légères traces de ces dernières armoiries.

(2) C'est la première chapelle que l'on rencontre en entrant dans les bas-côtés droits du chœur. Au-dessus de l'autel, on voit, répété deux fois, un écusson en relief portant un monogramme d'or sur un fond d'azur. Ce même écusson armorié ou emblématique décore la clef de voûte du bas-côté devant la chapelle des Cinq-Plaies.

Digitized by Google

l'éclat des plus belles cérémonies religieuses du moyen-âge (1). Sur l'autel soigneusement décoré par les soins de Mgr Giraud, on remarque la châsse du saint, petit monument aux formes gothiques tout resplendissant d'or. La fenêtre est ornée d'un beau vitrail sorti de la fabrique de M. Thévenot, de Clermont, qui a su retrouver le secret si long-temps oublié de nos antiques verrières.

Le corps d'Artémon a été tiré des catacombes de Rome, où les premiers chrétiens déposaient les précieuses dépouilles des confesseurs de la foi. Sur la pierre qui scellait son tombeau était gravée une ancre surmontée d'une croix, ainsi que le nom d'Artémon en caractères grecs.

Les reliques de saint Artémon sont arrivées à Rodez munies des sceaux et des témoignages les plus authentiques, avec le vase où fut recueilli son sang généreux et qui en garde encore l'empreinte (2). On ne connaît d'ailleurs aucune des circonstances qui ont accompagné la mort de ce martyr. L'inscription grecque fait conjecturer que c'est la Grèce qui lui donna le jour. Les traces de feu que portent quelques-uns de ses ossemens semblent indiquer qu'il périt sur le bucher, et le soin qu'ont eu ses contemporains de transmettre son nom à la postérité, autorise à croire qu'il occupait un rang distingué dans la milice chrétienne. Du reste, les Martyrologes font mention de ce

(1) Quatre vénérables pontifes présidaient à cette solennité : Mgrs de Gualy, archevêque d'Albi; Donet, archevêque de Bordeaux; de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, et Giraud, évêque de Rodez. 800 prêtres du diocèse, revêtus de leurs plus beaux ornemens, les établissemens publics, les communautés religieuses, suivis d'une longue procession de fidèles, formaient le cortège du Saint que l'on porta dans toute la ville à travers les flots d'un peuple immense accouru de tous les points du département et même des départemens voisins pour être témoins de la fête.

(2) Mandement de Mgr Giraud.

Digitized by Google

martyr et confirment les faits énoncés ci-dessus. Le Martyrologe romain comprend, parmi les saints du 8 octobre : « A Laodicée, saint Artémon, prêtre, qui parvint à la gloire du martyre par le supplice du feu, sous l'empereur Dioclétien. »

Dans un autre Martyrologe, plus succinct encore, on trouve l'année de sa mort : « Saint Artémon, prêtre, martyr de Laodicée en 303. »

14° *Ste-Trojécie.* — Ce fut l'évêque Louis-Philippe de Lusignan qui plaça cette chapelle sous l'invocation de Trojécie et y fit tranférer ses reliques. On remarque à la clef de voûte un agneau traversé d'une croix, symbole fréquemment employé par les anciens chevaliers de Malte. En 1808, on décora la chapelle de Ste-Trojécie d'un grand tableau tiré de l'abbaye de St-Sernin.

15° *Ste-Ursule, vierge et martyre.* — Ici l'architecture change et les chapelles cessent d'être carrées. Leur construction, contemporaine de celle de la partie la plus ancienne de l'église, remonte à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle. Elles présentent la forme d'un pentagone régulier. La voûte est divisée en cinq pans par autant d'arcs qui, partant du centre, vont retomber sur des colonnettes prismatiques engagées dans des faisceaux de moulures.

Sur une pierre carrée encastrée dans le mur, audessus d'un confessionnal, on lit cette inscription tumulaire :

OBIIT : VEN : VIR : DUS : 6 : DE MOTE-ALTO :
CANONIC9 : RUTHEN : EMIDA : DIE : APRIL : II :
ANNO : DM : MCC....... (1).

(1) A la première entrée à Rodez de l'évêque Raimond d'Aigrefeuille, en 1350, figurait un gentilhomme nommé Bertrand Montal, seigneur de *Monte-Alto*.

Digitized by Google

16° *St-Antoine, abbé.* — Dans une niche pratiquée au-dessus de l'autel et masquée par un vieux tableau, se trouvait le sépulcre en pierre qu'on a déposé dans la chapelle des Fonts-Baptismaux.

17° *Saint-Raphaël, archange.* — C'est devant cette chapelle qu'on a rajusté tant bien que mal une partie des matériaux de la belle entrée du chœur, qui se trouvait en face.

L'inscription suivante, gravée sur le linteau de la porte, n'offre plus de sens, aujourd'hui que le monument est déplacé; mais elle rappelle les magnifiques projets de François d'Estaing pour l'embellissement du chœur.

*Franciscus claro Stannonum sanguine natus,*
*Egregium Christo hoc ædificavit opus.*
*Seriùs in cœlestia si Deus magna vocasset*
*Vidisses omni lilia terna choro;*
*Sed tandem in Domino felici morte sopitus,*
*Post factum ista dedit pignora chora suî. MS3I.*

De l'autre côté de la porte, en dedans :

*Virginis immenso flagrans Franciscus amore,*
*Erexit priscorum hæc monumenta patrum;*
*Post mortem vivens operum splendore suorum*
*Vidisti cuncti; nemo negare potest.*
*Muneris accepti saltem si gratia restat*
*Ad tumulum veniens die requiescat ei. MS3I.*

18° *St-Joseph.* — Sur une pierre en forme d'écusson incrustée dans le mur, on lit :

† HIC : JACET : DNS : BERENGARI9 : DE
ARPAGONE : CANON : RUTH : AIA : CI9 :
REQ^I^ESCAT : I : PACE : AMEN.

La harpe de la maison d'Arpajon (1) est gravée sur la même pierre.

On trouve dans le cahier des bénéfices du diocèse que Bringuier d'Arpajon, chanoine, fonda, le 11 des calendes de septembre 1299, dans l'église Cathédrale de Rodez, une chapelle qu'il dota de maisons et jardins situés à la rue Neuve.

D'autres armes apparaissent sur un vitrail de la même chapelle. Ce sont celles de l'évêque Jean de Cardaillac.

19° *St-Laurent, diacre et martyr.* — On voit ici deux tombeaux qui paraissent être du quatorzième siècle. L'un est soutenu à une hauteur de plus d'un mètre par deux arcs trilobés qui s'appuient sur deux piliers crénelés. L'autre, fort endommagé, présente la plus grande analogie avec un tombeau d'archidiacre dont nous allons nous occuper tout-à-l'heure.

On ne voit sur ces monumens aucune trace d'écusson ni d'épitaphe (2).

20° *Chapelle-de-Cantobre*, maintenant *du Sacré-Cœur.* — Cette chapelle, l'une des plus remarquables de la Cathédrale (3) par l'élégance de son architecture, occupe le rond-point. On y voit le tombeau de Gilbert de Cantobre, l'un des plus saints et des plus illustres évêques de l'église de Rodez (4). Le prélat, de grandeur plus que naturelle, est représenté étendu sur le sarcophage et revêtu de tous les ornemens épiscopaux. Au-dessous d'un dais magnifiquement sculpté repose sa tête sur un coussin que soutiennent deux

(1) Les armes d'Arpajon étaient de gueules à la harpe d'or.

(2) Le seul écusson armorié de cette chapelle figure sur un vitrail. Il est écartelé au 1 et 4 d'argent au lion rampant d'azur, au 2 et 3 d'or à deux couronnes superposées de gueules.

(3) C'est la seule où l'on voit sur les colonnes des chapiteaux historiés.

(4) Mort le 12 de mars 1349.

Digitized by Google

statuettes mutilées. Un lion est à ses pieds. Sur la pierre fracturée on peut lire encore une partie de l'inscription :

.........D.................BONE

MEMORIE : EPS : RUTHEN & BT' OBIIT :

DIE : XII : MARTII : ANNO : DI :.........

CUJUS : AIA : REQ : IN :..........

Contre le mur de la chapelle, au-dessus même du tombeau de Gilbert, on a placé cet antique autel de la Vierge qui fut tiré en 1275 des ruines de la première Cathédrale, et dans l'intérieur duquel on trouva trois vases de plomb remplis de reliques que l'évêque Deusdedit, *d'heureuse mémoire*, y avait placées sept cents ans auparavant, comme il conste d'après l'inscription rapportée au commencement de cette notice. La sainte Vierge y est représentée portant l'Enfant-Jésus couronné; deux anges à genoux lui offrent un lis. La bordure est formée d'un rang de petits arcs en plein-cintre, bien sculptés et peints comme le reste la pierre. Sur le bord extérieur de la table on a gravé ces mots :

DEUSDEDIT EPS INDIGNUS

FIERI JUSSIT HANC ARAM.

A l'intérieur on lit :

GILBERTUS DE CANTOBRIO HANC ARAM

DEPINGENDAM CURAVIT.

Gilbert de Cantobre avait fondé deux chapellenies dans cette chapelle et fait bâtir pour deux prêtres chargés du service une maison dont on voit encore




Digitized by Google

la façade dans la rue des Frères, avec cette inscription fort dégradée sur la porte :

*Hospitium Capellanorum de Cantobrio* (1).

On voyait dans la même chapelle, sur une grande dalle qui servait de pierre tumulaire, une figure de prélat gravée et incrustée en plomb, avec une inscription sur les bords et deux cors de chasse pour armes. C'était la tombe de Gaston de Corn, qui mourut le 2 de mars 1301, après un court épiscopat.

Cette pierre, enlevée lorsqu'on a refait le pavé, a été déposée sous les arceaux de la cour de l'évêché.

21° *Ste-Marie-Magdeleine*. — Autrefois chapelle de Pierrefort sous le vocable de St-Benoît.

Là se trouve un autre tombeau d'évêque du même genre que le précédent et moins richement orné : c'est celui de Raymond d'Aigrefeuille, mort en 1361. Les écussons ont été grattés, et on n'y voit plus qu'une légère trace des armes du prélat (2).

Il est dit dans le Pouillé du diocèse que deux chasses en argent, contenant des reliques des onze mille Vierges et une magnifique croix de même métal furent dérobées dans cette chapelle en 1440; qu'on parvint quelque temps après à se saisir des voleurs, et que les objets soustraits furent retrouvés à Avignon.

Cette chapelle a conservé quelques vitraux (3).

22° Chapelle de nom inconnu qu'on dit avoir servi

(1) C'est dans le prolongement de la rue des Frères, qui est aujourd'hui fermée. Il ne reste de cette maison que la façade enclavée dans le mur de clôture du jardin de l'évêché. La porte est ogivale.

(2) D'argent, à trois étoiles d'or, deux et une; au chef de gueules à trois besans d'or un et deux.

(3) Presque toutes les chapelles du chœur renferment encore des débris de vitraux; dans les quatre ou cinq de l'hémicicle seulement, ces restes sont considérables.

Digitized by Google

autrefois de sacristie aux chanoines. Sur un lambeau de vitrail, on voit les armes de Pierre de Pleine-Chassagne (1) qui a, dit-on, son tombeau dans la chapelle voisine.

23° La sacristie actuelle du chapitre, sous la première voûte du clocher, était autrefois une chapelle dédiée à S. Pierre et à S. Paul. L'évêque Pierre de Pleine-Chassagne, mort le 6 de février 1319, y fut inhumé. On en haussa plus tard le sol, et l'entrée fut magnifiquement sculptée par Bachelier à l'époque de la Renaissance.

« Sur le bas-côté s'ouvre une grande et profonde arcade, avec une voûte ornée de cartouches carrés. Les pilastres qui supportent le cintre sont tout couverts de sculptures, telles que guirlandes, feuillage, arabesques, etc. Les moulures des chapiteaux, ornées avec encore plus de soin, se continuent dans l'intérieur de l'arcade, dont elles suivent tout le pourtour en guise de corniche.

» La porte proprement dite est ouverte au fond de l'arcade; elle est carrée, avec un tympan semi-circulaire; deux pilastres aussi ornés que ceux de l'extérieur supportent le cintre; le linteau est remplacé par ces belles moulures des chapiteaux antérieurs qui se profilent sur toute la profondeur de l'arcade (2). »

L'entablement est occupé dans toute sa largeur par neuf niches séparées les unes des autres par de petits pilastres. Au-dessus sont trois tables verticalement placées où l'on voit les armes du chapitre accolées à celles d'Armagnac (3), ce qui prouverait assez, à dé-

(1) De gueules au sautoir d'argent.

(2) M. Magne.

(3) Un écusson sculpté sur la table du milieu porte au 1 d'Armagnac; au 2 de gueules à la Vierge et l'Enfant Jésus de Carnation qui étaient les armes du chapitre.

Sur la table de droite, on a figuré un cadran d'horloge des bords duquel

faut de date, que cet ouvrage, en grande partie exécuté pendant la vacance du siège, ne fut achevé qu'après l'arrivée du nouvel évêque, Georges d'Armagnac.

24° *St-Blaise, évêque et martyr.* — Un puits qui existe dans cette chapelle fut sans doute creusé pour fournir l'eau nécessaire au service du culte et aux réparations intérieures de l'église. En 1813, on en retira des ossemens humains qu'on disait être les restes d'un de ces malheureux jeunes gens qui furent tués dans la Cathédrale, au mois de mars 1793, à l'occasion du premier tirage du sort.

25° *Ste-Catherine, vierge et martyre.* — Aujourd'hui consacrée à saint Bruno, que l'on voit représenté à genoux sur des nuages, dans un petit tableau qui est, sans contredit, un des meilleurs de la Cathédrale. Une pierre carrée, encastrée dans le mur, porte l'épitaphe inachevée d'un chanoine appelé *Baleric.* C'est à peu près le seul mot qu'on puisse lire dans cette inscription, dont les caractères, par leur forme, semblent annoncer le quatorzième siècle.

Cette chapelle, complètement détruite pendant la révolution, fut rétablie en 1796, au moyen d'un autel tiré des Cordeliers.

26° *St-Christophe*, à présent *Adoration-des-Mages.* — Ici reparaît la forme carrée que nous avons laissée de l'autre côté du chœur. On s'éloigne de nouveau de l'époque primitive. L'épithaphe suivante, gravée sur les murs, annonce le tombeau d'un autre chanoine :

HIC : JACET : DO9 : HECTOR : DE TORRENA : QI :
OBIIT : VI : DIE : OCTOB : ANNO : DI : MCCC :
XXX O VIII : C : A : R : I : PACE.

s'échappent quatre banderoles portant les noms des quatre évangélistes. Au bas de la table paraissent quelques figures d'animaux symboliques. L'anagramme des jésuites et le millésime 1533 se voient sur la table de gauche, à la surface d'un écu rond qu'enveloppe une ombre de soleil.

Digitized by Google

Au-dessus se trouve un écusson fort dégradé où l'on aperçoit des restes de *pals*.

Cet Hector de Torrène, mort en 1337, appartenait à une noble famille de Compeyre.

L'inventaire des bénéfiices nous apprend qu'une chapellenie fut anciennement fondée dans la chapelle de St-Georges et St-Christophe, par noble Hector de Torrène, à la présentation du seigneur de Capluc, *domini de capite Luco*.

27° *St-Michel, archange.* — C'est la dernière du chœur en revenant par les bas-côtés de gauche vers le transept. Elle renferme aujourd'hui les fonts baptismaux. On y voit un grand tombeau en pierre décoré de l'effigie du défunt. La statue est couchée, les mains jointes ; sa tête repose sur un coussin ; une sorte de voile relevé au-dessus de la figure retombe en franges sur les épaules et jusque sur le milieu de la poitrine. Un manteau recouvre une longue tunique qui descend jusqu'aux pieds, appuyés contre un lion. C'est un type curieux des costumes religieux de l'époque. Sur le devant, on lit l'inscription suivante en caractères gothiques :

HIC : JACET : VENERABILIS : VIR : DOMINUS :
GUALHARDUS : DE CIRDALIACO : ARCHIDIACONUS :
. . . . . . . . . . . . . . ET CAN : RUTHEN : QUI
OBIIT : ANNO : DNI : M : CCC : LIX :
DIE : XI : MSIS : MAI : CUJUS : AIA :
REQUIESCAT : IN : PACE : AMEN ✝.

Ce Gailhard de Cirdaillac, mort en 1359, est sans doute le même qu'un grand-archidiacre dont il est fait mention dans l'inventaire des bénéfices du diocèse sous le nom de Gailhard de *Cardaillac*, et qui, de concert avec certain noble nommé Ebrard, fonda deux chapellenies dans la chapelle du St-Esprit ; mais

Digitized by Google

il est incertain que ce personnage appartint à la puissante famille qui possédait, à cette époque, en Rouergue, les terres de Valady, Privezac, Malevillo, etc., parce que, à la différence de nom (L'épitaphe porte Cirdaillac et non Cardaillac) vient se joindre la différence plus grande encore des armes. La maison de Cardaillac portait de gueules au lion d'argent couronné, armé et lampassé d'or, à l'orle de 13 besans d'argent.

Les armes du tombeau se composent d'une simple bande sur un écu à la bordure crénelée.

Sous les voûtes du jubé sont encore deux chapelles : l'une à gauche, dite des Agonisans, était autrefois consacrée à la Vierge ; la deuxième, à droite, porte le nom de St-Jean-Baptiste. Sur le devant de l'autel de cette dernière on voit les armes de Bertrand de Chalençon (1).

Nous avons déjà parlé des belles sculptures qui décorent le jubé ; nous ajouterons seulement ici que les voûtes, par leur élégante structure et leur savante complication, sont dignes du reste de l'ouvrage.

---

## EXTÉRIEUR.

*Nef.* — La Cathédrale est construite en pierres de grand appareil et régulièrement taillées (2). A chaque

(1) Il y a trois écussons. Celui du milieu est aux armes de Chalençon. Les deux autres portent : écartelé au 1 d'or au lyon lampassé de gueules; au 2 d'argent à six annelets d'or trois et trois, au chef de même ; au 3 d'argent à la bande d'or à deux étoiles de même, une au canton senestre en chef, l'autre au canton dextre en pointe; au 4 d'or à l'arbre déraciné de sinople.

(2) C'est un grès rougeâtre tel qu'on en trouve dans le voisinage de Rodez. Les sculptures de l'intérieur de l'église sont en pierre calcaire compacte et fine qu'on dit avoir été tirée des environs de Balsac.

Digitized by Google

pilier de l'intérieur de la nef correspond un contre-fort, orné de plusieurs cordons saillans et qui se termine au-dessus des combles des bas-côtés en pyramide quadrangulaire tantôt massive, tantôt légère et élancée, et garnie sur ses faces de crochets et de feuilles enroulées. De chaque contrefort se détache un double arc-butant qui va comprimer l'effort des grandes voûtes. Entre ces arcs s'élèvent d'autres clochetons quelquefois simples, d'autres fois élégamment ornés.

Tous les contreforts sont pourvus de gargouilles aux formes bizarres et monstrueuses, destinées à l'écoulement des eaux.

Au-dessus de la voûte des bas-côtés règne, sur tout le pourtour de l'édifice, une large plate-forme bordée d'une balustrade aux dessins contournés et qui est traversée par les arcs-butans dont nous venons de parler. Une large corniche, ornée de feuilles d'acanthe, couronne les murs au-dessous du toit dans tout le pourtour de la nef.

*Transepts.* — Le portail ouvert sur le bras méridional du transept présente quatre voussures supportées par autant de faisceaux de colonnes à double base prismatique et se terminant par un chapiteau de feuillage. La première voussure est ornée d'arcs trilobés disposés en guirlande. L'intervalle compris entre chacune des autres était rempli d'un rang de statuettes que la révolution brisa. Les jolis dais qui restent encore, quoique mutilés, disent assez combien était précieuse la statue placée sur cette ornementation. Le trumeau a également disparu. Au pied de la fenêtre qui occupe le tympan, on voit un sujet de sculpture assez semblable à un tombeau et dont on cherche vainement la signification depuis qu'on a détruit la partie supérieure. C'était le support d'un groupe admirable de figures représentant la scène de l'enseve-

lissement du Sauveur. La belle croix sculptée qui surmontait le monument en déployant ses bras sur la largeur de la fenêtre a été complètement défigurée. Le portail paraît comme encadré dans un fronton qui s'élève jusqu'au niveau de la rose et dont les côtés sont garnis de feuilles enroulées. Deux aiguilles gothiques chargées d'ornemens s'élancent des deux côtés de l'archivolte jusqu'à cette rose. . . . . . .

Les contreforts sont ici beaucoup plus saillans que ceux de la nef et affectent à partir d'une certaine hauteur la forme pyramidale. . . . . .

Le portail du nord, moins élégant et moins orné que celui du midi, a subi pourtant de plus grandes mutilations. . . . . . . . . .

Une corniche de feuillage divise le tympan en deux compartimens garnis chacun d'un sujet sculpté. Celui du bas a disparu. Une rose flamboyante, en tout semblable à celle de l'autre croisillon, s'ouvre à la même hauteur; et le bandeau semé d'ornemens qui règne autour de la nef est ici remplacé par une belle frise dorique formant galerie, et présentant une suite de métopes séparés par des consoles (1). . . .

. . . . . . . . . . .

*Chœur*. — L'extérieur du chœur offre aussi dans ses détails quelques différences avec la nef. Les contreforts sont plus rapprochés et plus ornés. A l'abside même c'est plutôt une réunion de trois pyramides liées ensemble pour comprimer plus sûrement la pression latérale des voûtes, aux angles extérieurs de chaque pentagone, et dont celle du centre, plus saillante et plus massive, se termine par un toit à quatre pans. Les gargouilles affectent des formes plus bizarres. La galerie inférieure a une balustrade de quatrefeuilles,

. . . . . . . . . .

(1) La galerie correspondante du fronton méridional est toute massive, et ne présente aucun caractère particulier.

Digitized by Google

une deuxième galerie fait tout le tour du chœur au-dessous du toit.

*Façade occidentale.* — Une grande rose, du style flamboyant, en tout semblable à celle de la croisée, s'épanouit vers le haut de la façade. L'uniformité du mur, depuis la base jusqu'à cette rose, n'est interrompue que par quelques ouvertures étroites et une corniche avec une balustrade de quatrefeuilles aigus. Au-dessus règne un rang d'arcades simulées, coupées par un fronton triangulaire qui semble se détacher de la rose même. Vient ensuite une seconde corniche plus large que la première, avec des feuilles entablées et une deuxième balustrade semblable à celle de l'intérieur de la nef. Là expire l'architecture gothique, et on ne voit plus dans tout le reste que les formes empruntées par la Renaissance à l'art païen.

L'édifice est couronné par un attique à double étage, dorique d'abord, ionique dans sa partie supérieure, et surmonté d'un fronton qui porte à son sommet et à ses deux extrémités trois statues.

Deux tours carrées, d'inégale grandeur, flanquent cette façade et n'en sont séparées que par un petit massif percé de quelques ouvertures. Bâties en grande partie dans le système gothique, elles portent néanmoins à leur sommet, comme le fronton qu'elles avoisinent, les caractères de la Renaissance (1). L'irrégularité de ces tours est expliquée de plusieurs manières : quelques-uns pensent qu'elles étaient allégoriques. L'une, celle du nord, figurait le pouvoir temporel ; l'autre, celle du midi, le pouvoir spirituel, deux puissances qui contribuent au maintien de la

(1) Commencées par Bertrand de Chalençon, vers la fin du XV$^{e}$ siècle, continuées au XVI$^{e}$ par François d'Estaing, qui mena la construction bien près de sa fin, elles furent terminées par le cardinal d'Armagnac aux premiers temps de la Renaissance.

Digitized by Google

cité de Dieu, mais inégales en prérogatives et en nature; aussi, d'ordinaire, la tour méridionale surpassait-elle en hauteur sa voisine. M. Magne, laissant de côté toute raison symbolique, attribue cette irrégularité au malheur des circonstances au milieu desquelles fut achevée la Cathédrale et qui ne permirent pas de mettre la dernière main à cette partie de l'édifice.

La Tour méridionale a cinq étages déterminés par des corniches simples et peu saillantes. Elle renferme un groupe d'escaliers communiquant les uns aux autres par diverses issues ménagées avec art et qui ont fait donner à cette construction le nom de labyrinthe.

Dans celle du nord, du même style que sa correspondante, mais qui n'a que trois étages, règne un escalier à vis dont le limon, décrivant une gracieuse spirale, laisse du haut en bas un vide au centre, en sorte que les marches semblent magiquement suspendues dans l'espace. Ce bel escalier, qu'on nomme l'*Escalier du Serpent*, à cause de sa forme, descend jusqu'au bas de la tour mais ne pénètre pas sous l'église, comme on le croit généralement.

L'existence de vastes souterrains creusés sous les dalles et de grands réservoirs d'eau est entièrement supposée. Il n'y a d'autres cryptes, dans la Cathédrale, que quelques étroits caveaux, principalement sous les tombeaux d'évêques aux chapelles du chœur. Tout le reste de l'église est semé de tombes assez profondes, ce qui exclut la possibilité de voûtes souterraines. On inhumait les évêques et les dignitaires du chapitre au chœur et dans les chapelles, les curés de la paroisse dans la grande nef, et les paroissiens de quelque distinction dans les bas-côtés. Les chanoines avaient un cimetière particulier près de leur cloître (1). On ne

(1) Ordonnance de M. de Cicé, du 13 juin 1774.

Digitized by Google

cessa d'inhumer dans l'église qu'en 1774 (1) Des charniers extérieurs pratiqués entre les contreforts du chœur ont servi jusqu'à la révolution à la sépulture des enfans.

On se demande souvent quelle était la destination de ces trois portes murées ménagées au bas de la tour méridionale ou dans le soubassement de la nef, vis-à-vis l'ancien cimetière.

On avait sans doute voulu établir pour cette tour des communications indépendantes de celles de l'église; mais comme elle s'avançait hors de l'enceinte des remparts, lorsque les circonstances devinrent critiques, à l'époque des guerres de religion, on les mura comme dangereuses. La porte carrée, située un peu plus haut sur le flanc méridional de la nef, correspondait au contraire avec la ligne des murs d'enceinte; on s'en servit pour pratiquer un chemin couvert qui longeait intérieurement les murs de la façade et établissait une communication sûre avec le rempart opposé.

Ce couloir existe encore, et l'on peut y arriver soit par les escaliers des tours, soit par une étroite porte pratiquée dans le mur, derrière l'autel de paroisse.

La Cathédrale complétait ainsi la ligne de défense établie sur la partie occidentale de la ville, la plus accessible aux attaques à cause de la disposition du

(1) Dans les premières années du XIIe siècle, et sous l'épiscopat de l'évêque Adhémar, les chanoines obtinrent un cimetière particulier situé près de la chapelle de St-Pierre, entre la maîtrise et la cathédrale. C'est le terrain qui forme aujourd'hui la place de l'hôtel-de-ville. Il n'y eut pendant long-temps qu'un cimetière commun pour tous les habitans de Rodez. Il était encore en 1032 là où est aujourd'hui la place du Bourg. Après l'établissement du palais des comtes, au XIIe siècle, on le transféra plus loin. L'ancien cimetière de Notre-Dame, situé sous les remparts, ne datait que de 1552. Le nouveau cimetière commun du faubourg St-Cyrice a été établi en 1831. La première inhumation y fut faite le 17 juillet.

terrain. Dès lors les postes militaires placés à la tour Raynalde (1), à la tour Corbière, à la porte Saint-Martial, à la Barbacane de Penevayre (2), à la tour des Ecoles (3), pouvaient facilement correspondre entre eux, et même se replier les uns sur les autres en cas de danger.

Or, il n'est pas douteux que, pendant les troubles religieux qui désolèrent le pays pendant plus d'un demi-siècle, les habitans de Rodez n'aient songé à tirer parti, pour leur défense, de la Cathédrale et à la tranformer en place de guerre. La position de cet édifice, dont le front se présente formidable hors de l'enceinte, ses épaisses murailles, ses tours, ses plate-formes, semblaient en effet offrir un asile assuré aux citoyens et mettre Rodez à l'abri d'un coup de main. Les hommes d'armes, les archers et les arquebusiers postés sur les plate-formes pouvaient même aisément maîtriser la ville en cas de révolte intérieure.

A défaut de renseignemens historiques précis, les débris d'un moulin à bras et d'un four à cuire le pain, trouvés sous la seconde voûte du clocher, le puits dont il a déjà été question, témoignent assez qu'on n'avait négligé aucune des précautions nécessaires pour assurer la subsistance des citoyens ou des gens de guerre que de fâcheuses circonstances auraient forcés de se fortifier dans l'église.

Maintenant, si nous embrassons d'un coup d'œil toutes les parties de ce vaste édifice, nous en rapporterons la construction à cinq époques; et les données de l'art, d'accord avec les enseignemens de l'histoire,

(1) En 1359, l'évêque Faydit d'Aigrefeuille permit aux consuls de mettre une cloche du poids d'un quintal à la tour Raynalde et des petites cloches aux autres tours pour pouvoir s'assembler au besoin et résister à l'ennemi (*Archives de la Cité*).

(2) Sur le rempart au-dessus de l'ancien cimetière.

(3) Près du collége.

Digitized by Google

nous montreront les caractères particuliers que chaque siècle a imprimé à son œuvre.

1° *De* 1274 *à* 1300 (1). — A cette première période appartiennent l'abside et les deux tiers du chœur. Ce fut l'œuvre de Raymond de Calmont, à la fin du beau siècle de l'architecture gothique. C'est aussi la partie de l'édifice qui présente le plus d'élégance et de perfection. A mesure que l'on s'éloigne de cette époque primitive, la décadence de l'art se montre dans toute les parties du monument.

2° *De* 1300 *à* 1400 (2). – La deuxième époque qui comprend tout un siècle est insignifiante dans ses résultats. On ne fit qu'achever les deux dernières travées du chœur et la portion correspondante des ailes.

3° *De* 1400 *à* 1500 (3).—La construction des voûtes du transept et celle des deux premières travées de la nef signalèrent l'épiscopat de Guillaume de la Tour dans la première moitié de ce siècle (4).

Durand la seconde, règne un activité plus grande encore. Chalençon décore le chœur de ses stalles, construit le jubé, les façades latérales avec leurs portes et leurs roses, et jette les fondemens de tout le reste.

4° *De* 1500 *à* 1529. — Les travaux de François d'Estaing remplissent cette période qui fut la dernière de l'architecture ogivale. D'Estaing termina la nef dont les quatre dernières travées restaient encore à faire (5).

(1) Première période de l'architecture gothique ou style ogival à lancettes.

(2) Style rayonnant.

(3) Style flamboyant.

(4) Les deux premières travées de la nef et les deux dernières du chœur, quoique d'âge différent, présentent à peu près les mêmes caractères et paraissent former un tout homogène avec le transept auquel elles se lient.

(5) Une observation est ici nécessaire. L'œuvre n'avançait pas tout

Digitized by Google

poussa la façade occidentale jusques près des combles et fit construire le clocher.

5° *De* 1529 *à* 1560. — A cette dernière époque, qui est celle de la Renaissance, se rapportent quelques travaux d'ornementation intérieure et le couronnement de la façade occidentale par Georges d'Armagnac.

CLOCHER.

Le clocher, placé à l'extrémité du flanc septentrional de l'église, du côté du chœur, s'élève d'abord carré; puis octogone, et se termine à 248 pieds du sol par une tourelle percée à jour, ou lanterne qui contient le timbre de l'horloge et sert de piédestal à une statue colossale de la Vierge.

A partir du sommet du quadrilatère, trois galeries modèles d'élégance ceignent la tour et la divisent en autant d'étages (1), tandis que quatre tourelles dentelées accompagnent jusqu'au sommet la masse principale et se terminent par les grandes figures des quatre Evangélistes.

d'une pièce. Quelquefois les grandes voûtes de la nef étaient jetées que la portion correspondante des collatéraux et des chapelles se trouvait en arrière; aussi la suite chronologique des travaux est telle, qu'il est impossible de leur assigner un ordre de progrès uniforme et régulier.

(1) L'entière tour se divise en cinq étages voûtés :

Le 1er, au niveau du sol, forme la sacristie de l'église;

Le 2e sert de magasin. C'est là qu'on a trouvé le moulin à blé, le four, etc.

Ces deux étages remplissent toute la partie nue ou carrée qui forme la base de la tour.

Le 3e, éclairé par les premières grandes fenêtres, renferme l'horloge;

Le 4e, correspondant à la première galerie, est la chambre des cloches. Ses quatre faces sont percées comme l'étage précédent de 4 grandes baies ogivales.

Le 5e et dernier, marqué par la deuxième galerie, reçoit dans son centre l'escalier de la lanterne. Il est surmonté par la plate-forme et la troisième galerie.

Digitized by Google

L'étage de la première galerie présente sur chacune de ses faces une grande ouverture ogivale décorée avec tout le luxe du style flamboyant. Les étages supérieurs ne sont point ornés avec moins de richesse : ce sont des arcades, des colonnettes, des clochetons, des festons en dentelle, de petits arcs-boutans, des écussons aux nobles armes d'Estaing, des statuettes et mille autres détails de cette architecture fleurie qui fut en vogue au seizième siècle.

Une large plate-forme, couronnée de la troisième et dernière galerie, surmonte l'édifice aux pieds de la pyramide de la Vierge.

A l'intérieur, les cinq étages sont séparés l'un de l'autre par des voûtes très-élevées et d'une noble et sévère simplicité. La tour renferme dans son centre un escalier percé à jour, de 92 pieds d'élévation, et qui s'appuie sur la quatrième voûte.

Le voyageur s'étonne en voyant de loin s'élever au-dessus de notre cité cette magnifique tour qui, depuis trois siècles, semble la protéger de son ombre ; mais lorsque son œil peut examiner de plus près cette masse grandiose aux formes élégantes ; lorsque surtout il peut considérer les dessins si beaux et si gracieux qui la décorent, son attention se perd dans ses replis dentelés, et il ne peut concevoir comment, au fond de nos montagnes, l'art a pu enfanter un pareil chef-d'œuvre.

C'est un des prodiges du moyen-âge, de cette époque féconde en belles créations, où les artistes puisaient leurs inspirations dans le sentiment religieux, où la foi des peuples suppléait à ce qui leur manquait de civilisation et de richesses.

La Cathédrale de Rodez, qui est devenue depuis la révolution propriété de l'état, a été l'objet, dans ces derniers temps, de l'attention spéciale du gouvernement. On a dépensé pour sa restauration des sommes

Digitized by Google

considérables (1), et les travaux, conduits avec autant d'intelligence que de soin par M. Boissonnade, architecte du département, ont fait disparaître les nombreuses dégradations qu'avait subi l'édifice par l'effet du temps et l'incurie des hommes. On peut aujourd'hui citer la Cathédrale de Rodez comme un des monumens gothiques les mieux entretenus du royaume.

---

## APPENDICE.

### INSCRIPTIONS.

Nous n'avons rapporté ci-dessus que les inscriptions des chapelles ; nous réunissons ici séparément toutes celles que l'on voyait gravées sur les autres parties de l'édifice et dont plusieurs ne se retrouvent plus.

(1) TRAVAUX EXTÉRIEURS.

| | |
|---|---|
| Du 8 mai 1824 au 31 décembre 1829, | 42,700 fr. |
| Du 26 juillet 1831 au 31 juillet 1834, | 46,300 |
| Du 17 juin 1831 au 2 mars 1832, | 2,500 |
| | 91,500 |

TRAVAUX INTÉRIEURS.

| | |
|---|---|
| Grille du chœur de 1825 à 1826, | 6,200 |
| Autel du chœur, 1825, | 6,000 |
| Pavé en marbre du sanctuaire, | 2,800 |
| Travaux des chapelles de l'abside du 14 avril 1826 au 20 novembre 1830, | 12,200 |
| Grilles des chapelles de 1826 à 1830 inclus, | 20,900 |
| Travaux intérieurs de maçonnerie du 18 mai 1827 au 2 août 1830, | 4,700 |
| Restauration de l'orgue en 1839, | 23,000 |
| Buffet, | 1,200 |
| | 75,800 fr. |

L'entretien annuel de l'édifice, depuis 1824, coûte 3,000 fr., y compris le salaire d'un gardien, se portant à 200 fr.

Digitized by Google

Sur le tombeau de Bertrand de Chalençon et de Bertrand de Polignac, morts (1) presque en même temps et inhumés l'un à côté de l'autre, sous le jubé du chœur :

PRO R. IN CH.° PATRE BERTRANDO
DE CHALENÇONIO QUI OBIIT 24 MENSIS
OCT. 1501.
HÆC STRUCTURA TEGIT BERTRANDUM; CONDIDIT ILLAM,
ISTIUS ECCLESIÆ TENUIT MODERAMINA PRÆSUL.
IS CASTELLA, DOMOS, VIGIL ET SOLERS REPARAVIT.
HEU! POSTQUAM PIETATIS OPUS PRUDENTER AMAVIT
ET COLUIT MULTIS ANNIS (TESTANTUR EGENI),
PARCA NOCENS RAPUIT; FLEVIT VIRTUTIS AMATOR.
GRESSUS SISTE TUOS, ORES, PENSES QUOQUE TECUM.
EST CALCANDA SEMEL MAGNIS, PARVIS, VIA LETHI.

PRO RDO IN CHRISTO PATRE
D. BERT. DE POLIGNACO EPISCOPO RUTHENENSI:
QUI VIAM CARNIS INGRESSUS EST ANNO 1501, DIE 2 NOVEMB.
CUJUS ANA REQUIESCAT IN PACE.

*Cum traheret Lachesis vitæ predulcia fila*
*Præsulis atque caput redimiret infula clarum*
*Ecclesiæ Ruthenæ, mortis Bertrandus amaris*
*Perfoditur telis, patrui quoque tegitur antro.*
*Corde suo volvant ignobiles et generosi :*
*Parcere parca nequit, rogat ores inclita virtus.*

Ces deux inscriptions n'existent plus aujourd'hui dans la Cathédrale.

Sur une grande plaque en bronze qui recouvrait le tombeau du bienheureux François d'Estaing (2), dans le sanctuaire, au pied du maître-autel.

(1) Le 24 d'octobre et le 2 de novembre 1501.
(2) Mort le 1er de novembre 1529.





OBIIT R. IN CHRISTO PATER

D. D. FRANCISCUS DE STANNO EPISCOPUS RUTHENENSIS,

« *Omnium consensu, ob suas ingentes virtutes, electus olim à magno comitio regis senator, et decretorum doctor Papiensis eximius, vice-legatus in Franciâ et Avenione, anno salutiferæ incarnationis MDXXIX kalendas novembris, quâ die est celebre festum omnium sanctorum; qui ex nobilissimâ familiâ de Stanno etiam Ruthenensi, pro meritis inenarrabilibus, insignitâ et dotatâ stemmatibus et signis regiis ortus. Vixit annos sexaginta novem, in episcopatu octo et viginti. In Christi pauperes liberalissimus, in religione Dei et cultu, die ac nocte pientissimus; in instaurandis et noviter construendis sacris et Deo dicatis templis et aliis suæ ecclesiæ ædibus magnificentissimus; in asservandis ecclesiæ juribus, omnium diligentissimus; et qui neminem verbo aut opere unquam læsit, aut tristem à se discedere permisit. Stylum et leges fori sive curiæ suæ in meliùs reformavit. Præclaras in suâ ecclesiâ tùm pro se, tùm pro defunctis parentibus domesticis et amicis ordinationes, summâ suâ impensâ, fieri curavit. Suam diœcesim et plebem sibi commissam nunquàm deserens, summo omnium desiderio, cœlum, quantùm piè credimus, petiit, suam plebem et suos ferventiùs et propiùs Domino Jesu, suæ pientissimæ matri, sanctis omnibus commendaturus. Faciat Dominus Jesus ut vota nostra, in summam ejus gloriam, suæ immensæ majestati et ineffabili pietate accepta grataque sint* (1). »

(1) Les trois évêques Jacques, François et Bernardin de Corneillan, morts en 1582, 1614 et 1643, furent successivement inhumés dans la même tombe, à côté de celle qu'on avait creusée pour d'Estaing, près de l'autel du sanctuaire; mais aucune épitaphe ne marque aujourd'hui la place où reposent leurs cendres. Il en est de même de Gabriel de Voyer de Paulmy, de Louis-Philippe de Lozignan, morts en 1682 et 1716 et enterrés l'un et l'autre près du même autel, du côté de l'épître, ainsi


Digitized by Google

Sur l'ancien autel du chœur, aujourd'hui abandonné dans la cour de l'évêché :

R. IN CH. P. D. FRACISCUS DE STANO EPS.
RUTHEN ARA. HAC. SOLO. QUO. CERNIS. SUA.
ETIA. OPE. ISTRUCTO. INSITA. PIETISSIE. REGIE.
CELORU. DONO DEDIT. M. D. XXV DE NATALIS
ASSUPTE. VIRGINIS. PERFECTO. OPERE.

Aux quatre angles sont gravées quatre croix environnées chacune d'un cercle de rayons.

On ne peut s'expliquer le triste abandon de cet autel, érigé par le plus illustre de nos évêques et auquel se rattachent tant de pieux souvenirs.

Les inscriptions suivantes furent composées de 1533 à 1562, par Philandrier, chanoine et archidiacre de Rodez, homme très-habile, dit M. de Gaujal, qui, ayant accompagné en Italie le cardinal d'Armagnac, prit à Rome, du célèbre Serlio, des leçons d'architecture et revint les mettre en pratique à Rodez, où il dirigea la construction de plusieurs beaux édifices. Ces inscriptions ont disparu pendant la révolution de 1789, et ne se trouvent plus que dans un ouvrage infiniment rare (1).

On lisait en caractères romains :

1° Sur une table de marbre incrustée dans une colonne près du chœur :

*Franciscus Valesius, rex, P. P. et bonarum litterarum meliorumque artium vindex, cùm Massiliam ad Clementem VII, P. M. magnis itine-*

que de Raymond de Calmont qui, d'après Bonal, reçut, le premier, la sépulture dans le chœur qu'il avait fait construire.

(1) Vie de Philandrier, par Philibert de La Mare.

Philandrier avait composé plusieurs ouvrages dont les principaux sont un commentaire sur Vitruve, estimé de son temps, et un commentaire sur Quintilien.

Digitized by Google

*ribus, gravissimâ anni tempestate contenderet, de summâ rerum collocuturus; quo in congressu initum Catherinæ Mediceæ, Clementis proneptis matrimonium, cum Henrico duce Aurelianensi; Ruthenas, cohortante pontifice Georgio Armagnacio, regio more ingressus est et magnificentissimè exceptus MDXXXIII, nono kal. augusti. Eodem apparatu, altero post die, F. Delfinus atque duces H. Aurelianensis, et Carolus Engolimensis accepti sunt.* »

2° Sur une autre table de marbre placée comme la précédente :

« *Henricus Albertius Navarræ rex et Margarita Valesia conjux, incomparabilis justitiæ, innocentiæ castimoniæ, pietatis et religionis heroïna, pellucidum margaritum, et unicum totius orbis lumen et ornamentum, Ruthenas, splendido ac propè regio apparatu ingressi, et solemni pompâ per urbem devecti, ad aram maximam supplicatum deducti sunt MDXXXV idibus juliis, postridie Georgio Armagnacio inter sacra coronati Ruthenenses comites et salutati.* »

De ces deux inscriptions, la première était destinée à perpétuer le souvenir du passage de François I^er^ à Rodez, la deuxième se rapportait à l'entrée dans la même ville de Henri d'Albret, roi de Navarre et comte de Rodez, avec Marguerite de Valois, sa femme.

Philandrier fut aussi l'auteur des deux fastueuses inscriptions de la Tour occidentale.

Du côté de la place d'Armes, sous les combles :

NOS AUGUSTI SANCTÆ QUÆ CONSECRAT
LOCI SPECIEM MIREMUR (1).

(1) Pour trouver un sens à cette inintelligible inscription, on a proposé de la lire ainsi : « NOS AUGUSTI SANCTÆQUE CONSECRATI LOCI SPECIEM MI-

Digitized by Google

Du côté de l'ancien cimetière :

FACESSANT ÆGYPTIORUM INSANÆ PYRAMIDUM MOLES ;
VALEANT ORBIS MIRACULA.

Sur une des faces du quadrilatère qui sert de base au clocher, à la hauteur de la plate-forme de l'église, on lit, en caractères gothiques, une longue inscription qui rappelle la chute de l'ancien clocher. Elle est renfermée dans un grand cartouche carré, orné des armes de François d'Estaing et des chiffres de Marie :

*Anno ab incarnato verbo 1510, 4° Kalendas mayus, dùm in horologio, in campanarii vertice, reparando faber invigilaret, quodam infelici sidere ardentes prunæ per tabulata, magno ventorum invectu, conjectæ tantùm incitârunt incendium, ut proxima quæque rapientibus flammis, nihil eripi admodùm potuerit. Cùm interim summum campanarii fastigium, colliquatis campanis prolaberetur, quod malum humana diligentia averti non potens omnium ordinum precibus assiduis, productisque cum plurum divorum, tùm sancti Amantii reliquiis, ad cœli imperium furorem posuit. Ignis injuriam præstantissimi hujus Cathedralis canonici ægrè ferentes, campanas multo cum incremento restituerunt. Ad... tam... casu jacturam non maxime efferatur... Franciscus de Stanno Rhutenensium antistes peritissimus, omne... munus capescens sponsæ spiritualis...... cultor magnificus, ædiumque sacrarum sedulus amplificator, ligneum priùs campanile prolapsum, multò augustiùs, maximâ impensâ restauravit. Cujus vertici beatissimæ Virginis Mariæ simulacrum ad fabri inauratum superponi*

REMUR, » Ce qui voudrait dire alors : ADMIRONS LA BEAUTÉ DE CE LIEU AUGUSTE ET CONSACRÉ A LA SAINTE VIERGE.

Digitized by Google

*curavit. His demùm.... peractis, omnium sanctorum die pro festo anno 1529, toti provinciæ juxtà carus.... sui desiderium bonis omnibus juge linquens... beatè ac feliciter obdormivit. Qui legis tu tanti præsulis memoriam recolens apud.... intercessor fieri non nolis, non piguerit devoto pectore dicere requiescat in pace. Amen.*

Sur la plus grande des cloches, dite de Calmont, parce qu'elle avait été donnée par l'évêque de ce nom au treizième siècle :

« *Calmontia vocor, Raymondi Calmontii enim hujus ecclesiæ episcopi partim dono confecta sum anno 1283, et cùm campanili combusta duplicato metallo secundò restituta sum an. 1510; sed denuo dirupta tertio refecta fui anno 1564 et iterùm quarto præsule Jacobo Corneliano anno 1576. Scissa quintò eliquata sum episcopo Francisco Corneliano Jacobi nepote anno 1583; ac denuò attrita sexto restituta fui antistite Bernardino Corneliano Francisci nepote anno 1619; et infrà annum fracta, septimò confecta fui eodem præsule anno 1623, in honorem Jesus et Mariæ.*

Cette cloche, dont l'inscription ci-dessus nous fait connaître les vicissitudes, et que la révolution s'appropria, avait été fondue sept fois et considérablement augmentée. Elle pesait, dit-on, 200 quintaux.

Au sommet de la lanterne qui surmonte la tour, sous les pieds de la Vierge, ce mot trois fois répété : « *Consummatum est* » avec la date 1526.

Sur le timbre de l'horloge, au haut de la tour, les armes de Polignac : fascé d'argent et de gueules de six pièces.

Digitized by Google

### DIMENSIONS DE L'ÉGLISE.

Longueur de l'église : 50 toises ( 97 mètres 45 ).

Largeur de la croisée d'une porte à l'autre : 18 toises 3 pieds ( 36 mètres environ ).

Superficie intérieure : 895 t. 3 pieds carrés ( 1745 mètres environ ).

Hauteur sous les clefs de voûte de la grande nef : 17 toises ( 33 mètres 13 ).

### HAUTEUR DU CLOCHER.

Hauteur totale du clocher depuis le pavé jusqu'à la tête de la statue de la Vierge, d'après M. le professeur Valat : 41 toises 2 pieds ( 80 mètres 56 ou 248 pieds).

| | |
|---|---|
| Hauteur de la lanterne au-dessus de la plate-forme. . . . . . . . . . . . . | 32 pieds. |
| Hauteur de l'escalier à jour dans sa partie inférieure au-dessous de la plate-forme. . . . . . . . . . . . . | 60 |
| Hauteur de la voûte qui supporte l'escalier au-dessus du parvis ou pavé de l'église. . . . . . . . . . . . . . | 156 |
| Total. . . . . | 248 |

La hauteur de la plate-forme de la tour au-dessus du pavé est de 216 pieds.

### DÉVASTATIONS.

Voici la série chronologique des actes de vandalisme révolutionnaire exercés contre la Cathédrale et les autres édifices consacrés au culte. Ils forment le complément de l'histoire de nos églises au dix-huitième siècle.

Le 7 mars 1793, eut lieu, en vertu d'une délibéra-

Digitized by Google

tion de la commune, la première expoliation des églises, et l'on enleva du chœur de la Cathédrale les ornemens en bronze dus à la pieuse munificence de François d'Estaing. Ce fut vers cette époque qu'on abattit solennellement la croix du *Père Honoré*, plantée sur la place d'Armes.

Le 22 novembre de la même année (2 frimaire an 2), l'administration du département, assemblée sous la présidence de Cléophas Périé, délégué du représentant du peuple Taillefer, arrêta que tous les vases sacrés et matières précieuses des églises seraient saisis pour être envoyés à la monnaie.

Le 31 décembre 1793 (11 nivose an 2), église du collége érigée en temple de la Raison.

Le 10 janvier 1794 (21 nivose an 2), la société populaire de Rodez députe à la commune plusieurs de ses membres pour l'inviter à donner un exemple salutaire aux autres districs en faisant abattre les clochers de Rodez. Ce fut alors qu'un membre de l'assemblé, Régis Itié, fit observer « que la tour de la Cathédrale était un beau monument des arts, et qu'elle pouvait devenir un monument national en substituant à la Vierge la statue de la Liberté et remplaçant les quatre Evangélistes par les grandes figures de Marat, Lepelletier et autres martyrs de la révolution. » Cette motion fut goûtée, et l'on dut à son auteur la conservation du monument.

Le 12 janvier 1794 (23 nivose an 2), arrêté de la commune qui ordonne la destruction des croix et de tous les signes extérieurs du culte. L'adjudant-général Lamarque, commandant le département, abattit lui-même la croix du père Bridaine, sur la place de Cité.

Le 31 janvier 1794 (12 pluviose an 2), la Cathédrale est dévastée par le bataillon de la Charente.

Le 1[er] février, l'autorité municipale requiert des

Digitized by Google

ouvriers pour la mutilation des portes et autres ouvrages d'art.

Le 3 du même mois (15 pluviose an 2), le peuple de Rodez, réuni dans le temple de la Raison, renonce solennellement à l'exercice du culte.

Ce fut vers cette époque qu'on établit des ateliers de salpêtre dans l'intérieur des églises. Dans le seul district de Rodez il y eut 42 ateliers.

Le 10 avril 1794 (21 germinal an 2), arrêté du district de Rodez qui ordonne l'enlèvement des boiseries, statues, tableaux des églises, etc., pour être employés à la fabrication du salpêtre.

Autre arrêté du 15 du même mois (26 germinal) qui transfère l'atelier général à l'église Cathédrale.

La Cathédrale fut rendue au culte, par suite du Concordat, vers la fin de 1802. Dès 1800, on avait autorisé l'ouverture d'une église par commune, et la messe se célébrait, à Rodez, dans celle du collège.

### PALAIS ÉPISCOPAL.

L'ancien palais épiscopal, du temps de Raymond de Calmont, au treizième siècle, s'étendait depuis la porte St-Martial (1) jusqu'à la place actuelle de l'Hôtel-de-Ville, occupant transversalement une partie du terrain sur lequel on prolongea depuis la Cathédrale. Il aboutissait, du côté du chapitre, à la maison du chapelain (2) laquelle faisait partie de l'ancien cloître des chanoines. On peut se figurer le plan de cet édifice au moyen d'une ligne qui, passant par la chapelle ac-

(1) La porte St-Martial était contiguë au pavillon actuel du secrétariat qui s'élève près de l'entrée de l'évêché.

(2) La maison du chapelain, ou prêtre desservant la paroisse, occupait l'espace compris entre la Cathédrale et la maison de M. Coste. Cette maison a été démolie pour élargir le passage qui descend à la place d'Armes.

Digitized by Google

tuelle des Cinq-Plaies, se dirigerait, à travers la nef, jusqu'à la *maison Costes*, contre laquelle était bâtie la maison curiale ou du chapelain.

Le palais épiscopal se trouvant réduit au moins des deux tiers par l'aliénation qu'en fit Raymond de Calmont en faveur de la Cathédrale, cet évêque, dit Bosc, acheta, pour y suppléer, d'un gentilhomme de Rodez, nommé Corbières, la tour qui en porte encore le nom avec le terrain sur lequel ses successeurs bâtirent depuis un nouvel évêché et pratiquèrent les jardins et les cours qui en font partie.

Plus d'un siècle devait s'écouler avant que ces projets reçussent leur exécution. Dans l'intervalle, Raymond d'Aigrefeuille (1), pour se mettre en garde contre les Anglais qui menaçaient la province, entoura la cité de fossés et de remparts.

A l'occasion de cette guerre, les habitans de Rodez, mus par un sentiment de méfiance envers un autre évêque, Jean de Cardaillac (2), bâtirent au-dessus de la porte St-Martial un petit fort qui leur donnait la facilité de défendre ce passage et de surveiller l'évêché. C'est sans doute ce qu'on appela la tour du *Guet*.

Enfin, quand le moment d'agrandir la Cathédrale fut venu, Bertrand de Chalençon (3) fit abattre le vieil évêché, comme l'avait autrefois résolu Raymond de Calmont, et n'en conserva que la chapelle qui se trouvait en dehors du plan de la nef. Une porte fut ménagée pour la faire communiquer avec l'église. L'on reconnaît encore à l'irrégularité de l'appareil la place de cette porte qui correspondait à la chapelle des Cinq-Plaies.

Un autre palais fut bâti le long du mur d'enceinte

(1) Evêque en 1349.
(2) Evêque en 1371.
(3) Evêque de 1457 à 1494.

Digitized by Google

de la cité, entre la porte St-Martial et la tour de Corbières, que Guillaume de la Tour avait fait reconstruire en 1445, à cause de son état de délabrement. De nouveaux bâtimens s'élevèrent en même temps du côté de l'église jusqu'à la vieille chapelle qui avait échappé à la démolition.

Cependant « il y eut opposition de la part des consuls qui disaient que la muraille appartenait à la ville et qui alléguaient aussi que, si on bâtissait sur le mur, on ne pourrait faire de ronde. Cette contestation dura jusqu'en 1484 : il paraît néanmoins qu'on avait laissé au devant du palais, depuis la tour de Corbières jusqu'à la tour de St-Martial, une allée ou galerie. Il fut convenu alors qu'en temps de guerre les habitans de la *Cité* passeraient, pour leurs gardes et sentinelles de nuit, sur cette galerie en se servant, pour y arriver, d'une ruelle qui aboutissait, d'un côté, à la rue de Corbières, et de l'autre, dans la cour du palais (1). »

François d'Estaing fit refaire sur la porte St-Martial la tour qu'on appelait la Tour du *Guet* et que depuis on nomma la Tour d'Estaing.

Par cette tour et les bâtimens qui faisaient suite, l'évêque arrivait à sa chapelle domestique et de là pénétrait commodément dans l'église au moyen de la porte dont nous avons déjà parlé.

« Quelque peu de jours après son élection, et tout au commencement du procès que luy intenta Charles de Tournon, son compétiteur, le chapitre fit murer cette porte. Le prétexte était assez plausible, de crainte, disait-on, que les partisans de Charles n'entreprinsent par là de s'emparer de la maison épiscopale ou bien de l'église. Le bon prélat

(1) *Ann. du Rouergue.*

Digitized by Google

ne s'en formalisa pas pour lors, et il attendit jusqu'à l'an 1507, qu'ayant mis, à ses proprés frais, grand nombre d'ouvriers à travailler pour l'achèvement du fond de l'église Cathédrale, il donna l'ordre à son intendant de la r'ouvrir, ce que néanmois le chapitre empêcha, et continua mêmes ses oppositions après son retour d'Avignon. Les nouveaux prétextes étaient tirés du voisinage des appartemens nouveaux de l'évesché, qui joignaient quasi une des grandes portes de l'église et pouvaient aisément s'ouvrir en cet endroit. Il fallut enfin se résoudre à plaider, et l'affaire étant portée au parlement, l'évesque fut maintenu dans son ancienne possession (1). »

La chapelle domestique, d'origine romane et dernier débris de l'ancien palais épiscopal, fut démolie au commencement du dix-septième siècle et remplacée par l'*Officialité*. Sur cet emplacement on a trouvé, dans la terre, des débris de piliers carrés, flanqués de colonnettes rondes.

Après François d'Estaing, la vieille porte St-Martial fut reconstruite par les soins du cardinal d'Armagnac. Le chanoine Philandrier l'embellit dans le goût de la Renaissance, et fit placer à la base des deux pilastres latéraux l'inscription que l'on va lire :

« *Ornamento urbis ac civium oblectamento atque episcopii commoditati Georgius Armagnacus, cardinalis Ruthenensis episcopus, portam hanc non invenustam nec inelegantl specie ut est ingenio ad præclara quæq. Composito cum tecta itione sua impensa extruendam curavit* (2). »

(1) Le père Beau.

(2) Cette belle porte a été abattue en 1825, ainsi que les bâtimens qui s'étendaient jusqu'aux murs de l'église et bornaient à l'ouest la place de l'Evêché.

Digitized by Google

Jacques de Corneillan, à son tour, fit élever la belle terrasse qui existe encore et où l'on peut voir, du côté du Boulevard, une autre inscription du même Philandrier :

« *Jacobus Cornelianus, episcopus Ruthenensis, hoc alioqui pernecessarium opus sculptum quidem illud et expolitum, sed tamen quod nisi magna prope dicam nulla vi labefacturi queat, jussu impensa atque arbitratu illustrissimi cardinalis Armagnaci extruendum curavit.* »

Quelque temps après, et au plus fort des troubles religieux (1), les habitans de Rodez se soulevèrent contre François de Corneillan, autre évêque de la même maison, qu'ils accusaient d'agir dans l'intérêt de la ligue, et ils démolirent de fond en comble son palais épiscopal.

Cet édifice fut rétabli sur un autre plan, et ses principaux embellissemens sont dus à M. de Lusignan.

---

### Eglise de St-Amans.

Sans la façade occidentale de l'édifice et sa lourde ornementation de style moderne, on prendrait aisément cette église pour une construction byzantine. Voûtes, arcades, abside, coupole, colonnes et chapiteaux, tout rappelle les dispositions de cette ancienne architecture. Les arcades ouvertes pour mettre la grande nef en communication avec les nefs latérales sont appuyées sur des colonnes cylindriques dont les chapiteaux historiés annoncent évidemment l'art du onzième siècle. Ce sont des figures en bas-

(1) Août 1589.

Digitized by Google

relief, représentant des scènes variées, des idées bizarres, des monstres, des griffons, des serpens enlacés, ou bien des feuillages fantastiques engencés avec un goût parfait. Le clocher lui-même, sorte de comble en pierres pyramidal et octogone, trouve ses analogues dans les monumens de l'époque éloignée dont nous parlons.

Comment se fait-il donc qu'un édifice bâti en 1758 présente si fidèlement tous les caractères des constructions romanes du onzième siècle ? Le voici : L'architecte bâtit d'après le galbe byzantin qu'il avait sous les yeux ; il étudia soigneusement les formes de l'ancienne église qu'on allait démolir, et en fit revivre toutes les dispositions dans celle dont il dirigea la construction avec autant d'exactitude que d'habileté. Il fit plus : il conserva les anciens matériaux de décor et les fit servir à l'ornementation nouvelle ; tels sont les chapiteaux historiés et symboliques qui portent si bien le cachet de leur âge.

Cet architecte était un capucin (1) de Rodez, nommé Cassanhes, homme de goût et de talent, dont le nom méritait bien d'être tiré de l'oubli où on l'avait laissé jusqu'ici (2).

Une autre question se présente : l'église qui précéda immédiatement celle-ci était-elle matériellement la même que celle qui fut édifiée par St. Amans ou St. Quintien au cinquième siècle ? Bien que cette opinion fût autrefois communément répandue (3), nous ne

(1) Le beau tableau de sainte Thérèse, de la même église, est l'ouvrage d'un autre capucin de Rodez, nommé Jean-André, qui avait été élève de Lebrun.

(2) Le plan en relief, fabriqué par le père Cassanhes, pour servir de modèle au clocher, a été donné au musée de Rodez, par les demoiselles Cassanhes, ses petites nièces.

(3) On donnait généralement alors à la vieille église 1400 ans d'existence.

Digitized by Google

croyons pas pouvoir l'admettre : et d'abord parce que les morceaux sculptés qui ont été conservés de cette église appartiennent sans nul doute à l'époque romane secondaire, c'est-à-dire au onzième siècle; en second lieu, c'est qu'aucun monument religieux du cinquième siècle, du moins en France, comme nous l'avons dit ailleurs, n'est parvenu jusqu'à nous, et que ceux même des siècles suivans sont infiniment rares (1). De toutes ces églises construites au quatrième et cinquième siècles, il ne reste que des souvenirs.

Il est donc très-probable que l'église qui fut démolie en 1752, à cause de son état de délabrement et de vétusté, datait simplement du onzième siècle. Elle avait 700 ans d'existence; l'église primitive comptait 600 ans : c'est une honorable longévité.

On a trouvé, de nos jours, le moyen d'altérer la noble simplicité de cette église. Des badigeonneurs ont jeté à profusion sur ses murs leurs peintures bariolées et de mauvais goût. L'histoire de cette *restauration* mérite d'être connue.

Un homme éminent du pays avait rapporté d'Espagne une *descente de Croix*, tableau précieux dû au pinceau de Velasquez, élève et émule de Murillo. C'était un don du chapitre de Séville, qui voulut témoigner ainsi au fonctionnaire français sa reconnaissance pour les services qu'il en avait reçus.

(1) On ne compte que très-peu d'édifices de ces premiers siècles, encore sont-ils dans un déplorable état de dégradation. Les plus célèbres sont :

L'église de Saint-Jean, à Poitiers. — Sixième siècle.

L'église de la Basse-OEuvre ou ancienne Cathédrale à Beauvais, — Huitième siècle.

L'église de Saint-Jean à Saumur, petite église servant aujourd'hui d'écurie. — Huitième siècle.

L'église de Saint-Martin, à Angers, élevée par l'impératrice Hermengarde au commencement du Neuvième siècle.

L'église du Lion, à Angers. — Dixième siècle.

Digitized by Google

Rentré dans sa patrie, après la guerre, M. V...... offrit son tableau à l'église de St-Amans. Il croyait ne pouvoir mieux assurer sa conservation qu'en le plaçant sous la sauvegarde d'une église.

Quelque temps après, il vint dans l'esprit des administrateurs de faire rafraîchir cet édifice : sa teinte sombre et religieuse attristait leurs regards. Quelqu'un se ressouvint alors du tableau qui gisait modestement dans un coin, et dit que si l'*artiste* chargé du travail voulait l'accepter en paiement, ce serait là une excellente affaire ; que ce tableau passait, à la vérité, pour être d'un bon maître, mais qu il n'était apprécié de personne, tandis que l'église, parée de belles couleurs, flatterait agréablement la vue de tout le monde. On trouva l'idée lumineuse ; en conséquence le marché fut conclu, le tableau pris pour 1,200 francs, et l'église impitoyablement livrée au badigeon. Quelques mois après le Velasquez était revendu douze mille francs.

Il faut convenir que c'est payer bien cher pour gâter un bel édifice et se couvrir de ridicule.

Resterait à raconter maintenant les destinées de cette ancienne église. Ce fut vers l'an 400 et sous le règne de l'empereur Honorius (1) que saint Chamans, plus connu sous le nom de saint Amans, quitta le siège de Lodève pour venir occuper celui de Rodez, sa ville natale. D'après la tradition et la légende, il convertit les Ruthènes idolâtres à la foi chrétienne, éleva à Rodez un temple (2) en l'honneur du vrai Dieu,

(1) Suivant les historiens, Honorius monta sur le trône en 393, et mourut en 423.

(2) Il est prétendu, dans un ancien manuscrit de la vie de saint Amans, cité par Bosc, que cet évêque envoya son diacre Naamas à Rome, pour demander à l'Empereur des architectes d'Italie pour la construction de son église.

Digitized by Google

sous l'invocation de St-Pierre et de St-Paul, et mourut dans un âge très-avancé, laissant après lui une mémoire sainte et vénérée (1).

Le Rouergue, alors sous la domination des empereurs, offrait le mélange bizarre de l'idolâtrie grecque et romaine entée sur les débris des vieilles croyances celtiques, culte méprisé des grands, mais qui avait de profondes racines dans l'esprit du peuple. A Rodez, l'idole du dieu Ruth était adorée avec ferveur. Dans ce culte, analogue à celui de Vénus, on divinisait les passions des sens; on se livrait aux plus honteux écarts. Les Ruthènes affectionnaient leur idole au point de s'armer contre quiconque eût voulu la détruire (2). Ce fut au milieu de ce peuple grossier, ignorant, abruti par la débauche et les superstitions que saint Amans vint porter la divine parole de l'Evangile.

Ecoutons la légende :

« Hors la ville, sur une colonne élevée, était l'idole entourée d'une foule innombrable. Là, pendant que le peuple sacrifie aux démons et que, gorgé de viandes et de vin, il se livre aux chants et aux danses joyeuses, le saint Pontife apparaît et, élevant sa voix, il reproche à tous ces hommes en délire leur impiété, leurs coupables excès. Mais les adorateurs de Ruth étaient intraitables sur l'objet de leurs superstitions ; ils éclatent en murmures contre le prêtre du Christ qui venait troubler les joies de leur fête, et, dans leur fureur, ils s'ébranlent pour lui donner la mort.....

(1) On ne connaît pas l'année fixe de la mort de saint Amans, qui arriva le 4 novembre. On sait seulement, et la légende l'atteste, qu'élevé jeune à l'épiscopat, il parvint jusqu'à une extrême vieillesse, *senio morboque confectus*. Ainsi, il peut avoir vécu jusqu'à l'an 440 ou 450.

(2) *Martyr. Gall.*



Digitized by Google

Amans invoque le ciel et tout-à-coup d'épaisses nubes s'amoncellent, le tonnerre gronde, éclate et l'odieux simulacre tombe en pièces frappé par la foudre. Un fragment est lancé sur les bords de Lauterne, l'autre sur l'Aveyron, un troisième au loin dans la campagne.

La tradition à conservé la mémoire de cet événement. On croit, dit M. de Gaujal, que le simulacre de Ruth fut précipité dans l'Aveyron, et l'on voit sur cette rivière, près Rodez, un pont qui porte le nom de *pont de la Youle*, pont de l'idole (1).

On montre aussi près de la ville une prairie (2) où était, dit-on, placée cette divinité. Enfin, une tapisserie de l'église de St-Amans, et qui semble être du seizième siècle, représente Ruth frappé de la foudre par l'intercession de ce saint évêque. On y voit l'idole sur une colonne, au milieu d'une prairie, tout près de la ville (3). Quoiqu'il en soit du miracle, il est certain que le culte de Ruth existait à Rodez. Ce fait est attesté par trop de monumens pour pouvoir en douter (4), et il n'est pas moins certain que S. Amans appela sur le pays les bienfaits d'une religion nouvelle qui bannit pour toujours les honteux excès de l'idolâtrie.

Parmi une infinité d'autres miracles attribués par les légendaires à ce saint, il n'en est point qui ait eu

(1) Bonal appelle ainsi ce pont, et il explique que c'est à cause de l'idole de Ruth.

(2) Pré dit de la Conque.

(3) Il paraît aussi que Ruth avait un temple dans la ville même, et qu'il était situé sur la place de l'Olmet. (Voir le mémoire de M. de Gaujal sur l'idole gauloise appelée Ruth).

(4) Vie de saint Amans par S. Fortunat de Poitiers, né en 530 — *Propre des Saints* du diocèse de Rodez. — *Chronologia præsulum Lodovensium*. — *Martyr. Gall.*

Digitized by Google

une célébrité plus populaire que l'ascension du ruisseau de Lauterne.

« Dans le temps qu'il parlait un jour aux idolâtres avec toute l'ardeur de son zèle, un des principaux de la ville et des plus obstinés dans le culte des idoles, lui dit publiquement, que s'il faisait venir sur la montagne ce ruisseau qui coule dans la vallée, il renoncerait à sa religion et embrasserait celle de Jésus-Christ. Le saint évêque accepte la proposition et ose promettre le miracle. Il invoque le Tout-Puissant, il le conjure de lui accorder l'effet de ses promesses et de soutenir par un prodige éclatant la cause qu'il défend et qui n'est autre chose que la sienne. La prière d'Amans n'est pas plutôt finie, que ce ruisseau, se détournant de son cours ordinaire, monte par les ordres du saint jusqu'au sommet du monticule sur lequel la ville est située, coule à ses pieds, arrose ceux du peuple qui en est stupéfait, et soumis à un nouveau commandement de l'évêque, il descend dans la plaine et va reprendre son lit. A la vue d'un miracle si surprenant, ceux qui en sont les témoins rendent gloire au dieu d'Amans et abandonnent leurs superstitions (1). »

Il y avait autrefois dans l'église de St-Amans une chapelle de *St-Hamnerat*, puissant seigneur du pays, contemporain de saint Amans et l'un des plus intraitables ennemis de la religion nouvelle, mais qui, vaincu par tous les prodiges dont il fut le témoin, finit par demander le baptême et couronna par une sainte mort une vie consacrée à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. On avait conservé dans le trésor de l'église des reliques de ce saint personnage.

Saint Amans ne fit pas seulement des miracles pen-

(1) Vie de saint Amans, Rodez, 1750.

Digitized by Google

dant sa vie ; ses historiens en racontent un grand nombre opérés par son intercession après qu'il eut quitté la terre.

« Dans la même année, disent-ils, que saint Quintien fit la translation des sacrés ossemens de son prédécesseur, un prince, nommé Marian, vint avec une nombreuse armée assiéger Rodez pour s'en rendre le maître. Le siége fut long, et la ville se trouvant étroitement bloquée, les vivres y manquèrent. Les habitans furent réduits à la faim et au désespoir. Dans cette affreuse extrémité, ils ont recours à saint Amans, se prosternent au pied de son tombeau et le conjurent avec larmes de les délivrer par sa protection du triste état où ils se trouvent. Cette prière n'est pas plus tôt finie, qu'ils éprouvent le pouvoir du saint qu'ils ont imploré. Ils font tout de suite une sortie sur les ennemis, portant l'étendard du saint évêque, où son image est empreinte ; et la vue de cette image cause une si grande frayeur dans le cœur des assiégeans que, sans combattre, ils prennent honteusement la fuite et portent au loin la nouvelle de leur défaite (1) ».

Il est fâcheux de ne point trouver dans ces récits des détails plus circonstanciés qui auraient pu jeter du jour sur l'histoire civile de l'époque.

Quelques-uns prétendent que saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, prêcha le premier l'Evangile chez les Ruthènes vers l'an 250 ; qu'il fonda dans leur pays deux églises, l'une à Rodez, l'autre à Ceignac, et qu'après avoir confié le gouvernement spirituel de la province à un évêque nommé Julianus, il alla continuer sa mission apostolique dans les autres villes d'Aquitaine. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette version, c'est le nombre des chrétiens qui, avant l'ar-

(1) Vie de saint Amans.

rivée de saint Amans, vivaient en communauté dans le désert de Conques. La légende de saint Amans dit aussi qu'en arrivant à Rodez ce dernier trouva cette église en *très-mauvais état et dans une extrême désolation*, d'où on peut induire qu'elle avait déjà été fondée précédemment.

Le Bréviaire du diocèse dit que Martial avait établi à Rodez et à Bordeaux des évêques illustres par leur doctrine et leur sainteté, et le *Propre* ajoute qu'après avoir fondé l'église de Limoges, il vint en Rouergue où il prêcha le premier l'Évangile et bâtit une église ou chapelle en l'honneur de Marie (1).

Comme ce saint évêque est plus connu par la tradition que par l'histoire ; plusieurs l'ont confondu avec un autre Martial, l'un des 72 disciples, qu'ils font venir dans les Gaules l'an 40 de Jésus-Christ.

Dominici, historien du Quercy, vivant en 1642, dit, après Lacroix et Maleville : « C'est la croyance commune que saint Martial, un des 72 disciples de Jésus-Christ, fust le premier qui annonça la parole de son maître dans la ville de Caors, et dédia l'église principale à saint Estienne. Elle n'est pas seulement fondée sur la seconde épître de ce saint apostre, que quelques-uns estiment suspecte, mais encore sur la tradition et anciennes chartes de plusieurs églises, comme celle de Limoges, où les actes de sa vie se trouvent ; le Légendaire de la ville de Caors, qui le déclare aussi, *et plus particulièrement les mémoires de*

(1) *Hinc Ruthenam pervenit, ubi primus fidei christianæ elementa tradidit, templumque in honorem beatæ Mariæ Virginis dedicavit, quod sacris pignoribus ejusdem Virginis, quæ usque in hodiernum diem in ecclesiâ cathedrali asservantur, ditavit.*

*Ruthena christiana aput Bonal.* — Vie de saint Martial tirée des arc. de l'Église de Limoges. — Anciens manuscrits de l'église Cathédrale de Rodez. — Hist. de l'église de Ceignac. — Légendes de saint Martial et de saint Amans dans le *Propre du diocèse.*



*l'église Notre-Dame de Rhodes*, qui marquent qu'il fit présent du sang du premier martyr à Tholose, Bourges, Caors, Limoges, Agen, etc. (1) »

Tillemont, Baillet, Fleuri, les auteurs de l'histoire générale de l'Eglise, etc., rejettent cette version comme une fable (2). Ce fut, d'après eux, sous l'empire de Dèce, vers l'an 249, que le pape saint Fabien envoya dans les Gaules saint Martial et six autres évêques (3), tant pour secourir les anciennes églises que pour en établir de nouvelles. « Cet homme apostolique, disent-ils, se rendit des plus célèbres par toute la Gaule, et l'on mit son nom dans les litanies avec ceux des Apôtres, distinction qu'il mérita par ses travaux apostoliques, mais non pour avoir été un des premiers disciples du Verbe fait chair, comme on l'a faussement prétendu. »

Quoiqu'il en soit, les Ruthènes étaient retombés dans l'idolâtrie, et saint Amans eut la gloire de les ramener au culte du vrai Dieu.

Eustache succéda à saint Amans. Il était évêque en 451, car il souscrivit cette année la lettre synodiale écrite d'Arles au pape Léon-le-Grand par les évêques des Gaules. A cette époque, les événemens se pressaient en Occident. L'empire romain, entamé de toutes parts, tombait en ruines. Les races franques, aux rois chevelus, campaient en-deçà du Rhin. Les Goths avaient envahi le midi de l'Europe, et les belles pro-

(1) Les mémoires de l'église Cathédrale de Rodez ajoutent que les reliques trouvées au treizième siècle, par Raymond de Calmont, dans l'autel de Deusdedit, avaient été apportées à Rodez par ce saint.

(1) Ces écrivains s'appuient principalement sur l'autorité de Grégoire de Tours.

(2) Les six autres évêques envoyés dans les Gaules avec Martial, par le pape Fabien, pour y apporter la lumière évangélique, furent, selon Grégoire de Tours, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Denys de Paris, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse et Austremoine d'Auvergne.

Digitized by Google

vinces de l'Aquitaine étaient devenues leur proie. Ces peuples qui étaient ariens persécutèrent cruellement les catholiques. Eustache fut enveloppé dans le carnage que fit des évêques le roi visigoth Euric, en 475, et son église fut ruinée (1). Les Ruthénois, constans dans la foi que leur avait inspirée saint Amans, la réparèrent bientôt après. Mais la persécution fut si violente (2) que la plupart des sièges d'Aquitaine demeurèrent vacans. Celui de Rodez fut du nombre. Dans leur détresse, les habitans s'adressent à Sydonius Apollinaris, évêque de Clermont; ils le conjurent de venir consacrer l'église à laquelle ils venaient de mettre la dernière main, malgré les troubles qui n'avaient point encore cessé.

Nous avons la lettre (3) que cet évêque écrivit à Elaphius, prêtre ou diacre de Rodez, dans laquelle il lui disait « que, malgré la rigueur de la saison, et la difficulté des chemins, il se rendra à Rodez vers la fin de l'automne pour consacrer le baptistaire qu'on travaille à bâtir depuis long-temps et qui vient enfin d'être terminé (4) : *nam Baptistarium quod olim fabricamini scribitis jàm posse consecrari*, et il loue le zèle des habitans de Rodez d'avoir achevé cet ouvrage, tandis que partout ailleurs, loin de bâtir de nouvelles églises, on s'acharnait à démolir les unes et on n'osait pas même réparer celles qui étaient déjà faites. »

On sait que la paix fut rendue à l'église par Alaric,

(1) Syd. Apol., livre 7, Epître 6.

(2) Les écrivains du temps comparent les maux de l'église à cette époque, avec ceux qu'elle endura sous l'empereur Dioclétien.

(3) Liv. 4, Ep. 15.

(4) Ceci doit s'entendre de l'église commencée par saint Amans et qui ne fut terminée qu'après lui. Ces termes de la lettre de Sidonius, *quod olim fabricamini*, marquent un ouvrage qui a duré long-temps ou tout au moins qu'on avait commencé depuis long-temps et qui semble avoir été interrompu, et cette interruption s'explique par les troubles où était alors plongée l'Aquitaine.

Digitized by Google

fils d'Euric, dont les historiens fixent la mort à l'année 485.

Cependant le sacre de saint Quintien, successeur de saint Eustache, n'eut lieu qu'en 502.

Quintien, Africain d'origine, était, au rapport de Victor d'Utique, neveu de Fauste, célèbre évêque de Carthage et du nombre de ces nobles exilés que la persécution des Vandales força de passer dans les Gaules.

Ce fut sous son épiscopat que l'église de Rodez, d'abord dédiée à St-Pierre et à St-Paul, passa sous l'invocation de St-Amans.

Grégoire de Tours raconte que Quintien, frappé des miracles qui s'opéraient tous les jours sur le tombeau du saint évêque, et ne pouvant souffrir que ses cendres précieuses fussent renfermées dans un lieu peu décent, s'empressa d'élever et de faire bâtir à leur honneur un magnifique mausolée. Il invita pour cette translation les évêques voisins; il convoqua tous les abbés et le clergé de son diocèse et, pour rendre la fête plus solennelle, il choisit le 29 de juin, jour où l'église honorait dès lors les apôtres St Pierre et St Paul. Le concours du peuple y fut si grand qu'à peine la ville pouvait le contenir. Quintien ouvrit, en présence de la foule assemblée, le tombeau de son prédécesseur, d'où s'exhala, dit la légende, l'odeur la plus suave; on porta dans toute la ville ces sacrées reliques au milieu des chants d'allégresse et dans les transports d'une sainte ferveur qu'inspirait la vue des miracles opérés sur le tombeau du saint (1). Elles furent ensuite placées dans la basilique qu'on avait richement décorée pour les recevoir (2).

(1) *In Basilicam magnificè ornatam. Greg. Turon.*

(2) Grégoire de Tours, qui parle de cette translation, en rapporte un en particulier, dont tout le monde, dit-il, fut témoin. L'abbé de saint

Cette église ne peut être que celle qui existait déjà, à moins de dire, en suivant la légende de ce saint, qu'elle fut alors bâtie : *novam in ejus honorem basilicam ædificavit et exornavit.* Mais on ne croit pas devoir suivre là-dessus l'autorité de la légende. Il n'est pas à présumer que si Quintien eût fait bâtir cette église en l'honneur de saint Amans, il l'eût dédié à d'autres qu'à lui. Or, toute la tradition nous apprend qu'elle était sous l'invocation de St-Pierre et de St-Paul. Aussi Grégoire de Tours ne dit pas qu'il fit bâtir une nouvelle église pour ce saint, mais seulement qu'il fit transporter ses reliques dans une église magnifiquement ornée. Il put, tout au plus, faire mieux décorer cette église, ou, ce qui est encore plus probable, y faire dresser un autel ou mausolée pour y déposer ces saintes reliques, et c'est ce qu'insinue la légende de la translation de St. Amans dont voici les termes :

*Cum beatus Quintianus ad sedem Ruthenensem assumptus fuisset crebris divi Amantii miraculis permotus, ejusque reliquias in abjectiori loco repositas perpiciens, illas honorabiliùs, et in eminentiori loco collocare sibi proposuit.* Par où il semble qu'il ne fit que les tirer d'un lieu bas et peu décent pour les metttre dans un autel plus élevé, mais toujours dans la même église. Et pour confirmer davantage cette opinion, nous n'avons qu'à voir la suite de la légende qui semble avoir été faite pour contredire ce qui est rapporté dans l'autre légende du jour de la fête. Nous y trouverons que ce fut

Paul de Narbonne, nommé Maturius, qui était venu à cette fête, dans le temps qu'il aidait à élever le tombeau d'où l'on sortait les cendres de saint Amans, fut tellement pressé par la foule, qu'un de ses bras se fracassa, et qu'il fut sur le point d'être étouffé. Mais ayant invoqué ce grand saint, il obtint tout d'abord et la guérison de son bras et la liberté de respirer. *Sed implorato divi Amantii auxilio, brachii solidatem, et ab omni pressurâ liberationem obtinuit.*

seulement une chapelle et un beau mausolée que Quintien fit dresser à l'honneur de saint Amans.

*His peractis in sacello decenter præparato, splendidissimoque mausoleo ornato reserantur.....*

L'ancien manuscrit de la vie de saint Amans déjà cité nous apprend que cette translation fut faite l'année avant que Quintien fût chassé de Rodez, à l'occasion d'une sédition, et par conséquent l'an 506, puisque l'exil de cet évêque eut lieu en 507.

Cette époque est importante, car elle se lie à un des événemens les plus mémorables de l'histoire des Francs : nous voulons parler de la bataille de Vouillé. Clovis, instruit de l'indigne traitement que venait d'éprouver Quintien de la part des Visigoths, sentit allumer tout son courroux. « Je ne puis souffrir, s'écria-t-il, que ces Ariens tiennent plus long-temps une partie des Gaules. Marchons contre eux et réduisons ce beau pays (1). »

Il s'avança contre eux, en effet, et la victoire célèbre qu'il remporta sur les bords de la Loire décida des destinées du Midi de la France.

Cependant une église plus vaste s'élevait dans la cité des Ruthènes. L'évêque Dalmatius, successeur de Quintien, avait entrepris sa construction au commencement du sixième siècle, mais il ne l'acheva point, comme nous l'apprend l'historien des Gaules (2).

Elle fut terminée cent ans après par Deusdedit, et on croit que ce fut celui-ci qui y transféra le siège épiscopal, qui jusque-là avait été dans l'église primitive où se trouvaient les tombeaux des premiers évêques.

L'église de Saint-Amans devint alors, ou du moins

(1) *Greg. Tur.*, l. 2, ch. 27.
(1) Grég. de Tours, *Histoire des Francs*, liv. 5, t. 1.

Digitized by Google

peu de temps après, un monastère de religieux Augustins, et fut soumise à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun.

Plusieurs siècles s'écoulèrent sans apporter de changement dans l'état constitutif de cette église, sinon qu'elle eut à subir sans doute sa part des vicissitudes amenées par la guerre, les troubles, les invasions des barbares, les malheurs sans nombre qui accablèrent pendant si long-temps le pays. Mais l'histoire et la tradition sont muettes sur ce point.

Quand le onzième siècle s'ouvrit, la société entière se ressentait de cette vie aventureuse qu'elle venait de mener au milieu de tant d'agitations et de périls. L'esprit d'indépendance et de désordre régnait encore, et les clercs n'en étaient point exempts. Dans plus d'une enceinte claustrale, les moines se livraient à toutes les licences de la vie féodale; les uns chassaient, les autres posaient le casque sur leur front tonsuré; l'état monastique avait ses débauches, ses fêtes où le vin coulait à pleins bords au milieu de folles joies : écoutez les plaintes de l'évêque Pontius éclatant contre les débordemens des religieux de St-Amans (1) : « Ils sont depuis long-temps sans religion ni service divin; les abbés, dans leur folie et leur orgueil, ressemblent plutôt à des apostats qu'à des ministres du Christ, à des gens de guerre qu'à des clercs; ils emploient le patrimoine de l'église à des usages profanes ou le gaspillent au profit de leurs familles; ils foulent aux pieds les devoirs les plus sacrés! » Il fallait mettre fin à ces scandales; mais comment faire? Les moines, sourds à la voix de leur évêque, continuaient leurs débauches, Un parti nombreux les soutenaient dans

(1) Décret de Pons d'Etienne, en 1082.

Digitized by Google

la ville, et le puissant comte Raymond (1) leur prêtait son appui.

Dans ce temps vivait un homme dont la sainte renommée s'étendait au loin ; c'était Gausbert, fondateur et premier abbé du monastère de Montsalvy, auquel l'église a décerné après sa mort cette couronne d'immortalité bienheureuse qu'elle réserve à ceux de ses membres qui s'en rendent dignes par leurs vertus. L'évêque Pontius désespérant d'opérer par lui-même la salutaire réforme qu'il désirait avec tant d'ardeur, appela l'abbé de Montsalvy. Il pensait que l'autorité de son nom et plus encore de ses exemples ferait impression sur les moines rebelles. Gausbert se rendit donc aux vœux de l'évêque ; quand il arriva à Rodez, une horrible confusion régnait dans la ville ; et l'exaspération des habitans était telle qu'ayant pris parti, les uns pour la réforme, les autres pour les moines ; ils étaient sur le point d'en venir aux mains. Gausbert calma d'abord cette effervescence (2), puis il s'attacha à gagner l'esprit du comte, et il sut si bien faire qu'il parvint bientôt à détacher ce redoutable seigneur de la ligue impie dont il faisait la principale force. Raymond voulut même que le pieux abbé prît le gouvernement du monastère de St-Amans et devînt le restaurateur de sa discipline. Mais ici l'entreprise du saint homme échoua ; les moines endurcis persévérèrent dans leurs égaremens et méprisèrent sa parole. Quelques-uns d'entre eux même, pour s'affranchir de ses importunes admonitions, conçurent l'exécrable projet d'attenter à ses jours.

(1) Raymond de Saint-Gilles, comte de Rouergue et de Toulouse, après la mort de son frère aîné.

(2) On lit dans la légende de saint Gausbert : « *Multa miracula fecit præcipuè Ruthenis ad seditionem motam in civitate ubi eam sedavit suis precibus et orationibus.* »

Digitized by Google

Gausbert sortit alors de cette maison coupable, *en secouant la poussière de ses pieds*, et quittant la ville, il se rendit à Conques où l'évêque de Die, cardinal de l'église romaine et légat du St-Siège, venait d'arriver. Après avoir épanché dans le sein du prélat l'amertume dont son cœur était abreuvé, il rentra dans son monastère, accompagné de Bernard de Rodez, le seul d'entre ces moines insolens qui eût ouvert son cœur au repentir (1).

Le légat accourut à Rodez où, après quelques tentatives infructueuses pour ramener les religieux au devoir, il finit par lancer contre eux les foudres de l'église. Pontius, de son côté, les expulsa du monastère et appela à leur place les Bénédictins de St-Victor de Marseille qui vivaient dans une grande régularité.

Les Augustins essayèrent bien encore d'opposer de la résistance; mais le grand coup leur était porté: l'excommunication du légat avait anéanti leur pouvoir; leurs plus chauds partisans s'éloignaient d'eux avec horreur; il ne leur restait qu'à s'humilier et faire pénitence.

Un événement inattendu apporta dans la position des moines déchus un changement qu'il ne leur était plus permis d'espérer. Pontius se démit de son évêché. Alors quelques seigneurs, touchés de l'extrême infortune des religieux de St-Amans et peut-être de leur repentir, intercédèrent pour eux auprès d'Adhémar, nouvel évêque, qui se laissa fléchir. Il les agrégea aux chanoines de son église métropolitaine qui demandaient eux-mêmes d'embrasser la règle de St.-Augustin (2); et tous se renfermèrent dans le même cloître pour y vivre en commun.

(1) Bernard devint abbé de Montsalvy après Gausbert, et laissa comme lui une réputation de sainteté.

(2) Bulle d'Urbain II, 1099.

Vers la fin du treizième siècle, des chanoines séculiers furent associés aux religieux de St.-Amans et l'on permit aussi aux prêtres, habitans du Bourg, l'entrée de l'église, pour assister aux neuvaines, sépultures, anniversaires et faire des absoutes sur les tombeaux.

Les modestes Bénédictins, fidèles à l'esprit de leur règle, restèrent paisibles possesseurs de cette église jusqu'à l'époque de sa sécularisation, en 1759. La cure avait été instituée le 18 janvier 1626, sur la présentation du prieur.

La vieille église, qui menaçait ruine, fut démolie en 1752 et la première pierre (1) de la nouvelle posée et solennellement bénie par M. de Cabrières, archidiacre de la Cathédrale et prieur de St.-Amans, le 17 avril 1758. On y plaça une médaille qui portait d'une côté ces mots :

« *J. M. J. Hoc templum D. Amantii Dic.^m seculo V. constructum anno 1758 reedificatum fuit Reg. Ludovico XV. Ant. de Chaumont de la Galinière pro.ciæ præfecto Josepho de Seguret in curiâ præsidiali preside togatoq. seneschallo urbis consulibus Joanne Francisco Boisse in eâdem curiâ consiliario, nec non regio procuratore et Francisco Chaubard, cive mercatore, Joannis Antonii Riols, civis hujus ædificii thesaurarii curâ.* »

Et de l'autre :

« *Hoc templum D. Amantio Dic.^m seculo.^n constructum anno 1758 fuit reedificatum Reg. Ludovico XV. episcopo Ruthenarum Carlo de Grimaldi d'Antibes è principibus monaco Antonio Gaspardo*

(1) Aux fondemens du premier pilier du chœur, du côté du midi.

Digitized by Google

*de Oubrières, ecclesiæ Cathedralis archidiacono; hujus et vero priore et Joanne Boisse Rectore.* »

Douze ans après, le nouveau temple recevait sa consécration. Ce fut une belle scène de la vie religieuse du moyen-âge au milieu du dix-huitième siècle. Cette imposante cérémonie, qui met en action les antiques formules au moyen desquelles nos pères symbolisaient leur foi, est devenue aujourd'hui fort rare. De toutes les églises, même bâties dans les derniers temps, très-peu ont été consacrées; la plupart ne sont que bénites. Nous allons en offrir ici les principaux détails d'après un document authentique qui nous a été communiqué.

C'était le huitième jour du mois de septembre 1764; le soleil s'était levé brillant et pur pour éclairer l'auguste cérémonie qui allait s'accomplir. Un peuple nombreux, accouru des contrées voisines, bruissait autour du temple comme les flots d'une mer doucement agitée par la brise du nord, et attendait avec une pieuse curiosité le touchant spectacle.

Cependant, à quelques pas de l'entrée de l'église, était dressé pour le pontife consécrateur un prie-Dieu magnifiquement drapé, à côté duquel une table présentait et l'eau lustrale des saintes purifications, et le chêne mystérieux, et l'encens des sacrifices. Les portes de la basilique étaient ouvertes à deux battans. Un silence profond et solennel régnait dans son enceinte et l'œil n'y apercevait aucun être vivant. L'autel était dénudé; une énorme croix tracée sur les dalles de la nef, étendait mystérieusement ses bras vers les quatre coins de l'édifice; on voyait fraîchement peintes sur les demi-colonnes adossées au mur douze croix entourées d'un cercle, six à droite et six à gauche; chacune d'elles était surmontée d'un flambeau allumé.

Tout était prêt; on n'attendait plus que le pontife :

Digitized by Google

il parut enfin (1) et s'avança, plein de la douce majesté des mystères qu'il allait accomplir, précédé et escorté d'un clergé nombreux. Après avoir adressé à Dieu une courte prière, il se dirigea avec ses ministres vers l'église dont les portes venaient de se fermer. Un diacre seul était resté dans l'intérieur ; c'est là, qu'après avoir invoqué l'assistance de la glorieuse Trinité, il s'écria :

« Grand Dieu, féconde de ton divin concours l'œuvre sainte que tu nous inspires ; avec toi commencée, qu'elle s'achève aussi par toi ! »

Il dit, et fléchit humblement le genou. Soudain des voix éclatantes entonnèrent la litanie sacrée, où vivent à jamais, *dans une mémoire éternelle*, les justes, amis de Dieu. La cour céleste est invitée tout entière à favoriser de ses bénignes influences l'acte solennel qui va s'opérer sur la terre. Les chants s'arrêtent. Le pontife se lève pour faire, au milieu des exorcismes et des supplications, ce puissant mélange d'eau et de sel, que l'église emploie dans ses purifications.

Et bientôt, le voila qui s'avance, précédé des acolythes portant des flambeaux ; et, presque débordé par les flots pressés de la multitude, il se dirige sur la droite du temple et répand sur les murs l'eau de sanctification. Cependant le chœur des prêtres chante :

« La maison du Seigneur est bâtie sur le sommet des monts ; elle s'est élevée sur les collines. Toutes les nations y accourent et disent : gloire à toi, Seigneur ! etc. »

Le pontife reparaît, entouré du même cortége, au côté gauche de l'édifice. Ses pas s'arrêtent en face des portes fermées.

« Prions, mes frères, dit-il. »

(1) M. de Grimaldi.

Bientôt le prélat frappe de sa crosse pastorale les battans sonores de la porte. Cependant la porte demeure fermée. Seulement la voix du diacre, resté seul au fond du sanctuaire, fait entendre quelques paroles. L'évêque se remet en marche avec sa suite nombreuse et fait une seconde et une troisième fois le tour extérieur de l'église, arrosant toujours les murs avec l'eau sainte, et frappant, après chaque tour, à la porte de l'église avec son bâton d'or.

La porte s'ouvre enfin, et le pontife, avant de passer outre, trace sur le seuil, avec son bâton pastoral, le signe mystérieux de la croix. En même temps ses lèvres murmurent un vers antique dont plus d'une fois l'enfer éprouva la puissance :

*En Christi signum, fugiant stratagemata cuncta.*

Mais déjà elle s'est refermée, et l'évêque est entré seul avec les clercs qui doivent l'assister, et le chœur qui doit faire entendre les cantiques sacrés. Le peuple et le reste du clergé attendront, dans le silence, l'accomplissement des mystères.

Pendant que des voix mélodieuses et retentissantes chantent le salut de paix, le pontife consécrateur poursuit le drame liturgique. (1) Dans la croix peinte sur les dalles il trace avec sa crosse pastorale toutes les lettres des deux alphabets grec et romain qu'il entremêle d'une manière mystérieuse et significative ; quand, par intervalles, les chants mystiques s'interrompent, sa voix grave et solennelle fait monter

(1) Il faudrait avoir exploré tout ce qu'il y a de grandeur et de génie dans les antiques trésors de la liturgie chrétienne pour posséder la clef de ces mystiques énigmes. Les auteurs du moyen-âge avaient recueilli les traditions de l'église sur cette matière, et la science liturgique était alors bien comprise et en grand honneur, tandis que, de nos jours, il faut bien le dire, elle est grandement négligée.

vers le ciel une prière fervente. Les chants continuent et le prélat va bénir l'autel, la table de communion, etc. Bientôt il revient à la porte de l'église qu'il oint du chrême sacré; puis il fait ouvrir les deux battans, et la foule se précipite sur ses pas aux accens vibrans des cantiques du poète de Solyme. Il se dirige ensuite, toujours suivi de ses ministres et du chœur des prêtres, vers les croix empreintes sur les colonnes. Il les oint successivement du chrême saint, tandis que des voix d'élite font retentir les voûtes du temple sanctifié des chants de la joie et de la reconnaissance. La cérémonie se termina par la messe pontificale.

Dès 1750, le service de la paroisse avait été changé à l'église du séminaire et les reliques des saints transférées au couvent des Cordeliers.

On voit aux archives de l'Hôtel-de-Ville plusieurs procès-verbaux très-circonstanciés de cette dernière cérémonie qui excita au plus haut degré l'intérêt des Ruthénois, tant à cause de la vénération que leur inspirait la mémoire de leurs premiers évêques que de la richesse des reliquaires qui en contenaient les précieux débris. Mais pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est bon de revenir un instant vers le passé.

Saint Amans, comme on sait, fut inhumé dans la basilique qu'il avait fondée. Nous avons déjà parlé de la solennelle translation de ses reliques en l'année 506. Le lieu où saint Quintien les avait placées se trouvant dans la suite trop étroit pour le grand nombre de personnes qui venaient de tous côtés dans le dessein de les honorer, l'histoire de l'église de Rodez marque qu'on les transféra de nouveau et avec beaucoup de solennité dans une chapelle plus basse, mais plus vaste, dans laquelle on mit en même temps les corps de saint Dalmas, évêque de Rodez, et de S. Naamas, qui avait été diacre de St-Amans. On ne sait point l'année de cette seconde translation.

Depuis cette époque, les évêques de Rodez se sont fait un devoir de conserver avec soin ces sacrées dépouilles, qu'ils ont toujours regardées comme l'ornement de leur église et comme son plus précieux dépôt. Toutefois une pieuse curiosité les fit visiter de bonne heure, et l'intérêt de leur conservation voulut qu'on les changeât plus d'une fois de place.

Un document historique nous apprend qu'en 1398 le comte Bernard d'Armagnac, connétable de France, légua dans son testatament, à l'église de St-Amans, une châsse en argent pour enfermer le corps de cet évêque.

Des pièces authentiques, trouvées dans les tombeaux où étaient renfermées ces reliques, prouvent qu'elles furent vérifiées successivement par Guillaume de la Tour, Georges d'Armagnac, Bernardin de Corneillan, Ardouin de Pérefixe, Gabriel de Paulmy et François de Lusignan.

La visite du cardinal d'Armagnac eut lieu le 5 novembre 1551, en présence des consuls et de toute la population assemblée. Dans le tombeau de S. Dalmas, à la chapelle de ce nom, on trouva ces mots gravés sur une plaque en plomb : « *Hic requiescunt sacra membra beati Dalmasy, Ruthenensis episcop. feliciter.* » Une grande partie du squelette était conservée; on enleva la tête du saint pour la mettre dans une châsse en argent. Un parchemin relatant les détails de cette cérémonie fut laissé dans le sépulcre.

Le 11 décembre 1673, l'évêque de Paulmy fit transférer les restes du corps dans une chapelle, à côté de celui de saint Naamas, derrière le maître-autel, et le tombeau qui les avait contenus jusque-là fut déposé près du bénitier, sur un autre tombeau « qu'on disait avoir été celui de saint Amans. »

Enfin, en 1699, M. de Lusignan, voyant que toutes ces reliques étaient dans un lieu trop humide, jugea

Digitized by Google

à propos de les renfermer dans la muraille de la chapelle appelée chapelle des Corps-Saints, où il transféra aussi le corps de saint Eustache, deuxième évêque de Rodez et martyr. C'est là qu'elles restèrent jusqu'à la démolition de l'église.

D'après un inventaire fait en 1699, on voyait à cette époque, dans le sanctuaire au-dessus du grand autel : « La châsse de saint Amans d'argent surdoré, assise sur quatre lions d'argent massif, à la tête de laquelle châsse est la tête dudit Sainct couverte d'un taffetas rouge, et ornée d'une mitre parsemée de pierreries. »

Les détails de ces diverses visites ou translations se trouvent minutieusement relatés dans le procès-verbal de 1750 dont nous allons présenter un extrait.

« M. Laumière, prêtre, chanoine de l'église Cathédrale, chargé par M. de Grimaldi de retirer les reliques de l'église de St-Amans, s'y transporta le 30 du mois de décembre 1750. Dans la chapelle dite des Corps-Saints, située derrière le maître-autel, se trouvaient deux tombeaux placés sous une voûte et élevés de terre d'environ cinq pieds, soutenus de deux colonnes de bois cannelées et peintes, les deux tombeaux revêtus d'une menuiserie dorée. Le chanoine délégué fit ouvrir d'abord celui du côté de l'épître. Il y trouva un cercueil de plomb scellé en quatre endroits et au dessus duquel étaient empreintes, d'un côté, les armes de la ville de Rodez, avec l'inscription : *Ora pro nobis*, 1551, et de l'autre, celles du comte d'Armagnac, et à quelque distance celles du cardinal d'Armagnac, avec ces mots : *Sancti Dalmatii*. Sur le devant du cercueil on lisait : *Per dominum. venerendum reverendissimum cardinalem Georgium d'Armagnaco*. Et plus bas : *DD. ep. Rath.* ; à l'autre face : *Hic jacet conditum corpus SS. præsulis Dalmatii hujus urbis antistitis*. Toutes ces inscriptions en lettres gothiques.

Digitized by Google

Dans l'autre tombeau, placé du côté de l'Evangile, on découvrit un autre cercueil de plomb portant ces mots au-dessus du couvercle : *Corpus B. Naamatii*, lequel cercueil était lié d'un ruban noir avec deux cachets en cire rouge. L'abbé Laumière fit transporter ces deux cercueils dans la sacristie. Le jour suivant, 31 décembre, l'évêque se rendit dans cette église à la tête de son clergé pour vérifier les cercueils.

Dans celui de saint Dalmas, on trouva plusieurs ossemens des bras, des jambes et autres parties du corps enveloppés d'un taffetas rouge et trois attestations ou authentiques. La première, en parchemin, était conçue en ces termes :

« *Regnabat apud Gallos christianissimus rex Henricus ejus nomine IV. Super intendebat vero diochæsi Ruthenensi illustrissimus D. Georgius SS. Johannis et Pauli martyrum cardinalis præsbyter ab Armagnaco numcupatus. Dùm beatissimi Dalmatii Ruthenensis epis. salva membra in hoc tumulo fuere recondita idque anno Dom. quinquagesimo primo supra sesqui millesim. die nevo novembris XIII.* » Et plus bas : *Sic est Georgius cardinalis d'Armagnaco Ruth. episcopus.* »

La seconde pièce, en papier, était un certificat de la visite faite le 10 décembre 1655 par Ardouin de Pérefixe, sous le consulat de Pierre Maynard, Jean Vayssette, P. Valette et G. Durand.

La troisième était un autre certificat sur parchemin de la vérification faite par Antoine Monmatou, paroissien de l'église de St-Amans, commissaire délégué par Gabriel de Voyer de Paulmy, le 11 décembre 1673, et d'après lequel il constait que ledit cercueil avait été transféré ledit jour de la chapelle de St-Dalmas dans celle où étaient conservés les restes de saint Amans et de

Digitized by Google

saint Naamas. On y lisait : « Et soit pour mémoire que la présente année les os dudit S. Dalmas ont été changés dans la chapelle où sont les corps saints de saint Amans et de saint Naamas et mis dans un tombeau en marbre trouvé à la chapelle N.-D., au-dessous de l'autel, etc., et le grand tombeau où était auparavant saint Dalmas, dans sa chapelle, a été porté près le bénitier sur celui qu'on dit avoir été de saint Amans, qui est de marbre. »

M. de Grimaldi fit transcrire ces trois attestations sur un parchemin au bas duquel il ajouta la sienne scellée de ses armes, et fit enfermer le tout dans une petite boîte avec cette inscription au-dessus : *S. Dalmatii*.

On ouvrit ensuite le cercueil de saint Naamas dans lequel on trouva pareillement plusieurs ossemens enveloppés dans un taffetas rouge, avec un authentique sur papier signé *de Patris*, qui était prieur de St-Amans lorsque le tombeau fut visité par M. de Paulmy, en 1671, et il y était dit qu'à cette époque on en retira l'os d'une épaule pour être donné à l'église Cathédrale. Les mêmes formalités et précautions furent observées dans la visite de ce tombeau.

Après quoi on vérifia les ossemens de saint Amans déposés dans le grand reliquaire de l'autel du chœur, où plusieurs authentiques se trouvaient dans une petite boîte en plomb, notamment celui de M. de Lusignan, en date du 12 mai 1699.

La vérification étant terminée, les trois cercueils furent soigneusement scellés ».

La translation de toutes ces reliques aux Cordeliers n'eut lieu que le 10 du mois de janvier suivant. On voit par le récit qui termine le procès-verbal, qu'on déploya dans cette cérémonie une magnificence extraordinaire; que l'entière population de la ville et un grand nombre d'étrangers assistaient au convoi dont

Digitized by Google

les magistrats, les échevins, les corporations de métiers avec leurs bannières occupaient la tête, tandis que le clergé portait les corps saints en avant desquels brillaient les bustes en vermeil et ornés de pierreries de saint Amans, saint Dalmas, saint Laurens et saint Naamas, supportés chacun par quatre lions d'argent massif.

Ces vénérables dépouilles, si précieusement conservées par nos pères pendant quatorze siècles, furent en grande partie détruites par la révolution. Les modernes Vandales violèrent les tombeaux pour en disperser les cendres et n'épargnèrent pas plus les châsses des saints que les vases sacrés. On les vit sortir du temple tout chargés des vols faits à la mort elle-même, traînant sur la place publique, comme un trophée de victoire, le cercueil de plomb brisé, les images mutilées, jetant outrageusement sur le pavé ces vieux hôtes du sépulcre que n'avait pu protéger l'hospitalité du tombeau (1) !

---

## Autres Eglises de Rodez.

Outre l'église Cathédrale et celle de Saint-Amans, il existait autrefois, à Rodez, un grand nombre d'autres églises ou chapelles dont quelques-unes ont échappé aux ravages du temps et des hommes. Nous allons les faire connaître sommairement.

(1) Un homme de l'époque, le citoyen Tarayre, secrétaire de la commune, recueillit le chef de saint Amans, qu'on avait abandonné sur les dalles et le rendit à l'église, quand les temps furent devenus meilleurs. M. Pougenq, de Réquista, sauva, de son côté, les têtes de saint Dalmas et de saint Naamas.

Digitized by Google

*Eglise de Saint-Vincent.* — Une des plus anciennes du diocèse. On lit dans une légende que les dépouilles mortelles de sainte Tarcisse qui, d'après l'opinion reçue, vivait au sixième siècle, furent d'abord portées à l'église St-Vincent, et que de là on les transféra au Monastère-St-Cernin, sous Rodez. Cette église, située dans la rue du même nom et vendue *nationalement*, fait aujourd'ui partie d'une maison particulière et sert de magasin.

*Eglise et prieuré de St-Etienne-del-Mazel*, où est aujourd'hui la boucherie.

Ce fut dans cette église que mourut la vierge Trojécie, pauvre et obscure étrangère (1) qui se voua de bonne heure au Seigneur et passa sa vie dans de saints pèlerinages. Elle avait déjà visité les plus célèbres églises d'Aquitaine, dit la légende, lorsqu'elle arriva dans la cité des Ruthènes. Dieu avait marqué là le terme de sa carrière. Epuisée par de longues austérités, sentant ses forces défaillir, elle se traîne par un dernier effort jusqu'à l'église St-Etienne et s'y endort paisiblement du sommeil éternel. Vers le déclin du jour on la trouva prosternée sur la pierre où elle avait exhalé son âme et sa dernière prière. Sous cette pierre on creusa sa tombe qui fut bientôt scellée par l'oubli; car, sur la terre, la gloire n'est pas toujours la compagne inséparable de la vertu, et s'il est des saints qui descendent dans la nuit du tombeau enveloppés d'un suaire couvert de fleurs, il en est un plus grand nombre qui marchent à la dernière demeure n'ayant d'autre cortége que l'oubli, que le silence et l'obscurité. L'auréole qui brille sur leur front n'est visible que dans les régions célestes.

Plusieurs siècles s'étaient écoulés lorsque Dieu per-

(1) Née d'une pauvre famille du Poitou.

Digitized by Google

mît que la sainteté de Trojécie se révélât d'une manière extraordinaire.

Un évêque de Rodez visitant, en 1698, cette église, vit par une soudaine et secrète inspiration la place où gisait ignoré le corps de la sainte (1). On fouilla la terre, et les reliques de Trojécie trouvées au lieu même qu'avait indiqué le prélat, furent transférées à l'église Cathédrale et exposés à la vénération des fidèles dans une chapelle qu'on lui dédia et qui est encore aujourd'hui sous son invocation.

*St-Pierre-le-Daurat*, petite église ou chapelle fort ancienne, donnant sur la place du Chapitre (2) et qui avait donné son nom à ce quartier. Depuis long-temps convertie en maison.

*St-Just*, église avec le titre de prieuré, située près la porte de la rue Ste-Catherine. Détruite avant la révolution et le service transféré à St-Amans.

*La Magdelaine.*—L'église de la Magdelaine, d'abord dédiée à saint Naamas, fut paroisse pendant que St-Amans était monastère. Le quartier du Bourg ne se composait alors que de quelques rares maisons disséminées en dehors des murs de la ville, autour du cloître de St-Amans et du grand cimetière. Une petite église lui suffisait. Cette portion de ville ne commença à prendre de l'importance que lorsque les comtes de Rodez y eurent établi leur habitation dans les premières années du douzième siècle. Alors un grand nombre de gentilshommes vinrent y fixer leur demeure,

(1) C'est exactement ce que le Martyrologe raconte des martyrs Gervais et Protais dont on avait entièrement perdu la mémoire au quatrième siècle, dans l'église de Milan, lorsque saint Ambroise retrouva miraculeusement leurs reliques. L'évêque de Rodez qui, s'il faut en croire le *Propre du diocèse*, eut une semblable vision, était Paul-Philippe de Lusignan.

(2) Sur l'emplacement occupé, en partie aujourd'hui, par la maison de M. Maynier, ancien maire.

et peu à peu une nouvelle ville se forma hors de la vieille enceinte.

La Magdelaine a été démolie après la révolution. La place où elle était bâtie porte encore son nom.

Vers la fin de l'avant-dernier siècle, cette église reçut de grands dons d'une femme dont l'existence mystérieuse excita vivement alors la curiosité publique. Elle parut pour la première fois à Rodes en 1695 (1). On l'appelait *La Rousseline*. Elle était jeune et belle, tenait un grand état de maison et répandait l'argent à pleines mains. Toutes les tentatives que l'on fit pour pénétrer le secret de sa vie demeurèrent sans succès; on ne sut jamais ni son origine, ni son véritable nom. Elle fonda dix-huit chapelles, fit construire le prébystère de la Magdelaine, donna immensément aux pauvres et finit par se retirer à l'hopital où elle mourut emportant son secret dans la ta tombe, et ne laissant après elle que le souvenir de ses bienfaits. Elle fut inhumée dans l'église qu'elle avait plus particulièrement affectionnée, et l'on montrait encore avant la révolution la place où reposaient ses cendres.

Un poëte nommé Beaucher, dans un opuscule imprimé à Rodez, célébra la vie de cette fille extraordinaire; mais cet écrit ne se retrouve plus.

*St-Nazaire.* — Chapelle fondée en 1361 par Guillaume Bernardonis, *aliàs Jalenca*, habitant du Bourg, proche le logis de *l'Ale* (2), à la nomination des héritiers du fondateur, *Hostes de l'Ale*; la présentation

(1) Un Guirbaldy était alors prieur de Saint-Amans.

(2) Le logis de *l'Ale* était cette même maison que les comtes avaient achetée au treizième siècle de la famille de la Barrière, pour agrandir leur château. Plus tard, quand ils cessèrent d'habiter Rodez, ils baillèrent à fief à des particuliers les diverses portions dudit château, et la maison de la Barrière continua à servir de halle pour les marchands forains. Elle s'écroula en 1690. Elle était située au coin de la place du Bourg.

Digitized by Google

au prieur de St-Amans, l'institution à l'évêque; dotée de 14 setiers seigle et 15 setiers *bon* vin. Acte retenu par Boudonis, notaire, du Monastère.

Cette chapelle, qui était une ancienne dépendance du château des comtes, disparut lorsque, sur les débris de ce château, s'élevèrent, à l'époque de la Renaissance, cette remarquable maison de la place de Lolmet qu'on dit avoir été bâtie par Bachelier, et les autres habitations qui forment aujourd'hui le côté occidental de la place du Bourg.

Le même Bernardonis avait fondé au cimetière une autre chapelle dédiée à sainte Foi.

*Cordeliers ou Frères-Mineurs* (ordre de St-François), hors la ville, près de l'entrée du faubourg Ste-Marthe. Ces religieux avaient été appelés à Rodez, en 1232, par l'évêque Pierre-Henri de la Treille. Leur cloître fut construit en 1324; Amalric de Narbonne, seigneur de Talleyrand, en posa la première pierre. Les restes de la comtesse Cécile (1), de Mascarose de Comminges, sa mère (2), et des divers comtes et comtesses de Rodez furent transférés, l'année suivante, dans la nouvelle église de ce couvent, dont Guillaume de Cardaillac, évêque de St-Papoul, fit la consécration (3).

La princesse Bonne de Berri, femme du fameux connétable, et ses deux filles Jeanne et Béatrix d'Armagnac, y furent aussi inhumées. En 1489, dit Bosc, le corps de Bonne, placé dans un cercueil de plomb, fut déposé dans la chapelle de N.-D.-des-Anges, derrière l'autel, avec ces mots : *Hic jacet corpus dominæ Bonæ.* (4).

(1) Femme de Bernard Ier d'Armagnac, morte en 1312.

(2) Femme du comte de Henri II, morte en 1292.

(3) *Ann. du Rouerg.* — Vivian de Boyer, d'abord simple religieux de cette maison, puis évêque de Rodez, mort en 1274, y reçut aussi la sépulture.

(4) Bonne, femme de Bernard d'Armagnac, connétable de France,

Digitized by Google

Les comtes, après l'aliénation de leur manoir du Bourg, logeaient, lorsqu'ils venaient à Rodez, au couvent des Cordeliers où ils avaient un quartier séparé, et l'église leur servait de chapelle. Leurs écussons, incrustés sur les voûtes, semblaient rappeler les nombreux bienfaits dont ils avaient comblé cette maison. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le couvent des Cordeliers subit en 93 le sort des autres établissemens religieux; mais les boiseries de l'église, les statues et bas-reliefs furent conservés et distribués plus tard à d'autres églises que la main des hommes avait pareillement dépouillées. . . .

Dans ce cloître désert, on établit alors des prisons, des magasins et la cour criminelle. En 1834, tous les bâtimens ont été démolis pour faire place au nouveau Palais de Justice (1). . . . . . . . .

*Jacobins ou Frères Prêcheurs* (Ordre de Saint-Dominique), institués à Rodez, en 1282, par l'évêque Raymond de Calmont, près de l'hôpital Vigouroux, qui fut incorporé dans leur enclos. Ce couvent servit après la révolution de quartier militaire. Il a subi de nombreuses transformations. On voit encore sur la porte d'entrée l'ancienne devise des religieux : *Laudare, benedicere, prædicare.* On conservait religieuse-

mourut à Sarlat, le 30 décembre 1435. Elle était veuve d'Amédée VI, comte de Savoie, dont elle avait eu Amédée VII, depuis pape, sous le nom de Félix V. La fille de son fils du premier lit, Amédée duc de Savoie, épousa Louis XI et fut mère de Charles VII.

(1) Il est à regretter qu'on n'ait pas apporté plus de soin à la conservation des anciens matériaux. De cette colonade quadrangulaire du cloître, précieux monument de l'art au quatorzième siècle, il ne reste plus que quelques fûts mutilés; les clefs armoriées des voûtes, remarquables par la délicatesse et le fini du travail ont disparu; les tombeaux des d'Armagnac, auxquels se rattachaient tant de souvenirs, ne se retrouvent plus (il paraît qu'on les avait soustraits avant l'époque de la démolition); et, nous le disons avec peine, les ossemens des morts brutalement arrachés de leur couche funèbre ont été jetés pêle-mêle avec les matériaux dont on formait les remblais aux abords du palais de justice!

Digitized by Google

ment dans l'église les restes de Bérenger de Landorre, éminent personnage, né au château de Salmiech, premier général de l'ordre des Dominicains; archevêque de Compostelle; mort en 1330 en odeur de sainteté. Son tombeau fut vendu à vil prix à l'époque de la démolition de l'église. Après être passé en plusieurs mains, il est devenu la propriété d'un artisan (1) qui le fait servir à des usages domestiques. On voit encore sur ses faces plusieurs de ces grandes croix fleuronnées qui entraient dans le blason des dignitaires ecclésiastiques ou chefs d'ordre; le couvercle, orné de belles sculptures, s'est perdu.

Le corps de Pierre de Castelnau, évêque de Rodez, mort vers 1332, reposait dans la chapelle de la Salle-Capitulaire.

*Chartreuse.* — Hélion de Jouffroi, prévôt d'Albi et chanoine de la Cathédrale de Rodez, en fut le fondateur en 1512. Il était neveu du cardinal d'Arras, qui joua un très-grand rôle auprès du roi Louis XI et fut chargé par ce prince des plus importantes missions. Jouffroi acheta de la famille de Vigouroux, de Rodez, un terrain considérable situé au couchant de la ville, au fond de l'Esplanade qu'on appelait anciennement Albespeyres, et en fit donation au prieur de la Chartreuse de Villefranche, à la charge par celui-ci d'envoyer aussitôt une colonie de Chartreux pour prendre possession du terrain et y former un établissement. Le prieur, Jean de Mésengan, accéda avec empressement aux désirs du donateur, et les religieux envoyés par lui habitèrent d'abord dans une petite métairie, dépendante du fonds concédé, près de laquelle ils bâtirent la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié qui subsiste encore. La Chartreuse ne fut occupée

(1) Le sieur Andrieu, serrurier.

Digitized by Google

par les Chartreux qu'en 1524. Devenue propriété de l'état pendant la révolution, elle a été transformée en dépôt de haras.

*Religieuses de l'Annonciade.* — Établies à Rodez par le même Hélion de Jouffroi, peu de temps après l'institution de leur ordre en France (1). Le 31 décembre 1524, François d'Estaing en consacra l'église qu'on avait commencé à bâtir, ainsi que la maison, vers 1522. Une inscription placée du côté de l'épître rappelait autrefois la date de cette consécration. Elle était ainsi conçue :

« *Anno à partû Virginis* 1524, *ultima decembris sancto Sylvestro dicatâ Franciscus de Stanno, Episcopus Ruthenensis, hanc ædem, orante Gabriele-Mariâ Deo Virginique Matri, sub Annunciationis titulo, consecravit.* »

Le père Gabriel-Marie (2), religieux Cordelier d'un mérite éminent et en grande estime auprès du pape Léon X, était supérieur-général des Annonciades. Les liens de la plus étroite amitié l'unirent à François d'Estaing. Il vint plusieurs fois à Rodez pour les intérêts de la nouvelle fondation, et y termina même ses jours en 1532. Son corps fut enseveli dans l'église du couvent, et on grava ces mots sur sa tombe :

« *Hic collecta quiescunt ossa reverendi patris, inclitæ memoriæ Gabrielis-Mariæ, generalis sancti-*

(1) Jeanne de Valois, fille de Louis XI, en fut la fondatrice à Bourges en 1500.

Les Annonciades portaient un voile noir, un manteau blanc, un scapulaire rouge, un habit brun et une corde pour ceinture.

(2) Son vrai nom était Gilbert Nicolas.

Digitized by Google

*monialium institutoris, quæ Deo deiparæque Virgini nomine Annunciationis consecratæ sunt. Officio generalis commissarii Cismontani ter functus, atque inde B. Francorum reginæ Joannæ audiendis confessionibus sacris ascitus, in hoc demum Virginum cœnobio piissimè vitâ concessit vicesimo septimo augusti, anno MDXXXII.*

Cette maison, qui dut ses principaux embellissemens à la généreuse piété de François d'Estaing, a été démolie de nos jours pour faire place au nouveau séminaire.

*Capucins* (Ordre de Saint-François). — Couvent fondé à l'extrémité du faubourg Ste-Marthe, par un habitant de Rodez, nommé Neuvéglise, et dont l'évêque Bernardin de Corneillan posa la première pierre le 25 octobre 1616. Converti en prison.

*Religieuses de Notre-Dame* ou Jésuatres, sous la règle de St-Ignace, établies en 1616, dans la rue du Collége. Existant encore.

*Religieuses de Sainte-Catherine* (Ordre de St-Dominique), fondées en 1666 par la dame du Solier, plus connue sous le nom de sœur Colombe, qui en fut la première supérieure. On donna à ce couvent la chapelle Saint-Maurice (1), ainsi que l'ancienne maison des seigneurs d'Arpajon qui était attenante. Tout cet emplacement est aujourd'hui occupé par des maisons et des jardins.

*Filles de l'Union Chrétienne.* — Établies vers 1696, à l'ancien hôpital de Ste-Croix du Bourg, lequel avait été fondé en 1373, par un gentilhomme nommé Hugues de Rostaing. Existant encore.

(1) Cette chapelle avait été fondée le 8 mai 1336, par testament d'un serrurier de la cité de Rodez, nommé *Sancto-Mauritio* (*Arch. de la cité*).

Digitized by Google

*Pénitens Blancs.* — Assez grande église dans la rue de ce nom.

*Pénitens Bleus.* Idem entre l'église de St.-Amans et la rue de la Paume.

*Monastère St-Cernin*, sous Rodez. Ancienne abbaye de filles de l'ordre de St-Benoît, fondée avant l'an 878, et dont les bâtimens avaient été reconstruits dans les temps modernes. Vendue et convertie en filature de laine.

*Séminaire.* — Fondé en 1677 par Gabriel de Voyer de Paulmy, dans le local de l'ancien hôpital du Pas. Cet édifice, devenu à l'époque de la révolution propriété de l'état, fut rendu quelque temps après au culte, et a conservé jusqu'à nos jours sa destination primitive. Il est aujourd'hui remplacé par un nouveau séminaire bâti aux frais de l'état (1) sur l'emplacement de l'ancien couvent des Annonciades. Ce grand et bel édifice, dont la façade se développe admirablement sur le boulevard du Nord, a été commencé sous l'épiscopat de M. de Ramond-Lalande et achevé sous celui de M. Giraud. C'est M. Croizier, leur successeur, qui en a fait l'inauguration solennelle le 17 octobre 1842.

*Collége.* — Jolie église de la Renaissance, bâtie par les Jésuites quelque temps après la fondation du collége (2), sous la direction d'un frère nommé Laurent.

*St-Cyrice*, à l'extrémité du grand faubourg. Là était autrefois une léproserie très-richement dotée, qui subsista près de 500 ans. Elle avait probablement été établie après le retour de la première croisade au douzième siècle. La chapelle, qui était dans un état

(1) D'après les plans et sous la direction de M. Boissonade, architecte du département.

(2) Le collége fut fondé par le cardinal d'Armagnac, en 1562.

Digitized by Google

de dégradation avancée, vient d'être démolie. Elle appartenait à l'architecture romane.

*Combe-Crose.* — Ancienne léproserie ou maladrerie, située près du monastère St.-Cernin, sur la côte de la Briane.

En 1176, messire Hugues, évêque de Rodez, fit construire la chapelle de cette maison. En 1192, noble Adhémar de la Barrière la dota d'une terre et vigne qu'il avait sur ce terroir.

Quand on supprima, bien long-temps après, les maladreries de St-Cyrice et de Combe-Crose, on en donna les revenus à l'hôpital St-Jacques ou Hôtel-Dieu.

*Hôpital St-Jacques*, plus connu sous le nom d'Hôtel-Dieu, fondé ainsi que la chapelle en 1346, par Brenguier Barral, prêtre, curé de St-Laurent, natif du Bourg de Rodez.

*Hôpital Laparra.* — Par testament du 14 mai 1384, devant Mᵉ Pierre Cambon, notaire, noble Pierre de Laparra, fonda cet hospice dans le termes suivans : « .... Plus je veux et j'entends que dans mes maisons et verdiers que j'ai à la rue Balestrière, confrontant du levant avec maison et *fornili* de Deodat Jean, maçon, rue au milieu; du couchant, avec rue publique tendant du Terrail à la maison de Séveirac; du midi, avec maison de M. Girou, chanoine de la cathédrale, et de bise avec maison et cour de noble Brenguier de Comps, il soit érigé un hôpital à mes dépens et à ceux de mes héritiers, dans lequel il y aura douze lits décens, à l'honneur de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des douze apôtres, dans lequel on fera perpétuellement des œuvres de charité et de miséricorde, lequel hôpital sera desservi par une honnête femme, entendant que pour l'entretien de cette femme, il sera assigné en lieu sûr dix setiers



Digitized by Google

seigle par nos héritiers de rente annuelle, outre 50 sols tournois de rente payable par mes héritiers que je constitue et assigne sur ma maison dite de la Bastide, à présent franche; si par hasard ledit hôpital ne pouvait pas être bâti commodément dans ma susdite maison et verdier, je veux qu'il soit bâti dans mes autres maisons et cours que j'ai à la rue Balestrière près le *Portalet*, faisant patrons dudit hôpital, après la mort de mes héritiers, MM. les consuls de la cité. » (*Archives de la cité.*)

*Hôpital Ste-Marthe* ou hôpital général, fondé en 1677 par l'évêque Gabriel de Voyer de Paulmy, dans le faubourg de ce nom, sur l'emplacement de l'ancien hôpital d'Aubrac. On y réunit les différens hospices qui avaient existé jusqu'à ce jour dans Rodez, ceux du Pas, de Vigouroux et les autres dont nous avons déjà parlé; de plus l'hôpital de St-Lazare établi pour les malades atteints du feu de St-Lazare, l'hôpital St-Laurent pour les lépreux de la cité, et celui de St-Georges pour les lépreux du Bourg, ces deux derniers existant encore en 1524, comme il conste d'après un procès-verbal de visite que fit dans les chapelles desdits hospices l'évêque François d'Estaing.

---

## Croix du père Bridaine.

Nous mentionnons ici cette croix qu'on voyait autrefois sur la place de Cité (1), parce qu'elle rappelle le souvenir d'un des plus grands orateurs qui aient illustré la chaire évangélique dans les temps modernes.

(1) Grande croix en fer, placée vers l'extrémité occidentale de la place de Cité, et qui fut abattue pendant la révolution.

Digitized by Google

Le père Bridaine, Jesuite, arriva à Rodez le 4 décembre 1739 (1). Il était alors âgé de 38 ans, et avait déjà donné 111 missions. On n'a pas d'autre exemple en France d'une vie si complètement remplie par la prédication, et d'une suite de succès aussi éclatans, et aussi soutenus dans la carrière évangélique (2).

Dès le début, l'empressement de la population fut extrême; « et il arriva, dit l'auteur d'une lettre sur cette mission, que bien des personnes qui n'avaient apporté à ce discours d'autre disposition que la curiosité d'entendre cet éloquent missionnaire, sentirent naître dans leurs cœurs une sainte docilité aux paroles de salut qu'on venait leur annoncer, et un désir sincère de les faire fructifier. »

Ce zèle alla toujours croissant. Huit mille étrangers étaient accourus à Rodez de tous les points du diocèse, et la foule se pressait de telle sorte que les prédica-

(1) Il était accompagné de trois autres ecclésiastiques d'un talent distingué, Taysonnier, de Robert et Berson, tous originaires d'Aix en Provence ou de Grenoble.

Les exercices de la mission commencèrent deux jours après leur arrivée.

(2) Brydaine, né en 1701, dans le diocèse d'Uzès, prêtre en 1725, élevé chez les Jésuites, consacra sa vie aux missions et en donna jusqu'à 256. Dans toutes il produisit les fruits les plus abondans. » Il avait, disent les biographes, une voix d'un éclat prodigieux, mais si sonore et si nette, que, dans les églises les plus vastes, lorsqu'elles étaient remplies, il était également entendu de tout son auditoire; il savait prendre tous les tons, il les appropriait aux circonstances avec une rare adresse. Tantôt simple, tantôt sublime, heureux jusques dans ses négligences, il dédaignait l'art et les règles pour n'obéir qu'aux impulsions de son génie et suivre les mouvemens de son âme. Les plus illustres prélats demandaient à l'envi le concours d'un homme aussi puissant... Massillon lui-même en l'entendant fut rempli d'admiration. Deux fois il fut appelé à Paris, et ce fut dans cette ville qu'il improvisa à Saint-Sulpice, devant l'auditoire le plus brillant, cet exorde sublime que l'abbé Maury nous a conservé. Le père Brydaine mourut en 1767, âgé de 66 ans.

Digitized by Google

teurs furent obligés de se distribuer dans plusieurs églises.

Quand le père Bridaine devait parler, la Cathédrale, malgré sa vaste étendue, pouvait à peine contenir l'auditoire. Les nefs, les chapelles, les tribunes les plus élevées, tout était occupé; ceux qui ne pouvaient trouver place ailleurs se hissaient, au péril de leurs jours, sur les balustrades et les saillies de l'édifice (1).

Pendant deux mois que dura cette mission, Bridaine ne démentit pas un seul instant la réputation qui l'avait précédé et qui était alors devenue européenne. Il traita les plus grands sujets de notre religion toujours avec la même force, la même clarté, la même profondeur.

Ce qui donnait encore une plus grande autorité à sa puissante parole, c'était la simplicité de sa vie qui retraçait celle des apôtres; c'était le zèle ardent dont il était animé et qui avait sa source dans son âme affectueuse et pure. Pour lui non plus que pour les compagnons de son œuvre, point de plaisirs, pas même les plus légères distractions.

Tous les instans étaient consacrés au saint ministère. Après quatre et cinq heures passées sur la chaire et dans une action telle qu'il leur arriva plus d'une fois de cracher le sang et de perdre la voix, on les voyait tout haletans se rendre au confessional, y demeurer le reste du jour, et souvent une partie des nuits.

Jamais homme ne posséda à un plus haut degré ces *mœurs oratoires* qui, surtout chez l'orateur sacré,

(1) « Il advint même qu'un paysan, assez lourd par sa taille, s'étant hasardé sur ces endroits périlleux, se laissa tomber sur les têtes de la foule qu'il avait sous lui, et ne pouvant trouver le ferme à cause de la presse, on le vit aller prendre terre loin de là, toujours flottant sur les vagues de la multitude. » (*Lettre déjà citée.*)

Digitized by Google

ajoutent tant de puissance et de prestige à la parole. Pour montrer l'empire qu'il exerçait sur les esprits nous ne citerons qu'un seul fait. Après un chaleureux discours sur les devoirs qu'impose la charité, le père Bridaine se mit à parcourir lui-même la ville, frappant à toutes les portes pour recevoir l'or du riche comme l'obole du pauvre. Le produit de cette quête fut immense : quatre chariots qui le suivaient ne pouvaient suffire à la multiplicité des offrandes. On y déposait confusément des meubles de toute espèce qu'avec une généreuse prodigalité les habitans portaient sur son passage. On vit les riches offrir les flambeaux et les coupes d'argent, les tabatières, les habits dorés et les joyaux les plus précieux. Nous ne saurions dire tout ce qui fut recueilli dans cette quête qui dura seulement deux jours et qui fournit aux pauvres des resources pour plusieurs années.

La plantation de la croix fut le dernier acte de cette célèbre mission.

Le père Bridaine se rendit ensuite à Millau où sa pathétique éloquence ne remua pas moins profondément les cœurs qu'à Rodez. Seulement la mission y fut plus courte ; elle ne dura que quinze jours (1).

Il en existe une relation imprimée qui fut adressée par M. l'abbé de Bonald (2) de la Tour à M. de Condorcet, grand-archidiacre et vicaire-général du diocèse (depuis évêque de Gap).

On nous saura gré d'en reproduire ici quelques passages.

Voici d'abord le portrait de l'illustre prédicateur :

« Il possede au souverain degré l'art de s'insinuer

(1) La mission s'ouvrit à Millau le 27 janvier 1740.

(2) L'abbé de Bonald était docteur en Théologie et chanoine de l'église de Rodez.

Digitized by Google

dans les esprits, de les attacher, de les entraîner. Son extérieur simple, modeste, recueilli, plein de Religion; le zèle dont il paraît embrasé pour le salut des Peuples; un air de bonté et de tendresse qui accompagne tous ses discours : tout cela lui ouvre les cœurs, le fait écouter comme un Père qui parle à ses enfans, comme un tendre ami. Il soutient ce caractère avec tout l'avantage que lui donne une éloquence naturelle et ravissante. Ses discours sont pleins d'ordre, clairs, simples, sans affectation, sans embarras, et tout y sent un génie facile et heureux. Il présente les vérités d'une manière vive et forte; mais il instruit surtout par des détails immenses, dans lesquels il montre une connaissance des mœurs, une fécondité de pensées, une abondance et une variété d'expressions étonnante. Ses instructions et ses détails n'ont rien de sec et de languissant. En même temps qu'il parle à l'esprit, il intéresse le cœur. Tout ce que l'éloquence la plus étudiée peut fournir pour aller au cœur, et pour le remuer coule de source chez lui; et c'est surtout en quoi il excelle : sentimens affectueux, mouvemens tendres, images douces et naturelles, peintures vives, fortes, effrayantes, action véhémente; voilà ce qui remplit ses discours, et ce qui leur donne ces charmes qui attachent, et cette force qui entraîne, et à laquelle on ne peut résister. Les personnes qui ont le plus de facilité n'ont d'ordinaire qu'un certain nombre d'idées sur une même matière, et sont obligées en la traitant de se réduire à certaines bornes, si elles ne veulent donner dans des répétitions ennuyeuses. Mais M. Bridaine parle souvent sur le même sujet les deux et trois heures sans se répéter, et avec une force qui va toujours croissant, et qu'il est en état de soutenir par une voix d'une étendue prodigieuse. Son éloquence quoique simple et naturelle n'a rien de bas et de rampant,

Digitized by Google

je puis dire même de commun. Il s'exprime toujours purement et noblement ; et la parole de Dieu, quoique mise à la portée de tout le monde, est toujours annoncée avec dignité. »

Plus loin, M. l'abbé de Bonald rappelle les belles paroles que l'éloquent missionnaire adressait aux chrétiens de Millau sur la charité :

» L'amour tendre qu'il a pour les pauvres, sa sensibilité à leurs misères, lui inspirèrent les traits les plus ingénieux, les mouvemens les plus touchans et les plus propres à faire passer dans le cœur de ses auditeurs les sentimens dont il était pénétré. Après avoir prouvé par l'Écriture que l'aumône était de précepte, il passa aux prétextes qu'on a accoutumé d'apporter pour se dispenser de ce devoir. Vous ne pouvez pas faire l'aumône, dites-vous, parce qu'il vous faut soutenir votre état : mais, reprit le véhément orateur, est-ce un état chrétien que votre état ? Et ne pourriez-vous pas sans en déchoir modérer vos dépenses pour vos habits, pour vos meubles, pour la table, pour le jeu ; que sçais-je, pour mille autres folles et criminelles dépenses ? Les temps sont mauvais, dites-vous encore : et pour qui sont-il mauvais ? Est-ce pour vous, riches du siècle, qui vivez dans les délices, et qui goûtez toutes les douceurs et les commodités de la vie ? Je pénètre dans vos maisons, qu'y vois-je ? Une abondance générale de tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la vie, aux vanités du siècle. J'entre chez le pauvre, et je n'y vois que misère, que faim, que nudité ; je n'y entends que soupirs, que plaintes. Il n'y a pas, dit-on encore quelquefois, tant de misère qu'on s'imagine : mais qu'en savez-vous, riches durs et insensibles ? Les cris du pauvre peuvent-ils pénétrer jusques à vous ? Les malheureux osent-ils venir vous exposer leur misère ?

Digitized by Google

Je vois vos maisons ouvertes aux compagnons de vos plaisirs, de vos débauches, à ceux qui viennent passer avec vous les journées dans l'oisiveté, dans le jeu : mais ne sont-elles pas fermées aux pauvres et à l'indigent ? Enfin j'ai des enfans, ajouterez-vous, et il faut pourvoir à leur entretien, à leur éducation, à leur établissement. Mais, dites-moi, répond le Prédicateur de l'aumône, si Dieu vous en donnait encore un, ne vous faudrait-il pas trouver de quoi l'entretenir ? Et bien ! mettez à la place de cet enfant les pauvres, ou plutôt Jesus-Christ à qui vous donnez en la personne du pauvre.

» Je ne vous ai présenté que les premiers traits des ingénieuses et véhémentes repliques de l'Avocat des pauvres ; mais jugez par l'idée que vous avez de son éloquence, de l'étendue et de la force qu'il leur donnait ».

Dans un autre endroit, l'auteur essaie de peindre l'effet d'un discours du P. Bridaine sur la misérable condition du pécheur :

« Laissez attendrir vos cœurs, s'écria-t-il, laissez
» couler vos larmes. Qu'un mauvais respect humain
» ne vous empêche point de vous livrer aux transports
» qu'une juste et salutaire douleur vous inspirera.
» Ne pensez point à ceux qui vous environnent. Regar-
» dez-vous comme dans un vaste désert, seul en la
» présence de Dieu que vous avez irrité par vos crimes.
» Pour cela ne jettez point vos regards çà et là,
» recueillez-vous en vous-mêmes. Enfonçez vos cha-
» peaux dans vos têtes criminelles. Baissez, baissez
» ces têtes fières et superbes devant la Majesté de
» Dieu que vous avez offensé par un fol orgueil. Cou-
» vrez ces visages qui doivent être remplis de la con-
» fusion de vos péchés. »

» Ces paroles prononcées d'une voix forte et ména-

Digitized by Google

çante firent sur le champ leur effet. Chacun baissa la tête et entra dans les sentimens d'une profonde humiliation. Les visages disparurent, et on ne vit plus personne pour ainsi dire dans cet immense auditoire. Là, comme dans un désert le zélé prédicateur de la pénitence continua à élever sa voix contre nos désordres. Il nous en fit voir les traces répandues dans tout l'Univers, par ce déluge de maux dont il est inondé et dont le péché est la funeste cause. Il n'oublia rien pour exciter dans nos cœurs les sentimens de la plus vive douleur. Les motifs qu'il nous proposait devenaient toujours plus forts. Enfin, pour achever de nous confondre et de nous émouvoir par le spectacle le plus capable de nous montrer l'énormité de nos crimes et notre ingratitude : Levez, nous dit-il, maintenant vos têtes (en nous montrant l'image de Jésus-Christ mis en Croix) et voyez..... Il n'eut pas besoin de continuer. La vue de cet objet touchant nous en disait plus que tout ce qu'il aurait pu ajouter.

Ce fut alors que levant nos têtes courbées et appesanties sous le poids de nos fautes, et sortant comme du tombeau, nous aperçumes dans le Ciel le signe du Fils de l'homme. L'air menaçant dont le zélé Missionnaire nous le montrait et le faisait mouvoir sur nos têtes comme pour nous reprocher nos péchés, nous représentait vivement cet Homme-Dieu venant plein de majesté et de puissance juger l'univers. Alors la frayeur se mêlant à la plus vive douleur, on n'entendit que pleurs, que soupirs, que cris, que lamentations. Le bruit devint si grand que la voix du prédicateur toute forte et éclatante qu'elle était en fut étouffée entièrement; il tenta plusieurs fois inutilement de se faire entendre. Étonné et touché de ce spectacle de douleur et de componction, il tomba à genoux au pied de Crucifix qu'il tenait embrassé, et qu'il arrosait de ses larmes : il demeura quelque temps

dans cette touchante situation ; et enfin tout épuisé de forces, il se retira encore à regret : les pleurs cependant et les cris ne finirent pas sitôt : l'impression qui les avait excités était trop profonde.

Les grands effets de cette scène rappellent ce qu'a dit du même orateur le cardinal Maury dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire* :

« L'organe tonnant de Bridaine ajoutait une nouvelle énergie à son éloquence, et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prêchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partaient à la fois de toutes les extrémités du temple, dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissemens..... »

## LÉGENDES. — SAINTE PROCULE.

Les légendes, ces récits naïfs d'une mystique et religieuse vie, appelaient incessamment les mœurs et les idées à une réforme morale. Elles s'emparaient de la vie obscure d'un solitaire pour en tirer des exemples. A côté d'une existence brutale et licencieuse, la légende opposait la vie bienfaisante d'un saint que la gloire de Dieu récompensait dans un autre monde. Les vices honteux, la cruauté, la violence, la débauche étaient refoulés en enfer : on y glorifiait le courage des premiers chrétiens qui avaient préféré subir la mort et les tourmens les plus cruels plutôt que de renoncer à leur foi. Quelquefois la légende était la longue histoire d'un grand labeur entrepris par un pauvre

Digitized by Google

moine, qui avait fécondé tout un pays sauvage ; ou bien celle d'une jeune fille qui s'était tout d'un coup arrachée aux douceurs de la vie domestique, peut-être à des rêves de bonheur, pour fuir dans la solitude et y consacrer ses jours à la prière et à la pénitence.

Ce fut par cette exaltation de la vie religieuse qu'on parvint à peupler de cénobites les monastères et les déserts ; mais la moralité des légendes dut servir aussi à réprimer la violence de ces peuples barbares et à faire éclore les premiers germes de la civilisation.

Si l'amour du merveilleux, si naturel à l'homme, revêt quelquefois ces récits de couleurs incertaines, on peut dire néanmoins qu'ils renferment toujours un sens vrai et servent d'enveloppe à des faits constans. La foi de nos pères, pour être souvent trop naïve, n'en mérite pas moins le respect et l'attention des hommes sages qui aiment à pénétrer le fond des choses et savent, à travers une grossière exagération, discerner la vérité.

C'est à la légende religieuse que nous devons la connaissance de quelques faits isolés qui ont pu, sous cette forme, traverser tant de siècles et parvenir jusqu'à nous. L'histoire ne répandait point encore les clartés de son flambeau ; elle n'a rien conservé de ce qui se passa dans nos contrées à l'époque reculée où s'engagea la lutte du christianisme contre l'idolâtrie. Les faits généraux sont à peine énoncés ; pas un nom du pays n'est inscrit sur ses pages ; pas une trace de ce que firent et souffrirent alors les Ruthènes.

Dans ce silence universel, un souvenir se retrouve dans une pieuse légende : nous y lisons qu'au sixième siècle vivait une jeune fille belle et sage, ayant nom Proçule. Elle était de noble origine ; ses parens habitaient cette partie de la ville qu'on distingue encore sous le nom de Bourg et occupaient le premier rang dans le pays. Procule, comblée des dons de la for-

tune, parée de toutes les grâces de la beauté, s'était fait remarquer de bonne heure par une tendre piété, et les joies du ciel avaient ravi son jeune cœur au point de le détacher entièrement de la terre. Cependant ses parens songeaient à faire un choix pour elle. Un seigneur, dont le nom ne s'est point perdu, remarqua sa beauté; les avantages de son nom et de sa fortune lui firent trouver un accès favorable dans la maison de Procule, et son cœur s'enflamma pour elle d'une passion violente.

Cette alliance flattait sans doute l'ambition des parens : au défaut de la légende, on peut consulter là-dessus l'histoire imprescriptible du cœur humain. Quoi qu'il en soit, ils pressèrent leur fille de consentir à cet hymen.

Celle-ci, modeste et soumise, éludait, ajournait avec la timidité de son âge et de son sexe. Une inspiration secrète l'éloignait de cette union autant que ses vœux l'appelaient à Dieu. Avec l'ardeur d'un cœur de jeune fille elle brûlait d'une chaste flamme pour les beautés éternelles; tout autre amour lui semblait adultère; peut-être aussi avait-elle pénétré sous les dehors brillans de Géraud des inclinations qui étaient loin de répondre aux perfections idéales qui subjuguaient son âme ardente et pure. Géraud redoublait de prières; la violence de son amour s'irritait de la résistance de Procule; les parens devenaient grondeurs, impérieux.

La résolution de la vierge était inébranlable; mais ces luttes continuelles, cette résistance à des volontés qui en toute autre occasion lui eussent été sacrées, la plongeaient dans des angoisses inexprimables; enfin, réduite au désespoir, elle prend la détermination de s'affranchir par la fuite des poursuites de son persécuteur et de se dérober ainsi au sort qui la menace.

Secondée dans ce projet par quelque âme pieuse et compatissante, elle quitte la maison de son père sous

Digitized by Google

un habit modeste et, d'asile en asile, elle arrive, après bien des dangers et des fatigues, dans le territoire de Gannat, en Auvergne.

Voyez-vous, à travers les treize siècles qui nous séparent de cette histoire, la pauvre jeune fille, fidèle à ses pieux sermens, bravant la malédiction de ses parens, courant toute éplorée vers une terre étrangère? Entendez-vous la rumeur de sa fuite qui en peu d'instans remplit la ville entière? Voyez-vous le désespoir de cette famille et les passions tumultueuses et terribles qui éclatent dans le cœur de Géraud?

Ce jeune seigneur subit toutes les alternatives de la rage et du désespoir. Tantôt, plein de ressentiment, il brûle de se venger; tantôt, vaincu par la passion, il voudrait s'attacher aux pas de la fugitive pour la fléchir; mais ces deux sentimens, tout différens qu'ils sont, le portent sur ses traces : il s'élance plein d'une ardeur brûlante à sa poursuite.

Procule est prévenue et, comme un faon timide, elle hâte sa fuite. Pour mieux se dérober, quittant les chemins fréquentés, elle s'écarte dans des sentiers inconnus; et, remontant une vallée solitaire, elle parvient ainsi à la jonction de deux montagnes au flanc desquelles s'offre une grotte profonde : c'est là que la fiancée trouvera quelque abri. Heureuse de sa solitude, elle se croit sauvée; mais l'ardent Géraud interrogeait déjà des bergers qui l'avaient vue passer. Le voilà sur ses pas; il va la tenir en sa puissance, loin de toute protection, et il s'applaudit dans son cœur de sa vengeance. Il la voit à ses pieds tremblante, éplorée, lui demandant merci; à cette vue, son âme se trouble, sa colère s'apaise, et c'est lui qui supplie, qui presse, qui conjure; il épuise près d'elle tout ce que peut lui dicter son amour. Procule a retrouvé toute sa fermeté : elle le repousse avec calme, et cette tranquillité d'âme transporte Géraud

Digitized by Google

de fureur. Une noire frénésie agite tous ses sens et, dans son emportement, il tire son épée sur l'innocente victime; le sang a coulé, une large blessure a fait pencher la tête de la vierge; mais, soit qu'elle puise un reste de force dans le sentiment du danger, soit que son Ange Gardien veuille manifester sa protection sur elle et marquer ainsi l'élection de Dieu (1), Procule portant ses mains au siége de sa douleur, se précipite vers l'église de Ste-Croix et, tombant au seuil de cet asile, elle expire dans la maison du Seigneur. Le prêtre Paul recut son corps et lui donna la sépulture.

La légende raconte que des hommes grossiers qui avaient été témoins de la poursuite de Géraud, ne virent dans ces ébats sanglans que matière à d'offensans propos; loin de porter secours à cette infortunée, ils la raillèrent dans sa fuite; leurs mauvais sentimens ne restèrent pas impunis, et, depuis ce jour, ils semblèrent frappés d'un sort funeste: la misère et la ruine s'appesantirent sur eux et sur leur postérité.

Cette fin déplorable eut un immense retentissement dans la contrée; la mémoire de la jeune vierge qu'embellissaient tant de vertus devint précieuse pour les fidèles: son tombeau, béni d'abord par le prêtre Paul, attira la dévotion des âmes qu'attendrissait le souvenir d'une mort si cruelle. Des miracles, d'abord contestés, puis reconnus, se manifestèrent sur sa tombe, et l'éclat en devint si grand que son corps fut retiré du lieu où il avait été inhumé et exposé dans

(1) La légende dit en propres termes que l'Ange Gardien de Procule lui donna sa tête à porter dans les mains et que la Vierge arriva ainsi en parlant et marchant jusqu'à l'église de Gannat, éloignée de plus de cent pas. Nous n'avons pas besoin de dire que rien n'oblige à croire ce prodige, qui n'est probablement qu'une fiction du légendaire.

Digitized by Google

une châsse à la vénération des fidèles. Depuis ce temps Procule a été honorée comme une sainte dans l'église de Gannat (1).

On dit que Géraud, plein de trouble et d'horreur à la vue de son crime, s'enfuit épouvanté et que, détestant son homicide, il passa sa vie à expier le sang innocent qu'il avait répandu.

---

## Monnumens funéraires de quelques Eglises.

Tout le monde connaît ces magnifiques tombeaux d'évêques qui ont échappé au vandalisme révolutionnaire dans notre église Cathédrale (2). Le treizième et le quatorzième siècle furent surtout remarquables par la sculpture tumulaire, et nous ne savons rien de plus noble et de plus chrétien tout à la fois que ces belles figures de princes et de chevaliers, de prélats et d'abbés, léguées par ce siècle à la chronique artiste, les mains jointes, couchées sur leurs tombeaux,

(1) En 1621, sous l'épiscopat de Joachim d'Estaing, évêque de Clermont, les restes de sainte Procule furent solennellement placés dans un magnifique reliquaire. Le bruit de cette translation étant parvenu à Rodez, les paroissiens de St-Amans envoyèrent une députation à Gannat pour demander qu'on leur fît part de ces précieuses dépouilles, offrant, de leur côté, en retour, une relique de saint Naamas. On leur remit le bras de la sainte qui fut apporté et déposé dans leur église. Une partie de cette relique se perdit pendant la révolution; ce qu'on put en sauver a été partagé depuis avec l'église Cathédrale.

(2) Gilbert de Cantobre, mort en 1349, dans la chapelle de ce nom, au rond-point.

Raymond d'Aigrefeuille, mort en 1351, dans la chapelle de Marie-Magdelaine, qui se trouve à côté sur la gauche, etc.

Ces tombeaux n'ont point été détruits, il est vrai, mais les mutilations dont ils portent l'empreinte témoignent assez qu'ils ne furent point épargnés par la révolution.

Digitized by Google

endormies de ce sommeil que doit seul réveiller la trompette dernière.

*Monument de Sanvensa.* — Sous le régime féodal, les seigneurs haut justiciers jouissaient de certains priviléges ecclésiastiques. Leur banc occupait à l'église la place d'honneur. Après leur mort, *la litre* ou ceinture funèbre était empreinte sur les murs ; on creusait leur tombe sous les dalles de l'édifice sacré. Ces distinctions se pouvaient justifier, en quelque sorte, par les nombreuses libéralités qu'aux siècles passés les seigneurs avaient fait aux églises. Mais ce temps n'était plus : la révolution promena son niveau sur les vieilles institutions monarchiques, disant (et ceci nous paraît assez juste) qu'on ne pouvait plus consacrer les priviléges de quelques-uns, lorsque les mêmes devoirs étaient devenus communs à tous. La seule récompense des anciennes lignées devait se trouver désormais dans cette considération qui se réflète toujours sur un nom honorable, aristocratie naturelle que ni les lois ni les révolutions ne parviendront jamais à effacer. Malheureusement on ne s'en tint pas là : quand on eut lâché la bride aux passions mauvaises, des bandes de démolisseurs, sous le prétexte de faire disparaître les traces d'une odieuse servitude, se ruèrent sur les édifices sacrés, dépouillèrent les autels et ne respectèrent ni les monumens des arts, ni la cendre des morts. La plupart des tombeaux furent alors violés et détruits.

On voyait à cette époque dans l'église de Sanvensa un magnifique mausolée élevé à Jean de Morlhon (1) par Marie de Saunhac, sa veuve. C'était l'ouvrage d'un grand maître. La statue de Morlhon en faisait l'ornement. Le noble chevalier était représenté

(1) Jean III de Morlhon, chevalier, baron de Sanvensa, de Castelmary, de Juniès, etc., chevalier de l'ordre du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes, sénéchal et gouverneur de Querci, mort en 1563.

Digitized by Google

à genoux sur sa tombe, de grandeur naturelle, les mains jointes, revêtu de sa cotte d'armes, ceint de son épée. Son casque ou heaume reposait sur la pierre à son côté; le reste du monument répondait à la beauté de la statue. Quatre bas-reliefs décoraient les quatre faces du tombeau, et les colonnes ainsi que les corniches étaient d'un travail précieux. On brisa la statue en 93, mais à la prière de Mlle de La Garde, heritière des biens de la maison de Morlhon, le tombeau fut épargné et caché dans la grange d'un paysan où il se trouve, dit-on, encore.

*Tombeau de Belcastel.* — Un monument du même genre, mais moins précieux sous le rapport de l'art, s'est conservé dans la petite église de Belcastel. Il est placé sous une voûte latérale, dans l'épaisseur du mur. Une statue couchée surmonte le sarcophage dont les côtés sont ornés de bas-relief et de modillons. Elle représente le défunt revêtu de son costume guerrier et des principaux insignes de la chevalerie. Un chien, emblême de la fidélité, est à ses pieds.

C'est le tombeau d'Alzias de Saunhac, qui fit bâtir au quinzième siècle l'église et le pont de Belcastel. Ses armes (1) sont empreintes sur les clefs des voûtes.

Alzias de Saunhac, seigneur de Belcastel, chambellan du roi de Naples, et général de ses armées, reçut en don de ce prince, le 30 octobre 1415, le duché de Laurino. Etant rentré dans sa patrie, il fut chambellan de Charles VII, sénéchal de Beaucaire, et mourut dans son château de Belcastel (2).

(1) D'or, au lion de sable, armé, lampassé et couronné de gueules, chargé tout autour de 12 carreaux de même.

(2) C'est par erreur, que dans un mémoire précédemment publié, nous avons dit que ce tombeau renfermait les cendres de Guillaume de Saunhac, grand maître des Templiers, qui périt glorieusement au combat de la Massoure, en 1250.



Digitized by Google

*Tombeau de Richarde de Maleville.*--Nous avons parlé ailleurs, mais avec peu de certitude, d'un autre tombeau qui demeura long-temps relegué dans un coin de l'église de l'hospice et dont le Musée de Rodez est aujourd'hui dépositaire. Un ancien titre de l'église de St-Amans explique son origine et sa destination. Dans ladite église se trouvait autrefois une chapelle fondée par Richarde de Maleville, épouse de noble G. Ratery. Le nom de ces deux époux se lit sur le monument, d'où l'on peut conclure qu'il servit à leur commune sépulture et que très-probablement il fut érigé dans la chapelle fondée par eux et non dans l'église des Frères-Prêcheurs, comme nous l'avions cru d'abord.

Il est à regretter que, lorsqu'on démolit la vieille église de St-Amans en 1752, on n'ait point fait l'inventaire descriptif de ses richesses archéologiques. Outre les tombeaux des premiers évêques de Rodez, elle contenait plusieurs autres monumens remarquables. Dans la chapelle dite *des Valettes*, reposaient les cendres de plusieurs seigneurs de l'illustre maison de Lavalette-Parisot qui l'avait fondée. Pierre II de Lavalette, entre autres, mort en 1404, y fut inhumé. Sur sa tombe on voyait un chevalier armé d'une lance, le casque en tête, et tenant de la main gauche un écu au *Gerfaud d'argent*. La pierre sépulcrale portait cette inscription : *Hic jacet Petrus Valetta, miles potens, dominus de Parisoto. Ora pro eo viator.*

Ce Pierre de Lavalette, seigneur de Parisot, Rieupeyroux, Prévinquières, La Capelle-Balaguier, etc., était premier écuyer du comte Bernard d'Armagnac, connétable de France. Il avait épousé Louise de Vesins, fille de Déodât de Vesins et de Ricarde de Caylus.

Nous signalerons encore ici, comme objet d'art précieux par son ancienneté, un tombeau en marbre blanc déposé dans la chapelle des Fonts-Baptismaux de l'église Cathédrale.

Digitized by Google

Ce tombeau, qui fut retiré, il a environ quarante ans, de l'église de la Magdelaine, avait été transporté au jardin de l'évêché (alors hôtel de la préfecture) où il demeura long-temps ignoré. On l'a transféré depuis peu d'années à la Cathédrale (1). C'est un monolithe carré long, orné sur ses faces de nombreuses figures en bas-relief, encadrées chacune dans une arcade. « La forme des arcades est différente de deux en deux. Elles sont terminées par un fronton triangulaire ou par un petit cintre brisé avant d'atteindre les colonnettes qui les supportent. Celles-ci sont torses. Le chapiteau n'est qu'imparfaitement sculpté ; dans le vide laissé entre chaque arcade on remarque un petit fleuron. Les personnages, au nombre de treize sur la face antérieure, sont grossièrement ébauchés ; chacun tient un attribut dans ses mains, et l'attention de tous semble se concentrer sur un même objet que plusieurs indiquent même du doigt. L'une des faces latérales a trois figures en pied du genre de celles que nous venons de décrire. Sur l'autre est représenté le fronton d'un édifice qui porte au centre le monogramme du Christ. Deux personnages semblent fixer leurs regards sur le monument (2) ».

Ce tombeau, sans nul doute, a servi à un chrétien de marque des premiers temps. D'après le style, qui est romain, on peut croire qu'il remonte au cinquième siècle (3). Il semble au premier coup d'œil que, dans ces figures sculptées sur la face antérieure, on ait voulu représenter les Apôtres portant aux nations

(1) Le couvercle s'est perdu ; il était taillé à quatre pans. Longueur du tombeau, 2 mètres 15 cent. ; largeur, 77 c. ; hauteur, 50 c.

(2) Description de la Cathédrale de Rodez, par M. l'abbé Magne.

(3) L'académie des sciences et la société archéologique de Toulouse, à qui on a communiqué un dessin du monument, le rapportent aussi au cinquième siècle. Plusieurs tombeaux semblables, déposés au musée de Toulouse, ont pu leur servir de terme de comparaison.

Digitized by Google

l'Evangile figuré par ce rouleau qu'ils tiennent à la main (1).

A une extrémité, deux graves personnages assis paraissent en écouter un troisième plus jeune placé sur un siége plus élevé. Ne serait-ce pas là Jésus-Christ prêchant aux docteurs, ou S. Paul devant l'aréopage?

Enfin, de l'autre côté, le petit monument surmonté du mystérieux emblême du christianisme sur lequel deux fidèles fixent leurs regards, n'est autre chose qu'un de ces temples (2) qu'élevaient, dans les premiers siècles, les peuples à la voix des Evangélistes.

D'après ce qui précède, il ne serait pas impossible que ce fût là le tombeau de S. Amans ou de S. Dalmas, que l'on conservait autrefois dans l'église de St-Amans et dont on a perdu les traces depuis la reconstruction de l'édifice. En 1673, d'après un procès-verbal qu'on voit à l'Hôtel-de-Ville, ces deux monumens étaient placés l'un sur l'autre auprès du bénitier. On les avait relégués là après en avoir ôté les reliques. Tous deux étaient en marbre. Quand la démolition de la vieille église eut lieu, on dut les transférer ailleurs, probablement dans l'église la plus voisine, d'où par oubli ou négligence on ne songea plus ensuite à les retirer.

Or, c'est de l'église de la Magdelaine que furent extraits deux tombeaux en marbre blanc, dont l'un est très-certainement celui qui nous occupe.

L'âge reconnu de ce tombeau, le caractère des sculptures qui le décorent viennent encore à l'appui de notre conjecture.

(1) Sur cette face, il n'y a que neuf figures, et non treize, comme on l'a dit par erreur dans la notice ci-dessus.

(2) A Saint-Cernin de Toulouse, le tombeau de Taillefer offre à une de ses extrémités un temple sculpté à peu près comme celui du tombeau de Rodez.

Digitized by Google

Un autre tombeau en marbre, de même dimension, est demeuré au jardin de l'évêché; mais on ignore le lieu d'où il provient. Il appartient, comme le précédent, au style antique et date probablement du même âge. Une de ses faces seulement est ornée. On y voit entre deux feuillages un grand monogramme du Christ qui ne laisse aucun doute sur son origine et sa destination.

---

## St-Félix, près Rodez.

St-Félix était, dans l'origine, un petit couvent régulier, dépendant des Bénédictins de la Chaise-Dieu. On le transforma dans la suite en prieuré qui fut réuni au collége de Rodez, en 1608.

Cet établissement était fort ancien. Bernard, écolâtre d'Angers, qui écrivait en 1020, raconte que de son temps l'évêque Arnaud tint un synode dans la prairie de St-Félix, et que cette assemblée fut témoin d'un miracle opéré par l'intercession de sainte Foi.

« Dans ce temps-là, dit-il (1), les évêques étaient dans l'usage de convoquer des synodes provinciaux où les clercs se rendaient en procession générale, avec les châsses et images des saints patrons de leurs églises.

» Et je dois dire à ce sujet que, parmi les nombreuses reliques qui selon la coutume étaient portées à ces conciles, celles de sainte Foi tenaient un des premiers rangs par le privilége de leur vertu miraculeuse.

(1) *Bernard. Scholast. Eccles. Endegavensis, lib. 1, Mirac. sanctæ Fidei, cap. 30.*

Digitized by Google

» Le très-révérend Arnaud, évêque de Rodez, s'était donc rendu au synode à la tête de ses chanoines, des moines de la province et de tout son clergé.

» Les saintes reliques avaient été déposées sous des pavillons dressés dans la prairie de Saint-Félix, près Rodez. Là brillaient les images et les châsses d'or de la Vierge Marie, de saint Amans, de saint Saturnin, de sainte Foi et d'une foule d'autres dont l'énumération serait ici trop longue.

» Or, entre tous ces saints, Dieu daigna choisir Foi pour manifester sa toute-puissance.

» Un pauvre enfant, nommé Bonitus, sourd-muet de naissance et de plus aveugle et boiteux, avait été apporté par sa mère et déposé au pied de l'image de la Sainte. Une heure environ s'était écoulée, lorsque, par un effet de la grâce divine, l'enfant se leva tout d'un coup et se mit à marcher d'un pas assuré, voyant, entendant et parlant à haute voix (1). Sa guérison était complète. Au bruit qu'excitait ce prodige, les Pères du Concile, réunis un peu plus loin, demandèrent d'où provenait cette clameur du peuple : à quoi la comtesse Berthilde (2), qui était présente, répondit : *Que pourrait-ce être autre chose sinon un des jeux ordinaire de sainte Foi* (3). Chacun put aussitôt se convaincre de la réalité du fait, et tous alors, pleins de surprise et de joie, rendirent à Dieu, de concert avec la foule assemblée, de solennelles actions de grâces. »

(1) *Exurrexit loquens, audiens, videns, etiamque inofenso pede deambulans.*

(2) Berthilde ou Berthe, veuve de Raymond II, comte de Rouergue, était fille de Boson, marquis de Toscane, et nièce de Hugues, roi d'Italie.

(3) *Nisi quod jocatur sancta Fides ut solet.*

Digitized by Google

## St-Pierre-de-Claravals ou Clairvaux.

Dans une note trouvée au château de Panat, il est dit qu'en 1698, le clocher de Clairvaux s'écroula avec la majeure partie de l'église sur la maison du sieur Boëry (1), et que deux personnes périrent dans ce désastre. Une autre église fut reconstruite sur le modèle et l'emplacement de l'ancienne, et terminée en 1704, comme il conste d'après un chiffre qui se voit au clocher. Il ne resta du vieil édifice roman que le mur septentrional dont le prolongement, encore debout avec ses pilastres, indique que l'église a été diminuée d'un gros tiers (2). La plupart des anciens matériaux furent mis en œuvre, mais on s'aperçoit à l'ornementation intérieure que le bon goût ne présida guère à leur distribution. L'église de Clairvaux a trois nefs et se termine par une triple apside. Dans toutes ses parties on a fait usage du grand appareil. Les arcades, ouvertes pour mettre la nef principale en communication avec les ailes, sont supportées par des piliers carrés garnis de demi-colonnes.

Sur les chapiteaux se dessinent des volutes, des feuillages, des figures bizarres et autres ornemens de la sculpture byzantine.

Les ouvertures de la partie ancienne sont en plein-cintre, tandis que les autres affectent la forme ogivale.

Le portail, de style moderne, s'ouvre entre deux colonnes dont l'entablement est surmonté d'un fronton triangulaire.

La chapelle de la Vierge renferme des bas-reliefs

(1) Cette note est du sieur Boëry lui-même, natif de Clairvaux, et curé de Panat à cette époque.

(2) Elle a 24 mètres de long sur 16 de large, bas-côté compris. La hauteur de la voûte est de 12 mètres.

en bois d'un assez beau travail et une statue colossale de Marie présentant son Fils au monde. Dans une autre chapelle, le groupe du Saint-Sépulcre mérite d'être remarqué.

Pendant la révolution, on fit disparaître de cet édifice tous les emblêmes féodaux. Un seul écusson, placé sur une vieille tour adossée au clocher, est demeuré intact ; il porte un *lion rampant* tenant quelque chose entre ses griffes.

Une autre pierre armoriée qu'on voit au-dessus de la porte du presbytère n'a conservé de son blason qu'une crosse épiscopale, ce qui fait supposer que les abbés de Clairvaux étaient *crossés* et sans doute *mîtrés*. On découvre de temps à autre, dans le cimetière, des tombeaux où sont gravés de semblables écussons (1) ; la terre qui les dérobait aux regards les a préservés de la dégradation.

Le monastère de Clairvaux existait dès les temps les plus reculés. Il fut détruit au huitième siècle par les Sarrazins. Un prince étranger qui allait visiter les saints lieux, Alboin, fils d'Hérold (2), roi d'Angleterre, et de la reine Alvère, passant par le Rouergue, vit ces ruines désolées et conçut le projet de les relever. C'était en l'année 1060. A cette époque, les seigneurs de Panat et de Cassagnes (3) étaient maîtres du pays. Alboin va les trouver et leur fait part de son dessein : *c'est une chose digne et juste*, répondent les nobles châtelains. Le prince se rend ensuite auprès de l'évêque, Pierre Béranger de Narbonne, pour s'assu-

(1) Sur une de ces pierres sépulcrales, mise à découvert, il y a quelques années, on remarquait un arbre et trois étoiles.

(2) Cet Hérold est sans doute Harold II, qui fut vaincu et tué en 1069 par Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie.

(3) Hugues et Rigald de Cassanhes ; Déusdé, Ictor, Hugues, Béranger, *sénieurs* du château de Panat.

Digitized by Google

rer de son consentement, et non seulement il en est favorablement accueilli, mais encore le comte Robert, les comtesses Berthe (1) et Ricarde s'associent avec joie à son entreprise et se transportent avec lui sur les lieux pour assister à l'inauguration des travaux. Tous les habitans du pays, seigneurs, chevaliers, vilains, riches et pauvres, s'empressèrent de concourir à la même œuvre. Les féodaux donnent les rentes, les dîmes, les droits de sépulture, de viguerie, de préférence; les manans s'imposent des taxes.

En peu de temps le nouveau monastère sort du milieu de ces ruines et s'élève majestueux au fond de la vallée.

Alboin appela d'abord à Clairvaux les moines de Brantôme, en Périgord; mais ceux-ci, deux ans après, en 1062, mirent à leur place les religieux de Conques, dont Odolric était alors abbé, moyennant 80 sous du Puy *et une très-bonne mule*, à la charge par ces derniers de payer annuellement un marc d'or à St-Pierre de Rome. Clairvaux demeura uni à Conques jusqu'en 1112, époque à laquelle Richard, comte de Rodez, en transféra la possession à l'abbaye de St-Victor-de-Marseille.

A cet ancien monastère, depuis long-temps supprimé, on avait substitué un prieuré qui relevait de l'abbé de Brantôme. L'église qui s'écroula en 1698 datait du premier établissement, c'est-à-dire du onzième siècle. Le presbytère actuel a, dit-on, la même origine et n'est qu'une portion conservée du vieux cloître.

Les abbés ou prieurs avaient fortifié le bourg et le manoir. Clairvaux était ceint de murailles et l'on voit

(1) Berthe, fille et héritière de Hugues, comte de Rouergue, avait épousé Robert, comte d'Auvergne, auquel elle apporta le Rouergue en dot. Ricarde était mère de Robert.

encore les trois portes et l'une des tours qui en défendaient l'entrée.

### Le Salvage.

Le couvent du Salvage, dont on voit encore les restes dans les bois qui couronnent les bords de la vallée de Bruéjouls, près du Pas, avait une origine fort ancienne. Il en est question dans divers baux à cens du commencement du treizième siècle. Le comte de Rodez Hugues IV, dont le testament fait en l'an 1271 est si remarquable par le nombre et la singularité des dispositions qu'il renferme, légua cent sous Rodanois aux *frères del Salvage*, sans autre désignation. Le Sauvage, dit Bosc, fut donné aux religieux de l'*ordre de Grammont*, dans le quatorzième siècle, par Richard II, roi d'Angleterre, alors duc de Guienne. L'assertion de l'abbé Bosc n'est point exacte, attendu que la maison du Salvage appartenait dès lors et long-temps auparavant aux religieux de cet ordre. On voit dans les archives de Bonnecombe un accord de l'an 1270, entre frère Pierre Cadrieu, recteur de la maison du Salvage, *ordre de Grammont*, et Elias de Cassanhes, damoiseau, sur les différens qu'ils avaient ensemble à raison du masage d'Ayssials.

Peu de temps avant la révolution, on réunit au séminaire de Rodez les revenus de cet ancien monastère où les moines de Grammond se trouvaient encore au commencement du seizième siècle.

### Trébosc.

Durant la longue anarchie qui précéda l'établissement du gouvernement féodal, les seigneurs laïcs s'emparèrent par violence de la plupart des églises et des bénéfices ecclésiastiques. Dans la suite des temps ils restituèrent peu à peu les biens usurpés, et à la fin

Digitized by Google

du douzième siècle le clergé avait à peu près récupéré son ancien patrimoine.

Telle avait été sans doute la destinée de l'église de Trébosc, car on trouve qu'en 1051, elle fut donnée par Hugues, comte de Rouergue, à l'abbaye de Conques, qui la plaça sous l'invocation de Ste-Foi, sa patrone. L'acte de donation est souscrit par les comtesses Foi et Berthe, dont la première était femme et la seconde fille de Hugues.

Voilà une preuve certaine de l'ancienne existence de cette église; mais au seizième siècle elle a été reconstruite et déplacée. On montre encore au nord du village les vestiges du premier édifice. L'église actuelle, de forme ogivale, s'élève au sud de Trébosc, près de l'Aveyron. Elle est vaste et bien bâtie (1); malheureusement une couche de chaux à l'extérieur et l'inévitable badigeon au dedans cachent le système de maçonnerie formé en grande partie de pierres de moyen appareil. On croit généralement dans le pays qu'elle est fondée sur pilotis de bois d'aulne.

A quelques minutes de Trébosc, du côté des Palanges, on voit sur une éminence un tombeau en pierre, connu sous le nom de tombeau du *cavalier Martin*. La tradition n'apprend autre chose sur ce monument sinon que le guerrier dont il recouvre les restes voulut être inhumé là où il mourrait, et qu'on exécuta ponctuellement ses dernières volontés. La pierre tombale, d'un travail assez grossier, s'élève au-dessus du niveau du terrain. Elle est surmontée d'une croix. La paroisse s'y rend tous les ans processionnellement le jour de l'Ascension.

(1) 22 mètres de long sur 8 mètres 60 de large.

Digitized by Google

### Souterrain de l'église de Céor.

Un pavé de l'église, vers le bas de la nef, cache l'entrée du souterrain. On s'engage d'abord dans une étroite galerie qui pénètre dans la roche vive par une pente rapide et en décrivant quelques contours. Cette galerie, qui peut avoir 60 pieds de long sur 2 et demi de large et 5 de hauteur, débouche dans une salle spacieuse (1), symétriquement taillée et dont le plafond arrondi imite le cintre d'une voûte. Sur les côtés et à la naissance de la courbe, on remarque des entailles correspondantes qu'on dirait avoir été pratiquées pour recevoir des poutres. Le sol est un peu incliné dans le sens de la longueur. A l'extrémité de la pièce se trouve un conduit semblable à celui de l'entrée, mais obstrué par des décombres. Ce boyau descend jusqu'au pied de la montagne et se fait jour dans un amas de rochers au bord de la rivière de Céor. Un massif d'arbustes sauvages en dérobe aux yeux l'ouverture.

Deux cellules de quelques pieds carrés complètent le système de ces cavités souterraines; l'une, près de l'entrée de la première galerie, à gauche en descendant; l'autre, dans la grande salle, à droite de la porte.

Tous ces souterrains sont creusés dans le roc et de main d'homme. La roche est un gneiss granitique fort dur.

Aucun soupirail extérieur n'apporte le jour sous ces voûtes. Un air froid et dense circule avec peine le long des parois, et les flambeaux n'y répandent qu'une pâle et douteuse clarté. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu pour créer cette retraite ténébreuse !

(1) 18 mètres de long sur 5 de large.

Digitized by Google

Etait-ce un de ces cryptes où les chrétiens des premiers âges s'ensevelissaient pour célébrer leurs mystères, ou bien un de ces affreux cachots qu'on ouvrait jusques dans les entrailles des rochers sous les forteresses féodales pour y exercer d'atroces vengeances? Ces idées se présentaient rapidement à notre esprit pendant que nous parcourions cette sombre région, et qu'un écho tristement sonore répétait le bruit de nos pas. La réflexion et l'examen attentif des lieux nous démontrèrent bientôt qu'elles étaient sans fondement. . . . . . . . . . . .

D'abord la forme et l'emplacement du souterrain excluent toute supposition de crypte. Autrefois l'église faisait corps avec le château qui occupait la place où est aujourd'hui le cimetière; une grosse tour carrée défendait l'entrée du manoir du côté de l'ouest. La nef de l'église a été agrandie aux dépens de ce donjon dans toute la partie inférieure. Donc le souterrain dépendait primitivement du château et non de l'église.

D'un autre côté, si ce lieu avait été une prison, on y verrait quelques vestiges de portes; les trous des gonds subsisteraient encore; on n'y aurait point ménagé une secrète issue.

Les gens du pays attribuent ce curieux ouvrage aux Anglais. Il est plus probable que les anciens châtelains en furent les auteurs, et l'imaginèrent comme un stratagème de guerre, pour s'y retirer dans un péril pressant, ravitailler la place et l'évacuer même au besoin en trompant la vigilance de l'ennemi.

Cette disposition était une chose assez commune dans les châteaux du moyen-âge. La plupart des manoirs féodaux des seigneurs, bâtis sur des hauteurs, qui dominaient le pays environnant, recevaient de leur position une force presque inexpugnable à une époque où l'usage de l'artillerie était inconnu; mais cette position les exposait à manquer d'eau; et lors-

qu'ils étaient investis avec une persévérante vigilance, il fallait presque toujours qu'ils se rendissent. C'était pour obvier à cet inconvénient que, lorsque la situation le permettait, on faisait ces immenses puits ou galeries profondes qui allaient aboutir à une source, et quelquefois, comme dans le cas présent, à une rivière.

Le château de Céor appartenait anciennement aux Guitard, seigneurs de Taurines. Il passa dans la suite dans la famille d'Ebles. Le dernier possesseur a été M. de Ginestel de Persegals. Il ne reste plus de cet ancien édifice que la tour incorporée à l'église.

## Notre-Dame-de-Ceignac.

L'église de Ceignac, fondée, dit-on, par saint Martial, vers le milieu du troisième siècle, serait, avec celle de Rodez, à qui l'on prête la même origine, la plus ancienne du diocèse. Plusieurs fois reconstruite dans la suite des siècles, elle se recommande par ses souvenirs et par ses monumens. Sa célèbre dévotion à la Vierge, qui a traversé tout le moyen-âge, s'est maintenue jusqu'à nos jours.

(Voir les notes publiées sur cette église dans le III<sup>e</sup> vol. des *Mém. de la Soc.*, p. 197.)

## Bonnecombe.

Abbaye fondée en 1166, au fonds d'une vallée solitaire, sur les bords du Viaur. « Vous ne trouverez plus là que des ruines silencieuses. A travers ces monceaux de pierres suspendues aux voûtes sur votre tête, et que brise le vent, au milieu de ces tronçons de colonnes jetés pêle-mêle à côté des saints évêques en pierres froides et mutilées, vivaient dès le douzième siècle les moines soumis à la règle de Saint-Bernard, le régénérateur de la règle monastique dans les Gau-

Digitized by Google

les...... Depuis, les siècles et les révolutions ont passé sur ces murailles; le temps a respecté quelques débris, et le paysan, qui chemine encore à travers les arceaux suspendus sur sa tête, aime à se rappeller et à redire les légendes du vieux temps (1). »

### Saint-Etienne-de-Carcenac.

La petite église de Carcenac-Salmiech renferme un monument de sculpture qui mérite d'être signalé : c'est un groupe en pierre représentant le Sauveur descendu de la croix et soutenu par sa mère, saint Jean l'évangéliste et Marie-Magdelaine. Le froid de la mort si bien rendu sur cette belle tête du Christ, l'expression douloureuse des saintes femmes et du Disciple bien aimé, le naturel des poses, l'agencement des draperies, tout annonce que le ciseau du sculpteur dans cet ouvrage était conduit par une main habile et exercée.

Ce groupe vaut beaucoup mieux, à notre avis, qu'un autre du même genre qu'on voit à la chapelle du St-Sépulcre de l'église Cathédrale. Le monument de Carcenac est sorti de l'ancienne église des Cordeliers de Rodez.

### Connac, dédié à Saint-Pierre.

Connac est un lieu célèbre dans nos fastes. Là, dit-on, Charles-le-Chauve remporta, en 864, une victoire signalée sur les Normands qui désolaient, à cette époque, l'Aquitaine et, pour remercier Dieu du succès de ses armes, il fit construire dans ce lieu même une église qu'il donna avec toutes ses dépen-

(1) Voir une notice sur l'abbaye de Bonnecombe. *Mémoires de la Soc.*, tome II, page 193.

Digitized by Google

dances à l'évêque de Rodez, Hacmar, et à ses chanoines. La tradition du pays a conservé la mémoire de cet événement, dont les circonstances sont rapportées dans une vieille charte tirée des archives de l'église Cathédrale de Rodez. Cette pièce est d'autant plus curieuse qu'elle donne des détails sur l'ancienne topographie des lieux et fait connaître un fait militaire dont aucun de nos historiens n'a parlé. Nous allons la traduire en entier (1) :

» Au nom de Dieu, etc, l'an de l'Incarnation 864, et le 24e du règne du très-glorieux et très-invincible roi Charles, indiction 15, étant assis sur la chaire de St-Pierre le très-digne pontife Nicolas Ier, un grand mouvement eut lieu parmi les peuples d'Aquitaine qui se réunirent pour combattre les barbares ou païens à Planmont (*Planomonte*), qu'on appela depuis Connac, dans une contrée du Rouergue dominant la rivière du Tarn, en présence du roi Charles, qui fit construire et consacrer une église en ce lieu, de concert avec Hacmar, évêque de Rodez, Rodulphe archevêque de Bourges et autres saints évêques de la même province qui s'étaient rendus auprès de lui. Dans ce temps donc, et pendant le mois d'août, le roi revenant de l'Espagne Citérieure rencontra les païens et leur livra plusieurs batailles, notamment à Planmont ou Connac, dans laquelle périrent un grand nombre des principaux de son armée et de ses évêques, parmi lesquels on compta le très-saint homme Marcellin, évêque d'Orléans (2) (*Aurelianensis episcopus*), qui fut inhumé en ce lieu ainsi que beaucoup d'autres émi-

(1) Plusieurs passages de cette charte sont fort difficiles à traduire littéralement, à cause du mauvais latin de l'époque. Nous nous sommes bornés à en exprimer le sens.

(2) Et non d'*Aurillac*, comme l'a traduit un de nos confrères dans une statistique du canton de Réquista.

Digitized by Google

nens personnages à qui l'on fit d'honorables funérailles. Après quoi, le roi ayant pris conseil des principaux seigneurs et des chefs de son armée, donna à l'église les terres environnantes où se trouvent onze villages, l'un nommé *Berricia*, situé au levant; l'autre *Ulecc*, à l'occident; deux autres, dont le premier sur la droite et le second sur la gauche, celui-ci nommé *Podio* (1); un cinquième (2) près du Bouyé (*Butorum*) qui est au-dessus de Planmont, avec toutes leurs appartenances, terres cultes et incultes, bois, cours d'eau; en un mot, tout ce qui s'étend depuis le ravin d'Orfizet (3) d'un côté, jusqu'à celui qu'on nomme Coffinhals, de l'autre; à cause des païens qui y furent déconfits (*qui in Coffurnium habuerunt mortem*); et dans la partie supérieure jusqu'à l'estrade publique ouverte au-dessus de Planmont. Le roi fit ensuite fixer ces limites par des bornes, après quoi il affirma son don par sa couronne et ceux qui étaient présens l'affirmèrent entre les mains du roi, et injonction formelle fut donnée à tous les archevêques, évêques et abbés, d'excommunier, anathématiser et séparer de la sainte église, et à ses vicaires ou lieutenans de décerner la peine capitale ou bien de bannir du royaume et de priver de leurs honneurs quiconque contreviendrait à ces dispositions; et le roi posa sa couronne sur l'autel et la racheta par un don royal, offrant pour l'âme des défunts ses ornemens, sa chapelle, et les reliques qu'il avait avec lui; de plus, il laissa à l'église l'autel consacré en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les apôtres et martyrs, et il assigna pour son entretien tout ce qui

(1) Le Puech, existant encore.
(2) Bourouris, *idem*.
(3) *Orticum*; Ortizet, *idem*.



Digitized by Google

appartenait à la vigauerie royale depuis le ruisseau d'Alvance jusqu'à un lieu des bords du Tarn nommé *Vultunis*, d'un côté, et de l'autre jusqu'au ruisseau (le Giffou) qui coule vers l'Albigeois; et il donna ladite église avec ses droits ainsi que sept autres églises qui se trouvent dans le voisinage au Seigneur Dieu et à l'église de la bienheureuse Marie (Cathédrale de Rodez) et à l'évêque Hacmar et aux chanoines de la Vierge afin qu'ils la desservissent et la gardassent, et il déposa l'acte de donation sur l'autel en l'affirmant de sa main. Faite la présente charte dans le mois de février et le jour de la festivité de la bienheureuse Marie, et ont signé : Charles, roi; Ermengard, comte; Hacmar, évêque de Rodez; Rodolphe, archevêque de Bourges. »

Cette donation solennelle du roi ne fut guère respectée, car environ un siècle après et sous le règne de Raoul, on voit la même église de Connac donnée une deuxième fois à la Cathédrale de Rodez par un seigneur nommé Elias, fils de Sénégonde et neveu du vicomte Raynon. Il est dit dans la charte de donation que le père d'Elias l'avait acquise de l'évêque *Deide* (1) (Deusdedit II), surnommé *Petit*. C'était l'époque de la grande anarchie féodale où les évêques trafiquaient des églises, quand ils n'en étaient point violemment dépouillés par les seigneurs.

Voyons maintenant si l'on peut retrouver dans l'église actuelle de Connac quelques traces de l'édifice primitif érigé par Charles-le-Chauve.

(1) Cette deuxième charte, tirée comme la première des archives de la Cathédrale de Rodez, fixe d'une manière certaine l'époque de l'épiscopat de Deusdedit II, que Bosc a regardé comme douteuse, quoiqu'il eut sous les yeux la charte en question, et qu'il l'ait même insérée dans son ouvrage. Elle est datée du premier des ides d'août et de la douzième année du règne de Raoul, qui correspond à l'an 935 de notre ère.

Digitized by Google

Cette église (1) a été plusieurs fois remaniée. La nef fut refaite en 1783. Des trois chapelles qui l'accompagnent, l'une date de la même époque ; la seconde avait été construite vers 1540 par un prêtre du pays nommé *Pierre Piales*; la troisième paraît être contemporaine.

Le chœur, de forme ogivale, est plus ancien, et l'on présume, d'après quelques titres qu'on voit aux archives de la paroisse, qu'il a été bâti antérieurement à l'année 1538.

Sur un des côtés du chœur s'ouvre une quatrième chapelle (2), placée jadis sous l'invocation de Saint-Fabien et St-Sébastien, qui, d'après la tradition locale, serait l'église primitive même. Le plein-cintre y règne simultanément avec l'ogive : l'un dans les baies, l'autre aux arcs de la voûte qui se terminent aux quatre angles par des figures grotesques. Ce mélange de styles exclut l'idée du roman primitif et annonce évidemment l'époque de transition, c'est-à-dire le douzième siècle.

Cette chapelle contenait autrefois un monument dont les débris existent encore, sorte de mausolée en marbre gris qui fut brisé, dit-on, pendant les guerres religieuses. La table ou couvercle, rompue en deux, a deux mètres de longueur sur un mètre de large. Son épaisseur est considérable. Elle n'offre ni inscriptions ni ornemens de sculpture; il ne reste que quelques fragmens de la partie inférieure de ce monument qui, dans l'opinion des gens du pays, passe

(1) L'église a 20 mètres de long sur 7 de large. La voûte de la nef, élevée de 9 mètres 50 cent., repose sur six pilastres en pierre de taille, ornés de chapiteaux fort simples. Les murs de l'église sont construits en moellon.

(2) Elle a six mètres de diamètre en tout sens aussi bien que de hauteur. Les murs, flanqués extérieurement aux deux angles de deux tourelles qui ne dépassent pas le toit, ont 1 mètre 76 cent. d'épaisseur.

Digitized by Google

pour être le tombeau de l'évêque d'Orléans tué dans la bataille livrée aux Normands par Charles-le-Chauve, et cette conjecture est pour eux d'autant plus vraisemblable, qu'il n'y a jamais eu à Connac, disent-ils, de famille assez haut placée pour faire usage d'un tel luxe funéraire.

Ce monument pourrait être tout aussi bien l'autel mentionné dans la charte citée plus haut et sur lequel le roi Charles déposa sa couronne après sa victoire. On sait que dans les premiers temps les autels étaient de véritables tombeaux dont la forme se conserva long-temps, et ne se modifia qu'insensiblement lorsqu'ils eurent cessé d'avoir cette double destination.

Quoi qu'il en soit, le monument de Connac nous paraît être un précieux débris de l'art chrétien au neuvième siècle, et ce qui en reste mérite d'être religieusement conservé.

Quant à la chapelle, on ne peut raisonnablement lui assigner un âge que démentent ses formes architecturales. Sans doute que dans la suite des temps la mémoire des diverses vicissitudes que subissait l'église se sera perdue, et celle du fait principal demeurant toujours, on aura fini par confondre dans une même origine et le monument carlovingien et l'édifice renouvelé qui en reçut et en conserva le dépôt.

Le cimetière de Connac contient un grand nombre d'autres tombeaux en pierre, formant une assise au-dessous des sépultures actuelles. On a même découvert, il y a peu d'années, en faisant des tranchées autour de l'église qui est contiguë au cimetière, une troisième assise plus profonde, dont les cercueils étaient formés de trois grandes ardoises posées de champ et figurant un triangle aigu.

Connac présente aussi des traces d'anciennes fortifications. Il paraît que le village était ceint d'épaisses

Digitized by Google

murailles et qu'on n'y pénétrait que par deux portes dont l'une a subsisté jusqu'à 1826.

Cette enceinte datait probablement de l'époque des guerres de religion ou tout au plus de l'invasion anglaise.

## St-Georges-de-Camboulas.

Grande masse rectangulaire plus longue que large, couronnée de crénaux et flanquée de quatre tourelles rondes dont la hauteur ne dépasse pas celle de l'édifice. On dirait le corps d'un vieux château féodal dont toutes les parties culminantes ont été ramenées au même niveau.

Cette église bâtie sur les bords escarpés du Viaur et remarquable seulement par la singularité de sa forme extérieure, avait sans doute été disposée ainsi par les anciens seigneurs pour servir au besoin à la défense du pays et former comme un avant-poste au fort château de Camboulas, situé un peu plus bas sur la même rivière.

Elle se compose à l'intérieur d'une grande nef, dont aucun ornement architectural ne déguise la nudité, d'un chœur et de deux chapelles qui paraissent avoir été ajoutées après coup. Les arcades des voûtes en ogive très-aiguë n'ont pour appui ni colonnes ni pilastres ; elles se terminent brusquement

Sur le tympan de la porte, on voit un bas-relief assez ancien, mais rapporté, qui représente le Père Eternel avec ses attributs.

En avant de l'église, se trouve un oratoire soutenu par des colonnes à chapiteaux armoriés (1), débris sans doute de quelque édifice féodal du voisinage.

(1) Un mors de bride et 3 fleurons en chef.

Digitized by Google

Sur un des rochers qui bordent le chemin au pied de l'église et du côté du levant, on remarque une entaille profonde creusée pour un tombeau d'adulte dans lequel la place de la tête est marquée.

Le prieuré de St-Georges-de-Camboulas fut uni, au treizième siècle, par l'évêque Raymond de Calmont, à l'œuvre de la Cathédrale de Rodez (1).

Cette église est sous l'invocation de St-Georges, guerrier et martyr romain, qui a laissé un nom célèbre chez les chrétiens, surtout en Angleterre. Bien que le patronage de ce saint s'étendît sur un grand nombre de cités populeuses, il ne dédaigna pas, dit la tradition, l'humble église qui lui était dédiée sur les bords du Viaur. Il la venait visiter souvent, et comme la vallée se trouvait sur son passage, il pressait les flancs de son coursier qui la franchissait d'un seul bond. Or, il arriva qu'un jour le cheval, moins dispos que de coutume, s'abattit sur les rochers qui couronnent les bords du monticule, et l'on montre encore aujourd'hui l'empreinte de ses pieds, que le laps des siècles n'a pu effacer.

On vénère dans le diocèse de Rodez un autre saint Georges qu'il ne faut pas confondre avec le précédent. Celui-ci pratiqua des vertus plus paisibles. Né en Rouergue, de nobles parens, d'abord simple moine à Conques, où sa piété et sa science profonde le firent remarquer, il fut appelé, en 862, par Adalgasius, fondateur du monastère de Vabre, pour l'aider à conduire cette nouvelle famille religieuse. Là, ses vertus modestes acquirent un nouveau lustre et sa réputation devint telle que l'évêque de Lodève étant mort, on

(1) C'est-à-dire qu'il servit à former la dotation du chanoine qui, sous le titre de chanoine-ouvrier, était chargé de surveiller les travaux de construction.

Digitized by Google

jeta les yeux sur lui pour le remplacer. Georges prit possession de ce diocèse en 877, le gouverna longtemps d'une manière digne et sainte, jusqu'à ce qu'enfin, *brisé par l'âge et les austérités*, dit la légende, *il s'endormit paisiblement dans le Seigneur*.

Ses restes, déposés dans l'église de St-Geniès, devinrent l'objet d'une grande vénération; mais, au seizième siècle, la ville étant tombée au pouvoir des Calvinistes, ceux-ci dévastèrent les temples catholiques et les reliques du saint furent dispersées.

### St-Pierre-de-Canet.

Les belles églises sont rares dans la partie montueuse du département connue sous le nom de *Ségala*. On cite celle de Canet, église aux belles proportions, mais construite en simple moëllon et sans aucun ornement d'architecture. Certains caractères communs à un assez grand nombre d'églises de la même contrée semblent annoncer une même époque de construction. Voyez, par exemple, ces clochers en batière, lourde masse placée transversalement sur le centre de l'édifice et qui semble devoir l'écraser de son poids! Quelle différence avec ces flèches élancées de la belle époque ogivale, où avec ces tours romanes qui étaient pour les églises de la période précédente comme un symbole de force et de durée! Déjà l'art au seizième siècle avait éprouvé une notable dégénération.

La nature des matériaux n'a pas peu contribué à introduire des différences sensibles dans les édifices contemporains. Là, par exemple, où l'on avait une pierre calcaire facile à tailler, l'architecture prit d'heureux développemens; l'emploi du granit, au contraire, et des pierres schisteuses en comprima l'essor.

Digitized by Google

On doit attribuer aussi la rareté des beaux édifices religieux dans les montagnes à la pauvreté des habitans, disséminés dans de rares hameaux, sur un sol ingrat qui, loin de fournir aux recherches du luxe, suffisait à peine à leur procurer le nécessaire (1).

Canet avait été donné en 1221 aux Hospitaliers par le comte de Rodez Henri I.

Benoît XII en unit l'église au chapitre de Rodez en 1339.

**Epitaphe d'un Tombeau placé dans l'Oratoire du cimetière de Grammond.**

*« Sacrum Guillermi Malerfi*
*prevectam quenis zelo Dei*
*Eductum fide in altis*
*Grandis cure mentis*
*officio in propia peloris*
*terdenis adesit annis*
*affabilis cunctis prefuit*
*egenis hilariter atque favit*
*sacris dedicatis edibus*
*preciosis ornatis ac pluribus*
*cum bellis edectus ipsi*
*anni hac sua quievit die*
*anno milles. Greg. quingeno*
*vigeno die que marcii duode. »*

« Vous voulez voir la chapelle de Guillaume Malroux, bâtie par un sentiment de piété et que la foi a consacrée sur ces montagnes. Pendant 30 ans, il resta attaché aux fonctions de prieur dans l'église paroissiale de Grammond. Affable envers tout le monde, il

(1) Les exceptions sont dues au voisinage des grands manoirs féodaux ou des riches abbayes.

secourut de bon cœur les pauvres et contribua souvent à la gloire du lieu saint, par l'offrande de dons précieux. Enfin, appelé au séjour des bienheureux, il fut inhumé dans ce temple qui était sa demeure, le 10 mars de l'an [illegible], selon le calendrier Grégorien. (1)

Cette inscription tumulaire, en lettres gothiques, se trouve sur une pierre encastrée dans le revêtement intérieur du mur de l'oratoire, à gauche de l'autel où l'on célébrait la messe aux solennités funéraires.

Au dessous de l'inscription et entre les initiales du nom et prénom du défunt, est gravé l'écusson de ses armes, composées de trois maillets posés deux et un.

A la chapelle St-Martial de l'église de Grammond existait autrefois une fondation pieuse, faite par les Capitouls de Toulouse, qui furent soumis à cet acte expiatoire par arrêt du parlement pour avoir condamné injustement à mort un homme du pays.

## Castelmary.

L'église de Castelmary, aujourd'hui abandonnée (2), est placée à l'entrée du village, à côté d'une vieille tour carrée qui tombe en ruines. Elle figure une croix

(1) On a traduit aussi fidèlement qu'on a pu le sens de cette inscription, que plusieurs mots, mal gravés ou mal lus, l'absence de ponctuation et l'étrange construction des phrases rendent assez difficile à expliquer littéralement.

(2) La chapelle de Castelmary relève aujourd'hui de l'église paroissiale de Lavernhe, canton de La Salvetat. Autrefois c'était Lavernhe qui était annexe du prieuré de Castelmary.

La terre baroniale de Castelmary, ancienne possession de la maison de Morlhon, formait jadis un fief considérable. Le vieux château féodal n'offre plus que des ruines.

atine et porte son chevet à l'Orient. Une douzaine de contreforts de forme cylindrique sont espacés le long de ses murs.

Cette église, peu remarquable sous le rapport de son architecture, contient d'admirables boiseries, et ce n'est pas exagérer que de dire qu'après la Cathédrale de Rodez, il n'y a peut-être pas un autre édifice religieux dans le diocèse où la sculpture se déploie avec autant de richesse et de perfection. C'est surtout dans l'ornementation de l'autel principal, dédié à St-Sébastien, que l'artiste a mis en évidence toute la portée de son talent. Nous allons essayer de le décrire, après avoir dit un mot de la chapelle de St-Jean-Baptiste, dont le rétable se recommande aussi par la délicatesse et le fini du travail.

*Autel de Saint-Jean-Baptiste.* — Le tableau de cet autel, dont les figures sont presque entièrement effacées par les injures du temps, est porté par un beau cadre qui imite une tresse de glands, de feuilles d'orme et de pampre sauvage. Au-dessous de ce cadre se développe en forme d'accolade une plante grimpante avec une branche de laurier. Les colonnes dont le dé quadrilatère porte sur un de ses côtés un bouquet de roses et de marguerites, soutiennent l'entablement du rétable, sont torses et chargées sur le fût d'un cep de vigne en haut-relief finement sculpté. Elles appartiennent à l'ordre composite.

L'entablement est orné avec profusion. Au-dessus des chapiteaux, s'étendent en forme de rinceaux, dans l'entre-colonnement, des fleurs tressées qu'un coquillage partage en deux au milieu, et plus haut, on voit courir la corniche chargée de fleurons et de petites consoles. Il y a un fronton formé par deux supports sur lesquels s'ajuste une belle guirlande de roses percées à jour qui surmonte tout l'ensemble. Dans le

Digitized by Google

tympan du fronton, apparaît un ange portant sur sa tête un bouquet de fleurs et laissant tomber avec symétrie une triple guirlande. Les côtés voisins des colonnes, en dehors du rétable, sur les extrémités, sont embellis par une figurine ailée qui laisse échapper gracieusement des roses, des tulipes et des feuilles d'acanthe.

*Autel principal.* — C'est surtout au maître-autel, comme nous l'avons déjà dit, qu'apparaissent de vraies beautés. Quatre colonnes supportent le rétable. Le dé est orné d'un feston de fleurs, et un cep de vigne chargé de raisins et de feuilles serpente autour du fût de la colonne qui est torse et couronnée par un chapiteau d'ordre composite. L'entre-colonnement du milieu, plus large que celui des côtés, est occupé par le tabernacle et par un tableau fort dégradé qui représente un calvaire. Le cadre se compose d'un rebord, espèce de filet à gros points, sillonné ensuite d'une grande cannelure au-delà de laquelle s'élève en bosse une jolie tresse de glands, de feuilles de chêne et de fleurons variés avec un goût parfait. C'est au-dessous que pose le tabernacle à trois faces dorées. Du tympan, formé sur la porte, sort une figure du Père Eternel riche de sainteté et d'expression.

L'exposition au-dessus du tabernacle s'avance un peu par une demi-voûte, comme pour ombrager le sacrement et puis s'élève en portant sur son front une statuette du Christ ressuscité. Sur chaque côté du tabernacle, entre deux légères colonnes torses, est percée une demi-niche dont la voûte en coquille se termine par un pyramidion classique bien éloigné de jeter l'effet de l'enroulement ogival. C'est dans ces demi-niches que paraissent debout sur un socle cylindrique et comme en miniature, d'un côté saint Fabien avec sa thiare et le bâton pastoral, et saint

Digitized by Google

Sébastien de l'autre, avec les insignes de son martyre.

Au-dessus de la corniche qui passe sur l'entre-colonnement du milieu, et dans une niche dont les ornemens sont encore plus multipliés rayonne une douce figure : c'est celle de saint Sébastien attaché à la colonne.

Il vivait sous Dioclétien. Son père était de Narbonne et sa mère de Milan. Comblé de faveurs par l'empereur, il resta néanmoins fidèle au culte du vrai Dieu. Aussitôt que Dioclétien apprit qu'il professait le christianisme, il mit tout en œuvre pour le séduire et l'en détacher. Sa foi inébranlable lui valut la palme du martyre : il fut attaché à une colonne et percé de flèches (1). C'est sans doute parce que l'église célèbre, en un même jour, la fête de saint Fabien et de saint Sébastien, qu'à Castelmary on a cru devoir les unir dans un même honneur et un culte commun.

Autant que l'œil peut en juger à une si grande distance, la pose du martyr est noble et pleine d'une sainte dignité. Deux esprits célestes qui s'inclinent amoureusement sur son front rehaussent la beauté du plan et font honneur à l'intelligence de l'artiste qui a eu l'heureuse idée de placer ainsi la consolation à côté de la souffrance et du malheur.

Sur les côtés, l'entre-colonnement, un peu plus étroit, est occupé tout entier par une niche à plein-cintre ornée sur tout son contour d'une guirlande de chêne. Ces niches sont remplies par des statues de grandeur humaine. Au côté de l'Evangile, on reconnaît saint Fabien à sa thiare et au bâton de pasteur : il tient sa droite doucement levée comme pour bénir. Du côté de l'Epître est un évêque, car il porte la mitre. Il soutient de sa main gauche sa chappe qui se déroule mollement en plis onduleux jusqu'à ses pieds.

(1) Légende de saint Sébastien, XX janv.

Digitized by Google

Ces entre-colonnemens sont surmontés par une architrave chargée de rinceaux que divise au milieu un génie ailé, puis par la frise revêtue d'une fine dentelure ; et au-dessus de cette ornementation fleurie, s'arrondit, en guise de corniche, un arc surbaissé tout chargé d'ornemens, qui va reposer sur des impostes à la tête d'ange. On voit aussi sur cet arc une corne d'abondance qui déborde de fleurs, et au tympan figure un champ qu'on devait semer sans doute de pièces de blason.

Ce rétable n'est pas appliqué contre le mur sur lequel va expirer la nef à l'orient : il est élevé au point d'intersection des arêtes de la voûte, ce qui ménage à l'église, derrière l'autel, une assez belle sacristie.

On ne distingue que deux espèces de bois employées dans cette culture : le noyer dépouillé de son aubier, et l'orme que l'artiste a su marier avec art, afin de combiner des nuances d'un plus bel effet. Les beautés de détail ne peuvent se dire. En général dans cet objet d'art tout respire la finesse, le bon goût, la grâce et souvent même la vie.

La ligne horizontale, le plein-cintre, l'ordre des colonnes, la sévérité de leurs proportions, le mode des ornemens, et cette tendance à copier l'ornementation antique, ne laissent pas douter que ces sculptures ne soient d'une époque assez moderne, qu'on peut fixer, à défaut de documens certains, au commencement du dix-huitième siècle.

Si on croyait la tradition populaire, ce serait un berger du voisinage qui, à côté de ses moutons ou pendant les veillées, aurait exécuté cet ouvrage (1).

(1) Tous ces détails descriptifs nous ont été fournis par M. Bousquet, vicaire à Sauveterre, jeune ecclésiastique qui consacre, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, à l'étude de l'archéologie les loisirs que lui laisse l'exercice de son ministère.

Digitized by Google

## Le Calvaire.

Vers le milieu du plateau calcaire qui s'étend entre le Lot et l'Aveyron, près de Gabriac, s'élève le mont du Calvaire, lieu vénéré par les pèlerinages. Une vaste chapelle, consacrée aux mystères de la Passion, en couronne le sommet. L'autel est orné de riches sculptures. Là, le peuple aime à se porter en foule, et des processions brillantes, sous des bannières aux mille couleurs, se pressent pour adorer la croix du Sauveur.

La fondation de cette église ne remonte qu'à l'an 1684. Ce fut à la suite d'une mission donnée par les Jésuites, en 1679, que les habitans de Gabriac, excités par Antoine Rey, leur curé, conçurent ce pieux dessein. Le comte de Peyre, de la maison de Moret, leur céda la montagne, connue jusques-là sous le nom de montagne de Tholet, et qui faisait partie de ses terres. Des cotisations, des quêtes, des dons de toute nature fournirent aux frais de la construction qui fut conduite avec ardeur. Plusieurs oratoires bâtis sur l'avenue, en l'honneur des Mystères, formèrent autant de stations pour les pèlerins dont le nombre s'accrut rapidement, et depuis cette époque l'église du Calvaire n'a cessé d'attirer un grand concours de peuple et d'être l'objet d'une haute vénération.

## St-Côme. — Livignac. — Roquelaure.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'église de St-Côme, c'est le portail où la sculpture se déploie avec un luxe inusité dans la plupart des édifices religieux de nos campagnes. Il est partagé par un pilier auquel est adossé une statue de St. Pierre. Sur le tym-

Digitized by Google

pan on a représenté deux évangélistes, et les voussures sont enrichies de plusieurs figurines. Saint Michel écrasant le dragon couronne l'ouvrage au-dessus du tiers-point. Tous ces bas-reliefs, de grande proportion, portent la touche de l'époque. L'exécution n'est pas sans mérite; mais on y remarque de la maigreur, un travail mou, des ciselures peu profondément fouillées, en un mot, cette infériorité de style qu'offrait la statuaire aux quinzième et seizième siècles, si on la compare à celle des siècles précédens.

Il paraît que l'église de St-Côme fut reconstruite au commencement du seizième siècle; du moins on voit d'après un acte du 8 décembre 1521 que les habitans de la paroisse supplièrent à cette époque Gui de Castelnau, baron de Calmont, évêque de Périgueux, et Antoine d'Estaing, évêque d'Angoulême, de leur abandonner quelques bâtimens nécessaires à son agrandissement. Elle appartient tout entière au style ogival.

Près de St-Côme est située la jolie petite église de Livignac dont nous avons parlé à l'endroit des monumens byzantins; mais nous aurions dû ajouter qu'elle ne se compose, à proprement parler, que du chœur et que le reste de l'édifice présente une disposition singulière. Le portail roman, inscrit sur le mur occidental, ne précède point immédiatement l'église, mais donne sur un obscur et étroit passage qui va y aboutir. Ce couloir est formé par deux murs élevés le long desquels on a ménagé de chaque côté de petites salles voûtées. La même disposition règne dans l'étage supérieur, avec cette seule différence que du côté du sud les chambres ou cellules s'ouvrent par des arcades en plein-cintre sur une galerie à jour d'où la vue plonge sur les belles rives du Lot.

Ce bâtiment semble avoir été construit pour servir

Digitized by Google

d'habitation aux moines d'Aubrac (1) lorsqu'ils venaient visiter leur église de Livignac. Au-dessous du chœur existe un de ces souterrains ou cryptes qui furent en usage dans les églises durant la période romane.

Au pied du vieux château de Roquelaure qui domine la même vallée, s'élève une autre chapelle byzantine parfaitement intacte et de la plus élégante architecture. Son existence nous était inconnue lorsque nous avons publié la première partie de ce travail.

### Le Monastère-Cabrespines. — Coubisou.

Il ne reste point de traces de l'ancien monastère de Cabrespines, détruit long-temps avant la révolution, et l'église paroissiale mérite peu d'attention (2). Le seul morceau remarquable se trouve dans une des chapelles latérales : c'est une niche pratiquée dans le mur, sous une arcature ogivale, et fermée par une sorte de grille en maçonnerie d'un assez beau travail. Là, dit-on, reposent les cendres des anciens seigneurs de Cabrespines (3).

Nous devons signaler aussi une croix plantée non loin de l'église et qui se recommande par sa sculpture et son antiquité. Elle porte le millésime de 1240. Cette croix, dont les reliefs sont bien conservés, offre d'un

(1) L'église de Livignac fut donnée, en 1208, par l'abbé d'Aniane, à l'hôpital d'Aubrac. Un siècle auparavant, Pons, l'abbé d'Aniane, l'avait lui-même reçu en don de Guillaume *de Plagnias* et de Radulphe de *la Bacalerie*, seigneurs du voisinage. (*Arch. d'Aubrac*).

(2) Cette église, de style ogival et construite en simple moellon, a 21 mètres de long sur 7 de large dans œuvre.

(3) Cabrespines appartenait d'abord à la maison d'Estaing, qui l'échangea, en 1292, avec le comte de Rodez contre Sébrazac.

côté la figure du Christ ; à ses pieds sont deux anges qui lui présentent le calice qu'il doit boire jusqu'à la lie. Au-dessus de sa tête paraissent encore deux anges inclinés qui semblent épier le moment de son trépas. Deux personnages de religion se tiennent debout à ses côtés.

Le revers de la croix laisse apercevoir la Vierge Marie tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus, et au-dessous la mort qui offre son livre ouvert à un personnage dont la figure exprime le recueillement. Enfin, d'un côté, saint Martin, patron du Monastère, et de l'autre, un abbé ou chef d'ordre.

A Coubisou, situé au sud et à peu de distance de Cabrespines, existait fort anciennement un autre monastère dont tous les vestiges ont pareillement disparu. L'église, dédiée à St-Médard, offre une vaste et belle abside romane ; tout le reste est insignifiant, sauf quelques peintures à fresque sur la voûte, l'écusson de la maison d'Estaing sculpté sur les murs de la nef, et dans une chapelle, un sépulcre du Sauveur où, près du groupe ordinaire, paraissent deux charmantes figures d'anges en adoration.

N'oublions pas la croix du cimetière, magnifique croix en pierre qui est là debout depuis plus de 300 ans.

## St-Laurent-de-Prades-d'Aubrac.

Ce fut antoine André, natif de La Borie, paroisse de Prades, Dom d'Aubrac après Antoine d'Estaing, qui fit construire, en 1541, cette église vraiment remarquable par ses belles voûtes, ses sculptures et sa chaire formée d'un seul bloc de pierre. Le gros de l'édifice appartient au style ogival tertiaire, et l'on voit aux fenêtres ces ornemens flamboyans qui étaient encore en usage vers le milieu du seizième siècle.



Digitized by Google

La pierre calcaire des arcs-doubleaux et des nervures tranche par son jaune vif sur la couleur noire des laves qui constituent l'appareil des voûtes. L'entrée méridionale est précédée d'un très-beau porche de la voûte duquel se détache un pendentif admirable de délicatesse et de légèreté. Quant à la porte d'entrée, construite dans le goût de la renaissance, elle est si jolie, si gracieuse, si coquette, qu'elle ne déparerait pas le plus élégant boudoir. C'est à coup sûr l'œuvre d'un habile maître. Sans doute que le cardinal d'Armagnac, successeur immédiat du dom qui venait de construire cette église (1), se chargea du soin de l'embellir; du moins ses armes et son chiffre se trouvent souvent répétés parmi les décors.

Une énorme flèche octogone surmonte l'édifice vers le bas de la nef.

### Les sept Ermites.

La vie cénobitique fut commune au moyen-âge : des clercs, des chevaliers, des gens de toute condition et de tout âge quittaient le monde pour aller s'ensevelir dans la solitude, les uns sous l'abri du monastère, les autres dans un réduit isolé. « De loin en loin, dans la vaste plaine ou sur la colline élevée, on voyait briller la croix sur un petit clocher en forme latine. Une hutte couverte de chaume contenait deux seules pièces : l'une pour le chétif ermite, couché sur des feuilles sèches, son unique lit de repos; l'autre était destinée aux voyageurs pour l'hospitalité sainte. Souvent ce religieux, dans la fougue de sa jeunesse, avait été un farouche cavalier, au bras indompté, au cœur impitoyable....; aujourd'hui il faisait pénitence et pleurait ses fautes. »

(1) L'église de Prades dépendait de la domerie d'Aubrac.

Digitized by Google

On montre encore sur les rives du Lot et de la Trueyre les lieux qui servirent de retraite à quelques-uns de ces ermites. Les anciennes chartes les mentionnent souvent, mais toujours au nombre de sept, *les sept Hermites*. Sans doute qu'il existait entre ces solitaires une communauté de règle et d'origine. Les seigneurs croisés, partant pour la Palestine, les avaient probablement établis dans un coin de leurs vastes domaines à la charge par eux d'intercéder le ciel pour le succès de la sainte entreprise.

Aurenque, Cadamarans, Combanière, Viliès, Aurières, Teyssières, Colombiez (1), lieux habités par les sept anachorètes, se trouvaient en effet dans les terres contiguës des maisons d'Estaing, de Frayssinet, de Moret, de Valon, de Cervières, de Montarnal, qui fournirent maints chevaliers à la guerre sainte.

Ce fut surtout aux onzième et douzième siècles que la vie érémitique fut en honneur. Quand on voyait venir de loin l'ermite, appuyé sur son bâton blanc, vêtu de bure comme les serfs du manoir, on lui prodiguait tout le respect qu'inspire une existence de sainteté et de solitude. L'ermite était l'arbitre des différends, le consolateur des affligés; il recevait d'abondantes aumônes; les grands se recommandaient à ses prières.

Delphine de Turenne, mère de la comtesse de Rodez (2), dans son testament du 3 des Nones de juin 1270, lègue à chacun des sept ermites vingt sols pour prier Dieu pour son âme; le comte Hugues IV, avant

(1) Aurenque, près Cabrespines; Cadamarans, paroisse du Nayrac; Combanières, paroisse de Moret; Vilies, près Entraigues; Aurières, près Valon, sur la Trueyre; Tesseyres, paroisse de Campuac; Colombier, sur la Trueyre, entre Rueyre et Bars.

(2) Delphine de Turenne était mère d'Isabeau de Roquefeuil, femme de Hugues IV, comte de Rodez.

Digitized by Google

de mourir, leur donne à chacun cinquante sols pour se vêtir (1).

A cette époque encore, la vie régulière des ermites, leurs mœurs simples et pures les faisaient chérir et respecter ; mais hélas ! les passions cupides ne tardèrent pas à s'introduire dans leur modeste hutte. Ils devinrent riches et dégénérèrent : c'est l'inévitable effet de la possession des richesses ici-bas.

Avant la fin du siècle suivant, *ils baillaient des terres à cens et à rentes* (2) ; l'humble ermite avait disparu pour faire place au décimateur ecclésiastique qu'on qualifiait de *Dom* ; l'ermitage s'était changé en bonne *manse* convoitée par les clercs et dont le seigneur évêque disposait à son gré. Ecoutons sur ces ermites notre vieil historien Bonal qui va nous dire dans son naïf langage ce qu'ils avaient été et ce qu'ils étaient de son temps (3) :

« Tous ces lieux (les sept ermitages) sont fort déserts et assis dans des vallées environnées de grandes montagnes et forêts... Il s'y voit encore en un chascun une petite chapelle et cellule qui montre y avoir eu par le passé habitation de quelques ermites ; et parce qu'ils vivaient fort saintement et en grande austérité, les bonnes gens leur faisaient du bien et y avait peu de personnes de moyen qui par leurs testamens ne leur laissassent quelque chose, même enfin les grands seigneurs leur léguaient des rentes, tellement qu'aujourd'hui ces petites églises se trouvent avoir assez de

(1) *Item septem hermitis qui sunt in diœcesi Ruthenensi cuilibet ipsorum quinquaginta solidos pro vestibus.* (Test. de 1271.)

(2) En 1397, un habitant de la paroisse de Golinhac reconnaît tenir l'usage des herbages et glandages des bois de Teysseyres, de religieuse personne Pierre de Recenseriis, dom et ermite de la maison de Teysseyres. (Arch. de la maison de Frayssinet.)

(3) Bonal écrivait son histoire à la fin du seizième siècle. Les doms portaient autrefois l'habit blanc et suivaient la règle de Saint-Augustin.

Digitized by Google

quoi. Qu'est cause que bien qu'en ces lieux ne s'y trouvent point à présent d'ermites, si est qu'il se trouve des personnes qui en savent bien prendre les revenus sans y faire rien. Ils se font appeler *Doms*, et ces hermitages s'appellent *Domeries*, parce qu'à mon avis l'on avait accoutumé d'appeler les ermites qui demeuraient en ces lieux-là de ce nom de *Domni* qui est un diminutif de *Domini*, duquel toutefois l'on usait fort dans le temps passé à l'endroit des ecclésiastiques même. C'était un nom d'honneur et de révérence que les clercs avaient voulu choisir pour n'être point appelés *Domini*, estimant, comme ils étaient alors humbles et pleins de sainteté, que ce nom de *dominus* signifiait une puissance qui leur sieyait mal. »

Les ermitages devenus domeries eurent, en 1790, le sort des autres bénéfices ecclésiastiques.

### Lugagnac.

Dans une des premières séances de la Société Académique de Rodez, un membre exposa « qu'il existait non loin du camp de Montberle, près de Laissac, des ruines d'un vieux édifice appelé Luganhac. Ce nom était employé, disait-il, comme terme d'épouvante dans toute la contrée, et sa situation dans une gorge profonde, déserte, dans un pays sauvage loin de toute habitation, justifiait cette destination. La forme ogivale de quelques débris de portes et de fenêtres semblait reporter son origine aux temps féodaux. On avait vainement fait des fouilles, lui-même avait inutilement consulté toute espèce de titres, il n'avait pu se procurer aucun renseignement précis sur l'origine, l'emploi et la destruction de cet édifice. La tradition elle-même n'en rapportait autre chose que la banale chronique du son des cloches que l'on entendait sortir de temps à autre dessous les décombres. »

Digitized by Google

Lugagnac n'est point inconnu dans les archives diocésaines. Une chapelle de ce nom existait autrefois dans la paroisse de St-Martin-de-Cormières : c'était un prieuré régulier de l'ordre de Saint-Benoît, ayant pour annexes les quatre églises de St-Martin-de-Cormières, de St-Martin-de-Lenne, de Marshac et de Séverac-l'Eglise.

Les ruines signalées en 1836 sont sans doute celles de l'ancienne église de Lugagnac, dédiée à Notre-Dame et qui fut donnée en 1146 par l'évêque de Rodez, Pierre, à l'abbaye de Brantôme en Périgord. Comme c'était un prieuré simple qui n'obligeait pas à résidence, quand l'église tomba de vétusté, le titulaire se mit peu en peine sans doute de la rétablir, et le souvenir s'en perdit au bout d'une ou deux générations.

### Chapelle-Bergonhoux.

C'est une église ancienne, située dans un lieu solitaire, au fond du bois de Tries, sur le versant oriental des montagnes de Viarouge. Elle est peu distante de La Capelle, autrefois prieuré, aujourd'hui simple chapelle vicariale dépendant de St-Etienne-de-Viourresques.

S'il faut en croire les habitans de la contrée, l'origine de la Chapelle-Bergonhoux remonterait au moins à 800 ans. Elle aurait été fondée, disent-ils, par un duc de Bourgogne qui, traversant ces montagnes sauvages et sur le point de périr dans un marais où il s'était imprudemment engagé, fit vœu, s'il se sauvait, de bâtir une église en ce lieu. Le prince échappa au péril et fit construire la chapelle qui, en mémoire de son fondateur, prit le nom de *Bergounhoux*. Il est possible que l'église ait eu cette origine ; mais alors elle aura été reconstruite : l'édifice actuel est plus moder-

Digitized by Google

ne. Nous l'avons visité au printemps de 1841. C'est une église de style ogival, assez spacieuse, solidement construite, mais sans aucun luxe d'architecture et en simple moëllon. Un écusson qui orne la clef de la voûte du chœur porte *trois clefs en pal*. Ce sont les armes de l'ancienne maison de Vezins qui fondit en 1420 (1) dans celle de Levezon existant encore aujourd'hui. Ainsi, d'un côté, cette église, si l'on considère son style, ne peut être antérieure au treizième siècle, et de l'autre, les armes empreintes sur sa voûte ne permettent pas de lui assigner une origine postérieure au quatorzième. C'est donc de 1200 à 1400 qu'elle a été bâtie par un seigneur de Vezins, sur l'ancienne terre desquels elle est située, et non par un prince de la maison de Bourgogne.

La Chapelle-Bergonhoux attire chaque année au printemps un grand concours de processions qui s'y rendent de plusieurs lieues à la ronde pour accomplir des vœux ou implorer la protection de la Vierge.

### St-Léons.

Un saint évêque des Gaules, nommé Léons, qui vivait du temps de l'empereur Arcade, au commencement du cinquième siècle, vint, dit-on, mourir en ce lieu (2). Les chrétiens du pays élevèrent une église sur son tombeau et il s'y forma dans la suite un mo-

(1) Par le mariage de Félice de Vesins, héritière et dernier rejeton de sa maison, avec Béranger III de Levezou.

(2) La légende dit que saint Léon, né d'une illustre famille d'Aquitaine, avait d'abord suivi avec honneur la carrière des armes, mais que la guerre d'Espagne étant terminée, il quitta cette profession pour se livrer à l'étude des sciences divines; qu'il y acquit beaucoup de réputation, remplaça saint Amand, évêque de Bordeaux, et vint mourir en Rouergue, après une longue carrière marquée par l'exercice de toutes les vertus.

Digitized by Google

nastère de Bénédictins qui, en 1112, fut réuni par Richard, comte de Rodez, à la célèbre abbaye de St-Victor-de-Marseille. Le monastère de Saint-Léons suivit le sort de l'abbaye de St-Victor sécularisée en 1739, et devint alors un simple prieuré auquel M. de Grimaldi, quelques années plus tard, en 1754, joignit un chapitre de dix chanoines qui étaient à la nomination du prieur (1).

Les ruines de l'ancienne église abbatiale ont tous les caractères du roman.

Les débris du cloître, et surtout les fortifications, la porte d'entrée, les murs et tours d'enceinte paraissent dater des premiers temps de l'époque ogivale.

Quant à l'abbaye proprement dite et au château tout entier qui est d'un seul jet, nous pensons que leur construction ne remonte pas au-delà de la fin du seizième siècle. L'église paroissiale actuelle est sans aucun genre de beauté.

On voit hors des murs de l'abbaye de nombreux tombeaux creusés dans le roc vif, qui ont tous la forme du corps humain. Le superbe dolmen de Bourival est dans le voisinage.

### St-Gérard-de-Salles-Curan.

Eglise peu remarquable par son architecture, mais soigneusement ornée à l'intérieur. Le chœur, séparé de la nef par une grande balustrade en bois richement sculptée, renferme des stalles où s'asseyaient les chanoines ; car Salles-Curan avait autrefois son chapitre (2) et son palais épiscopal. Les évêques, qui en

(1) Le prieur était à la nomination du roi. Le bénéfice valait plus de 8000 livres.

(2) Ce chapitre collégial, fondé en 1456, par l'évêque Guillaume de la Tour, fut supprimé en 1778.

Digitized by Google

étaient les seigneurs, y faisaient de fréquens séjours pendant la belle saison, et l'église comme le bourg se ressentirent de leur munificence.

A la chapelle Notre-Dame, on remarque un beau vitrail parfaitement intact. Oh ! comme on aime à retrouver dans les églises quelques débris de ces verrières du moyen-âge qui, retraçant les histoires de l'ancien et du nouveau testament, les miracles des saints, les hauts faits des preux, ne laissent pénétrer dans le sanctuaire que des rayons adoucis et colorés des teintes les plus tendres, l'enveloppent de ce demi-jour mystérieux, si bien approprié au séjour de la prière et des tombeaux !

Malheureusement cette précieuse ornementation devient de jour en jour plus rare ; et les vieilles cathédrales même n'en conservent plus que quelques lambeaux.

Dans cette chapelle reposent les cendres de l'évêque Jean-Armand de la Vove de Tourouvre, mort au château de Salles-Curan, le 18 de septembre 1733. Voici son épitaphe :

D. O. M.

HIC JACET

*Reverendissimus in Christo Pater Joannes Armandus de la Vove de Tourouvre, episcopus et comes Ruthenensis et in supremâ statûs Tolosani curiâ consiliarius, qui gentem, apud Carnutenses per antiquâ nobilitate et militari gloriâ conspicuam, episcopalibus infusis et virtutibus reddidit clariorem. Formâ gregis factus, omnibus præluxit morum innocentiâ, sincerâ in Deum pietate, misericordiâ in pauperes, singulari in omnes humanitate ; potens opere, potens exhortari in doctrinâ sanâ et eos qui contradicunt arguere. Expletis optimi pastoris muneribus, meritis*

*quam annis gravior, summo cum bonorum omnium luctu obiit, Salis-Curantii in castro episcopali XIIII cal. oct. ann. Dom. MDCCXXXIII, ætatis LIX, episcopatus XIV. Ejus cor in Cathedrali ecclesiâ quiescit.*

*Requiescat in pace.*

La tribune de l'église repose sur une jolie voûte à caissons, presque plane.

Les armes de Guillaume de la Tour, qu'on voit à la voûte du chœur et sur la grande porte du château, annoncent que cet évêque fit construire ces édifices, vers le milieu du quinzième siècle, comme plus tard le bienheureux d'Estaing, dont l'écusson décore les boiseries du chœur, fut le principal auteur des embellissemens intérieurs de l'église.

Le vieux château des évêques est aujourd'hui occupé par divers particuliers.

Le bourg de Salles-Curan remonte à une époque fort reculée. On y voit çà et là des maisons très-élevées, solidement bâties, et dont les saillies en encorbellement, les fenêtres et les portes aux encadremens gothiques attestent l'ancienneté.

Les comtes y possédaient un château avant les évêques. Il en est fait mention dans un titre de l'an 1227, rapporté par Bonal; mais depuis bien des siècles cet édifice a disparu.

On raconte que le bienheureux François d'Estaing se plaisait fort dans ce séjour. « C'est merveille de la vie solitaire qu'il y menait, dans les grands bois et les rochers affreux du voisinage. Son esprit de dévotion lui faisait muguetter, pour ainsi dire, tout ce qui pouvait contribuer à la retraite et au recueillement (1). »

(1) Vie de F. d'Estaing, par le P. Beau.

Digitized by Google

Un site des plus heureux s'était offert à sa piété. « Près de Salles-Curan, au penchant d'une colline ombragée par une vaste forêt, se trouvait, sous un immense rocher, une grotte creusée par les orages et qui servait d'asile aux bergers contre la pluie et la tempête. Rien n'y manquait pour en faire un lieu de prières, et la main de l'homme n'aurait pu former un prie-Dieu plus convenable que celui que présentaient les rochers, heureusement disposés par la nature et recouverts d'un tapis de mousse. Le saint évêque fit planter une croix sur le rocher, et c'est là qu'il passait souvent les journées entières dans d'ineffables entretiens avec Dieu. *J'ai esté sur le lieu*, disait en 1656 le père Beau, *et y ay reçu une plénitude de consolation spirituelle d'y baiser les vestiges de ce saint prélat.*

On retrouve encore aujourd'hui la croix et la grotte de François d'Estaing; mais les grandes eaux ont déplacé les pierres sur lesquelles venaient se poser ses genoux, et la main des hommes a détruit les arbres qui couvraient de leur ombre sa chère solitude (1). »

Du reste, le souvenir de François d'Estaing est demeuré vivant dans ces contrées : on y entretient encore les étrangers de ses bienfaits et de ses miracles, on leur montre cette terre du Charrousès, jadis infestée par les fougères et qui, sur une prière du saint évêque, perdit à jamais sa funeste fécondité. Voici comme le père Beau, d'accord avec la tradition, raconte ce prodige :

« Un jour que le saint évêque était allé prendre quelque divertissement en cet endroit et qu'à son ordinaire, tout en se promenant, il catéchisait ceux qu'il rencontrait, il s'accosta de quelques paysans qui allaient au travail et qui se plaignaient bien fort du mal et du grand dommage que leur causait la fougère,

(1) Vie de F. d'Estaing, par M. l'abbé Bion.

Digitized by Google

et la montrant de la main : voilà, dit l'un d'entre eux, le plus grand ennemi que nous ayons, qui ravage nos champs et ruine notre lieu. Nous cultivons la terre, nous semons, nous suons, nous peinons, et la fougère mange et dévore tout.

Le bon prélat, touché de compassion, leva les mains et les yeux au ciel; puis, avec un cœur tout plein de confiance, il donna la malédiction à ces mauvaises herbes, et bénit toute la terre de ce village. La fougère sécha bientôt sur pied et depuis six vingts ans et davantage que cela est arrivé, ce fonds a été entièrement délivré de ces productions dommageables et de cette fertilité malheureuse. J'ay eu le soin de voir de mes yeux ce prodige, et j'ay remarqué que toute la campagne du voisinage est couverte de fougère, et qu'il n'y a que ce seul village qui en soit exempt.

Malgré toute la confiance que nous inspire le bon Jésuite, nous n'oserions comme lui affirmer le miracle; mais ce qu'il y a de certain, c'est que même encore aujourd'hui, sur ce plateau du Charrousès, on ne voit pas une fougère, tandis que tous les lieux circonvoisins en sont infestés.

### Saint-Jean-le-Frech.

Vers le milieu de ces vastes plateaux qui s'étendent entre Salles-Curan et Villefranche-de-Panat, on aperçoit de loin un petit édifice posé sur un monticule qui domine tous les lieux d'alentour. C'est là *St-Jean-le-Frech* ou le froid, chétive chapelle qu'on aurait peine à reconnaître sans la croix qui en surmonte le faîte, mais qui marque la place où fut jadis un vaste bâtiment occupé par les Templiers. La chapelle (1), dédiée

(1) Autrefois annexe de Fijaguet.

Digitized by Google

à St-Jean-Baptiste, s'éleva lorsque, dans la suite des temps, le cloître des chevaliers eût disparu. Du côté du levant, elle touche à un grand cimetière où l'on voit quelques pierres tombales chargées de croix. A l'ouest, le terrain présente les traces des anciens fossés qui circonscrivaient la forteresse primitive. On y remarque un grand nombre de petites ondulations formées par les décombres qui se cachent aujourd'hui sous un épais gazon.

On ignore tout ce qui se rapporte à l'existence de cet ancien couvent. Aucun titre n'indique son origine ni l'époque de sa destruction. Tout ce qu'on sait, d'après une tradition vague, c'est qu'à une époque fort reculée les Templiers eurent un établissement en ce lieu.

Ces plateaux, aujourd'hui si nus, étaient encore, au seizième siècle, couverts d'épaisses forêts. François d'Estaing, pendant ses séjours à Salles-Curan, se plaisait à aller dire la messe à la chapelle solitaire, *pour jouir ensuite de la sainte liberté des forêts qui joignent ce lieu* (1), et saluer du haut de cette éminence son église Cathédrale et l'image de la sainte Vierge qu'il avait fait placer sur le clocher. Souvent il y conduisait une troupe de pauvres qu'il instruisait tout le long du chemin, et auxquels il distribuait ensuite d'abondantes aumônes.

## Peyre.

C'est dans les flancs d'un énorme rocher qui domine le village, que les habitans de Peyre établirent leur église dédiée à St-Christophe.

(1) Vie de François d'Estaing, par le père Beau; *id.*, par M. l'abbé Bion de Marlavagne.

Digitized by Google

Deux murs ferment, du côté du sud et de l'est, l'entrée de l'excavation dont la voûte est simplement parée des formes pittoresques que lui donna la nature. Une vieille tour crénelée qui sert de clocher s'élève au couchant au-dessus de la porte. Du pied de cette tour jaillit une source abondante. A une centaine de mètres plus bas coule la rivière du Tarn.

L'église de Peyre, taillée dans le roc, était, pour ainsi dire, indestructible. Elle a vu les premiers habitans du village se grouper autour d'elle; bien des révolutions ont passé sur le pays; tout s'est renouvelé autour de cet humble asile; seul il est resté tel à peu près qu'il était dans l'origine. Ce naïf monument de la foi des premiers âges mériterait d'être conservé.

## Fondation de l'abbaye de l'Arpajonie, près Milhau.

(Extrait d'un ancien manuscrit.)

« A l'honneur et gloire de Dieu et de la Vierge Marie et du confesseur saint Benoît, le mercredi après la fête de saint Jean devant la Porte Latine 1297, indiction dix, étant assis sur la chaire de St-Pierre notre saint père le pape Boniface VIII, souverain pontife de toute l'église, sous le règne de Philippe, par la grâce de Dieu Roi des Français; noble Hugues d'Arpajon, chevalier, du diocèse de Rodez, voulant pourvoir au salut de son âme et faire prier pour lui et ses parens morts ou vivans, fonde l'abbaye et monastère de l'Arpajonie sur le fonds qu'il a nouvellement acquis, où était jadis la maison et oratoire des Frères-Mineurs, lequel monastère ledit fondateur veut être composé de dix religieuses ou plus si la maison peut les entretenir et d'une abbesse qui sera élue et choisie dans la maison en temps opportun, laquelle élection

Digitized by Google

sera confirmée par l'évêque de Rodez ou ses successeurs à l'avenir qui auront le droit de correction tant dans le chef que dans les membres, sauf en tout le droit de préséance de la dame abbesse et du seigneur d'Arpajon et de ses successeurs. Lesdites abbesse et religieuses seront sous la règle, habit et ordre du bienheureux St-Benoît. Se retient le fondateur le droit de patronat pour lui et ses successeurs après lui et le droit de présenter cinq filles nobles à la dame abbesse qui sera tenue de les recevoir dans ladite maison en qualité de religieuses, pourvu qu'elles soient idoines et capables.

Se retient encore le fondateur pour marque dudit droit de patronat, un denier d'or payable à chaque changement d'abbesse ou de patron. Veut que le monastère soit composé d'une église, chapelles et autres lieux et appartemens nécessaires, et que tout ledit lieu soit rendu saint et religieux. »

Cette fondation fut faite à Cardailhac, près Rodez, les an et jour susdits, acte reçu par Guillaume de Podio, notaire de la cité et évêché de Rodez. »

Le lundi après la fête de la Pentecôte 1305 fut bénie l'église de l'Arpajonié par M. l'évêque de Rodez, qui donna l'habit à Aigline d'Arpajon, première abbesse.

*Listes des dames abbesses de l'Arpajonie depuis sa fondation jusqu'à* 1789.

| | | Installation. | Décès. |
|---|---|---|---|
| 1 | Aigline d'Arpajon. . . . . . | 1305 | 1314 |
| 2 | Louise d'Arpajon. . . . . . . | 1314 | 1316 |
| 3 | Aigline d'Arpajon. . . . . . . | 1317 | 1339 |
| 4 | Marcibilie de St-Paul. . . . . . | 1340 | 1369 |
| 5 | Alexie ou Alasaissie Guilaudonne. | 1370 | 1398 |
| 6 | Heraille de Senaret. . . . . | 1399 | 1434 |
| 7 | Marguerite de Castries. . . . . | 1435 | 1452 |

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| 8 Delphine de Récolettes. | 1453 | 1464 |
| 9 Jacquette de Rodez. | 1465 | 1470 |
| 10 Delphine d'Albignac. | 1471 | 1487 |
| 11 Jeanne de Cardaillac et Jeanne de Castries prennent toutes deux le nom d'abbesse. | 1487 | 1493 |
| 12 Jeanne de Cardaillac et Isabeau d'Anglars prennent le nom d'abbesse jusqu'en 1501. | 1494 | 1501 |
| 13 Isabeau d'Anglars seule. | 1501 | 1524 |
| 14 Louise d'Arpajon. | 1525 | 1538 |
| 15 Anne d'Arpajon. | 1538 | 1566 |
| 16 Louise Hébrard de St-Sulpice. | 1567 | 1600 |
| 17 Louise de Montal prend possession par impétration en cour de Rome et plaide l'abbaye avec Jeanne de Caumont dite de Montaliez. | 1601 | 1606 |
| 18 Jeanne de Caumont de Montaliez. | 1606 | 1619 |
| 17 Aldonie d'Arpajon. | 1629 | 1673 |
| 20 Angélique de Simianne-Moncha. | 1674 | 1685 |
| 21 Gabrielle de Gaulejac-Ferrals. | 1685 | 1694 |
| 22 Louise Thérèse d'Alboy de Montrozier. | 1694 | 1710 |
| 23 Marie-Anne de Morlhon de Laumière, installée par M. Laurens Courtines, curé de Millau. | 1710 | 1755 |
| 24 Rose d'Alboy de Montrozier prend possion et est installée par M. Jean-François Peyrot, curé de Millau. | 1755 | 1771 |
| 25 Elizabeth d'Adhémar de Panat, religieuse au monastère Saint-Cernin, près Rodez, fut présentée à M. Jérôme-Marie Champion de Cicé, par M. le maréchal duc de | | |

Biron, par acte du 28 août 1771, et fut installée par ledit seigneur évêque de Rodez le 13 novembre de ladite année, acte retenu par maîtres Joseph-Honoré Descuret et Louis-Jacques Duchêne, notaires de Millau. . . . . . . . . . . 1771 1774

26 Julie-Lucie d'Albignac de Montal, religieuse professe des Maltaises de Toulouse, succéda à Elizabeth d'Adhémar, démissionnaire, sur la présentation de Mme Pauline-Françoise de Roye de la Rochefoucault, femme de M. le maréchal duc de Biron, et fut installée le 15 octobre 1775, par M. Jean-Pierre Labro, curé de Millau.

**Belmont.**

Le clocher et l'église de Belmont furent construits de 1514 à 1524 par les soins de Michel de Pontault, prévôt des clercs de Belmont, protonotaire du St-Siége, sur les plans et dessins de maître Galanges, maçonnier, habitant d'Albi. Ce monument, de style gothique, est simple et peu orné, mais il est dans de belles proportions et construit avec art. Le clocher, placé en avant de l'église, à laquelle son dessous sert de porche, a 67 mètres de hauteur et se termine en flèche. C'est le plus hardi et le plus élevé des clochers du département après celui de Rodez (1).

Un monastère de Bénédictins avait été fondé à

(1) Description de l'église de Belmont, par M. Boissonnade; *Mém. de la Société*. t. 1, p. 197. — *Idem*, par M. l'abbé Ravaille, même volume, p. 31.



Digitized by Google

Belmont, vers l'an 942, par Diaphronisse, épouse d'Aton, vicomte d'Albi. Ses descendans firent de grands dons à cette église. Cécile, veuve de Bernard Aton, confirma les dons de ses prédécesseurs, et en même temps les religieuses ayant demandé à embrasser l'état régulier, le pape Eugène III leur donna l'institut des chanoines réguliers de St-Ruff.

Ce chapitre, sécularisé depuis long-temps, à l'époque de sa suppression, en 1789, était composé d'un prévot, de 14 chanoines et de 6 prébendiers.

### Saint-Affrique. — Vabres.

La ville de St--Affrique doit son nom et son origine à Fric ou Afrique, évêque de Lyon au sixième siècle, qui, persécuté par les Ariens, se réfugia dans les montagnes du Vabrais où ses prédications et l'ascendant de ses vertus firent, dit-on, embrasser la religion chrétienne à plusieurs infidèles. Après sa mort, ses reliques attirèrent un grand concours de chrétiens, et la ville se bâtit peu à peu autour de son tombeau.

Raymond d'Olargues, deuxième évêque de Vabres, institua à St-Affrique, en 1346, une communauté de 40 prêtres, réduite de moitié en 1440 par Jean de Pierre, l'un de ses successeurs, qui l'érigea en *collégiale* (1).

Ce prélat avait posé et béni la première pierre de l'église paroissiale actuelle, en 1429.

Nous ne dirons rien de Vabres, ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 861, par Raymond I[er], comte de Toulouse, érigée en évêché par le pape

(1) Au moment de la révolution, ce chapitre était composé d'un prévôt, d'un sacristain curé, de douze chanoines et de quatre prébendiers. La prévôté élective; les autres dignités et canonicats à la collation de l'évêque.

Digitized by Google

Jean XXII, en 1317, attendu que nous avons déjà une notice fort étendue sur ce sujet (1).

### Église de Brousse.

Au-dessous de la pointe occidentale du fort château de Brousse, s'élève une tour romane qui n'appartenait pas probablement dans l'origine au seigneur féodal de Brousse (2) : car on voit encore à la base les armes d'une autre famille. C'est une sorte de sautoir fleuronné, formé par des faisceaux de lignes qui s'entrelacent à leur point d'intersection. Cette tour devint le clocher de l'église paroissiale que fit, dit-on, construire un des anciens seigneurs pour se soustraire à l'affluence importune des habitans de Brousse qui n'avaient eu jusque-là d'autre lieu de prières que la chapelle du château. Au bas de la tour, s'ouvre un passage sous une voûte à plein-cintre. On monte quelques degrés, on tourne à gauche et l'on est devant la porte de l'église, dont le fonds se trouve logé dans la tour. L'architecture ogivale de cette église contraste avec l'arc en plein-cintre de la tour et annonce évidemment une date moins ancienne. Aux deux chapelles se trouvaient sculptés sur la clef des voûtes deux écussons en saillie qui ont été grattés, mais où paraissent encore des restes de fleurs de lys. C'étaient les armes d'Anne de Bourbon-Roussillon qui devint en 1493 femme de Jean III, baron d'Arpajon, seigneur de Brousse (3). On peut en induire

(1) Notice de M. le docteur Géraud, de St-Izaire. *Mémoires de la Société*, tome IV, page 12.

(2) Le château de Brousse appartint successivement, avant le treizième siècle, aux comtes de Rouergue, aux comtes de Rodez et à la maison d'Arpajon qui l'a conservé jusqu'au dix-septième siècle.

(3) Anne était fille de Louis de Bourbon, comte de Roussillon, ami-

Digitized by Google

que ces chapelles, ainsi que l'église avec laquelle elles paraissent faire un corps homogène, furent construits du temps de ce seigneur, vers la fin du quinzième siècle. Au milieu de l'église, sur une grande dalle, sont gravés ces mots :

« *Ci git messire Giles de Grandsaignes de Brosse, conseiller secrétaire du Roi, baron de Brosse, seigneur de Montclar, Favayrolles, Ennoux ; 1724.* »

Ce messire Giles de Grandsaignes, secrétaire du Roi, avait acheté, en 1700, la terre de Brousse, de Catherine d'Arpajon, comtesse de Roussi.

**Notre-Dame-d'Orient.**

Cette église, située dans une vallée solitaire à l'est de St-Cernin, était au commencement du treizième siècle une humble chapelle dédiée à la Vierge. Les miracles qui s'y opéraient, dit-on, par l'intercession de sa sainte patrone la rendirent célèbre. Les pèlerins y accoururent en foule. Les papes l'enrichirent de priviléges et les fidèles d'offrandes. Mais au seizième siècle, les turbulens religionaires y portèrent leur main dévastatrice. Dès lors plus de pèlerins, plus de processions, plus d'offrandes, et la chapelle désolée tomba dans un profond oubli. Ce ne fut qu'un siècle après, que les populations, touchées de cet état d'abandon, réunirent leurs efforts pour rendre à Notre-Dame-d'Orient son ancienne splendeur. Une nouvelle église plus vaste et plus belle sortit du milieu de ces

ral de France, et de Jeanne de France, fille naturelle de Louis XI. Bourbon-Roussillon portait d'azur à trois fleurs de lis d'or à la traverse de gueules.

Digitized by Google

ruines. On y ajouta des bâtimens spacieux qui se peuplèrent d'une colonie de religieux de Saint-François. Ceux-ci furent astreints à une discipline rigoureuse ; et la maison d'Orient acquit dès sa naissance une grande réputation d'austérité. Les autres couvents du même ordre y versaient en silence les moines dont les écarts demandaient une sévère répression. Ce fut dans cette retraite que séjourna pendant quelques temps le capucin Chabot, dont l'âme ardente et le cynique caractère se trahissaient déjà par de sinistres éclairs. Là, vécut aussi le moine Dougados, plus connu sous le nom de père Venance, qui sut charmer les ennuis du cloître par le culte des muses et dota son pays de gracieuses poésies.

Les bâtimens sont disposés autour d'une tour carrée. La chapelle qui occcupe un des côtés contient des sculptures de bon goût. On voit, au-dessus de l'autel, une belle statue de la Vierge.

Le couvent est habité maintenant par des religieuses de l'ordre de St-Benoît, vouées à l'enseignement des jeunes personnes.

L'inscription suivante qu'on lit sur les murs de l'église fait connaître l'époque de sa consécration :

*Deo opt. max.*
*dicatum et in hono-*
*rem B. Mariæ Virginis*
*fuit hoc templum con-*
*secratum ab illustrissimo*
*et reverendissimo*
*domino de Barada*
*episcopo et comite*
*Vabrensi die XX men-*
*sis aprilis anni*
*Domini* 1676.

**Combret, canton de St-Sernin.**

Deux inscriptions anciennes se voient sur le portail de cette église : l'une, à droite en entrant, partie sur la face intérieure du pied droit, partie sur la face extérieure. La première partie se compose de cinq lignes formées de lettres demi-gothiques d'environ quinze lignes de dimension ; la seconde, aux lettres un peu plus petites, a sept lignes. L'inscription entière se trouve renversée.

| 1e Partie. | 2e Partie |
|---|---|
| † *XVI Kalendas :* | *Pet* |
| *decemb : dedicatio :* | *rus* |
| *istius : ecclesiæ :* | *vica* |
| *sancti Johannis :* | *rius* |
| *Baptistæ.* | *cri* |
| | *sit* |
| | *mec.* |

La seconde inscription se trouve dans sa position naturelle. Elle forme un carré long d'un pied et demi environ sur dix pouces. Elle est placée sur la gauche de la porte, à hauteur d'homme, c'est-à-dire un pied plus haut que la précédente, et non plus sur le pied droit, mais sept à huit pouces en delà. Les caractères en sont un peu détériorés : c'est celle dont on a donné la traduction dans le 3e volume des *Mémoires*, page 106.

> † *Anno : Domini : m : ccc : l : XXXXIII : et die : XXIIII : mensis : marcii : fuit : reedificata : ista : ecclesia : per : manus : magistri : ab : Esquirolis.*

Cette inscription nous apprend que *l'église fut re-*

Digitized by Google

*bâtie le 26 des calendes d'octobre* 1346, par un architecte demi-barbare qui plaça la pierre portant l'inscription au rebours. Toutefois, plusieurs parties de l'édifice, bien empreintes du génie byzantin, attestent que maître Esquirol ne le construisit pas tout entier.

Le mur méridional surtout est précieux. Il s'ouvre encore au soleil par ses baies intactes et d'une très-belle exécution.

L'abside présente quelque intérêt par son arc en fer à cheval et son appareil.

La porte d'entrée, en plein-cintre, est ornée d'une archivolte multiple qui repose sur des colonnettes rondes. Les impostes sont ornés de feuillages et d'arabesques; sur l'une d'elles on remarque un phœnix en haut relief.

L'existence du plein-cintre dans une portion de l'édifice qui date, comme l'indique l'inscription, du quatorzième siècle, aurait lieu d'étonner, si l'on pouvait y voir autre chose qu'une imitation et la pensée d'utiliser les anciens matériaux taillés que l'artiste trouvait sous la main. Rien n'était plus facile, dit M. de Caumont, en numérotant les pierres, et ce cas se présente assez fréquemment dans les églises byzantines remaniées (1).

(1) On voit sur les murs intérieurs d'une vieille maison de Combret (maison *Roquevaire*) des inscriptions remarquables par leur singularité ; ce sont des adages espagnols :

*No y a*
*fouego que*
*mas arda que*
*la lengua que*
*mal abla.*

Il n'y a point de feu qui brûle davantage que la langue qui parle mal.

*Todos*
*contro io*

Digitized by Google

**Saint-Sernin.**

L'église de St-Sernin, autrefois Collégiale (1), est bâtie en pierres de moyen appareil; et sur un bon plan (2). Elle renferme sept chapelles. Les arcs des voûtes, de forme ogivale, ne s'appuient point sur des colonnes, mais sur de simples saillies de la muraille que l'artiste a revêtues de diverses figures bizarres.

La porte s'ouvre sous une arcade très-surbaissée, bordée d'un large bandeau de moulures assez profondes et à vive arète. Elle est surmontée d'un fronton triangulaire à surface plane.

En somme, c'est une belle église dont toutes les parties s'harmonisent et présentent un ensemble gràcieux quoique simple (3).

Elle était autrefois décorée d'un grand nombre d'écussons qui ont été grattés pendant la révolution. On lit sur un mur extérieur et sur la porte en bois les millésimes 1614 et 1612, époque de la reconstruction de la plupart des églises du Vabrais, à la suite des guerres de religion.

L'inscription suivante, qui se voit dans l'intérieur, nous a paru assez curieuse, tant à cause de la forme des caractères (lettres onciales) que de l'idiome employé :

*et io contro*
*todos.*

Tous contre moi, et moi contre tous.

*Pio morte*
*que mudado.*

Plutôt mort que changé.

(1) Collégiale composée d'un prévôt, d'un sacristain curé et de 14 chanoines.

(2) 42 mètres de long sur 12 de large.

(3) Renseignemens fournis par M. Foulquier-Lavernhe.

Digitized by Google

*Lan* 1646 *Johannes Huc*
*del Puey fes Tyer*
*las presens fons* (1).

**Nonenque.**

L'abbaye de Nonenque était une des plus anciennes de l'ordre de Citeaux. Elle relevait de Sylvanès, qui possédait primitivement le lieu où elle fut bâtie. C'est au pied de deux montagnes ou côteaux couverts de bois, sur le bord de la rivière d'El-Nonenque dont elle a pris le nom. Ce terrain appartenait, dans l'origine, au seigneur Raymond de Montagnol, qui le donna à Géraldus, abbé de Sylvanès, *moyennant un cheval sellé et bridé*, et ce même abbé, peu de temps après (1145), fut le fondateur de Nonenque.

Comme dans la plupart des établissemens religieux de l'époque, la fortune de cette abbaye eut un rapide accroissement. Les évêques et les grands la comblèrent de biens terrestres, tandis que les papes lui firent une large part de priviléges spirituels. Hugues, évêque de Rodez, lui donna, le premier, plusieurs églises (1164); elle reçut peu d'années après, du comte, son frère (1172), le domaine de Lieujas, et de l'évêque de Lodève, la terre de Cornil, en Languedoc. Dans ce même temps, la comtesse de Rodez, Ermengarde de Creyssels (2), ayant pris la résolution de quitter le monde, se donna *elle et ses biens* au nouveau monastère, où elle prit l'habit de religieuse.

(1) Cette inscription porte simplement la date de 646; mais il est évident que le nombre mille est demeuré sous entendu. Le nombre est exprimé moitié en chiffres romains moitié en chiffres vulgaires. La première lettre du septième mot n'a pu être déchiffrée.

(2) Ermengarde de Creyssels, femme du comte de Rodes Hugues I, et mère de Hugues II et de l'évêque Hugues.

Digitized by Google

Les supérieures de Nonenque n'eurent d'abord que le simple titre de prieures : ce ne fut que vers le milieu du treizième siècle que, le couvent ayant été érigé en abbaye, elles prirent celui d'abbesses.

*Suite chronologique des abbesses.*

1 Nazarine, première prieure, en 1145 ; vivait encore en 1151.

2 Pétronille, en 1156. Ce fut de son vivant que la comtesse Ermengarde fit profession de la vie monastique à Nonenque. Pétronille montra beaucoup d'habileté dans l'administration du monastère. La plupart des grandes acquisitions furent faites de son temps. Elle gouvernait encore en 1178.

3 Ponce, en 1183, cessa de l'être l'année suivante.

4 Belixinde, qui succéda à Ponce, augmenta considérablement les revenus de la maison pendant près de vingt ans qu'elle gouverna.

5 Pétronille, deuxième du nom, ne vécut que deux ou trois ans.

6 Agnès gouvernait en 1208 et fit plusieurs acquisitions.

7 Ardelina, en 1215. Le vicomte de Narbonne lui donna l'année suivante une rente d'huile à prendre sur le château de St-Pierre-de-Clare en Languedoc; et le comte Henri I[er], mort en 1219, lui légua dans son testament l'église de Cayssac.

8 Pétronille, troisième du nom, en 1225.

9 Sibile d'Avène, en 1231.

10 Tiburge, en 1232. C'est pendant son administration que le monastère fut érigé en abbaye.

Digitized by Google

Tiburge fut la première qui porta le titre d'abbesse. Isabeau de Roquefeuil, femme du comte de Rodez, Hugues IV, morte en 1251, voulut être enterrée à Nonenque où sa fille Alix était religieuse. Hugues IV lui-même, mort en 1271, choisit la même sépulture.

11 Agnès de Clavières, en 1254. Elle fonda, en 1257, le prieuré de St-Sulpice-de-la-Pointe, dans le diocèse de Toulouse. En 1270, Alfonse, frère du roi St-Louis, comte de Toulouse et de Poitiers, lui confirma la possession de tout ce qu'elle avait à Roqueaubel, et Pierre Pelfort, damoiseau, lui fit hommage à raison de cette terre en 1275. Agnès était encore abbesse en 1279.

12 Béatrix.

13 Agnès, en 1282.

14 Ermengarde d'Arpajon, élue en 1284, gouvernait encore en 1287. Elle était fille de Bernard II d'Arpajon, et de Rique, dame de Durenque et de la Capelle-Farcel.

15 Marguerite, fort peu de temps.

16 Agnès, abbesse en 1292, passa une transaction en 1296 avec les habitans de Roqueaubel touchant quelque différent sur les pâturages.

17 Ermengarde d'Arpajon, dépossédée par Marguerite et par Agnès, fut élue et confirmée une seconde fois par l'abbé de Sylvanès, père immédiat de Nonenque en 1298, mais le chapitre général la déposa définitivement en 1299.

18 Rauze de Villaret, désignée pour la remplacer, ne put prendre possession de l'abbaye. Ermengarde se refusant de déférer aux ordres du chapitre, l'affaire fut portée devant le pape

Digitized by Google

Boniface VIII qui commit pour en connaître l'évêque de Maguelonne et celui de Lodève. Ces deux prélats déposèrent les deux abbesses prétendantes et nommèrent Elix de La Fare.

19 Elix de La Fare, prieure de Mègemont, dans le diocèse de Clermont, nommée en 1299, fut abbesse environ 11 ans.

20 Rause succéda à Elix en 1310. Elle acquit le château de La Peyre en 1320.

21 Marquise ou Marguerite de Roquefeuil, en 1328.

22 Braide, vivant en 1331.

23 Béatrix, deuxième du nom, vivant en 1347.

24 Braide de Rocavello, après Béatrix.

25 Florence d'Aigrefeuille, en 1351. Elle était sœur de Pierre, évêque de Vabre, et de Raymond, évêque de Rodez.

26 Elizabeth de Roquefeuil était abbesse en 1369.

27 Alixende de Montmirail. Les habitans de La Peire lui rendirent hommage en 1371.

28 Hélène Courdette, en 1390. Elle reçut l'hommage d'Angles Roger de St-Etienne, et celui de Pierre Mir, damoiseau.

29 Flore de Casillac, en 1410.

30 Béatrix de Casillac lui succéda, et gouvernait encore l'abbaye en 1458.

31 Bourguine de Castelnau était abbesse en 1465.

32 Jeanne de Castelnau, en 1480.

33 Catherine de la Tour, en 1497.

34 Jeanne de Castelnau lui succéda et mourut le 12 septembre 1507.

35 Marguerite de Roquefeuil, religieuse bénédictine au monastère de Vieil-Mur, diocèse de Castres, obtint ses bulles en 1513 : elle gouvernait encore en 1540.

Digitized by Google

36 Delphine de Roquefeuil fut élue en 1543, et bénite par Eustache, évêque de Saintes.

37 Louise de Roquefeuil. « Cette abbesse eut le malheur de tomber dans l'hérésie (des Calvinistes), malheur qui fut fort commun dans ce temps-là, et dont on a une infinité d'exemples. » Elle se déclara ouvertement en 1553.

38 Blanche de Roquefeuil, première abbesse nommée par le Roi, en vertu du Concordat, obtint ses bulles en 1559. Les religieuses élurent de leur côté Catherine de Montelarié; mais nonobstant cette opposition, Blanche de Roquefeuil demeura en possession de l'abbaye.

39 Louise Desprez de Montpezat, sœur d'Antoine, maréchal de France, succéda à Blanche de Roquefeuil en 1560. De son temps, le monastère de Nonenque fut pillé et brûlé par les religionnaires qui démolirent aussi le château fort de St-Jean-d'Alcas. On trouve un acte dans les archives qui porte « que le Seigneur de Fraissinet fut, à la tête de 50 brigands, expolier et brûler ledit monastère. » L'abbesse exposa sa vie en passant à travers des flammes pour sauver les titres.

40 Marguerite de Montpezat, nommée abbesse en 1595, travailla beaucoup au rétablissement du monastère, et laissa à sa mort des sommes considérables qu'elle avait amassées pour cet objet. Françoise de Balaguier, abbesse de St-Sernin de Rodez, s'était opposée à sa nomination à la faveur d'un brevet qu'elle avait par surprise obtenu du roi, mais Marguerite fut maintenu par un arrêt du conseil.

41 Suzanne de Simiane de Gordes, religieuse de St-Colombe de Vienne, fut abbesse en 1660, à

Digitized by Google

l'âge de 23 ans. Elle employa les épargnes de Mme de Montpezat à rebâtir trois ailes du monastère sur les anciens fondemens ; elle acheta une belle chapelle et mourut le 28 avril 1694.

42 Elisabeth de Toiras-d'Amboise, religieuse au couvent du Vignobre de Montpellier, nommée par le roi au mois de mai 1694, décédée le 24 octobre 1724.

43 Charlotte d'Estaing, sœur de Joachim, évêque de St-Flour, abbesse de Bonlieu en Forez, en 1713, puis de Nonenque le 31 mars 1725, morte en 1760, fit rebâtir l'église (1) qu'elle enrichit d'un orgue, de plusieurs cloches, de six beaux chandeliers et d'autres ornemens intérieurs.

44 Félice de Pardailhan-Gondrin, nommée en 1760, fut installée le 13 de novembre de la même année par Dom Dardenne, prieur de Sylvanès et visiteur. Elle fit construire la galerie qui va du parloir au parterre de l'abbesse, rebâtir le quartier vieux et augmenter les jeux de l'orgue par les facteurs Montorus et Denoyer, qui venaient de construire (2) celui de Millau.

*Etat des revenus de l'abbaye de Nonenque suivant les contrats d'afferme de* 1760.

| | |
|---|---|
| Le prieuré de Caïssac et la seigneurie de Lieujas, | 2700 liv. |
| *A reporter.* . . . . | 2700 liv. |

(1) Sous la direction de dom Chambon, syndic.
(2) En 1769.

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| *Report.* . . . | 2700 liv. |
| Le prieuré et seigneurie de St.-Jean-d'Alcaz, | 2400 |
| Le prieuré et seigneurie de St-Paul-de-Fons, | 1200 |
| Le prieuré et seigneurie de St-Beaulize, | 1460 |
| La seigneurie de Roqueaubel, | 240 |
| Domaine de Palières, | 560 |
| Rente de Solanes, | 40 |
| Cassanuéjouls, Lauras, Lafage et la seigneurie de La Peyre, | 3860 |
| Cornil et usages du Languedoc, | 300 |
| Les réserves sur les fermes ou seigneuries évaluées, | 3000 |
| L'Albergue de St-Beaulize, | 5 |
| La cave de Landric, | 60 |
| La cave de Roquefort, | 120 |
| La métairie de France, | 200 |
| La rente de Montrozier, | 15 |
| | 16160 liv. |

*Produit en grains.*

| | |
|---|---|
| La rente en froment de St-Jean-d'Alcas, | 8 set. |
| Prix de ferme en froment des domaines de Caussanus, Agastous, Vialarel, Lapeyre, et Mandral, | 750 |
| — idem en seigle, orge et avoine, | 650 |
| | 1408 set. |

Ici se terminent les documens que nous avons pu réunir pour composer cette notice qui demeure par conséquent fort incomplète : nous ajouterons seulement un mot sur la fin de l'abbaye.

Digitized by Google

A l'époque de la révolution, Nonenque subit la destinée des autres établissemens monastiques ; les religieuses furent expulsées, leurs biens saisis et vendus. Ces nobles filles, qui avaient vécu jusque-là dans l'abondance et sans souci de l'avenir, se trouvèrent tout-à-coup plongées dans un grand dénuement. Un des principaux acquéreurs, M. Liquier, négociant des environs de Millau, fut touché de leur infortune et prit, pour l'adoucir, une généreuse résolution : il leur accorda à toutes une pension viagère. On peut juger de la joie de ces infortunées, la plupart avancées en âge, sans asile ni moyens d'existence. Le nom de leur bienfaiteur fut mille fois béni par elles. Cependant, quelque soin que se fût donné M. Liquier pour découvrir la retraite des dames de Nonenque, plusieurs avaient échappé à ses recherches. De ce nombre était Mme d'Aureille, que nous avons vu de nos jours à Rodez, avec sa sœur Mme de Paladine, se vouer à l'éducation des jeunes filles. Un assez grand nombre d'années s'étaient écoulées, lorsqu'un jour elle reçut un avis où on lui disait : « Que l'acquéreur de Nonenque ayant jugé à propos d'indemniser les religieuses pauvres qui se trouvaient dans la communauté, au moment de sa dispersion, avait inutilement cherché pendant longtemps à découvrir sa retraite, mais qu'il avait soigneusement mis de côté tous les ans la part qui lui revenait, et que cet argent était à sa disposition. » Mme d'Aureille toucha la somme, et elle a souvent raconté depuis, avec toute l'effusion de la reconnaissance, qu'elle devait à M. Liquier d'être, sur ses vieux jours, à l'abri du besoin.

Ce beau trait honore d'autant plus son auteur que celui-ci appartenait à une opinion peu favorable à l'ancien ordre des choses, et que chez lui la bienfaisance fut aussi noble que désintéressée.

L'église, qui avait été ruinée par les Calvinistes au

Digitized by Google

seizième siècle, et reconstruite par l'abbesse Charlotte d'Estaing vers 1730, a été soigneusement conservée par l'acquéreur. L'autel, qui était fort beau, a été transporté à Tournemire.

### Églises de Villefranche.

Il faut d'abord citer la Chartreuse, précieux monument de la troisième époque ogivale. Le petit cloître et le porche de l'église sont surtout remarquables par l'élégance et la délicatesse du travail.

La Chartreuse fut fondée, en 1458, par un riche marchand de la ville, Vezian Valette, et Catherine Garnière, sa femme. On voit encore dans l'église le tombeau de ces deux époux que recouvre une grande dalle de pierre, sur laquelle sont gravés côte à côte leurs portraits en pied. François de la Rovère, évêque de Mende, un des principaux bienfaiteurs de cette maison, y fut pareillement inhumé en 1527.

Puis, dans l'ordre architectural, vient l'église de Notre-Dame, ou Collégiale (1), édifice gothique qui porte l'empreinte de plusieurs âges, ayant été commencé vers 1260 et seulement achevé en 1536. Ces monumens ont été soigneusement décrits par MM. Boissonnade et Guirondet ; nous renvoyons nos lecteurs à leurs notices (2).

### Saint-Grat.

A St-Grat, ancien prieuré, près Villefranche, on montre dans un souterrain de l'église un casque et une

(1) Communauté de prêtres érigée en 1447, par le pape Nicolas V, en chapitre collégial composé d'un prévôt électif, d'un sacristain curé, de douze chanoines, de six hebdomadiers, et de six prébendiers.

(2) *Mém. de la Soc.*, tom. 1er, Ire part., p. 193 et 101. *Id.* p. 75.



Digitized by Google

chaîne en fer qui ont, dit-on, la propriété de guérir les fous. C'est l'ancienne armure de saint Grat, relique admirable qui n'est point assez connue. Ce saint n'est pas le Grat ou Grate du Martyrologe, l'un des douze martyrs de Tagore, en Afrique, du temps de Dioclétien, mais un noble Romain qui, entraîné par un céleste zèle, quitta sa famille, sa patrie, tous les brillans avantages de la fortune et de la naissance, pour aller, en pauvre disciple du Christ, prêcher l'Evangile dans les Gaules. Après un long et laborieux pèlerinage, il vint au pays des Ruthènes et résolut d'y finir ses jours. Retiré dans un lieu solitaire, n'ayant d'autre abri qu'une chètive hutte, il vivait de fruits sauvages et consacrait à la prière ou à d'austères pratiques tout le temps qu'il ne donnait point au travail. Cette chaîne, que l'on montre encore dans le souterrain, il la traînait sans cesse avec lui, dit la légende, *pour mieux dompter l'aiguillon de la chair.*

Cependant l'existence de Grat ne demeura pas tellement cachée qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Le bruit se répandit dans le pays qu'un étranger, venu de loin, vivait seul au milieu des bois. On accourut pour le voir et, au lieu d'un sauvage farouche, on s'aperçut que cet homme, si dur pour lui-même, était plein de douceur et de bonté pour ses semblables. Il prit peu à peu sur cette population à moitié barbare tout l'ascendant que donne l'intelligence unie à la vertu. Les habitans lui venaient souvent demander des consolations et des avis. Il leur annonçait alors la religion nouvelle et *guérissait les malades en invoquant le nom de Jésus* (1).

Cette renommée excita l'ombrage des principaux idolâtres du pays qui, voyant le culte de leurs idoles

(1) *Prop. Sanct. diœc. Ruthen.*

Digitized by Google

menacé par ce nouveau prosélytisme, se liguèrent contre le saint étranger et lui donnèrent la mort.

Une église fut élevée dans le lieu même ou S. Grat avait reçu la palme du martyre, et l'on y a conservé jusqu'à nos jours ses précieuses dépouilles.

### Rieupeyroux.

Un géant travailla, dit-on, à la construction de cette église. On voit encore suspendu à un pilier par une chaîne en fer un énorme débris de sa charpente osseuse. Quand l'édifice fut terminé, l'architecte, mécontent du salaire, essaya, ajoute la tradition, de détruire son ouvrage, et ces blocs erratiques qui gisent çà et là dans les alentours furent lancés par sa main puissante pour consommer ce projet de vengeance.

Tel est le fond de la légende populaire que nous avons recueillie sur les lieux, légende qui dut courir long-temps de manoir en manoir embellie de toutes les circonstances prodigieuses que prêtait au récit l'imagination frappée des habitans.

Dans ces temps de foi naïve, le peuple avait un penchant irrésistible pour le merveilleux. Les clercs, seuls en possession d'expliquer les lois de la nature, favorisaient cette tendance en interprètant par des causes surnaturelles les phénomènes physiques comme un grand trouble dans l'ordre éternel. L'orgueil de la science n'avait point encore pénétré dans la profondeur de l'abime; les systèmes n'avaient point remué les idées.

L'ossement gigantesque n'est autre chose que l'omoplate d'un mastodonte (1), qui fut apporté fort ancien-

(1) Énorme mammifère du monde anté-diluvien, qu'on ne trouve plus

Digitized by Google

nement dans le pays par les moines de St-Martial de Limoges de qui dépendait cette église.

Une charte nous apprend qu'elle fut fondée ainsi que le monastère vers le commencement du onzième siècle (1) par un riche seigneur de la contrée, nommé Iscafrède, qui avait fait vœu de l'établir si les religieux de St-Martial lui obtenaient de Dieu par leurs prières la fécondité de sa femme. Un enfant vint au monde, et Iscafrède accomplit sa promesse.

Un sarcophage qu'on voit à côté de la porte de l'église contient, dit-on, les cendres du fondateur (2). Aux anciens Bédictins, avait depuis long-temps succédé une petite communauté de huit chanoines qui n'ont cessé d'exister qu'en 1790. Ce qui restait des bâtimens du vieux monastère fut détruit à la même époque.

L'église, de style ogival et d'assez vaste dimension, peut remonter au quinzième ou seizième siècle. Elle a des bas-côtés, une coupole assez curieuse par la multiplicité des arcs qui s'y dessinent, de gros piliers flanqués de demi-colonnes à chapiteaux unis (3), des fenêtres sans ornemens et, à l'extérieur, des contreforts liés par des arcs qui semblent avoir été pratiqués pour ménager la place des chapelles latérales qui manquent absolument. On a trouvé, en creusant le sol dans les environs, plusieurs grands tombeaux en pierre qui paraissent être d'origine gallo-romaine.

qu'à l'état fossile dans les couches supérieures des terrains tertiaires. On en découvre de nombreux débris dans les gypses de Montmartre, près Paris.

(1) En 1025. Cette charte, tirée du cartulaire de l'église de Rieupeyroux, est rapportée par l'abbé Bosc.

(2) Ce sarcophage, décoré dans le goût ogival, accuse, comme l'église, le quinzième ou seizième siècle.

(3) On ne voit de chapiteaux ornés qu'aux deux piliers qui avoisinent le chœur.

Digitized by Google

Près de Rieupeyroux, sur une montagne élevée (1), existe une ancienne chapelle qu'on croit contemporaine de l'église. Elle se termine, du côté de l'orient, par une absyde demi-circulaire. Elle a subi plusieurs restaurations.

——

Nous signalerons encore les églises suivantes qui se recommandent, les unes par quelques détails d'ornementation intérieure, les autres par leur ancienneté :

*Najac.* — Eglise de la première époque ogivale, construite de 1258 à 1269, d'après le même plan et probablement par le même architecte que la Collégiale de Villefranche. Elle a environ 48 mètres de long sur 12 de large (2).

Le vieux château royal date du commencement du même siècle. C'est le débris le plus vaste et le plus imposant de l'architecture féodale du moyen-âge dans nos contrées. On le démolit tous les jours. Il ne faut point oublier la fontaine, creusée dans un seul bloc de pierre d'un énorme volume.

*St-Sébastien-de-Bournazel.* — Autel décoré de belles sculptures. Bournazel avait une église dès le neuvième siècle. Il en est fait mention dans cette charte de l'an 820, souscrite par Louis-le-Débonnaire en faveur du

(1) 410 toises ou 799 mètres 10 cent. au-dessus du niveau de la mer.

(2) On lit dans les *Annales* de M. de Gaujal : La ville de Najac s'oblige, sur la demande de Guillaume Bernardi d'Aix et de Renaud de Chartres, inquisiteurs pour crime d'hérésie, à faire bâtir, dans l'espace de sept ans, une église de 28 brasses de longueur et de sept de largeur, parce que l'église qui existait déjà était trop petite. La nouvelle coûta 31 mille sous de Cahors, dont Bérenger Cornet, entrepreneur, donna quittance aux consuls de Najac, au mois de novembre 1269. (Arch. de Najac.)

Digitized by Google

monastère de Conques, et qui est le plus ancien monument écrit de la province.

*Lescure.* — L'église de Notre-Dame-de-Lescure (canton de la Salvetat), possède un bas-relief admiré, dit-on, des connaisseurs. C'est un tableau en bois, divisé en trois compartimens ou panneaux, sur lesquels on a figuré les grandes scènes de la vie de Jésus-Christ : la Nativité, l'entrée triomphante à Jérusalem et le Crucifiement.

*Notre-Dame-de-Rouquayrol*, près St.-Just. Jolie église de l'époque de la Renaissance, ornée de sculptures bien dorées, mais n'offrant d'ailleurs rien de remarquable en architecture.

Sur la voûte on lisait : *Inops fundator ecclesiæ.* Ce pauvre fondateur est représenté dans un tableau en costume de chevalier. On n'a pu nous dire son nom.

*Cransac.* — Cette église, fort ancienne mais modifiée par des réparations successives et allongée d'un bon tiers en 1825, n'a conservé de son architecture primitive que le chœur, dont la voûte, construite en belles pierres d'appareil, se fait remarquer par son élégance et sa légèreté.

*Notre-Dame-D'Aynès ou Montarnat.* — Quelques anciens vitraux beaux de dessin et de couleur.

*Mur-de-Barrez.* — Un bon tiers de cette église, dédiée à saint Thomas, a été supprimé du côté du levant. Ce qui reste suffit pour faire juger de l'ancienne importance de cet édifice, qui appartient au style ogival.

Une consorce de prêtres établie au Mur-de-Barrez par la comtesse Bonne de Berri, au quinzième siècle, fut érigée en chapitre collégial (1) par le cardinal

(1) Un doyen, un sacristain et dix chanoines.

Digitized by Google

d'Armagnac, en 1546, et principalement dotée par François et Guillaume de Barthélemi, originaires de ce bourg et présidens au parlement de Toulouse.

*Eglise des Augustins, à St-Geniez.* — Style ogival pur, un peu lourd. Belle nef, six chapelles; portail orné. Point de meneaux en pierre aux fenêtres ni à la rose. On regarde comme précieuse, dans cette église, une adoration des Mages, sculptée sur bois, dont tous les caractères semblent indiquer la fin du quinzième siècle.

Il n'existe plus qu'un seul côté du cloître qui avait été construit vers l'an 1600.

*St-Médard-de-Moyrazès.* — Eglise bâtie par François d'Estaing, au commencement du seizième siècle. Style ogival tertiaire; belles proportions; six chapelles. Les écussons de la maison d'Estaing brillent encore sur les murs de l'édifice.

Il ne reste presque plus rien du vieux château de Moyrazès qui des comtes était passé aux évêques de Rodez. Mais on voit de belles ruines à celui du Gayla, bâti près du même village, sur les bords escarpés de l'Aveyron (1).

*Foncourrieu.* — Nous ne mentionnons cette petite église que pour constater son origine. « Le 24 mai 1389, Jean, évêque *in partibus*, vicaire-général de Henri de Séveri, évêque de Rodez, fit la consécration de l'église de Notre-Dame-de-Foncourrieu, nouvellement construite aux portes de Marcillac, pour recevoir les offrandes des pèlerins qui s'y rendaient en foule des environs (2). »

*St-Laurens-de-Levezou* (canton de Vezins). — Eglise

(1) Ce château appartenait autrefois à la famille de Cassanhes-Miramont.

(2) Bosc.

Digitized by Google

de style ogival, assez élégante. Base du clocher romane. Tombeaux remarquables au cimetière.

*St-Pierre-de-Roquetaillade.* — Bâtie en 1355 par le cardinal Bertrand de Mandagoût; horriblement défigurée par le badigeon depuis peu d'années (Voir le 2e vol. des *Mémoires de la Société*, page 335).

*Rebourguil* (canton de Belmont). — Petite église contemporaine et tout-à-fait sœur de celle de Belmont. Seizième siècle.

**Mais plantés devant les églises, où des arbres considérés comme symboles religieux et politiques.**

Les arbres ont de tout temps joué un rôle marquant dans l'histoire religieuse et morale du monde. C'étaient de gracieux emblêmes auxquels plusieurs nations de l'antiquité rattachaient des idées de gloire, de dévotion et de prospérité (1). Les rameaux du chêne servaient à parer les autels des prêtres grecs, lors de leurs sacrifices, et un de ces arbres planté devant la maison d'un Romain était regardé comme son protecteur. C'est avec son feuillage qu'on tressait les couronnes civiques décernées au Capitole. Le 1er mai de chaque année, la jeunesse d'Italie sortait au lever du jour pour cueillir des rameaux verts dont elle ornait le fronton du temple; et aujourd'hui, au retour annuel de l'automne, quelques Romains vont encore visiter le chêne de la galerie d'Albano, contemporain de leur république.

Ces rapprochemens, faits au hasard, peuvent servir

(1) Les Athéniens vénéraient l'olivier comme le symbole de la paix; l'Egypte avait choisi le lotus, et Pa lmyre le palmier, comme emblême de l'abondance; les Druides avaient fait du chêne un de leurs symboles religieux.

Digitized by Google

à prouver que l'arbre est véritablement un symbole qui s'associa aux superstitions et à la politique de la plupart des peuples de l'antiquité.

L'usage de planter le *mai* se conserva long-temps parmi les nations européennes, et particulièrement en France. C'était un hommage de reconnaissance que les hommes adressaient à Dieu chaque année pour le remercier du retour de la saison des fleurs et de l'abondance. Durant les siècles qui succédèrent au moyen-âge, et à mesure que la civilisation devint plus avancée, cette institution, qui semblait une réminiscence de la foi simple et naïve des premiers âges, perdit de sa vogue mais sans s'effacer entièrement.

Sur la fin du seizième siècle, l'esprit religieux vint rendre à la plantation du mai son antique popularité. nous voulons parler de cet enthousiasme produit par l'abjuration de Henri IV qui eut un si grand retentissement dans le monde catholique (1). En commémoration de cet événement, la plupart des paroisses du royaume inaugurèrent solennellement des arbres devant les églises ; et le mai devint alors l'expression générale de la joie publique.

Telle est l'origine de ces arbres séculaires, encore debout dans un grand nombre de villages, et qui ont couvert plusieurs générations de leur ombre.

Le marronnier, l'orme, le tilleul, le chêne furent généralement adoptés comme symbole, le chêne surtout, soit parce que, plus riche de souvenirs, il se rattachait aux principales solennités des cultes antiques, soit que, robuste et majestueux, il s'appropriât d'avantage à la solennité présente et semblât destiné par sa longévité à en perpétuer plus longtemps la mémoire.

(1) Cette abjuration du calvinisme eut lieu le dimanche 25 juillet 1593, dans l'église de Saint-Denis.

Digitized by Google

Plus tard, la révolution ressuscita cet usage en le modifiant selon ses mœurs et ses croyances politiques. Mais l'arbre national, inauguré d'abord par l'amour sacré de la liberté, devint un signal d'insurrection et de désordre. La république l'associa à toutes ses violences et il périt bientôt étouffé dans le sang. On n'en voit plus un seul de nos jours (1), tandis que l'arbre de Henri IV, consacré par un sentiment religieux et paisible, subsiste encore après plus de deux siècles.

H. DE B.

(1) Des 60,000 arbres de la liberté répandus en 93 sur la surface de la France, deux seuls survécurent à la république. Le premier avait été planté sur la place de la Bastille, le 14 juillet 1790 : Napoléon le fit abattre; le second était cet énorme solitaire qui élevait encore, il y a peu d'années, au milieu du faubourg Saint-Antoine, sa tête maigre et dépouillée.

Digitized by Google

# CHRONOLOGIE ET ARMORIAL
## DES
# ÉVÊQUES DE RODEZ (1).

1. SAINT MARTIAL, envoyé dans les Gaules en l'an 252 par le pape saint Fabien, fonde une église à Rodez et y établit un évêque nommé JULIANUS (2).

2. SAINT AMANS ou CHAMANS, originaire de Rodez, fut fait évêque vers l'an 400, convertit les idolâtres du pays et mourut vers 450. Les anciens Martyrologes placent sa mort au 4 novembre, jour où il est honoré dans le Rouergue comme patron du diocèse. Ses reliques reposent dans l'église de Rodez qui porte son nom et dont il fut le fondateur.

3. SAINT EUSTACHE, évêque de Rodez après S. Amans, souscrivit la lettre synodiale adressée au pape Léon par les évêques des Gaules, vers l'an 451. Il tint le siège environ 24 ans et fut martyrisé par les Visigoths en 475.

4. SAINT QUINTIEN, Africain de nation, neveu du saint évêque Fauste, monta sur le siège de Rodez,

(1) M. de Gaujal avait déjà relevé beaucoup d'erreurs dans les anciennes chronologies. A quelques rectifications nouvelles, nous avons joint la suite des évêques jusqu'à nos jours et la description de tous les écussons armoriés qu'il nous a été possible de recueillir. Nous avons pensé que cette connaissance ne serait pas sans utilité pour ceux qui s'occupent de l'étude des monumens religieux.

(2) On ne connait point les successeurs de Julianus, s'il en a existé, jusqu'à saint Amans.

Digitized by Google

en 502. Il assista au concile d'Agde en 506. Chassé l'année suivante par une sédition, il se retira à Clermont, dont il devint évêque en 515. Il y mourut le 13 de novembre 533. L'église de Rodez honore sa mémoire le 19 novembre.

5. SAINT DALMAS, natif de Rodez, fut sacré évêque en 516, aussitôt que Quintien eût occupé le siège de Clermont. Il assista au concile de Clermont en 535, et en 541 au quatrième concile d'Orléans. Grégoire de Tours en fait un grand éloge et place sa mort vers l'an 581. C'est lui qui fit bâtir la première Cathédrale. Sa fête est célébrée le 13 novembre.

Du temps de saint Dalmas et vers l'an 531, érection de l'évêché d'Arisitum sur le Larzac, en faveur de Déothaire, petit-fils de Tonance-Féréol. Cet évêché, composé de quinze paroisses, dura jusque vers l'an 670.

6. THÉODOSE, archidiacre de l'église de Rodez, fut fait évêque en 581 : il ne siégea que quatre ans et mourut la neuvième année du règne de Childebert.

7. INNOCENT, comte de Gevaudan, succéda à Théodose. Il fut ordonné par l'intrigue de la reine Brunehaut dont il avait servi les vengeances. Il était encore évêque de Rodez en 590.

8. DEUSDEDIT Ier acheva la cathédrale commencée par saint Dalmas, et y transféra le siège épiscopal qui avait été jusques-là dans l'église de Saint-Amans.

9. VERUS assista au concile provincial de Rheims en 625, avec quarante autres évêques, et il en souscrivit les actes en qualité d'évêque de Rodez, suivant le témoignage de Flodoard et de Syrmond. On ignore l'époque de sa mort.

10. ARÉDIUS, vivant vers l'an 670, comme on

Digitized by Google

l'infère d'un manuscrit contenant la vie de saint Désidère, évêque de Cahors.

Fondation du monastère de Nant en 669.

VACANCE DU SIÉGE. — Après la mort d'Arédius, dont on ignore l'époque précise, le siége de Rodez vaqua pendant près de 160 ans. Du moins, on ne trouve aucune trace d'évêque durant cet intervalle. Cette longue vacance fut occasionnée principalement par les fréquentes irruptions que les Sarrazins firent dans l'Aquitaine, où beaucoup d'églises, notamment celles d'Auch, d'Oleron, de Bazas, de Tarbes, de Leictoure, de Toulouse, d'Albi, de Mende et de Lodève eurent à déplorer un semblable malheur. Les guerres civiles qui agitèrent la France sous les règnes de Charles-Martel et de Pépin ne furent pas moins funestes au clergé, et les seigneurs laïques en profitèrent pour s'emparer presque partout de ses biens. Cette anarchie intérieure ne cessa que sous le règne de Charlemagne.

11. FARALD est le premier évêque dont il soit fait mention dans les actes de l'église de Rodez depuis Arédius; mais on n'en connaît, pour ainsi dire, que le nom. Il vivait vers l'an 838, sous le règne de Louis-le-Débonnaire.

12. ELIZACHAR, évêque de Rodez, souscrivit, en 862, l'acte de fondation du monastère de St-Sauveur de Vabres, dans l'assemblée convoquée à Toulouse par le comte Raymond Ier.

13. ADHÉMAR Ier, ou HACMAR ou AYMAR, était évêque en 864, lorsque Charles-le-Chauve donna à la Cathédrale de Rodez l'église de Connac. Il assista au concile de Ponthyon en 876.

Rétablissement du monastère de Nant en 878.

14. FROTARD, d'après un manuscrit des Jacobins

Digitized by Google

de Toulouse, assista à Pamiers, en 887, à la translation des reliques du martyr Antonin. C'est le seul document que l'on ait sur cet évêque.

15. ADALGARIUS, dont Bosc ne fait aucune mention, est cité dans le *Gallia Christiana* (1).

16. GAUSBERT fut élu évêque de Rodez vers l'an 900. Saint Odon, abbé de Cluny, en parle avec éloge.

17. DEUSDEDIT II occupait le siège en 922.

18. JORIUS ou GEORGIUS, d'après les anciennes tables de l'église de Rodez, siégeait en 933.

19. ADHÉMAR, d'après une vieille charte de donation, gouvernait l'église en 935.

20. MANGAFREDUS ou MAINFROI siégeait sous le règne de Louis-d'Outremer, vers l'an 942.

Fondation du monastère de Belmont en 942.

21. ETIENNE. Divers monumens établissent qu'Etienne était évêque de Rodez en 946, 964 et 966. Il était en même temps abbé de Conques.

22. DEUSDEDIT III assista, d'après Bernard Guidonis, à la consécration de l'église de St-Genies de Lodève en 975. Cette même année, la comtesse de Toulouse Garsinde lui fit un legs dans son testament.

23. BÉGON occupait le siège en 980. Il en est question dans une vieille charte datée du règne de Lothaire.

24. DEUSDEDIT IV. En 1004, Deusdedit, évêque de Rodez, assista, dit l'*Histoire du Languedoc*, à une nombreuse assemblée d'évêques et de seigneurs pour remédier aux troubles du pays.

On sait très-peu de chose sur la plupart des évêques

(1) Tome 2, col. 473.

Digitized by Google

qui prédèdent, et leur histoire se borne à une aride nomenclature. L'épiscopat des cinq derniers même a donné lieu à des difficultés chronologiques qu'il n'est guère possible de lever.

25. ARNAUD assista, en 1028, à la consécration de l'église St-Sauveur de Limoges et au concile qui fut tenu dans la même ville touchant l'apostolat de saint Martial. Le monastère de Rieupeyroux et l'hôpital d'Aubrac furent fondés de son temps. Il mourut en 1031.

26. GÉRAUD, successeur d'Arnaud, était encore évêque en 1037, comme il conste d'après un bullaire d'indulgences de l'église de Conques.

27. PIERRE BÉRENGER DE NARBONNE, de l'illustre maison de ce nom, était religieux de Conques lorsqu'il obtint l'évêché de Rodez où, pour mieux dire, lorsqu'il l'acheta. Il assista au concile de Toulouse, tenu en 1056 par ordre du pape Victor II, et contribua, la même année, à la dotation du monastère de Beaumont. Wiffred, archevêque de Narbonne étant mort en 1079, Pierre s'empara de ce siège ; mais excommunié l'année suivante par le pape Grégoire VII, il fut forcé de le quitter et demeura sans évêché.

Ce fut du temps de cet évêque, vers la fin du onzième siècle, que l'usage des armoiries commença à s'introduire. La maison de Narbonne portait de gueules.

Fondation du monastère de Clairvaux en 1060.

28. PONS D'ETIENNE fut élu, en 1079, après le départ de Pierre Bérenger. Il assista à un concile tenu à Rome en 1082, sous le pontificat de Grégoire VII, montra beaucoup de zèle pour rétablir la discipline ecclésiastique fort relâchée parmi les clercs et fit de grandes largesses aux monastères. On croit que Pons d'Etienne était du Rouergue.

Digitized by Google

29. RAYMOND DE FROTARD assista au concile tenu à Limoges par Urbain II, en 1095.

30. ADHÉMAR III, évêque dès 1099, l'était encore en 1138. On voit par d'anciens titres qu'il était frère de Jean Julien, seigneur de Roquetaillade. Sous son épiscopat, les chanoines obtinrent, malgré l'opposition très-vive des religieux de St-Amans, un cimetière particulier qui fut établi près de l'ancienne chapelle de *St-Pierre-le-Doré*, entre la maîtrise et l'église Cathédrale.

Fondation de Loc-Dieu en 1123, de Sylvanès en 1136, de Beaulieu en 1138.

31. N..... Adhémar eut pour successeur un évêque dont le nom est demeuré inconnu. Saint Bernard, qui vivait à cette époque, dit qu'il ne siégea que trois ans, et que son avarice et son libertinage forcèrent le pape Eugène III à le déposer.

32. PIERRE. Cet évêque, qui n'est connu que sous le nom de Pierre, siégea de 1146 à 1164. Il contribua puissamment à la dotation des abbayes de Bonneval et de Nonenque, fondées en 1147 et 1145, et fit, en 1162, un règlement pour les religieux d'Aubrac. D'assez vifs démêlés qu'il eut avec le comte de Rodez Hugues II, au sujet des fortifications de la ville et du droit d'hommage, se terminèrent à l'amiable en 1161.

33. HUGUES DE RODEZ, frère du comte Hugues II, succéda à Pierre et gouverna sagement l'église de Rodez pendant plus de 50 ans. Il mourut en 1214 et fut enterré dans l'église du monastère de Bonnecombe, dont il avait été le principal fondateur en 1166.

*Armes* : De gueules au léopard lionné d'or.

34. PIERRE DE HENRI, appelé aussi de la Treille, issu d'une noble famille du Rouergue, archidiacre de

Rodez, fut évêque après Hugues. Le comte de Rodez partant pour les Croisades, en 1219, le chargea du gouvernement de son comté. L'année suivante Pierre acheta de Pierre de Cahuzac le château de Caldegousse. Il appela les Cordeliers à Rodez, en 1232, et ne vivait plus en 1234.

Du temps de cet évêque, la seigneurie et juridiction de la cité appartenait encore aux comtes, comme on le voit par un titre de 1227; « mais, dit l'auteur d'un ancien mémoire sur le comté de Rodez, elles tombèrent bientôt après ès mains des évesques et y sont encore sans que l'on aye jamais pu savoir à quel titre, car ne sauraient-ils faire apparaître que les dites places leur ayent été donnéés ou laissées par titres valables, n'y qu'ils les aient acquises par achapt, échanges ou autrement. »

Vingt ans après, en effet, Vivian de Boyer se qualifiait seigneur haut de la Cité.

35. B.... Le successeur de Pierre de Henri n'est connu que par la lettre initiale de son nom. Il siégeait encore en 1245.

36. A.... Après B., les auteurs du *Gallia Christiana* font mention d'un autre évêque, auparavant archidiacre de Rodez, qu'ils ne désignent que par la lettre A. Il fut élu en 1245 et mourut l'année suivante.

37. VIVIAN DE BOYER, religieux Cordelier, élu par le chapitre sur la fin de 1246, remplissait alors à Rome, auprès du pape Innocent IV, les fonctions de notaire apostolique. Il divisa son diocèse en quatre archidiaconés qui prirent le nom de Rodez, Conques, Millau et St-Antonin. Il assista dans ses derniers momens Raymond IV, comte de Toulouse, qui mourut à Millau le 22 de septembre 1249. Il mourut lui même

en 1294, et fut enterré dans l'église des Cordeliers, ses confrères. Vivian était zélé pour la religion; mais la violence de son caractère occasionna de grands troubles dans son diocèse. Il fut même traduit devant l'Inquisition pour crimes d'homicide et de simonie.

*Armes* : D'azur, au rozier naturel.

38. RAYMOND DE CALMONT, de l'ancienne famille de Calmont-d'Olt, près Espalion, élu par le chapitre en 1274, mourut en 1298 et fut enterré dans le chœur de la Cathédrale qu'il avait fait construire. Bien éloigné de la turbulence de son prédécesseur, Raymond de Calmont passa sa vie à calmer les différends et se fit chérir par son caractère également bienfaisant et généreux.

*Armes* : D'argent, au lion lampassé de sable.

39. BERNARD DE MONASTIER, élu par le chapitre en 1298, mort au mois de novembre 1299.

40. GASTON DE CORN, d'une famille noble de Gascogne, élu par le chapitre le 13 d'avril 1300, mort au Puy-en-Velay le 2 mars de l'année suivante. Son corps fut transporté à Rodez et enterré dans la chapelle du Rond-Point, sous une grande dalle où l'on grava ses armes.

*Armes* : De gueules, à deux cornets de chasse, liés d'argent, au lambel de cinq pendants d'or.

41. PIERRE DE PLEINE-CHASSAGNE, religieux Bénédictin, nommé en 1302 par le pape Benoît XI, auquel le chapitre, ne pouvant se mettre d'accord, s'était adressé. Clément V le fit patriarche de Jérusalem et son légat en Orient. Il assista en cette qualité à la conquête de l'île de Rhodes par les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem. La catastrophe des Templiers arriva de son temps (1307), mais il était alors absent de France. Il mourut à Rodez le 6 de février 1318 et

Digitized by Google

fut inhumé dans la chapelle de St-Paul. Sous son épiscopat, et en 1317, cent trente paroisses furent démembrées du diocèse de Rodez par le pape Jean XXII pour former l'évêché de Vabres.

*Armes* : De gueules, au sautoir d'argent chargé de coquilles; une crosse et une mitre surmontant l'écu.

42. PIERRE DE CASLELNAU, de la maison de Castelnau-Brétenoux, en Querci, petit neveu de Raymond de Calmont, fut élu par le chapitre le 5 mars 1318; mais le pape Jean XXII donna plutôt une bulle de nomination que de confirmation, et jusqu'à l'année 1501, il n'y eut plus d'élection. Pierre, retenu à la cour d'Avignon, ne fit son entrée à Rodez qu'en 1324. Il y mourut en 1336, et son corps fut inhumé dans une chapelle du couvent des Dominicains.

*Armes* : Ecartelé au 1 et 4 d'or au château de gueules qui est Castelnau; au 2 et 3 d'argent, au lion de sable qui est Calmont.

43. BERNARD D'ALBI, de Saverdun, dans le comté de Foix, nommé le 8 de février 1336, par le pape Benoît XII, son concitoyen et son ami, fit son entrée à Rodez le 15 d'août de la même année. Le pape l'envoya en Espagne pour rétablir la paix entre les rois de Castille et de Portugal. Il y réussit, et fut nommé cardinal en 1338. Il se démit la même année de l'évêché de Rodez en faveur de Gilbert de Cantobre; fut pourvu de celui de Porto, en Portugal, en 1348, et mourut en 1350.

*Armes* : D'azur, au château sommé de trois tours d'argent.

44. GILBERT DE CANTOBRE, de la noble famille de ce nom, au diocèse de Vabres, abbé de St-Victor de Marseille, fut nommé par le pape Benoît XII, le 17 de janvier 1339, et prit possession de son siège au mois de juillet suivant. C'est un des plus illustres évê-

Digitized by Google

ques qu'ait eu l'église de Rodez. Il mourut le 12 de mars 1349, après avoir institué les pauvres pour ses héritiers. On voit encore son tombeau à la chapelle de la Cathédrale qui porte son nom, au Rond-Point.

*Armes* : Ecartelé au 1 et 4 d'azur au lion d'or; au 2 et 3 de gueules à la tour d'argent maçonnée de sable, et sommée de trois petites tours de même.

45. RAYMOND D'AIGREFEUILLE, Limousin et religieux de St-Martial, obtint en 1349, du pape Clément VI, l'évêché qu'administrait depuis quelques mois André Roger, son oncle, frère dudit pape; mais il n'arriva à Rodez qu'en 1350. Raymond lutta vivement contre les déréglemens de son clergé. Sa fortune était immense, et il paya de ses propres deniers une bonne partie des fortifications que la ville éleva de son temps pour se mettre à l'abri des Anglais, qui déjà commençaient leurs incursions en Aquitaine, sous le faible règne de Philippe-de-Valois. Il mourut en 1361, et fut enterré dans la chapelle de Pierrefort où son tombeau se voit encore.

*Armes* : D'argent, à trois étoiles d'or, deux et une; au chef de gueules à trois besans d'or un et deux.

46. FAYDIT D'AIGREFEUILLE, frère du précédent et son successeur, ne parût presque point à Rodez. Il se tint constamment auprès du pape Urbain V qui le nomma à l'archevêché d'Avignon en 1370, et le décora de la pourpre romaine en 1383.

BERTRAND DE CARDAILLAC. Ce prétendu chancelier du prince de Galles, cet évêque que tous nos historiens font monter sur le siège de Rodez en 1369, après la démission de Faydit d'Aigrefeuille, paraît être un prélat imaginaire, un personnage de pure invention, qui n'a jamais existé. C'est ce qu'a très-bien démontré M. Léon Lacabane, de l'école des Chartes, dans un mémoire ayant pour titre : *Des conséquences*

Digitized by Google

*historiques d'une erreur de nom* (1), qui sera reproduit plus loin.

47 JEAN DE CARDAILLAC, patriarche d'Alexandrie, fit son entrée à Rodez le 24 juin 1371. Il ne prit point le titre d'évêque, mais celui d'administrateur de l'évêché qu'il conserva jusqu'en 1379, époque à laquelle, las d'être en butte aux tracasseries des habitans de Rodez qui l'accusaient de favoriser le parti des Anglais, il se démit, et passa à l'archevêché de Toulouse qu'il garda jusqu'en 1390.

*Armes* : De gueules, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé d'or, à l'orle de 13 besans d'argent.

JEAN D'ARMAGNAC. Nous notons simplement le nom de cet évêque, parce qu'il est très-douteux, d'après M. de Gaujal, qu'il ait jamais administré le diocèse de Rodez, comme l'ont prétendu Sicard et Bosc.

48. BERTRAND DE RAFIN, d'une ancienne et noble famille du Rouergue, était évêque de Rodez dès 1379; il ne fit pourtant son entrée solennelle dans cette ville que le 7 juin 1383. Il mourut à Avignon, en 1389, après s'être démis de son évêché.

*Armes* : D'azur à la fasce d'argent, accompagnée de trois étoiles d'or en chef.

59. HENRI DE SEVERY, originaire de Savoie, nommé en 1387 par le pape Clément VII au service duquel il était attaché; mort à Avignon en 1396. Charles VI avait fait procéder contre lui et ses officiers, en 1392, comme coupables de crimes contre l'état.

50. GUILLAUME D'ORTOLAN (2), du Querci, fut

(1) Bibliothèque de l'école de Chartes, tom. 2, p. 554.

(2) Et non de la Tour-d'Oliergues, comme le dit Bosc d'après le *Gallia Chistiana*. (M. DE GAUJAL, *Liste des Evêques*).


Digitized by Google

nommé en 1396, par Benoît XIII (Pierre de Lune) et installé le 4 mars 1397. Il fit divers réglemens pour réprimer la conduite licencieuse des ecclésiastiques et mourut en 1416.

51. VITAL DE MAULÉON, originaire de Gascogne, patriarche d'Antioche, nommé évêque de Rodez en 1416, assista cette même année au Concile de Constance, se démit de son évêché en 1429, en faveur de Guillaume de la Tour, et fut nommé alors patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'évêché de St-Pons-de-Tomières.

*Armes* : De gueules au lion d'or.

52. GUILLAUME DE LA TOUR D'OLIERGUES, (branche de l'illustre famille de la Tour d'Auvergne) fut nommé par le pape Martin V en 1429, et maintenu dans son siège par arrêt du parlement de Toulouse, au préjudice de l'archidiacre Pierre d'Estaing, que le chapitre, voulant recouvrer le droit d'élection, lui avait donné pour compétiteur. Guillaume de la Tour prit possession en 1432. Il donna une vive impulsion aux travaux de construction de la Cathédrale qui depuis long-temps étaient comme abandonnés; il fit rebâtir en 1445 la tour de Corbières, une des plus fortes de la ville, et construire à Salles-Curan l'église et le château. Il se démit en 1457, en faveur de Bertrand de Chalençon, son neveu, après 27 ans d'épiscopat, vécut encore 13 ans, habitant avec le nouvel évêque, et mourut le 20 mars 1470, au château de Muret, d'où son corps fut trasporté à Rodez et inhumé dans la chapelle des Trois-Rois.

*Armes* : D'azur semé de fleurs de lis d'or, à la tour d'argent maçonnée de sable, à la cotice de gueules brochant sur le tout.

53. BERTRAND DE CHALENÇON, d'une noble famille du Velay, s'occupa avec autant zèle que son

Digitized by Google

prédécesseur de l'achèvement de la Cathédrale ; eut, en 1478, pour coadjuteur Bertrand de Polignac, son neveu, lui céda l'évêché en 1494, mais continua de gouverner le diocèse jusqu'au 24 octobre 1501, époque de sa mort. Ses cendres reposent à l'entrée du chœur sous le jubé qu'il avait fait construire.

Ce fut sous son épiscopat que s'introduisit l'abus de la division des bénéfices.

*Armes* : Écartelé d'or et de gueules à la bordure de sable, semé de fleurs de lis d'or.

54. **BERTRAND DE POLIGNAC**, du même pays que Chalençon, mourut huit jours après son oncle, à St-Peulhan, dans le Velay, le 2 novembre 1501. Son corps fut porté à Rodez et inhumé à côté de celui de son prédécesseur.

*Armes* : Fascé d'argent et de gueules de six pièces.

55. **FRANÇOIS D'ESTAING**, né à Rodez le 4 de janvier 1462, élu, le 11 de novembre 1501, par le chapitre qui reprit son droit dans cette seule occasion, confirmé en novembre 1503, après de nombreuses difficultés que lui avait suscitées Charles de Tournon, son compétiteur, soutenu par le St-Siège. D'Estaing acheva presque entièrement la Cathédrale et fit bâtir la magnifique tour qui lui sert de clocher. Il institua la fête de l'Ange Gardien, contribua à l'établissement des Chartreux et des religieuses de l'Annonciade, réforma le calendrier de son église, déploya un grand zèle pour la discipline ecclésiastique, fit construire ou réparer un grand nombre d'églises et n'usa de son immense fortune que pour répandre des bienfaits.

Avant d'être promu à l'épiscopat, il était abbé de St-Chaffre et conseiller au grand conseil. Après sa nomination, Louis XII l'envoya à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et le pape le fit vice-

Digitized by Google

légat d'Avignon et gouverneur du Comtat; mais il garda peu ces fonctions qui le détournaient des soins de son diocèse. Il mourut à Rodez le 1er de novembre 1529, après 28 ans d'épiscopat, laissant une sainte mémoire et la réputation d'un prélat accompli. On l'inhuma dans le sanctuaire de son église.

*Armes* : De France au chef d'or.

56. GEORGE D'ARMAGNAC (1), né en 1501, avait été élevé auprès de Louis, cardinal d'Amboise, évêque d'Albi. Il fut pourvu de l'évêché de Rodez en 1530, à l'âge de 29 ans. Il était alors doyen de l'église de Meaux, dom d'Aubrac depuis 1524, et abbé commendataire de St-Ambroise-de-Bourges. C'est le premier de nos évêques qui ait été nommé par le roi en vertu du Concordat passé entre François Ier et Léon X (2). Il fut successivement abbé de Conques en 1535; administrateur perpétuel de l'évêché de Vabres en 1536; ambassadeur à Venise et à Rome et cardinal en 1544; conseiller d'état; lieutenant pour le roi en Languedoc en 1552; administrateur de l'évêché de Lescar en 1555; abbé de Figeac en 1559; enfin promu en 1562 à l'archevêché de Toulouse, il en fit démission en 1577, en faveur de Paul de Foix, pour se retirer à Avignon dont il fut archevêque et légat, et où il mourut le 12 de juillet 1585. On voyait autrefois son tombeau dans l'église de Notre-Dame-des-Doms.

Ce prélat mérite une place distinguée parmi les grands hommes de son siècle. Il protégea les gens de lettres et fonda, en 1562, le collége de Rodez qu'il

(1) Georges d'Armagnac était fils né hors mariage de Pierre d'Armagnac, baron de Caussade, et de Fleurette de Lupé. Ce Pierre, son père, était lui-même bâtard légitimé de Charles, dernier comte d'Armagnac, qui mourut en 1497, sans enfans de Catherine de Foix, sa femme.

(2) Concordat de 1516.

Digitized by Google

mit sous la direction des Jésuites. Ce fut dans les premières années de son épiscopat que les erreurs de Luther et de Calvin commencèrent à s'introduire dans le Rouergue. Il assista, en 1561, au fameux Colloque de Poissi où il fit éclater son zèle pour la religion catholique. On dit qu'il avait commencé sa carrière par porter les armes avec distinction en France et en Italie.

*Armes* : Écartelé au 1 et 4 d'argent au lion de gueules qui est d'Armagnac; au 2 et 3 de gueules au léopard lionné d'or qui est Rodez.

57. JACQUES DE CORNEILLAN, évêque de Rodez par la résignation, en 1560, de Georges d'Armagnac, son oncle, ne prit possession de son siège qu'à la fin d'avril 1562.

« Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et Jeanne d'Albret, reine de Navarre, dit M. de Gaujal, lui avaient donné la surintendance du comté de Rodez et des quatre châtellenies du Rouergue qu'il garda jusqu'à sa mort. Cette surintendance qu'eut aussi après lui son successeur, fut l'origine du titre de *comtes de Rodez* que les évêques de cette ville prirent depuis, malgré la réunion du comté de Rodez à la couronne. »

Jacques de Corneillan mourut le 30 août 1582, et son corps fut enterré à côté de celui de François d'Estaing. Les troubles religieux agitèrent la province durant toute la durée de son épiscopat. Cet évêque a laissé quelques ouvrages de dévotion.

*Armes* : Écartelé au 1 et 4 d'or à trois corneilles de sable, becquées et membrées de gueules, deux et une; au 2 et 3 de gueules à la croix fleuronnée d'or.

58. FRANÇOIS DE CORNEILLAN, neveu de Jacques, et son coadjuteur depuis 1581, excita, dès qu'il eut pris possession de son siège, l'animadversion des

Digitized by Google

habitans de Rodez, par l'attachement excessif qu'il manifesta pour la ligue. Le palais épiscopal fut dévasté et démoli, et le Rouergue ne cessa, pendant plusieurs années, d'être en proie aux excès de tous les partis.

Toutefois, au milieu de ce déchaînement de passions fanatiques, Bernardin se montra toujours doux, humain et charitable. Il était conseiller clerc au parlement de Toulouse. Il assista en 1588 aux états de Blois où il se fit remarquer par son ardeur contre l'autorité royale; mais, revenu à de meilleurs sentimens, il fut fait, en 1603, conseiller au conseil d'état et privé, fit partie de l'assemblée générale du clergé qui se tint à Paris en 1605, et mourut à Espalion le 13 de septembre 1614, en se rendant aux états généraux. Son corps fut porté à Rodez et inhumé à côté de celui de son oncle.

59. BERNARDIN DE CORNEILLAN, neveu et coadjuteur du précédent, lui succéda. Il avait été député en 1610 par les états de Rouergue pour prêter serment de fidélité au nom de la province au roi Louis XIII, à son avènement à la couronne. Le couvent des Capucins du faubourg Sainte-Marthe fut fondé au commencement de son épiscopat; il en posa la première pierre le 25 octobre 1616. Ce fut lui qui appela à Rodez les religieuses de Notre-Dame. Il mourut au château de Salles-Curan le 8 de septembre 1645, après 30 ans d'épiscopat. Son corps, transféré à Rodez le 16 du même mois, repose avec ceux de ses prédécesseurs.

60. FRANÇOIS DE CORNEILLAN-MONDENARD, cousin de Bernardin et son coadjuteur, fut évêque après lui; mais comme il ne vécut que quelques mois, son nom a été omis dans la plupart des catalogues des évêques de Rodez. C'est M. de Gaujal qui l'y a rétabli le premier.

Digitized by Google

61. CHARLES DE NOAILLES, évêque de St-Flour, fut transféré à Rodez en 1646, prit possession de son siège le 30 septembre 1647, et mourut le 5 mars de l'année suivante.

*Armes* : De gueules à la bande d'or.

62. HARDOUIN DE PÉREFIXE DE BEAUMONT, originaire du Poitou, abbé de Sablonceaux, précepteur de Louis XIV en 1647, obtint l'évêché de Rodez le 10 de juin 1648; mais retenu à Paris par les devoirs de sa charge, il fit administrer son diocèse par ses vicaires-généraux, et n'y parut lui-même que pendant quelques mois en 1655. Il s'en démit en 1662 pour passer à l'archevêché de Paris.

Son histoire d'Henri IV lui avait ouvert les portes de l'Académie Française en 1653, et le 27 de septembre 1661, le roi l'avait fait chancelier-commandeur de ses ordres. Il mourut le 1er de janvier 1671. Le couvent des religieuses de Ste-Catherine fut fondé sous son épiscopat, en 1660.

*Armes* : D'azur, à neuf étoiles d'or 3, 3, 2 et 1.

63. LOUIS ABELLY, docteur de Sorbonne et curé de St-Josse à Paris, fut nommé évêque de Rodez au mois d'avril 1662, et sacré par son prédécesseur en octobre 1664. Il se démit en 1666, et se retira chez les prêtres de St-Lazare à Paris, où il mourut en 1691. Il avait été le confesseur de Mazarin. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie : *Medulla theologica*, qui passe pour un bon livre malgré le vers de Boileau, *la vie de saint-Vincent de Paule*, *des méditations*, etc.

*Armes* : D'azur, au lis naturel d'argent, au chef cousu de gueules, chargé d'un croissant d'argent acosté de deux roses de même.

64. GABRIEL DE VOYER DE PAULMY, originaire de la Touraine, fut nommé par le roi en 1666 et sacré le 8 mai de la même année. Il fit ériger en hôpital

Digitized by Google

général l'ancien hôpital de Ste-Marthe, et les divers hospices disséminés dans Rodez furent dès lors confondus dans le même établissement. Rodez lui doit aussi le vaste séminaire construit vis-à-vis le couvent des jacobins. L'évêché de Rodez, jusqu'alors suffragant de Bourges, devint suffragant d'Albi, érigé en métropole en 1676. M. de Paulmy mourut le 6 octobre 1682, fort regretté de son diocèse, et fut enterré dans le sanctuaire de sa Cathédrale, du côté de l'Épître.

*Armes :* D'azur à deux léopards d'or couronnés à l'antique, d'une couronne à pointes de même.

65. PAUL-LOUIS-PHILIPPE DE LUZIGNEN-LEZAY fut nommé en 1684 ; mais, par suite des discussions survenues entre Louis XIV et la cour de Rome, il n'obtint ses bulles qu'en 1693. Pendant cet intervalle de neuf ans, il gouverna son diocèse comme vicaire-général du chapitre. Il fut sacré à Paris le 19 novembre 1693, revint dans son diocèse en 1694, et mourut le 25 de février 1716. Il fut inhumé dans la Cathédrale à côté de son prédécesseur. Il avait fait embellir et disposer le palais épiscopal tel qu'il est aujourd'hui.

*Armes* : Burellées d'argent et d'azur de dix pièces.

66. JEAN-ARNAUD DE LA VOVE DE TOUROUVRE, né en Normandie, fut nommé évêque de Rodez au mois de mai 1716, et sacré à Paris le 10 de juillet 1718. Il ranima dans son diocèse le goût de l'étude, et y établit les conférences ecclésiastiques. Il mourut à Salles-Curan le 18 de septembre 1733, et fut inhumé dans une des chapelles de l'église où on lit encore son épitaphe (1). Il avait été, en 1723, nommé conseiller au parlement de Toulouse.

(1) Son cœur seulement fut porté à Rodez et déposé sous les dalles du sanctuaire de la Cathédrale.

Digitized by Google

*Armes* : D'or à six besans d'argent, 3, 2 et 1.

67. JEAN D'IZE DE SALÉON, évêque d'Agen, fut transféré à l'évêché de Rodez, au mois d'octobre 1735. Il s'occupa sans relâche du gouvernement spirituel de son diocèse et de l'instruction et de la conduite de ses prêtres. C'est lui qui appela à Rodez et à Milhau les frères des écoles chrétiennes. De Rodez, il passa à l'archevêché de Vienne en 1746.

*Armes* : D'argent, au lion de gueules, à la bande d'azur brochant sur le tout chargée d'une fleur de lis d'or en chef.

68. CHARLES DE GRIMALDI D'ANTIBES, de la maison des princes de Monaco, était aumônier du roi, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Rodez, en 1746. Les établissemens de charité et les maisons d'éducation furent constamment l'objet de ses soins. L'église de St-Amans, reconstruite durant son épiscopat, fut consacrée par lui en 1764.

Il mourut au château d'Ollioules, en Provence, le 10 de mars 1770.

*Armes* : Losangé d'argent et de gueules, à deux moines armés pour supports.

69. JÉROME-MARIE CHAMPION DE CICÉ, agent général du clergé, fut nommé évêque de Rodez le 24 de juin 1770, sacré à Paris le 26 d'août suivant, et installé le 8 d'août 1771. Président de l'administration provinciale de Haute-Guienne, en 1779, archevêque de Bordeaux, en 1781, et garde des sceaux de France à la fin de juillet 1789, par le crédit de M. Necker, il montra dans ces positions élevées une grande aptitude pour les affaires, et des opinions farorables à la révolution.

Il quitta le ministère en 1790, et fut bientôt après obligé de quitter son pays. Après dix ans d'émigration, il rentra en France, et fut nommé archevêque d'Aix en 1802. Il mourut le 22 août 1810.

Digitized by Google

*Armes* : Écartelé au 1 et 4 d'argent à trois écussons bandés d'argent et de sable, 2 et 1 ; au 2 et 3 de gueules à la fasce d'hermine.

70. SEIGNELAI DE COLBERT, né au château de Castle-Hill, en Écosse, en 1736, vicaire général de Toulouse, fut sacré évêque de Rodez le 22 avril 1781. Député du clergé aux États généraux en 1789, il quitta son diocèse dont la révolution le sépara bientôt pour toujours.

« Son caractère franc, loyal, populaire et affectueux, dit Bosc, le fit regretter généralement de tous ses diocésains. Il fut, comme tous les Colbert, ami des sciences ; et dans l'administration de la province de Haute-Guienne dont il était président, il montra toujours beaucoup de zèle pour le bien public. »

Il est mort en Angleterre où il s'était retiré au sein de sa famille.

*Armes* : D'or à la fasce de gueules, sommé d'une couleuvre d'azur tortillée en pal.

CLAUDE DEBERTHIER, originaire de Clermont-d'Auvergne, curé de Laguiolle, fut nommé évêque du département en vertu de la nouvelle constitution civile et religieuse, par les électeurs réunis à Rodez le 24 mars 1791, en remplacement de M. de Colbert, qui avait refusé de prêter le serment imposé par la Législature à tous les membres du clergé. Il exerça ses fonctions jusqu'à l'époque de l'abolition du culte en 1794. Cet ecclésiastique ne manquait ni de science, ni de mœurs, ni de piété ; mais un déplorable orgueil le poussa dans l'erreur. Il est mort le 19 octobre 1831, à Paris, âgé de 82 ans, persévérant jusqu'à la fin dans ses principes de schisme et d'intrusion (1).

(1) Intrus, parce qu'il prit la place de l'évêque légitime, expulsé de son siège par une loi tyrannique ; schismatique, parce qu'il souscrivit à

Digitized by Google

71. GUILLAUME-BALTHAZARD COUSIN DE GRAINVILLE, originaire de Normandie, ancien vicaire-général du diocèse de Montpellier, chancelier de l'Université de la même ville, nommé évêque de Cahors après le Concordat du 15 juillet 1801, arriva dans sa ville épiscopale au mois de septembre 1802; et le 10 novembre suivant fit son entrée solennelle à Rodez dont le diocèse avait été uni à celui de Cahors. Bien qu'on ait reproché à cet évêque sa complaisance à louer le pouvoir et l'enthousiasme guerrier dont il s'inspirait en remerciant le Dieu des armées de nos triomphes, ses mandemens n'en son pas moins une admirable et très-orthodoxe exposition des maximes du christianisme, et ils demeureront toujours comme modèles de style et de bon goût.

72. CHARLES-TOUSSAINT-BRUNO DE RAMOND-LALANDE, curé de St-Roch à Paris, évêque nommé de Rodez à suite de la convention du 11 juin 1817 entre Pie VII et Louis XVIII, portant érection de nouveaux sièges épiscopaux, fut sacré le 13 avril 1823 et prit possession de son siège le 9 de juillet suivant.

C'est aux zèle pieux de ce prélat qu'est dû l'établissement des religieuses Carmélites du faubourg Ste-Marthe.

Il passa à l'archevêché de Sens en 1829.

*Armes* : Écartelé au 1 et 4 de gueules à la croix d'or; au 2 et 3 d'azur à la cloche d'argent.

73. PIERRE GIRAUD, né à Clermont-Ferrand le 11 août 1791, nommé évêque de Rodez le 9 janvier 1830, sacré à Versailles le 30 du mois de novembre, prit possession de son siège le 22 décembre de la même

une constitution religieuse dont les principes avaient été condamnés par le chef de l'Eglise.

année. Précédemment curé de la Cathédrale de Clermont et vicaire-général, il avait prêché avec succès le carême devant la famille royale.

Mgr. Giraud a beaucoup fait pour son diocèse. On lui doit le petit-séminaire de St-Pierre ; l'institution des bibliothèques et des registres de paroisse destinés à conserver la mémoire de tous les faits locaux qui intéressent l'histoire et la religion, une impulsion plus vive et plus régulière donnée aux conférences ecclésiastiques, et surtout l'exemple d'un zèle admirable dans le soin qu'il mettait tous les ans, soit à visiter les plus humbles églises, soit à répandre la parole évangélique dans ces belles instructions écrites où la pensée féconde du pasteur se parait de tous les charmes du style le plus brillant et le plus pur.

Promu à l'archevêché de Cambrai au mois de novembre 1841, Mgr. Giraud a emporté les regrets universels.

*Armes :* D'argent au vaisseau voguant sur une mer de Sinople, sous un besan d'azur chargé d'une double étoile d'or au canton senestre en chef.

74. JEAN-FRANÇOIS CROIZIER, né le 2 novembre 1787, à Billom, diocèse de Clermont-Ferrand, vicaire-général de Moulins, nommé à l'évêché de Rodez par ordonnance royale du 22 février 1842, institué le 23 mai, mis en possession par procureur le 25 du même mois, arrivé à Rodez le 5 août suivant.

*Armes :* D'azur, à la croix d'or cantonnée de quatre croisettes de même.

H. de B.

Digitized by Google



# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

OU SONT INDIQUÉS LES PRINCIPAUX OUVRAGES QUI CONTIENNENT DES DOCUMENS SUR L'HISTOIRE RELIGIEUSE ET CIVILE DU PAYS.

## OUVRAGES GÉNÉRAUX.

*Sidonius Apollinaris*, né en 430, d'abord préfet de Rome, puis évêque de Clermont de 472 à 489. Il nous reste de lui 9 livres d'Epîtres et 24 pièces de poésies. Edition du père Sirmond, réimprimée par les soins de Ph. Labbe; in-4°, 1652, avec des notes pleines d'érudition. (*Bibliothèque de Rodez* (1).)

*Grégoire de Tours*, évêque de Tours en 573, le plus ancien des historiens de France, auteur d'une histoire ecclésiastique et profane depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules jusqu'en 591, divisée en 16 livres, édition in-folio de dom Ruinard; Paris 1699. Elle est aussi insérée dans le recueil des historiens de France de dom Bouquet et dans la collection qui a été publiée de nos jours par la société de l'histoire de France; 4 volumes in-8°, traduction de Guadet et Taranne. (*Bibliothèque de Rodez.*)

*Aimoin*, moine Bénédictin, mort en 1108, auteur d'une histoire de France en 5 livres qu'on trouve dans le tome III de la collection de Duchesne. C'est une compilation puisée dans les légendes, pleine de faits merveilleux et invraisemblables. (*Bibl. de Rodez.*)

(1) Nous donnons l'indication des ouvrages qui se trouvent à Rodez.




Digitized by Google

*Gallia Christiana*. Cet ouvrage en 12 vol. in-folio, principalement composé par MM. de Ste-Marthe et par les Bénédictins de St-Maur, renferme de précieux détails historiques sur l'ancien évêché de Rodez et sur l'état religieux de la province. (*Bibl. de Rodez.*)

*Pagi*, Cordelier Provençal, vivant au dix-septième siècle. *Examen critique des annales ecclésiastiques de Baronius*; 4 vol. in-folio. Ce livre, plein d'une immense érudition, va jusqu'à l'an 1198 où finit Baronius.

*Le Nain de Tillemont*, prêtre de l'école de Port-Royal. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*; 16 vol. in-4°, ouvrage simple, méthodique, toujours écrit d'après les livres originaux et où les faits sont sagement discutés. (*Bibl. de Rodez.*)

*Lecointe*, prêtre de l'Oratoire, auteur d'un grand ouvrage intitulé : *Annales ecclesiastici Francorum*; 8 vol. in-folio, 1665-1683, qui commencent à l'an 417, et finissent en 845; compilation sans ornemens, mais d'un travail immense et pleine de recherches faites avec autant de discernement que de sagacité.

*Fleury*, prieur d'Argenteuil, de l'Académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723. Son *Histoire Ecclésiastique*, qui finit au Concile de Constance, est un des plus beaux et des plus utiles monumens élevés à la gloire du christianisme. 20 volumes in-12, continués par le père Fabre, de l'Oratoire, jusqu'à l'année 1595; 16 vol. : en tout 36 vol. Mais le continuateur, soit pour le style, soit pour le choix des matières, s'est montré bien inférieur à son devancier. (*Biblioth. de Rodez.*)

*Acta Sanctorum*, immense ouvrage composé de 46 vol. in-fol, de vies de saints, entrepris par Bollandus, Jésuite des Pays-Bas, d'où ses continuateurs ont pris le nom de *Bollandistes*. Tout est rapporté dans ce livre: mais les savans collecteurs discutent la

Digitized by Google

plupart des faits et dégagent l'histoire des saints des fables dont l'ignorance ou une trop grande crédulité l'avaient chargée.

*Baillet*, prêtre, mort en 1706: *Vie des Saints*; 4 vol. in-folio, 10 vol. in-4° ou 17 vol. in-8°. Baillet est de tous les auteurs ecclésiastiques celui qui a fait la guerre la plus vive aux légendes; aussi son livre excita d'abord des bruits sourds parmi les dévots superstitieux; mais il fut goûté des bons critiques et de tous les chrétiens instruits.

*Martyrologe Gallican.* (*Biblioth. de Rodez.*)

*Art de vérifier les dates*, 1 vol. in-folio, savant et précieux ouvrage des Bénédictins, où l'on trouve un résumé clair et précis de tous les livres d'histoire.

*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet, Bénédictin, mort en 1749, 12 vol. in-4°. Parmi les nombreuses notices que contient cet ouvrage sur les auteurs peu connus des premiers temps, on en trouve une sur saint Fortunat, né en 530, qui écrivit, à Rodez même, la vie de saint Amans.

*Labbe* (Philippe), Jésuite, né à Bourges en 1607. — *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-fol. Recueil, devenu fort rare, de plusieurs morceaux curieux qui n'avaient pas encore été imprimés. — *Conciliorum collectio maxima*, 17 vol. in-fol., 1672, avec des notes.

*Mabillon*, Bénédictin de St-Maur : *De R. Diplomatica*, 1 volume in-fol. Excellent ouvrage où un grand nombre d'anciennes chartes des maisons religieuses se trouvent rapportées. — *Annales des Bénédictins*, 4 vol. in-folio. — *Les actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît*, 9 vol. in-folio.

*Achéri*, Benédictin de St-Maur, né en 1609. Son *Spicilège*, en 13 vol. in-4°, renferme beaucoup d'histoires, de chroniques, de vies de saints, d'actes, de

Digitized by Google

chartes et autres pièces de l'antiquité qui sont d'un grand secours aux historiens modernes.

*Martène*, Bénédictin de St-Maur, connu par de savantes recherches sur l'histoire ecclésiastique. Son grand recueil *Veterum scriptorum amplissima collectio*, 9 vol. in-folio, contient plusieurs chartes des anciens établissemens religieux du Rouergue.

(Bibliothèque de M. Mazars, vic.-gén.)

*Baluze*, Etienne, savant profond, né à Tulle en 1631, mort en 1718. — *Des vies des Papes d'Avignon*, 2 vol. in-4°, 1693. — *Des Conciles de la Gaule Narbonnaise de Réginon* (1), in-8°. — Sept vol. in-8° de *Mélanges*. — Un supplément *aux Conciles du père Labbe*, in-folio, etc.

*Hélyot*, religieux Picpus, vivant au dix-septième siècle, auteur d'une *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, 8 vol. in-4°.

*André Duchesne*, très-docte historien mort en 1640; *Histoire des Papes*, 2 vol. in-folio. — *Histoire des Cardinaux Français*, ouvrage assez faible; 2 vol. (*Bibl. de Rodez.*) — *Recueil des historiens de France*, 4 vol. in-folio. — *Recherches sur les antiquités des villes de France.*

*Moreri.* — *Dictionnaire historique* en 10 vol. in-folio, édition de Drouet, Paris 1759. On trouve dans cet ouvrage plusieurs notices biographiques sur des personnages du Rouergue éminens dans l'ordre religieux ou civil. (*Bibliothèque de Rodez.*)

*Le père Thomas d'Aquin de St-Joseph*, Carme déchaussé, fit imprimer, en 1644, une dissertation sur l'évêché d'Arisitum à la suite d'un poème intitulé : *De origine atque primordiis gentis Francorum*, in-4°.

*Mendajors*, gentilhomme d'Alais, auteur d'une his-

(1) Bénédictin vivant au dixième siècle.

Digitized by Google

toire de la Gaule Narbonnaise, Paris 1733, in-12; ouvrage estimé, et de plusieurs dissertations dans les mémoires de l'Académie, dont l'une, insérée au tome V, a pour titre : *Recherches sur l'évêché d'Arisidium ou Aresetum* (1).

*Plantavit de la Pause*, évêque de Lodève, mort en 1651. *Chronologia prœsulum Lodevensium*, in-4°, 1634.

*Expilly* (l'abbé), laborieux écrivain, mort en 1793. *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France.* Avignon, 1762-70. 6 vol. in-folio. Ouvrage estimé.

*Vayssette*, Bénédictin, né à Gaillac en Agénois, en 1685, mort à Paris en 1756. — *Histoire générale du Languedoc*, 5 vol. in-folio.

Cet ouvrage, plein d'une érudition profonde et agréable, contient un grand nombre de faits relatifs à l'Histoire religieuse, politique et militaire du Rouergue. On y trouve une admirable chronique Languedocienne sur la guerre des Albigeois (2).

(*Biblioth. de Rodez*).

*Catel*, histoire des comtes de Toulouse, 1623, in-folio, commence à l'an 710 et finit en 1271. C'est un bon ouvrage accompagné de preuves. (*B. de Rodez*).

## OUVRAGES SPÉCIAUX.

*Vie de sainte Foi.* — *Bernard*, icolâtre (3) d'angers, vivant au commencement du onzième siècle, avait

(1) Ces deux auteurs sont indiqués dans la *Bibliothèque historique* du père Le Long, qui se trouve à la bibliothèque de Rodez.

(2) Il serait bon aussi de consulter, sur ce sanglant épisode de notre histoire méridionale, les chroniques originales de *Pierre de Vaux-Cernai* et de *Guillaume de Puy-Laurens.*

(3) Ecclésiastique d'une cathédrale chargé d'enseigner la Théologie.

Digitized by Google

écrit sur les miracles de sainte Foi un livre que l'on conservait aux archives de Conques. L'abbé Bosc en a eu connaissance et le cite dans ses mémoires. On ignore ce qu'il est devenu ; mais une copie du même manuscrit existe à la bibliothèque Royale.

*Vie de saint Amans.* Très-ancien manuscrit qui appartenait autrefois à l'église de ce nom à Rodez, et dont on avait tiré plusieurs copies. En 1750, époque de la translation des reliques, on en publia un abrégé qui est entre nos mains.

*Vita sancti Amantii : auctore, ut videtur, Venantio Fortunato* (1), *Pictavensis episcopo.* Cette vie est imprimée dans le recueil de Surius, au 4 novembre.

*Eadem pura et integra.* Imprimée au tom. 11 de la nouvelle bibliothèque des manuscrits du père Labbe, p. 774.

*Vie de saint Chamant*, par Adrien Baillet, imprimée dans son recueil des vies des saints au 4 novembre.

*Vie de saint Amans*, en langue romane, aux archives de la maison de ville du Bourg. Ce manuscrit ne se retrouve plus.

*Vie de saint Amans* en vers romans, à la suite de l'histoire de Querci, par Dominici. (Bibl. Royale). Des fragmens de ce poème sont publiés dans le choix des poésies romanes de Raynouard.

*Vie de sainte Tarcisse.* Le manuscrit original existait dans la maison des anciens Dominicains de Rodez, et c'est l'à qu'a puisé ce qu'il dit de Tarcissie l'auteur de

(1) *Fortunati opera*, in-4o, 1617. La dernière et la plus complète édition a été donnée à Rome, en 1786, par Luchi. Des vers inédits de Fortunat, découverts par Guérard dans les manuscrits de la Bibliothèque Royale, ont été publiés dans le douzième volume des *Notices des manuscrits*, et reproduits dans les pièces justificatives des *récits des temps Mérovingiens*, par Augustin Thierry.

Digitized by Google

l'abrégé historique et généalogique des comtes et des vicomtes de Rouergue, publié à Rodez en 1682; mais la même vie se trouve rapportée dans l'histoire généalogique de la maison royale de France par MM. de Ste-Marthe, dans le Sanctoral de Bernard Guidonis, religieux Dominicain inquisiteur de Toulouse, évêque de Lodève en 1324, dans Bollandus et dans d'autres légendaires.

*Vie de sainte Procule, Vierge et Martyre, native de Rodez, en la province de Rouergue, patrone de la ville de Gannat, dans le duché de Bourbonnais, composée en 1714 par le révérend père Constantin, capucin de Gannat, d'après les anciennes traditions et un mémoire sur la vie de cette Sainte, écrit 200 ans auparavant par un docteur de Sorbonne nommé Arfeuille.* Tel est le titre d'un manuscrit in-4° qui nous a été communiqué par M. Mazars, vicaire-général. Cet ouvrage, écrit dans un sens tout mystique, offre peu d'intérêt.

*Vie de saint Gausbert.* La vie de ce Saint, écrite, dit-on, par un auteur contemporain, se trouvait autrefois au monastère de Montsalvy. Une copie authentique en avait été faite pour l'église St-Amans de Rodez, et c'est de celle-ci dont l'abbé Bosc s'est servi dans ses mémoires. Ce manuscrit s'est égaré.

*Idée excellente de la haute perfection ecclésiastique en l'histoire de la vie et des actions du très-illustre prélat François d'Estaing de sainte mémoire evesque de Rodez par le père Jean-Baptiste Beau de la compagnie de Jésus.* In-4°. Clermont, 1656. *(Bibl. de Rodez).*

*Breviculum de vitâ Francisci de Stanno; auctore Œgidio Lacarry è societate Jesu.* In-8°. — Clermont, 1660.

*Vie de François d'Estaing, par Hilarion de Coste,* imprimée dans son recueil des éloges des hommes illustres, p. 101.

*Histoire du bienheureux François d'Estaing, évêque et*

*comte de Rodez*, par M. A. Bion de Marlavagne, chanoine-honoraire de Rodez. In-12, Rodez 1839.

*Proprium Sanctorum insignis ecclesiæ Cathedralis Beatæ Mariæ et diœcesis Ruthenensis*, in-12, Rodez 1824.

Là, sont consignées les légendes des saints qu'on révère particulièrement dans le diocèse.

*Mémoires de l'église Cathédrale de Rodez.* Ces mémoires, cités par l'auteur de la notice sur l'église de Ceignac, par les historiens du Rouergue et du Querci, rapportaient la fondation de cette ancienne église et son histoire dès les premiers temps. L'abbé Bosc s'en est servi dans la composition de son ouvrage; mais il paraît qu'ils se sont perdus à l'époque de la révolution.

*Notice archéologique sur l'église Cathédrale de Rodez*, par M. l'abbé Magne. Brochure in-12, Rodez 1842.

*Histoire de l'église de Ceignac*, par le père Antoine Cavagnac, imprimée à Rodez en 1627, in-18. Le prieur Mazan en donna une nouvelle édition en 1660, et M. Rudelle, curé de Ceignac, une troisième sous ce titre : *Miracles et merveilles arrivés dans l'église Notre-Dame de Ceignac*; Paris, in-18, 1825.

Ce petit livre, écrit dans un sens tout mystique, et d'un style incorrect, est devenu fort rare.

*L'Ancien hôpital d'Aubrac*, par l'abbé Bousquet, curé de Buseins. Brochure in-8e avec planches; Montpellier 1841.

*Pouillé du Diocèse*, ou état et dénombrement de toutes les églises, chapelles et bénéfices ecclesiastiques du diocèse de Rodez. *(Arch. de la Société).*

*Bonal, — Mémoires concernant le comté de Rodez, l'établissement des comtes en iceluy, et leur succession jusqu'à présent* (1610), *dressés par maître Antoine Bonal, juge des montagnes et quatre châtellenies du Rouergue*, manuscrit en 2 vol. in-fol. Déposé à la bibliothèque Royale sous le n°. 8316.

Digitized by Google

C'est là la copie authentique qui fut recueillie par le président Doat, mais le manuscrit original existe encore et se trouve dans les archives de la société académique de Rodez en un seul vol. grand in-4°., écrit très-serré. Ce précieux ouvrage, qui contient un grand nombre de chartes originales et de documens sur l'histoire du pays, provient des archives de la maison de Séguret (1). L'écriture très-difficile à lire est du commencement du dix-septième siècle. Bonal, né en 1548, mourut en 1628.

La société de Rodez possède en outre une belle copie abrégée de Bonal, sur format in-fol., qui est pareillement sortie de la bibliothèque de M. de Séguret. Le même volume contient à la suite : 1°. L'histoire des comtes de Rodez par le sieur Sicard, conseiller assesseur en l'élection de Rodez. « Nous l'avons placée ici, dit le copiste, parce que l'auteur remonte l'histoire des comtes de Rodez plus haut que le sieur Bonal. Nous ne l'avons copiée que jusqu'à Richard ; le surplus de l'histoire de Sicard se trouvant dans celle de Bonal. » 2° *Ruthena christiana*, sive *series et historia Episcoporum Ruthenensium*, depuis saint Martial jusqu'à Philippe de Lusignen, par le même Sicard.

*Histoire Mss. des évêques de Rodez* jusqu'en 1585 par A. Bonal, un vol. in-folio. Ce second ouvrage de Bonal, qui faisait autrefois partie de la bibliothèque Colbert, à Paris, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque Royale, faisant suite à l'histoire des comtes.

*Liste des évêques de Rodez et de Vabres*, par l'abbé Binard ; in-12, Lyon 1680.

(1) Il se trouvait originairement dans la bibliothèque de M. de Rey, juge-mage, parent de l'auteur, d'où il parvint dans la maison de Séguret et de là à la Société littéraire de Rodez, par M. de Rudelle, de Cassanhes, qui lui en a fait hommage en 1841.

Digitized by Google

*Mémoires des anciens comtes du pays de Rouergue et des comtes de Cahors*, in-4°; bibliothèque de M. Baluze, n°. 684, et bibliothèque de M. l'abbé de Caumartin.

*Histoire du comté et des comtés de Rodez avec quelques chartes originales*; in-fol. — Bibliothèque de M. l'abbé de Gamps.

*Mémoires concernant le pays du Rouergue, dressés par Pierre Delort, avocat du roi au présidial de Montauban*; in-fol. — Biblioth. de M. Foucault.

NOTA. Ces quatre derniers ouvrages, dont trois manuscrits, son indiqués dans la *bibliothèque historique* du père Le Long. Nous ignorons s'ils ont été grossir les trésors de la Bibliothèque Royale.

*Abrégé historique et généalogique des comtes et des vicomtes de Rouergue et de Rodez, où se voit l'origine de Gilbert, comte de Provence, inconnue jusqu'à présent*; broch. in-4°. Rodez, Le Roux, 1682.

(*Arch. de la Soc. de Rodez*).

*Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue par L.-C.-P. Bosc, ancien professeur au collège de Rodez*. 3 vol. in-8°, Rodez 1797.

C'est aux actives recherches de cet écrivain que nous devons le premier ouvrage historique un peu complet qui ait été publié sur le pays. Il en avait puisé les élémens dans les anciennes archives de la province qui, depuis, ont été en grande partie dispersées; et c'est ce qui ajoute un très-grand prix à ces mémoires qui se recommandent d'ailleurs par la simplicité et la convenance du style, et par l'intérêt des récits.

Le 3° vol. contient un grand nombre de pièces originales.

*Essais historiques sur le Rouergue, par M. le baron de Gaujal, correspondant de l'Institut royal de France, etc.*; 2 vol. in-8°; Limoges 1824.

Digitized by Google

*Tableau historique du Rouergue suivi de recherches sur des points d'histoire peu connus*; in-8. Rodez 1819.

La méthode adoptée par M. de Gaujal rend les recherches très-faciles. Il a mis en lumière un grand nombre de faits qui étaient demeurés inconnus à l'abbé Bosc, et a donné surtout de grands développemens au récit des guerres religieuses du seizième siècle. (1)

*Archives de l'hôtel-de-ville de Rodez.* Ces archives, où règne beaucoup de confusion, renferment différens registres et une grande quantité de titres anciens dont quelques-uns sont relatifs aux églises de Rodez.

*Archives du département.* Là se trouvent les débris des archives du chapitre, de l'évêché, des prieurés et de la plupart des anciennes maisons religieuses supprimées. Le plus grand nombre de ces titres sont relatifs aux droits féodaux dont jouissaient les monastères et les corps ecclésiastiques. Ils peuvent fournir des détails intéressans à l'histoire religieuse du moyen-âge, des renseignemens curieux sur les fondations pieuses de cette époque, etc. L'abbé Bosc paraît en avoir extrait ce que ses mémoires ont de plus piquant.

Les parties les plus complètes sont celles d'Aubrac, du chapitre et de l'évêché de Rodez, de Bonnecombe, du prieuré de Saint-Amans et du collége. On y voit un grand nombre de dossiers et plusieurs registres ou cartulaires.

Quant aux archives de Conques, autrefois si riches,

(1) L'histoire du calviniste Serres, l'histoire ecclésiastique de Fabre, les pièces fugitives d'Aubays, Andoque, dom Vayssettes; les guerres de Castres, les mémoires de Saint-Auban, de Pontchartrain, de Bassompierre, de Grammond, du duc de Rohan, l'histoire manuscrite du siège de Creyssels, les archives de Millau et de Villefranche sont les principales sources où il a puisé.

Digitized by Google

à celles des Dominicains et des Chartreux de Rodez, de l'abbaye de Bonneval et du monastère St-Cernin, elles ont été fort appauvries et il n'en reste que des misérables lambeaux (1).

*Collection Doat.* Cet immense recueil que l'on conserve à la Bibliothèque Royale, fut formé en 1660, d'après les ordres du roi, par M. de Doat, président de la cour des comptes de Navarre, qui fit transcrire fidèlement dans les archives locales tous les titres et documens qui pouvaient intéresser le domaine royal ou l'histoire. Il se compose de 93 volumes in-folio écrits en très-beaux caractères, parfaitement reliés et précédés ou suivis d'une table.

Soixante-quinze volumes comprennent les titres des maisons de Foix, Armagnac, Rodez, Albret et Navarre. Les autres se distribuent de la manière suivante :

Titres concernant la ville de St-Affrique et les abbayes de Nonenque et de Nant, 1 vol.

Titres concernant la ville de Villefranche, années 1251—1588, 1

Titres concernant les villes de Najac et de St-Antonin, années 1065—1601, 1

Titres concernant la ville de Millau, années 1070—1587, 1

Titres concernant l'évêché et l'église de Vabres, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1560, 1

Titres concernant l'abbaye de Conques, années 371—1571, 2

Titres concernant l'abbaye de Bonneval, années 1171—1630, 3

(1) La Société a eu le bonheur de recouvrer les plus anciens cartulaires de Bonnecombe et de Conques, écrits au treizième siècle, ainsi que plusieurs chartes originales de cette dernière abbaye.

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| | vol. |
| Titres concernant l'abbaye de Bonnecombe, années 1168—1531, | 2 |
| Titres concernant les églises de Beaumont, de St-Geniez, de Ceignac et de Cajarc, | 1 |
| Titres concernant l'hôpital d'Aubrac, depuis sa fondation jusqu'à l'année 1635, | 3 |
| Titres et mémoires concernant l'évêché et le chapitre de l'église Cathédrale de Rodez, années 1051—1567, | 1 |
| Titres concernant la ville de Rodez, l'hôpital du Pas et l'abbaye de St-Sernin, | 1 |

*Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron.* Ce recueil annuel, dont la publication a commencé en 1837, contient un grand nombre de notices historiques et archéologiques sur les faits et les monumens du pays. 4 volumes ont déjà paru.

H. de B.

Digitized by Google



## BERTRAND DE CARDAILLAC.

Dans un mémoire ayant pour titre : *Conséquences historiques d'une erreur de nom*, M. Léon Lacabane a démontré (1) que Bertrand de Cardaillac était un personnage imaginaire et qu'il n'y eut jamais à Rodez d'évêque de ce nom. Voici, d'après M. Lacabane, quelle fut l'origine et la cause de cette erreur.

Le chancelier d'Aquitaine, qui donna au prince de Galles, son maître, le malencontreux conseil d'établir, en 1368, sur les peuples d'Aquitaine l'imposition du *fouage*, était, d'après Froissard, évêque de *Bades*; toutes les copies manuscrites et toutes les éditions gothiques de ce chroniqueur sont d'accord entre elles à cet égard. Or, la ville de *Bades* ne se trouve ni sur les cartes, ni dans les dictionnaires géographiques.

Denis Sauvage, donnant une nouvelle édition de la chronique de Froissard, en 1559, ne se laissa pas arrêter par cette difficulté. *Bades*, comme évêché, lui étant inconnu, il ne vit dans ce nom qu'une altération de celui de Rodez ou Rodais (comme on l'écrivait alors), ville épiscopale de l'Aquitaine et capitale de la province de Rouergue. Sa conviction même à ce sujet était si complète, qu'au lieu de se borner à faire de cette restitution le sujet d'une note, il n'hésita pas à substituer purement et simplement *Rodais en Rouergue* à *Bades*, dans le texte de la chronique qu'il éditait. Quelle est, en effet, la ville épiscopale de l'Aquitaine

(1) *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. 2, p. 554 et suiv. — Année 1841.

Digitized by Google

qui se prête mieux que *Rodès* à la transformation de son nom en celui de *Bades*, tout en conservant néanmoins quelque chose de sa première physionomie? M. Lacabane ne laisse aucun doute, ce nous semble, sur le fait qui a servi de base à l'erreur; il l'établit sur de fortes preuves, en fait voir clairement les conséquences et discute avec beaucoup de lucidité toutes les circonstances qui s'y rattachent. Mais nous allons rapporter textuellement son mémoire qui perdrait trop à être analysé.

« Antoine Bonal, juge des montagnes du Rouergue, écrivant, vers la fin du seizième siècle l'histoire des évêques de Rodez (1), n'eut garde d'y oublier le chancelier d'Aquitaine. Le passage de la chronique de Froissart, de l'édition de Denis Sauvage, fut par lui littéralement rapporté, comme preuve irrécusable de l'identité du chancelier d'Aquitaine et de l'évêque de Rodez. Mais comme ce témoignage était un peu vague sous le rapport biographique, Bonal chercha à le compléter, en avançant que le prélat-chancelier se nommait Bertrand de Cardaillac et sortait d'une fort noble et honorable famille du Querci. Une fois en voie de découverte, l'historiographe ruthénois ne s'arrêta pas, et, se laissant aller à la pente toujours si glissante des conjectures, il parvint à reconstruire, si je puis ainsi parler, la vie presque entière de cet évêque. D'après lui, le prince de Galles, lors de la prise de possession du duché d'Aquitaine, ayant remarqué messire Bertrand de Cardaillac « pour ung homme de grand entendement, docte en toutes sciences et fort entendu, et versé aux affaires d'Estat, » le nomma son chancelier. En l'année 1368, quelque temps avant

(1) Une copie de cette histoire, restée manuscrite, est conservée à la Bibliothèque royale, sous le n° 8316-7.

l'imposition du fouage, Faidit d'Aigrefeuille, évêque de Rodez, trop bon Français (à ce que conjecture toujours Bonal) pour supporter la domination anglaise, résigna son évêché, et Bertrand de Cardaillac en fut pourvu. Mais le titre de chancelier d'Aquitaine était une mauvaise recommandation pour celui-ci auprès des habitans de Rodez, qui, dès le 27 septembre 1368, s'étaient déjà prononcés contre le fouage, et avaient même chassé la garnison anglaise. Bertrand de Cardaillac, dévoué aux intérêts du prince de Galles, essaya de remettre la ville sous sa domination, en y introduisant un nombre considérable d'Anglais qu'il tint d'abord cachés dans la maison épiscopale. Mais les habitants, ayant eu vent de la trahison, prirent les armes, assiégèrent l'évêché et forcèrent le prélat et les Anglais, qu'il avait appelés, à prendre la fuite.

Après avoir lu une relation si bien circonstanciée, qui croirait que Bonal n'a pas pu même assigner de date à l'événement qui en fait l'objet? « Je voudrais » croire pour moi, dit-il, que ce fut lorsque les » habitans se déclarèrent pour le roy et quittèrent » l'obéissance de l'Anglais, que ceste esmeute advint, » et que le dit évesque s'y treuva, estant, peut-estre, » venu tout exprès pour les empescher de ce faire, » et, à ces fins, ayant fait venir lesdits Anglais secrè- » tement dans sa maison; car il n'est pas à croire » que, après ceste déclaration des habitants de » Rodez, il eut osé venir dedans leur ville, ni fier à » eulx, et n'y a aulcune apparence que les habitants » l'eussent laissé entrer dans leur ville, scachant » l'affection qu'il portait aux Anglais. Quoi qu'il en » soit, il est bien certain que jamais plus ils ne furent » bien ensemble, et fut-il comme contrainct de se » démettre de son évesché, pour le moins de l'admi- » nistration d'icelle, ce qu'il feit en faveur d'ung » sien nepveu, nommé messire Jean de Cardaillac,

Digitized by Google

» patriarche d'Alexandrie. Et c'est tout ce que nous » pouvons dire de cest évesque, n'ayant treuvé aultres » actes ni mémoires de lui, parce qu'il ne se tint » guières en son diocèse, ains demeura presque tou- » jours absent, près lui, à la suite du prince de » Galles. »

A toutes ces suppositions Bonal en ajoute encore une qui lui paraît nécessaire afin d'expliquer pourquoi Jean de Cardaillac ne prit le titre d'administrateur de l'évêché de Rodez. « Nous dirons, poursuit-il, » et non sans grande apparence de vérisimillitude; » que messire Bertrand de Cardaillac tombé en quel- » que grande maladie non guérissable, en résignant » l'évêché de Rodez à son nepveu, supplia nostre père » lui laisser le titre d'évesque avec quelques revenus, » par forme de pension, pour son entretenement, et » commettre l'administration de l'évesché à son nep- » veu *cum futura successione*, qui par tel moyen se » porta toujours après pour administrateur de ladite » évesché; et de vray, l'on tient dans Rodez pour ung » bruit commun, venu comme par tradition de père » en fils, une chose qui se pourrait approcher de ce » que nous disons : c'est qu'il y eust, il y a fort long- » temps, un évesque de Rodez, qui se voyant pressé » d'une grande et fort estrange maladie chronique et » contagieuse, quitta la ville de Rodez, pour se reti- » rer dans une maison qu'il avait faict édifier sur ung » moulin appartenant à l'évesché, qui porte le nom » de Cardaillac, sur la rivière d'Aveyron, un demi- » quart de lieue de la ville... Je ne vouldrais non » plus asseurer que ce fut messire Bertrand de Car- » daillac auquel ce bruit commun se doibve rappor- » ter; mais je veulx bien croire que ce fut lui qui » édifia ceste maison, etc. »

Tels sont les détails biographiques que Bonal a



Digitized by Google

réunis sur Bertrand de Cardaillac. Il convient lui-même qu'ils n'ont, pour la plupart, d'autre fondement que la conjecture ou la tradition populaire. Cet aveu n'a pas empêché cependant les savans auteurs du *Gallia Christiana* (1) de les adopter, et de comprendre dans la liste chronologique des évêques de Rodez ce même Bertrand de Cardaillac, qu'ils ont ainsi placé sous le n° xxxix entre Faidit d'Aigrefueille et Jean de Cardaillac, patriache d'Alexandrie. Bien plus, ils ont étayé le récit de Bonal de deux faits nouveaux. Bertrand de Cardaillac appartenait, suivant eux, à une branche de la maison de Cardaillac connue sous la dénomination de branche de Varaire, et son existence comme évêque de Rodez est d'ailleurs démontrée par des lettres du 9 octobre 1369, émanées de lui, et portant défense à tout particulier, même prêtre, de s'asseoir sur les sièges des obituaires de Villefranche.

L'illustre Baluze, dont je ferai plus tard connaître l'opinion, avait protesté contre l'introduction de ce Bertrand de Cardaillac parmi les évêques de Rodez ; mais que peuvent, disent les savans de Sainte-Marthe, toutes les dénégations contre les archives mêmes de l'évêché de Rodez, citées par Bonal ?

Les divers écrivains qui, depuis la publication du *Gallia Christiana*, se sont occupés de l'histoire du Rouergue et des évêques de Rodez, tels que l'abbé Du Temps (2), l'abbé Bosc (3) et M. le baron de Gaujal (4) ont respecté avec une religieuse déférence la décision portée dans cet ouvrage célèbre sur Bertrand de

(1) *Gall. Christ.*, nouv. édit., tome Ier, col. 220.

(2) *Clergé de France*, tome Ier, p. 178.

(3) *Mémoire pour servir à l'histoire du Rouergue*, tome II, p. 236.

(4) *Essais historiques sur le Rouergue*, tome Ier, pag. 119, 408 et 422.

Digitized by Google

Cardaillac. Loin de la contredire, ils ont au contraire cherché à la fortifier par quelques preuves nouvelles. Le *Gallia Christiana* s'était borné à désigner la branche de la maison de Cardaillac, à laquelle appartenait l'évêque Bertrand. Du Tems, Bosc et M. de Gaujal vont plus loin, et nous apprennent les noms et prénoms de son père et de sa mère. Il était fils, suivant eux, de Pons de Cardaillac, seigneur de Varaire et de Brinzac, et d'Ermengarde d'Esteing.

Il est deux points, cependant, sur lesquels Bosc et M. de Gaujal sont en désaccord avec Antoine Bonal. Ce dernier n'avait pas osé se prononcer sur l'époque précise de l'événement qui força Bertrand de Cardaillac à quitter son évêché. Plus hardis que lui, Bosc et M. de Gaujal la font coïncider avec la première entrée que ce prélat fit dans sa ville épiscopale. Enfin, d'après Bonal, Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, était neveu de Bertrand; tandis que si l'on s'en rapportait à Bosc et à M. de Gaujal, Bertrand et Jean de Cardaillac seraient frères.

Quoiqu'il en soit de toutes ces divergences, l'ensemble des témoignages relatifs à l'évêque Bertrand de Cardaillac paraissait avoir mis hors de doute son existence. Baluze était, je crois, le seul qui eût exprimé une opinion contraire, avec ce sens exquis de critique qu'il apportait dans toutes les questions. Mais son argumentation, n'étant que négative, ne parut pas suffisante aux auteurs du *Gallia Christiana*, pour renverser la masse de faits ou plutôt de conjectures dont Bonal avait entouré son récit. N'avait-on pas, d'ailleurs, les lettres du 9 octobre 1369 émanées de ce même évêque; et ne suffisaient-elles pas pour faire cesser toute incertitude sur le fait de son existence ?

Non, cela ne suffisait pas, dirai-je à mon tour, car il est temps enfin de rompre ce réseau de faits con-

Digitized by Google

trouvés, et d'en démontrer et l'invraisemblance et la fausseté. Ce Bertrand de Cardaillac, qui fut, dit-on, chancelier du prince de Galles, puis évêque de Rodez; qui donna le funeste conseil d'imposer ce fouage cause première du soulèvement des peuples de l'Aquitaine; qui fut chassé de son siége épiscopal pour avoir voulu livrer ses propres diocésains; ce Bertrand de Cardaillac, dis-je, n'est qu'un être imaginaire, et comme chancelier et comme évêque. Les circonstances de sa vie, telles que nous les ont transmises Bonal, les MM. de Sainte-Marthe, l'abbé Du Tems, Bosc et M. de Gaujal, sont autant de suppositions hasardées, autant de faits inventés à plaisir et qu'il est impossible de défendre.

Le docte Baluze ne s'est pas laissé éblouir par les allégations de Bonal. Suivant lui (1), Bertrand de Cardaillac ne fut jamais évêque de Rodez. Faidit d'Aigrefeuille, qui occupait ce siége en 1368, dut le garder jusqu'en 1371, époque où il fut transféré à celui d'Avignon. Baluze fait observer, en effet, très-judicieusement que ce n'était pas l'usage en ce temps-là de renoncer à un évêché pour se contenter du titre seul d'évêque. C'est cependant ce qu'aurait fait Faidit d'Aigrefeuille, s'il était vrai qu'il eût quitté le siége de Rodez dès l'année 1368, car il n'existe aucune preuve qu'il ait été nommé évêque d'Avignon avant 1371.

Quoi de plus absurde d'ailleurs que la cause assignée par Bonal à la retraite de ce prélat? « Et voul« drois croire, dit-il, bien que je n'aye de ce aultres « mémoires que la seule conjecture, que messire « Faidit de Agrifollo, qui estoit alors évesque, ne « pouvant supporter la domination angloise, et estant « si bon François qu'il ne pouvoit recognoistre aultre

(1) *Vitæ Paparum Avenionensium*, tome II, pag. 1310.

« pour souverain que le roy de France, se voulut
« défaire de ceste évesché pour se retirer en Avignon,
« et, à ces fins, le permuta avec ledit de Cardaillac,
« etc. »

Mais pour résider à la cour pontificale, Faidit d'Aigrefeuille n'avait nul besoin de résigner son évêché. N'est-il pas démontré que depuis l'année 1361, où il en fut pourvu, il séjourna constamment à Avignon, n'ayant paru qu'une seule fois à Rodez, au mois de juillet 1366, pour prendre solennellement possession de son siège (1) ? Je ne vois donc pas que le joug de l'étranger ait pu lui être si pesant. D'ailleurs, si son antipathie pour les Anglais avait quelque fondement, pourquoi aurait-il accepté cet évêché en 1361, époque où la province de Rouergue avait été déjà cédée à l'Angleterre par le traité de Brétigny ?

Disons donc sans hésiter que ce sentiment d'aversion, attribué à Faidit d'Aigrefeuille pour l'administration anglaise, est une supposition que rien n'autorise. Encore évêque de Rodez en 1368, il ne dut quitter ce siège, dont Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, fut immédiatement pourvu, qu'en l'année 1371; partant, point de place entre ces deux prélats pour le prétendu Bertrand de Cardaillac, chancelier d'Aquitaine, personnage non moins chimérique que les diverses circonstances dont on a voulu composer sa vie.

Ce prélat, d'après Bonal, était oncle de Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, qui lui succéda comme administrateur dans l'évêché de Rodez. Il était son frère, s'il faut en croire l'abbé Bosc, l'abbé Du Tems et M. le baron de Gaujal. Eh bien, suivant moi, il n'était ni l'un ni l'autre, et c'est ce que je vais tâcher de démontrer.

(1) *Gall. Christ.*, tome I, col. 200. Bonal, *ubi suprà*, pag. 720.

Digitized by Google

La maison de Cardaillac, l'une des plus anciennes et des plus considérables de la Guienne, se divisait, au quatorzième siècle, en cinq branches, possédant par indivis la baronnie de Cardaillac dans le haut Querci, et se distinguant entre elles par des surnoms empruntés à leurs principales seigneuries ; ces branches étaient celles : 1° de Bioule ; 2° de La Capelle-Marival ; 3° de Thémines-Espédaillac ; 4° de Varaire et Privazac ; 5° de Brengues et Montbrun. Quoique sorties d'une même souche, leur séparation datait au moins des premières années du treizième siècle, en sorte qu'en l'année 1368, il n'existait déjà plus entre elles d'autre parenté réelle que celle qui résultait d'une ancienne origine commune. Or Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, appartenant à la branche de Bioule, le prétendu Bertrand de Cardaillac, évêque de Rodez, qu'on fait sortir de celle de Varaire-Privazac, n'aurait pu être ni son oncle ni son frère. En admettant même leur descendance respective d'un père commun, ils se seraient trouvés au quatorzième ou quinzième degré de parenté civile.

Que devient donc cette assertion que Bertrand de Cardaillac donna sa démission en faveur de son frère ou de son neveu ?

Si l'on objectait que Jean de Cardaillac avait en effet un frère nommé Bertrand, qui était aussi revêtu de la dignité épiscopale, nous répondrions que cela est vrai, mais que ce Bertrand fut évêque de Montauban, et qu'il mourut en 1362 (1). Ce ne peut donc être là notre Bertrand, évêque de Rodez et chancelier d'Aquitaine. Il faut en dire autant d'un autre Bertrand de Cardaillac, de la branche de Brengues, qui occupa le siége épiscopal de Cahors depuis l'an 1326 jusqu'à

(1) *Gallia Christiana*, tom XIII, col. 256.

Digitized by Google

sa mort, arrivée le 3 février 1367. Toutefois, quoique ces deux Bertrand de Cardaillac n'aient rien de commun que le nom avec le chimérique évêque de Rodez, peut-être peuvent-ils servir à rendre raison de l'erreur dans laquelle est tombé Bonal. Voici comment. Cet auteur dit, en parlant de cet évêque de Rodez, qu'il « était d'une fort noble et honorable maison de » Quercy, appelée de ce nom de Cardaillac de laquelle » y a encore des successeurs, qui sont les seigneurs » de Vioulé. » S'il m'était permis de hasarder ici une conjecture sur cette citation de Bonal, je dirais qu'embarrassé par le passage de Froissart, il s'adressa sans doute aux membres de cette branche de Cardaillac-Bioule, pour leur demander des renseignements sur Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, et sur son prédécesseur, s'ils le connaissaient, dans l'évêché de Rodez. Or, la réponse dut être que non-seulement Jean de Cardaillac appartenait à cette famille, mais qu'il existait encore à la même époque deux Bertrand de Cardaillac revêtus de la dignité épiscopale. L'un de ces deux Bertrand ne sera-t-il pas devenu, dans l'esprit de Bonal, le chancelier d'Aquitaine, prédécesseur de Jean de Cardaillac dans l'évêché de Rodez? Je suis porté à le croire, sans toutefois pouvoir ni vouloir positivement l'affirmer.

Ce qui, du reste, semble justifier la conjecture que je viens d'émettre, c'est que les faits qu'elle autorise se reproduisent plus tard dans l'histoire généalogique de la maison de Cardaillac, composée et publié par Henri-Victor marquis de Cardaillac et de La Capelle-Marival (1).

(1) *Généalogie de la maison de Cardaillac*, justifiée par chartes, titres, histoires et autres bonnes preuves. Paris, imprimerie d'Edme Martin, 1654, un vol. in-4.

Quelque considérable que fût cette famille, il ne pouvait pas être indifférent à celui de ses membres qui en écrivait l'histoire, qu'elle eût produit, au quatorzième siècle, un évêque de plus ou de moins. Aussi le marquis de La Capelle s'empressait-il d'assigner une place au faux Bertrand de Cardaillac, en le casant dans la branche de Varaire-Privazac. Mais, dès lors, plus de parenté proche entre ce prélat et le patriarche d'Alexandrie, qui avait dû lui succéder dans l'évêché de Rodez. Le cas était embarrassant; voici comment l'auteur s'en tira. Il dédoubla, qu'on me passe l'expression, le malencontreux personnage, tellement que le patriarche d'Alexandrie ne fut plus l'évêque de Rodez, et l'évêque de Rodez le patriarche d'Alexandrie. La séparation ainsi opérée, il laissa le patriarche à la branche de Bioule, et appliqua à celle de Varaire le Jean de Cardaillac, successeur de Bertrand dans l'évêché de Rodez, en 1371. Cette ingénieuse combinaison ne choquait pas la vraisemblance, ne froissait aucune prétention. Loin de là : en maintenant l'évêque supposé, et en ajoutant un nouveau, elle satisfaisait à la fois, au dire de Bonal, aux prétentions de famille et à l'amour-propre de branche. Dans un tel conflit de noms propres, de faits et de dates, la vérité seule était oubliée; mais aussi l'église de Rodez conservait un évêque de plus, et la maison de Cardaillac en gagnait deux.

Mais, dira-t-on, comment nier l'existence d'un prélat dont on va jusqu'à indiquer le père et la mère, dont on produit, en quelque sorte, l'extrait de naissance? L'argument est spécieux, j'en conviens; mais, avant de le discuter, je demanderai qu'on veuille bien répondre à cette autre question : Comment se peut-il faire que Pons de Cardaillac, seigneur de Varaire, et sa femme Ermengarde d'Estaing, qui furent mariés

Digitized by Google

en 1372 (1) aient eu pour fils Bertrand de Cardaillac, nommé évêque de Rodez en 1368 ?

Le mouvement insurrectionel des habitans de Rodez contre leur évêque n'est pas moins facile à expliquer. Il s'agit seulement de le renvoyer à sa véritable date, à l'année 1377, où il se retrouve avec toutes ses circonstances : en 1369, il est embarrassant, même pour Bonal, qui ne sait guère à quelle place il doit le mettre dans son récit ; en 1377, au contraire, il s'explique tout naturellement.

Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie et administrateur du diocèse de Rodez, reçut, en 1377, la visite de Bertrand, son neveu (et non son frère), seigneur de Bioule, qui arriva à Rodez accompagné de plusieurs chevaliers et gentilshommes du Quercy. Ce nombreux cortége donne des craintes aux habitans ; ils prennent les armes, attaquent le palais épiscopal, et forcent le seigneur de Bioule et les personnes de sa suite à se retirer. Le duc d'Anjou, lieutenant du roi en Languedoc, punit sévèrement cette violence envers deux de ses plus fidèles serviteurs. Il condamna les habitans de Rodez à une forte amende, et les priva du droit de consulat. Toutefois ce prince, s'étant rendu peu de temps après dans cette ville, consentit, à la prière même du patriarche administrateur du diocèse, à révoquer sa sentence, et à rendre aux habitans les priviléges dont il les avait dépouillés.

Tel est l'événement qui agita la capitale du Rouergue en 1377. Je crois superflu d'insister sur tout ce qu'il a d'analogue avec la prétendue insurrection de 1369 : évidemment l'une a été calquée sur l'autre. Il est même à présumer qu'on n'eût jamais songé à ce double récit

(1) Les Généalogies de la maison de Cardaillac, imprimées et manuscrites, sont toutes d'accord sur la date de ce mariage.

d'un même fait, sans le besoin où l'on était d'un évêque auquel l'on pût faire l'application du passage de Froissart. Et puis, comment admettre la cause que les historiens du Rouergue assignent à ces troubles de 1377? A les en croire, les habitans de Rodez ne prirent les armes que parce qu'ils craignirent que le seigneur de Bioule ne voulût venger l'affront essuyé par son frère Bertrand en l'année 1369. Qu'on me permette de ne pas revenir sur cette qualification de frère, donnée ici au faux évêque Bertrand de Cardaillac, vis-à-vis du seigneur de Bioule. J'en ai assez dit sur ce point pour montrer toute l'absurdité d'une pareille assertion. Mais en supposant même cette parenté vraie, il faut convenir que le seigneur de Bioule eût été bien peu prompt à venger l'honneur de la famille. Eh quoi! son frère aurait été honteusement expulsé de son siége épiscopal en 1369, et ce ne serait que huit ans après, en 1377, qu'il songerait à tirer vengeance de cet outrage! Cette longanimité est-elle croyable? est-elle, je le demande, dans l'esprit et dans les mœurs du quatorzième siècle?

Disons donc, pour nous renfermer dans le vrai, que les habitans de Rodez ne prirent les armes et ne chassèrent le seigneur de Bioule et ceux qui l'accompagnaient que parce qu'étant en contestation sur quelques points d'administration intérieure (et le fait est prouvé) avec le patriarche d'Alexandrie, ils craignirent que le neveu de ce prélat ne vînt pour lui prêter main-forte contre eux.

Après avoir acquis la preuve qu'il n'a pas existé d'évêque de Rodez nommé Bertrand de Cardaillac et vivant en 1368, quelle confiance peut-on avoir dans des lettres du 9 octobre 1369, émanées, dit-on, de ce prélat et relatives à la confrérie des prêtres obituaires de Villefranche? Ces lettres, dont la date a été sans doute mal lue ou interpolée, appartiennent

Digitized by Google

évidemment à un autre évêque du nom de Bertrand. Or, nous en trouvons deux, auxquels on peut les rapporter : Bertrand de Raffin, évêque de Rodez depuis 1379 jusqu'en 1386, et Bertrand de Chalençon qui occupait le siège de la même ville en 1469. Ce serait donc une erreur de dix ans dans le premier cas, et d'un siècle entier dans le second, qui existerait dans la date de cette pièce. Ceux qui ont fait une étude particulière de nos anciens monumens paléographiques, n'ignorent pas avec quelle facilité de pareilles erreurs se glissent sous la plume d'un copiste inhabile ou peu exercé. Il ne faut donc pas s'étonner que l'abbé de Grimaldi (1), auteur d'un recueil de notes sur les évêques de Rodez, qui, le premier, paraît avoir connu les lettres du 29 octobre (2), en ait mal déchiffré la date, et lu 1369 au lieu de 1379 ou plutôt 1469. Peut-être niera-t-on que Bertrand de Raffin fût déjà évêque de Rodez en 1379. Les auteurs du *Gallia Christiana* disent, en effet, qu'il ne fut élevé à la dignité épiscopale qu'en l'année 1381. Mais c'est une erreur commise par ces savans, et que l'abbé Bosc (3) avait déjà signalée : « Plusieurs actes, dit-il, « qu'on voit aux archives de l'évêché, prouvent que « Bertrand de Raffin était évêque de Rodez, dès l'an « 1379. » Or, le fait énoncé par Bosc est positivement confirmé par une pièce originale conservée au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Royale et dont le début est tel : *In nomine Domini, amen : anno ab incarnatione ejusdem millesimo trecentesimo septuagesimo nono et die vicesima septima mensis januarii, reverendo patre in Christo et domino domino Bertrando, Dei*

(1) Bosc, *Mém. pour servir à l'hist. du Rouergue*, tom. II, pag. 257.
(2) L'abbé Bosc dit : 28 octobre.
(3) Ouvrage cité, pag. 242.

*gratia, episcopo Ruthenensi, presidente. Noverint universi, etc.*

Ces questions incidentes étant résolues, revenons à la principale de toutes, à celle de savoir qu'elle est cette ville de *Bades*, qu'on ne peut plus désormais traduire par Rodez; et surtout quel est ce prélat à qui est dû le titre de chancelier d'Aquitaine, faussement attribué si long-temps à Bertrand de Cardaillac. La solution ne se fera pas attendre. Plusieurs pièces imprimées dans le *Recueil de Rymer* (1) nous apprennent que l'évêché, nommé *Bades* dans la chronique de Froissart, est celui de Bath en Angleterre, et que le prélat titulaire de ce siége épiscopal en 1368 était Jean Harewell, créé chancelier d'Aquitaine, lors de la prise de possession de ce pays par le prince de Galles, en 1362 (2). Harewell n'était encore que archidiacre de Worcester, lorsque le prince Noir ou Édouard III, son père, l'éleva à cette dignité. Devenu depuis archidiacre de Berks, il fut promu à l'évêché de Bath et de Wells en 1366, et sacré à Bordeaux, dans l'église collégiale de Saint-Seurin, le 7 mars de l'année suivante, par l'archevêque Hélie de Salignac (3). Les affaires de l'Aquitaine, auxquelles il ne cessa de prendre la part la plus active, ne lui permettant pas d'aller se mettre en possession de son siége et prêter à Édouard III le serment en tel cas requis, ce roi lui accorda des lettres de délai, dans lesquelles il loue sa capacité, son dévouement et ses services dans la charge de chancelier d'Aquitaine. Jean Harewell assista à toutes les conventions arrêtées entre Pierre le Cruel, roi de Cas-

(1) Raymer, *Fœdera*, etc, nouv. édit., tome III, partie II, p. 667, 688.

(2) Raymer, *Fœdera*, nouv. édit., t. III, part. II, p. 667 et 688.

(3) *Anglia sacra*, part. I, p. 569.

Digitized by Google

tille, et le prince de Galles (1). Au retour de la guerre d'Espagne, ce fut lui qui conseilla, pour faire face aux besoins du trésor, de lever sur la principauté cet impôt, nommé fouage, dont les conséquences furent si désastreuses pour l'autorité anglaise. Tout porte à croire qu'il quitta la France en même temps que le prince de Galles, en 1370. Promu à l'épiscopat en décembre 1366, il fit son testament le 29 juin 1386, et mourut sans doute peu de temps après, ayant ainsi occupé le siége de Bath, pendant dix-neuf ans et six mois (2).

Tel est le personnage dont on a si long-temps ignoré et le nom et la vie. Sans le recueil de Rymer peut-être serions-nous encore à savoir quelle était sa patrie et quelle était cette ville de *Bades* dont il occupait le siége épiscopal. Nous concevons donc parfaitement l'erreur de Sauvage, et si nous avons un reproche à lui faire, c'est celui d'avoir introduit dans le texte de Froissart un changement de nom, dont il n'aurait dû faire que le sujet d'une note. Aussi M. Buchon l'en a-t-il fortement réprimandé. Voyons toutefois si l'éditeur du dix-neuvième siècle n'a pas été trop sévère envers son prédécesseur du seizième. « J'ignore, dit-il, pourquoi Sauvage substitue l'évêque de Rodes à l'évêque de Bath; contre le témoignage de tous les manuscrits et des éditions gothiques, et contre la vérité; puisqu'il est certain que l'évêque de Bath était chancelier du prince de Galles pour l'Aquitaine. On le trouve désigné sous ce titre dans plusieurs endroits de Rymer (3). » Il faut convenir que, dans sa cri-

(1) Rymer, *ubi suprà*, p. 688, 852, 853.

(2) *Anglia sacra*, part. I, p. 569.

(3) *Chron.* de Froissart, liv. Ier, partie II, p. 547, édition du *Panthéon littéraire*.

Digitized by Google

tique, M. Buchon n'est guère plus heureux que Sauvage. Ce dernier n'aurait, sans doute, pas dû substituer Rodez à Bades ; toutefois, il eût eu bien plus de tort encore, s'il l'eût substitué à Bath, comme l'avance M. Buchon. Mais il n'en est rien : c'est, au contraire, M. Buchon qui s'est trompé en introduisant dans le texte *Bath* au lieu de *Bades*, et en disant que tous les manuscrits et les éditions gothiques portent *Bath*. Si le nouvel éditeur de Froissart avait attentivement consulté ces copies manuscrites et ces éditions gothiques dont il invoque le témoignage, il aurait lu dans toutes, sans exception, Bades ou Bade, et dès lors le bon Sauvage, qui n'avait pas en 1559 un Rymer à consulter, lui aurait sans doute paru un peu plus excusable dans son erreur.

Supposez maintenant que Denis Sauvage ait interprété (en note, bien entendu) *Bades* par Bath et non par Rodez, et tout rentre dans l'ordre normal, dans la succession régulière des faits accomplis. Bonal, n'ayant plus besoin d'un évêque intercalaire pour en faire un chancelier d'Aquitaine, eût donné pour successeur immédiat à Faidit d'Aigrefeuille Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie. L'insurrection des habitans de Rodez contre leur évêque garde sa véritable date de 1377. Faidit d'Aigrefeuille, loin d'être ce prélat aux sentimens haineux et patriotiques tout à la fois, fournit naturellement sa carrière épiscopale, dignement couronnée plus tard par le chapeau de cardinal (1). Rien n'empêche désormais que Jean de Cardaillac cumule le patriarcat d'Alexandrie avec l'administration du diocèse de Rodez. L'Anglais Jean Harewell, évêque de Bath, reprend son titre de chan-

(1) Il fut nommé cardinal en 1383.

Digitized by Google

celier du prince de Galles ; enfin, l'odieux de l'imposition du fouage ne flétrit plus un nom français. La maison de Cardaillac, il est vrai, y perd deux évêques ; mais hâtons-nous de déclarer qu'elle est d'ailleurs assez illustre pour supporter impunément cet échec.

LÉON LACABANE.

Digitized by Google



# SUR LE MÉTÉORITE DU 4 JUIN 1842.

Le 4 juin 1842, à 9 heures du soir, on a aperçu dans les airs un globe lumineux qui se mouvait avec une extrême vitesse et semblait parcourir les hautes régions atmosphériques, en décrivant du nord au sud une sorte d'ellipse ou ligne courbe. Le bolide répandait une clarté très-vive, et son diamètre apparent pouvait être de 1 à 2 pieds. Au bout de quelques secondes, il s'est perdu dans l'horizon et l'on a entendu immédiatement un bruit semblable au roulement lointain du tonnerre. Le corps avait disparu, et pendant une ou deux minutes l'éblouissante clarté qu'il avait répandu durait encore. Le ciel était pur, une légère brise agitait l'atmosphère.

Ce phénomène a été visible sur un grand nombre de points fort éloignés les uns des autres, dans les départemens de l'Aveyron, de la Lozère et de l'Hérault, et ce seul fait prouve assez que le corps emflammé descendait des plus hautes régions éthérées.

Des bords du Tarn, à Mostuéjouls, où se trouvait en ce moment l'auteur de cette note, on a pu l'observer dans tout son éclat. Il en a été de même dans le canton de Sévérac. A Rodez, on n'a entendu ni détonation, ni bruit sourd. D'après toutes ces circonstances, il ne pouvait y avoir de doute sur la nature du phénomène. C'était une de ces chutes de pierres appelées météorites ou aérolithes, qui ont été depuis long-temps constatées par les physiciens; mais nous ignorions complètement le lieu où celle-ci s'était opérée : M. Lescure, de Lavernhe, vient de nous

Digitized by Google

l'apprendre et d'offrir même au Musée un fragment du corps aérien qui a été recueilli dans le département de la Lozère.

Voici les détails que notre confrère nous donne sur cette intéressante découverte :

« Le bolide, venant d'en haut, apparut au loin sur l'Aveyron et la Lozère dont il semblait parcourir les confronts dans la direction du méridien, et décrivant une ellipse, il atteignit le sol dans la Lozère, canton de St-Georges, vers les couronnés du Tarn, non loin de la ferme d'*Aumières*, à un mètre de la cabane où reposait le berger. Plus heureux que celui de *Barbotan*, près Roquefort, qui fut écrasé par une pierre du ciel, le 24 juillet 1790, le nôtre en fut quitte pour la peur de la détonation et un soubresaut occasionné par l'explosion de la terre où s'enfonça le bloc, à la profondeur d'un pied. Le berger, revenu de sa frayeur, sentit l'odeur soufrée, vit le creux fumant qu'il trouva chaud, et le lendemain, racontant son aventure, les paysans se hâtèrent d'aller extraire *la pierre du tonnerre* (peyro de tron), de forme oblongue, aux angles arrondis, du poids d'environ 20 kilogrammes, vernie extérieurement ou comme enduite, à forte couche, de couleur fuligineuse lisse, offrant à l'intérieur une cassure raboteuse, d'un blanc grisâtre analogue à celle de la ponce, à petites parcelles de fer brillant, et traversée en divers sens par des filamens droits ou fissures de même couleur que la surface : sa pesanteur approche de celle du fer.

» Le précieux météorite fut aussitôt brisé, distribué et emporté comme spécifique contre la gale des troupeaux. »

Tontes les relations authentiques que nous avons



Digitized by Google

de ces phénomènes présentent exactement les mêmes circonstances.

Quant à la nature de ces pierres, elles offrent une frappante analogie dans leurs caractères physiques et chimiques.

Elles consistent en une pâte pierreuse, homogène, grisâtre et granuleuse, renfermant une plus ou moins grande quantité de grains d'un fer à l'état métallique et très-malléable.

La forme est entièrement indéterminée et irrégulière ; la surface offre de toutes parts des angles ou arètes arrondis et émoussés : c'est une croute très-mince, le plus souvent semblable à un simple enduit superficiel, mais qui a quelquefois plus d'une ligne d'épaisseur. Elle est très-fréquemment vitrifiée par parties. Elle est d'un noir brunâtre. L'intérieur est d'un gris cendré plus ou moins foncé, et il se couvre de taches de rouille par l'exposition à l'air.

La cassure est mâte, terreuse, granuleuse, comme celle de certains grès.

Les météorites sont faciles à casser ; quelquefois même ils sont friables.

Il sont assez durs pour rayer le verre, mais leur croute seulement donne quelques étincelles au briquet.

Le fer que ces pierres contiennent est en général en très-petits grains, souvent imperceptibles à la vue simple ; d'autres fois il est en petites paillettes et quelquefois en petits lingots.

La plupart des météorites renferment encore des points pyriteux, quelquefois même des pyrites bien distinctes.

On a trouvé par l'analyse dans tous les météorites les substances suivantes : la silice et le fer en grandes proportions, la magnésie, le nickel, le soufre, la chaux et le chrôme.

Digitized by Google

La partie pierreuse, composée de silice et de magnésie dans le rapport d'environ 3 à 1, ne ressemble à aucune de nos pierres ; elle tient le milieu, par sa composition, entre le pléonaste et l'olivine, deux substances volcaniques produits de la voie ignée.

Là où passe le bolide et immédiatement après son passage, on entend dans l'air des sifflemens et un bruit occasionné par la chute des pierres qui tombent avec rapidité, et qui frappent avec force la terre dans laquelle elles s'enfoncent plus ou moins. Ces pierres sont chaudes, comme brûlées, et répandent une odeur de soufre au moment de leur chute.

Leur grosseur varie considérablement. Elles ne sont quelquefois que d'une ou deux livres ; d'autres fois elles pèsent cent livres et au-delà. En 1429, il en tomba une à Ensisheim, en Alsace, pesant 260 livres : on en a un fragment de 20 livres au muséum d'histoire naturelle de Paris.

On a long-temps nié l'existence de ce phénomène, qu'on reléguait dans la région des fables populaires ; mais les plus habiles physiciens ont constaté le fait d'une manière si authentique, avec des circonstances si précises, qu'on ne peut plus le révoquer en doute.

Mais quelle est l'origine de ces corps si extraordinaires, d'où nous viennent-ils ?

« En 1799, dit M. d'Aubuisson, Werner, montrant dans ses cours des fragmens des météorites d'Eichstadt, en Bavière, disait qu'il serait bien possible que ce fussent des corps lancés sur la terre par les volcans de la lune, et que c'était l'opinion de plusieurs savans distingués. Les mathématiciens français ont examiné depuis cette question, et M. Poisson a trouvé qu'une force de projection, donnant une vitesse de 2147 mètres par seconde, suffirait pour porter un corps de la surface de la lune à celle de la terre : pareille vitesse serait cinq fois plus grande que celle

Digitized by Google

d'un boulet de canon, et au moins autant de fois plus considérable que celle qu'on peut raisonnablement attribuer aux corps lancés par les volcans terrestres. Dans cette hypothèse, tous les météorites seraient des fragmens de la masse lunaire. M. Chladny et la plupart des astronomes les regardent comme des corps célestes errants dans l'espace, qui, en se mouvant dans leurs orbites, ont été portés dans la sphère d'attraction de la terre et se sont précipités à sa surface. Tous ces corps, ces petites planètes ou comètes seraient donc de même nature, mais d'une nature entièrement différente de celle de la terre; car les météorites se ressemblent tous et ne ressemblent à aucun corps terrestre.

Lagrange et d'autres mathématiciens les ont regardés comme les fragmens de quelque planète brisée. Il serait donc tombé des fragmens de cette planète, en Grèce, 1478 ans avant notre ère, et à Langres 3293 ans après? Si l'on admettait que les météorites appartiennent à des planètes différentes, il faudrait encore en conclure que toutes sont de même nature : celle qui, en 1492, jeta un de ses fragmens à Ensisheim, et celle qui, en 1812, a lancé les siens près de Toulouse.

Cette identité de nature si remarquable porterait à admettre une identité d'origine ou de formation ; et l'espèce de composition, ainsi que son analogie avec celle de quelques produits de nos volcans, semblerait indiquer une origine ignée; mais en concluant par induction et d'après les faits connus, nous ne pouvons même concevoir aucune formation pareille dans notre atmosphère. La silice, la magnésie, le fer, etc., se seraient-ils élevés, sous forme de gaz, dans les plus hautes régions de l'air? Comment s'y seraient-ils réunis instantanément en masse pesant souvent plusieurs quintaux? D'ailleurs la vitesse oblique que les bolides

Digitized by Google

ont, par rapport à la direction de la pesanteur, indique positivement qu'ils sont arrivés dans notre atmosphère en vertu d'une force de projection déjà reçue; et cette force de projection ne peut être qu'étrangère à notre planète : ces corps y sont donc aussi étrangers (1). »

C'est encore aux météorites et à l'extrême division qu'ils peuvent avoir éprouvé dans leurs détonations, qu'on attribue aujourd'hui la chute de diverses poussières grises, rouges ou noires qui, mêlées quelquefois avec l'eau de la pluie, auront donné lieu aux fables de pluies de sang et autres mentionnées dans quelques historiens.

H. DE B.

(1) Aucune de ces hypothèses ne satisfait pleinement la raison. Il faut attendre que les progrès de la science ou de nouvelles observations amènent des explications plus plausibles.

Digitized by Google



# ARBRES REMARQUABLES

## PAR LEUR GRAND AGE OU LEURS PROPORTIONS (1).

*Juniperus oxicedrus.* — CADE ; GRAND GENEVRIER. — *Cadé.*

On ne laisse pas vieillir les cades ; on les coupe pour chauffer les fours et pour faire des palissades autour des jardins champêtres : et lorsque ses tiges ont un mètre de haut, on en fait des échalas qui ont la propriété de pourrir moins vite que ceux de tout autre bois. Dans quelques cantons du département du Gard où les cades sont plus communs, on les coupe ou, pour mieux dire, on les arrache pour en distiller une huile fétide que les propriétaires de troupeaux regardent comme le meilleur remède contre la gale.

J'ai traité de cette fabrication et de toutes les propriétés du cade dans un autre mémoire ; je citerai seulement dans celui-ci les plus vieux arbres de cette espèce que je connais.

Celui qui est sous le mas de la verrerie dans la commune d'Uzet, à gauche du grand chemin d'Alais à Uzès, a 1,75 mètres de tour à 1 mètre du sol, et 4,5 mètres de haut. Il paraîtrait même plus élevé, si ses rameaux n'étaient pendants comme ceux des arbres pleureurs; tandis que les cades jeunes poussent des rameaux droits. Son aspect est si pittoresque, si extraordinaire dans cette localité, qu'il fixe l'attention de tous les voyageurs.

(1) Voir un premier mémoire, page 145.

Digitized by Google

Un second cade, tout aussi gros mais moitié moins élevé, qui se trouvait dans le bois d'Aigalier, une lieue plus loin d'Alais, fut coupé il y a peu de temps et brûlé dans une magnanière, son odeur aromatique étant, dit-on, très-salutaire pour les vers à soie. Son bois, qui passe pour incorruptible et que les vers n'attaquent point, serait propre à divers usages ; mais les gros cades sont fort rares, et celui dont je viens de parler était comme tordu, tout fendillé, et les ébénistes ou tabletiers n'auraient pu le profiter.

*Platanus occidentalis.* — PLATANE. — *Platano.*

A Olimpies, sur les bords de Galeizon, 8 kil. O.-N.-O. d'Alais, entre plusieurs platanes, il y en a un qui se fait distinguer par sa grosseur et la vigueur de sa végétation. Le limon de micaschiste, l'eau et les abris de ce vallon conviennent parfaitement à ces arbres, qui furent plantés il y a 76 ans.

Le tronc du plus gros avait, il y a quarante ans, 1,5 mètres de haut; les inondations l'enterrèrent plus qu'à moitié : il poussa de nouvelles racines et forma une nouvelle souche à cette hauteur, qui a 4,8 mèt. de tour ; et, ce qui est curieux, la partie du tronc enterrée conserva à peu près la grosseur qu'elle avait auparavant, ce que nous avons reconnu il y a quatorze ans, le torrent ayant enlevé toutes les terres d'un côté. Le tronc nous parut évidé entre les deux étages des racines qui partaient de l'ancien et nouveau bourrelet. Comme le vent aurait pu le faire casser en cet endroit, nous comblâmes le creux, et de nouvelles inondations ont successivement exhaussé le terrain.

Les grands platanes d'Olimpies et ceux du parc d'Uzès, qui sont aussi de superbes arbres quoique moins gros, ne seraient que des arbrisseaux à côté de celui dont parle Pline, qui était creux, dans lequel le

Digitized by Google

prince Caïus et le consul Mutinianus soupèrent avec quinze ou vingt personnes. Olivier, dans son voyage de l'empire Ottoman, a vu un café Turq établi dans l'intérieur d'un platane! En admettant ces monumens végétaux, on pense qu'ils sont formés de plusieurs troncs, soudés ensemble, comme le châtaignier de l'Etna.

Le plus gros platane que j'aie vu est celui du jardin botanique de Padoue, qui évidemment est un seul individu, dont j'ai trouvé la circonférence, à un mètre du sol, de 6,28 mètres. Son âge dépasse 300 ans, puisqu'il est avéré qu'il existait avant la création du jardin, en 1545.

Nous l'avons dit en commençant ce mémoire, la même espèce d'arbre peut végéter avec plus de force et durer davantage dans d'autres climats; nous n'entendons parler que de ceux de notre pays, quoique nous cherchions des points de comparaison ailleurs.

M. Bouchet-Doumenc, qui nous a donné un traité complet du platane (1), cite parmi les plus gros qu'il y ait dans les départemens de l'Hérault et de Vaucluse celui de M. Pons, à Montpellier, qui a 4,37 mètres de circonférence; celui de M. Frayssinet, sous le Peyrou, qui en a 3,90; un troisième à Vérune, qui en a 3,40. Notre platane d'Olimpies peut donc être cité parmi les arbres remarquables du Gard.

Dans les pays où le platane est cultivé depuis longtemps, on apprécie bien ses avantages. Peu d'arbres paient plus sûrement le propriétaire, d'après M. Bouchet, qui indique les différentes manières de l'exploiter comme bois de service et comme bois de chauffage. Tous les trois ou quatre ans on peut les éliter; aucun arbre ne repousse plus vite, aucun ne cicatrise et ne

(1) *Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Hérault*, juillet 1840.

Digitized by Google

ferme plus tôt ses larges blessures ; aussi l'humidité ne le pénètre pas, on ne voit point de tronc creux.

On tire des grosses branches des moyeux, des jantes de roues, des planches pour la menuiserie, des échelles, des pièces fourchues et des bancs pour divers usages. Ce bois brûle avec une flamme claire, chauffe bien, son charbon dure long-temps et ses cendres contiennent une quantité de potasse considérable.

*Ulmus campestris.* — ORME. — *Oumë.*

L'orme le plus remarquable de la contrée fut abattu il y a quelques années. Il était sur la place de Saint-Jean-du-Gard, devant l'église, et dépassait tous les toits voisins, de sorte que de loin il semblait couvrir cette partie de la ville de son vert feuillage; il mettait le quartier à l'abri du soleil si incommode l'été dans ce pays.

Je n'avais jamais mesuré la grosseur de son tronc; mais je sais qu'il fallait quatre personnes se tenant par les bouts des doigts pour l'embrasser, ce qui suppose environ 6 mètres de tour.

C'était un de ces arbres que Sully ordonna de planter dans le Languedoc et le Rouergue, et il aurait été conservé par reconnaissance pour son ombrage et par respect pour son origine ; mais il était trop rapproché de l'église, ce qui l'avait fait pencher du côté opposé tellement qu'il menaçait d'écraser le château par sa chute; il fallut la prévenir en le coupant (1).

(1) Je noterai ici les proportions du plus fameux orme connu qui était près d'Arazzo, en Toscane, et que les Français firent couper, parce que, de même que celui de Saint-Jean, dans sa décrépitude, il menaçait d'écraser les bâtimens qui l'entouraient; que ses racines en avaient plus d'une fois soulevé les fondations et fait lézarder les murs. Cet arbre

Ne connaissant pas d'autre orme dans le Gard que je puisse signaler, après celui de St-Jean, pour ses proportions et son âge, j'ai été en chercher dans nos environs.

A Meyrueis, département de la Lozère, il y en a six dont le moindre a 3,75 mètres, et le plus gros 6,10 mètres de tour, à 1,50 du sol. Les troncs sont entourés de maçonnerie, qui ne m'a pas permis de les mesurer plus bas.

A La Nuéjol, dans le même département, il y en a un de 4,28; à Nant, département de l'Aveyron, j'en ai trouvé cinq de 4,07 à 5,12 mètres. Le dernier, qui est du côté de la halle, est le plus vigoureux comme le plus gros.

A Aix, en Provence, on en voit plusieurs en différens quartiers. Le plus gros de tous est sur la place des Prêcheurs. Je l'ai mesuré à 1,40 mèt. du sol, à cause d'une bosse qui se trouve au-dessous et m'aurait induit en erreur; il a 4,18 m. Les autres arbres de la même place, ceux qui sont devant la Cathédrale et l'Hôtel-de-Ville, quoique bien moins gros, peuvent être à peu près du même temps; le terrain, une veine d'eau, quelques soins lorsqu'ils étaient jeunes, les ont plus ou moins favorisés, et parmi les arbres comme parmi tous les êtres vivans, il y en a de plus vigoureux les uns que les autres. Ainsi on voit quatre ormes devant la poste, à Estralles, vraisemblablement plantés ensemble et pareils : leur taille diffère peu, et leurs troncs, à un mètre du sol, ont 3,70, — 4,0, — 4,15 et 5,34 m. : terme moyen, 4,30.

L'orme qui est sur la place de Brignoles, département du Var, est remarqué par tous les passans. Il

qu'on faisait remonter à Annibal, avait 14,50 mètres de circonférence et 16,25 mètres de hauteur; ses débris remplirent plus de cents chariots.

Digitized by Google

était entièrement creux et fut renversé par un coup de vent; comme les portions d'aubier et d'écorce pliées entretenaient sa végétation, on eut l'idée de le conserver, et pour cela on remplit de maçonnerie le tronc jusqu'à la partie horizontale; on construisit un pilier en face sous l'enfourchure de l'arbre dont on élagua toutes les branches excepté une, qui était primitivement une des branches latérales et s'élève aujourd'hui verticalement comme un bel orme qui, au lieu d'être planté sur le sol, part d'une sorte de ponceau d'un mètre de large et deux de long et autant de hauteur, formé par le vieux tronc couché soutenu par deux appuis de bâtisse.

La grosseur moyenne de tous les ormes remarquables dont j'ai fait mention, que la tradition et les forestiers appellent des *Sully* ou des *Romy*, parce qu'on en attribue la plantation au grand ministre d'Henri IV, eut 4,50 mètres; ce qui fait 1,43 m. de diamètre. Supposons qu'ils en avaient 0,05 à 0,06 lorsqu'on les planta, et qu'il y ait 250 ans pour compte rond (quoiqu'on prétende que cet arbre ne vit que cent ans), leur accroissement serait 0,0055 par an.

Les usages du bois d'orme sont connus; les charrons en font des moyeux et des jantes de roue; ses fibres entrelacées ont la propriété de se resserrer sur les raies d'un autre bois qu'on y enfonce à grands coups. On en fait des affûts et, dans certains pays, des pompes qui se conservent assez bien dans la terre et dans l'eau. Les troncs noueux sont *recherchés par* les fabriquans de meubles.

*Populus nigra.* — PEUPLIER NOIR. — *Pivou.* — *Populus alba.* — PEUPLIER BLANC. — *Aoubo.*

Les diverses espèces de peuplier viennent parfaitement dans les prairies du département du Gard, au

Digitized by Google

bord des rivières. Nous les multiplions beaucoup, parce qu'ils sont d'un très-bon rapport. Le noir, le blanc, le peuplier d'Italie, sont les plus communs; nous avons aussi quelques peupliers de Virginie et des trembles. Je ne voulais pas les noter ici, parce que ceux que j'indiquerais comme remarquables aujourd'hui, risquent d'être coupés demain, presque personne ne conservant ces sortes d'arbres pour l'agrément.

Les peupliers font cependant un très-bel effet dans la campagne, en avenues, ou mêlés avec d'autres espèces d'arbres. J'en ai mesuré sur les bords du Gardon, du Vidourle, du Rhône, de 0,8 et 0,85 mèt. de diamètre et plus de 36 de haut; mais les plaies faites dans toute leur longueur pour l'élagage, laissent infiltrer la pluie qui les pourrit; ce que le propriétaire prévient en les vendant, ou en les faisant débiter pour son propre compte.

Les peupliers que l'on n'émonderait pas, que l'on soignerait, et qui seraient favorablement placés, deviendraient très-vieux et très-beaux. Je rappelerai ce fameux peuplier de Dijon, sur lequel on plaçait l'oiseau que tiraient les chevaliers de l'Arquebuse, compagnie qui existait depuis très-longtemps, lorsqu'en 1595 Henri IV tira le coup d'honneur. L'arbre avait été planté, dit-on, quatre-vingts ans auparavant; il en aurait alors 328 aujourd'hui: je l'ai mesuré en 1839. J'ai trouvé sa hauteur d'environ 35 mètres, son diamètre à 1 m. du niveau du jardin 2,06; et à 1 m. au-dessus du monticule qui l'entoure, 1,98. Il ne semblerait pas avoir crû sensiblement depuis la mesure prise par M. le docteur Vallot, une vingtaine d'années auparavant. Il avait trouvé sa circonférence à hauteur d'homme de 6,20 mèt.; mais, je l'ai déjà dit en parlant des micocouliers d'Aix, lorsqu'un tronc d'arbre est cannelé, il est très-difficile d'apprécier son accrois-

Digitized by Google

sement ; les rainures plus ou moins larges et profondes peuvent se remplir en partie et tout-à-fait, sans que la circonférence varie.

Dès que les peupliers noirs et les peupliers d'Italie ont 0,1 à 0,2 m. de diamètre, on les vend comme barreaux ; on en fait des poutres, lorsqu'ils atteignent 0,25 à 0,35 m. ; plus gros, on les fait scier en chevrons, en bois de plancher ; et les plus forts en planches, recherchés pour les fonds de charettes ou de tombereaux et des ponts de charpente. Ce bois est filandreux, c'est ce qui le rend tenace, l'empêche de se fendre et de se rompre.

Le peuplier a le tissu, les mêmes qualités et sert aux mêmes usages que le bouleau dans le nord. C'est le bois qui est le plus généralement employé dans la menuiserie. On en fait des chambranles, des panneaux, des portes d'appartemens, des volets, divers meubles destinés à être peints ou vernis, enfin toutes les boiseries intérieures d'une maison pour lesquelles le noyer serait trop cher.

*Cercis siliquastrum.* — GAINIER. — *Aoubrë de la Passiou.* — *Ou arbre de Judée.*

Cet arbre croît naturellement dans notre pays, dans les garigues et le bois de St-Nicolas entre Nîmes et Uzès, dans le bois du Coutach, près de Sauve, dans les forêts de Valbonne, de Lary, de Malmont vers le Rhône ; on le rencontre aussi fréquemment sur la rive gauche de ce fleuve, dans le département de Vaucluse et de la Drôme, et il est encore plus commun au-delà des Pyrénées.

Notre climat et nos terrains conviennent parfaitement au gainier ; il ne se multiplie pas, parce qu'on n'en prend aucun soin. Lorsqu'on en coupe un, de

Digitized by Google

nombreux rejetons s'élèvent de ses racines, ses graines se répandent abondamment, germent bien, mais les jeunes plants sont aussitôt broutés par les troupeaux; ceux qui atteignent la grosseur du doigt, sont longs et flexibles et les bucherons les recherchent pour lier leurs fagots de ramée; les pépiniéristes les recherchent aussi pour leurs pratiques (1).

Les vieux qu'on trouve dans les bois ont été oubliés, ou réservés comme arbres de marque, lorsqu'on a vendu les coupes. Il y en a un entre Quissac et Sauve, à cinquante pas de la grande route, qui a 0,25 mèt. de diamètre.

Le gainier est un des plus beaux végétaux indigènes; on le taille en palissade ou en boule, on en forme des berceaux, on le place dans les massifs ou isolément; ses jolies fleurs d'un rouge éclatant qui sont très-nombreuses et durent long-temps, le font toujours distinguer, d'autant mieux qu'elles s'épanouissent avant que les feuilles se développent, et qu'elles sortent des grosses branches et même des vieux troncs.

Je n'ai jamais vu en plein champ la variété à fleurs blanches ou rose-pâles, *E. S. carnea*, que nous avons dans les jardins; elle est due à la culture et au terrain, et s'est perpétuée de semences.

J'ai plusieurs gainiers des deux variétés: mon plus grand a 8,5 m. de hauteur, et 0,49 de circonférence à 1 m. du sol; il est planté depuis 29 ans.

Il y en a un au fond du jardin de l'ancien évêché,

(1) Ils rapportent de leurs excursions dans les montagnes, des lauriers thims, des houx, des érables, des sorbiers, des alisiers, des cérisiers de Sainte-Lucie et de nombreux arbrisseaux, tels que les arbousiers, les genevriers, les filirea, les fusains, les buissons ardens, les troënes, les cytises, etc., qui entrent dans la composition des bosquets, paraissent aussi étrangers à la plupart des habitans de la plaine que les arbustes exotiques, prospèrent mieux et sont bien moins chers.

Digitized by Google

aujourd'hui le Cercle, qui n'est pas plus élevé, mais s'étend davantage; on sait que le port des ces arbres est tortueux et irrégulièrement courbé; la circonférence de ce dernier est 1,55 mètres, d'après le rapport des diamètres des deux arbres 0,154 : 0,493; celui de l'évêché aurait près de 93 ans, ce qui s'accorde assez avec la tradition que le jardin fut planté après la mort de Mgr d'Avejan, notre évêque, arrivé en 1744.

Le plus vieux, le plus gros de tous les arbres de Judée connus, d'après M. de Candole, est celui du jardin des plantes de Montpellier, devant la maison du recteur. Sa circonférence, à 1 mèt. du sol, est de 3,75 mètres, mais il est bosselé en cet endroit par les nodosités des branches poussées tardivement de sa souche. A 2 m. de hauteur il a 3,15 m. de tour = 1,002 de diamètre. Le mien à 2 mètres ayant 0,15; la proportion de croissance donne 193 ans 374 au gainier de Montpellier. Mais il me paraît démontré que l'accroissement des arbres diminue, lorsqu'ils vieillissent, dans une progression différente selon les essences.

Cet arbre pourri intérieurement fut coupé à environ 6 m. de hauteur; ses branches le feraient éclater, si elles n'étaient soutenues par des fils de fer; tous les printemps il se couvre de fleurs jusques près du sol; il pousse tous les ans de jeunes rameaux; il semble dans la décrépitude; sa forte végétation prouve que les arbres ne meurent pas de vieillesse.

Comme le gainier fleurit pendant la semaine sainte, quelques paysans languedociens le nomment *l'aoubrë de la Passiou*. Il ne faudrait pas le confondre pour cela avec la *grenadille* dans les fleurs de laquelle on croit voir la couronne, les clous, le marteau, et autres symboles qui lui ont fait donner le même nom.

Les Espagnols appellent le gainier, *el arbol di amor*, peut être parce qu'ils comparent son tronc, d'où

Digitized by Google

sortent des grappes de bouquets rouges, au corps sanglant d'un disciplinant amoureux (1).

*Celtis australis.* — MICOCOULIER. — *Fanabrëgou.*

Le micocoulier est commun dans le département du Gard, surtout près de Sauve, où il est l'objet d'une culture et d'une industrie particulières.

De vieilles souches hérissées d'une forêt de rejetons, tous terminés en tridents, pourraient être notés dans cet écrit comme remarquables ; car tous les étrangers qui passent à Sauve pour la première fois, s'arrêtent surpris d'une végétation qui paraît si étrange malgré sa régularité, ou plutôt à cause de cette même régularité.

Ces jets de différentes forces sont coupés, la sixième année, et l'on ne trouverait pas dans tout le pays un micocoulier de 0,1 m. de diamètre. Dans les autres cantons du département du Gard, au contraire, ces arbres sont en petit nombre ; mais on les laisse grandir, soit pour utiliser leur bois, soit pour leur ombrage et leur beauté.

Le plus vieux et le plus gros micocoulier du Gard est au Grand-Mas-de-Seynes, 6 kil. au nord de Nîmes, à gauche de la route d'Uzès. A 1 m. du sol, son tronc a 4,25 m. de tour, mais il forme de larges côtes arrondies séparées par des rainures de 0,1 à 0,15 m. A la hauteur de 3,25 il se partage en maitresses branches, qui se soudivisent et s'étendent si régulièrement que de loin sa tête semble taillée. Elle couvre une sur-

(1) On faisait en Espagne, le Vendredi-Saint, une procession dite *des Disciplinans*, qui se flagellaient en cadence, par dévotion et pour plaire à leurs dames. Ils redoublaient leurs coups de discipline en passant sous leurs fenêtres et se déchiraient le dos et les épaules ! ( *Délices de l'Espagne*, *Diction. de la Conversation.* )

Digitized by Google

face de terrain de 18 mètres de diamètre, et la hauteur totale de l'arbre n'a qu'un mètre de plus.

Le micocoulier qui est dans le parc d'Uzès, à droite du pavillon de Racine, a 3,45 m. de circonférence à 1 m. du sol. Son tronc a 5,5 m., et sa hauteur totale est de 17 mètres. Il y a un micocoulier au jardin des Plantes de Montpellier qui date de la fondation de l'établissement en 1598. Si le plant avait cinq à six ans lorsqu'on le transplanta, il aurait aujourd'hui deux siècles et demi ! C'est en même temps l'un des plus beaux arbres du jardin. Son tronc droit, rond, lisse, a 3,4 m. de tour, à 1 m. du sol, et 2,7 m. à 5,50 de haut, où il se divise en trois principales branches, qui lui font une tête touffue d'environ 9 m. de hauteur, et 7,5 de large seulement, parce que les arbres voisins le gênent ; j'ai trouvé la hauteur de l'arbre entier de 14,8 mètres.

Le micocoulier d'Uzès a près de 200 ans, quoique bien moins gros que ne donnerait la proportion, parce qu'il est dans les pierres et n'a jamais été cultivé ; je n'évalue l'âge de celui du Grand-Mas-de-Seynes qu'à 350 ans au plus : le calcul donnerait davantage, mais depuis assez long-temps il est labouré et fumé annuellement.

Les micocouliers de la place des Quatre-Dauphins à Aix, sont de beaucoup plus vieux si, comme la chronique le dit, ils faisaient partie des jardins des comtes de Provence et du roi René. (1) Ils dépassent les maisons voisines ; l'on peut évaluer leur hauteur à 15 mètres, et le plus gros, le second en venant du Cours,

(1) M. le vicomte Hericart-Ferrand a été induit en erreur quand il a dit, tome II, p. 293 des *Bulletins de la Société royale et centrale d'Agriculture*, que ces fameux micocouliers étaient sur la place des Prêcheurs. Les arbres de cette dernière place sont des ormes. Les micocouliers sont du côté opposé de la ville, sur la place des Quatre-Dauphins.



Digitized by Google

a 5,7 m. de tour; mais il est cannelé comme celui du Grand-Mas-de-Seynes.

En Roussillon comme en Toscane on refend les troncs les plus droits, les plus lisses, pour en faire des manches de fouet qui s'expédient partout en quantité très-considérable. J'ai traduit le mémoire de M. Barelli sur cette fabrication que je me contente d'indiquer ici. Celle des Fourches de Sauve a été décrite par le docteur Astruc, par M. Dubois, notre premier préfet, par M. de Candole. Je dirai seulement que depuis quelques années cette association des propriétaires qui paraissait dictée pour l'avantage général, n'existe plus; que chacun coupe, fabrique et vend ses fourches comme il l'entend. Il s'en débite énormément parce qu'elles sont les plus commodes, les plus solides, les plus légères, et à bon marché. Les fourches de rebut, celles cassées, les jets de micocoulier trop courts, sont recourbés en S pour des attels de collier. Les bourreliers et les charretiers de tout le Midi les préfèrent à celles qu'on découpe dans une planche de hêtre. Elles sont plus légères et ne se fendent pas. Dans les cantons où les micocouliers sont moins communs, au lieu de les tailler pour former trois fourches, le propriétaire les laisse croître pour des perches et pour faire des grands cercles de cuve. Si on laisse grossir ces arbres, les palemardiers les débitent pour des manches de mail; les cultivateurs en font des jougs d'attelage pour les bœufs; ils sont plus légers et plus durables que ceux de tout autre bois. Comme les gros troncs de micocoulier ont peu d'aubier, qu'ils sont ordinairement sains, sans nœuds, sans fentes intérieures, qu'ils ne sont guère plus durs vers le cœur qu'à la surface, que les fibres bien liées se travaillent et se coupent net, en travers comme en long, ils seraient fort propres pour la sculpture; les détails des figures, des draperies, des feuillages, ne

Digitized by Google

se détacheraient pas, comme cela arrive avec d'autres sortes de bois. Mais, je l'ai déjà dit, les gros micocoulier sont rares dans le département du Gard, et les sculpteurs le sont encore plus.

Alais 1842.

Baron D'HOMBRES-FIRMAS,

*Membre correspondant de l'Institut de France, membre honoraire de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, etc.*

Digitized by Google



# MONUMENS CELTIQUES.

Nous voyons sur la terre deux grandes nations occupées du désir de vaincre le temps et de transmettre leurs monumens à la postérité : ce sont les Egyptiens et les Celtes. Les premiers confièrent leur souvenir à leurs Pyramides ; les Celtes, qu'il faudrait plutôt appeler Keltes, préférèrent les pierres gigantesques où tout est plein et homogène, et qu'il faut dissoudre pour les détruire. Les pyramides, au contraire, déjà dépouillées de leur revêtement, ouvertes aux infiltrations, violées jusques au centre de leur intérieur, doivent céder aux assauts du temps et des hommes avant les énormes rochers plantés par nos aïeux. Les Grecs, les Romains nous ont bien aussi laissé des monumens ; ils ont ce fini, cette perfection que recherche une nation parvenue au faîte de la politesse. Les pierres keltiques ont une rudesse énergique qui s'éloigne de la politesse, mais qui n'annonce pas l'ignorance. Les Keltes, héritiers d'une longue expérience, savaient que les édifices construits de matériaux assemblés devaient crouler sous les efforts du temps ; ils voulurent triompher de ce grand destructeur, en lui opposant d'énormes masses brutes, sans vide, capables de lasser sa patience et d'émousser sa faulx. Telles sont les pierres monumentales keltiques qui bravent les siècles accumulés sur leur tête quand Troye, Palmyre, Balbec, Ephèse, Sparte, Thèbes et Carthage ne nous ont laissé que des ruines.

Nous avons déja parlé des monumens que nous ont légué les Keltes et dont un grand nombre se trouvent

Digitized by Google

disséminés dans nos contrées. Nous allons indiquer ceux qui ont été signalés depuis la publication des premières notices (1).

### Menhir ou Peulvan (2).

Grossier monolithe, obélisque brut, le menhir ou *pierre fichée* est dédié à la mémoire d'un guerrier mort sur le champ de bataille. Il est implanté verticalement en terre et s'élève à une hauteur souvent considérable, variant depuis quelques pieds jusqu'à 20 et au-delà (3). Les menhirs sont rares dans le département. Deux seulement avaient été signalés sur le plateau du Larzac. M. Duval en a reconnu un troisième à 2 kilomèt. de St-Affrique, sur des collines qui dominent la vallée de la Chapelle, du côté de l'est, à droite du chemin qui conduit à Vailhauzy. (*Annuaire de* 1841, p. 307.)

### Dolmen.

Les dolmen ou pierres levées, généralement regardés comme des monumens funéraires et par quelques-uns comme des autels druidiques, sont beaucoup plus communs dans nos pays. Ils se composent de deux pierres brutes posées de champ qui en suppor-

(1) *Mémoires de la Société*, t. I, 2e partie, p. 111 et 265.

(2) *Men*, pierre; *hir*, longue; *peul*, pilier; *van*, même signification que *maen* ou *men* dans la langue celtique.

(3) Il ne faudrait pas confondre les *menhirs* avec les colonnes milliaires, erigées sur les bords des anciennes voies romaines pour marquer les distances. Une base carrée, prise dans le bloc, servait à fixer celles-ci en terre de mille en mille pas; la colonne s'élevait hors de terre de plusieurs pieds; une inscription latine indiquait le nom de l'empereur sous le règne duquel la route avait été construite ou réparée. Venait ensuite l'indication numérique de la colonne qui donnait ainsi la distance en milles ou en lieues de la ville où la route commençait.

Digitized by Google

tent une plus grande, également grossière, aplatie en forme de table. Quelquefois, l'un des petits côtés de la chambre résultant de cet assemblage est fermé par une troisième pierre implantée comme les deux premiers supports. Il arrive assez souvent que les dolmen sont incomplets, soit que les Gaulois, leurs auteurs, n'y aient pas mis la dernière main, soit qu'une ou plusieurs de leurs parties aient été accidentellement détruites.

Le plus remarquable des monumens de ce genre, d'après Champollion, est celui qu'on appelle *pierre Martine*, dans la commune de Livernon, près Figeac, département du Lot. La pierre supérieure a 22 pieds et demi de long, 9 pieds 2 pouces de large et près de deux pieds d'épaisseur. Nos dolmen ne sont point de cette force. Celui de Lavernhe, près Villefranche-de-Panat, d'après la mesure la plus exacte, a 14 pieds 7 pouces de longueur sur 9 pieds 8 pouces de large et 14 pouces d'épaisseur. Les deux supports, dont l'un a perdu son aplomb, ont 3 pieds 7 pouces de hauteur.

Le dolmen qui gît près le ruisseau de Bétouille, au-dessus de La Besse, dans la même commune, a 16 pieds de long, 6 pieds 7 pouces de large et 28 pouces d'épaisseur.

Voici la note supplémentaire de ces monumens dans le pays :

Deux dolmen près Talespues, au haut de la côte qui descend à Belcastel.

Un dans la devèse de Florac, près Rodez, et plusieurs tumulus aux environs.

Un près La Roquette, commune de St-Mayme.

Dix-huit sur le plateau calcaire entre Mondalazac et Salles-la-Source, tous orientés au levant, la plupart placés sur de petits *tumulus* et fracturés.

Digitized by Google

Un à dix minutes au nord de Ceyrac, canton d'Espalion. (*Annuaire de* 1841, M. Duval.)

Deux bien conservés entre Maymac et le bois des Bourines, commune d'Anglars, canton de Laissac. (*Idem.*)

Cinq à six dans le bois des Bourines. (*Idem.*)

Un près St-Félix-de-Lunel, à l'ouest, sur le plateau.

Un à Pezet, canton de Najac, sur les propriétés de M. Delpech.

Un près St-Germain, sur la route de Rodez à Millau. (*Ann. de* 1841.)

Un à Buzareingues, canton de Sévérac. (*Idem.*)

Deux au-dessus d'Altès, commune de Sévérac. (M. Lescure.)

Trois dans les bois, au-dessous de la route de St-Affrique à Sauclières, près du hameau de Roume et du ruisseau de Truens, commune de St-Affrique. (*Ann. de* 1841.)

Un près Grassous, même commune. (*Idem.*)

Un entre Grassous et Bages, même commune. (*Idem.*)

Un près Tiergues, même commune. (*Idem.*)

Un dans le bois de Laumière, canton de St-Affrique. (*Idem.*)

Un sur le plateau du Caucar, près Meljac (canton de Naucelle).

Somme totale des dolmen exactement indiqués jusqu'ici sur notre sol, 74; sans compter ceux qui gisent en nombre assez considérable mais indéterminé aux environs de Montjaux, de Mostuéjouls et de Lugans, dans les communes de Villeneuve-la-Crémade, de St-Girbelle, de Salles-Courbatiez et de St-Izaire, ce qui permet de croire que le nombre de ces monumens s'élève, dans le département de l'Aveyron, au delà de cent.

———

Digitized by Google

## CIPPES.

Les cippes étaient des pierres quadrangulaires que les Romains élevaient sur les tombeaux et qui portaient ordinairement des inscriptions et des figures sculptées (1). Nous avons décrit ailleurs un de ces monumens trouvé dans les fondemens d'une maison près de l'église de St-Amans de Rodez et qui appartient à notre Musée. Il est dédié au Saturne des Cadurciens.

On voit dans l'église de Boyne, sur les bords du Tarn, un cippe tumulaire dont on a creusé la partie supérieure pour en faire un bénitier.

Il y a tout près du village de Mostuéjouls un monument du même genre qui sert de piédestal à une croix. C'est une grande pierre de grès, quadrangulaire, présentant sur sa face antérieure une niche dans laquelle sont trois personnages en pied vêtus à la romaine et sans coiffure. Elle est couronnée d'un petit fronton triangulaire où se trouve un fleuron. Ce monument, qui peut avoir un mètre en tout sens, était enfoui dans un champ voisin; il paraît avoir une origine chrétienne et dater du quatrième ou du cinquième siècle.

---

## TOMBEAUX ANTIQUES.

En creusant à Rodez un aquéduc (2) dans le jardin de la maison Bastide, rue du Bal, on a trouvé, à 12

(1) Ces cippes ont une grande analogie de formes avec les autels votifs, consacrés à des divinités tutélaires et qui portent pour la plupart les quatre lettres suivantes : V. S. L. M. *Votum solvit lubens merito*. Ce qui veut dire qu'on a acquité volontairement le vœu qu'on avait fait.

(2) Mars 1841.

Digitized by Google

pieds de profondeur, deux tombeaux en pierre scellés ensemble avec du ciment et pourvus de leur couvercle. Au-dessus gisaient plusieurs vases en poterie et en verre brillant de couleur irisée qui ont été brisés par les ouvriers (1).

Peu de temps après, sur le derrière de la même maison, en face du portail de l'église de St-Amans, dix-neuf autres tombeaux ont été mis à découvert. Ils étaient entremêlés de nombreux tronçons de colonnes en pierre de grès (2). Sur la tête de deux de ces tombeaux adjacens, on a remarqué un petit ouvrage de maçonnerie voûté en *cul de four* et destiné peut-être à recevoir des urnes.

Une autre de ces tombes était construite en larges briques à rebords.

Tous les couvercles étaient soigneusement unis aux sarcophages par une soudure de ciment. Au-dedans, les corps étaient pressés avec de la terre qu'on y avait introduite, à l'exception de deux dont les ossemens n'offraient aucun mélange, et on a pu remarquer dans ceux-ci la position du squelette dont les bras se trouvaient allongés latéralement le long des cuisses, caractère distinctif des anciennes sépultures païennes.

Nul doute que ces monumens funéraires ne datent de l'époque gallo-romaine. Mais ce qui donne surtout de l'intérêt à cette découverte, c'est la présence des

(1) Quelques fragmens de ces vases sont déposés au Musée.

(2) Le sieur Falgas a mesuré un socle qui avait 60 centimètres de côté et 36 centimètres de hauteur. Il était perforé dans son centre et offrait un trou de 35 centimètres de diamètre. Dans un autre fragment représentant la base d'une colonne grecque, la *plinthe* avait 50 centimètres de largeur; le *tore*, 10 cent., et rien ne séparait le *tore* du *congé*. Deux portions de fût avaient chacune 50 cent. de diamètre. D'après les principes de l'art, l'élévation de la colonne dorique étant de 8 diamètres près à sa base ou de 16 modules, ces colonnes devaient avoir 4 mètres d'élévation.

Digitized by Google

tronçons de colonne qui gisaient pêle-mêle avec les tombeaux. Peut-être étaient-ce des restes d'un *Columbarium*, sorte de chambre sépulcrale destinée à recevoir les cendres d'une même famille, et que les Romains de distinction faisaient assez souvent construire sur le terrain consacré aux sépultures. L'emplacement dont il s'agit faisait autrefois partie du cimetière commun des Ruthénois qui s'étendait depuis la place de la Magdeleine jusques au haut de la place du Bourg.

Il ne serait pas non plus impossible que ces débris provinssent d'un ancien temple païen qu'on dit avoir existé dans le voisinage, sur la place de Lolmet (1); débris qui se perdirent sous les nouvelles constructions, lorsque la ville étendit son enceinte.

Dans la vallée du Lot, au-dessous de Roquelaure, on trouve à mi-côte, au milieu des bois, quelques tombeaux creusés sur place dans le roc, et qui portent des vestiges des grilles en fer qui avaient servi, dit-on, à les fermer. Ils sont connus sous le nom de tombeaux des Anglais.

Entre Saulieux et la Brocaterie, sur la rive gauche du Boralde, en face de Flaujac, on a découvert en défrichant un bois de chêne une grande quantité de tombeaux formés de pierres posées de champ. Un seul était d'un seul bloc.

——

(1) Peu de temps avant la révolution, on voyait encore, dit Bosc, sur les murs extérieurs de quelques vieux édifices autour de la place de Lolmet, de grosses pierres sculptées représentant *des boucs portant sur leur dos de petits Cupidons*, et d'autres symboles du culte de Vénus érotique. Le caractère de ces sculptures a fait présumer qu'elles avaient fait partie d'un temple dont la tradition a conservé le souvenir et aux dépens duquel furent probablement formées les plus anciennes maisons de cette place.

Digitized by Google

## CAMP ROMAIN.

Sur la gauche de la route départementale de Rodez à Villefranche, un peu avant d'arriver à la hauteur d'Abbas, on rencontre un petit plateau qui dut servir d'emplacement à un camp romain. Il offre d'ailleurs toutes les conditions qu'on recherchait dans ces positions militaires. L'Aveyron et deux ravins affluens l'environnent et en défendent les approches de trois côtés. Vers le nord seulement, le front parallèle à la route se trouve à découvert, mais on s'y pouvait mettre facilement à l'abri au moyen de retranchemens en terre, de fossés et d'autres ouvrages d'art.

Au milieu de cette petite plaine est un hameau nommé *Césors*. L'analogie de ce nom avec celui de César que portent encore un grand nombre de ces anciens camps, quelques médailles, des fragmens d'armes, de briques, de poteries qu'on découvre en remuant le sol, viennent à l'appui de nos conjectures et semblent démontrer que le plateau de *Césors* fut un des postes retranchés des Romains à l'époque de leur invasion dans cette partie des Gaules.

On n'aperçoit plus aucune trace de retranchemens sur ce plateau. Le temps et les hommes ont tout détruit.

---

## PUY-DE-JOU.

Ce mamelon qui s'élève sur le plateau calcaire, au nord de Bozoul, est un des derniers produits de ces antiques volcans qui, après avoir remué si profondément le sol de l'Auvergne et couvert de leurs déjections nos plus hautes montagnes, franchirent la vallée du Lot et vinrent expirer en deça de ses bords.

Digitized by Google

Sur le sommet, on trouve des laves basaltiques; au pied, des sphéroïdes de fer carbonaté lithoide et partout, à la surface des terres, de nombreux amas de fer en grains.

Le nom de ce monticule ne se rapporte point à son origine géognostique. L'époque des grandes éruptions volcaniques est trop antérieure à l'existence de l'homme sur le globe pour qu'elle ait pu fournir quelque chose à ses traditions. Puy-de-Jou (1) vient de *podium Jovis*, puy de Jupiter. C'est ainsi qu'il est désigné dans un ancien titre du pays où il est question de déterminer des limites agraires : *usquè ad certos pyros sitas in podium Jovis.* Cette dénomination annonce évidemment une ancienne consécration à Jupiter. Elle remonterait à la période Gallo-Romaine, époque à laquelle les Romains introduisirent leur culte chez les peuples de l'Occident qu'ils avaient vaincus. Elle se retrouve dans un grand nombre de lieux, de manière à ne laisser aucun doute sur le culte principal qui y fut en honneur et d'où elle tire son origine.

*Puech de Jos*, éminence au pied du Buenne, près le chemin de Bournazel à Clairvaux.

*Jos*, village entre Canet et St-George-de-Camboulas, canton de Salars.

Montjaux, *mons Jovis.*

Le Viala du *Pas-de-Jaux*, sur les confins du Larzac, entre Tournemire et St-Paul-des-Fons.

*Alajou* (*ara Jovis*), champ situé à l'extrémité méridionale du Larzac, près du Caylar.

*Puech-de-Jou*, sur le Larzac; etc., etc.

Cette destination des hauts lieux est attestée par d'autres faits. A Rome, dit M. de Gaujal (2), les dieux

(1) Puy, montagne, du latin *podium*, en patois *puech* ou *pech*.
(2) Mémoire sur les antiquités du Larzac.

Digitized by Google

étaient adorés dans les temples, tandis que les Gaulois, les Druides les adoraient en plein air. Les Romains s'étant emparés des Gaules, il s'opéra une transaction entre les deux cultes : les Druides adoptèrent les dieux romains à condition de les adorer suivant le rit celtique. Les Romains, satisfaits de voir leurs dieux adoptés, ne se récrièrent pas sur les formes du culte. Les sacrifices de la religion nouvelle n'eurent d'autre temple que la voûte du ciel. . . . .

---

## ANCIENNES ARMES DE LA VILLE DE RODEZ.

De gueules à trois roues d'or posées deux et une, et pour légende sur une banderole au-dessus de l'écu : *Civitas Ruthena Deo fidelis et Regi semper.*

Ces armes sont ainsi représentées sur un registre de l'Hôtel-de-Ville de Rodez portant la date de 1579, avec cette variante dans la devise :

*Fidelis Ruthena cum suis rotis*
*Deo atque Regi omnibus notis.*

Coss.-Steph. Perrino ; Steph. Cato ; Hugone de Nattes ; Petro Tabaries.

On les voit aussi gravées de même, sauf la légende, sur les anciens poids de la ville qui sont aujourd'hui déposés dans la salle du Musée, et sur une pierre servant de borne à la route, dans la descente de Rodez à la Mouline, près de l'entrée du *Petit-Languedoc* (1).

(1) Cette pierre était autrefois placée un peu plus haut, sur le chemin dit *Petit-Languedoc*, contre le mur d'enceinte du jardin de l'Hospice. Elle servait sans doute à marquer les limites des diverses juridictions seigneuriales. On ne voit plus sur ces divers monumens que des

Digitized by Google

Quelle est l'origine de ces armes, à quelle époque faut-il la rapporter? Dans un titre en parchemin (1) de l'an 1333, on lit que Roger d'Armagnac, vicomte de Fezenzaguet, administrateur du comté de Rodez pour le comte Jean Ier d'Armagnac, son neveu, alors guerroyant en Italie, autorisa les notaires, consuls et autres officiers publics à timbrer leurs actes d'un certain sceau qui avait été en usage du temps du comte Henri II. Dans ce titre, il n'est point question de la forme dudit sceau, mais croyant qu'il s'agissait ici des armes de la ville, nous avons été à la recherche de la charte de Henri II qui se trouve rapportée dans une ancienne histoire manuscrite du Rouergue sous l'année 1293. Elle porte en effet l'érection d'un sceau rigoureux pour le bourg de Rodez et la vicomté de Carlat; mais *aux armes de la maison comtale* (Un léopard lionné d'or) et nullement à celles de la ville.

Les armes de Rodez qui sont parlantes datent sans doute de l'époque reculée où les villes, imitant les familles féodales, voulurent aussi avoir leur blason.

Quant à la devise, on peut présumer avec quelque confiance qu'elle fut concédée à l'occasion de l'invasion anglaise et de l'admirable fidélité que montrèrent les habitans de Rodez, en donnant les premiers l'exemple d'un glorieux affranchissement (2), fidélité que le roi Charles V se plut à reconnaître en leur accordant des priviléges distingués et les appelant dans ses lettres patentes (3) » De vrais et fervens zélateurs de l'honneur du royaume, qui les premiers du duché

traces de cercles non *radiés*, mais il est constant que les armes de la ville étaient des roues, comme l'indique la devise ci-dessus.

(1) Titre donné par M. Monteil à feu M. de Monseignat et offert par ce dernier à la commune de Rodez, le 3 mai 1834.

(2) En 1368.

(3) 1376.

Digitized by Google

d'Aquitaine, ont appelé au roi et à son parlement. »

Les consuls avaient en outre leur sceau particulier. Celui de la cité, dont une vieille empreinte se trouve au Musée, porte ces mots : *sigillum consulatus civitatis Ruthenensis.*

Les armes des comtes de la première race étaient *de gueules au léopard lionné d'or.*

Celles de la maison d'Armagnac : *d'argent au lion de gueules.*

Les anciens comtes de Rouergue et de Toulouse portaient *de gueules à la croix clichée, vidée et pommetée d'or.*

Les évêques, qui étaient seigneurs de la cité avaient sur leur écu les armes particulières de leur famille ornées des insignes de l'épiscopat.

H. DE B.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE

## DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

*pages.*





Digitized by Google

Digitized by Google

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google